VERSION AFI

Jacques Lacan

ÉCRITS TECHNIQUES

53-54 AFI

Séminaire 1953-1954

Publication hors commerce. Document interne à l'Association freudienne internationale et destiné à ses membres.

Tables des matières, p. 3. et p. 499.
Avant propos, p. 7.

Début, p. 9.

La pagination respecte celle du document source

ÉCRITS TECHNIQUES

Ont participé
à l'établissement du texte de cette édition privée des séminaires de Lacan
les membres suivants de l'Association Freudienne Internationale. ANQUETIL Nicole
HASENBALG Virginia
ARNOUX Marion
BALBURE Brigitte
BEAUMONT Jean-Paul
BENRAIS François
CAPRON Claudine
CESBRON-LAvAu Henri
CZERMAK Marcel
DAVION Frédéric
DELAFOND Nathalie
DORGEUILLE Claude
DORGEUILLE Marie-Germaine
DUPUIS Perla
DUPUIS René
EMERICH Choula
FERRON Catherine
FRIGNET Henry
GHEUX Chantal
GORGES Pierre
HILTENBRAND Jacqueline
HILTENBRAND Jean-Paul
JEANVOINE Michel
LACHAUD Denise
LASKA Francine
LEFORT Brigitte
LLEIDA-ROCH Claudine
LETUFFE Gilbert
MARCHIONI-EPPE Janine
MARTIN Dominique
PARIENTE Guy
PASMANTIER-SEBBA Jacqueline
RICARD Hubert
SALAMA Silvia
SORMANO Elena
TRUMEL Christian
TYSZLER Jean-Jacques
VINCENT Denise

ÉCRITS TECHNIQUES

Table des matières

Avant propos.....7
Leçon I 18 novembre 1953 9
Leçon II 13 janvier 1954..... 13
Leçon III 20 janvier 1954.....29
Leçon IV 27 janvier 1954..... 53
Leçon V 3 février 1954 77
Leçon VI 10 février 1954..... 97
Leçon VII 17 février 1954..... 119
Leçon VIII 24 février 1954..... 141
Leçon IX 10 mars 1954 165
Leçon X 17 mars 1954 189
Leçon XI 24 mars 1954 207
Leçon XII 31 mars 1954 227
Leçon XIII 7 avril 1954 249
Leçon XIV 5 mai 1954..... 271
Leçon XV 12 mai 1954..... 291
Leçon XVI 19 mai 1954..... 307
Leçon XVII 26 mai 1954..... 325
Leçon XVIII 2 juin 1954..... 347
Leçon XIX 9 juin 1954..... 367
Leçon XX 16 juin 1954 389
Leçon XXI 23 juin 1954 409
Leçon XXII 30 juin 1954 433
Leçon XXIII 7 juillet 1954 453
Annexes
AnnexeI L'expérience du bouquet renversé..... 479
AnnexeII L'homme aux loups.....481
Bibliographie.....497

ÉCRITS TECHNIQUES
- 4 -

ÉCRITS TECHNIQUES

Page blanche

ÉCRITS TECHNIQUES
Page blanche

AVANT-PROPOS

C'est le premier des séminaires tenus publiquement par Lacan. Ils avaient lieu auparavant à son domicile et regroupaient une dizaine de personnes environ. Ils avaient été consacrés, dans les années immédiatement antécédentes, à la lecture commentée des cinq grandes psychanalyses de Freud.

Ce changement coïncide avec la scission qui eut lieu en 1953 dans le groupe français.

Dorénavant l'enseignement de Lacan aura lieu à la Clinique des maladies mentales à l'Hôpital Sainte-Anne, dans la salle du premier étage de la Clinique femmes, le professeur Jean Delay étant alors chef de service. Sans aucune limitation d'accès, l'assistance devint rapidement nombreuse au point que les derniers arrivés en étaient réduits à s'asseoir par terre, dont Alain Cuny, l'acteur, auditeur fidèle de ces conférences.

Le titre choisi par Lacan reste incertain au vu des témoignages recueillis, c'est pourquoi nous avons opté pour Écrits techniques *qui correspond mieux au contenu du séminaire puisque le commentaire concerne bien d'autres textes que ceux de Freud. Je me souviens également d'avoir vu annoncées dans le service, quelques années plus tard, les conférences de Lacan par de petites affichettes avec un titre particulier pour une ou plusieurs séances. C'est pourquoi, chaque fois que nous en disposions, nous avons indiqué ce titre en début de leçon, en le mettant cependant entre crochets, comme nous le faisons habituellement pour les ajouts de l'éditeur.*

Le texte parlé du commentaire sur la Verneinung par Jean Hyppolite étant quelque peu différent de celui publié dans Les Écrits, nous l'avons maintenu à sa place dans sa forme originale.

Il manque les leçons des 25 novembre, 2, 9 et 16 décembre 1953. Il semble bien que cela soit dû au fait que la décision d'engager une sténotypiste pour conserver intégralement le discours de Lacan ne soit intervenue que dans un temps second et sous la pression de l'auditoire.

Nous donnons en annexe des notes sur le commentaire de L'homme aux loups, sans pouvoir dire si elles correspondent au travail fait au domicile de Lacan les années précédentes ou si elles constituent des rappels faits par Lacan lors des leçons pour lesquelles nous n'avons plus de traces. Elles nous ont paru suffisamment intéressantes pour mériter d'être publiées ici.

Enfin nous donnons également en annexe le texte de H. Bouasse concernant l'expérience du bouquet renversé, le volume dans lequel il se trouve étant devenu d'accès très difficile. Il s'agit des pages 86 et 87 d'Optique et Photométrie dites géométriques, 4° édition, publié par la Librairie Delagrave en 1947.

En se qui concerne les schémas, ils ont pour la plupart été reconstitués. Deux n'ont pu l'être; nous en indiquons simplement la place.

C.D.

LEÇON I 18 NOVEMBRE 1953

[Sens de l'étude des textes, et de son enseignement]

La recherche du sens a déjà été pratiquée, par exemple par certains maîtres bouddhistes, avec la technique *zen.* Le maître interrompt le silence par n'importe quoi, un sarcasme, un coup de pied.

Il appartient aux élèves eux-mêmes de chercher la réponse à leurs propres questions dans l'étude des textes; le maître n'enseigne pas *ex cathedra* une science toute faite mais il apporte cette réponse quand les élèves sont sur le point de la trouver.

Cet enseignement est un refus de tout système, il découvre une pensée en cours de mouvement, mais néanmoins prête au système, car elle est obligée de présenter une certaine face dogmatique. La pensée de Freud est la plus perpétuellement ouverte à la révision. C'est une erreur de la réduire à des mots usés *inconscient, super ego...* Chaque notion y possède sa vie propre, ce qu'on appelle précisément la dialectique : elle a un contraire, etc. Or, certaines de ces notions étaient, pour Freud, à un moment donné, nécessaires : elles apportaient une réponse à une question formulée en termes antérieurs. Il ne suffit pas de faire de l'histoire au sens d'histoire de la pensée et de dire que Freud est apparu en un siècle scientiste. Avec la *Science des rêves,* quelque chose d'une essence différente, d'une densité psychologique concrète, est réintroduit, à savoir le sens; du point de vue scientiste, Freud parut rejoindre là la pensée la plus archaïque, lire quelque chose dans les rêves. Ensuite, Freud revient à l'explication causale. Mais quand on interprète un rêve, on est en plein dans le sens, dans quelque chose de fondamental du sujet, dans sa subjectivité, ses désirs, son rapport à son milieu, aux autres, à la vie même.

Notre tâche est la réintroduction au registre du sens, registre qu'il faut lui-même réintégrer à son niveau propre.

Brücke, Ludwig, Helmholtz, Du Bois-Reymond avaient constitué une sorte de foi jurée : tout se ramène à des forces physiques, celles de l'attraction et de la répulsion. Quand on se donne ces prémisses, il n'y a aucune raison d'en sortir. Si Freud en est sorti, c'est qu'il s'en est donné d'autres : il a osé attacher de l'importance à ce qui lui arrivait, par exemple aux antinomies de son enfance, à ses troubles névrotiques, à ses propres rêves. C'est là où Freud est, et est pour nous tous, un homme placé au milieu de toutes les contingences les plus humaines

la mort, la femme, le père.

Ceci constitue un retour aux sources et mérite à peine le titre de science. Il en va comme du bon cuisinier, qui sait bien découper l'animal, détacher l'articulation avec la moindre résistance. Pour chaque structure, on admet un mode de conceptualisation qui lui est propre. On entre toutefois par là dans la voie des complications et l'on préfère revenir à la notion moniste plus simple de déduction du monde. Néanmoins, il faut bien s'apercevoir que ce n'est pas avec le couteau que nous disséquons mais avec des concepts : le concept a son ordre de réalité original. Les concepts ne surgissent pas de l'expérience humaine, sinon ils seraient bien faits. Les premières dénominations sont faites à partir des mots; ce sont des instruments pour délinéer les choses. Ainsi, toute science reste longtemps dans la nuit, empêtrée dans le langage. Lavoisier, par exemple, en même temps que son phlogistique, apporte le bon concept, l'oxygène. Il y a d'abord un langage humain tout formé pour nous, dont nous nous servons comme d'un très mauvais instrument. De temps en temps s'effectuent des renversements, du phlogistique à l'oxygène. Il faut toujours introduire des symboles, mathématiques ou autres, avec du langage courant; il faut expliquer ce qu'on va faire. On est alors au niveau d'un certain échange humain, à celui du thérapeute, où Freud se trouve malgré sa dénégation. Comme Jones l'a montré, Freud s'est imposé au début l'ascèse de ne pas s'épancher dans le domaine spéculatif où sa nature le portait fortement, il s'est soumis à la discipline des faits, du laboratoire; il s'est éloigné du mauvais langage.

Mais considérons la notion du sujet: quand on l'introduit, on s'introduit soi6même; l'homme qui vous parle est un homme comme les autres; il se sert du mauvais langage.

Dès l'origine, Freud sait qu'il ne fera de progrès dans l'analyse des névroses que s'il s'analyse lui-même.

L'importance croissante attribuée au *contre-transfert* signifie la reconnais

sance du fait que l'on est deux dans l'analyse, pas que deux, phénoménologiquement, c'est une structure : par elle seulement certains phénomènes sont isolables, séparables. C'est la structure de la subjectivité qui donne aux hommes cette idée qu'ils sont à eux-mêmes compréhensibles.

Être névrosé peut servir à devenir bon psychanalyste : au départ cela a servi à Freud. Comme Monsieur Jourdain avec sa prose, nous faisons du sens, du contresens, du non-sens. Encore fallait-il y trouver des lignes de structure. Jung lui aussi redécouvre en s'émerveillant, dans les symboles des rêves et les symboles religieux, certains archétypes propres à l'espèce humaine : cela aussi est une structure.

Freud a introduit autre chose, le déterminisme propre à ce niveau-là de structure. De là l'ambiguïté que l'on retrouve partout dans son Oeuvre; par exemple, le rêve est-il désir ou reconnaissance du désir? ou encore, *l'ego* est à la fois comme un neuf vide, différencié à sa surface au contact du monde de la perception et aussi, chaque fois que nous le rencontrons, celui qui dit non, *ou moi je;* c'est le même qui dit on, qui parle des autres, qui s'exprime sous ces différents registres : nous allons suivre les techniques d'un art du dialogue; comme le bon cuisinier, nous savons quels joints, quelles résistances nous rencontrons.

Le *super ego* est aussi une loi dépourvue de sens mais en rapport avec des problèmes de langage. Si je parle, je dis « tu prendras à droite », pour lui permettre d'accorder son langage au mien, je pense à ce qui se passe dans sa tête au moment où je lui parle; cet effort d'accord est la communication propre au langage. Ce tu est tellement fondamental qu'il intervient avant la conscience. La censure, par exemple, est intentionnelle, elle joue avant la conscience, elle fonctionne avec vigilance. Tu n'est pas un signal mais une référence à l'autre, il est ordre et amour.

De même *l'idéal du Moi* est un organisme de défense perpétué par le *Moi* pour prolonger la satisfaction du sujet; il est aussi la fonction la plus déprimante, au sens psychiatrique du terme.

L'id n'est pas réductible à un pur donné objectif, aux pulsions du sujet; jamais une analyse n'a abouti à tel taux d'agressivité ou d'érotisme; c'est un certain point dans la dialectique du progrès de l'analyse, le point extrême de la reconnaissance existentielle : tu *es ceci,* idéal jamais atteint de la fin de l'analyse. Ce n'est pas non plus la maîtrise de soi complète, l'absence de passion; l'idéal est de rendre le sujet capable de soutenir le dialogue analytique, de parler ni trop tôt, ni trop tard; c'est cela que vise une analyse didactique.

L'introduction d'un ordre de déterminations dans l'existence humaine, dans le domaine du sens, s'appelle la raison. La découverte de Freud, c'est la redécouverte, sur un terrain en friche, de la raison.

LEÇON II 13 JANVIER 1954

[Introduction aux commentaires sur les *Écrits techniques* de Freud]

Pour commencer l'année nouvelle, pour laquelle le vous présente mes bons vœux, je l'introduirai volontiers par un thème que j'exprimerai à peu près ainsi « fini de rire! »

Pendant le dernier trimestre, vous n'avez guère eu ici autre chose à faire qu'à m'écouter. je vous annonce solennellement que, dans ce trimestre qui commence, je compte, j'espère, j'ose espérer que moi aussi je vous entendrai un peu.

Ceci me paraît absolument indispensable. D'abord, parce que c'est la loi même et la tradition du séminaire que ceux qui y participent y apportent plus qu'un effort personnel. Ils apportent une collaboration par les communications effectives. Et ceci, bien entendu ne peut venir que de ceux qui sont intéressés de la façon la plus directe à ces séminaires, ceux pour qui ces séminaires de textes ont leur plein sens, c'est-à-dire sont engagés à des degrés, à des titres divers dans notre pratique.

Ceci n'exclura pas, bien entendu, que vous n'obteniez de moi les réponses que je serai en mesure de vous donner; et il me serait tout particulièrement sensible que, dans ce trimestre, tous et toutes, selon la mesure de vos moyens, vous donniez à l'établissement de ce que je pourrais appeler nouvelle étape, nouveau stade du fonctionnement de ce séminaire, ce que j'appellerai votre maximum. Votre maximum, ça consiste à ce que, quand j'interpellerai tel ou tel pour le charger d'une section précise de notre tâche commune, on ne réponde pas, avec un air ennuyé, que justement cette semaine on a des charges particulièrement lourdes, telle ou telle de ces réponses que vous connaissez bien.

je parle tout au moins pour ceux qui font partie du groupe que nous représentons ici, et dont je voudrais que vous vous rendiez bien compte que s'il est constitué comme tel, à l'état de groupe autonome, s'étant isolé comme tel, c'est précisément pour une tâche qui nous intéresse tous, ceux qui font partie de ce groupe, et qui comporte rien moins pour chacun de nous que l'avenir, le sens de tout ce que nous faisons et aurons à faire dans la suite de notre existence.

Si vous ne venez pas à ce groupe à ce plein sens, au sens de mettre vraiment en cause toute votre activité, je ne vois pas pourquoi nous nous serions constitués sous cette forme. Pour tout dire, ceux qui ne sentiraient pas en eux-mêmes le sens de cette tâche, j e ne vois pas pourquoi ils resteraient attachés à notre groupe, pourquoi ils n'iraient pas se joindre à toute espèce d'autre forme de bureaucratie!...

Ces réflexions sont particulièrement pertinentes, à mon sens, au moment où nous allons aborder ce qu'on appelle communément les *Écrits techniques* de Freud. C'est un terme qui est déjà fixé par une certaine tradition. Dès le vivant de Freud, sous la façon dont les choses sont présentées, sous forme d'édition, on a vu paraître sous la forme de la *Sammlung*[1], la *collection des petits écrits sur les névroses...* je ne me souviens plus exactement. Un petit volume in-octavo, qui isolait un certain nombre d'écrits de Freud qui vont de *1904* à *1919,* et qui sont des écrits dont le titre, la présentation, le contenu, indiquent dans l'ensemble ce qu'est la méthode psychanalytique. Et ce qui motive et justifie cette forme, ce dont il y a lieu de mettre en garde tel ou tel praticien inexpérimenté qui voudrait s'y lancer, c'est qu'il faut considérer comme indispensable d'éviter un certain nombre de confusions quant à la pratique et aussi l'essence de la méthode.

Et l'on vit également apparaître sous une forme graduellement élaborée un certain nombre de notions fondamentales pour comprendre le mode d'action de la thérapeutique analytique. Et, en particulier dans ces *écrits,* un certain nombre de passages extrêmement importants pour la compréhension du progrès qu'a fait, au cours de ces années *1904-1919,* l'élaboration qu'a subie [?] la pratique. Et aussi dans la théorie de Freud la notion de résistance, la fonction du transfert, le mode d'action et d'intervention dans le transfert; et enfin même, à un certain point, la notion de la fonction essentielle de la névrose de transfert.

1. Le titre exact est: *Sammlungkleiner Schriften zur Neurosenlehre aus den Jahren 1893-1906.* D'autres séries suivront celle-là. En 1931, une autre édition s'intitule: *Schriften zur Neurosenlehre und zur psychoanalytischen Technik. (NA.E.)*

Inutile de vous dire que ce petit groupe d'écrits a une importance toute particulière. Ce groupement pourtant n'est pas complètement ni entièrement satisfaisant; au premier abord tout au moins. Peut-être le terme Écrits *techniques* n'est pas ce qui lui donne effectivement son unité, car il représente en effet une unité dans l'œuvre de Freud et la pensée de Freud; une unité par une sorte d'étape dans sa pensée, si on peut dire. C'est sous cet angle que nous l'étudierons; étape effectivement intermédiaire entre ce que nous pourrions appeler le premier développement de ce que quelqu'un-un analyste dont la plume n'est pas toujours de la meilleure veine, mais qui a eu en cette occasion une trouvaille assez heureuse, et même belle - a appelé *expérience germinale* dans Freud. En effet, nous pouvons distinguer jusque vers, mettons 1904, ou même 1906; 1904 représentant l'apparition de l'article sur la *méthode psychanalytique,* dont certains disent que c'est là pour la première fois qu'on a vu apparaître le mot *psychanalyse* - ce qui est tout à fait faux, parce que le mot *psychanalyse* a été employé bien avant par Freud - mais enfin là le mot *psychanalyse* est employé d'une façon formelle, et dans le titre même de l'article; alors mettons 1904 ou 1906; 1909, ce sont les conférences à la Clark University, voyage de Freud en Amérique accompagné de son « fils » [Jung]. Et c'est là, ou le point de repère entre 1904 et 1906, que nous pouvons choisir comme représentant le premier développement de cette *expérience germinale.*

Si nous reprenons les choses à l'autre bout, à l'année 1920, nous voyons l'élaboration de la théorie des instances, de la théorie structurale, ou encore métapsychologique, comme Freud l'a appelée, de l'expérience freudienne. C'est l'autre bout: c'est un autre développement qu'il nous a légué de son expérience et de sa découverte.

Vous le voyez, les Écrits *techniques* s'échelonnent et se situent exactement entre les deux. C'est ce qui leur donne leur sens, parce que autrement, si nous voulions dire que les Écrits *techniques* sont une unité au cas où Freud parle de la technique, ce serait une conception tout à fait erronée. On peut dire qu'en un certain sens Freud n'a jamais cessé de parler de la technique. Je n'ai pas besoin d'évoquer devant vous les *Studien über Hysterie* qui ne sont absolument qu'un long exposé de la découverte de la technique analytique. Nous l'y voyons en formation, et c'est ce qui fait le prix de ces études; et je dirai que si on voulait faire en effet un exposé complet, systématique, de la façon dont la technique s'est développée chez Freud, c'est ainsi qu'il faudrait commencer. Nous ne pourrions que nous y référer et l'évoquer sans cesse. La raison pour laquelle je n'ai pas pris *Studien über Hysterie,* c'est tout simplement qu'elles ne sont pas -15-

facilement accessibles: vous ne lisez pas tous l'allemand, ni même l'anglais. Il y en a une édition dans les *Collected Papers (vol. I)* qu'on peut se procurer. Ce n'était pas extrêmement facile de vous demander à tous de faire cet effort. D'autre part, il y a d'autres raisons que ces raisons d'opportunité, pour lesquelles j'ai choisi ces *Écrits techniques*.

Mais, pour poursuivre, nous dirons que, même dans la *Science des rêves, il* s'agit tout le temps et perpétuellement de technique. On peut dire qu'il n'y a pas... qu'il ait parlé, écrit, sur des thèmes disons d'élaboration mythologique, ethnographique, les thèmes proprement culturels, il n'y a guère d'oeuvre de Freud qui ne nous apporte quelque chose sur la technique. Mais, pour accentuer encore ce que je veux dire, il est inutile de souligner qu'un article comme *Analyse terminable et interminable,* paru dans le tome V des *Collected Papers,* vers les années 1934, est un des articles les plus importants quant à la technique.

En fait, la question de l'esprit dans lequel il me paraîtrait souhaitable que cette année, ce trimestre, nous poursuivions les commentaires de ces *Écrits techniques* est quelque chose de tout à fait important à fixer dès aujourd'hui. Et c'est pour cela que je considère les quelques mots que je vous introduis comme importants.

je les ai appelés *Introduction aux commentaires sur les Écrits techniques de Freud.*

En effet, il y a plusieurs façons de voir les choses. Si nous considérons que nous sommes ici pour nous pencher avec admiration sur les textes de Freud et nous en émerveiller, évidemment nous aurons toute satisfaction. Ces écrits sont d'une fraîcheur, d'une vivacité qui ne manquent jamais de produire le même effet que tous les autres écrits de Freud. La personnalité s'y découvre d'une façon parfois tellement directe qu'on ne peut pas manquer de l'y retrouver, comme dans tel ou tel des meilleurs moments que nous avons déjà rencontrés dans les textes que nous avons commentés. La simplicité, les raisons, la motivation des rêves qu'il nous donne, la franchise du ton, enfin, est déjà à soi toute seule une sorte de leçon. L'aisance avec laquelle sont traitées toutes les questions des règles pratiques à observer est une chose à laquelle il ne serait jamais mauvais de se référer pour nous faire voir combien pour Freud il s'agissait là d'un instrument, au sens où on dit qu'on a un marteau bien en main; il dit: « bien en main pour moi; mais ce que je vous dis là, c'est parce que c'est moi, comme ça que j'ai l'habitude de le tenir. Mais d'autres peut-être préféreraient un instrument un tout petit peu différent, plus à leur main ». Vous en verrez des passages tout à fait clairs, encore plus clairement que je ne vous le dis sous cette forme métaphorique.

Toute la question de formalisation des règles techniques y est traitée avec une liberté qui est certainement à soi toute seule un enseignement qui pourrait suffire et qui donne déjà à une première lecture des *Écrits techniques* son fruit et sa récompense. Il n'y a rien qui soit plus salubre, plus libérant que la lecture directe de ces écrits où, pour la première fois, sont données un certain nombre de règles pratiques, d'un caractère tout à fait instrumental, et rien n'est plus significatif pour bien montrer que la question est ailleurs. Ce n'est pas tout, dans la façon de nous transmettre ce qu'on pourrait appeler voies de cette vérité de la pensée freudienne. On pourrait y joindre une autre face qui se montre sous un certain nombre de passages, qui viennent peut-être au second plan, mais qui sont très sensibles; c'est le caractère souffrant de cette personnalité, le sentiment qu'il a de la nécessité de l'autorité, ce qui ne va pas certainement sans une certaine dépréciation fondamentale de ce que celui qui a quelque chose à transmettre ou à enseigner peut attendre de ceux qui le suivent et qui l'écoutent. Une certaine méfiance profonde de la façon dont les choses sont appliquées et comprises apparaît en bien des endroits, et même, vous verrez, je crois qui n'est pas très difficile à trouver, une dépréciation toute particulière de la matière humaine qui lui est offerte dans le monde contemporain. C'est bien assurément ce qui nous permet d'entrevoir aussi pourquoi Freud a, tout à fait en dehors du cercle, du style de ce qu'il écrit, concrètement et pratiquement mis en exercice ce poids de son autorité; et combien à la fois il a été exclusif par rapport à toutes sortes de déviations, très effectivement, déviations qui se sont manifestées, et en même temps impératif dans la façon dont il a laissé s'organiser autour de lui la transmission de cet enseignement.

Cela n'est qu'un aperçu de ce qui peut nous être révélé par cette lecture. La question de savoir si c'est uniquement cela, cet aspect historique de l'action, de la présence de Freud, sur le sujet de la transmission technique, est-ce que c'est à cela que nous allons nous limiter?

Eh bien, non! je ne crois pas que ce puisse être possible. Ne serait-ce d'abord que, malgré tout l'intérêt et le côté stimulant, agréable, détendant, que cela peut avoir, ça ne serait tout de même qu'assez inopérant.

Vous savez que c'est toujours en fonction de l'actualité, en fonction du sens que peut avoir... à savoir qu'est-ce que nous faisons quand nous faisons de l'analyse? Ce commentaire de Freud a été jusqu'ici par moi apporté, et je ne vois pas pourquoi nous ne poursuivrions pas cet examen à propos de ce petit écrit dans le même style et dans le même esprit.

Or, pour partir de l'actualité de la technique, de ce qui se dit, s'écrit, et se pratique quant à la technique analytique... je ne sais pas si la majorité d'entre vous - -17-

une partie tout au moins, je l'espère - a bien pris conscience de ceci. C'est que quant, à la façon dont les praticiens analystes, à travers le monde, pour l'instant, je parle de maintenant, 1954, cette année toute fraîche, toute nouvelle, ces analystes divers, pensent, expriment, conçoivent leur technique... au point de ce qu'il n'est pas exagéré d'appeler la confusion la plus radicale. Je mets en fait qu'actuellement parmi les analystes et qui pensent - ce qui déjà rétrécit le cercle - il n'y en a peut-être pas un seul, dans le fond, qui se fasse la même idée qu'un quelconque de ses contemporains, ou de ses voisins sur le sujet - N'êtes-vous pas d'accord, Michèle Cahen ? - sur le sujet de ce qu'on fait, de ce qu'on vise, de ce qu'on obtient, de ce qu'il s'agit...

C'en est même au point que nous pourrions nous amuser à ce petit jeu de rapprocher les conceptions formulées qui sont les plus extrêmes, et nous verrons qu'elles aboutissent à des formulations rigoureusement contradictoires. Et ceci sans chercher bien loin. Nous ne chercherons pas des amateurs de paradoxes. D'ailleurs ils ne sont pas tellement abondants, en général. La matière est assez grave, et assez sérieuse pour que divers théoriciens abordent cela sans désir de fantaisie. Et en général l'humour est absent de ces sortes d'élucubrations sur les résultats thérapeutiques, sur leurs formes, sur leurs procédés et les voies par lesquelles on les obtient. On se raccroche à la balustrade, au garde-fou de quelque partie d'élaboration théorique faite par Freud lui-même. Et c'est ce qui donne à chacun la garantie qu'il est encore en communication avec ceux qui sont ses confrères et collègues. C'est par cet intermédiaire, par l'intermédiaire du langage freudien, que la communication est maintenue entre des praticiens qui très évidemment se font des conceptions assez différentes de leur action thérapeutique, et, qui plus est, de la forme générale de ce rapport interhumain qui s'appelle la psychanalyse. Quand je dis rapport interhumain, vous voyez déjà que je mets les choses au point où elles sont venues actuellement. Car il est évident que la notion du rapport entre l'analyste et l'analysé est la voie dans laquelle s'est engagée l'élaboration des doctrines modernes pour essayer de retrouver une assiette, un plan d'élaboration qui corresponde au concret de l'expérience. C'est certainement là une direction, la plus féconde dans laquelle les choses soient engagés depuis la mort de Freud. C'est ce que M. Balint appelle, par exemple, la création de ce qu'il appelle une two *bodies psychology,* terme d'ailleurs qui n'est pas de lui, qu'il a emprunté au défunt Rickman qui était une des rares personnes qui aient eu un petit peu d'originalité théorique dans le milieu analyste depuis la mort de Freud.

Cette manière de formuler les choses, autour de laquelle, vous le voyez, on peut regrouper facilement toutes les études qui ont été faites sur la relation -18-

d'objet, l'importance du contre-transfert, et un certain nombre de termes connexes parmi lesquels au premier plan le rôle du fantasme, à savoir l'interréaction imaginaire entre l'analysé et l'analyste, est quelque chose dont nous aurons à tenir compte.

Est-ce à dire que par là nous soyons dans une voie qui soit effectivement la voie qui nous permette de bien situer les problèmes? D'un côté, oui. D'un côté, non. Il y a un gros intérêt à promouvoir une recherche de cette espèce, pour autant qu'elle marque bien l'originalité de ce dont il s'agit par rapport à une *one bodypsychology,* la psychologie constructive habituelle. Il faut marquer de quelque chose dès l'abord que c'est ailleurs que se constitue tout ce que nous pourrons élaborer dans l'expression analytique, à savoir dans un certain rapport déterminé.

Est-ce assez de dire qu'il s'agit d'un rapport entre deux individus ? C'est là que gît, je crois, une partie du problème insuffisamment approfondie. Là on peut apercevoir les impasses où se trouve actuellement portée la formulation théorique de la technique. je ne peux pas vous en dire plus pour l'instant. Encore que, pour ceux qui sont ici présents, familiers de ce séminaire, vous devez bien entendre, à savoir qu'il n'y a pas de two *bodies'psychology si* nous ne faisons pas intervenir ce tiers élément dont je vous ai déjà présenté une des phases sous la forme du rapport symbolique de la parole prise en tant que telle, et prise comme point central de perspectives, de points de vue, d'aperceptions de l'expérience analytique. C'est-à-dire que c'est dans un rapport à trois, et non pas dans une relation à deux, que peut se formuler pleinement, dans sa complétude, l'expérience analytique.

Cela ne veut pas dire qu'on ne puisse pas en exprimer des fragments, des morceaux, des pans importants dans un autre registre, et dans un registre qui indique particulièrement...

Mais ce que je veux mettre comme prémisse au développement de notre discussion, c'est ceci : que là gît un des points les plus importants à élucider pour comprendre, pour situer à quelle sorte de difficultés un certain nombre de formulations des relations interanalytiques, qui sont d'ailleurs différentes, et c'est facile à comprendre. Si le fondement de la relation interanalytique est effectivement quelque chose que nous pouvons représenter comme ça, triadique, il y aura plusieurs façons de choisir dans les trois éléments de cette triade. Il y aura une façon de mettre l'accent sur chacune des trois relations triadiques qui s'établissent à l'intérieur d'une triade. Et ce sera, vous le verrez, une façon qui est tout à fait pratique de classer un certain nombre d'élaborations théoriques qui sont données de la technique.

Tout cela peut paraître actuellement un peu abstrait. je ne peux pas faire plus ni mieux aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, ce que je veux tâcher de dire de plus concret, de plus proche du terrain, pour vous introduire à cette discussion, j'ai parlé tout à l'heure de *l'expérience germinale* chez Freud. Cette *expérience germinale,* je vais l'évoquer rapidement ici, puisqu'en somme c'est cela qui a fait l'objet en partie de nos dernières leçons, celles du trimestre dernier, tout entier attaché, centré, autour de la notion que c'est la reconstitution complète de l'histoire du sujet qui est l'élément essentiel, constitutif, structural, du progrès analytique.

je crois vous voir démontré que Freud en est parti, que chaque fois il s'agit pour lui de l'appréhension d'un cas singulier, et c'est cela qui a fait le prix de l'analyse, de chacune de ces cinq grandes psychanalyses; les trois que nous avons déjà vues, élaborées, travaillées ensemble, vous le démontrent, c'est que c'est là qu'est vraiment l'essentiel, son progrès, sa découverte, dans la façon de prendre un cas dans sa singularité.

Eh bien, le prendre dans sa singularité, qu'est-ce que ça veut dire ? Cela veut essentiellement dire que pour lui l'intérêt, l'essence, le fondement, la dimension propre de l'analyse, c'est la réintégration par le sujet de son histoire jusqu'à ses dernières limites sensibles, c'est-à-dire jusqu'à quelque chose qui dépasse de beaucoup les limites individuelles.

Ceci dit, qui peut se fonder, se déduire, se démontrer de mille points textuels dans Freud, et c'est ce que nous avons fait ensemble au cours de ces dernières années, ceci se présente, si vous voulez, dans le fait, dans l'accent mis par Freud sur tel ou tel point, essentiel à conquérir par la technique sous la forme d'un certain nombre de caractéristiques, ce que j'appellerai situation de l'histoire dans sa première apparence, cela apparaîtrait comme accent mis sur le passé. Bien entendu, je vous ai montré que ce n'était pas simple; l'histoire, ce n'est pas le passé; l'histoire, c'est le passé dans le sens où il est historisé dans le présent. Et il est historisé dans le présent parce qu'il a été vécu dans le passé.

je veux indiquer que dans la technique, les voies et les moyens pour accéder à cette réintégration, restitution de l'histoire du sujet, cela prendra la forme d'une recherche de restitution du passé. Ceci étant considéré comme point de mire, comme résultat matériel, comme accent de la recherche, poursuivi par un certain nombre de voies techniques.

Il est très important de voir, et vous le verrez, vous le verrez marqué, je dois le dire, tout au long de cette oeuvre de Freud dont je vous ai dit les indications

techniques, surtout les *Écrits techniques* dont je vous parlais tout à l'heure. Vous -20-

verrez que, pour Freud, ceci est toujours resté, et jusqu'à la fin, au premier plan de ses préoccupations. C'est bien pour cela que, autour de cet accent mis sur cette restitution du passé, se posent un certain nombre de questions qui sont, à proprement parler, les questions ouvertes par la découverte freudienne, et qui ne sont rien moins que les questions qui ont été jusqu'ici évitées, qui n'ont pas été abordées - dans l'analyse, j'entends - à savoir des fonctions du temps dans la réalisation du sujet humain. Plus on retourne à l'origine de l'expérience freudienne - quand je dis à l'origine, je ne dis pas à l'origine historique, je veux dire au point de source - plus on se rend compte que c'est cela qui fait toujours vivre l'analyse, malgré des habillements profondément différents qui lui sont donnés; plus on voit en même temps que nous devons poser la question de ce que signifie, pour le sujet humain, cette restitution du passé, là j'accentue le passé dans le sens passéiste de l'expérience, cette restitution du passé sur laquelle Freud met et remet toujours l'accent, même lorsque, avec les notions des trois instances - et vous verrez qu'on peut même dire quatre - il a donné un développement considérable au point de vue structurel; quand, par là, il a favorisé une certaine orientation de l'analyse qui va de plus en plus à détecter à l'intérieur de la technique la relation actuelle dans le présent, dans l'intérieur même de la séance analytique en tant que séance unique, et en tant que séance répétée, la suite d'expériences du traitement entre les quatre murs de l'analyse. Je n'ai besoin, pour soutenir ce que je suis en train de vous dire sur l'accent toujours maintenu par Freud, sur l'orientation de cette expérience analytique, que d'évoquer un article qu'il publiait, je crois, en 1937, qui s'appelle *Constructions dans l'analyse,* où il s'agit encore et toujours de la reconstruction de l'histoire du sujet. On ne peut pas voir d'exemple plus caractéristique de la persistance, d'un bout à l'autre de l'œuvre de Freud, de ce point de vue central, pivot. Et il y a presque quelque chose comme une réinsistance dernière, sur ce thème, dans le fait que Freud insiste sur cet article.

On peut le considérer comme l'extrait, la pointe, le dernier mot de ce qui est tout le temps mis en jeu dans une oeuvre aussi centrale que *L'homme aux loups,* à savoir : quelle est la valeur de ce qui est reconstruit du passé du sujet? À ce moment-là, on peut dire que Freud arrive, on le sent très bien en beaucoup d'autres points de son oeuvre, arrive à une notion qui, vous l'avez vu, émergeait au cours des derniers entretiens que nous avons eus le trimestre dernier, et qui est à peu près celle-ci: c'est qu'en fin de compte, nous dit Freud, en fin de compte le fait que le sujet revive, se remémore, au sens intuitif du mot, les événements formateurs de son existence, n'est pas en soi-même tellement important.

Il y a des formules tout à fait saisissantes : après tout, écrit Freud, *Träume,* les rêves, *sind auch erinnern,* les rêves sont encore une façon de se souvenir; mais les rêves comme tels.

Et il en écrit bien d'autres sur ce sujet. Il va même jusqu'à dire: et après tout, les souvenirs-écrans, eux-mêmes, sont un représentant tout à fait satisfaisant de ce dont il s'agit. Cela ne veut pas dire qu'ils sont, en tant que et sous leur forme manifeste de souvenirs, un représentant satisfaisant; mais, suffisamment élaborés, ils nous donnent absolument l'équivalence de ce que nous cherchons.

Est-ce que vous voyez, à ce degré, le point où nous en venons ? Nous en venons, dans la pensée, dans la conception de Freud lui-même, en somme, à l'idée que la lecture, la lecture qualifiée, expérimentée, du cryptogramme que représente ce que le sujet possède actuellement dans sa conscience, qu'est-ce que je vais dire: de lui-même? non, pas seulement de lui-même, de lui-même et de tout, c'est-à-dire l'ensemble de son système convenablement traduit, c'est de cela qu'il s'agit. Et c'est cela que nous lisons dans cette restitution de l'intégralité du sujet, dont je vous ai dit tout à l'heure qu'au départ elle se présentait comme une restauration du passé, et dont on s'aperçoit que sans qu'il ait jamais perdu cet idéal de reconstruction, puisque c'est le terme même qu'il emploie jusqu'à la fin, l'accent porte encore plus sur la face de la reconstruction que sur la face du revécu, de la reviviscence, au sens qu'on est communément habitué à appeler affectif pour la désigner dans ce qu'on peut considérer comme un idéal de réintégration, que le sujet se souvient comme étant vraiment à lui, comme ayant été vraiment vécue, qu'il communique avec elle, qu'il l'adopte.

Nous avons en tout cas dans les textes de Freud l'aveu le plus formel que ce n'est pas cela l'essentiel.

Vous voyez combien il y a là quelque chose qui est tout à fait remarquable, et qui serait paradoxal si nous n'avions pas pu le comprendre, pour y accéder, lui donner son sens, si nous n'avions pas au moins la perception du sens que cela peut prendre dans ce registre, celui que j'essaie ici de vous faire comprendre, de promouvoir, comme étant essentiel à la compréhension de notre expérience, et qui est celui de la parole comme telle. En fin de compte, ce dont il s'agit, c'est encore moins de se souvenir que de récrire l'histoire. je suis en train en ce moment de vous parler de ce qu'il y a dans Freud, c'est très important, ne serait-ce que pour distinguer les choses. Cela ne veut pas dire qu'il ait raison, mais il est certain que cette trame est permanente, sous-jacente, continuellement, au développement de sa pensée. Il n'a jamais abandonné quelque chose qui ne peut se formuler que de la façon sous laquelle, je viens de vous le dire, c'est une formule, -22-

récrire l'histoire, formule qui permet de juger, de situer les diverses formules qu'il donne de ce qui lui semble être les petits détails de l'analyse.

Vous savez que je pourrais confronter avec cela des conceptions complètement différentes de l'expérience analytique. Il n'y a pas besoin pour cela de chercher des extrémistes; et ceux qui font de l'analyse cette sorte de décharge, si on peut dire, homéopathique, à l'intérieur de l'expérience actuelle, dans le champ analytique, c'est-à-dire dans le bureau, le salon de l'analyste, le cabinet de consultation, de décharge homéopathique d'une certaine façon d'appréhender le monde sur un plan fantasmatique et qui doit, peu à peu, à l'intérieur de cette expérience actuelle, réelle, se réduire, se transformer, s'équilibrer, dans une certaine relation au réel, vous voyez bien que, là, l'accent est mis tout à fait ailleurs. L'accent est mis d'un rapport fantasmatique à un rapport qu'on appelle, sans chercher plus loin, entre guillemets, « réel ».

Je peux vous en donner mille exemples écrits de long en large, formulés, d'une personne que j'ai déjà nommée ici, qui a écrit sur la technique et a formulé là-dessus les choses d'une façon qui n'est certes pas seulement rigide et sans ouverture, qui est certainement nuancée, et fait tout pour accueillir la multiplicité, la pluralité de l'expression, et qui en fin de compte se ramène en cela. Il en résulte d'ailleurs des incidences singulières que nous pourrons évoquer à l'occasion de ces textes. Et pas elles seules.

En fait, ce dont il s'agit, ce que nous rencontrerons sans cesse comme question fondamentale au cours de l'appréhension que nous allons tenter de faire, en raison du biais, du penchant par où une certaine institution fondamentale de la pratique, celle qui nous a été donnée par Freud, en est venue à se transformer en une technique, en un certain maniement de la relation analyste-analysé, dans le sens de ce que je viens de vous dire.

Nous verrons qu'une notion est absolument centrale dans cette transformation, c'est la façon dont ont été prises, accueillies, adoptées, maniées, les notions que Freud a introduites dans la période immédiatement ultérieure à celle des *Ecrits techniques;* à savoir précisément, les trois instances, et, des trois, celle qui à partir de ce moment-là a pris l'importance première : rien moins que *l'ego.*

Et c'est autour de la conception de *l'ego* qu'en fait pivote à la fois tout le développement de la technique analytique depuis, et que se situent toutes les difficultés que l'élaboration théorique de ce développement pratique pose.

Il est certain qu'il y a un monde entre ce que nous faisons effectivement dans cette espèce d'antre où un malade nous parle, et où nous lui parlons - de temps en temps. Il y a un monde entre cela et l'élaboration théorique que nous en

donnons. Même dans Freud, nous avons l'impression, là où l'écart est infiniment plus réduit, qu'il y a encore une distance.

je ne suis certes pas le seul à m'être posé la question : que faisait Freud effectivement ? Non seulement d'autres se sont posé cette question, il n'est rien de le dire, mais ils ont écrit qu'ils se la posaient. Quelqu'un comme Bergler se pose la question noir sur blanc et dit que nous ne savons en fin de compte pas grand chose là-dessus, à part ce que Freud lui-même nous a laissé voir quand il a mis, lui aussi noir sur blanc, le fruit de certaines de ses expériences, et nommément ses cinq grandes psychanalyses. Là nous avons l'aperçu, l'ouverture la meilleure sur la façon dont Freud se comportait.

Effectivement, il semble que les traits de l'expérience de Freud ne peuvent pas, à proprement parler, être dans leur réalité concrète reproduits; pour une très simple raison, sur laquelle j'ai déjà insisté, à savoir la singularité qu'avait l'expérience avec Freud, du fait que Freud - c'est un point absolument essentiel dans la situation - était celui... C'est une dimension essentielle de l'expérience que Freud fut réellement, ait été réellement celui qui avait ouvert cette voie de l'expérience.

Ceci à soi tout seul donne une optique absolument particulière; ça peut se démontrer au dialogue entre le patient et Freud, Freud pour le patient d'une part, et surtout la façon dont Freud lui-même se comporte vis-à-vis du patient qui n'est en fin de compte, on le sent tout le temps, pour lui, qu'une espèce d'appui, de question, de contrôle à l'occasion, dans la voie où lui, Freud, s'avance solitaire. C'est quelque chose qui donne à soi tout seul ce côté absolument dramatique, au sens propre du mot, et aussi loin que vous pourrez pousser le terme dramatique, puisque ça va toujours jusqu'à ce qui est issu du drame humain, c'est-à-dire l'échec, dans chacun des cas que Freud nous a apportés.

La question est toute différente pour ceux qui se trouvent être en posture de suivre ces voies, à savoir les voies que Freud a ouvertes au cours de cette expérience poursuivie pendant toute sa vie, et jusqu'à quelque chose qu'on pourrait appeler l'entrée d'une espèce de terre promise. Mais on ne peut pas dire qu'il y soit entré. Il suffit de lire ce qu'on peut vraiment considérer comme son testament, à savoir *L'analyse terminable et interminable, pour voir* que, s'il y avait quelque chose dont Freud a eu conscience, c'est qu'il n'y était pas entré, dans cette terre promise. Cet article, je dirais, n'est pas une lecture à proposer à n'importe qui, qui sache lire, heureusement il n'y a pas tellement de gens qui savent lire. Mais pour ceux qui savent lire, c'est un article difficile à assimiler, pour peu qu'on soit analyste - si on n'est pas analyste, on s'en fiche!

La situation donc, dis-je, est tout à fait différente pour ceux qui se trouvent suivre les voies de Freud. C'est très bien précisément sur cette question de la façon dont ces voies sont prises, adoptées, recomprises, repensées - et nous ne pouvons pas faire autrement que de centrer tout ce que nous pouvons apporter comme critique de la technique analytique.

En d'autres termes, ne vaut, ne peut valoir la plus petite partie de la technique, ou même tout son ensemble, qu'en fonction et dans la mesure où nous comprenons où est la question fondamentale, pour tel ou tel analyste qui l'adopte.

Dans d'autres termes, quand nous entendons parler de *l'ego* à la fois comme de ce qu'il est l'allié de l'analyste, non seulement l'allié, mais la seule source. Nous ne connaissons que *l'ego,* écrit-on couramment, c'est écrit par Mlle Anna Freud, où ça a un sens qui n'est pas le même que chez le voisin; c'est écrit par M. Fenichel, Mme [Klein], à peu près tout ce qui a été écrit sur l'analyse depuis 1920 : nous ne nous adressons qu'au *Moi,* nous n'avons de communication qu'avec le *Moi,* tout doit passer par le *Moi.* D'un autre côté, tout ce qui a été apporté comme développement sur le sujet de cette psychologie du *Moi* peut se résumer à peu près dans ce terme : le *Moi* est structuré exactement comme un symptôme; à savoir qu'à l'intérieur du sujet, ce n'est qu'un symptôme privilégié, c'est le symptôme humain par excellence, c'est la maladie mentale de l'homme. je crois que traduire le *Moi* analytique de cette façon rapide, abrégée, c'est donner quelque chose qui résume au mieux ce qui résulte au fond de la lecture pure et simple d'Anna Freud, *Le moi et les mécanismes de défense. Vous* ne pouvez pas ne pas être frappés de ce que le *Moi* se construit, se situe dans l'ensemble du sujet comme un symptôme, exactement. Rien ne l'en différencie. Il n'y a aucune objection à faire à cette démonstration, qui est particulièrement fulgurante, et non moins fulgurant le fait que les choses en sont à un point tel de confusion que la suite des catalogues des mécanismes de défense qui constituent le *Moi* dans cette position singulière. Ce catalogue qui est une des listes, un des catalogues les plus hétérogènes qu'on puisse concevoir, Anna Freud elle-même le souligne, le dit très bien

«Rapprocher le refoulement de notions comme le retournement de l'instinct contre son objet, ou l'inversion de ses buts, c'est mettre côte à côte des éléments qui ne sont absolument pas homogènes. »

Il faut dire qu'au point où nous en sommes, nous ne pouvons peut-être pas faire mieux - et ceci est une parenthèse. Ce qui est important c'est de voir cette -25-

profonde ambiguïté que l'analyste se fait de *l'ego, l'ego* qui est tout ce à quoi on accède, *l'ego* qui est une espèce d'achoppement, d'acte manqué, de lapsus. Tout à fait au début de ses chapitres sur l'interprétation analytique, Fenichel parle de *l'ego* comme tout le monde, et éprouve le besoin de dire que *l'ego* a cette fonction essentielle d'être une fonction par où le sujet apprend le sens des mots; c'est-à-dire que dès la première ligne il est au cœur du sujet. Tout est là. Il s'agit de savoir si le sens de *l'ego* déborde le Moi. Et en effet une fonction de *l'ego,* si elle est une fonction de *l'ego...* Tout le développement que donne Fenichel par la suite est absolument incompréhensible. D'ailleurs, il n'insiste pas. Je dis que c'est un lapsus, parce que ce n'est pas développé, et tout ce qu'il développe consiste à dire le contraire, et aboutit à un développement où il nous dit qu'en fin de compte le Ça et *l'ego,* c'est exactement la même chose; ce qui n'est pas fait pour éclaircir l'ensemble du problème. Mais, je le répète, ou bien la suite du développement est impensable, ou bien ce n'est pas vrai. Et il faut savoir qu'est-ce que *l'ego ?* En quoi le sujet est-il pris, qui comprend, outre le sens des mots, bien autre chose, le rôle formateur fondamental du langage dans son histoire ?

Ceci nous amène à nous dire qu'à propos des *Écrits techniques* de Freud nous aurons à nous poser un certain nombre de questions qui iront loin; à cette seule condition, bien entendu, que ce soit en fonction d'abord de notre expérience, à chacun, et aussi de ce par quoi nous essaierons de communiquer entre nous à partir de l'état actuel de la théorie et de la technique, que nous nous posions la question de savoir: qu'est-ce qu'il y avait, d'ores et déjà, de contenu, d'impliqué dans ce que Freud amenait à ce moment? Qu'est-ce qui s'orientait vers les formules où nous sommes amenés dans notre pratique ? Et qu'est-ce qu'il y a peut-être de rétrécissement dans la façon dont nous sommes amenés à voir les choses, ou, au contraire, qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qui s'est réalisé depuis, qui va dans le sens d'une systématisation plus rigoureuse, plus adéquate à la réalité, d'un élargissement?

C'est dans ce registre, et rien moins que dans ce registre, que notre commentaire peut prendre son sens.

Pour vous donner l'idée, la façon plus précise encore dont j'envisage cet examen, je vous dirai ceci

Vous avez vu, à la fin des dernières leçons que je vous ai faites, l'amorce que j'ai indiquée, d'une certaine lisibilité de quelque chose qu'on peut appeler le mythe psychanalytique, cette lisibilité étant dans le sens d'une, non pas tellement d'une critique, que d'une mesure de l'ampleur de la réalité à laquelle il s'af

fronte dans toute la mesure où il ne peut y donner une réponse que mythique; c'est-à-dire dans une appréhension plus large, aussi large que possible du côté positif de la conquête théorique que réalise par rapport à cet x, qui n'est pas du tout donné pour être un x... ni un x fermé, cet x peut être un x tout à fait ouvert, qui s'appelle l'homme.

Le problème est beaucoup plus limité, différent peut-être, beaucoup plus urgent pour nous quand il s'agit de la technique, car je dirais là que c'est sous le coup de notre propre discipline analytique que tombe l'examen, que nous pouvons et que nous avons à faire, de tout ce qui est de l'ordre de notre technique, je veux dire que, aussi distants sont les actes et les comportements du sujet, de ce qu'il vient à ce propos nous apporter dans la séance, aussi distants sont nos comportements concrets dans la séance analytique et l'élaboration théorique que nous en donnons.

Mais ce que je viens de dire de la distance qui est une première vérité n'a son sens et son intérêt, et sa portée, que pour autant que cela se renverse et que cela veut dire aussi: aussi proches. C'est à savoir que de même que les actes concrets du sujet ne sont justement même concrets, sensibles, admettons les choses avec leur accent, l'absurdité foncière du comportement interhumain n'est compréhensible qu'en fonction de ce système, comme l'a dénommé heureusement d'ailleurs, sans savoir ce qu'elle disait - comme d'habitude - Mme Mélanie Klein, de ce « système » qui s'appelle le Moi humain, à savoir cette série de défenses, de négations, de barrages, d'inhibitions, de fantasmes fondamentaux, en fin de compte, qui l'orientent et le dirigent, exactement de la même façon, notre conception théorique de notre technique, même si elle ne coïncide pas exactement avec ce que nous faisons, avec nos patients, n'en est pas moins quelque chose qui structure, motive profondément la moindre de nos interventions auprès desdits patients.

Et c'est bien cela qu'il y a de grave. Bien entendu, il ne suffit pas de savoir, il ne suffit pas que nous ayons une certaine conception de *l'ego* pour que notre *ego* entre en jeu à la façon du rhinocéros dans le magasin de porcelaines de notre rapport avec le patient; ça ne suffit pas. Mais il y a quand même un certain rapport et une certaine façon de concevoir la fonction de *l'ego* du patient dans l'analyse...

J'ouvre seulement la question. C'est à notre travail et à notre examen de la résoudre.

Que le mode inversé sous lequel effectivement nous nous permettons de faire intervenir notre *ego,* naturellement nous nous permettons, comme l'analyse

nous a révélé que nous nous permettons les choses, sans le savoir, mais nous nous permettons effectivement de faire intervenir notre *ego* dans l'analyse; et cela a quand même bien son intérêt, parce qu'en fin de compte il faut tout de même savoir, puisqu'il s'agit tellement dans l'analyse de réadaptation au réel, si c'est la mesure de *l'ego* de l'analyste qui donne la mesure du réel ?

La question de la théorie de la technique est aussi intéressante. L'action de l'analyste, quoi qu'il fasse, que l'ensemble de notre système du monde, à chacun, je parle de celui, concret, dont il n'est pas besoin que nous l'ayons déjà formulé pour qu'il soit là, qu'il n'est pas de l'ordre de l'inconscient, qu'il agit dans la moindre façon de nous exprimer quotidiennement, dans la moindre spontanéité de notre discours, ceci est quelque chose qui effectivement est oui ou non et va servir de mesure dans l'analyse.

je pense pour aujourd'hui avoir assez ouvert la question, pour que maintenant vous voyiez l'intérêt de ce que nous pouvons faire ensemble. je voudrais qu'un certain nombre d'entre vous, Mannoni, ne vous en allez pas, voulez-vous vous associer à un de vos voisins, Anzieu, par exemple, pour étudier « la notion de résistance » dans les écrits de Freud qui sont à votre portée ? Les *Écrits techniques* groupés sous le titre *Technique psychanalytique* aux PUF; ne pas négliger la suite des leçons publiées sous le titre : *Introduction à la psychanalyse.*

Si deux autres, Perrier et Granoff, voulaient s'associer sur le même sujet? Nous verrons comment procéder, nous nous laisserons guider par l'expérience elle-même.

LEÇON III 20 JANVIER 1954

LACAN - Les personnes qui se sont intéressées à la notion de résistance en tant qu'elle est impliquée dans le groupe des *Écrits techniques* de Freud, et les écrits ultérieurs. Qui est-ce qui va prendre la parole ?

MANNONI -je crois que c'est moi...

J'ai pu collaborer avec Anzieu uniquement par téléphone. La question s'est posée s'il parlerait le premier, parce qu'il commencerait par le commencement *Études sur l'hystérie, ou s'il* n'était pas mieux que je commence, parce que je fais plutôt la géographie. J'ai présenté la chose comme l'étude du pays de la résistance. Par conséquent, ainsi, nous aurions d'abord aspect géographique et ensuite développement historique.

J'ai étudié surtout les textes qui s'étendent de 1904 à 1918, et comprennent les articles réunis dans *Technique psychanalytique* et aussi le chapitre XIX de *l'Introduction à la psychanalyse.* Celui-ci est explicitement consacré à la résistance. Les articles n'y sont pas consacrés spécifiquement, mais il en est question tout le temps, il y a une soixantaine de citations significatives.

Freud a rencontré la résistance comme un obstacle au traitement tel qu'il le concevait auparavant comme fondé sur la règle fondamentale. Cet aspect de la résistance se présente comme un phénomène interpersonnel dans la relation analytique, et ce point de vue ne sera jamais abandonné.

LACAN - Allez, Granoff, venez là, prenez des notes, et s'il y a des choses où vous n'êtes pas d'accord, vous parlerez après.

MANNONI - Le premier aspect que Freud mentionne est l'aspect interpersonnel : la résistance apparaît entre deux personnes, comme obstacle à la -29-

communication. Et aussitôt après, il y a d'autres aspects particuliers. Il découvre que la résistance n'est pas un obstacle, c'est aussi l'objet de l'étude analytique, qui peut être étudiée en elle-même : là se trouve le secret de la névrose.

De 1904 à 1918, l'analyse des résistances va constituer le centre des préoccupations techniques. On peut dire qu'il s'amorce là un développement d'un très grand intérêt parce que cette analyse des résistances va devenir vingt ans plus tard l'« analyse du Moi ». Je m'arrêterai en 1910, mais je noterai qu'il y a un apport important en 1920 à cause de l'apport de Karl Abraham, et de l'apport, à la fin, des écrits de Freud en 1935 *Analyse terminable et interminable,* et de l'avant-dernier des *Collected Papers* sur le *Clivage du Moi,* inachevé. À ce moment, Freud n'a pas dit les conclusions décisives, mais est sur le point de les tirer. J'appelle ça un développement, parce que tout ce qui va se trouver en 1938, et même dans l'héritage que Freud laissera après 1938, tout cela est parfaitement indiqué, en germe, présenté dès 1904 et peut-être même avant.

Au point de vue clinique, la résistance est conçue comme obstacle entre deux personnes. Freud reconnaît comme résistance tout ce qui entrave le traitement. (On trouvera cela à la page 119).

Je préviens qu'il y a 140 pages dans la *Technique analytique.* Le chapitre XIX de *l'Introduction* commence à la page 310. Les numéros au-dessus se rapportent à ce chapitre : la résistance vue dans son aspect clinique comme un obstacle entre le sujet et l'analyste.

« Le sujet profite de toutes les occasions pour échapper à l'analyste. Elles révèlent une intention méconnue du sujet. L'analyste est surtout occupé à lutter contre elle. »

Anzieu a, je crois, quelque chose à vous dire là-dessus.

À l'origine l'attitude de Freud est une lutte entre le sujet et la résistance. Freud sait que c'est l'analyste qui provoque la résistance

« Le premier effet de la règle fondamentale est de rendre le sujet muet... » Il insiste d'ailleurs sur le fait que cela ne fait que rendre manifestes les résistances qui étaient latentes. Et ainsi il sera possible de concevoir les résistances comme une structure.

LACAN - Vous avez raison. À quel texte précis vous référez-vous ? MANNONI - Page 46 et page...

On a l'impression que Freud devait avoir une attitude assez provocatrice vis-à-vis des résistances et qu'il les cherchait allégrement. Je crois que notre attitude, -30-

bien qu'elle soit en apparence différente, est évidemment la même. L'essentiel n'a pas changé. La présence de l'analyste, même discret et muet, a pour résultat immédiat de faire venir, peut-être pas immédiatement le même mutisme, mais de faire se manifester les résistances. Même dans ce cas la résistance doit être sur montée pour que le travail soit possible et elle doit être analysée pour deux raisons c'est le meilleur moyen de la surmonter, et elle contient le secret de la névrose. Dès 1904 (page 15), il écrit

« C'est le phénomène de la résistance qui seul permet de comprendre le comportement du sujet. »

je me propose de présenter les choses un peu autrement, après cette introduction. Mais je le fais avec réserve. je vais provisoirement laisser de côté un aspect important : le transfert. Le transfert est déjà impliqué dans l'aspect clinique. Mais je vais en traiter à part.

Sans transfert, ça donne ceci

À première vue, l'idée de résistance se confond avec l'idée de refoulement. Dès la page 4

« Le refoulement appartient au fond au registre topologique. Le but de la thérapie est de transporter le refoulé d'un lieu dans un autre [de l'inconscient dans le conscient], *les résistances entravent ce transport. On pourrait croire qu'il est avantageux d'éviter cet obstacle. C'est ce que je faisais, cette méthode échoue parce que les forces refoulantes* [résistances] *sont tournées provisoirement, mais subsistent, et il faut les prendre comme obstacles. »*

On quitte alors le registre topologique, on se trouve dans le registre dynamique, en même temps que Freud exhorte son patient à considérer sa maladie non plus comme quelque chose de méprisable mais comme un adversaire digne de lui, la source où il pourra trouver de précieuses données pour sa vie ultérieure.

« Il reconnaît la résistance comme digne d'attention et source de renseignements précieux. Pour voir les choses ainsi, il n'a pas besoin d'une théorie nouvelle: *le refoulement est le résultat des forces antagonistes; l'analyse des résistances nous renseigne sur l'état de ces forces, donc du sujet. »*

je voudrais amorcer quelque chose.

je voudrais remarquer que les traits de transfert sont présents d'une manière dissimulée dans cette estime pour l'adversaire qui a la maladie, qui est la résis-31-

tance. Il s'agit même de contre-transfert. Mais sous cette forme l'aspect transférentiel reste extérieur à la théorie, reste clinique; et nous verrons ce qui arrive quand on essaie de les indiquer. Si j'osais quitter mon sujet et me lancer là-dessus, il y a tout un développement sur un effort, une tentation à laquelle on ne peut pas résister de réintroduire du personnel dans l'impersonnel. C'est ce qu'a fait Abraham avec les idées introjectées, Jung avec les imagos, ce que fera Mélanie Klein, mais je continue...

Cette étape dynamique conduit à une étape structurale. Au cours d'une époque où l'état structural restera à l'état d'ébauche et à l'état latent, en 1894, Freud comprenait les symptômes, qu'il appelait *neuro psychoses de défense,* comme provoqués par des coupures dans le conscient du sujet, qu'il expliquait par l'hypothèse d'intentions méconnues de la part du sujet. A cette époque, l'hypnose servait à refouler ces intentions méconnues, c'est-à-dire refouler ces résistances.

Anzieu, je crois, vous parlera de cet aspect.

Ce que je viens de dire se trouve dans le tome I des *Collected Papers,* le premier article sur les *neuropsychoses de défense,* dans l'avant-dernier article de Freud, sur le clivage du Moi. Freud est resté fidèle à ces séparations.

« Mais l'analyse sans analyse des résistances contribuait à refouler les résistances. Mais il y a une continuité, *analyser une résistance reste toujours les éliminer, les écarter du chemin. Même quand on les prend comme objets. »*

La résistance resterait toujours marquée du caractère indésirable. Je crois que sur ce point il y aurait aussi des remarques qu'on pourrait faire.

Revenons à ce qui peut aiguiller vers les conceptions structurales. En 1918, il écrit

« Le névrosé nous apporte un psychisme déchiqueté et fissuré par les résistances. »

Il est difficile d'imaginer des déchiquetages et des fissures entre les instances psychiques et les niveaux du Moi. Il continue (p. 134)

« Quand nous éliminons les résistances, nous voyons ce psychisme se coordonner, et la grande unité que nous appelons le Moi s'agréger tous les émois instinctuels. »

Les mots *émois instinctuels* indiquent un travail de récupération sur *l'id,* le travail du Zuiderzee... Nous sommes obligés de considérer ce travail et ces fissures, sinon au point de vue du *Moi* actuel, du moins au point de vue du *Moi* -32-

virtuel qui va se faire en s'agrégeant ces futurs mois que sont les morceaux de *l'id; il y* a là en germe ce qu'on appellera plus tard (Balint) les noyaux de *l'ego,* la notion de résistance que Freud propose sans justifier, pour ainsi dire, la place que viendra occuper ensuite la conception structurale. Dans le livre d'Anna Freud, les défenses du *Moi* sont bien toujours contre *l'id.* Si on lit le passage qui se rapporte à ces questions, dans *Analyse terminable et interminable,* on commence à

« Ce ne sont pas des obstacles qui isolent des parties du Moi des autres parties du Moi. »

Mais bien avant qu'on puisse dire ce que je n'ose pas moi-même dire... La résistance, c'est le Moi. Dont je ne sais pas ce que notre maître pensera ? Avant qu'on ait pu dire cela, Freud a dit : *La résistance, c'est le transfert.*

En y réintroduisant la notion de transfert, il me semble que je la réintroduis dans le magasin de porcelaines de la métapsychologie. Il faut revenir en arrière, dans le terrain interpersonnel des considérations cliniques.

La question peut se poser ainsi: si c'est le patient en tant que « personne naturelle », comme on disait autrefois, qui résiste à l'analyste au nom de ses propres intentions, et en un sens de tous ses moyens, à la façon de Protée devant Ménélas, par des simulations de guérison ou la simulation de l'imbécillité complète, il semble que l'analyste n'ait le choix qu'entre deux tactiques : ou agir comme Ménélas, appliquer les conseils de la nymphe, c'est-à-dire : tenir ferme! Et Freud (p. 97) préconise ce moyen : accepter le défi, tenir tête, affirmer sans relâche qu'il s'agit d'une résistance, s'encourager lui-même. L'autre moyen, c'est de faire que cette résistance soit remplacée chez le sujet par de la bonne volonté, c'est-à-dire, on pourrait le croire, profiter du transfert positif. Une telle bonne volonté est quelque chose de tellement utile que Freud conseille de ne jamais toucher au transfert aussi longtemps qu'il ne s'est pas changé en résistance

« Ce changement de transfert en résistance ne peut pas manquer de se produire, et c'est le transfert qui fournit la plus redoutable des résistances, »

mais il ne faut pas croire que le transfert devient résistance en devenant négatif; on sait qu'un transfert positif peut retarder la fin de l'analyse.

Le génie de Freud semble s'être développé surtout dans le domaine clinique. C'est un domaine qu'il ne pouvait pas explorer directement. Il lui fallait se for-33-

ger les instruments de la théorie au fur et à mesure. (t. V, *Collected Papers) « Sans les spéculations de la métapsychologie, nous n'irions pas un pas plus loin...* et il ajoute *:J'aurais presque dit la fantaisie de la métapsychologie, nous n'irions pas un pas plus loin. »*

C'est ce qu'il fait. Il fait une théorie pour expliquer comment le transfert est la résistance. je ne veux pas entrer dans tous les détails. je vais laisser l'aspect économique où la libido se divise en deux conflits, compromis, et ensuite apparaît par le bout transférentiel, comme dans un accouchement; c'est adopté par le sujet parce que cela satisfait la résistance.

je vais prendre l'essentiel: le transfert de répétition qui joue dans la conduite, tandis que le but de l'analyse est l'évocation du souvenir, *sans sortir des limites psychiques.* je crois qu'il veut dire : sans sortir de cette partie du Moi qui est opposée à la partie qui n'est peut-être pas une partie du Moi, qui est comportement et action. C'est comme ça qu'il faut le comprendre. je ne suis pas sûr que Freud n'a pas renoncé au premier but de l'analyse : vaincre les résistances, vaincre l'hystérie; le transfert est une de ces résistances. De sorte que le transfert dans une théorie de ce genre serait en quelque sorte un effet secondaire, le transfert comme résistance, un effet secondaire des résistances primaires. Ce transfert est une réminiscence qui n'est pas le souvenir tel qu'on l'attend du patient, parce que les souvenirs guérissent le symptôme

« Ça serait comme résistance si ça n'était pas transformé en souvenir. C'est parce qu'il est arrêté sur le chemin qui va de l'inconscient au conscient. » Et Freud rejoint sa bienheureuse métapsychologie. L'obstacle est de nouveau entre le moins conscient et le plus conscient. Et il peut installer là le petit bonhomme d'Ampère, celui qui ouvre ou qui n'ouvre pas la porte aux représentations refoulées, dont Freud ajoute

« Ce n'est qu'une fiction, pour ajouter aussitôt qui donne une idée très approchée de l'état de choses réel. »

je ne sais pas si je me suis bien expliqué ou si je dois revenir sur la manière dont on passe d'un fait clinique, le transfert entre deux personnes, à un transfert métapsychologique, où il n'y a plus de personnes, mais le bonhomme d'Ampère, et cela explique les événements et faits interpersonnels, la résistance est devenue une espèce de soupape de ce mécanisme qui est le refoulement.

Mais il me semble que la métapsychologie, la grande découverte qui commande les développements à venir, est que le transfert est la résistance : non pas le transfert négatif; c'est là la découverte capitale.

Si on examine ce qui s'est passé, on voit qu'il y a une sorte de pression qui s'exerce et l'invite à considérer des personnes et non pas des bonshommes d'Ampère. En fin de compte, c'est à cela que j'ai fait allusion avec Abraham, Jung, Mélanie Klein... le personnel réintroduit. Mais c'est déjà en germe dans Freud, Freud s'interrompt dans un développement pour dire tout d'un coup

« La résistance, mais c'est le père, »

et ça vient dans cette métapsychologie comme quelque chose d'une autre planète, un autre morceau de la clinique.

Vous voyez il y avait une continuité métapsychologique très réelle entre la topologie et la dynamique des résistances : le structurel - la défense...

Mais dès qu'on réintroduit les personnes ou que l'on se laisse influencer par Abraham, Mélanie Klein, ou même Freud, au milieu de ces notions impersonnelles, on est tenté de parler... ce qui s'accorde assez mal. C'est là un point, je crois.

Cet exposé n'est pas chronologique. Les mêmes notions on les retrouve aux diverses époques; l'aspect clinique ne vient pas avant l'analyse du *Moi,* c'est en germe dès le début. Mais il y a une chronologie, ce n'est pas celle des découvertes de Freud, c'est plutôt celle de son enseignement, c'est la chronologie des différentes manières dont Freud a été compris par ses commentateurs et ses disciples, et Freud le savait.

L'avant-dernier article des *Collected Papers,* qui s'intitule *Clivage du Moi (t. V.),* commence par une phrase remarquable.

LACAN - Article publié après la mort de Freud. MANNONI -

« Ici Je me trouve aujourd'hui dans l'intéressante situation de ne pas savoir si ce que j'ai à dire doit être considéré comme allant de soi, et familier depuis longtemps, ou si au contraire ce n'est pas quelque chose d'entièrement neuf et d'embarrassant. »

Et je crois en effet que *Clivage du moi* est en germe dans les conceptions de 1894, comme absence de liberté intérieure, comme résistance intérieure dans la conscience du sujet. Et cependant, en 1938, l'expression pouvait paraître encore entièrement neuve.

je voudrais prendre la liberté de dire mon impression personnelle, c'est que la résistance reste malgré tout, quoi qu'on fasse, un obstacle à la communication dans un contexte interpersonnel; et c'est en fin de compte dans ce même contexte à la fin qu'elle est comprise, c'est-à-dire communiquée, ce qui, comme on le dit, la limite. Mais le passage de la première situation, où elle est obstacle, à la seconde, où elle est connue, où elle devient communication, exige un détour dialectique qui fait de la résistance un mécanisme dialectique de répétition de structure du Moi; c'est alors un non-sens, parce que nous comprenons bien que le sujet ne veuille pas, ou qu'il ne puisse pas, obéir à la règle; mais nous ne comprenons pas qu'il veuille et qu'il ne le puisse pas. C'est dans le vide que vient se loger tout le travail métapsychologique pour élaborer ce non-sens.

Autrement dit, ce qui me gêne un petit peu, c'est l'effort que Freud fournit tout le temps pour envelopper les relations personnelles dans une théorie interpersonnelle, alors que je vois la théorie interpersonnelle elle-même enveloppée dans une dialectique interpersonnelle qui est la phénoménologie que Freud nous a ouverte.

Freud est mort au milieu de l'avant-dernier article où justement on a l'impression qu'il allait le dire; la phénoménologie me paraît comme une proposition clinique plutôt que comme une proposition de la métapsychologie.

LACAN - Votre tendance est nettement phénoménologique.

je crois qu'on peut remercier vraiment très vivement Manonni de faire l'ouverture la plus heureuse à la reprise du dialogue du séminaire. Il y a énormément de choses dans ce qu'il a dit, dans l'ensemble très bien situées. Et je crois qu'en fin de compte il a posé à la fin la question qui est celle à laquelle nous aurons à nous affronter dans ce commentaire des *Écrits techniques.*

je dois dire tout de suite que je ne pense pas que la solution soit tout à fait de la forme qu'il nous laisse entrevoir. Il l'a lui-même assez bien senti. En tout cas, je ne le pense pas.

je crois que le vous donnerai une formulation plus complexe et qui nous mettra plus au cœur de la question actuelle de l'orientation de la technique et de la signification de l'analyse. Mais c'est bien d'avoir posé la question comme il l'a posée, c'est-à-dire dans l'ensemble d'un mécanisme intrapersonnel à un mécanisme interpersonnel. Mais là le mécanisme interpersonnel, quoique le mot mécanisme ne soit pas approximatif en cette occasion, ce n'est pas tout; ça prend son sens du point où nous sommes. Mais si nous nous y mettons, il faut voir comment ça peut se formuler.

Je ne veux pas - puisque vous avez collaboré tous les deux - interrompre le développement qui peut résulter de votre couplage, si relatif qu'il soit. Je voudrais qu'Anzieu dise aussi à quoi l'ont amené ses recherches de cette semaine.

ANZIEU -J'ai recherché la notion de résistance à sa source, à ce que je crois être sa source, les *Études sur l'hystérie. Il* aurait fallu lire soigneusement tout ce qui avait paru avant; ce problème reste en suspens.

Plan

Introduction : avant les *Études sur l'hystérie* Corps de l'exposé : les *Études sur l'hystérie*

INTRODUCTION

Qu'est-ce que l'hypnose a appris à la fin du XIXe siècle ? Et l'aspect positif de l'hypnose, qui est le seul jusqu'à présent et à ce moment-là auquel on se soit attaché ?

1. Les amnésies peuvent être comblées sous hypnose. C'est la découverte de Charcot.

2. En faisant ce travail, les symptômes disparaissaient, c'est la découverte de Breuer.

3. Pourquoi les symptômes disparaissent-ils quand se comble l'amnésie ? Parce que le sujet prend conscience de ses tendances, ou il a intensément lutté contre ses propres impulsions sexuelles. C'est proprement la découverte de Freud, qui ne se limite pas à compléter la série qui commence avec Charcot et se continue avec Breuer, la découverte essentielle de Freud est celle d'un aspect négatif de l'hypnose. Il y a une sorte de retournement dialectique qui va permettre le passage de l'hypnose à la psychanalyse. Cette découverte est que c'est très beau, l'hypnose, mais il y a des gens qui ne sont pas hypnotisables. On revient à la réalité la plus concrète.

Dans le cas... ça a très bien marché; mais je n'ai jamais rencontré un seul cas où ça ait marché de cette façon », dit Freud.

Et il consacre des articles à la question de savoir s'il faut différencier une hystérie hypnotique de rétention et une hystérie de défense. Certains patients ne peu-37-

vent pas être hypnotisés. Et Freud rapproche ce fait, qui est connu mais qu'on a laissé tomber jusqu'à présent, d'un autre fait également connu, et également jugé sans importance, d'autres patients qui pourraient être hypnotisés et qui ne veulent pas l'être. Et je lis le texte de Freud

« L'idée me vint alors que les deux cas pourraient être identiques, et que dans les deux cas cela ne pouvait que signifier simplement une contre volonté. Qui a des doutes envers l'hypnotisme n'est pas hypnotisable, et cela ne fait aucune différence qu'il exprime ou non son opposition. Savoir si je peux adhérer fermement à cette conception n'est pas encore complètement éclairci. »

Voilà donc, dans son aspect extrêmement vivant, la première intuition de Freud, selon laquelle ne pas pouvoir et ne pas vouloir, c'est exactement la même chose; qu'on sache ou qu'on ne sache pas pourquoi on ne veut pas, c'est exactement la même chose. Mais savoir pourquoi c'est la même chose ? C'est encore très confus.

Sur le modèle et en conséquence de cette première intuition, Freud va en découvrir une seconde. Mais pour cela que va-t-il faire ? Il va tirer la conséquence de sa première intuition, en renonçant à l'application de l'hypnose. Et il va procéder avec ses patients par la méthode cathartique, c'est-à-dire en leur demandant les souvenirs qui leur viennent à l'esprit quand ils pensent à leurs symptômes et à l'origine première de leurs symptômes, sans les hypnotiser; voici alors la découverte

« On obtient exactement les mêmes résultats avec ou sans hypnose. »

Par conséquent, ce n'est pas l'hypnose en tant que telle qui avait favorisé l'efficacité que Charcot et Breuer avaient mise en évidence, c'est la façon dont on s'en servait. je reviens au texte de Freud; où il va nous exposer sa deuxième intuition

« Par de telles expériences, J'acquis l'impression que par la seule insistance, il suffit d'insister, dit-il, auprès des sujets, et ils finissent toujours par trouver les souvenirs en question, et sans hypnose, il était vraiment possible d'amener à jour la série des idées pathogènes. Mais comme cette insistance exigeait beaucoup d'efforts de ma part, elle me montrait que j'avais surmonté une résistance. J'en vins à formuler toute la chose dans l'énoncé théorique suivant :par mon travail psychique, j'ai pu surmonter une force -38-

psychique qui, dans le patient, empêchait l'idée pathogène de devenir consciente, c'est-à-dire d'être remémorée. »

Voilà donc la seconde intuition de Freud : si je suis obligé d'insister auprès du patient pour qu'il me donne ce souvenir qui est pourtant là, tout près, si je suis obligé d'insister, si je me fatigue, si c'est vraiment un travail pénible pour moi, c'est donc que lui me résiste.

Et, la chaîne étant ouverte, troisième intuition, qui arrive immédiatement au même moment

«Sans s'être révélée à moi, il me vint à l'esprit que ça devait être exactement la même force psychique qui avait agi à l'encontre du symptôme hystérique - au début - et qui en ce moment empêchait l'idée pathogène de devenir consciente. »

De même, donc, que les gens qui ne peuvent pas et les gens qui ne veulent pas être hypnotisés sont les mêmes, de même cette force qui était à l'origine du symptôme était exactement la même qui dans *l'hic et nunc* de ce rapport empêche l'idée pathogène d'être remémorée.

Nous en avons terminé avec les intuitions. Passons aux explications.

Quelle est cette force, se demande Freud, qui a agi, continue à agir, et que je ravive ? Eh bien, on peut juger de la nature de cette force d'après la nature des idées pathogènes oubliées et réprimées, que justement grâce à ma méthode j'ai pu arriver à mettre à jour. La nature de ces idées va me renseigner sur la nature de la force. Ces idées, ce sont toujours des idées de nature pénible, liées à des affects de reproche, de souffrance morale, de blessure personnelle; elles sont d'une nature telle qu'on aimerait mieux ne pas en avoir fait l'expérience, et qu'on préférerait les oublier.

« Tout cela, dit Freud, *aboutit à la notion de défense, comme si elle me venait spontanément à l'esprit »,*

et il explique après qu'elle ne lui venait pas spontanément, car, avec ce qu'il savait de psychologie, c'était une notion bien connue. Mais il la retrouve, il la réinvente, pour rendre compte de cette expérience dans laquelle il s'est trouvé.

Donc, à l'origine, le sujet a fait une expérience pénible; le caractère pénible de cette expérience a entraîné une réaction de la part du Moi, car à ce moment -39-

seulement à ce moment, apparaît le mot moi dans le texte, une réaction de la part du Moi qui se défend contre l'impression pénible.

« Nous continuons l'explication, dit Freud. Se défendre contre l'impression pénible n'est pas suffisant pour se prémunir contre son retour; »

pour se prémunir contre le retour de cette impression, il va construire un système, et c'est la formation du symptôme; la défense prend une forme nouvelle qui s'appelle le refoulement.

Freud hésite à employer d'abord le mot de refoulement. Il emploie le mot de rejet, d'expulsion; rejet, expulsion, ou refoulement. Ce n'est que dans la suite du texte que le mot refoulement est définitivement admis. Et maintenant quand le médecin s'efforce de faire se re-souvenir le sujet de cette idée pénible qui a provoqué la défense du Moi, puis qui a provoqué son refoulement, et a été érigée en symptôme, à nouveau cette même force est en oeuvre, mais qui m'apparaît - à moi, expérimentateur - comme résistance. Par conséquent, ce sont trois noms qu'on peut donner à une seule et même réalité; cette force lorsqu'elle réagit et lutte contre l'impulsion instinctuelle, c'est la défense; lorsqu'elle er abolit le souvenir, c'est le refoulement; lorsqu'elle s'oppose à la remémoration, c'est la résistance.

Nous trouvons là inscrits, dans cette *cellule germinale,* dont a parlé..., ce que mon camarade Mannoni a indiqué par avance, les trois plans structurels, à l'arrière-fond le plan dynamique, et le plan actualisé, frappant, celui de la topique la résistance qui m'apparaît.

Voilà donc le premier point: découverte de la résistance. Second point: maniement de la résistance.

Eh bien, il est très curieux qu'il y a deux façons de manier la résistance dans ce passage des *Études sur l'hystérie :* une façon explicite, recommandée et une façon à moitié avouée. La façon explicite de manier la résistance est d'insister pour que le sujet la surmonte; et on peut insister de deux façons soit en donnant au sujet des assurances; le sujet dit : «Je ne sais pas quelle est l'origine de mon symptôme » - « Mais si, vous le savez, dites-le donc » ; ou encore, sur un mode conciliant « vous le savez, ça va venir à votre esprit attendez ». Et Freud emploie une métaphore que l'on rencontre dans le terme anglais *struggle.*

Je n'ai malheureusement pas pu recourir souvent au texte allemand, mais i faudrait réviser, je crois, toutes ces citations.

LACAN - Ce qui est embêtant, c'est que pour Anna O, on n'a pas le texte allemand. C'est une absurdité sans nom que, ce texte d'Anna O, nous ne l'ayons que dans l'édition américaine!

ANZIEU - Si les assurances données au sujet dans cette métaphore du combat, de la lutte, si ces assurances ne suffisent pas, Freud recourt à une technique qui est l'imposition des mains sur le front du sujet. Quelle est la signification ?

LACAN-Exactement. C'est là le stade intermédiaire entre l'hypnose et le dialogue, n'est-ce pas ?

ANZIEU - Historiquement, il serait assez important de savoir si c'est la phase intermédiaire ou s'il a d'abord utilisé les assurances, et que seulement si elles ne marchent pas ?

LACAN - Il l'explique dans le cas de Lucie R. C'est dans le cas où il n'obtenait qu'une hypnose incomplète qu'il a cessé à ce sujet de se faire du souci, de se demander si oui ou non... et même d'obtenir du sujet, selon la méthode classique, la réponse à la question « dormez-vous ? », à laquelle il avait le désagrément de s'entendre répondre « mais non, je ne dors absolument pas »; ce qui l'entraînait lui-même à une situation fort embarrassante, qu'il explique au sujet d'une façon naïve et charmante, qui montre les ambiguïtés de la pratique, qu'il est amené à persuader le sujet que ce n'est pas le même sommeil que celui à propos duquel le sujet donne sa réponse, qu'il doit être quand même un peu endormi; et, aux confins de la plus parfaite ambiguïté, il dit très nettement que tout ceci le met dans un très grand embarras, et il n'en est venu à bout qu'à partir du jour où il ne s'en est plus soucié.

Mais il a maintenu cette pression des mains, soit sur le front, soit de chaque côté de la tête du patient. Et il leur expliquait de se fixer sur l'idée, sur la cause du symptôme. Les symptômes étaient traités un à un, à ce moment, en eux-mêmes, affrontés directement comme des problèmes proposés. Sous les mains de Freud, le patient était assuré que sans aucun doute les pensées, les souvenirs d'éléments de la situation du sujet qui allaient se présenter, étaient ceux qui étaient en cause; il n'avait qu'à s'y fier. Et Freud ajoutait ce détail technique que ce serait au moment où il lèverait ses mains, par une sorte de mimique de la levée de la barrière, que le patient serait parfaitement conscient, et n'aurait qu'à prendre ce qui se présenterait à son esprit pour être sûr de tenir le bon bout du fil.

Il est quand même assez remarquable que cette méthode se soit avérée, pour les cas que Freud nous rapporte, parfaitement efficace; car le cas de Lucie R., qui est si joli... Peut-être eut-il l'occasion - pourquoi pas ? - de nous le rapporter d'une façon abrégée, a été entièrement résolu, et avec une aisance qui a la -41-

beauté des oeuvres des primitifs. Dans tout nouveau cas que l'on découvre, il y a un heureux hasard, une heureuse conjonction des dieux qui permet une solution heureuse, un cas privilégié. Dans un cas comme celui de Lucie R. nous sommes en présence de ce long travail de *working through,* de travail du cas; de venue sur les thèmes qui ont fait du cas d'Anna O. que par certains côtés, nous l'avons déjà... dans toute l'animation, l'épaisseur, des cas d'analyse les plus modernes, malgré la méthode employée, plusieurs fois toute la série d'événements, toute l'histoire est revécue, réélaborée. Nous voyons qu'il s'agit d'une oeuvre de longue portée, qui dure d'ailleurs près d'une année.

Dans le cas de Lucie R. les choses vont beaucoup plus vite. C'est avec une sorte d'élégance qui fait de ce cas quelque chose d'essentiel, de saisissant... Et même les choses sont trop resserrées, ne nous permettent pas de voir vraiment où sont les ressorts; mais quand même tout à fait utilisable. Cette femme qui a eu des hallucinations olfactives, qu'on peut appeler hallucinations olfactives, symptômes hystériques, dont la signification est détectée, endroits et dates, de façon tout à fait heureuse par Freud, à ce propos, il nous donne tous les détails sur sa façon d'opérer.

LACAN - Poursuivez.

ANZIEU - Je pense que la première technique, celle des assurances, est une technique de force, tandis que la technique de la pression des mains est une technique de ruse. Freud l'explique lui-même

« En mettant les mains sur le front du sujet, j'attire son attention sur ce geste, et par là même la résistance se trouve déplacée de ce contre quoi elle résistait à ce geste, et par là même le souvenir qui était dessous peut arriver à jour. »

C'est pourquoi je trouve qu'il est très important qu'il commence par l'assurance, avant d'en venir à la pression sur le front, parce que sa réaction à la résistance du sujet est d'abord de le forcer, d'être le plus fort, tandis que la seconde... LACAN - Sur quel texte vous basez-vous ?

ANZIEU - C'est une interprétation, dans les *Études sur l'hystérie* au chapitre sur la psychothérapie, il dit : d'abord donner les assurances, et si ça ne marche pas, la pression des mains.

LACAN - C'est une méthode d'exposé, il faudra revoir cela.

ANZIEU - Même si ce n'est pas chronologique, il est important que sa première réaction soit d'être le plus fort, de forcer la résistance; et sa seconde, de ruser, de la détourner, de ruser avec elle.

Sa troisième réaction, il ne l'indique qu'après plusieurs pages [consacrées ?] à la description de diverses formes de résistances, et le meilleur moyen, finalement, pour vaincre la résistance, dans certains cas, il s'agit de trouver le secret du patient, de le lui dire, de sorte qu'il est obligé d'abandonner la résistance.

Par conséquent, nous arrivons, cette fois, ici, à quelque chose de typiquement analytique: l'interprétation. Cela n'est pas l'interprétation de la résistance, mais du contenu. C'est le moyen le plus radical de lever la résistance.

De la force à la ruse, et de la ruse à l'interprétation. Il y a là un progrès considérable.

Il explique aussi que ce qui est important c'est de faire partager au sujet la connaissance du monde merveilleux du processus psychologique

«Nous obtenons sa collaboration et le menons à considérer lui-même son propre cas avec l'intérêt objectif de l'observateur scientifique »

et là aussi nous faisons reculer la résistance. Je rapprocherai cela de ce que Freud découvrait en même temps que sa théorie...

LACAN - Quand j'ai insisté là-dessus - je vous demande pardon d'interrompre - j'ai indiqué dans les exposés que je vous ai faits, j'ai mis quelquefois l'accent sur le caractère tout à fait privilégié qu'ont eu les cas traités par Freud. C'est en raison du caractère spécial de la technique de Freud. Je vous l'ai indiqué. Nous ne pouvons que présumer, par un certain nombre de règles qu'il nous a données, qui ont été fidèlement appliquées, puis de l'aveu des meilleurs auteurs et de ceux qui ont été à la source, qui ont connu Freud, même ceux-là - je vous donnerai des textes à cette occasion - nous disent qu'on ne peut pas quand même pleinement se faire une idée. Nous n'avons pas assez de documents actuels pour nous faire une idée de la façon dont Freud appliquait la technique, quelle était sa technique.

Si j'insiste sur le caractère que présente le fait que Freud s'avançait dans une recherche, qui n'est pas une recherche marquée de n'importe quel style-et aussi qui n'est pas une recherche comme les autres recherches scientifiques - ce domaine de la vérité du sujet, cette dimension de la vérité qui est mise à un plan d'accent, de présence, qui fait de cette recherche quelque chose qui n'est pas entièrement réductible à la recherche objective, et même objectivante, de la méthode scientifique commune, ce quelque chose qui est la réalisation de la vérité du sujet, comme d'une dimension propre qui peut être, qui doit être détachée dans son originalité par rapport à la notion même de la réalité qui est ce sur quoi j'ai mis l'accent dans toutes ces leçons, qui après avoir été leçons résuma-43-

tives du travail des années passées, sont des leçons introductives du travail de cette année.

Freud était à ce moment-là sur la même voie de recherche d'une vérité qui l'intéressait lui-même aussi totalement jusque dans sa personne, donc dans sa présence aussi au malade, à son activité, disons, de thérapeute, encore que ce soit quelque chose de tout à fait insuffisant pour qualifier l'attitude de Freud. Et, au dire de Freud lui-même, ce quelque chose ne peut qu'avoir donné à ses rapports avec ses malades un caractère absolument singulier.

Si vous voulez, c'est la singularité portée à la deuxième puissance, la singularité maxima du traitement analytique, celle du traitement fait par celui-là même qui a découvert l'analyse. Je vous l'ai déjà dit, nous devons considérer l'analyse comme reposant toujours sur ce caractère de singularité de la réalisation de l'expérience. L'analyse comme science est une science du particulier. La réalisation d'une analyse est toujours un cas singulier, parmi ces cas singuliers qui prêtent tout de même à quelque généralité depuis qu'il y a plus d'un analyste.

L'expérience avec Freud présente, elle, la singularité portée à son extrême. De ce fait même que Freud était en train de construire et de vérifier l'analyse elle-même.

En d'autres termes, la notion de... cette expérience ne peut absolument pas être éliminée de la situation, de la position que nous devons donner aux expériences freudiennes - j'entends « de Freud » lui-même - en tant que telles. Nous ne pouvons pas effacer ce fait vrai que c'était la première fois qu'on faisait une analyse. Je ne dirai pas qu'on appliquait cette méthode, la méthode s'en déduit; elle est méthode pour les autres; mais le caractère absolument unique, inaugural de la démarche de Freud, nous ferions une grave faute, qui entraînerait toutes sortes d'obscurités, nous le verrons par la suite, ce n'est pas pour rien...

J'insiste là-dessus, pas seulement pour faire valoir le sujet, mais parce que, pour comprendre même tout ce que nous aurons à dire par la suite, comment se posent les questions de technique analytique actuellement, nous ne pourrons pas, et je constate que je fais quelques efforts pour bien vous le mettre dans la tête pour l'instant, parce qu'il faut bien un moment qu'on suspende son attention sur quelque chose pour lui donner sa pleine valeur. J'insiste pour que vous vous proposiez à vous-mêmes, comme un problème si c'est là quelque chose d'essentiel à soutenir dans votre attention - ce l'est, je vous l'assure! - Surtout à partir du moment où vous avez appris à considérer l'analyse comme je vous l'ai enseigné comme la sorte d'expérience qu'elle est : soit une expérience du particulier, dans ce particulier singulier de l'original, quelque chose -44-

qui prend encore plus valeur, encore plus valeur particulière et si on ne souligne pas la différence qu'il y a entre cela et tout ce qui a suivi ensuite - pour ceux qui se sont intéressés non point tant à cette vérité qu'à la constitution des voies d'accès à cette vérité -, vous ne pourrez jamais voir bien la différence, d'accent et de sens qu'il faut donner à certaines phrases, certains textes, dans l'œuvre de Freud, et qui prennent ensuite dans d'autres contextes une valeur toute différente, encore qu'on pourrait les considérer comme calqués l'une sur l'autre.

C'est l'intérêt de ces commentaires de textes de Freud qui nous permettent de voir dans le détail, sur chacun des points, les questions qui, vous le verrez, vous le voyez déjà aujourd'hui, sont d'une importance considérable et sont nombreuses, insidieuses, à proprement parler le type même de question dont c'est vraiment le souci de tout un chacun; naturelle tendance de l'esprit humain que de les éviter et de se fier à une ritournelle, formule qui en donne je ne sais quoi de schématique, d'abrégé, d'imagé, sur lequel on peut se reposer. Il est plus facile de se reposer que de les remettre en question.

ANZIEU -... autre nécessité, agir en explicateur, en professeur et en confesseur qui impose l'absolution après la confession.

Enfin quatrième élément, influence de l'aspect affectif, influence personnelle, donc, amorce du transfert et contre-transfert.

C'était donc le second point.

Il y avait aussi un troisième point, mais que je vais sauter : l'esquisse des diverses formes de résistances.

LACAN - C'est très important.

ANZIEU - Les diverses formes de résistances, il y en a quatre ou cinq indiquées par Freud

- le patient dit «Je croyais qu'une idée me viendrait, j'avais confiance en vous, mais je suis seulement anxieux, et rien ne me vient»,

- ou encore, le manquement à la règle fondamentale: quelque chose lui serait venu à l'esprit, mais il ne le dit pas, car il le juge sans importance ou désagréable;

- ou encore il utilise un subterfuge qui cache la résistance : «Je suis distrait par le piano qui joue dans la pièce à côté; je ne peux penser qu'à ça»; - ou encore il se met à parler longuement, mais parler sans émotion, et il parle d'une façon artificielle; donc la résistance la plus subtile;

- ou encore, la plus difficile des résistances, le patient se remémore bien le fameux souvenir pathogène, mais il le désavoue: « ce n'est pas moi qui m'en -45-

souviens, c'est comme si c'était vous, docteur, qui le disiez»; ou encore «vous vous attendiez à ce que je le dise, et je le dis parce que vous vous y attendiez », « vous aviez sûrement pensé que j'allais y penser » ;

- ou encore, une dernière résistance, alors l'ultime, qu'il indique dans un autre passage, c'est que ce souvenir n'est pas du tout reconnu comme souvenir; c'est une impression vague, diffuse, imprécise, qui ne permet pas d'être rattachée à une scène, c'est le maximum d'une résistance. L'on comprend que Freud ait toujours cherché à reconstruire cette résistance dans ce qu'elle avait de plus subtil.

Le dernier point de mon exposé, toujours en suivant le texte des *Études sur l'hystérie,* est l'explication théorique de la résistance.

Pour donner une explication théorique de la résistance, Freud y applique le modèle conceptuel dans lequel il a été formé dans l'école de neurologie dynamique de l'époque. Il propose de représenter une triple stratification autour d'un noyau central qui est le noyau pathogène dans lequel est enregistrée l'expérience pathogène, traumatique. Trois arrangements: un arrangement linéaire, un concentrique, et un arrangement dynamique, en zigzag.

je parlerai seulement du second arrangement: les souvenirs semblables sont groupés dans des stratifications qu'il compare à des liasses de documents dans des archives.

LACAN - Ce qu'il y a de frappant, c'est que nous décollons tout à fait de la métaphore pseudo anatomique qui est justement celle évoquée à l'époque, des images verbales plus ou moins déambulantes au long des conducteurs nerveux; tandis que là les images, ça évoque exactement ce que vous dites; celle d'une liasse de documents...

ANZIEU - C'est dans le texte anglais: *Table des matières, archives bien rangées.* LACAN - Partitions à plusieurs registres, toutes métaphores qui elles-mêmes tendent invinciblement vers la matérialisation de la parole, et non pas la matérialisation mythique des neurologistes, mais les matérialisations concrètes où la parole se met à couler dans du feuillet manuscrit imprimé. Il y a là quelque chose qui ne peut pas manquer de frapper. Même la métaphore avec la page blanche, le palimpseste, vient aussi à son tour, et est venue à la plume de plus d'un analyste.

Et dans ce cas-là, dans le passage que vous évoquez, la notion de plusieurs strates longitudinales, c'est-à-dire en somme plusieurs fils de discours, qu'on imagine vraiment dans le texte qui les matérialise sous la forme de faisceau, -46-

et on parle de ce faisceau comme de quelque chose de littéralement concret. Un faisceau, un courant de paroles parallèles qui, à un certain moment, s'élargissent pour entourer ce fameux noyau pathogène qui, lui aussi, est une histoire, s'en écartent pour l'inclure et se rejoindre un peu plus loin, le phénomène de la résistance étant littéralement constitué par quelque chose qui est dit dans le texte, comme étant ceci qu'il y a deux sens : le sens longitudinal et un sens radial, et que c'est dans le sens radial que s'exerce la résistance, quand on veut se rapprocher des fils qui sont au centre du faisceau, la résistance est la conséquence, quand on tente de passer des registres extérieurs vers le centre; il y a une force de répulsion positive qui s'exerce à partir du noyau refoulé; et la résistance est ressentie dans l'effort de pénétration vers les fils de discours qui sont les plus rapprochés. Et il va même jusqu'à écrire, ce n'est pas dans les *Studien,* c'est dans un texte ultérieur, dans les écrits groupés sous le titre *Métapsychologie, il* dit *«la force de résistance est inversement proportionnelle à la distance où l'on se trouve du noyau refoulé»,*

je ne crois pas que ce soit la phrase exacte, je retrouverai la citation, elle est très frappante, elle est tout à fait cette matérialisation de la résistance dans sa première appréhension dans l'expérience, à la fois quelque chose de tout à fait clinique, comme le disait tout à l'heure Mannoni, comme, pour employer les termes de Mannoni, pour désigner le discours du sujet au niveau de cette expérience clinique, il y a une façon d'imager le problème, qui va aussi loin que possible, et employer la métaphore la moins satisfaisante pour le neuro-physiologiste; pour savoir où ça se passe, où est le support matériel, biologique de tout cela, il prend carrément le discours comme réalité en tant que telle, comme une réalité qui est là, qu'il exprime d'une façon qui évoque la liasse, le faisceau de preuves, comme on dit aussi, dans une autre forme de métaphore, le faisceau de preuves, c'est quand même aussi ça, discours juxtaposés qui les uns les autres se recouvrent, se suivent, forment une certaine dimension, une certaine épaisseur, la masse d'un dossier. Comme il n'a pas encore la notion du support matériel de la parole isolée... De nos jours, il y aurait là succession de phonèmes qui composent une partie du discours du sujet; il l'aurait prise comme élément de sa métaphore, qu'on rencontre une résistance d'autant plus grande que le discours du sujet se rapproche plus d'une certaine forme de discours qui serait la dernière et la bonne, mais, celle-là il la refuse absolument.

Je crois aussi que ce qui n'est peut-être pas mis en relief dans l'effort de synthèse que vous faites tous, et vous faites bien de le faire, ce sont des notions; cette notion qui n'a pas été mise au premier plan, c'est en somme celle des rapports de l'inconscient et du conscient. Et c'est au premier plan des questions que nous devons nous poser sur le sujet de la résistance. Car la question n'est pas de savoir plus exactement... Avant de savoir ce que représente cette résistance, soit à l'intérieur du sujet, soit dans les rapports du sujet avec l'analyste, qu'est-ce que ça veut dire, en fin de compte ?... Est-ce que la résistance est un phénomène qui se passe dans l'analyse ? Est-ce que la résistance c'est dans l'analyse seulement ? Ou est-ce quelque chose dont nous pouvons parler tout court et en tout temps quand le sujet se promène en dehors de l'analyse, même quand le sujet n'a rien à faire avec l'analyse, avant qu'il y vienne, et après qu'il l'a quittée ? Qu'est-ce que la résistance ? Est-ce que la résistance continue à avoir son sens dans le sujet en dehors de l'analyse ?

Autre façon de poser, autre façon qui entraîne bien des problèmes, de poser ce problème qu'amorçait tout à l'heure de façon heureuse Mannoni. L'idée générale de son thème, c'est la façon dont il a pris la question; mais il y a d'autres questions qui se posent. Est-ce que, puisque nous n'avons plus que peu de temps aujourd'hui, est-ce qu'effectivement tout ce qui s'oppose à cette reconquête de cet inconscient - dont le mot n'a pas été prononcé.

LACAN - Oui. Mais Mannoni a pris d'autres textes, et en particulier il y a un texte sur la résistance qui est dans l'analyse des rêves extrêmement important, auquel vous ne vous êtes référé ni l'un ni l'autre, celui qui donne l'assomption à certains des problèmes que vous vous êtes posés l'un et l'autre. Il s'agit justement de savoir si le caractère d'inaccessibilité de l'inconscient est quelque chose que, dans une perspective qui, vous le voyez, n'est pas simplement la perspective actuelle de l'analyse, la perspective métapsychologique, nous avons vu aujourd'hui avec l'exposé de Mannoni et Anzieu... Je pense que ce n'est peut-être pas une découverte, mais quelque chose qui fixe les idées, de vous apercevoir que des notions de résistances sont extrêmement anciennes, dès l'origine même, dès la naissance, les premières recherches de Freud, cette notion de résistance est liée aussi très précocement à la notion de *l'ego.* Mais quand nous lisons, dans le texte des *Studien,* certaines phrases tout à fait saisissantes, quand il parle non seulement de *l'ego* comme vous l'avez fait remarquer, *l'ego* vient là comme tel dans le texte, mais il parle de *l'ego* comme représentant certaine masse idéationnelle, la masse idéationnelle, le contenu, la masse, je n'ai plus à l'esprit ce qu'il y a dans le texte allemand. *L'ego* est donc déjà quelque chose qui à ce -48-

moment-là est pressenti comme quelque chose qui se rapproche, qui laisse pressentis tous les problèmes que nous pose maintenant la notion d'ego. je dirais presque que ce sont des notions avec effet rétroactif. Lire ces choses premières à la lumière de tout ce qui s'est pour nous développé dans le problème autour de l'ego, peut-être même les formulations les plus récentes les masquent plutôt qu'elles ne les mettent en évidence.

Vous ne pouvez pas ne pas voir là par exemple, dans cette formule, masse idéationnelle, quelque chose qui s'approche, voisine singulièrement avec une certaine formule que j'ai pu vous donner d'un des éléments du contre-transfert qui n'est précisément rien d'autre que la fonction des fonctions de l'ego de l'analyste, ce que j'ai appelé la somme des préjugés de l'analyste. L'ego est quelque chose qui représente aussi bien chez le patient toute cette organisation de certitudes, de croyances, de coordonnées, de références, qui constituent à proprement parler ce que Freud appelait dès l'origine un « système idéationnel », ce que nous pouvons, d'une façon abrégée, appeler ici « le système ».

Est-ce que la résistance vient uniquement de là ? Ou est-ce que c'est encore autre chose ? Est-ce que ce que j'appelais dans une de mes dernières leçons que j'ai faites ici, je vous représentais à proprement parler comme à la limite d'un certain domaine de la parole, qui est justement cette masse idéationnelle dont nous parlons, celle du Moi du sujet, est-ce qu'il y a ou non cette structuration que j'ai appelée, dans ce même tournant de mon discours, cette somme de silence après quoi une autre parole reparaît, qui est justement celle qu'il s'agit de reconquérir dans ce domaine de l'inconscient, cette part du sujet qui est cette part de son histoire séparée par quelque chose qui le sépare de son histoire ?

Est-ce que c'est, oui ou non, uniquement ce quelque chose qui est l'organisation du *Moi ?* Est-ce que c'est purement et simplement l'organisation du *Moi* qui, en tant que telle, constitue la résistance et fait la difficulté d'accès dans le sens radial, pour employer le terme même qu'emploie Freud, dont il s'agit quand nous approchons des phénomènes de la conscience, du contenu de la conscience ?

Voilà une question toute simple, trop simple, comme telle insoluble. Heureusement, le progrès de la théorie analytique dans Freud, sur ses élèves, dont, nous le verrons à cette occasion, il est entièrement lié aux avatars au cours des trente premières années de ce siècle, où la technique analytique a abordé assez de phases expérimentales pour différencier ses questions d'une façon qui permet, selon le bon schéma qui est celui même que nous a montré l'analyse, -49-

qui nous permet de la montrer en la tournant, exactement comme l'analyse est un détour pour accéder à cet inconscient.

Mais, vous le voyez, ceci nous ramène à ceci dont je vous ai dit que ce serait le modèle de notre recherche; c'est à chercher dans les avatars, métaphores... les phases de l'évolution de l'expérience analytique elle-même, quelque chose qui nous renseigne sur sa propre nature, nature de cette expérience en tant qu'elle-même, l'expérience analytique, est aussi une expérience humaine, à elle-même masquée. C'est porter au second degré le problème qui nous est posé par la névrose, qui importe parce que cela s'impose - je ne fais ici que l'affirmer, vous le verrez se démontrer en même temps que notre examen.

Je ressors avec évidence de cette véritable impasse mentale et pratique à laquelle aboutit actuellement l'analyse. Vous voyez que je vais loin dans la formulation de ce que je dis. Il importe exactement de soumettre à l'analyse ce schéma opérationnel. Je puis dire que l'analyse elle-même nous a appris d'essayer de lire, dans les différentes phases de l'élaboration théorico-technique de l'analyse, quelque chose qui nous permette de lire plus loin dans la réalité authentique dont il s'agit, à savoir la reconquête de l'inconscient par le sujet.

Vous verrez que cette méthode nous mènera à apporter des précisions qui iront beaucoup plus loin que le simple domaine formel d'un catalogue de procédés ou de catégories conceptuelles.

Cette reprise de l'analyse dans un examen lui-même analytique, vous le verrez, est une démarche qui se révélera dans notre travail comme il s'est déjà révélé dans notre premier accès aux textes cliniques de Freud, qui révélera sa fécondité, et spécialement à propos des problèmes de la technique.

Là-dessus, je vais vous laisser aujourd'hui, je félicite Mannoni et Anzieu de ce qu'ils ont fait.

J'essaierai la prochaine fois, en abordant d'une nouvelle façon, un nouveau biais, une autre porte d'entrée dans le problème. Je ne crois pas que ce soit exactement à partir de leur travail que nous pourrons donner l'exposé le plus fécond. Je ne manquerai pas au passage de souligner ce qui a été apporté dans chacun de leurs exposés de fécond, et ce à quoi nous pourrons déjà répondre la prochaine fois.

Le titre en a été communiqué et publié

La résistance et les défenses - son sens et leurs fonctions - dans l'expérience analytique.

Je vous donnerai un premier aperçu: la notion de résistance dans ses rapports avec les notions de défense, qui ont été dès l'origine *les neuro psychoses de défense* (1894), et, à la fin, de symptômes. Freud dit qu'il faut revenir à la notion de défense. Nous verrons certaines choses qui nous permettront de faire un pas de plus.

-51-

52

LEÇON IV 27 JANVIER 1954

[La résistance et les défenses - son sens et leurs fonctions - dans l'expérience analytique]

LACAN - Nous allons redonner la parole à Anzieu, que j'ai eu un peu l'air de minimiser la dernière fois...

ANZIEU -J'abordais le dernier paragraphe qui, dans les *Études sur l'hystérie,* traite de la résistance, effort d'explication théorique de la résistance décrite et découverte dans les pages précédentes.

J'avais commencé d'expliquer, et le docteur Lacan a continué dans ce sens, la triple stratification du matériel psychique que décrit Freud autour d'un noyau central de souvenirs, noyau pathogène auquel il faut accéder. Il y a un arrangement linéaire, chronologique... D'autre part, des espèces de stratifications de souvenirs semblables qui sont liés ensemble, et d'autre part une espèce de démarche dynamique, en zigzag, qui suit le contenu de la pensée, et par laquelle on arrive à la surface, au centre.

C'est la description des stratifications de souvenirs semblables qui est ici intéressante, du point de vue de la résistance. Il se les représente comme concentriquement stratifiés autour du noyau pathogène. Et qu'est-ce qui détermine ces couches concentriques ? C'est leur degré d'éloignement du noyau; c'est que ce sont, dit-il, des couches d'égale résistance.

Je serais assez tenté, ça m'est une idée tout à fait personnelle, de voir dans cette formulation de Freud l'influence d'un mode de pensée qui à l'époque commence à être important, qui est de penser en termes de champ : le champ électrique, magnétique, un certain champ dynamique. Et de même que quand on se rapproche du centre d'un champ, du foyer d'un champ, les lignes de forces deviennent de plus en plus fortes, vraisemblablement sur le même modèle Freud -53-

conçoit la superposition des souvenirs; et par conséquent je crois que ce n'est pas par hasard, comme l'a fait remarquer Mannoni, que l'on parle du bonhomme d'Ampère. Freud parle du bonhomme d'Ampère comme étant ce petit bonhomme qui barre le chemin entre l'inconscient et le conscient. Ce n'est pas par hasard qu'on a affaire à une métaphore d'ordre électrique. C'est que les relations d'ordre électrique et magnétique interviennent ici dans la théorisation de la notion de résistance.

MANNONI - Il aurait dû prendre le démon de Maxwell, parce que le bonhomme d'Ampère, il ne fait rien du tout.

LACAN - Oui, je ne voulais pas entrer dans la théorie de l'électricité, mais le bonhomme d'Ampère n'a pas le pouvoir de faire ouvrir ou fermer... MANNONI - Ce rôle-là, c'est le démon de Maxwell.

HYPPOLITE - Mais le démon de Maxwell ne peut pas être averti du passage d'une molécule. La possibilité d'une signalisation est impossible. Le démon de Maxwell ne peut pas être informé quand une molécule passe.

LACAN - Nous entrons dans une ambiguïté tout à fait scabreuse, car la résistance est bien la formule... Toutes ces questions sont d'autant plus opportunes à poser que les textes psychanalytiques évidemment fourmillent de ces impropriétés méthodiques. Il est vrai que ce sont des sujets difficiles à traiter, à verbaliser, sans donner au verbe un sujet. Évidemment, tout le temps nous entendons que l'ego pousse le signal de l'angoisse, manie l'instinct de vie, l'instinct de mort. On ne sait plus où est le central, l'aiguilleur, l'aiguille. Comme tout cela est difficile à réaliser d'une façon prudente et rigoureuse, en fin de compte nous voyons tout le temps des petits démons de Maxwell apparaître dans le texte analytique, qui sont d'une prévoyance, d'une intelligence!

L'ennuyeux, c'est qu'on n'a pas une idée assez précise de la nature des démons dans l'analyse...

ANZIEU -je crois d'ailleurs que sur ce point il faudrait évidemment revenir à l'histoire de l'électricité, du magnétisme. Je ne sais pas trop si la notion d'influx nerveux, sa nature électrique avait déjà été découverte; dans un des premiers travaux de jeunesse de Freud où, appliquant justement la méthode psychologique de..., en y ajoutant un certain nombre de perfectionnements, Freud avait réussi à y découvrir une certaine continuité de cellules qui constituaient un nerf. On discutait : qu'est-ce que c'est que le nerf ?

LACAN - Les travaux de Freud en neurologie sont à l'origine de la théorie du neurone.

ANZIEU - Il y a justement... la conclusion d'un de ses travaux est au bord même de la découverte de cette théorie. C'est assez curieux d'ailleurs que Freud soit resté au bord de la découverte de théories, et que ce soit à la psychanalyse qu'il ait versé.

HYPPOLITE - Est-ce qu'il n'estimait pas avoir échoué en matière d'électricité ? Il me semble avoir lu ça quelque part.

ANZIEU - En matière de zoologie.

MANNONI - Oui. En matière clinique d'électricité, il a renoncé à appliquer les appareils électriques aux névrosés après une épreuve pénible.

HYPPOLITE - Justement. C'est la compensation de ce qu'il estimait être un échec.

ANZIEU - Oui, en effet. Il avait essayé l'électrothérapie en clientèle privée. LACAN - Hyppolite fait allusion au fait que justement, dans ses travaux antérieurs à la période psychanalytique de Freud, ses travaux anatomiques peuvent être considérés comme des réussites, et ont été sanctionnés comme tels.

Quand il s'est mis à opérer sur le plan physiologique, il semble avoir manifesté un certain désintérêt, et en fait c'est une des raisons pour lesquelles d'ailleurs il semble n'avoir pas poussé jusqu'au bout la portée de la découverte de la cocaïne. Même là son investigation physiologique a été molle; elle était toute proche de la thérapeutique de l'utilisation comme analgésique; et il a laissé de côté la chose tout à fait rigoureuse, la valeur anesthésique de la cocaïne, par insuffisance de curiosité de physiologiste; c'est très certain!

Mais enfin nous sommes là dans un trait de la personnalité de Freud. On peut poser la question de savoir si sans doute, comme disait Anzieu, il le réservait à un meilleur destin. On peut se poser cette question. Il a fait certains retours sur des domaines où il semblait avoir tant soit peu de penchant!... Mais aller jusqu'à dire que c'est une compensation, je crois que c'est un peu excessif, car en fin de compte, si nous lisons les travaux publiés sous le titre *Naissance de la psychanalyse,* le premier manuscrit retrouvé, théorie de l'appareil psychique, il est bien, et d'ailleurs tout le monde l'a reconnu et souligné, dans la voie de l'élaboration théorique de son temps, sur le fonctionnement mécanistique de l'appareil nerveux. Il faut d'autant moins s'étonner que des métaphores électriques s'y mêlent. Il ne faut pas non plus oublier que l'électricité en elle-même est partie, au départ, d'une expérimentation physiologique, avant d'être rendue à l'influx nerveux. C'est dans le domaine de la conduction nerveuse que la première fois le courant électrique a été expérimenté. On ne sait pas quelle en serait la portée.

ANZIEU - Je crois que c'est surtout du point de vue conceptuel qu'il y a là quelque chose d'important. En effet, Freud a été formé en neurologie par un certain nombre de physiologistes qui ont apporté une conception tout à fait nouvelle dans ce domaine, dont on a retrouvé l'espèce de serment.

LACAN - Les trois grands conjurés de la psychophysiologie.

ANZIEU - En quoi consistait ce serment: qu'il n'existe pas d'autre force que celles qui sont analogues aux forces physico-chimiques. Il n'y a pas de grandes forces occultes, mystérieuses; toutes les forces se ramènent à l'attraction et à la répulsion. Il est intéressant de revenir à ce texte du serment, de 1840, où s'est formée cette école.

C'est donc sur le modèle de l'astronomie... Je pensais même, en vous entendant parler du Moi comme masse d'idées que vous y faisiez allusion. Brentano, lui, a donné le volume des oeuvres complètes de Stuart Mill où se trouvent ces données de la psychologie empiriste.

Qu'est-ce que Jung s'est efforcé de faire quand il a énoncé la loi de l'association des idées: les idées s'attirent entre elles ? Il reprenait la grande loi de Newton découverte dans la physique, que les corps s'attirent entre eux. La grande loi du monde psychique était analogue à la loi du monde physique. La notion de force se dégageait là, et l'électricité est un des privilégiés; ça va sans doute se substituer au levier, modèle de la mécanique antique; maintenant il y a cette notion d'attraction et de répulsion pour expliquer les phénomènes fondamentaux.

Cette chose expérimentée contre-transférentiellement comme résistance, Freud va la théoriser en recourant à ces notions de force. Et la force suppose quelque chose qui s'oppose à cette force. La force est force par rapport à une certaine résistance; notions fondamentales en électricité.

Je crois que c'est surtout comme modèle conceptuel que Freud a été amené à mettre l'accent. C'est proprement contre-transférentiel

« Il résiste, et ça me rend furieux. »

Je crois que là, du point de vue clinique, la notion de résistance représente bien une expérience que nous sommes tous amenés à faire une fois ou l'autre avec presque tous les patients dans notre pratique.

LACAN - Quoi ?Qu'est-ce ?

ANZIEU - Cette expérience extrêmement désagréable où on se dit « il était sur le point, il pourrait trouver lui-même, il le sait sans savoir qu'il le sait, il n'a qu'à se donner la peine de regarder dessus, et ce bougre d'imbécile, cet idiot... », tous les termes agressifs et hostiles qui nous viennent à l'esprit, « il ne le fait pas ». Et -56-

la tentation qu'on a de le forcer, de le contraindre... LACAN - Ne titillez pas trop là-dessus...

HYPPOLITE - C'est la seule chose qui permette à l'analyste d'être intelligent, c'est quand cette résistance fait passer l'analysé pour un idiot. Cela donne une haute conscience de soi.

LACAN - Le piège d'ailleurs tout de même du contre-transfert, puisqu'il faut l'appeler ainsi, est tout de même plus insidieux que ce premier plan.

ANZIEU-Je crois que c'en est le gros plan par excellence. C'est ce qui a frappé Freud. Et quand il s'est efforcé ensuite d'en rendre compte, ce n'est pas beaucoup plus tardivement qu'il l'a élaboré, sous forme de contre-transfert, selon les conceptions qu'il avait présentes à l'esprit et les travaux faits antérieurement. On arrive à cette représentation que vous-même avez esquissée, qui est que le noyau pathogène n'est pas un noyau passif, mais un noyau éminemment actif, et que, de ce noyau pathogène, il y a toute une infiltration qui se dirige par des ramifications vers tout l'appareil psychique. Et la résistance est au contraire quelque chose, une autre infiltration symétrique, qui provient de *l'ego* du sujet, et qui s'efforce justement d'arrêter ces ramifications de l'infiltration pathogène là où elle s'efforce de passer dans des couches de plus en plus superficielles. LACAN - À quel texte vous rapportez-vous là?

ANZIEU - Toujours dans les *Etudes sur l'hystérie.*

LACAN - Ce que vous venez de dire que la résistance est caractérisée comme - enfin vous n'avez pas dit le mot, je ne sais pas comment vous vous êtes arrangé pour ne pas le dire - mais comme la défense en somme de *l'ego* contre les infiltrations du noyau pathogène, quel est votre texte ?

ANZIEU - Les *Études sur l'hystérie,* après l'exposé des trois schémas, des trois arrangements linéaire, concentrique et dynamique.

Vous voulez que je retrouve la page?...

« L'organisation pathogène ne se comporte pas comme un corps étranger mais bien plutôt comme une infiltration», là un mot dont la signification m'échappe: « *in filtrate » ?*

LACAN - Eh bien, ce qui est infiltré, l'infiltrat.

ANZIEU -...

«l'infiltrat doit dans cette comparaison passer pour être la résistance.» LACAN - Eh bien, ça ne veut pas dire que c'est la réaction de *l'ego; il* n'y a pas d'idée de formation réactionnelle de la résistance, là.

ANZIEU - C'est exact.

LACAN - C'est-à-dire que, malgré vous, vous sollicitez déjà des textes ultérieurs dans le sens d'identifier la résistance aux dépens de quelque chose qui est déjà nommé dans les *Studien,* mais cet *ego,* dont on parle dans les *Studien,* cette masse idéationnelle, contenu d'idéations que constitue *l'ego* dans les *Studien,* c'est à voir...

Disons... Je vais vous aider, vous dire ce que j'en pense. C'est pour cela que nous sommes là, pour voir ce que signifie l'évocation de la notion de *l'ego* d'un bout à l'autre de l'œuvre de Freud. Il est tout à fait impossible de comprendre ce que représente *l'ego* en psychologie, telle qu'elle a commencé à surgir avec les travaux de 1920, travail sur la psychologie de groupe, sur le *das Ich und das* Es. Il est impossible de le comprendre si l'on noie tout dans une espèce de somme générale d'appréhension d'un certain versant du psychisme.

Ce n'est pas du tout ça dans l'œuvre de Freud; ça a un rôle fonctionnel, lié à certaines nécessités techniques.

Pour dire tout de suite ce que je veux dire, par exemple pour prendre les choses... le triumvirat qui fonctionne à New York: Hartmann, Loewenstein et Kris; dans leur élaboration ou leur tentative, leur effort d'élaboration actuelle d'une psychologie de *l'ego, ils* sont tout le temps, on le voit, il suffit de se rapporter à leur texte, ils sont autour de ce problème : qu'est-ce qu'a voulu dire la dernière théorie de *l'ego* de Freud ? Est-ce qu'on en a jusqu'à présent vraiment tiré les implications techniques ? Et c'est écrit comme ça, je ne . traduis pas, je ne fais que répéter ce qui est dans les deux ou trois derniers articles de Hartmann, qui sont à votre portée là, dans ce livre, *Psychoanalytic Quarterly 1951,* par exemple trois articles de Loewenstein, Kris et Hartman sur ce sujet, groupés là et qui valent la peine d'être lus. On ne peut pas absolument dire qu'ils aboutissent à une formulation pleinement satisfaisante, mais manifestement ils cherchent dans ce sens, posent des principes et des précisions théoriques qui comportent des applications techniques certainement très importantes; et ils arrivent à formuler qu'elles n'ont pas été pleinement tirées. Cela ne veut pas dire qu'on n'en ait pas tiré du tout. Hartmann le dit

la question est là.

C'est très curieux de voir comment la question vraiment que ce travail s'élabore à travers la suite d'un article qui se succède depuis quelques années, spécialement depuis la fin de la guerre. Je crois que ça donne toute l'apparence très manifeste d'un échec qui est significatif et doit être instructif pour nous.

En tous les cas, il y a évidemment toute une distance, un monde parcouru, -58-

entre le départ, *l'ego* tel qu'on en parle dans les *Studien* et cette dernière théorie de *l'ego* encore problématique pour nous telle qu'elle a été forgée par Freud lui-même à partir de *1920.* Entre les deux, il y a quelque chose: ce champ central que nous sommes en train d'étudier. En somme, comment est venue à jour cette théorie de *l'ego* qui se présente actuellement sous cet aspect complètement problématique d'être la dernière pointe de l'élaboration théorique de Freud, une théorie de Freud jamais vue, ou sinon jamais vue une théorie extraordinairement originale et nouvelle; et en même temps se présenter sous la plume d'Hartmann quelque chose qui de toutes ses forces tend à rejoindre le courant psychologique classique.

Les deux choses sont vraies. Kris l'écrit aussi: entrée de la psychanalyse dans la psychologie générale. Or, il apparaît en même temps quelque chose de complètement nouveau, neuf, original dans la théorie de *l'ego,* et c'est même inconcevable toute l'élaboration des années entre *1910* et *1920.* Et il y a là quelque chose de paradoxal, que nous serons amenés à mettre ici en valeur, quoi qu'il se passe, soit que nous soyons amenés jusqu'aux vacances avec ces *Écrits techniques,* soit, une autre façon d'aborder le même problème avec les écrits de Schreber. Il est donc important d'être tout à fait prudent et, malgré vous, vous avez glissé là quelque chose qui n'est pas dans le texte.

Poursuivez.

ANZIEU - Il me restait à présenter en conclusion un certain nombre de remarques sur tout ce que j'avais indiqué.

Tout d'abord, c'est que, ainsi que je le disais à l'instant, cette notion de résistance apparaît chez Freud, est découverte; au cours d'une expérience vécue, cette expérience vécue, c'est, comme il le dit dans les *Études sur l'hystérie,* la grande surprise, c'est de voir que quand on demande au sujet de se laisser aller à associer librement, on s'aperçoit que le sujet a tout en lui en bon ordre : les souvenirs sont rangés en bon ordre, tout est en bon ordre en lui; et si on réussit à accéder à cette somme, on la trouve. Autrement dit, l'étiologie du symptôme et de l'hystérie est dans le sujet lui-même; elle est rangée en bon ordre et qui attend qu'on vienne la chercher. Et le sujet donc devrait voir, la trouver tout seul, puisqu'elle est en lui et en bon ordre. Mais voilà la résistance qui intervient; le sujet donc peut le savoir, et il ne veut pas; exactement comme les sujets qui pourraient être hypnotisés, à qui ça ferait le plus grand bien, et qui ne veulent pas. Par conséquent, la résistance née de cette réaction du psychothérapeute, puisqu'on ne parle pas encore de psychanalyse, une espèce de réaction de contre-réaction, de réaction de rage contre ce refus du sujet de se rendre aux évi-59-

dences qui sont en lui, et de guérir, finalement de guérir, alors qu'il a toutes les possibilités de guérir en lui; et par conséquent la réaction première du psychothérapeute qui est de forcer, soit ouvertement, soit sous forme insidieuse, en insistant, de forcer le sujet.

Par conséquent, Freud va donc être amené à voir qu'il y a dans la résistance un phénomène - et je rejoins les conclusions de Mannoni - un phénomène de relation à deux, interindividuel.

LACAN - En 1896, on a déjà parlé de psychanalyse. Le terme *psychoanalyse* existe déjà dans un article de la *Revue neurologique.* Tout le monde peut le trouver, écrit en français; c'est peut-être même écrit en français que le mot *psycho-analyse* est apparu pour la première fois.

ANZIEU - Au lieu de voir que la résistance c'est le transfert, et que la résistance de l'analyste est le contre-transfert, Freud renvoie la résistance au sujet et dit que si le sujet résiste à l'analyste, c'est parce que le patient résiste à lui-même, c'est qu'il s'est défendu contre les pulsions qui ont été avivées en lui par une certaine expérience, à un certain moment de son histoire. Par là même la résistance est renvoyée au sujet et c'est-à-dire les trois formes de résistance : résistance, refoulement et défense, que Freud s'efforce de classer.

LACAN - Freud s'efforce de classer, où ?

ANZIEU- Il s'efforce de les classer dans le temps, puisque la défense du Moi, c'est qu'il a réagi contre l'impulsion sexuelle; le refoulement, c'est qu'il a aboli le souvenir; et la résistance est ce qu'il oppose à la remémoration actuelle où il s'expose à la découverte de cette notion.

LACAN-C'est comme cela que nous résumons, nous, des notions qui ne sont pas... qui glissent insensiblement au cours du développement de la pensée vers des acceptions de plus en plus différenciées, qui ensuite se rejoignent certainement.

C'est bien de cela qu'il s'agit, mais cette harmonieuse classification - résistance, défense, refoulement - n'est nulle part, sous sa plume à lui, présentée de cette façon-là.

ANZIEU - À peu près, si, dans les *Études sur l'hystérie.*

Il y aurait - pour cet élément de réaction à la réaction du sujet - il y aurait lieu de faire intervenir les facteurs personnels chez Freud. Ce serait nous entraîner bien loin. On sait toutefois, d'après ce que Freud a dit dans la *Science des rêves,* dont Bernfeld a retrouvé l'unicité, qu'il y avait une tendance à la domination extrêmement forte, puisqu'il s'est identifié à Masséna, à Hannibal; il avait ensuite envisagé de faire du droit et de la politique; donc exer-60-

cer un pouvoir sur les personnes; et sa vocation, son orientation vers les études de médecine, il l'attribue à la suite de cette audition de conférences sur Goethe. Un texte de Goethe sur la nature. Cela semble s'expliquer de la façon suivante au pouvoir direct sur les êtres humains, Freud substitue cet exercice du pouvoir beaucoup plus indirect et acceptable du pouvoir que la science donne sur la nature; et ce pouvoir se ramenant en dernière forme, on revoit ici le mécanisme de l'intellectualisation, comprendre la nature et par là même se la soumettre, formule classique du déterminisme même, par allusion avec ce caractère autoritaire chez Freud qui ponctue toute son histoire, et particulièrement ses relations avec les hérétiques aussi bien qu'avec ses disciples.

LACAN - Mais je dois dire que, si je parle dans ce sens, je n'ai pas été jusqu'à en faire la clef de la découverte freudienne.

ANZIEU -je ne pense pas non plus en faire la clef, mais un élément intéressant à mettre en évidence.

Dans cette résistance, l'hypersensibilité de Freud à la résistance du sujet n'est pas sans se rapporter à son propre caractère.

LACAN - Qu'est-ce qui vous permet de parler de l'hypersensibilité de Freud ? ANZIEU - Le fait que lui l'ait découverte, et pas Breuer, ni Charcot, ni les autres, que c'est quand même à lui que c'est arrivé, parce qu'il l'a senti plus vivement, et il a élucidé ce qu'il avait ressenti.

LACAN - Oui, mais vous croyez... non seulement qu'on puisse mettre en valeur une fonction telle que la résistance est quelque chose qui signifie chez le sujet une particulière sensibilité à ce qui lui résiste, ou au contraire est-ce que ce n'est pas d'avoir su la dominer, aller bien ailleurs et bien au-delà, qui lui permit justement d'en faire un facteur qu'on peut objectiver, manœuvrer, dénommer, manier, et faire un des ressorts de la thérapeutique. Et vous croyez que Freud est plus autoritaire que Charcot, alors que Freud renonce tant qu'il peut à la suggestion pour laisser justement au sujet intégrer ce quelque chose dont il est séparé par des résistances ? En d'autres termes, est-ce de la part de ceux qui méconnaissent la résistance qu'il y a plus ou moins d'autoritarisme dans l'appréhension du sujet ? J'aurais plutôt tendance à croire que quelqu'un qui cherche par tous les moyens à faire du sujet son objet, sa chose, dans l'hypnotisme, ou qui va chercher un sujet qui devient souple comme un gant, pour lui donner la forme qu'on veut ou en tirer ce qu'on peut en tirer, c'est tout de même quelqu'un qui est plus poussé par un besoin de domination, d'exercice de sa puissance, que Freud qui, dans cette occasion, paraît finement respectueux de ce qu'on appelle communément aussi bien sous cet angle : la résistance de l'objet ou de la matière.

ANZIEU - Assurément.

LACAN - je crois que, pour ce que vous venez de dire, il faut être extrêmement prudent dans ces choses. Nous ne pouvons pas manier si aisément toute notre technique.

Quand je vous parle de l'analyse de l'œuvre de Freud, c'est justement pour y procéder avec toute la prudence analytique et ne pas faire d'un trait caractériel quelque chose qui soit une constante de la personnalité, plus encore une caractéristique du sujet. je crois même que là-dessus il y a des choses très imprudentes sous la plume de joncs, mais je crois quand même plus nuancées que ce que vous avez dit.

Penser que la carrière de Freud a été une compensation de son désir de puissance, voire de sa franche mégalomanie, dont il reste d'ailleurs des traces dans ses propos, qui restent encore à interpréter, je crois que c'est...

je crois que la question du drame de Freud au commencement où il découvre sa voie, c'est quelque chose qui ne peut pas se résumer d'une manière telle que nous caractérisions tout ce qu'il a apporté dans le contact avec le sujet comme étant la continuation du désir de puissance! Nous avons tout de même assez appris dans l'analyse, la révolution, voire la conversion dans la personnalité pour ne pas nous sentir obligés de faire une équivalence entre Freud rêvant de dominer le monde par les moyens de la volonté de puissance, de commandement, et Freud initiateur d'une vérité nouvelle. Cela ne me semble pas relever de la même cupido, si ce n'est de la même libido.

HYPPOLITE - Vous permettez?... Il me semble quand même que dans la domination de Charcot - sans accepter intégralement les formules d'Anzieu et les conclusions qu'il en tire -, dans la domination de Charcot par hypnotisme, il s'agit de la domination sur un être réduit à l'objet...

LACAN - Nous allons peut-être un peu loin, en tout cas, à réduire... HYPPOLITE - C'est la possession d'un être qui n'est plus maître de lui. Tandis que, contrairement, la domination freudienne, c'est vaincre un sujet, un être qui a encore une conscience de soi. Il y a donc en quelque sorte une domination plus forte dans la domination de la résistance à vaincre que dans la suppression pure et simple de cette résistance - sans vouloir en tirer la conclusion que Freud ait voulu dominer le monde.

LACAN - Oui, il y aurait cela, s'il y avait ce que... HYPPOLITE - C'est une domination facile, celle de Charcot. LACAN - Il s'agit de savoir si celle de Freud était une domination tout court.

Il semble qu'après ce que nous avons vu de sa façon de procéder dans les cas cli-

niques qu'il rapporte - et je réserve toujours bien des choses qui ne sont pas indiquées dans sa façon de procéder - dans l'ensemble, bien entendu, nous avons vu des choses qui nous surprennent - mais qui nous surprennent par rapport à certains principes techniques auxquels nous accordons une importance - des choses qui nous surprennent dans son interventionnisme. Elles sont peut-être dans un certain sens beaucoup moins cette sorte de victoire sur la conscience du sujet dont parlait Hyppolite que les techniques modernes qui mettent toujours tout l'accent sur la résistance.

Bien loin de là, dans Freud nous voyons une attitude, on ne peut pas dire plus complexe, peut-être plus indifférenciée, c'est-à-dire humaine.

Il ne définit pas toujours ce qu'on appelle maintenant interprétation de la défense, ou du contenu, ce qui n'est peut-être pas toujours la meilleure... Au bout du compte, c'est plus subtil, nous nous apercevons que c'est la même chose. Mais il faut être un peu subtil pour cela. Et nous voyons qu'en fin de compte chez Freud l'interprétation du contenu joue le rôle d'interprétation de la défense.

Ce n'est certainement pas cette sorte de technique, dont vous avez raison d'évoquer l'ombre, puisque c'est en somme ça qui est... J'essaierai de vous montrer par quel biais précisément se présente le danger d'un tel forçage du sujet par les interventions de l'analyste. Elles sont beaucoup plus actuelles dans les techniques dites modernes, comme on dit en parlant de l'analyse comme on parle des échecs, elles sont beaucoup plus actuelles qu'elles n'ont jamais été manifestées dans Freud. Et je ne crois pas que la sortie théorique de la notion de résistance puisse nous servir de prétexte de formuler à l'égard de Freud cette sorte d'accusation qui va radicalement en sens contraire de l'effet manifestement libérateur de toute son oeuvre et de son action thérapeutique.

Ce n'est pas un procès de tendance que je vous fais. C'est une tendance que vous manifestez à la conclusion de votre travail. Et qui ne peut, je crois, servir qu'à voir les choses sous une forme critique. Il faut avoir un esprit d'examen, de critique, même vis-à-vis de l'œuvre originale; mais sous cette forme ça ne peut servir qu'à épaissir le mystère, et pas du tout à le mettre au jour.

ANZIEU - Une dernière chose, qui est du mouvement psychanalytique dans cette même expérience privilégiée dont il s'est efforcé de découvrir l'explication. Freud découvre les trois notions : défense, résistance, refoulement. Après un moment de flottement, dans la même année, il essaie de synthétiser, d'étendre en dehors de l'hystérie à la névrose obsessionnelle, à la paranoïa, la notion de -63-

défense et de chercher le type spécifique de défense qu'il y avait à l'œuvre dans ces autres névroses.

Freud va par la suite centrer la psychologie psychanalytique sur la notion de refoulement, puis plus tard sur la notion de résistance. Et en 1920 il reviendra à cette notion de défense qui est esquissée ici.

En ce sens, je crois que l'on a bien affaire à cette *cellule germinale* de la pensée freudienne, dont, au cours de l'histoire il va successivement développer les aspects qui chronologiquement sont les plus essentiels.

LACAN - Quand vous dites *cellule germinale, vous vous* référez à qui ? ANZIEU - A Bergman, *germinal cell.*

LACAN-En tout cas dans cet article dont j'ai bien le souvenir, le nom m'avait échappé, ce dont il s'agit tout au long de l'article, qui est donné comme la *cellule germinale* de l'observation analytique, ceci est d'autant plus important à souligner que ça touche bien à cette question du sens de la découverte freudienne, c'est la notion de retrouvailles et de restitution du passé, dont il montre que c'est de là qu'est partie notre expérience. Il se réfère au travail avec Breuer, *Studien über Hysterie* et il montre que jusqu'à la fin de l'œuvre de Freud, et jusqu'aux dernières expressions de sa pensée, la notion de restitution du passé, sous mille formes et enfin sous la forme de la reconstruction, est maintenue toujours pour lui au premier plan. C'est de cela qu'il s'agit. Dans cet article, l'accent n'est nullement mis sur le groupement par exemple autour de cette expérience fondamentale de la résistance. C'est avant tout...

ANZiFU- je n'avais pas parlé de la *cellule germinale.* je me suis efforcé de rattacher le développement de la résistance à tout ce développement.

LACAN -je voudrais vous dire tout de même quelques mots.

je crois que les exposés qu'ont faits Mannoni et Anzieu ont l'intérêt de vous montrer les côtés brûlants de toute cette affaire. Il y a eu dans leurs exposés, comme il convient à des esprits sans doute formés, mais relativement récemment introduits sinon à l'application sur l'analyse, du moins à sa pratique, à sa technique, quelque chose d'assez acéré, voire polémique, ce qui a toujours son intérêt comme introduction à la vivacité du problème.

je crois qu'il y a là en effet une question très délicate, d'autant plus délicate que, comme je l'ai indiqué dans mes propos interruptifs, elle est tout à fait actuelle chez certains d'entre nous.

Le reproche tout à l'heure implicitement formulé comme étant quelque chose de tout à fait inaugural à la méthode de Freud, ce qui est tout à fait paradoxal, car si quelque chose fait l'originalité du traitement analytique, c'est justement -64-

d'avoir perçu tout à fait à l'origine, et d'emblée, ce quelque chose d'original dans le sujet, qui le met dans ce rapport vraiment problématique avec lui-même, cette chose qui fait que ce n'est pas tout simple de le guérir, d'avoir mis cela en conjonction avec, ce qui est la trouvaille même, la découverte, au sens où je vous l'ai exposé au début de cette année, à savoir le sens des symptômes. Le refus de ce sens, c'est quelque chose qui pose un problème. La nécessité que ce sens soit plus que révélé, soit accepté par le sujet, c'est quelque chose qui classe au premier chef des techniques pour lesquelles la personne humaine, au sens où nous l'entendons de nos jours, où nous nous sommes aperçu que ça avait son prix, que la psychanalyse fait partie, est une technique qui non seulement la respecte, mais fonctionne dans cette dimension, et ne peut pas fonctionner autrement.

Et il serait tout de même paradoxal de mettre au premier plan que la notion de la résistance du sujet est quelque chose qui en principe est forcé par la technique. Cela me parait évident. Ce qui ne veut pas dire que le problème ne se pose pas.

Le style d'interventions de notre technique analytique... il est tout à fait clair que de nos jours tel ou tel analyste ne fait littéralement pas un pas dans le traitement sans apprendre à ses élèves à poser la question: qu'est-ce qu'il a pu encore inventer comme défense ? Cette notion vraiment, non pas policière au sens où il s'agit de trouver quelque chose de caché, c'est plutôt le terme à appliquer aux phases douteuses de l'analyse dans ses périodes archaïques, mais la phase inquisitoriale, ce qui est assez différent: il s'agit de savoir quelle posture le sujet a pu bien prendre, quelle attitude, quelle trouvaille a-t-il faite pour se mettre dans une position telle que tout ce que nous lui dirons sera inopérant ?

Pour tout dire, l'espèce... ce n'est pas juste de dire de mauvaise foi pour ce style qui est celui d'une certaine technique analytique, mauvaise foi est trop lié à des implications de l'ordre de la connaissance, qui sont tout à fait étrangères à cet état d'esprit, ça serait trop subtil encore. Il y a tout de même encore l'idée d'une espèce de mauvaise volonté fondamentale, une implication vraiment volontariste; le sujet non seulement ne veut rien savoir, mais est capable la moitié du temps, voire le temps d'une vie humaine, il ne faut pas trop s'étonner que vous le retrouviez à la fin avec des attitudes ou des pensées, un contenu tout à fait différent dans le même mot qu'il a employé; entre deux, ils peuvent, d'être mariés, avoir procréé, et ceci suffit à donner un sens exactement opposé à un dialogue qui, à la fin du voyage, pourrait être considéré comme reproduisant mot pour mot le dialogue qui s'est ébauché au départ. Les mots auront un sens nouveau du fait que les personnes seront totalement différentes.

je voudrais tout simplement... je vais prendre un exemple avant d'entrer dans mon sujet.

Un article d'Annie Reich, qui est paru dans le numéro 1 de 1951 sur le contre-transfert. Cet article prend sa valeur, ses coordonnées avec une certaine façon d'orienter la technique qui va très loin dans une certaine école, disons dans une certaine partie de l'école anglaise. On en vient, vous le savez, à proférer que toute l'analyse doit se passer dans le *hic et nunc,* c'est-à-dire qu'en fin de compte tout se passerait dans une sorte d'étreinte toujours présente des intentions du sujet, ici et là, dans la séance, sans aucun doute à travers lesquelles nous entre voyons des lambeaux, des fragments, des ébauches plus ou moins bien rapportées de son passé, mais où en fin de compte, c'est cette espèce d'épreuve -j'allais presque dire d'épreuve de force psychologique - à l'intérieur du traitement où résiderait toute l'activité de l'analyse.

Après tout, c'est bien là la question : l'activité de l'analyse. Comment agit-elle ? Qu'est-ce qui porte ? Pour ceux dont il s'agit, pour Annie Reich, rien n'est important si ce n'est cette espèce de reconnaissance par le sujet *hic et nunc,* des intentions de son discours. Et ses intentions sont des intentions qui n'ont jamais de valeur que dans leur portée hic *et nunc,* dans l'interlocution présente. Quand il est avec son épicier, ou son coiffeur, en réalité, implicitement, il engueule le personnage à qui il s'adresse. En partie, chacun sait - il suffit d'avoir la moindre pratique de la vie conjugale, elle vous donne une sensibilité à ces choses - on sait toujours qu'il y a une part de revendication implicite dans le moindre fait qu'un des conjoints rapporte à l'autre justement plutôt ce qui l'a embêté dans la journée que le contraire; mais il y a tout de même aussi quelquefois quelque chose d'autre: le soin de l'informer de quelque événement important à connaître. Les deux sont vrais; il s'agit de savoir sur quel point on porte la lumière et ce qu'on considère comme important. Les choses vont parfois plus loin.

Annie Reich rapporte ceci d'un analyste, qui se trouve dans la situation suivante d'avoir eu - on sent bien qu'elle brouille certains traits. Tout laisse à penser qu'après tout il doit bien s'agir de quelque chose comme d'une analyse didactique, à savoir en tout cas d'une analyse avec quelqu'un de très proche, dont le champ d'activité est très proche du champ de la psychanalyse. Ce sujet, je parle de l'analysé, a été amené à faire à la radio une communication sur un sujet qui intéresse vivement l'analyste lui-même, ce sont des choses qui arrivent, ça! Il se trouve que cette communication à la radio, il la fait à un moment où il vient justement, lui, le sujet analysé, de perdre sa mère. Tout indique que la mère en question joue un rôle tout à fait important dans ce qu'on appelle les fixations, -66-

voire les subjectivités du patient, profondément informé. C'est quelques jours avant l'émission que le deuil le frappe. Il en est certainement très affecté. Néanmoins, il n'en tient pas moins ses engagements d'une façon particulièrement brillante.

À la séance suivante, le sujet arrive dans une espèce d'état de stupeur, voisine de la confusion; il n'y a rien à en sortir, non seulement, mais on en sort quelque chose de surprenant dans son incoordination. L'analyste interprète hardiment en disant: « Vous êtes dans cet état parce que vous pensez que je vous en veux beaucoup du succès que vous venez d'avoir l'autre jour à la radio, sur ce sujet qui vous le savez m'intéresse moi-même au premier chef. » Bon!... Et je vous en passe.

La suite de l'observation montre qu'il ne faut pas moins d'un an au sujet pour retrouver [recouvrer ?] ses esprits à l'endroit de cette interprétation-choc, qui n'avait pas manqué d'avoir un certain effet, car il avait repris instantanément ses esprits. Le fait que le sujet sorte d'un état d'embrouillement, de brouillard, à la suite d'une intervention de l'analyste, aussi directe que celle-là, ne prouve absolument pas que l'intervention ait été efficace, au sens à proprement parler thérapeutique, structurant du mot, à savoir que dans l'analyse elle eût été vraie. Non! Elle a ramené le sujet au sens de l'unité de son Moi. Il était dans la confusion. Il en est brusquement ressorti en se disant: «J'ai là quelqu'un qui me rappelle qu'en effet tout est loup au loup. Nous sommes dans la vie. » Et il repart, il redémarre; l'effet est instantané. Mais ça n'a jamais été considéré dans l'analyse comme la preuve de la justesse de l'interprétation que le sujet change de style. Je considère à juste titre que quand il apporte un matériel confirmatif, cela prouve la justesse de l'interprétation. Et encore, cela mérite d'être nuancé.

Ici, au bout d'un an, le sujet s'aperçoit que ce dont il s'agissait dans son état confusionnel était lié à un contrecoup de ses réactions de deuil, réactions qu'il n'avait pu surmonter qu'en les inversant littéralement.

Ceci évidemment suppose que nous entrions dans la psychologie du deuil. Certains d'entre vous la connaissent assez, avec son aspect dépressif, pour pouvoir concevoir qu'effectivement cette communication faite dans un monde de relation au sujet très particulier dans la parole à la radio, adressée à une foule d'auditeurs invisibles, à la fois cette invisibilité; on peut même dire un caractère qui ne s'adresse pas forcément implicitement pour l'imagination du sujet à ceux qui l'écoutent, mais aussi bien à tous, aux vivants comme aux morts.

Le sujet était évidemment dans un rapport extrêmement conflictuel avec le fait qu'il pouvait à la fois regretter que sa mère ne puisse être témoin de son suc-67-

ces; mais quelque chose dans son discours lui était peut-être adressé, dans ce discours qui s'adressait à ses invisibles auditeurs.

Quoi qu'il en soit, le caractère nettement inversé pseudomaniaque de l'attitude du sujet, et sa relation étroite avec la perte récente de cette mère qui représentait pour lui la perte d'un objet privilégié dans ses liens d'amour, est manifestement au ressort de cet état critique dans lequel il était arrivé à la séance suivante. Or, immédiatement son exploit, le fait qu'il ait réalisé, malgré les circonstances contraires, d'une façon brillante, ce qu'il s'était engagé à faire.

L'important n'est pas ceci. L'important est ce qui tout à fait manifeste sous la plume de quelqu'un qui est loin d'avoir une attitude critique vis-à-vis d'un certain style d'intervention, que le mode d'interprétations sur la base de la signification intentionnelle de l'acte du discours dans le moment présent de la séance, est quelque chose qui est soumis à toutes les relativités qu'implique l'engagement éventuel de *l'ego* de l'analyse dans la situation.

Pour tout dire, ce qui est important, ce n'est pas que l'analyste lui-même se soit trompé. Rien n'indique même qu'on puisse dire que ce soit le contre-transfert en lui-même qui soit coupable de cette interprétation manifestement réfutée par la suite du traitement.

Que le sujet ait éprouvé lui-même les sentiments que l'analyste imputait à son analysé de lui donner à lui analyste, non seulement nous pouvons l'admettre, mais c'est excessivement probable. Qu'il ait été guidé par cela dans l'interprétation qu'il a donnée, c'est une chose qui n'est pas du tout à considérer même comme dangereuse.

Le seul sujet analysant, l'analyste, qu'il ait éprouvé ces sentiments, c'est justement son affaire que de savoir en tenir compte d'une façon opportune pour s'éclairer comme d'une aiguille indicatrice de plus dans sa technique. On n'a jamais dit que l'analyste ne doit jamais éprouver de sentiments vis-à-vis de son patient. On doit dire qu'il doit savoir non seulement les mettre à leur place, ne pas y céder, mais s'en servir d'une façon techniquement bien située. C'est parce qu'il a cru devoir chercher d'abord dans l'hic *et nunc* la raison d'une certaine attitude du patient qu'il a cru devoir la trouver dans quelque chose qui existait effectivement là, dans le champ intersubjectif des deux personnages. Il était bien placé pour le connaître, parce qu'il éprouvait en effet que c'est bien ainsi qu'il éprouvait le sentiment d'hostilité, ou tout au moins d'agacement vis-à-vis du succès de son patient.

Ce qui est grave, c'est qu'il ait cru être autorisé par une certaine technique à en user d'une façon directe, d'emblée.

Qu'est-ce que je veux dire par là ? Qu'est-ce que J'oppose?

je vais essayer de vous l'indiquer à présent. je dis qu'il se croit autorisé à faire ce que j'appellerai une interprétation d'ego à ego - ou d'égal à égal, permettez-moi le jeu de mots. - C'est de cela qu'il s'agit. Autrement dit, une interprétation dont le fondement et le mécanisme ne peuvent en rien être distingués du mécanisme de la projection. Quand je dis projection, je ne dis pas projection erronée. Entendez bien ce que je suis en train de vous dire. Il y a une formule qu'avant d'être analyste j'avais - avec mes faibles dons psychologiques - mise à la base de la petite boussole dont je me servais pour évaluer certaines situations. je me disais volontiers : « les sentiments sont toujours réciproques ». C'est absolument vrai, malgré l'apparence. Dès que vous mettez en champ deux sujets, je dis deux, pas trois, les sentiments sont toujours réciproques.

Donc l'analyste était fondé à penser que du moment qu'il avait ces sentiments-là, virtuellement les sentiments correspondants pouvaient être évoqués chez l'autre. Et la preuve est que justement il les a parfaitement acceptés. Quand on lui a dit : « Vous êtes hostile, parce que vous pensez que je suis irrité contre vous. » Il suffisait de le lui dire pour que ce sentiment soit établi. Le sentiment était donc valablement déjà là, puisqu'il suffisait d'y mettre la petite étincelle pour qu'il existe.

Donc ce qui est important est que si le sujet a accepté cette interprétation, c'est d'une façon tout à fait fondée, pour cette simple raison que, selon toute apparence, dans une relation aussi intime que celle qui existe entre analysé et analyste, il était assez averti des sentiments de l'analyste pour être induit à quelque chose de symétrique.

La question est de savoir si une certaine façon de comprendre l'analyse des défenses ne nous mène pas à une technique je dirais presque obligatoirement générative d'une certaine sorte d'erreurs; une erreur qui n'en est pas une. je veux dire quelque chose qui est avant le vrai et le faux, quelque chose qui est tellement obligatoirement juste et vrai qu'on ne peut pas dire si elle répond ou non à une vérité. De toute façon elle sera vérifiée. Il s'agit donc de savoir pourquoi un tel danger existe.

je crois pouvoir vous dire pourquoi. C'est que dans cette sorte d'interprétation de la défense, que j'appelle d'ego à ego, il convient, quelle que soit sa valeur éventuelle, de s'en abstenir. Il faut même dans ces sortes d'interprétations de la défense qu'il y ait toujours au moins, et ça veut dire que ça ne suffit pas, un troisième terme.

Et en réalité il en faut plus, comme j'espère pouvoir vous le démontrer. Mais je ne suis en train, pour aujourd'hui, que d'ouvrir le problème avec quelques mots qui sont importants, à savoir précisément ces fonctions réciproques de *l'ego* des sujets.

Il est tard! Cela ne nous permet pas d'entrer aussi loin que je l'aurais voulu dans le problème des rapports de la résistance et des défenses. je voudrais néanmoins vous-donner quelques indications dans ce sens.

Après vous avoir montré les problèmes et les dangers que comporte une certaine technique de l'analyse des défenses, je crois nécessaire, après les exposés de Mannoni et Anzieu, de poser certains principes.

Il y a une chose tout à fait claire, qui mérite qu'on s'y réfère comme départ d'une définition tout à fait coordonnée, en fonction de l'analyse de la notion de résistance. Freud a donné la première définition, je crois, dans la *Science des rêves.* Ceux qui peuvent lire l'allemand et qui ont des textes de l'édition d'Imago, édition anglaise, trouveront ceci à la page 521; je vous signale que c'est dans le chapitre VII, *Psychologie des processus du rêve,* première section qui concerne l'oubli des rêves. Nous avons une phrase décisive qui est celle-ci

« Was immer die Fortsetzung die Arbeit sfrt ist eine Widerstand. » Ce qui veut dire : « Tout ce qui peut détruire, suspendre, altérer la continuation, Fortsetzung, du travail... »

et il s'agit du travail analytique. Il s'agit, là où nous sommes, dans l'analyse des rêves, il ne s'agit pas de symptômes, il s'agit de traitement, de *Behandlung,* quand on dit qu'on traite un objet, qu'on traite quelque chose qui passe dans certains processus : « Tout ce qui suspend, détruit, *stört* la continuation du travail est une résistance ». ce qui malheureusement a été traduit en français par « Tout obstacle à l'interprétation provient de la résistance psychique. »

je vous signale ce point, parce qu'évidemment ça ne rend pas facile la vie à ceux qui n'ont que la traduction très sympathique du courageux M. Meyerson. Cela doit vous inspirer une salutaire méfiance à l'égard d'un certain nombre de traductions de Freud. Et tout le paragraphe précédent est traduit dans ce style. La note en bas, dans l'édition allemande et qui discute tout de suite après: « est-ce que nous allons dire que si le père du patient meurt, est-ce que c'est une résistance ? » je ne vous dis pas comment il conclut. Mais vous voyez dans quelle ampleur est posée la question de la résistance. Cette note est supprimée dans l'édition française.

En effet, c'est de cela qu'il s'agit : «Tout ce qui suspend, détruit, la continuité [on peut même traduire *Fortsetzung* dans ce sens] du traitement est une résistance. »

je crois qu'il faut partir de textes comme ceux-là, et les suspendre un peu dans notre esprit, les tamiser et voir ce que ça donne.

De quoi s'agit-il, en somme ? Il s'agit de la poursuite du traitement, du travail. Pour mettre bien les points sur les i, il n'y a pas mis *Behandlung,* ce qui pourrait faire dire « la guérison », non, il s'agit du « travail », *Arbeit;* ça consiste en un certain nombre de choses, ça peut être défini par sa forme, par ce qui s'y passe, l'association verbale déterminée par une règle, celle dont il vient de parler, cette règle fondamentale de l'association libre; tout ceci nous mène à la fameuse question: il y a tout de même ce travail, il ne s'agit même que de cela, puisque nous sommes dans l'analyse des rêves, c'est évidemment de la révélation de l'inconscient, et point d'autre chose qu'il s'agit au niveau de l'élaboration du rêve. C'est là que nous en sommes, à la révélation de l'inconscient.

Ceci déjà va nous permettre d'évoquer un certain nombre de problème. En particulier celui-ci, car tout à l'heure Anzieu l'a évoqué, à savoir : cette résistance, précisément, d'où vient-elle ? Il y a là-dessus beaucoup de choses à dire. D'où vient-elle ? Nous avons vu qu'il n'y a pas de texte dans les *Studien über Hysterie* qui nous permette de considérer qu'elle vienne comme telle du Moi. Que d'autre part rien n'indique non plus dans l'élaboration qui est faite dans *L'interprétation des rêves* qu'elle vienne d'aucune façon, ni d'une façon exclusive encore bien moins, de ce qu'on appelle le processus secondaire qui est une étape tellement importante de la pensée de Freud. Même quand nous arrivons dans les années 1916, où Freud fait paraître son premier article proprement métapsychologique *die Entfernung,* le refoulement que nous voyons poindre, première indication, existe: *Der Widerstand...* C'est-à-dire qu'à ce moment-là la résistance est conçue comme quelque chose qui se produit en effet du côté du conscient, mais dont l'identité est essentiellement réglée par sa distance *Entfernung,* de ce qui a été originellement refoulé.

Le lien donc de la résistance avec le contenu de l'inconscient lui-même est encore là extrêmement sensible. Ceci à une époque tout à fait tardive, je crois; je retrouverai la date exacte. C'est la première étude qui a été ultérieurement groupée dans les *Écrits métapsychologiques*. Cet article fait partie de la période intermédiaire, moyenne, de l'évolution.

En fin de compte, ce qui a été originalement refoulé, qu'est-ce que c'est ?

A cette étape ? Et jusqu'à cette période que je qualifie d'intermédiaire. C'est -71-

encore et toujours le passé. Un passé qui doit être restitué et dont nous ne pouvons pas faire autrement que de réévoquer une fois de plus les problèmes et l'ambiguïté, les problèmes qu'il soulève quant à sa définition, sa nature, sa fonction, si nous voulons partir de quelque chose de solide pour concevoir, évoquer, définir ce que Freud appelle une résistance. Disons que tout ce qui se passe pendant cette période qui est la période de *L'homme aux loups,* pour la caractériser, période où Freud pose la question de « ce que c'est que le trauma », et où tout le problème pour lui est lié à ceci qu'il s'aperçoit que le trauma est une notion extrêmement ambiguë, que la notion événementielle du trauma est une chose qui de toute façon ne peut être mise en question, puisqu'il apparaît selon toute évidence clinique que la face fantasmatique du trauma est infiniment plus importante, et que dès lors l'événement passe au second plan dans l'ordre des références subjectives. Mais que, par contre, la datation du trauma est quelque chose qu'il convient de conserver, si je puis dire, mordicus, et c'est cela aussi.

Ceux qui ont suivi mon enseignement sur le sujet de *L'homme aux loups* doivent le savoir; il ne s'agit que de cela, dans *L'homme aux loups.* Après tout, qui saura jamais ce qu'il a vu ? Mais il est certain que ce que nous ne savons pas s'il l'a vu ou s'il ne l'a pas vu, il ne peut l'avoir vu qu'à telle date, et il ne peut pas l'avoir vu même une année plus tard. Et il ne s'agit que de cela. Je ne crois pas trahir la pensée de Freud. Il suffit de savoir le lire, c'est écrit noir sur blanc, de montrer que l'important ne peut être défini que dans la perspective de l'histoire et de la reconnaissance.

Je voudrais encore, pour ceux qui ne sont pas familiers avec toute cette dialectique que j'ai abondamment développée, tâcher de vous donner un certain nombre de notions. Il faut toujours être au niveau de l'alphabet - je m'excuse pour ceux à qui ça paraîtra des redites. Je vais vous donner un exemple. Pour bien vous faire comprendre ce que pose le problème de la reconnaissance, les questions qu'elle pose; combien vous ne pouvez pas noyer cela dans des notions aussi confuses que celles de mémoire, de souvenir, si en allemand ça peut encore avoir un sens, *Erlebnis,* la notion française de souvenir, vécu ou pas vécu, prête à toutes les ambiguïtés. Je vais vous donner une petite histoire.

Je me réveille le matin, dans mon rideau, comme Sémiramis. J'ouvre 1'œil; c'est un rideau que je ne vois pas tous les jours, parce que c'est le rideau de ma maison de campagne, je ne le vois que tous les huit ou quinze jours, et je remarque dans les traits que fomente la frange du rideau une fois de plus, je dis une fois de plus, je ne l'ai jamais vu qu'une fois dans le passé comme ça, le pro-72-

fil disons d'une espèce de visage, à la fois aigu, caricatural et vieillot de ce qui pour moi représente vaguement le style d'une figure de marquis XVIII° siècle, pour donner les fabulations toutes niaises auxquelles se livre l'esprit au réveil.

Eh bien, c'est à cause de cela, de cette cristallisation, gestaltiste comme on dirait de nos jours, de cette reconnaissance d'une figure que l'on connaît depuis longtemps, ç'aurait été une tache sur le mur, ç'aurait été la même chose, c'est à cause de cela je puis dire, que je puis dire que le rideau n'a pas bougé d'une ligne, car exactement huit jours avant, au réveil, j'avais vu la même chose. Je l'avais bien entendu complètement oublié. Mais c'est à cause de cela que je sais que le rideau n'a pas bougé. Il est toujours là, exactement à la même place.

Ceci est un apologue, ça se passe sur le plan imaginaire, encore qu'il ne serait pas difficile... et que toutes les coordonnées symboliques qui représentent, autour de cela, des niaiseries : marquis du XVIII˚ siècle, etc., jouent un rôle très important, car si je n'avais pas un certain nombre de fantasmes sur le sujet de ce que représente le profil, je ne l'aurais pas non plus reconnu dans la frange de mon rideau.

Mais, laissons cela...

Ce que cela comporte sur le plan de la reconnaissance, à savoir que c'était bien comme ça huit jours auparavant, est lié à un phénomène de reconnaissance dans le présent.

C'est exactement ce que Freud, dans les *Studien über Hysterie,* emploie. Je dis emploie, quand il dit qu'il y avait quelques études sur la mémoire à cette époque, et s'y référait sur les souvenirs évoqués et sur la reconnaissance, la force actuelle et présente qui lui donne non pas forcément son poids et sa densité, mais tout simplement sa possibilité. Freud procède ainsi. Quand il ne sait plus à quel saint se vouer pour obtenir la reconstruction du sujet, il la prend toujours là avec la pression des mains sur le front, et il lui énumère toutes les années, tous les mois, toutes les semaines, voire tous les jours, les nommant un par un, « le mardi 17, le mercredi 18, etc. ». C'est-à-dire qu'il fait assez de confiance à ce qui depuis a été défini dans ses analyses qui ont été faites sur le sujet de ce que c'est que la mémoire, ce qu'on appelle le « temps socialisé », sur la structuration implicite du sujet par ce temps socialisé, pour penser que, quand il va arriver au point où l'aiguille de l'horloge croisera effectivement, à travers cette symbolisation qu'il en fait, le moment critique du sujet, le sujet dira: « ah oui, justement, ce jour-là, je me souviens de quelque chose ».

Je ne suis pas en train de confirmer si ça a réussi ou non. Freud nous dit que ça réussissait.

Est-ce que vous saisissez bien la portée de ce que je suis en train de vous dire ? En d'autres termes, le centre de gravité du sujet est supposé par la technique analytique à son origine. Et dès lors il n'y a aucun lieu de démontrer que ceci soit réfuté à sa fin, car à la vérité, si ça n'est pas comme cela, on ne voit absolument pas ce qu'a apporté de nouveau l'analyse, le centre de gravité du sujet étant cette synthèse présente du passé qu'on appelle l'histoire. Et c'est à cela que nous faisons confiance quand il s'agit de faire progresser le travail. C'est une première phase des choses. Est-ce que cela suffit ?

Non, bien entendu. Cela ne suffit pas. La résistance du sujet s'exerce sur ce plan. Mais cette résistance, vous allez le voir, se manifeste d'une façon curieuse qui mérite d'être définie, explorée, par des cas absolument particuliers. Je vais vous en évoquer un.

Un cas où Freud avait toute l'histoire, la mère la lui avait racontée. Alors il l'a communiquée au sujet. Il lui dit : « Voilà ce qui s'est passé. Voilà ce qu'on vous a fait. » A chaque fois la patiente, l'hystérique, répondait par une petite crise d'hystérie, reproduction de la crise caractérisée. Elle écoutait et répondait par sa forme de réponse, qui était de répondre par symptôme; ce qui pose quelques petits problèmes.

Si nous appelons cela résistance ? C'est une question de savoir que j'ouvre pour aujourd'hui.

Ce que je voudrais simplement, la question sur laquelle je voudrais terminer est ceci : quand Freud, à la fin des *Studien über Hysterie,* nous définit la résistance comme cette inflexion que prend le discours à mesure qu'il s'approche du noyau pathogène, à savoir ce quelque chose qui amène ce qui est cherché et qui repousse le discours, ce quelque chose que fuit le discours, qu'est-ce que c'est ?

Il est bien certain que nous ne pouvons résoudre ces problèmes qu'en approfondissant quel est le sens de ce discours. Nous l'avons déjà dit, c'est un discours historique. Mais ce que nous n'avons pas résolu, c'est qu'il [quel ?] est le lien, car n'oublions pas quel est le départ de cette technique; c'est une technique hypnotique. Dans l'hypnotisme, le sujet tient tout ce discours. Il le tient même d'une façon particulièrement saisissante, en quelque sorte dramatisé, ce qui implique la présence de l'auditeur. Il est essentiel. Et ce discours, il est sorti de son hypnotisme. Il ne s'en souvient plus. Néanmoins, c'est là l'entrée dans la technique, pour autant que ce dont on s'était aperçu est que la reviviscence du trauma était en soi-même et immédiatement, sinon de façon permanente, thérapeutique.

Donc ceci intéresse ce sujet, que ce discours ait été tenu comme ça, sans réflé-74-

chir plus loin, par quelqu'un qui peut dire « moi ». Le moins qu'on puisse dire, et qui ne vous échappe absolument pas, est que le caractère vécu, revécu apparemment du traumatisme dans la phase de l'état second hystérique, est une façon de parler absolument ambiguë, parce que ça n'est pas parce que c'est dramatisé, parce que cela se présente sous un aspect pathétique, que le mot revécu puisse en soi-même nous satisfaire. Qu'est-ce que ça veut dire, l'assomption par le sujet de son propre vécu ? Si je porte le problème au point où il est le plus ambigu, à savoir dans l'état second hypnotique du sujet, c'est parce que là c'est évident que la question se pose.

Et c'est exactement la même chose à tous les niveaux de l'expérience analytique, exactement pour autant que se pose la question: que signifie un discours ? que nous forçons le sujet d'établir dans une certaine parenthèse, celle de la règle fondamentale, celle qui lui dit, en fin de compte : votre discours n'a pas d'importance et même bien plus, qui implique que du moment qu'il se livre à cet exercice, déjà il ne croit plus qu'à moitié à ce discours, car il sait qu'à tout instant il est sous les feux croisés de notre interprétation. Il s'y attend donc. La question est justement : quel est le sujet du discours ?

C'est là-dessus que nous reprendrons la prochaine fois et tâcherons de discuter par rapport à ces problèmes fondamentaux quelles sont la signification et la portée de la résistance.

LEÇON V 3 FÉVRIER 1954

Nous sommes arrivés la dernière fois à un point où, en somme, nous nous demandions : quelle est la nature de la résistance ?

je voudrais aujourd'hui faire quelques remarques, vous induire dans un certain mode d'appréhension d'un phénomène pris au niveau de l'expérience, au moment où quelque chose, comme vous allez voir, par rapport à une certaine façon de traiter notre vocabulaire, qui est à plusieurs faces - ce qui ne veut pas dire qu'il y ait ambiguïté - je voudrais vous faire voir d'une certaine façon où nous pouvons reconnaître à la source ce qui apparaît, dans l'expérience orientée vers l'analyse, être la résistance.

Vous avez bien senti l'ambiguïté - et pas seulement la complexité - de notre approche par rapport à ce phénomène qu'on peut appeler de résistance. Il nous semble par plusieurs témoignages, par plusieurs formulations de Freud que la résistance émane de ce qui est à révéler, de ce qu'on appelle en d'autres termes le refoulé, le *verdrängt, ou* encore *l'unterdrückt;* les premiers traducteurs ont traduit *unterdrückt* par étouffé, c'est bien mou; est-ce la même chose l'un et l'autre, *verdrängt ou unterdrückt ?* Nous n'allons pas entrer dans ces détails. Nous ne verrons cela que quand nous aurons commencé à saisir, à voir s'établir les perspectives, les distinctions entre ces phénomènes.

je voudrais vous amener aujourd'hui à quelque chose qui me paraît, dans les textes mêmes que nous avons commentés, ces petits *Écrits techniques,* qui me paraît être un de ces points où la perspective s'établit. Avant de manier le vocabulaire, comme toujours, il s'agit d'essayer de comprendre, d'être dans un endroit où les choses s'ordonnent.

À la présentation de malades du vendredi, je vous ai annoncé quelque chose et je vais essayer de tenir ma promesse.

Voyez-vous, il y a quelque chose qui au beau milieu de ce recueil s'appelle la *dynamique du transfert.* Comme tous les articles traduits dans ce recueil, on ne peut pas dire que nous ayons lieu d'être entièrement satisfaits de cette traduction. Il y a de singulières inexactitudes qui vont jusqu'aux limites de l'impropriété. Il y en a d'étonnantes, et elles vont toutes dans le même sens qui est d'effacer les arêtes du texte. À ceux qui savent l'allemand, je ne saurais trop recommander de se reporter au texte allemand; ils verront beaucoup de choses dans cet article sur la *dynamique du transfert.* Il y a beaucoup à dire sur le plan de la traduction, et en particulier une coupure, un point mis à l'avant-dernière ligne, qui isole une toute petite phrase qui a l'air de venir là on ne sait pourquoi « Enfin rappelons-nous, nul ne peut être tué *in absentia ou in effigie »,* alors que dans le texte allemand, c'est : «... car il faut se rappeler que nul ne peut être tué *in absentia ou in effigie.»* C'est articulé à la dernière phrase. Alors qu'isolée cette phrase semble incompréhensible, la phrase de Freud est parfaitement articulée.

Ce passage que je vous ai annoncé comme étant particulièrement significatif, je veux vous le dire, il semble qu'il s'articule directement avec ce à quoi j'ai essayé de vous introduire en vous rappelant ce passage important des *Studien* dans l'article sur la psychothérapie où il s'agit de cette résistance rencontrée par approximation dans le sens « radial», comme dit Freud, du discours du sujet quand il se rapproche du noyau profond, ce que Freud appelle le « noyau pathogène », c'est ennuyeux de devoir le lire en français.

«Étudions un complexe pathogène dans sa manifestation parfois très apparente et parfois presque imperceptible... si l'on sait le texte allemand, on peut traduire à la rigueur par *sa manifestation,* mais *parfois très apparente et par*fois..., en allemand, c'est entre parenthèses : ou *bien apparent comme symptôme, ou bien tout à fait impossible à appréhender, tout à fait non manifeste. »*

Il s'agit de la façon dont le complexe se traduit, et c'est de cette traduction du complexe qu'il s'agit quand on dit qu'elle est apparente ou qu'elle est imperceptible. Ce n'est pas la même chose que de dire que le complexe, lui... Il y a un déplacement qui suffit à donner une espèce de flottement,

«Depuis sa manifestation dans le conscient jusqu'à ses racines dans l'inconscient, nous parvenons bientôt dans une région où la résistance se fait si

nettement sentir que l'association qui surgit alors en porte la marque, de cette résistance, *et nous apparaît comme un compromis entre les exigences de cette résistance et celles du travail d'investigation. »*

Ce n'est pas tout à fait «l'association qui surgit », c'est *nächste Einfall, la plus* proche, la prochaine association; enfin, le sens est conservé.

« L'expérience, là est le point capital, *montre que c'est ici que surgit le transfert, lorsque quelque chose parmi les éléments du complexe,* dans le contenu de celui-ci, *est susceptible de se reporter sur la personne du médecin, le transfert a lieu, fournit l'idée suivante et se manifeste sous forme d'une résistance, d'un arrêt des associations par exemple. De pareilles expériences nous enseignent que l'idée de transfert est parvenue de préférence à toutes les autres associations possibles à se glisser jusqu'au conscient, justement parce qu'elle satisfait la résistance. »*

Ceci est mis par Freud en italique.

« Un fait de ce genre se reproduit un nombre incalculable de fois au cours d'une analyse, toutes les fois qu'on se rapproche d'un complexe pathogène, c'est d'abord la partie du complexe pouvant venir comme transfert qui se trouve poussée vers le conscient et que le patient s'obstine à défendre avec la plus grande ténacité. »

Donc les deux éléments de ce paragraphe à mettre en relief sont ceux-ci ; *« Nous arrivons bientôt dans une région où la résistance se fait nettement sentir. »*

Nous sommes donc dans le registre : cette résistance propre émane du processus même, l'approximation, si je puis dire, du discours.

Deuxièmement, « *L'expérience montre que c'est ici que surgit le transfert. »* Et troisièmement, le transfert se produit *«justement parce qu'il satisfait la résistance. »* Quatrièmement : « *Un fait de ce genre se reproduit un nombre incalculable de fois au cours d'une psychanalyse. »*

Il s'agit bien d'un phénomène observable, sensible, dans l'analyse. Et cette partie du complexe qui s'est manifestée sous la forme transfert se trouve

« Poussée vers le conscient, à ce moment-là, *et le patient s'obstine à la défendre avec la plus grande ténacité. »*

-79-

Ici s'accroche une note qui va mettre en relief le phénomène dont il s'agit, ce phénomène qui est en effet observable, quelquefois avec une pureté vraiment extraordinaire, et que nous marque sans aucun doute l'ordre d'interventions suggéré par la pratique, l'indication, les recettes qui peuvent nous avoir été transmises, celles-là directement émanées d'un autre texte de Freud

« Quand le patient se tait, il y a toutes les chances que ce tarissement de son discours soit dû à quelque pensée qui se rapporte à l'analyste. »

Ce à quoi, dans un maniement technique qui n'est pas rare, mais tout de même nous avons appris chez nos élèves à mesurer, à réfréner, ceci se traduit fréquemment par la question suivante : « Sans doute avez-vous quelque idée qui plus ou moins se rapporte à moi ou quelque chose qui n'en est pas loin?»

Cette sollicitation va en effet dans certains cas cristalliser les discours du patient dans quelques remarques qui concernent soit la tournure, soit la figure, soit le mobilier, soit la façon dont l'analyste a accueilli le patient ce jour-là et ainsi de suite. Mais bien entendu ceci n'est pas sans être fondé. En effet, quelque chose peut habiter à ce moment-là l'esprit du patient qui est de cet ordre. Et il y a une grande variété de relations établies dans ce qu'on peut ainsi extraire en incitant le patient à diriger le cours de ses associations, en les focalisant sur une certaine orientation. Il y a déjà là une grande diversité.

Mais l'on observe, parmi ce nombre incalculable de fois, quelquefois quelque chose qui est infiniment plus pur, c'est qu'au moment où il semble prêt à se manifester, à formuler quelque chose qui soit plus près, plus authentique, plus brûlant que cela n'a jamais été atteint au cours de la vérité du sujet, le sujet s'interrompt et est capable dans certains cas de manifester, de formuler en paroles, comme quelque chose qui peut être ceci : «Je réalise, dit-il, soudain, à ce moment, le fait de votre présence. »

C'est une chose qui m'est arrivée plus d'une fois dans mon expérience, et à quoi, je pense, les analystes peuvent facilement apporter leur témoignage d'un phénomène semblable.

Il y a là quelque chose qui s'établit en connexion avec la manifestation sensible, concrète de la résistance qui parmi tous ces faits intervient en fonction du transfert, au niveau du tissu même de notre expérience. Il y a là quelque chose qui prend une valeur en quelque sorte tout à fait élective parce que le sujet ressent lui-même comme une sorte de brusque virage du discours. Il n'est pas capable, en raison même de l'aspect caractéristique pour lui subjectivement du phénomène, d'en donner quelque témoignage, mais en même temps, ce témoi-80-

gnage, il le manifeste comme l'expression de quelque chose d'autre, d'un subit tournant qui le fait passer d'un versant à l'autre du discours, et on pourrait presque dire d'un accent à un autre de la fonction de la parole.

Je vais reprendre.

J'ai voulu simplement tout de suite mettre devant vous le phénomène bien centré, focalisé, tel que je le considère comme éclairant notre propos aujourd'hui, et le point qui va nous permettre de repartir pour poser certaines questions.

Je veux, avant de poursuivre cette marche, me réarrêter au texte de Freud, pour bien vous montrer combien, au moment où Freud lui-même nous le signale, ce dont je vous parle est la même chose que ce dont il parle. Je veux bien vous montrer qu'il faut que vous vous dégagiez pour un instant de l'idée que la résistance est quelque chose qui est cohérent avec toute cette construction qui fait que l'inconscient est dans un sujet donné, à un moment donné, contenu et, comme on dit, refoulé.

Il s'agit d'un phénomène que Freud localise, focalise dans l'expérience analytique, quelle que soit l'extension que nous puissions donner ultérieurement au terme de résistance dans ses rapports, sa connexion avec l'ensemble des défenses, et c'est pour cela que la petite note que je vais adjoindre à la lecture est importante. Là, Freud met les points sur les i.

« Il ne faudrait pas conclure cependant à une importance pathogénique »... C'est bien ce que je suis en train de vous dire, il ne s'agit pas de ce qui est important dans le sujet en tant que nous faisons après coup la notion de ce qui a motivé, au sens profond du terme, motivé les étapes de son développement. ... *« à une importance pathogénique particulièrement grande d'élément choisi en vue de la résistance de transfert. Quand au cours d'une bataille les combattants se disputent avec acharnement la possession de quelque petit clocher, ou de quelque ferme, nous n'en déduisons pas que cette église est un sanctuaire national ou que la ferme abrite les trésors de l'armée. Là l'intérêt des lieux peut être tactique et n'exister que pour ce seul combat. »* Vous voyez bien le phénomène dont il s'agit, c'est quelque chose en rapport avec ce mouvement par où le sujet s'avoue. Dans ce mouvement Freud nous dit qu'il apparaît quelque chose qui est résistance. Quand cette résistance devient trop forte, c'est à ce moment que surgit le transfert.

C'est un fait, il ne dit pas « phénomène », le texte de Freud est précis. S'il avait dit : « apparaît un phénomène de transfert », il l'aurait mis, mais là il ne l'a pas -81-

mis. Et la preuve qu'il l'aurait mis, c'est qu'à la fin de ce texte, dans la dernière phrase, celle qui commence en français par

«Avouons que rien n'est plus difficile en analyse »,

on a traduit en français : « vaincre les résistances », tandis que le texte dit : *die Bezwingung der übertragungsphünomene «* le forçage des phénomènes de transfert ». Je ne sais pas pourquoi on a traduit « phénomènes de transfert » par « résistance ». J'utilise ce passage pour vous montrer que *l'übertragungsphünomene* est du vocabulaire de Freud. Pourquoi l'a-t-on traduit par résistance ? Ce n'est pas un signe de grande culture, sinon de grande compréhension.

Ce que Freud a écrit, c'est que c'est précisément là que surgit non pas le phénomène de transfert, il doit tout de même bien savoir ce qu'il dit, à savoir qu'il y a là quelque chose, en rapport essentiel avec le transfert.

Quant au reste, il s'agit tout au long de cet article de *la dynamique du transfert,* et c'est là en effet le point central de toutes les questions qu'il pose dans cet article, et que je ne prends pas dans leur ensemble, car les questions qu'il pose sont toutes les questions qui relèvent de la spécificité de la fonction du transfert en analyse, qui fait que le transfert est là non pas comme il est partout ailleurs, mais qu'il joue une fonction tout à fait particulière dans l'analyse, là c'est le cœur, le point pivot de cet article que je vous conseille de lire.

Je l'amène à l'appui d'une certaine question centrale portée sur la question de la résistance. C'est néanmoins - vous le verrez -, dans cet article, le point pivot de ce dont il s'agit, à savoir de *la dynamique du transfert.*

Qu'est-ce que ceci peut apprendre sur le sujet de la nature de cette résistance? Quelque chose qui aussi peut déterminer notre dernier entretien. À partir d'un certain moment, qui est-ce qui parle ? Qu'est-ce que ça veut dire cette reconquête, cette retrouvaille de l'inconscient

Nous avons posé la question de ce que signifient mémoire, remémoration technique de cette remémoration, de ce que signifie libre association en tans qu'elle nous permet d'accéder par un certain chemin à une certaine formulation de quelque chose qui est histoire du sujet. Mais que devient le sujet ? Est-ce toujours le même sujet dont il s'agit au cours de ce progrès ?

Nous voilà devant un phénomène où nous saisissons quelque chose, un nœud, une connexion, pression si l'on peut dire originelle, ou plutôt à proprement parler une résistance dans ce progrès. Et nous voyons en un certain point de cette résistance se produire quelque chose qui est ce que Freud appelle le transfert, c'est-à-dire à ce moment-là l'actualisation dans un certain sens de la

personne de l'analyste, et de ce quelque chose dont je vous ai tout à l'heure dit, en l'extrayant de mon expérience, qu'au point le plus sensible, me semble-t-il, et le plus significatif du phénomène, quand, là, il s'avère que le sujet le ressent comme la brusque perception de ce quelque chose qui n'est pas si facile à définir, le phénomène vécu, le sentiment de la présence.

C'est quelque chose que nous n'avons pas tout le temps, il faut bien le dire. Nous sommes influencés par toutes sortes de présences; notre monde n'a véritablement sa consistance, sa densité, sa stabilité vécue, que parce que d'une certaine façon nous tenons compte de ces présences. Mais les réaliser comme telles, vous sentez bien que c'est quelque chose dont je dirai que nous tendons sans cesse à effacer la vie; ça ne serait même pas facile à mener si à tout instant nous sentions la présence dans tout ce qu'elle comporte, et au fin fond du fond ce qu'elle comporte de mystère, c'est un mystère que nous tendons plutôt à écarter, et auquel, pour tout dire, nous nous sommes faits.

Eh bien, je crois que c'est là quelque chose sur lequel nous ne saurions nous arrêter trop longtemps; et nous allons essayer de le prendre, de le reconnaître par d'autres bouts; ce que Freud nous enseigne, justement la bonne méthode analytique qui consiste toujours à retrouver un même rapport, une même relation, un même schéma si l'on peut dire, dans des formes vécues, comportements à l'occasion, et aussi bien sur tout ce qui se passe à l'intérieur de la relation analytique autrement dit, ce qu'on appelle « à des niveaux différents ».

Il s'agit en quelque sorte, en retenant ce point, il s'agit pour nous d'essayer d'établir ce qu'on appelle une perspective, une sorte de perception d'une profondeur de séparation de plusieurs plans, et de voir que ce que nous sommes habitués par certains maniements, certaines notions, nos étiquettes, à poser d'une façon massive et rigoureuse, comme le Ça et le Moi, pour tout dire, par exemple, eh bien, peut-être que ça n'est peut-être pas simplement lié à une sorte de paire contrastée ?

De ce côté-là, il y a quelque chose; nous voyons s'étager une stéréoscopie un peu plus complexe.

Pour ceux qui ont assisté à mon commentaire de *L'homme aux loups,* déjà si loin maintenant, il y a un an et demi, je voudrais vous rappeler certaines choses très frappantes de ce texte. Quand nous arrivons au moment où Freud aborde la question du complexe de castration, chez ce sujet, qui est quelque chose qui surgit, émerge, à différentes places de l'observation, mais qui est évidemment dans un rapport fonctionnel extrêmement particulier dans la structuration de ce sujet, Freud arrive à se poser, et à nous poser, certaines questions.

La suivante, à certain moment où entre en question la crainte de la castration chez ce sujet, nous voyons apparaître toute une série de symptômes, qui sont des symptômes qui se situent sur le plan que nous appelons communément anal; toutes sortes de manifestations intestinales, et en fin de compte la question qu'il arrive à poser est celle-ci: nous les interprétons, tous ces symptômes, dans le registre de ce qu'on appelle la conception anale des rapports sexuels, une certaine étape de la théorie infantile de la sexualité. Comment cela se fait-il, puisque par le fait même que la castration est entrée en jeu, à ce moment-là, le sujet s'est élevé à un niveau de structure génitale, c'est sa théorie de la sexualité ? Et il nous explique à ce moment-là quelque chose qui est évidemment très singulier; il nous explique ceci : quand le sujet est parvenu par l'intermédiaire de différents éléments, au premier rang desquels se situe la maturation, à une première maturation infantile ou prématuration infantile qui fait que le sujet parvient avec certaines étapes, est mûr pour réaliser au moins partiellement une structuration plus spécifiquement génitale du rapport interpersonnel de ses parents, il nous dit ceci : les mécanismes, c'est là l'observation, qui entrent en jeu pour que ce sujet refuse la position homosexuelle qui est la sienne dans ce rapport, cette réalisation de la situation oedipienne, le sujet refuse, rejette, le mot allemand est *verwirft,* tout ce qui est de ce plan, du plan précisément de la réalisation génitale. Il retourne à sa vérification antérieure de cette relation affective, il se replie sur les positions de la théorie anale de la sexualité.

En d'autres termes, ce dont il s'agit, c'est de quelque chose qui n'est même pas un refoulement au sens de quelque chose qui aurait été réalisé sur un certain plan, puis repoussé.

« Refoulement, dit-il, *est autre chose, eine Verdrängung ist etwas... anderes als eine Verwerfung»,*

et dans la traduction française que nous avons, due à des personnes que leur intimité avec Freud aurait dû peut-être un peu plus illuminer, mais sans doute ne suffit-il pas d'avoir porté une relique d'une personnalité éminente pour être autorisée à se faire la gardienne... ! On traduit: «Un refoulement est autre chose qu'un jugement qui rejette et choisit. » Pourquoi traduire *Verwerfung* par « jugement»? je conviens que c'est difficile à traduire, mais quand même la langue française...

HYPPOLITE - Rej et

LACAN - Oui, rejet. Ou, à l'occasion, refus... Pourquoi « un jugement » introduit tout d'un coup là-dedans ? C'est ça... La théorie du jugement. Quant -84-

à la question de la vérité à peu près où nous jouons là, à savoir que l'introduction brusque du jugement à un niveau où nulle part il n'y a trace de *Urteil.* Rien du tout dans ce paragraphe!

Rien dans ce paragraphe de Freud ! Il y a *Verwerfung.* Et alors, plus loin encore, nous avons ici à la ligne 11, trois pages plus loin, après l'élaboration des conséquences de cette structure, il remet les choses pour conclure, et nous dit *« Kein Urteil über seine »...*

c'est la première fois qu' *Urteil* vient; c'est pour boucler. Mais ici, il n'y en a pas; bien entendu! Aucun jugement n'a été porté sur l'existence de ce problème de la castration.

... « Aber etwas so »... mais les choses en sont là, *... « als ob sie nicht »* comme si elles n'existaient pas.

je crois que dans l'ordre de la question que nous posons, de ce que c'est que la résistance, de ce que c'est que le refoulement, cette articulation importante nous montre à l'origine de ce quelque chose de dernier qu'il faut bien qui existe pour que le refoulement même soit possible, à savoir un quelque chose d'autre, un au-delà même de cette histoire dans lequel déjà, tout à l'origine, quelque chose, je sais seulement ce que dit Freud; Quelque chose s'est déjà constitué primitivement, non seulement qui ne s'avoue pas, mais qui, de ne pas se formuler, est littéralement « comme si cela n'existait pas », mais est pourtant en un certain sens quelque part, puisque, ce que Freud nous dit partout, c'est ce premier noyau du refoulé qui est le centre d'attraction, qui appelle à lui tous les refoulements ultérieurs. Si ce n'est pas dit à propos de la résistance, c'est mis sous toutes les formes. je dirai que c'est l'essence même de sa découverte, à savoir qu'en fin de compte il n'est pas besoin de recourir à une sorte de prédisposition, innée, encore qu'il l'admette à l'occasion comme un grand cadre général, mais simplement il ne s'en sert jamais en principe pour expliquer comment se produit un refoulement de tel type, qu'il soit hystérique ou obsessionnel. Lisez *Bemerkungen über Neurosen,* le second article, en 1898, sur les névroses de défense[1].

Si le refoulement prend certaines fois certaines formes, c'est en raison de l'attraction du premier noyau de refoulé qui est dû, à ce moment-là, à une certaine

1. Le titre exact d° cet article est: *Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen, 1896 (N.d.E.)*

expérience qu'il appelle « l'expérience originelle traumatique » ; question à reprendre par la suite : qu'est-ce que veut dire « trauma » ? Il a fallu que nous le relativisions d'une façon particulière et la question de l'imaginaire... Tout cela est intéressant.

Mais ce noyau primitif est quelque chose qui se situe ailleurs, dans les étapes, les avatars du refoulement. Il est en quelque sorte son fond et son support. je suspends un instant ce thème de *L'homme aux loups.* Nous y reviendrons tout à l'heure, car, dans la structure de ce qui arrive à *L'homme aux loups,* ce moment tout à fait singulier de la *Verwerfung,* de la réalisation de l'expérience en tant que génitale est quelque chose qui a un sort tout à fait particulier, et que Freud lui-même, dans la suite du texte, différencie de tous les autres.

Or, chose singulière, ce quelque chose qui est en quelque sorte exclu de tout ce qui est de l'histoire du sujet, de tout ce que le sujet est capable de dire - car en fin de compte c'est un ressort de cette observation sur ce sujet - il a fallu le forçage de Freud, il a fallu vraiment la technique employée pour qu'on en vienne à bout, à savoir pour que l'expérience répétée du rêve infantile prenne son sens, et permette non pas le revécu, mais la reconstruction de l'histoire de ce sujet d'une façon directe.

Nous allons voir si quelque chose - et quoi - est apparu dans l'histoire du sujet. je le suspends pour l'instant.

Prenons les choses à un autre bout, de ce que Freud nous a appris à voir, prenons la *Traumdeutung.* Et prenons-la au début, la partie qui est sur les processus du rêve, *Traumvorgünge,* la première partie, où il nous donne, où il consent de relater tout ce qui se dégage de tout ce qu'il a élaboré au cours de ce livre qui est fondamental, ce chapitre qui commence par cette phrase magnifique

«Il est bien difficile de rendre par la description d'une succession, car il reprend une fois de plus, il réélabore tout ce qu'il a déjà expliqué sur le rêve, *la simultanéité d'un processus compliqué et en même temps de paraître aborder chaque nouvel exposé sans idée préconçue. »*

Et cette phrase représente les difficultés mêmes que j'ai aussi, ici, pour reprendre sans cesse ce problème qui est toujours présent à notre expérience, et il faut bien, sous diverses formes, arriver à le créer à chaque fois sous un angle neuf, et qui paraît isolé.

Que nous dit-il dans la première partie de l'étude des processus du rêve, -86-

c'est-à-dire au niveau de ce chapitre où il parle du phénomène de l'oubli? Il faut lire ces textes. Il faut refaire à chaque fois l'innocent. Il y a là vraiment quelque chose dans ce chapitre, un progrès où nous sentons, où nous touchons en quelque sorte du doigt quelque chose de vraiment très singulier.

A propos de l'oubli du rêve et de son sens, il approche ce phénomène, à propos de toutes les objections qu'on peut faire sur la valabilité du souvenir du rêve : qu'est-ce que c'est que ce rêve ? Est-ce que la reconstitution qu'en fait le sujet est exacte ? Nous n'avons aucune garantie que quelque chose d'autre qu'on peut appeler verbalisation ultérieure n'y soit pas mêlé. Est-ce que tout rêve n'est pas une sorte de chose instantanée, à laquelle la parole du sujet rétablit toute une histoire ? Il écarte tout cela, et plus, il écarte toutes les objections en montrant qu'elle ne sont pas fondées et en montrant que ce n'est pas cela le sujet, et il le montre en montrant de plus en plus cette chose tout à fait singulière qu'en somme plus le texte que le sujet nous donne est incertain, plus il est significatif. Que c'est au doute même que le sujet porte sur certaines parties du rêve que lui - qui l'attend et l'écoute, qui est là pour en révéler son sens -, verra que justement c'est là la partie importante; parce que le sujet en doute, il faut en être sûr.

Mais à mesure que le chapitre s'avance, le procédé s'amenuise à un point tel qu'à la limite, presque, le rêve qui serait le plus significatif serait le rêve complètement oublié et dont le sujet ne pourrait rien dire; ça va aussi loin que ça, car en fin de compte c'est à peu près ce qu'il dit

« On peut souvent retrouver par l'analyse tout ce que l'oubli a perdu; dans toute une série de cas quelques bribes permettent de retrouver non point le rêve, qui serait accessoire, mais les pensées qui sont à sa base. »

Quelques bribes, c'est bien ce que je vous dis. Il n'en reste plus rien. Mais ce qui l'intéresse, c'est quoi ? Là évidemment nous tombons sur ces *pensées qui sont à sa base.* Et chaque fois que nous parlons du terme « pensée », il n'y a rien de plus difficile à manier pour des gens qui ont appris la psychologie; et comme nous avons appris la psychologie, ces pensées, ça va devenir quelque chose comme ce que nous roulons sans cesse en gens habitués à penser...

Mais peut-être que ces *pensées qui sont à sa base,* nous sommes suffisamment éclairés par toute la *Traumdeutung* pour nous apercevoir que ce n'est pas tout à fait ce qu'on pense quand on fait des études, sur la phénoménologie de la pensée, pensée sans images ou avec images, etc., ces choses que nous appelons couramment la pensée, puisque ce dont il s'agit tout le temps, c'est d'un désir. Et -87-

Dieu sait que ce désir, nous avons appris à nous apercevoir qu'il est au cours de cette recherche comme un singulier furet que nous voyons disparaître et reparaître à travers toute une sorte de jeu de passe-passe, et en fin de compte, nous ne savons pas toujours si c'est du côté de l'inconscient ou du côté du conscient, comme il va s'agir dans le chapitre sur la... Ce désir doit receler encore quelques questions, et après tout quelque mystère, car en fin de compte, quand on regarde de bien près le désir dont il s'agit, il ne pose rien de moins que la question que nous avions posée à la fin de notre dernière séance

Le désir de qui ?

Et de quel manque, surtout?

Mais l'important c'est ce que nous voyons là. Et ce que nous voyons là nous est aussitôt illustré par un exemple; je ne prends que celui-ci, à notre portée dans une petite note qu'il extrait des *Vorlesungen, L'introduction à la psychanalyse.*

Il nous parle d'une malade à la fois sceptique et très intéressée par lui, Freud, qui, après un rêve assez long au cours duquel, dit-il, certaines personnes lui parlent de mon livre sur le *Witz,* le trait d'esprit, et lui en disent du bien. Et tout cela - vous voyez comme c'est là, manifeste - ne semble pas apporter des choses d'une très grande richesse. Il est ensuite question de quelque chose; et tout ce qui reste du rêve, c'est cela : « canal », peut-être un autre livre où il y a ce mot « canal », quelque chose où il est question de canal... Elle ne sait pas; c'est tout à fait obscur. Il prend cela comme exemple d'une analyse de rêve. Il reste « canal », et on ne sait pas à quoi ça se rapporte, ni d'où ça vient, ni où ça va, peut-être d'un livre ou de quelque chose d'autre, mais on ne sait pas quoi.

Eh bien, « c'est ça qui est le plus intéressant », dit-il, quand on a affaire non seulement à quelque petite bribe, mais une toute petite bribe avec autour une aura d'incertitude. Et qu'est-ce que ça donne ? Ce n'est pas le plus intéressant ce que je vais vous dire, mais ça donne toute l'histoire. C'est que le lendemain, non pas le jour même, elle raconte qu'elle a une idée qui se rattache à cela; c'est précisément un trait d'esprit: une traversée de Douvres à Calais, un Anglais et un Français, au cours de la conversation l'Anglais cite un mot qui est le mot célèbre : « Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas. » Et le Français, galant, répond : « Oui, le pas de Calais », ce qui est particulièrement gentil pour l'interlocuteur. Or, le pas de Calais, c'est le canal de la Manche; on retrouve le canal.

et du même coup, quoi? Il faut bien le voir, ça a tout à fait la même fonction que ce surgissement au moment des résistances, il s'agit évidemment de cela : la malade sceptique a débattu longuement auparavant le mérite de Freud sur le trait d'esprit. Il s'agit qu'après sa discussion et au moment où sa conviction, son discours, hésite... Donc il ne sait plus où aller. Exactement le même phénomène à ce moment-là paraît, comme, disait l'autre jour Mannoni, et qui m'a semblé très heureux, il parlait en accoucheur, « la résistance se présente par le bout transférentiel ».

« Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas », c'est le point où le rêve s'accroche à l'auditeur, ça c'est pour Freud; évidemment « canal », ce n'est pas beaucoup, mais après les associations, c'est là, en quelque sorte, indiscutable.

Après ce petit exemple, je voudrais en prendre d'autres; et je dois dire que si nous étendions notre investigation, nous y verrions des choses bien singulières, en particulier la connexion étroite manifestée par tout ce chapitre, car Dieu sait si Freud est sensible dans son groupement des faits. Ce n'est pas par hasard que les choses viennent se grouper dans certains chapitres. Combien, par exemple, à ce moment où le rêve prend une certaine orientation, il arrive dans le rêve des phénomènes qui sont tout spécialement de l'ordre linguistique; une faute de langage faite par le sujet, en toute conscience, par le sujet, le sujet sait dans le rêve que c'est une faute de langage, où un personnage intervient pour le corriger et lui faire remarquer. Mettant bien cela en accord, en harmonie avec ce moment, ce phénomène de l'adaptation à quelque chose du discours et une adaptation en un point critique, une adaptation qui se réalise non seulement mal, mais qui se dédouble sous nos yeux.

Laissons cela de côté pour l'instant.

Prenons encore, je l'ai pris ce matin un peu au hasard, une chose qui est célèbre, que Freud a publiée dès 1898. Dans son premier chapitre de la *Psychopathologie de la vie quotidienne,* Freud se réfère, à propos de l'oubli des noms, à la peine qu'il a eue un jour dans une relation avec un interlocuteur dans un voyage, à évoquer le nom de l'auteur de la fresque célèbre de la cathédrale d'Orvieto, qui est comme vous savez une vaste composition manifestant les phénomènes attendus pour la fin du monde, et tout ce qui tourne autour de l'apparition de l'Antéchrist. Ce dont il s'agit et qu'il veut retrouver, l'auteur de cette fresque, est Signorelli, et il n'y arrive pas. Il en vient d'autres : c'est ça, ce n'est pas ça, il trouve Botticelli, Boltraffio... il n'arrive pas à retrouver Signorelli.

Il arrive à le retrouver grâce à un procédé analytique. Il le fait ensuite quand il le prend comme exemple à sa recherche, et voici ce que ça donne: ça ne surgit pas comme ça, du néant, ce petit phénomène, c'est inséré dans un texte, dans ceci qui est en rapport avec un monsieur, qu'il est en train de parler, et ce qu'on voit dans les antécédents est fort intéressant. Ils vont à ce moment-là de Raguse vers l'intérieur de la Dalmatie. Ils sont à peu près au niveau, à la limite, de l'Empire autrichien, en Bosnie-Herzégovine; et ce mot de Bosnie vient à propos d'un certain nombre d'anecdotes, et Herzégovine aussi; puis viennent quelques remarques sur la disposition particulièrement sympathique d'une certaine clientèle musulmane par rapport à une certaine perspective primitive, cette façon extraordinairement décente, dans ces gens tout à fait intégrés au style de la culture islamique, comment à l'annonce par le médecin d'une très mauvaise nouvelle, que la maladie est incurable, l'interlocuteur de Freud semble en effet être un médecin qui a une pratique dans cette région, les gens ont laissé manifester quelque sentiment d'hostilité à l'égard du médecin, et s'adressent tout de suite à lui en disant : «*Herr, s'il y* avait quelque chose à faire, vous auriez été sûrement capable de la faire. » Et en présence alors de quelque chose qu'il faut accepter, l'attitude très courtoise, mesurée, respectueuse à l'égard du médecin nommé *Herr,* en allemand.

Tout cela forme le fond sur lequel d'abord semble déjà s'établir la suite de la conversation, avec l'oubli significatif qui va ponctuer et proposer son problème à Freud.

Freud nous montre que lui-même s'est mis à prendre part à une partie de cette conversation, et le fait est que, dit-il, à partir d'un certain moment, son attention, à lui, Freud, a été portée tout à fait ailleurs, pendant même qu'il racontait l'histoire, il pensait à autre chose. Et cette autre chose lui était amené par cette histoire médicale, par cette attitude de ces clients si sympathiques, et par quelque chose qui lui était revenu à l'esprit sur deux thèmes : d'une part sur le fait qu'il savait le prix qu'attachaient ces patients, spécialement islamiques, à tout ce qui était de l'ordre des fonctions sexuelles, à savoir que littéralement il avait entendu quelqu'un dire : « si on n'a plus ça, la vie ne vaut plus la peine d'être vécue », un patient qui l'avait consulté pour des troubles de puissance sexuelle. Et d'autre part il avait évoqué dans un des endroits où il avait séjourné, il avait appris la mort d'un de ses patients, qu'il avait très longtemps soigné, c'est-à-dire toujours quelque chose qu'on n'apprend pas sans quelque secousse, nous dit-il. Il n'avait pas voulu exprimer ces choses parce qu'il n'était pas très sûr de son interlocuteur, concernant la valorisation des processus sexuels. D'autre part il n'avait pas -90-

volontiers arrêté sa pensée sur le sujet de la mort de ce malade. Il dit qu'il avait retiré toute son attention de ce qu'il était en train de dire.

Et Freud fait un petit tableau, vous pourrez vous reporter à ce texte, il y a un très joli petit tableau dans l'édition *Imago. Il* écrit tous les noms

Botticelli - Boltraffio - Herzégovine - Signorelli, et en bas les pensées refoulées, le son « Herr », la question.

Et le résultat, c'est en quelque sorte ce qui est resté: le mot *Signor* a été appelé par le *Herr,* ces gens qui s'exprimaient si bien, *Traffio* a été appelé par le fait qu'il avait reçu là le choc de la mauvaise nouvelle concernant son patient; et en quelque sorte, s'il a pu retrouver, au moment où son discours est venu pour tâcher de retrouver le personnage qui avait peint la fresque d'Orvieto, c'est ce qui restait disponible, étant donné qu'un certain nombre d'éléments radicaux avaient été appelés par ce qu'il appelle le refoulé, les idées concernant les histoires sexuelles des musulmans et d'autre part le thème de la mort.

Qu'est-ce à dire ?

Le refoulé n'était pas si refoulé que ça, puisqu'il le donne tout de suite, le refoulé, dans son discours, dont il n'a pas parlé à son compagnon de voyage; mais en fin de compte tout se passe en effet comme si ces mots - on peut bien parler de mots même si ce sont des parties de mots, ces vocables constituent des mots parce qu'ils ont une vie de mots individuels - ces mots, c'est la partie du discours que Freud avait vraiment à tenir; et il nous le dit bien, à partir de ce moment-là, c'est ce que je n'ai pas dit; mais ce qu'il n'a pas dit c'était quand même ce qu'il commençait lui-même à dire, dans le fond; c'est ça qui l'intéressait, c'est ça qu'il était prêt à dire à son interlocuteur, et pour ne le lui avoir pas dit, il est resté quoi, pour la suite de sa connexion avec ce même interlocuteur ? seulement des débris, des morceaux, les chutes, si on peut dire de cette parole.

Est-ce que vous voyez, là, combien est complémentaire le phénomène qui se passe au niveau de la réalité par rapport à ce qui se passe au niveau du rêve ? À savoir combien ce à quoi nous assistons, c'est par rapport à une parole véridique, et Dieu sait si elle peut retentir loin cette parole véridique; car, en fin de compte, de quoi s'agit-il avec elle, si ce n'est de l'absolu dont elle parle, à savoir de la mort qui est là présente, et qui est exactement ce devant quoi Freud nous dit que ce n'est pas simplement à raison de son interlocuteur, devant quoi lui-même a préféré ne pas trop s'affronter; et Dieu sait aussi si le problème de la mort pour le médecin est vécu aussi comme un problème

de maîtrise : il a quand même dans cette affaire perdu; c'est tout de même -91-

toujours ainsi que nous ressentons la perte du malade, surtout quand nous l'avons soigné longtemps.

Eh bien, ce qui exactement décapite le *Signorelli,* car tout se concentre autour de la première partie de ce nom, de tout son retentissement sémantique, c'est dans la mesure où la parole n'est pas dite, où la parole peut révéler le secret le plus profond de l'être de Freud, c'est dans la mesure où elle n'est pas dite; il ne peut plus s'accrocher à l'autre qu'avec les chutes de cette parole, il y avait quelque chose dont il n'y a plus que les débris; le phénomène d'oubli est là, manifesté dans ce quelque chose qui est littéralement dégradation de la parole dans son rapport avec l'autre.

Et c'est là que je veux en venir à travers tous ces exemples, c'est cette signification ambiguë - vous verrez que le mot est valable - cette signification ambiguë, et ceci que c'est précisément dans la mesure où l'aveu de l'être chez le sujet n'arrive pas à son terme que se produit quelque chose par quoi la parole se porte littéralement tout entière sur le versant où elle s'accroche à l'autre.

je dis que c'est ambigu, parce que bien entendu ça n'est pas étranger à son essence de parole, si je puis dire, de s'accrocher à l'autre. La parole est justement exactement cela : elle est médiation, et c'est surtout cela que je vous ai enseigné jusqu'à présent; elle est médiation entre le sujet et l'autre; et bien entendu cette médiation implique cette réalisation de l'autre dans la médiation même, à savoir que c'est un élément essentiel de cette réalisation de l'autre que la parole puisse nous unir à lui. C'est la face sur laquelle j'ai toujours insisté, parce que c'est là-dedans que nous nous déplaçons sans cesse. Mais, d'un autre côté, cette parole - et je le souligne - dans la perspective de Freud, nous ne pouvons pas dire l'expression; j'ai fait, tout ce que j'ai écrit cet été à propos de *Fonction et champ de la parole* sans mettre, et intentionnellement, le terme « expression », il est impossible de ne pas voir que toute l'œuvre de Freud se déploie dans le sens de la révélation, et non pas de l'expression. L'inconscient n'est pas exprimé, si ce n'est par déformation, par *Entstellung,* par distorsion, par transposition; dans tout le sens de la découverte freudienne, il y a là quelque chose à « révéler ».

Cette autre face de la parole qui est révélation et qui est dernier ressort de ce que nous cherchons dans l'expérience analytique, il se produit précisément ceci: qu'au moment où quelque chose que nous appelons résistance, et qui est justement ce qui est aujourd'hui ce dont nous cherchons le sens même, c'est dans la mesure où la parole ne se dit pas, ou, comme l'écrit très curieusement à la fin d'un article qui est une des choses à la fois les plus mauvaises qui soient, mais si -92-

innocente et candide, l'article de Sterba qui s'appelle « Le destin », *das Schicksal,* qui centre toute l'expérience analytique autour de ce dédoublement de l'ego, dont une moitié va venir à notre aide, contre l'autre qui est en sens contraire; à la fin, il ne peut plus s'en sortir. Tout est là de ce qui vient à la parole; ce qui est poussé vers la parole.

Cette venue de la parole, pour autant que quelque chose la rend peut-être fondamentalement impossible, c'est là le point-ressort, le point pivot essentiel où, dans l'analyse, la parole si je puis dire, bascule tout entière sur sa fonction de rapport à l'autre, et tout est du niveau où se produit cet accrochage de l'autre, car enfin il faut être aussi enniaisé qu'on peut l'être par certaine façon de théoriser, dogmatiser, s'enrégimenter dans la technique analytique, comme si quelqu'un, par toute sa formation antérieure, pouvait être plus ouvert qu'un autre à valoriser ce rapport existentiel du sujet à l'analyste, pour nous avoir dit un jour qu'une des conditions préalables du traitement analytique, c'était que le sujet ait une certaine réalisation de l'autre comme tel.

Bien sûr, gros malin!

Mais il s'agit simplement de savoir à quel niveau cet autre est réalisé, et comment, dans quelle fonction, dans quel cercle de sa subjectivité, à quelle distance est cet autre.

Et nous savons qu'au cours de l'expérience analytique cette distance varie sans cesse; et prétendre la considérer comme un certain stade, une certaine étape du sujet!... c'est ce même esprit qui fait parler à M. Piaget de la notion prétendue égocentrique du monde de l'enfant; comme si les adultes sur ce sujet avaient à en remontrer aux gosses! Et je voudrais bien savoir qu'est-ce qui pèse dans les balances de l'Éternel comme une meilleure appréhension de l'autre, celle que M. Piaget, dans sa position de professeur, et à son âge, peut avoir de l'autre, ou celle qu'a un enfant; cet enfant que nous voyons si prodigieusement ouvert à tout ce que l'adulte lui apporte du sens du monde; cet enfant, quand on y réfléchit jamais, à ce que signifie par rapport à cette perspective, ce sentiment de l'autre, cette prodigieuse perméabilité de l'enfant à tout ce qui est mythes, légendes, contes de fées, histoires, cette façon de se laisser littéralement envahir... est-ce qu'on croit que c'est compatible avec ces petits jeux de cubes, grâce à quoi M. Piaget nous montre à quoi il accède, à une connaissance tout à fait copernicienne du monde?

C'est de cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir comment pointe à ce moment vers cet autre ce qui peut être résumé à ce sentiment le plus mystérieux et essentiel de la présence, qui peut être aussi intégré à ce que Freud nous parle dans tout -93-

ce texte à savoir toutes les structurations déjà préalables non seulement de la vie amoureuse, mais de l'organisation du monde du sujet.

Et, évidemment, la première inflexion de cette parole dès que s'infléchit dans sa courbe toute la réalisation de la vérité du sujet, la première réinflexion si j'avais à faire un certain nombre d'étapes, de niveaux, cette captation de l'autre qui tient dès lors sa fonction, je le prendrais dans une formule qui m'a été donnée par un de ceux qui sont ici et que je contrôle. je lui ai dit: « En somme, où est-ce qu'il en est votre sujet à votre égard pendant cette semaine ? » et il m'a donné l'expression que je trouve exactement coïncider avec l'expression que j'avais essayé de situer dans cette inflexion : « Il m'a pris à témoin. » Et c'est en effet une des fonctions à la fois les plus élevées, mais déjà défléchie de cette parole, la prise à témoin.

Un peu plus loin, ce sera la séduction. Un peu plus loin encore, la tentative de capter l'autre dans un jeu où la parole passe même, l'expérience analytique nous l'a bien montré, à une autre fonction où elle est plus symbolique, une satisfaction instinctive plus profonde; sans compter ce dernier terme : désorganisation complète de la fonction de la parole dans les phénomènes de transfert, qui est celui sur lequel Freud s'arrête comme sur une chose où le sujet se libère tout à fait et arrive à faire exactement ce qui lui plait.

En fin de compte, ce à quoi nous sommes ramenés par cette considération, est-ce que ce n'est pas ce quelque chose dont je suis parti dans ce rapport dont je vous parlais tout à l'heure sur les fonctions de la parole, à savoir à quoi l'opposition et toute la gamme de réalisations qui existent entre parole pleine et parole vide, parole en tant qu'elle réalise la vérité du sujet, parole en tant qu'au contraire le sujet va s'égarer dans tout ce que nous pourrions appeler les machinations du système du langage, et de tous les systèmes de références que lui donne l'état culturel où il a plus ou moins partie prenante par rapport à ce qu'il a à faire, hic *et nunc,* avec son analyste.

De sorte que la question qui est directement introduite par le point d'arrêt où je vous ai mis aujourd'hui sur ce phénomène nous mène exactement à ceci Cette résistance dont il s'agit projette bien entendu dans ses fruits, dans ses résultats, projette en effet sur le système de qui, de quoi, sur ce système que nous appelons le *système* du *moi,* pour autant que justement le système du *Moi* n'est même pas concevable sans le système, si l'on peut dire, de l'autre. Ce *Moi* est exactement référentiel à l'autre, ce moi se constitue par rapport à l'autre; il est exactement corrélatif; et le niveau auquel l'autre est vécu situe exactement le niveau auquel le Moi littéralement pour le sujet existe.

La résistance en effet s'incarne dans ce système du *Moi* et de l'autre. Elle s'y réalise à tel ou tel moment de l'analyse. Mais c'est en quelque sorte d'ailleurs qu'elle part, à savoir de l'impuissance du sujet à aboutir dans ce domaine de la réalisation de sa vérité, c'est à chaque instant et d'une façon sans doute plus ou moins d'ores et déjà définie pour un sujet déterminé, en raison des fixations de son caractère et de sa structure, c'est à un certain niveau que vient se projeter cet acte de la parole, dans une certaine relation du *Moi* à l'autre, dans un certain niveau, dans un certain style de la relation à l'autre.

Qu'est-ce à dire ?

Vous le voyez, c'est qu'à partir de ce moment-là, quel est le paradoxe ? Voyez le paradoxe de la position de l'analyste, c'est en somme au moment où la parole du sujet est la plus pleine que moi analyste je pourrais intervenir; mais j'interviendrais sur quoi ? Sur son discours; et plus il est à lui, plus moi je me centre sur son discours. Mais l'inverse est également vrai; plus son discours est vide, plus je suis amené, moi aussi, à me rattraper à lui, c'est-à-dire à faire ce qu'on fait tout le temps, dans cette fameuse analyse des résistances, à chercher cet au-delà du discours du sujet; cet au-delà - réfléchissez bien - qui n'est nulle part; cet au-delà qui n'est pas là; cet au-delà que le sujet a à réaliser, mais qu'il n'a pas justement réalisé; c'est-à-dire cet au-delà qui est en somme fait de mes projections à moi au même niveau où le sujet est réalisé. Ce dont je vous ai montré la dernière fois les dangers, à faire ces sortes d'interprétations ou imputations intentionnelles qui, vérifiées ou non, ou susceptibles ou non de vérifications, je dirais ne sont pas plus vérifiables que n'importe quel système de projections qui en participe toujours plus ou moins; et c'est bien là la difficulté de l'analyse, quand nous disons que nous faisons l'interprétation des résistances, nous sommes en présence très précisément de cette difficulté : comment opérer à un certain niveau de moindre densité du rapport de la parole ? Comment opérer dans cette interpsychologie, *ego* et *alter ego,* où nous sommes mis par la dégradation même du processus de la parole ?

En d'autres termes, comment, quels sont les rapports possibles entre certaine fonction d'intervention de la parole, d'interprétation, pour l'appeler par son nom, et le niveau de *l'ego* en tant que ce niveau est toujours, implique toujours corrélativement l'analysé et l'analyste ?

La question est bien celle-ci. C'est qu'à partir d'un certain moment, d'un certain niveau même où la fonction de la parole a versé tellement uniquement dans le sens de l'autre qu'elle n'est plus médiation mais seulement violence implicite, -95-

réduction de l'autre à sa fonction par rapport au Moi du sujet, que pouvons-nous faire encore pour manier valablement dans l'expérience analytique la parole ? Vous sentez le caractère absolument oscillant du problème, et combien il nous ramène à des questions qui sont en fin de compte celles-ci : qu'est-ce que veut dire pour l'homme cet appui pris dans l'autre ? Et pourquoi l'autre devient-il d'autant moins vraiment autre que lorsqu'il prend plus exclusivement cet appui ?

C'est de ce cercle vicieux qu'il s'agit de sortir dans l'analyse; et pourquoi est-ce que nous y sommes, en quelque sorte tellement, d'autant plus pris que l'histoire de la technique montre un accent toujours plus grand mis sur ce problème pour autant qu'on accentue le côté moïque des résistances ? C'est le même problème qui s'exprime encore d'une autre façon sous cette forme : pourquoi le sujet s'aliène-t-il d'autant plus qu'il s'affirme plus comme moi ?

Et nous revenons à la question de la séance précédente

Quel est donc celui qui, au-delà du Moi, cherche à se faire reconnaître -96-

LEÇON VI 10 FÉVRIER 1954

Ceux qui étaient là la dernière fois ont pu entendre poursuivre un développement sur le passage central de l'écrit de Freud sur *La dynamique du transfert.* Je rappelle, pour ceux qui peut-être n'étaient pas là cette dernière fois, que tout mon développement a consisté à vous montrer comme étant le phénomène majeur du transfert ce quelque chose qui part de ce que je pourrais appeler le fond du mouvement de la résistance, c'est à savoir ce moment où ce quelque chose qui reste masqué dans la théorie analytique par toutes ces formes et ces voies, à savoir la résistance dans son fond le plus essentiel, se manifeste par cette sorte de mouvement que j'ai appelé « bascule de la parole vers la présence » de l'auditeur et du témoin qu'est l'analyste, et comment nous le saisissons en quelque sorte à l'état pur dans ce moment où le sujet s'interrompt et, nous le savons, dans un moment qui le plus souvent est le plus significatif de son approche vers la vérité, dans une sorte de sentiment fréquemment teinté d'angoisse de la présence de l'analyste.

Je vous ai montré aussi, ou indiqué, que l'interrogation de l'analyste qui, parce qu'elle vous a été indiquée par Freud, est devenue pour certains presque automatique - « vous pensez à quelque chose qui me regarde, moi, l'analyste» - n'est là qu'une sorte d'activisme tout prêt, en effet, à cristalliser un discours plus orienté vers l'analyste, mais où ne fait que se manifester ce fait qu'en effet, pour autant que le discours n'arrive pas jusqu'à cette parole pleine qui est celle où doit se révéler ce fond inconscient du sujet, déjà le discours en lui-même s'adresse à l'analyste, l'intéresse, est fait pour intéresser l'analyste, et pour tout dire se manifeste dans cette forme aliénée de l'être qui est identique à ce qu'on appelle son ego. -97-

En d'autres termes, que la relation de *l'ego* à l'autre, le rapport du sujet à cet autre lui-même, à ce semblable par rapport auquel d'abord il s'est formé, et qui constitue une structure essentielle de la constitution humaine, et qui est certainement la fonction imaginaire à partir de laquelle nous pouvons comprendre, concevoir, expliquer ce qu'est *l'ego* dans l'analyse. Je ne dis pas ce qu'est *l'ego* en tant que ce qu'il est dans la psychologie, fonction de synthèse, comme dans toutes les formes où nous pouvons certainement le suivre et le voir se manifester - mais dans sa fonction dynamique dans l'analyse, *l'ego* pour autant qu'il se manifeste alors comme défense, refus qu'il inscrit en quelque sorte toute l'histoire des successives oppositions qu'a manifestées le sujet à l'intégration de ce qu'on appelle ensuite seulement, ce qui se manifeste ensuite comme étant là, dans la théorie, ses tendances, ses pulsions les plus profondes et les plus méconnues.

En d'autres termes, que nous saisissons dans ces moments si bien indiqués par Freud ce par quoi le mouvement même de l'expérience analytique rejoint la fonction de méconnaissance fondamentale de *l'ego.*

Nous sommes donc amenés à la fin de ce progrès, de cette démonstration, dont je vous ai montré quel est le ressort, le point sensible de l'investigation de Freud sur toutes sortes d'autres plans, je vous l'ai montré à propos de ce qui pour Freud se manifeste être l'essence même de l'analyse du rêve, et je vous l'ai montré là, saisissable sous une forme presque paradoxale, combien pour Freud l'analyse du rêve est l'analyse littéralement de quelque chose qui a dans son investigation fonction de parole, et combien ceci est démontré par le fait que ce qu'il saisit comme la dernière trace d'un rêve évanoui est très précisément au moment où il se tourne tout entier vers lui, vers Freud, que c'est en ce point qu'il n'est plus qu'une trace, un débris de rêve, que là nous retrouvons cette pointe transférentielle par où le rêve se modèle en un mouvement identique, cette interruption significative manifestée ailleurs comme le point tournant d'un moment de la séance analytique.

Je vous ai également montré la signification du rapport entre la parole non dite, parce que refusée, parce que *verworfen,* à proprement parler rejetée par le sujet, le poids propre de parole dans un fait de lapsus, plus exactement d'oubli d'un mot, exemple extrait de la *Psychopathologie de la vie quotidienne,* et combien là aussi le mécanisme est sensible de ce qu'aurait dû formuler la parole du sujet et de ce qui reste pour s'adresser à l'autre, c'est-à-dire dans le cas présent de ce qui manque, la soustraction d'un mot, *Herr,* au vocable *Signorelli,* qu'il ne pourra plus évoquer un instant d'après, précisément avec l'interlocuteur devant qui, de façon potentielle, ce mot *Herr* a été appelé avec sa pleine signification. -98-

Nous voici donc amenés autour de ce moment révélateur du rapport fondamental de la résistance et de la dynamique du mouvement de l'expérience analytique, nous voilà donc amenés autour d'une question qui peut se polariser entre ces deux termes: *l'ego* et la parole. Quelque chose qui parait si peu approfondi dans cette relation qui pourtant devrait être pour nous l'objet de l'investigation essentielle, que quelque part, sous la plume de M. Fenichel nous trouvons par exemple que,

« C'est par l'ego qu'incontestablement, il est tenu en quelque sorte pour acquis, donné, *vient au sujet le sens des mots. »*

Pourtant, est-il besoin d'être analyste pour trouver qu'un pareil propos peut être pour le moins sujet à contestation? Est-ce qu'on peut même dire qu'actuellement notre discours, en admettant qu'en effet *l'ego* soit ceci qui, comme on dit, dirige nos manifestations motrices, par conséquent l'issue en effet de ces vocables qui s'appellent des mots, est-ce qu'on peut dire même que dans cet acte *l'ego* soit maître de tout ce que recèlent les mots ? Est-ce que le système symbolique formidablement intriqué, entrecroisé, marqué de cette *Verschlungenheit,* en effet, de ce quelque chose qui est impossible à traduire autrement que par propriété d'entrecroisements, et que le traducteur des *Écrits techniques, où* le mot est dans cet article que je présentais devant vous, a traduit par complexité, qui est combien faible; tandis que *Verschlungenheit* est pour désigner l'entrecroisement linguistique; tout symbole linguistique aisément isolé, solidaire, non seulement de l'ensemble, mais se recoupe et se constitue par toute une série d'affluences, de surdéterminations oppositionnelles qui le situent à la fois dans plusieurs registres; pour tout dire que, précisément, ce système du langage, dans lequel se déplace notre discours, n'est-il pas quelque chose qui dépasse infiniment toute l'intention momentanée que nous y pouvons mettre ? et combien c'est précisément sur cette fonction de résonance, d'ambiguïté, de communications, de richesses impliquées d'ores et déjà dans le système symbolique tel qu'il a été constitué par la tradition dans laquelle nous nous insérons comme individus, bien plus que nous ne l'épelons et ne l'apprenons.

Combien ce langage est justement ce sur quoi joue l'expérience analytique, puisque, à tout instant, ce que fait cette expérience est de lui montrer qu'il en dit plus qu'il ne croit en dire pour ne prendre cette question que sous cet angle. Si nous la prenions sous l'angle génétique, nous serions portés à toute la question de savoir comment l'enfant apprend le langage, et nous serions -99-

alors entraînés dans une question d'investigation psychologique dont on peut dire qu'elle nous mènerait si loin à propos de méthode que nous ne pouvons même pas l'aborder. Mais il semble incontestable que nous ne pouvons pas juger précisément de l'acquisition du langage par l'enfant par la maîtrise motrice qu'il en montre, par l'apparition des premiers mots, et que ces pointages, sans aucun doute très intéressants, ces catalogues de mots que les observateurs se plaisent à enregistrer pour savoir chez tel ou tel enfant quels sont les premiers mots qui apparaissent et à en tirer des significations rigoureuses, laissent entier le problème de savoir dans quelle mesure ce qui émerge en effet dans la représentation motrice ne doit pas être considéré comme justement émergeant d'une première appréhension de l'ensemble du système symbolique comme tel, qui donne à ces premières apparitions, comme d'ailleurs la clinique le manifeste, une signification toute contingente; car chacun sait avec quelle diversité paraissent ces premiers fragments du langage qui se révèlent dans l'élocution de l'enfant, combien il est frappant d'entendre l'enfant exprimer par exemple des adverbes, des particules, des mots comme « peut-être », ou «pas encore », avant d'avoir exprimé un mot substantif, le moindre nom d'objet.

Il y a là manifestement une question de « pré-position » du problème qui paraît indispensable à situer toute observation valable.

En d'autres termes, si nous n'arrivons pas à bien saisir et comprendre la fonction essentielle, l'autonomie de cette fonction symbolique dans la réalisation humaine, il est tout à fait impossible de partir tout brutalement des faits sans faire aussitôt les plus grossières erreurs de compréhension.

Ce n'est pas ici un cours de psychologie générale, et sans doute je n'aurai pas l'occasion de reprendre le problème que soulève l'acquisition du langage chez l'enfant.

Aujourd'hui, je ne pense pouvoir qu'introduire le problème essentiel de *l'ego* et de la parole, et en partant, bien entendu, de la façon dont il se révèle dans notre expérience, ce problème que nous ne pouvons poser qu'au point où en est la formulation du problème; c'est-à-dire que nous ne pouvons pas faire comme si la théorie de *l'ego,* dans toutes les questions qu'elle nous pose, théorie de *l'ego* telle que Freud l'a formulée dans cette opposition avec le ça, un jour proférée par Freud et qui imprègne toute une partie de nos conceptions théoriques et du même coup techniques; et c'est pourquoi aujourd'hui, je voudrais attirer votre attention sur un texte qui s'appelle la *Verneinung.*

Verneinung, autrement dit, comme M. Hyppolite me le faisait remarquer tout à l'heure, *La dénégation,* et non pas la négation, comme on l'a traduit fort insuffisamment en français. C'est bien toujours ainsi que moi-même l'ai évoquée chaque fois quand j'en ai eu l'occasion, dans mes explications ou séminaires, ou conférences...

Ce texte est de 1925, et postérieur à la parution de ces articles si on peut dire limites par rapport à la période que nous étudions des *Écrits techniques,* ceux qui concernent la psychologie du Moi et son rapport, l'article *Das Ich und das* Es. Il reprend donc cette relation toujours présente et vivante pour Freud, cette relation de *l'ego* avec la manifestation parlée du sujet dans la séance. Il est donc à ce titre extrêmement significatif.

Il m'a paru, pour des raisons que vous allez voir se manifester, que M. Hyppolite, qui nous fait le grand honneur de venir participer ici à nos travaux par sa présence, voire par ses interventions, il m'a paru qu'il pourrait m'apporter une grande aide pour établir ce dialogue, pendant lequel on ne peut pas dire que je me repose, mais pendant lequel tout au moins je ne me manifeste plus d'une façon motrice, de nous apporter le témoignage d'une critique élaborée par la réflexion même de tout ce que nous connaissons de ses travaux antérieurs, de nous apporter l'élaboration d'un problème qui, vous allez le voir, n'intéresse rien de moins que toute la théorie sinon de la connaissance, au moins du jugement.

C'est pourquoi je lui ai demandé, sans doute avec un peu d'insistance, de bien vouloir non seulement me suppléer, mais apporter ce que lui seul peut apporter dans sa rigueur à un texte de la nature de celui que vous allez voir, précisément, sur la dénégation - j e crois qu'il y a là, à propos, des difficultés dans ce texte - dans toute sa rigueur; et certainement qu'un esprit autre qu'un esprit formé aux disciplines philosophiques - dont nous ne saurions nous passer dans la fonction que nous occupons, notre fonction n'est pas celle d'un vague frotti-frotta affectif dans lequel nous aurions à provoquer chez le sujet au cours d'une expérience confuse de ces retours d'expériences plus ou moins évanescentes en quoi consisterait toute la magie de la psychanalyse. Nous ne faisons pas ce que nous faisons dans une expérience qui se poursuit au plus sensible de l'activité humaine, c'est-à-dire celle de l'intelligence raisonnante, le seul fait est qu'il s'agit d'un discours; nous ne ferions rien d'autre que d'approximatif, qui n'a aucun titre à la psychanalyse.

Nous sommes donc en plein dans notre devoir en écoutant sur un texte comme celui que vous allez voir, les opinions qualifiées de quelqu'un d'exercé à cette critique du langage, à cette appréhension de la théorie, comme vous allez voir, que ce texte de Freud manifeste, une fois de plus chez son auteur cette sorte - 101-

de valeur fondamentale qui fait que le moindre moment d'un texte de Freud nous permet une appréhension technique rigoureuse, que chaque mot mérite d'être mesuré à son incidence précise, à son accent, à son tour particulier, mérite d'être inséré dans l'analyse logique la plus rigoureuse. C'est en quoi il se différencie des mêmes termes groupés plus ou moins vaguement par des disciples pour qui l'appréhension des problèmes a été de seconde main, si l'on peut dire, et après tout jamais pleinement élaborée, d'où résulte cette sorte de dégradation où nous voyons se manifester sans cesse par ses hésitations le développement de la théorie analytique.

Avant de céder la parole à M. Hyppolite, je voudrais simplement attirer votre attention sur une intervention qu'il avait faite un jour, conjointe à une sorte de, disons de débat, qu'avait provoqué une certaine façon de présenter les choses sur le sujet de Freud et sur l'intention à l'endroit du malade... M. Hyppolite avait apporté à Anzieu un secours...

HYPPOLITE -... Momentané.

LACAN -... Oui, un secours momentané à Anzieu. Il s'agissait de voir quelle était l'attitude fondamentale, intentionnelle de Freud à l'endroit du patient au moment où il prétendait substituer l'analyse des résistances, nous sommes en plein dans notre sujet, l'analyse des résistances par la parole à cette sorte de subjugation, de prise, de substitution à la parole due à la personne du sujet, qui s'opère par la suggestion ou par l'hypnose.

je m'étais montré très réservé sur le sujet de savoir s'il y avait là chez Freud une manifestation de combativité, voire de domination, caractéristique de reliquats du style ambitieux que nous pourrions voir se trahir dans sa jeunesse.

je crois que ce texte est assez décisif. Il parle de la suggestion, et c'est pour cela que le l'amène aujourd'hui, parce que c'est aussi au cœur de notre problème. C'est dans le texte sur la *Psychologie collective et analyse du Moi.* C'est donc à propos de la psychologie collective, c'est-à-dire des rapports à l'autre que pour la première fois le Moi en tant que fonction autonome est amené dans l'œuvre de Freud - simple remarque que je pointe aujourd'hui, parce qu'elle est assez évidente et justifie l'angle sous lequel je vous l'amène par ses rapports avec l'autre. C'est dans le chapitre IV de cet article qui s'appelle *Suggestion et libido,* nous avons le texte suivant

« On est ainsi préparé à admettre que la suggestion est un phénomène, un fait fondamental; et de l'avis de Bernheim dont j'ai pu voir moi-même en -102-

1889 les tours de force extraordinaires. Mais je me rappelle que déjà alors j'éprouvais une sorte de sourde révolte contre cette tyrannie de la suggestion; lorsqu'on disait à un malade qui se montrait récalcitrant : « eh bien, que faites-vous ? Vous vous contre-suggestionnez ! » je ne pouvais m'empêcher de penser qu'on se livrait à une violence. L'homme avait certainement le droit [...] mon opinion a pris plus tard la forme d'une révolte contre la manière [...] et je citais la vieille plaisanterie : si saint Christophe supportait le Christ, et que le Christ supportait le monde, où donc saint Christophe a pu poser ses pieds ? »

Véritable révolte qu'éprouvait Freud devant proprement cette violence qui peut être incluse dans la parole, à ne pas voir précisément ce penchant potentiel de l'analyse des résistances dans le sens où l'indiquait l'autre jour Anzieu, et qui est précisément ce que nous sommes là pour vous montrer qui est justement ce qui est à éviter dans la mise en pratique. Si vous voulez, c'est le contresens à éviter dans la mise en pratique de ce qu'on appelle analyse des résistances.

C'est bien dans ce propos que s'insère ce moment, et vous verrez que s'insérera le progrès qui résultera de notre élucidation dans ce commentaire.

je crois que ce texte a sa valeur et mérite d'être cité.

En remerciant encore de la collaboration qu'il veut bien nous apporter, jc demande à M. Hyppolite qui, d'après ce que j'ai entendu, a bien voulu consacrer une attention prolongée à ce texte, qu'il veuille bien nous apporter simplement son sentiment là-dessus.

Die Verneinung

HYPPOLITE - D'abord, je dois remercier le docteur Lacan de l'insistance qu'il a mise, parce que cela m'a procuré l'occasion d'une nuit de travail; et d'apporter l'enfant de cette nuit devant vous. je ne sais pas ce qu'il vaudra. Le docteur Lacan a bien voulu m'envoyer non seulement le texte français, mais aussi le texte allemand. Il a bien fait, car je crois que je n'aurais absolument rien compris dans le texte français si je n'avais pas eu le texte allemand.

je ne connaissais pas ce texte; et il était d'une structure absolument extraordinaire, et au fond extraordinairement énigmatique. La construction n'est pas du tout une construction de professeur, c'est une construction, je ne veux pas dire dialectique, on abuse du mot, mais extrêmement subtile du texte. Et il a f alla:

que je me livre, avec le texte allemand et le texte français, dont la traduction n'est pas très... Enfin! par rapport à d'autres, elle est honnête, à une véritable interprétation. Et c'est cette interprétation que je vais vous donner. Je crois qu'elle est valable, mais elle n'est pas la seule, elle mérite certainement d'être discutée.

Freud commence par présenter le titre *«Die Verneinung ».* Et je me suis aperçu, le découvrant après le docteur Lacan, qu'il vaudrait mieux traduire par *dénégation,* plutôt que *négation.*

De même vous verrez employé *Urteil verneinen* qui est non pas la négation du jugement, mais une sorte de déjugement. Je crois qu'il faudra une différence entre la négation interne à un jugement et l'attitude de la négation; car autrement l'article ne me parait pas compréhensible, si on ne fait pas cette différence.

Le texte français ne met pas en relief ni comment l'analyse de Freud a quelque chose d'extrêmement concret, et presque amusant, ni comment, par des exemples qui renferment d'ailleurs une projection qu'on pourrait situer dans les analyses qu'on fait ici, celui où le malade dit, ou le psychanalysé dit à son analyste : « Vous avez sans doute pensé que je vais vous dire quelque chose d'offensant, mais il n'en est rien. »

« Nous comprenons [dit Freud] *que le fait de refuser une pareille incidence par la projection, c'est-à-dire en prêtant spontanément cette pensée au psychanalyste, en est précisément l'aveu. »*

Je me suis aperçu que, dans la vie courante, il était très fréquent de dire : « Je ne veux certainement pas vous offenser dans ce que je vais vous dire. » Il faut traduire: «Je veux vous offenser. » C'est une volonté qui ne manque pas.

Freud continue jusqu'à une généralisation pleine de hardiesse, et qui l'amènera à poser le problème de la négation comme origine même peut-être de l'intelligence. C'est ainsi que je comprends l'article qui a une certaine densité philosophique.

Il raconte un autre exemple, de celui qui dit: «J'ai vu dans mon rêve une personne, mais ce n'était certainement pas ma mère. » Il faut traduire : « c'était sûrement elle ».

Maintenant, il cite un procédé que peut employer le psychanalyste et que peut aussi employer n'importe qui d'autre: « Dites-moi ce qui dans votre situation est le plus incroyable, à votre avis, ce qui est le plus impossible.» Et le patient, le voisin, l'interlocuteur trouveront quelque chose qui est le plus incroyable. Mais c'est justement cela qu'il faut croire.

Voilà une analyse de cas concrets généralisée jusqu'à un mode de présenter ce qu'on est sur le mode de ne l'être pas. C'est exactement cela qui est fonda-104-

mental : «Je vais vous dire ce que je ne suis pas; faites attention, c'est précisément ce que je suis. » Seulement Freud remarque ici qu'elle est en quelque sorte la fonction qui appartient à cette dénégation; et il emploie un mot que j'ai senti familier, il emploie le mot *Aufhebung,* mot qui vous le savez a eu des fortunes diverses, ce n'est pas à moi de le dire...

LACAN - Mais si, c'est précisément à vous.

HYPPOLITE - C'est le mot dialectique de Hegel, qui veut dire à la fois nier, supprimer, conserver, et somme toute soulever; ce peut être *l'Aufhebung* d'une pierre; ou aussi la cessation de mon abonnement à un journal.

«La dénégation, nous dit Freud, *est une Aufhebung du refoulement, et non une acceptation. »*

Et voici quelque chose qui est vraiment extraordinaire dans l'analyse de Freud, par quoi se dégage de ces exemples concrets, que nous aurions pu prendre comme tels, une portée philosophique prodigieuse que j'essaierai de résumer tout à l'heure.

Présenter son être sur le mode de ne l'être pas, c'est vraiment ça; c'est une *Aufhebung* du refoulement, mais non une acceptation. En d'autres termes, celui qui dit : «voilà ce que je ne suis pas», il n'y a plus là de refoulement, puisque refoulement signifie inconscience, puisque c'est conscient. La dénégation est une manière de faire passer dans la conscience ce qui était dans l'inconscient; tout devient conscient. Mais le refoulement subsiste toujours sous la forme de la non-acceptation.

Là continue cette espèce de subtilité philosophique que fait Freud. Il dit *« Ici l'intellectuel se sépare de l'affectif. »*

Et il y a vraiment là une espèce de découverte profonde. Pour faire une analyse de l'intellectuel nous voyons, comment poussant mon hypothèse, je dirais non comment l'intellectuel se sépare de l'affectif, mais comment il est, l'intellectuel, cette espèce de suspension, dans une certaine mesure, on dirait, dans un langage un peu barbare, une sublimation; ce n'est pas tout à fait ça; en tout cas l'intellectuel se sépare de l'affectif; et peut-être naît-il comme telle la pensée

c'est le contenu affecté d'une dénégation.

Pour rappeler un texte philosophique, encore une fois je m'en excuse, mais le docteur Lacan, lui aussi... À la fin d'un chapitre de Hegel, il s'agit de substituer la négativité réelle à cet appétit de destruction qui s'empare du désir et qui

a quelque chose de profondément mythique, plus que psychologique, à cet -105-

appétit de destruction qui s'empare du désir et qui fait que quand les deux combattants s'affrontent, bientôt il n'y aura plus personne pour constater leur victoire ou leur défaite : une négation idéale.

Ici la dénégation dont parle Freud est exactement - et c'est pour cela qu'elle introduit dans l'intellectuel une négation idéale, une négativité idéale, car nous allons voir justement une sorte de genèse, où Freud va employer le mot négativité, de certains - comment peut-on dire ? - psychosés ?

LACAN - Psychotiques.

HYPPOLITE - Il va montrer comment cette négativité est au fond différente mythiquement parlant.

Dans sa genèse de la dénégation à proprement parler, dont il parle ici, à mon sens, il faut, pour comprendre cet article, admettre cela qui n'est pas immédiatement visible; de la même façon qu'il faudra admettre une dissymétrie traduite par deux moments dans le texte de Freud, et qu'on traduit de la même façon en français, une dissymétrie entre le passage à l'affirmation depuis le passage à l'amour; le véritable rôle de la genèse de l'intelligence appartient à la dénégation; la dénégation est la position même de la pensée.

Mais, cheminons plus doucement. Nous avons vu que Freud disait

«L'intellectuel se sépare de l'affectif, et il ajoute l'autre modification de l'analyse, l'acceptation du refoulé. »

Pourtant le refoulement n'est pas supprimé. Essayons de nous représenter la situation.

Première situation: voilà ce que je ne suis pas - on en conclut: ce que je suis. Le refoulement existe toujours sous la forme idéale de la dénégation. Deuxièmement, le psychanalyste m'oblige à accepter ce que tout à l'heure je niais.

Et Freud ajoute, avec des petits points dans le texte, il ne nous donne pas d'explication là-dessus,

«,.. et pourtant, le refoulement n'a pas pour tel disparu. »

Ce qui me paraît très profond; si le psychanalysé accepte, il revient sur sa dénégation, et pourtant le refoulement est encore là! J'en conclus qu'il faut donner un nom philosophique à cela, qui est un nom que Freud n'a pas donné : c'est une négation de la négation. Littéralement, ce qui apparaît ici,

c'est l'affirmation intellectuelle, mais seulement intellectuelle, en tant que -106-

négation de la négation. Le mot ne se trouve pas dans Freud mais, somme toute, je crois que nous pouvons le prolonger sous cette forme; c'est bien ce que ça veut dire.

Alors Freud, à ce moment-là, la difficulté du texte, nous dit

« Nous sommes donc en mesure, puisque nous avons séparé l'intellectuel de l'affectif, de formuler une sorte de genèse du jugement, c'est-à-dire, en somme, une genèse de la pensée. »

je m'excuse auprès des psychologues qui sont ici, mais je n'aime pas beaucoup la psychologie positive en elle-même; cette genèse pourrait être prise pour une psychologie positive; elle me paraît plus profonde, comme une sorte d'histoire à la fois génétique et mythique. Et je pense que, de même que cet affectif primordial va engendrer d'une certaine façon l'intelligence, chez Freud, comme le disait le docteur Lacan, la forme primaire que psychologiquement nous appelons affective est elle-même une forme humaine qui, si elle engendre l'intelligence, c'est parce qu'elle comporte elle-même à son départ déjà une historicitÉ fondamentale; elle n'est pas l'affectif pur d'un côté, et de l'autre côté il y aurais l'intellectuel pur. Dans cette genèse je vois une sorte de grand mythe; derrière une apparence de positivité chez Freud il y a comme un grand mythe. Et quoi i Derrière l'affirmation qu'est-ce qu'il y a? Il y a la *Verneinung* qui est Éros. Ei derrière la négation, attention, la négation intellectuelle sera quelque chose de plus, l'apparition d'un symbole fondamental dissymétrique. L'affirmation; ce n'est rien d'affirmer; mais c'est plus de nier que de vouloir détruire. Ce moi qu'on traduit mal par rejet, c'est *Verwerfung* qu'on devrait employer, alors qu'i y a *Ausstossung* qui signifie expulsion.

On a en quelque sorte les deux formes premières : la force d'expulsion et la force d'attraction, toutes les deux me semble-t-il sous la domination du plaisir toutes les deux dans le texte, ce qui est frappant.

Le jugement a donc une histoire. Et ici Freud nous montre qu'il y a deux types ce que tout le monde sait, philosophie la plus élémentaire

« Il y a un jugement attributif et un jugement d'existence. Il y a : dire d'uni chose qu'elle est ou n'est pas ceci - et dire d'une chose qu'elle est ou qu'elle n'est pas. »

Et alors Freud montre ce qu'il y a derrière le jugement attributif et derrière le jugement d'existence. Et il me semble que pour comprendre son article il faut considérer la négation du jugement attributif, et la négation du jugement d'exis -107-

tence, comme n'étant pas encore la négation dont elle apparaît comme symbole. Au fond, il n'y a pas encore jugement dans cette genèse, il y a un premier mythe de la formation du dehors et du dedans, c'est là toute la question.

Vous voyez quelle importance a ce mythe de la formation du dehors et du dedans, de l'aliénation entre les deux mots qui est traduit par l'opposition des deux, c'est quand même l'aliénation et une hostilité des deux.

Ce qui rend si denses ces trois pages, c'est comme vous voyez que ça met tout en cause, et combien on passe de ces remarques concrètes, si menues en apparence, et si profondes dans leur généralité, à quelque chose qui met en cause toute une philosophie et une structure de pensée. Derrière le jugement attributif, qu'est-ce qu'il y a ? « Il y a le « je veux » approprier, introjecter, ou « je veux expulser ».

«Il y a au début semble dire Freud, mais *au début* ne veut rien dire, c'est comme un mythe "il était une foi", dans cette histoire il était une fois... *un* Moi, un sujet, *pour lequel il n'y avait encore rien d'étranger... »*

Ça l'étranger et lui-même, c'est une opération, une expulsion, ça rend compréhensible un texte qui surgit brusquement et a l'air un peu contradictoire *Das Schlechte* [ce qui est mauvais], *das dem Ich Fremde* [ce qui est étranger au Moi] *das Aussenbefindliche* [ce qui se trouve au-dehors] *ist ihm zundchst identisch* [lui est d'abord identique].

Or, avant, Freud venait de dire qu'on expulse, qu'il y a donc une opération qui est l'opération d'expulsion, et une autre qui est l'opération d'introjection. Cette forme est la forme primordiale de ce qui sera le jugement d'attribution; mais ce qui est à l'origine du jugement d'existence, c'est le rapport entre la représentation; et ici c'est très difficile, Freud approfondit le rapport entre la représentation et la perception. Ce qui est important c'est qu'au début c'est également neutre de savoir s'il y a, ou s'il n'y a pas. Il y a. Mais le sujet révèle sa représentation des choses à la perception primitive qu'il en a eue. Et la question est de savoir quand il dit que cela existe, si cette reproduction conserve encore son étant dans la réalité, qu'il pourra à nouveau retrouver ou ne pas retrouver; ça c'est le rapport entre la représentation et la possibilité de retrouver à nouveau son objet. Il faudra le retrouver; ce qui prouve toujours que Freud se meut dans une dimension plus profonde que celle de Jung, dans une sorte de dimension de la mémoire, et par là ne perdant pas le fil de son analyse.

Mais j'ai peur de vous le faire perdre, tellement c'est difficile et minutieux. Ce dont il s'agissait dans le jugement d'attribution, c'est d'expulser ou d'in-108-

trojecter. Dans le jugement d'existence, il s'agit d'attribuer au Moi- ou plutôt au sujet, c'est plus général, une représentation, donc de définir un intérieur par une représentation à laquelle ne correspond plus, mais a correspondu dans un retour en arrière, son objet; ce qui est ici mis en cause c'est la genèse « de l'intérieur et de l'extérieur». Et, nous dit Freud,

« On voit donc la naissance du jugement à partir *des pulsions* primaires. » Il y a donc une sorte d'évolution finalisée de cette *introjection* et de cette expulsion *qui* sont réglées par le principe du plaisir.

« Die *Bejahung* [l'affirmation] nous dit Freud, est simplement als Ersatz der *Vereinigung,* geh6rt dem Eros an. »

Ce qu'il y a à la source de ce que nous appelons affirmation, « c'est l'Éros », c'est-à-dire dans le jugement d'attribution par exemple le fait d'introjecter, de nous approprier au lieu d'expulser au-dehors.

Pour la négation, il n'emploie pas le mot Ersatz, il emploie le mot *Nachfolge* - mais le traducteur le traduit en français de la même façon qu'Ersatz.

Le texte allemand était: *L'affirmation* est l'Ersatz de Vereinigung, et la négation le Nachfolge de l'expulsion ou plus exactement de *l'instinct* de destruction. Cela devient donc tout à fait mythique: deux instincts qui sont pour ainsi dire entremêlés dans ce mythe qui porte le sujet; l'un est celui de l'union, et l'autre est celui de la destruction. Vous voyez, un grand mythe, et qui répète d'autres mythes. Mais la petite nuance que l'affirmation ne fait en quelque sorte que se substituer purement et simplement à l'unification, tandis que la négation qui en résulte bien après me paraît seule capable d'expliquer la phrase suivante, quand il s'agit simplement de négativité, c'est-à-dire d'instinct de destruction. Alors il peut bien y avoir un plaisir de nier, un négativisme qui résulte simplement de la suppression des composantes libidinales; c'est-à-dire que ce qui a disparu dans ce plaisir de nier (disparu = refoulé), ce sont les composantes libidinales.

Par conséquent, l'instinct de destruction dépend-t-il aussi du plaisir ? Je crois ceci très important, capital dans la technique.

Seulement, nous dit Freud, et c'est là qu'apparaît la dissymétrie entre l'affirmation et la négation,

« Le fonctionnement du jugement... et cette fois-ci le mot est Urteil; avant nous étions dans les limites primaires qui préludent le jugement... n'est *rendu possible que* par la création *du symbole de* la négation. »

Pourquoi est-ce que Freud ne nous dit pas « le fonctionnement du jugement est rendu possible par l'affirmation » ? Et pourquoi la négation va-t-elle jouer un rôle non pas comme tendance destructrice ou à l'intérieur d'une forme du jugement, mais en tant qu'attitude fondamentale de symbolité et d'explicité ?

« Création du symbole de la négation qui rend la pensée indépendante des résultats du refoulement et par conséquent du principe du plaisir»,

phrase de Freud qui ne prendrait pas de sens pour moi si je n'avais déjà rattaché la tendance à la destruction au principe du plaisir.

Il y a là une espèce de difficulté; qu'est-ce que signifie, par conséquent, cette dissymétrie entre l'affirmation et la négation ? Elle signifie que tout le refoulé peut en quelque sorte à nouveau être repris et réutilisé dans une espèce de suspension, et qu'en quelque sorte, au lieu d'être sous la domination des instincts d'attraction et d'expulsion, il peut se produire une marge de la pensée, de l'être, sous la forme de n'être pas, qui apparaît avec la dénégation, le symbole même de dénégation rattaché à l'attitude concrète de la négation, car il faut bien comprendre ainsi le texte, si on admet la conclusion qui m'a paru un peu étrange

« À cette interprétation de la négation, coïncide très bien qu'on ne trouve dans l'analyse aucun "non "à partir de l'inconscient. »

Mais on y trouve bien de la destruction. Donc il faut absolument séparer l'instinct de destruction de la forme de destruction, car on ne comprendrait pas ce que veut dire Freud. Il faut voir dans la dénégation une attitude concrète à l'origine du symbole explicite de la négation, lequel symbole explicite rend seul possible quelque chose qui est comme l'utilisation de l'inconscient, tout en maintenant le refoulement. Tel me paraît être le sens du texte

«Et que la reconnaissance du côté du Moi s'exprime dans une formule négative. »

C'est là le résumé : on ne trouve dans l'analyse aucun « non » à partir de l'inconscient, mais la reconnaissance de l'inconscient du côté du Moi, lequel est toujours méconnaissance; même dans la connaissance, on trouve toujours du côté du *Moi,* dans une formule négative, la possibilité de détenir l'inconscient tout en le refusant.

«Aucune preuve plus forte de la découverte qui a abouti de l'inconscient

que si l'analysé réagit avec cette proposition : cela je ne l'ai pas pensé, ou même je ne l'ai jamais pensé. »

Il y a donc dans ce texte de trois pages de Freud, dont, je m'excuse, je suis moi-même arrivé péniblement à en trouver ce que je crois en être le fil, d'une part cette espèce d'attitude concrète, qui résulte de l'observation même de la dénégation; d'autre part la possibilité par là de dissocier l'intellectuel de l'affectif; d'autre part, une genèse de tout ce qui précède dans le primaire, et par conséquent l'origine même du jugement et de la pensée elle-même - sous la forme de pensée comme telle, car la pensée est bien avant, dans le primaire, mais elle n'y est pas comme pensée - par l'intermédiaire de la dénégation.

LACAN - Nous ne saurions être trop reconnaissants à M. Hyppolite de nous avoir donné l'occasion, par une sorte de mouvement coextensif à la pensée de Freud, de rejoindre immédiatement ce quelque chose que M. Hyppolite a, je crois, situé très remarquablement comme étant vraiment au-delà de la psychologie positive.

Je vous fais remarquer en passant qu'en insistant comme nous le faisons toujours dans ces séminaires sur le caractère trans-psychologique du champ psychanalytique, je crois que nous ne faisons là que retrouver ce qui est l'évidence de notre pratique, mais ce que la pensée même de celui qui nous en a ouvert les portes manifeste sans cesse dans le moindre de ses textes.

Je crois qu'il y a beaucoup à tirer de la réflexion sur ce texte. Je pense qu'il ne serait pas mal, puisque Mlle Guéninchault a la bonté d'en prendre des notes, qu'il bénéficie d'un tour de faveur et qu'il soit rapidement ronéoté pour vous être distribué. Cette trop courte leçon que vient de nous faire M. Hyppolite mérite au moins un traitement spécial, au moins dans l'immédiat.

Je crois que l'extrême condensation et l'apport des repères tout à fait précis, est certainement peut-être en un sens beaucoup plus didactique que ce que je vous exprime moi-même dans mon style, et dans certaines intentions. Je le ferai ronéotyper à l'usage de ceux qui viennent ici. Je crois qu'il ne peut pas y avoir de meilleure préface à toute une distinction de niveaux, toute une critique de concepts, qui est celle dans laquelle je m'efforce de vous introduire, dans le dessein d'éviter certaines confusions.

Je crois par exemple que ce qui vient de se dégager de l'élaboration de ce texte

de Freud par M. Hyppolite, nous montrant la différence de niveaux de la

Bejahung, de l'affirmation et de la négativité en tant qu'elle instaure en somme à un niveau, c'est exprès que je prends des expressions beaucoup plus pataudes, antérieur la constitution du rapport sujet-objet. je crois que c'est là ce à quoi ce texte, en apparence si minime, de Freud nous introduit d'emblée, rejoignant sans aucun doute par là certaines des élaborations les plus actuelles de la méditation philosophique.

Et je crois que, du même coup ceci nous permet de critiquer au premier plan cette sorte d'ambiguïté toujours entretenue autour de la fameuse opposition intellectuelle - affective, comme si en quelque sorte l'affectivité était une sorte de coloration, de qualité ineffable, si on peut dire, qui serait ce qui doit être cherché en lui-même, et en quelque sorte d'une façon indépendante de cette sorte de « peau vidée » que serait la réalisation purement intellectuelle d'une relation du sujet.

je crois que cette notion qui pousse l'analyse dans des voies paradoxales, singulières, est à proprement parler puérile... Sorte de connotation de succès sensationnel le moindre sentiment accusé par le sujet avec un caractère de singularité, voire d'étrangeté, dans le texte de la séance à proprement parler, est ce qui découle de ce malentendu fondamental.

L'affectif n'est pas quelque chose comme une densité spéciale qui manquerait à l'élaboration intellectuelle, et un autre niveau de la production du symbole, l'ouverture, si on peut dire, du sujet à la création symbolique est quelque chose qui est dans le registre où nous le disions au début cet... qui est mythique, dans ce registre, et antérieur à la formulation discursive. Vous entendez bien? Et ceci seul peut nous permettre, je ne dis pas d'emblée de situer, mais de discuter, d'appréhender ce en quoi consiste ce que j'appelle cette réalisation pleine de la parole.

Il nous reste un peu de temps. je voudrais tout de suite essayer d'incarner là dans des exemples, plus exactement essayer de pointer par des exemples comment la question se pose.

je vais vous le montrer par deux côtés.

D'abord, par le côté d'un phénomène qu'on appelle psychopathologique, qui est celui de..., phénomène auquel on peut dire que. l'élaboration de la pensée psychopathologique a apporté une nouveauté absolument de premier plan, une rénovation totale de la perspective, c'est le phénomène de l'hallucination.

jusqu'à certaine date, l'hallucination a été à proprement parler considérée

comme une sorte de phénomène critique autour duquel se posait la question de la valeur discriminative de la conscience; ça ne pouvait pas être la conscience qui était hallucinée, c'était autre chose.

En fait, il suffit de nous introduire à la nouvelle *Phénoménologie de la perception,* telle qu'elle se dégage dans le livre de M. Merleau-Ponty, pour voir que l'hallucination au contraire est intégrée comme essentielle à l'intentionnalité du sujet. Cette hallucination, nous nous contentons d'un certain nombre de thèmes, de registres, tels que celui de principe du plaisir, pour en expliquer la production, considérée comme en quelque sorte fondamentale, comme le premier mouvement dans l'ordre de la satisfaction du sujet. Nous ne pouvons nous contenter de quelque chose d'aussi simple.

En fait, rappelez-vous l'exemple que je vous ai cité la dernière fois, dans *L'homme aux loups*. *Il* est indiqué par le progrès de l'analyse de ce sujet, par les contradictions que présentent les traces à travers lesquelles nous suivons l'élaboration qu'il s'est faite de sa situation dans le monde humain; cette *Verwerfung,* ce quelque chose qui fait que le plan génital à proprement parler a été pour lui littéralement toujours comme s'il n'existait pas; ce quelque chose que nous avons été amenés à situer très précisément au niveau, je dirais, de la « non-Bejahung » ; ce quelque chose que, vous le voyez, nous ne pouvons pas mettre, absolument pas, sur le même niveau qu'une dénégation.

Or, ce qui est tout à fait frappant, c'est la suite, je vous ai dit que je vous indiquerai, et je reprends aujourd'hui, c'est le rapport en quelque sorte immédiat qui sort déjà, qui est tellement plus compréhensible à la lumière, aux explications qui vous ont été données aujourd'hui, autour de ce texte de Freud; c'est, encore que rien n'ait été manifesté sur le plan symbolique, car il semble que ce soit là justement la condition pour que quelque chose existe, qu'il y ait cette *Bejahung,* cette *Bejahung* qui n'est pas une *Bejahung* en quelque sorte de négation de la négation, qui est autre chose. Qu'est-ce qui se passe quand cette *Bejahung* ne se produit pas ? C'est que la seule trace que nous ayons de ce plan sur lequel n'a pas été réalisé pour le sujet le plan génital, c'est comme une sorte d'émergence dans, non pas du tout son histoire, mais vraiment dans le monde extérieur.

D'une petite hallucination, c'est le monde extérieur qui est manifesté au sujet, la castration qui est très précisément ce qui pour lui n'a pas existé, sous la forme de ce qu'il s'imagine : s'être coupé le petit doigt; s'être coupé le petit doigt si profondément qu'il ne tient plus que par un petit bout de peau; et il est submergé du sentiment d'une si inexprimable catastrophe qu'il n'ose même pas en parler à la personne à côté de lui, ce dont il n'ose pas parler, c'est que justement -113-

cette personne à côté de lui, à laquelle il réfère aussitôt toutes ses émotions, c'est littéralement comme si elle, à ce moment-là, était annulée. Il n'y a plus d'autre. Il y a une sorte de monde extérieur immédiat de manifestations perçues dans une sorte de réel primitif, de réel non symbolisé, malgré la forme symbolique au sens courant du mot que prend le phénomène où on peut voir en quelque sorte ceci que ce qui n'est pas reconnu est vu.

Je crois que pour l'élucidation, non pas de la psychose, entendez-moi, car il n'est pas du tout psychotique au moment où il a cette hallucination - il pourra être psychotique plus tard, mais pas au moment où il a ce vécu absolument limité, nodal, étranger au vécu de son enfance, tout à fait désintégré - rien permette de le classer au moment de son enfance comme un schizophrène. Donc c'est d'un phénomène de la psychose qu'il s'agit - je vous prie de l'entendre de comprendre cette sorte de corrélation, de balancement, qui fait qu'au niveau d'une expérience tout à fait primitive à l'origine, à la source, qui ouvre le sujet à un certain rapport au monde par la possibilité du symbole, ce qui n'est pas reconnu fait irruption dans la conscience sous la forme du vu.

Si vous approfondissez suffisamment cette polarisation particulière, il vous apparaîtra beaucoup plus facile d'aborder ce phénomène ambigu qui s'appelle le *déjà* vu, qui est très exactement entre ces deux modes de relations du reconnu et du vu. Et pour autant que quelque chose qui est dans le monde extérieur communicable, pensable, dans les termes du discours intégré, comme la vie quotidienne, pour de certaines raisons se trouve porté quand même au niveau limite, ou reconnu d'être quand même à la limite de ce qui surgit avec une sorte de présignification spéciale, se reporte avec l'illusion rétrospective dans le domaine du *déjà* vu; c'est-à-dire de ce perçu d'une qualité originale qui n'est en fin de compte rien d'autre que ce dont nous parle Freud quand à propos de cette épreuve du monde extérieur il nous dit que toute épreuve du monde extérieur se réfère implicitement à quelque chose qui a déjà été perçu dans le passé - mais ceci s'applique à l'infini - d'une certaine façon toute espèce de perçu nécessite cette référence à cette perspective.

C'est pourquoi nous sommes ramenés là au niveau du plan de l'imaginaire en tant que tel, au niveau de l'image, modèle de la forme originelle, de ce qui fait qu'en un autre sens que le sens du reconnu symbolisé, reconnu symbolisé, verbalisé, nous nous retrouvons là dans les problèmes évoqués par la théorie platonicienne, non pas de la remémoration, mais de la réminiscence.

Je vous ai annoncé un autre exemple, proposé à votre réflexion à ce sujet. Je prends un exemple qui est précisément de l'ordre de ce qu'on appelle plus

ou moins proprement la manière moderne d'analyser. On imagine que les modernes... Mais vous allez voir que ces principes sont déjà exposés en 1925 dans ce texte de Freud. On se fait grand état du fait que nous analysons, comme on dit, d'abord la surface, et que c'est le fin du fin pour permettre au sujet de progresser d'une façon qui soit, disons, non livrée à cette sorte de hasard que représente la stérilisation intellectualisée du contenu, comme on dit, qui est réévoqué par l'analyse.

je prends un exemple que donne Kris dans un de ses articles, un de ses sujets qu'il prend en analyse et qui a déjà d'ailleurs été analysé une fois; on a été certainement assez loin dans l'utilisation du matériel. Ce sujet a de graves entraves dans son métier; et c'est un métier intellectuel, qui semble bien, dans ce qu'on entrevoit dans son observation, quelque chose de très proche des préoccupations qui peuvent être les nôtres.

Le sujet éprouve toutes sortes de difficultés à produire, comme on dit. C'est en effet que sa vie est comme entravée par le fait même des efforts nécessaires pour sortir quelque chose de publiable, aussi bien quelque chose, une entrave, qui n'est rien que le sentiment qu'il a en somme, disons pour abréger, d'être un plagiaire. Quelqu'un qui est très proche de lui-même dans son entourage, un brillant scholar, disons un peu plus qu'un étudiant, qui est avec lui, et avec lequel il échange sans cesse des idées, il se sent toujours tenté de prendre ces idées qu'il fournit à son interlocuteur, et c'est là pour lui une entrave perpétuelle à tout ce qu'il veut sortir.

Kris explique ces problèmes de l'analyse; tout de même, à un moment, il est arrivé à mettre debout un certain texte; un jour, il arrive en déclarant d'une façon quasi triomphante que tout ce qu'il vient de mettre debout comme thèse se trouve déjà dans un bouquin, dans la bibliothèque, dans un article publié, et qui en présente déjà les manifestations essentielles. Le voilà donc, cette fois, plagiaire malgré lui.

En quoi va consister la prétendue interprétation par la surface que nous propose Kris ? Probablement en ceci : Kris manifestant quelque chose, qu'en effet une certaine façon de prendre l'analyse détournerait peut-être les débutants, s'intéresse effectivement à ce qui s'est passé, à ce qu'il y a dans ce bouquin; et en y regardant de plus près, je suppose en se référant au texte même, on s'aperçoit qu'il n'y a en effet absolument rien dans ce bouquin qui représente l'essentiel des thèses apportées par le sujet; des choses, bien entendu, sont amorcées qui posent la question, mais rien des thèses nouvelles apportées par le sujet; soit donc d'une façon déjà là, il est indiqué en d'autres termes que la thèse est en effet - 115-

pleinement effectivement originale. C'est donc à partir de là, dit Kris; et c'est ce qu'il appelle, je ne sais pourquoi, une prise des choses par la surface.

Si l'on veut pour autant considérer la signification de ce qui est apporté par le sujet, c'est à partir de là que Kris est introduit en renversant complètement la position abordée par le sujet à lui manifester que tous ses besoins sont manifestés dans sa conduite entravée, paradoxale, et ressortissent à une certaine relation à son père, et qui tient en ceci, c'est que précisément le père n'est jamais arrivé à rien sortir, et cela parce qu'il était écrasé par un grand-père, dans tous les sens du mot, qui, lui, était un personnage fort constructif et fort fécond; et qu'en somme ce que représente, dit Kris, la conduite du sujet, n'est rien d'autre qu'un besoin d'imputer à son père, de trouver dans son père, un grand père, cette fois-ci dans l'autre sens du mot grand, qui, lui, serait capable de faire quelque chose; et que, ce besoin étant ainsi satisfait en se forgeant des sortes de tuteurs ou de plus grands que lui, dans la dépendance desquels il se trouve par l'intermédiaire d'un plagiarisme, qu'alors il se reproche, et à l'aide duquel il se détruit. Il ne fait rien d'autre que manifester là un besoin qui est en réalité celui qui a tourmenté son enfance, et par conséquent dominé son histoire.

Incontestablement, l'interprétation est valable; et il est important de voir comment le sujet y réagit. Il y réagit par quoi? Qu'est-ce que Kris va considérer comme étant la confirmation de la portée de ce qu'il introduit, et qui mène fort loin?

Ensuite, toute l'histoire se développe, toute la symbolisation à proprement parler pénienne, de ce besoin du père réel, créateur et puissant, est passée à travers toutes sortes de jeux dans l'enfance, des jeux de pêche... que le père pêche un plus ou moins gros poisson, etc. Mais la réaction immédiate du sujet est ceci; le sujet garde le silence; et c'est à la séance suivante qu'il dit : « L'autre jour, en sortant, je suis allé dans telle rue, ça se passe à New York, la rue où il y a des restaurants étrangers, où l'on mange des choses un peu relevées, j'ai cherché un endroit où je puisse trouver ce repas dont je suis particulièrement friand : des cervelles fraîches.»

je crois que vous avez là la représentation de ce que signifie la réponse, à savoir le niveau en quelque sorte à la fois paradoxal et plein dans sa signification de la parole, en tant qu'elle est évoquée par une interprétation juste. Que cette interprétation ici soit juste, à quoi cela est-il dû ? Est-ce à dire qu'il s'agisse de quelque chose qui soit plus ou moins à la surface? Qu'est-ce que ça veut dire? Cela ne veut rien dire d'autre, sinon que Kris, sans aucun doute par un détour appliqué, mais dont après tout il aurait pu fort bien prévoir le terme, s'est -116-

aperçu précisément de ceci : qu'en une telle matière, la manifestation du su)et dans cette forme spéciale qui est la manifestation intellectuelle, la production d'un discours organisé, étant essentiellement sujet à ce processus qui s'appelle la dénégation, c'est à savoir que c'est exactement sous une forme inverse que sa relation fondamentale - à quelque chose que nous serons amenés à reposer comme question dans la suite de notre développement - sa relation à quelque chose qui s'appelle dans l'occasion son Moi idéal, ne pouvait se refléter dans son discours, dans l'intégration de son ego, que sous une forme très précisément inversée.

En d'autres termes, la relation à l'autre, pour autant que tende à s'y manifester le désir primitif du sujet, contient toujours en elle-même, dans la mesure où c'est dans la relation à l'autre qu'elle a à manifester, cet élément fondamental originel de dénégation, qui prend ici la forme de l'inversion.

Ceci, vous le voyez, ne fait que nous introduire à de nouveaux problèmes, c'est-à-dire en somme à servir d'ouverture, de point, à la question qui est celle perpétuellement ouverte pour nous de la relation de niveau, qui est en somme le niveau discursif, le niveau du discours en tant que s'y introduit la négation avec la relation à l'autre.

Mais pour bien le poser, il convenait que fussent situées, établies, leurs relations fondamentales, la différence de niveaux entre le symboliste comme tel, la possibilité symbolique, l'ouverture de l'homme aux symboles; et d'autre part sa cristallisation dans ce discours organisé en tant qu'il contient essentiellement et fondamentalement la contradiction. Ceci, je crois que le commentaire de M. Hyppolite vous l'a montré magistralement aujourd'hui. Je désire que vous en gardiez l'appareil et le maniement en mains, comme repères auxquels vous puissiez toujours vous reporter dans un certain nombre de points, de ressorts, de carrefours difficiles dans la suite de notre exposé; c'est à ce titre que je remercie M. Hyppolite de l'avoir apporté avec sa haute compétence.

118

LEÇON VII 17 FÉVRIER 1954

[Analyse du discours et analyse du Moi]

[Le Dr Lacan commence par demander si quelqu'un a des questions à poser sur la conférence qu'il a donnée au Collège philosophique.]

Pour reprendre les choses où nous les avons laissées, le vous dirai qu'aujourd'hui j'ai l'intention de commencer de vous emmener dans cette région qui peut être dite avoir été délimitée par nos propos de la dernière fois, mais qui est très exactement celle où nous avançons depuis le début dans ce commentaire des Écrits techniques, la région plus exactement comprise entre la formation du symbole et le discours du Moi.

J'ai donné aujourd'hui, au séminaire que nous allons poursuivre ensemble, le titre : Analyse *du* discours et analyse *du Moi.*

Je ne peux pas dire que je remplirai un titre aussi ambitieux en une seule séance, c'est plutôt une façon d'ouvrir pour vous sur un certain nombre de problèmes et de points de vue. Je dirai qu'en opposant ces deux termes je fais quelque chose qui se substitue à la classique opposition de l'analyse du matériel, comme on dit, à l'analyse des résistances.

En fait, pour appeler un terme qui a été mis en valeur la dernière fois par M. Hyppolite, l'usage du terme d'Aufhebung dans le texte sur la Verneinung, qu'il a bien voulu nous commenter en vous rappelant le sens très particulier, très complexe, maniable, car en allemand ce terme est en même temps nier, supprimer, mais aussi conserver dans la suppression, soulever. Nous avons là évidemment l'exemple d'un concept qui ne saurait être trop approfondi pour réfléchir à ce que nous faisons dans ce dialogue, comme l'ont remarqué depuis quelque temps les psychanalystes.

Bien entendu, nous avons affaire au *Moi* du sujet avec toutes ses limitations, ses défenses, tout son caractère, et l'on peut dire que toute la littérature des écrits analytiques est comme embarrassée pour définir exactement quel est ce mode de rapport, quel est ce mode d'action, quelle est cette fonction que joue en effet ce *Moi* auquel nous avons affaire dans l'opération, le progrès où il se trouve que nous sommes proposés, par la situation, à le conduire, le faire avancer.

Il est certain que toutes les discussions, élaborations récentes qui se sont faites autour de cette fonction du *Moi,* celles qui parlent de ce *Moi* de l'analysé comme devant être le point solide, l'allié de l'analyste dans le grand oeuvre analytique sont toujours, manifeste dans leur contenu, progrès, de singulières contradictions. Car, comme j'ai pris soin de le souligner à maintes reprises, à maints tournants, il est très difficile - sauf à aboutir à la notion d'une espèce pas seulement de bipolarité, de bifonctionnement du *Moi,* mais à proprement parler de *splitting,* distinction radicale entre deux *Moi* - de concevoir comment ce *Moi* de l'analyse, pas moins qu'une grande tradition philosophique, se présente comme maître d'erreurs, siège des illusions, lieu d'une passion qui lui est propre et va essentiellement à la méconnaissance. Il y a des termes, quand on les lit sous ce langage, parfois un peu déconcertant par ce caractère chosiste qui est celui d'Anna Freud dans *Le Moi et les mécanismes de défense,* je vous assure qu'il y a des paragraphes de son livre où on a à la fois le sentiment qu'elle parle du *Moi* comme quelque chose qui est dans l'atmosphère et le style de compréhension que nous essayons de maintenir ici, et d'un autre côté qu'elle parle du petit homme qui est dans l'homme, quelque chose qui aurait une sorte de vie subjective, autonome, dans le sujet, et qui serait là à se défendre, « père, gardez-vous à droite; père, gardez-vous à gauche» contre ce qui peut l'assaillir, du dehors comme du dedans. Mais d'un autre côté, si nous le prenons sous l'angle d'une description du style moraliste, elle parle incontestablement du *Moi* comme le siège d'un certain nombre de passions qui ne sont... dans un style qui n'est pas indigne de ce que La Rochefoucauld peut dire et signaler, à tout instant, des ruses de l'amour-propre.

Cette situation d'une fonction dynamique, pour appeler les choses par leur nom, du *Moi* dans le dialogue analytique, reste donc - et ceci apparaît bien mieux encore chaque fois que nous avons abordé les principes de la technique - jusqu'à présent semble-t-il, faute d'une situation rigoureuse, profondément contradictoire.

Je crois que beaucoup d'entre vous ont lu ce livre d'Anna Freud, qui est assez lu, sur *Le Moi et les mécanismes de défense*. Il est extrêmement instructif; et cer-

tainement on peut y relever - parce que c'est un livre assez rigoureux - en quelque sorte les points dans lesquels apparaissent en son discours même - justement parce qu'il a une certaine rigueur - les failles de sa démonstration, qui sont encore plus sensibles quand nous abordons ce qu'elle essaie de nous donner, à savoir des exemples.

Ce qu'elle définit, par exemple, les passages très significatifs quand elle essaie de nous dire quelle est la fonction du *Moi. Il* est bien certain qu'en effet elle nous dit .

«Dans l'analyse, le Moi ne se manifeste que par ses défenses»,

c'est-à-dire pour autant qu'il s'oppose à ce qui est à proprement parler le travail analytique. Est-ce à dire que tout ce qui s'oppose au travail analytique soit défense du *Moi ?* Elle reconnaît à d'autres endroits que ceci ne peut être maintenu; elle reconnaît qu'il y a d'autres éléments de résistance que les défenses du *Moi.* Et c'est comme cela que j'ai commencé à aborder le problème avec vous, dans le biais que nous avons pris, les *Écrits techniques* de Freud. Par conséquent, il y a là... beaucoup de problèmes abordés ici qu'on veut bien penser d'une façon rigoureuse, c'est-à-dire la plume en main, de ce texte qui a la valeur d'une sorte de legs, vraiment bien transmis, de la dernière élaboration de Freud autour du *Moi.*

Quelqu'un qui nous est proche dans la Société, un jour, a usé en parlant d'Anna Freud d'un terme - il a été saisi, je ne sais pourquoi, d'un élan lyrique, ce cher camarade - il l'a appelée « le fil à plomb de la psychanalyse », au Congrès de 1950. Eh bien, le fil à plomb ne suffit pas dans une architecture, il y a quelques autres instruments supplémentaires, un niveau d'eau, par exemple. Enfin, le fil à plomb n'est pas mal; ça nous permet de situer la verticale de certains problèmes.

Cela nous servira d'introduction à ce que vous allez voir; je désire aborder aujourd'hui, maintenant, la tradition du séminaire.

je crois que ce n'est pas une mauvaise introduction à quelque chose que... je vais demander à Mlle Gélinier de vous présenter au cœur de notre problème, à savoir un article de Mélanie Klein qui s'intitule *L'importance de la formation du symbole dans le développement du Moi.*

je ne crois pas que ce soit une mauvaise façon de l'introduire que de vous proposer un texte d'Anna Freud concernant ce qu'elle appelle la façon dont elle entend l'analyse des enfants, et spécialement les défenses du *Moi,* dans un exemple technique analytique.

Voici, par exemple, un petit exemple qu'elle nous apporte : il s'agit, dit-elle, d'une de ses patientes, qui se fait analyser pour un état d'anxiété grave qui trouble sa vie et ses études, et qui se fait analyser pour obéir à sa mère. Ce faisant, dit-elle,

« Quand elle commence l'analyse, son comportement à mon égard reste amical... [citation]... l'anxiété et sa préhistoire. »

Est-ce qu'il ne vous semble pas que dans ce court texte, ce que nous voyons sous la forme de cette nécessité, ce besoin en somme d'analyser la défense du *Moi.* De quoi s'agit-il ?

Il s'agit de rien d'autre que d'un corrélatif, d'une erreur. Vous le voyez dans le texte, c'est en tant qu'Anna Freud a pris tout de suite les choses sous l'angle de la relation duelle, d'elle et de la malade, exactement, pour autant qu'ellemême, Anna Freud, reconnaît qu'elle a pris cette défense de la malade pour ce en quoi elle se manifestait, à savoir une ironie, voire une agression contre elle, Anna Freud, c'est-à-dire très exactement pour autant qu'elle a ressenti, perçu, sur le plan de son *Moi,* à elle Anna Freud - vous voyez en quoi ceci se relie à ce que j'élaborais, ou commentais, indiquais, dans la conférence sur laquelle je vous posais cette question tout à l'heure - et pour autant qu'elle a pris les manifestations, appelons-les, c'est très juste de défense du *Moi,* qu'elle les a prises, je dirais, dans une relation duelle, avec elle, Anna Freud, et qu'elle a voulu tout aussitôt du même coup en faire une manifestation de transfert selon la formule incomplète, quoique souvent donnée, au point qu'elle peut passer pour classique, de la reproduction d'une situation, sans autrement préciser comment cette situation est structurée.

En d'autres termes, tout de suite elle a commencé d'interpréter dans le sens : chercher à comprendre la relation duelle selon le prototype de la relation duelle, c'est-à-dire la relation du sujet à sa mère; et elle s'est trouvée en somme devant une position qui non seulement piétinait, mais était parfaitement stérile.

Et qu'est-ce qu'elle appelle avoir analysé la défense contre les affects? Il ne semble pas qu'on puisse, d'après ce texte y voir autre chose que sa propre compréhension, à elle, Anna Freud, que ce n'était pas dans cette voie qu'elle pouvait progresser. En d'autres termes que nous nous trouvons une fois de plus devant ce problème sur lequel je crois que je mets le mieux l'accent distinctif en vous manifestant la différence qu'il y a entre cette interprétation duelle où l'analyste entre dans une rivalité de *Moi* à *Moi* avec l'analysé, et l'interprétation qui -122-

fait quelque progrès, dans quoi ? dans le sens de structuration symbolique du sujet, qui est au-delà de la structure actuelle de son *Moi.*

Autrement dit, nous revenons à la question de quelle *Bejahung,* de quelle assomption par le *Moi,* de quel oui s'agit-il dans le progrès analytique ? Quelle est la *Bejahung* qu'il s'agit d'obtenir et qui constitue la révélation, le dévoilement essentiel au progrès d'une analyse ?

Quelque part, Freud - dans un cri qui n'est pas hors de notre cercle, puisqu'il l'appelle lui-même « De la technique psychanalytique », qui est dans *l'Abrégé de psychanalyse* - nous dit quelque chose comme ceci

« Un pacte est conclu. C'est ce pacte qui constitue toute la situation analytique. »

C'est une façon de présenter les choses entre l'analysé et l'analyste : le *Moi* malade du patient lui promet une franchise totale,

« [...] de récupérer et de gouverner les domaines perdus de son psychisme. C'est ce pacte qui constitue la situation analytique ».

Eh bien, la question que je posais dans ma dernière conférence, plus ou moins formulée, impliquée, était celle-ci: notre savoir, sans doute, vient au secours de son ignorance. Mais il y a aussi notre ignorance; notre ignorance qui n'est pas seulement notre ignorance de la situation - je dirais situation dans le registre détermination symbolique de son sujet, celui qui est en face de nous - il y a aussi, bien sûr, pourquoi pas ? une certaine part d'ignorance dans le repérage, je dirais le repérage structural de ces diverses situations symboliques. Le caractère originel détermine une certaine constellation symbolique dans l'inconscient du sujet, constellation qu'il faut concevoir toujours structurée, organisée selon un certain ordre, et un ordre qui est complexe. Ce n'est pas pour rien que le mot « complexe » est venu, nous pouvons dire, par une espèce de force interne - car vous savez que ce n'est pas Freud même qui l'a inventé, c'est Jung - à la surface de la théorie analytique, il indique assez par lui-même que quand nous allons à la découverte de l'inconscient, ce que nous rencontrons, ce sont des situations structurées, organisées, complexes. Que Freud nous en ait donné ce que nous pouvons appeler le premier modèle, l'étalon, sous la forme du complexe d'Oedipe... Vous savez bien, je pense tout au moins que ceux d'entre vous qui ont suivi depuis assez longtemps ce séminaire ont pu voir précisément - à propos du commentaire des cas les moins sujets à caution, parce que vraiment les plus richement délinéés par Freud lui-même, à savoir deux, voire trois de ses cinq

grandes psychanalyses - savent combien, à mesure que nous approfondissons la relation du complexe d'Oedipe, nous voyons qu'il pose de problèmes, d'ambiguïtés, et je dirais que tout le développement de l'analyse, en somme, a été fait d'une successive mise en valeur de chacune des tensions qui sont impliquées dans ce triangle, et qui nous force à voir tout autre chose qu'un bloc massif, triangulaire, qu'on résume dans la classique formulation de l'attrait sexuel pour la mère et de la rivalité avec le père.

Vous savez qu'au milieu du complexe d'Oedipe, et dès l'origine, le caractère profondément symétrique dans la structure de chacune de ces relations duelles, en tout cas qui relient le sujet tant au père qu'à la mère; qu'en particulier la distinction de la relation narcissique ou imaginaire avec le père d'avec la relation symbolique, et aussi d'avec certaine relation que nous devons bien appeler réelle, ou résiduelle par rapport à cette architecture qui est celle proprement qui nous touche et nous intéresse dans l'analyse, montre assez déjà sur un point la complexité de la structure, bref qu'il n'est point inconcevable que certaine autre direction de recherche ne nous permette d'élaborer le mythe oedipien tel qu'il a été jusqu'ici formulé.

D'ailleurs on n'a guère décollé, malgré toute la richesse du matériel, comme on dit, qui a été abordé, inclus à l'intérieur de cette relation oedipienne. On n'a guère abordé beaucoup plus que le schéma qui nous a été donné par Freud lui-même. Il n'est pas du tout impensable que nous n'arrivions – et je pense que j'arriverai au cours des temps - à vous le montrer, à donner du complexe œdipien, en le maintenant dans son essentiel, bien entendu, car il est, vous le verrez pourquoi, véritablement fondamental, non pas seulement fondamental pour toute compréhension du sujet, mais il est fondamental pour toute réalisation symbolique par le sujet de ce soi-même qui est le Ça, l'inconscient, et qui n'est pas simplement une série de pulsions inorganisées, comme une partie de l'élaboration théorique de Freud tendrait à le faire penser, en allant jusqu'à formuler que seul le Moi a dans le psychisme une organisation, toujours et essentiellement... mais parole instituant le sujet dans une certaine relation complexe.

Le progrès de l'analyse, nous l'avons vu la dernière fois à propos des deux étapes que Freud met en relief de l'apparition du refoulé dans le dénié, et du fait que la réduction même de cette négation ne nous donne pas pour autant de la part du sujet quelque chose qui est quoi ? justement la *Bejahung.*

Là il faudrait regarder et de près la valeur des critères que nous exigeons, sur lesquels d'ailleurs nous sommes d'accord avec le sujet pour obtenir une *Bejahung* particulièrement satisfaisante. Vous verriez combien en fait le pro-124-

blème est complexe, qu'on reprend sous l'angle de ce qu'on pourrait appeler l'authentification par le sujet de ce que Freud lui-même appelle la reconstruction analytique où est la source de l'évidence, ces vides à l'aide de quoi le souvenir doit être revécu. Qu'est-ce que ça veut dire ? Nous savons bien que « revécu » est quelque chose d'une nature particulière, qui met en question toute la signification de ce qu'on appelle le sentiment de réalité; que, pour tout dire, c'est à très juste titre que Freud rappelle que nous ne pourrons après tout jamais faire confiance intégralement à la mémoire.

Qu'est-ce que donc que nous exigeons, ou plus exactement ce dont nous nous satisfaisons quand le sujet nous dit qu'effectivement les choses sont arrivées à ce point de déclic, comme l'écrit Fenichel quelque part, où le sujet a le sentiment d'une véridique... Qu'est-ce que c'est ?

Il est certain que ceci nous porte au cœur du problème du sentiment de réalité; et vous avez vu à propos du commentaire, l'autre jour de M. Hyppolite, j'ai poussé dans ce sens une indication à propos de l'exemple très significatif de *L'homme aux loups,* à savoir de quelque chose qui se manifeste à peu près comme ceci, qui a presque l'air trop transparent, trop concret, sensible sous cette forme quasi algébrique; en somme, le réel, ou ce qui est perçu comme réel, si vous vous souvenez de ce que je vous ai fait remarquer comme dans la genèse de l'hallucination de *L'homme aux loups,* le réel est, en somme, ce quelque chose qui résiste absolument à la symbolisation. Et en fin de compte, le maximum de sentiment de réel dans sa brûlante manifestation, à savoir cette réalité irréelle, hallucinatoire, dont vous verrez tout à l'heure reparaître le terme dans le texte de Mélanie Klein, il n'y a rien de plus manifeste dans le sentiment dit du réel que quand le réel donne... correspond au réel. Et là, le plus saisissant, eh bien, en effet, ça correspond à une étape de la vie de *L'homme aux loups,* la symbolisation, la réalisation du sens du plan génital, a été *verworfen,* comme je vous l'ai fait remarquer. Aussi n'avons-nous donc point à nous étonner que certaines interprétations, qu'on appelle interprétations de contenu, ne soient en effet non seulement pas du tout réalisées par le sujet, ne sont ni réalisées, ni symbolisées, puisque précisément elles se manifestent à une étape où elles ne peuvent à aucun degré donner au sujet la seule révélation qui soit possible de sa situation dans ce domaine interdit, qui est son inconscient; elles ne peuvent pas le lui donner tant qu'elle n'est pas complète; que c'est justement parce que nous sommes encore, soit sur le plan de la négation, soit sur le plan de la négation de la négation, mais quelque chose n'est pas franchi, qui est justement au-delà du discours, qui -125-

nécessite un certain saut dans le discours, et précisément dans cette mesure qu'il n'y a *qu'Aufhebung* du refoulement, et non pas disparition de ce refoulement.

je reprends, pour bien conclure ce que je veux dire dans le texte d'Anna Freud; ce qu'elle appelle analyse des défenses contre l'affect, c'est seulement l'étape de compréhension de sa propre compréhension, par où elle s'aperçoit qu'elle se fourvoie; une fois qu'elle s'est aperçue qu'elle se fourvoie, en considérant, en partant du sentiment que la défense contre l'affect du sujet est une défense contre elle-même, et où elle s'est, elle, accrue, pour... se substituer à la mère du sujet, de lui faire comprendre que c'est là une attitude, c'est ça qu'elle dit quand elle dit qu'elle a analysé le transfert. C'est quand elle abandonne cette première étape que vraiment elle peut analyser la résistance de transfert; et qui la mène à quoi ? à quelqu'un qui n'est pas là, à un tiers, à quelque chose qui, elle ne nous en indique pas plus, doit beaucoup ressembler dans la structure générale à la position de Dora, c'est-à-dire pour autant qu'effectivement le sujet s'est identifié à son père, et que dans cette identification, en effet, son *Moi* s'est structuré d'une certaine façon, et que cette structuration du *Moi,* qui est désignée là en tant que défense, est en effet une part, la part la plus superficielle, de cette identification par laquelle se rejoint le plan le plus profond de la reconnaissance de la situation du sujet dans l'ordre symbolique, c'est-à-dire ce en quoi elle assume dans un ordre de relation symbolique qui est celui qui couvre tout le champ des relations humaines, et dont la cellule initiale est, si vous voulez, le complexe d'Oedipe, et où se situe le sujet, c'est-à-dire, là, d'une façon où, peut-être, il entre en conflit avec son sexe.

je laisse la parole à Mlle Gélinier, qui va vous montrer, en opposition avec ce qui chez Anna Freud est toujours d'abord abord du *Moi,* comme si vraiment le *Moi* était, Anna Freud : personne armée d'un fil à plomb, - elle le souligne d'ailleurs - c'est d'abord une position médiane, rationnelle, au maximum, au sens où nous l'avons entendu l'autre jour après le commentaire du texte de Freud, une position essentiellement intellectualiste, si on peut dire - elle le dit quelque part : tout doit être mené dans l'analyse de cette position médiane, modérée, qui est celle du *Moi.* Et c'est d'abord une sorte d'éducation, de persuasion, d'approche du *Moi* que tout part. Et c'est là que tout doit revenir.

Nous allons voir en contraste avec cette position d'Anna Freud, et ce n'est pas pour rien que ces deux dames, qui ont des analogies, des rivalités mérovingiennes, se sont opposées, car vous allez voir d'où part et quel est le point de vue de Mélanie Klein, pour aborder des problèmes qui sont ceux que pose un -126-

sujet particulièrement difficile, dont on se demande comment Anna Freud aurait pu, avec lui, faire usage de cette espèce de position de rééducation préalable d'un *Moi* que nous appelons fort, faible - mais qu'est-ce que ça veut dire, dans l'analyse, *« Moi* fort », « Moi faible » ? - Comment pour Mélanie Klein le problème est abordé, et pouvoir juger du même coup laquelle est le mieux dans l'axe de la découverte freudienne.

Mlle GÉLINIER- C'est un article qui date de 1930 et s'intitule *Importance de la formation du symbole dans la formation de l'ego.*

Il m'a paru difficile de le résumer. Il a fallu juxtaposer des notions que j'ai eu du mal à raccorder. je ne vais pas en répéter tout à fait le plan. je vais commencer par exposer le cas de l'enfant en question, un garçon de quatre ans, pour que la question posée apparaisse plus concrètement. je vous dirai ensuite ce qui est l'introduction du chapitre, comment elle conçoit en général le passage d'un certain stade à un autre, et ensuite comment elle applique ces considérations, comment elle comprend à travers ces considérations le cas de l'enfant, l'amorce du traitement qu'elle nous donne, sa compréhension du traitement. Pour finir, je dirai comment j'ai régi là-devant.

Il s'agit d'un enfant, garçon de quatre ans, qui a les caractéristiques suivantes il a un niveau général de développement qui correspond, dit-elle, à 15 à 18 mois; un vocabulaire très limité, et plus que limité, incorrect : il déforme les mots et les emploie mal à propos la plupart du temps; alors qu'à d'autres moments on se rend compte qu'il en connaît le sens; elle insiste sur le fait le plus frappant cet enfant n'a pas le désir de se faire comprendre; il ne cherche pas à communiquer; elle trouve qu'il n'a aucune adaptation au réel et aucune relation émotionnelle; il est dépourvu d'affect dans toutes les circonstances de la vie quotidienne; il ne réagit pas, ni à la présence ni à l'absence de sa mère ou de sa nurse; il ne montre aucune anxiété dans aucune circonstance; il ne joue pas. Ses seules activités plus ou moins ludiques seraient d'émettre des sons et se complaire dans des sons sans signification, auxquels on ne peut pas donner de signification, dans des bruits. Il est tout à fait insensible à la douleur physique; il ne réagit pas quand il se fait mal. Vis-à-vis des adultes, mère, père, nurse, il a deux attitudes tour à tour. Elle explique cela vis-à-vis du vocabulaire: ou bien il s'oppose, systématiquement; par exemple, quand on veut lui faire répéter des mots, ou il ne les répète pas, ou il les déforme, ou alors, s'il prononce les mots correctement, il paraît leur enlever leur sens, et il les mouline, il les répète d'une façon stéréotypée; bien que les mots soient corrects, ça ne veut plus rien dire. Par ailleurs, il ne recherche jamais aucune caresse de ses proches, de ses parents. -127-

Et elle finit 1a description en insistant sur sa maladresse physique; deux choses d'une part í1 est maladroit en général, et mal coordonné, plus précisément, í1 se montre incapable de tenir des ciseaux et des couteaux, alors qu'il manipule très bien sa cuiller à table.

Voilà les éléments d'histoire de l'enfant. À 1a naissance, la mère n'avait pas de lait suffisamment, et il n'était pas bon; elle a tenu pourtant à le nourrir pendant sept semaines; et pendant sept semaines il a dépéri continuellement. Au bout de sept semaines, on lui a proposé une nourrice, mais il a refusé le sein. Ensuite, on lui a proposé le biberon, il l'a refusé. Quand est arrivé l'âge des nourritures solides, i1 les a également refusées, í1 ne veut pas mordre. Depuis le départ il a eu des troubles digestifs importants, un peu plus tard, des hémorroïdes et un prolapsus anal.

L'enfant est toujours un grand anorexique; il l'a toujours été; c'est le symptôme qui cédera le plus difficilement au traitement.

Elle dit que de plus cet enfant n'a jamais été entouré d'amour vrai. Sa mère était anxieuse, peu maternelle. Son père et sa nurse, très indifférents. À deux ans il a eu un apport affectif positif : une nouvelle nurse, qui, elle, était aimante et affectueuse; et une grand-mère avec qui il a eu un contact. A partir de ce moment, l'enfant a été propre. Il est arrivé à contrôler ses excréments et à le désirer, pour 1a nurse, semble-t-il, pour lui faire plaisir. Il a fait ce que Mélanie Kleín appelle « tentative d'adaptation »; il est partiellement arrivé, a appris un certain nombre de mots, a augmenté tout d'un coup son vocabulaire, mais a continué à l'employer mécaniquement. Il s'est montré sensible à des interdictions de la nurse, une seule concernant la masturbation; elle l'a appelé « méchant garçon », et depuis il ne s'est plus, du moins on ne l'a plus vu se masturber.

Donc une certaine amélioration : augmentation du vocabulaire, tentative d'adaptation aux objets. Mais l'anorexie continue. Il ne tient toujours pas mieux couteaux et ciseaux, et refuse d'absorber quelque nourriture que ce soit, autre que liquide ou bouillie.

Ce que Mélanie Klein souligne en terminant cette description, c'est que malgré ces progrès faits à travers la présence de la nurse, i1 n'avait aucun contact émotionnel avec 1a nurse; quelques progrès superficiels, mais le contact émotionnel réel n'existait pas pour autant.

Le problème que se pose Mélanie Klein en prenant cet enfant en traitement est simplement: pourquoi une telle absence de contact avec les êtres humains et avec les choses ? Que se passe-t-il ? Comment décrire une pareille situation ? je vous demande maintenant de laisser de côté le cas clinique de l'enfant, qui -128-

s'appelle Dick, pour revenir aux considérations théoriques qui forment le début du chapitre et introduisaient en réalité ce cas.

Ces considérations théoriques, j'ai eu beaucoup de mal à les résumer; ce qui m'a paru difficile est qu'elle passe continuellement, dans le texte, du plan des contenus, de ce que dit l'enfant, au plan des structures, et sans dire qu'elle y passe. Et on est toujours perdu entre les deux.

Elle centre ces considérations théoriques autour du problème suivant comment un enfant, un être humain peut-il passer du stade sadique-oral, je vais préciser, au stade suivant, qui est le stade du symbolisme ? Le stade sadique-oral, elle le décrit surtout, et c'est ça qui est difficile, par le contenu, ce que vous savez tous : comment l'enfant désire s'approprier le corps de 1a mère, le contenu du corps de la mère; comment il se fait une équivalence entre le contenu du corps et les excréments, les enfants possibles, le pénis du père dans le corps de 1a mère; comment l'enfant, introjectant tout cela, est ensuite envahi de mauvaises choses, qu'il n'a plus qu'à expulser, pour les réintrojecter de nouveau. Elle décrit un cercle vicieux, dont on ne voit pas comment í1 peut être rompu, en fait, d'introjections et d'expulsions - et où moi je n'ai pas compris où elle situait l'enfant lui-même; on ne voit que le circuit, mais pas le sujet lui-même.

LACAN - C'est bien justement de cela qu'il s'agit.

Mlle GELINIER - Alors, elle se pose la question suivante: le sujet, l'enfant est anxieux de quoi? Du sadisme qu'il éprouve, qu'il manifeste à l'égard de 1a mère, du corps de 1a mère, des contenus du corps de 1a mère et de ses équivalents; í1 est anxieux de détruire la mère, et aussi de se détruire lui-même en retour, puisqu'il introjecte la mère, donc son propre sadisme; í1 est anxieux de détruire l'objet d'amour et de se détruire lui-même.

X - C'est bien compliqué, tout ça.

Mlle GELINIER - OUI. C'est très compliqué.

Alors, elle pense que cette anxiété déclenche le premier mode de défense, que l'on peut décrire, un mode de défense qu'elle dit fondamentalement différent des mécanismes de dépression ultérieurs.

LACAN - S'appuyant sur un texte de Freud, disant qu'à l'origine il doit γ avoir quelque chose d'autre que tout ce que nous pouvons insérer dans les structures autour de 1a notion du *Moi.* Évidemment, puisque nous sommes avant 1a formation du *Moi.*

Mlle GELINIER - Ces mécanismes de répression sont de deux sortes : l'expulsion, rejet à l'extérieur de son propre sadisme; et détruire cet objet dange- 129 -

reux. - Mais ce que je ne comprends pas c'est que ces mécanismes de défense ne sortent pas du cercle vicieux, puisqu'ils le reproduisent. Je ne comprends pas comment elle-même s'y retrouve?

La question est: comment l'enfant peut-il sortir de cette situation anxieuse... LACAN -... Anxiogène...

Mlle GÉLINIER -... De cette situation anxiogène, dont l'origine est son propre sadisme ?

Là elle introduit la notion de symbolisme, en se référant à Ferenczi et Jones pour qui le symbolisme est le fondement de toute sublimation et de toute action sur le monde extérieur.

Cela, c'est presque le plus important du texte. Et j'espère avoir bien compris comment elle comprend la notion de symbolisme. Pour elle, le symbolisme est le fait que le sujet fait une équation, une égalité entre lui corporel, son corps, lui entier, ou les parties de son corps, le corps de la mère, pénis, vagin, enfants, excréments, et des objets externes. Pour elle, le symbolisme est une égalité mise entre le corps propre et les objets externes.

Elle pense alors que c'est en réalisant de pareilles équations multiples... LACAN - Le terme d'équation, d'ailleurs, est dans Freud, à propos de l'article où il montre les équivalences dans les structures anales, là où il présente le grand schéma même dessiné, objectivé, où il montre l'équivalence : enfant = phallus = excréments, etc.

Mlle GÉLINIER - Elle pense donc que c'est en réalisant le plus grand nombre possible - et ça c'est très important à souligner - de ces équations que l'enfant sortira le mieux de son anxiété.

On arrive à la situation suivante : l'enfant, pour soulager son anxiété, la projette, la distribue sur le monde extérieur, les objets.

LACAN - Vous êtes bien sûre qu'il y a ça?

Mlle GÉLINIER - Oui. Elle dit que ce sont ces équations multiples qui sont les fondements des relations à la réalité et au monde extérieur en général. Et elle ajoute que c'est plus tard l'ego qui sera capable, mais elle ne dit pas comment... LACAN - Oui, ça c'est exact.

Mlle GÉLINIER -... de faire surgir sous cette réalité, qui n'en est pas une, puisque ce n'est que de l'anxiété projetée, la vraie réalité - qu'elle ne précise pas non plus.

Elle conclut qu'on voit bien que pour que le Moi se développe bien, que pour que l'anxiété du sadisme de la phase orale, soit dépassée, il faut qu'il y ait une

certaine quantité minimum d'anxiété, faute de quoi le sujet ne la distribuerait -130-

pas sur le monde extérieur; mais qu'il n'en faut pas trop; c'est toute une question de quantité optimum; il faut que l'ego puisse la tolérer pour la maîtriser. Elle ne précise pas non plus la maîtrise.

Maintenant elle reprend ses considérations générales à propos du cas de Dick, garçon de quatre ans.

Elle pense que Dick, et cela elle ne le justifie pas du tout, a une capacité constitutionnelle de son Moi à tolérer l'anxiété. Elle pense ensuite - et elle le justifie plus loin, d'une manière que je ne comprends pas - que les pulsions génitales, proprement génitales, ont été particulièrement précoces chez Dick. Et que ces pulsions génitales ont entraîné une moindre tolérance des pulsions sadiques et des défenses accrues contre les pulsions sadiques. Et alors, dit-elle, Dick n'a pas pu, parce qu'il avait trop peur de son sadisme, étant trop génital, supportant trop mal ce sadisme, n'a pas pu faire cette distribution d'anxiété sur les objets du monde extérieur; mais seulement sur deux ou trois objets, qu'elle cite, qui étaient les seules activités ludiques de Dick : l'intérêt pour les trains, pour les gares, pour les portes - les trois choses qu'il manipulait.

LACAN - Peut-être, là, faites-vous quand même une élision, me semble-t-il, qui est importante si vous la maintenez, de la description que vous avez faite du cas clinique; il y avait quelque chose d'autre qui est le comportement de Dick chez Mélanie Klein.

Mlle GÉLINIER -J'y passe après.

LACAN - Parce que ce que vous venez de dire, les histoires concernant les portes, les gares et les trains, c'est surtout chez Mélanie Klein, que ça a lieu. Mlle GÉLINIER - Là, c'est ce qu'elle dit avant. Elle pense que les seules distributions faites sur l'extérieur, étant donné son anxiété, sont les trains, les gares, les portes; et que ces trois objets représentent symboliquement : le train, le pénis, la gare, la mère, et les boutons de portes.

Et elle pense que la distribution d'anxiété sur les objets s'est arrêtée là. Cet arrêt de la distribution de l'anxiété sur le monde extérieur constitue le manque de contact de Dick, qui n'est en contact avec rien, parce qu'il n'a pas distribué son anxiété sur l'extérieur.

Et alors, elle dit que c'est sa peur de son sadisme, sa défense contre son sadisme qui, de même, le rend incapable de tout acte agressif, comme de mordre, de manipuler les ciseaux et les couteaux. Et cette même défense l'empêche de traduire en fantasmes tout ce qu'il vit, sa relation sadique au corps de la mère.

Ensuite, elle nous raconte les premières séances d'analyse, très résumées, et l'attitude de Dick pendant les premières séances.

Il est entré chez elle; il a quitté sa nurse sans aucune émotion, a erré sans but dans la pièce de traitement, ne s'est intéressé à aucun objet, a fait des mouvements tout à fait incoordonnés, désordonnés, sans signification, une mimique figée, un regard tout à fait perdu et absent; et, dit-elle,

« Comme si je n'étais pas autre chose qu'un meuble, aucune de ses attitudes ne s'adressait à moi. »

Elle insiste sur le fait que Dick avait pour elle une conduite, une attitude différente des grands névrosés qu'elle traite habituellement. Elle décrit les névrosés les plus névrosés, qui se mettent dans un coin ou se cachent. Elle insiste

« C'est comme s'il avait été dans le vide ».

Et, connaissant son intérêt pour les trains et les gares, et connaissant que c'était son seul investissement anxieux d'objets, elle a pris un grand train qu'elle a mis à côté d'un petit train.

LACAN - Vous êtes sûre qu'il y a ça, qu'elle connaissait ça? Elle ne connaissait rien de pareil, elle lui a foutu le train dans les mains.

X - Si. Elle le connaissait; elle le savait avant.

LACAN - D'ailleurs, ça ne change pas grand-chose.

Mlle GÉLINIER - Il appelle le grand train «papa-train», et le petit train « Dick-train». Il prend le petit Dick-train, le fait rouler jusque sous la fenêtre. Et déjà elle verbalise: « La gare, c'est maman. Dick va dans Maman ».

Alors, à ce moment-là, l'enfant lâche le train et court à toutes jambes dans un espace sombre entre deux portes, dans la double porte de la salle de consultation. Elle va, et il dit : « noir ». Elle verbalise : « C'est noir dans Maman ».

À ce moment-là, l'enfant questionne en disant : « nurse », mais d'une voix qui, cette fois, avait un sens : il demande sa nurse, ce qu'il ne faisait jamais. Elle répond : « Nurse reviendra bientôt. »

L'enfant répète ces mots, d'une manière intelligente, ils ont un sens qui correspondait à la situation. Et Mélanie Klein remarque qu'à partir de ce jour-là elle pense qu'il a appris ces mots, qu'il s'en est rappelé. Il les a réutilisés par la suite correctement.

À la séance suivante, il entre dans la salle de traitement tout à fait de la même façon; mais cette fois-ci, il va dans le coin noir et il met le Dick-train dans ce coin noir et veut qu'il y reste.

Et il répète : « est-ce que nurse vient ? »

À la troisième fois, il va aussi dans le coin noir derrière la commode, et là -132-

il est très anxieux, et pour la première fois il appelle l'analyste auprès de lui. L'analyste remarque que le fait qu'il investisse un plus grand nombre d'objets, la commode, le coin noir de la porte, en plus des trains correspond avec un sentiment de dépendance vis-à-vis de la nurse et d'elle-même, puisqu'il réclame leur présence, avec la première anxiété exprimée, manifestée, qui est d'appeler la nurse.

Ensuite, à la quatrième séance, il désigne un petit wagon à charbon en disant « cut » [couper].

L'analyste lui donne une paire de ciseaux. Il essaie de malmener le contenu du petit wagon à charbon, mais n'y arrive pas. L'analyste prend les ciseaux à son compte, le sadisme à son compte, et fait elle-même le dépeçage du contenu du wagon à charbon.

Une fois que c'est fini, l'enfant prend le tout, le jette dans un tiroir, et dit « parti ». Alors elle verbalise : « Dick voulait enlever, couper, les excréments du corps de sa mère. »

La fois suivante, il revoit le même wagon à charbon, le cache, anxieux, sous les autres jouets. Elle lui répète son anxiété. Il ressort le wagon à charbon. Elle lui dit qu'il a voulu prendre et couper ce qu'il y avait dans le corps de sa mère. A ce moment-là l'enfant de nouveau court dans l'espace sombre entre les deux pièces; et, dit Mélanie Klein, il montre bien que l'espace sombre entre les deux pièces représentait aussi le corps de sa mère, car quand je lui ai dit qu'il voulait « attaquer l'intérieur du corps de sa mère », avec ses ongles il gratte, c'est-à-dire répète la même chose, il abîme l'intérieur du corps de sa mère.

Il n'y a rien d'autre dans ce qu'elle donne comme contenu, sinon que ces mêmes) eux sadiques se continuent. Il distribue de plus en plus sur un plus grand nombre d'objets; sont intervenus ensuite : le lavabo, d'autres jeux, le buffet.

Voilà comment, ensuite, elle commente ces quelques indications d'analyse qu'elle nous donne, et comment elle comprend le cas de Dick.

Elle répète que ce qui a fait qu'il se défende plus fortement qu'un autre contre son sadisme était son développement génital précoce; et là elle donne comme signes de ce développement génital précoce le fait que quand l'enfant venait par exemple de vouloir manger un petit jouet, un petit personnage-jouet, qui représentait le pénis du père, après l'avoir fait, il montrait des sentiments de pitié pour le personnage ainsi lésé; et s'apitoyait, et voulait restituer ce qu'il avait voulu lui prendre et posséder. Sa capacité précoce de sympathie, de sentir ce que sent l'autre, c'est ce qu'elle donne comme signe de développement génital précoce. De ce fait-là, il a retiré son intérêt de tout le corps extérieur, qui était le corps, - 133-

le pénis, et tout cela est devenu dangereux, agressif; il s'est coupé de la réalité, et le développement des fantasmes s'est arrêté.

Cela me semble extraordinaire. Il se réfugie dans un seul fantasme, dans le fantasme du corps vide et sombre, noir, de la mère. Et il retire son intention des objets extérieurs qui représentaient le contenu du corps de la mère.

Voilà comment elle comprend l'action analytique pour Dick

Elle pense que les interprétations qu'elle a données - elle souligne un point de technique en disant que d'habitude elle n'interprète jamais sur un matériel aussi unique, elle attend d'avoir le matériel; mais là comme il n'y avait qu'une sorte de matériel, elle a agi tout de suite, elle pense que d'avoir résolu ou atteint le problème inconscient a entraîné une sédation de l'anxiété. Cette détente de l'anxiété a permis un nouvel afflux d'anxiété, et ainsi, chaque fois, à chaque nouvelle interprétation, et que chaque anxiété ainsi tombée après l'interprétation se distribuait, comment elle l'avait décrit au départ, sur les objets extérieurs; que d'ailleurs on le voit bien, parce que quand dans le traitement, comme dans la vie courante, il avait contact et s'intéressait à un nombre d'êtres qui allait croissant.

Elle décrit ses progrès généraux : il peut être plus agressif, s'intéresse à des objets de plus en plus nombreux; le transfert avec elle est plus fort; le vocabulaire s'augmente; elle dit qu'il apprend des mots nouveaux et qu'il se souvient de davantage de mots; il devient plus affectueux avec sa mère et avec son père. Elle ne précise pas, mais son attitude se modifie; il semble aborder une phase œdipienne.

Elle fait une sorte de conclusion de la compréhension théorique de tout cela, en répétant que pouvoir maîtriser l'anxiété mieux, c'est pouvoir la distribuer sur des objets et des intérêts plus nombreux; et qu'ainsi les quantités d'anxiété sont régularisées. L'ego devient de ce fait capable de les tolérer et de les maîtriser.

Si l'on veut résumer, on peut dire que l'enfant part d'un stade initial où dominent les mécanismes d'introjection et l'expulsion, un stade d'identification généralisée, et qu'il doit passer à un stade de formation symbolique, dont l'identification est une sorte de précurseur; des identifications symboliques seraient à la base de toutes les sublimations et activités ultérieures; et que cette instauration du stade symbolique permettra le libre jeu de la fantaisie, du fantasme, le passage entre les deux se fait par la distribution de l'anxiété, qui investit des objets du monde extérieur de plus en plus nombreux.

J'ai laissé tomber la fin du chapitre sur le diagnostic. -134-

LACAN - Là, vous avez bien fait. Car pour aujourd'hui, ça suffit.

Mlle GÉLINIER - je vais donner mes réactions personnelles sur ce texte. je me suis centrée autour de la notion de symbolisme, qui m'apparaissait capitale, tout entière posée là-dedans. Mais avant je dois dire qu'on pourrait faire sur presque chacun des paragraphes de ce texte des remarques qui ont rendu pour moi la compréhension difficile; comme, par exemple, celles-ci, des choses qui me semblent contradictoires, tout le temps, j'en relèverai une ou deux.

LACAN - Bon. Allons-y.

Mlle GÉLINIER - Par exemple, elle dit que l'enfant retirait son intérêt du monde extérieur, des objets, qu'il niait ce monde extérieur, parce que trop dangereux; et elle dit,

« Donc il n'y a pas de relation. » Cela me semble contradictoire.

S'il nie quelque chose, c'est qu'il nie une relation; et que cette relation, donc ces objets, sont investis de quelque chose qu'il cherche à nier. S'il nie, c'est qu'il y a quelque chose. Pour moi, il semble, il faudrait, on ne peut pas être satisfait par sa description clinique au départ, disant que Dick n'a de relation avec rien. Il me semble qu'il y a des relations, mais qu'il les nie, parce que ces relations sont dangereuses.

Aussi le passage où elle dit qu'il se réfugie dans le fantasme du corps vide et noir de sa mère. Et, dit-elle,

« Il retire son intérêt des objets qui représenteraient le contenu de ce corps enfants, excréments, pénis... »

je ne peux pas comprendre comment un fantasme pourrait être morcelé comme ça, comment l'enfant pourrait être rassuré à l'intérieur du corps et que cet intérieur du corps n'implique pas tout le reste; il faut qu'il soit quelque part. Peut-on prendre un petit morceau de quelque chose ? Là, je ne peux pas comprendre.

Une troisième chose sur laquelle... qui m'a paru tout à fait curieuse, comment elle comprend le fait que Dick récupère du vocabulaire. Elle a l'air de penser qu'à partir du commencement où elle le soigne il *apprend des mots,* comme s'il se mettait à avoir de la mémoire et à désirer apprendre. Cela m'a frappée, parce que j'ai eu l'occasion de faire l'investigation d'un enfant, il avait l'âge de Dick : cinq ans; il avait exactement le même tableau clinique; il n'y a aucune différence particulière; toutes ces histoires de vocabulaire étaient semblables... Et

à partir du moment où il s'est mis à parler, c'était très clair. Dans ce cas-là, il - 135-

n'apprenait pas des mots, il les savait, mais il ne niait plus de les savoir. Autrement dit, il avait tout un acquis de syntaxe et de vocabulaire, mais il les niait; de même qu'il niait ses relations avec les objets extérieurs. Et alors elle pense qu'il s'est mis à apprendre des mots.

J'arrive, pour terminer, à sa notion, à la critique de sa notion de symbolisme. Si j'ai bien compris, il semble que pour elle, donc, le symbolisme soit un procédé très simple, unilinéaire, sans dessus ni sans dessous, qui est une équation entre le corps, total ou partiel, et des objets du monde extérieur. Alors il se pose des questions. C'est qu'en décrivant cela elle note très bien - et elle y insiste beaucoup - la corrélation dans le temps entre l'avènement du symbolisme, le moment où il y a symbolisme, c'est quand l'enfant fait le renforcement de *l'ego.* Mais elle n'explique pas la liaison. Elle ne la rend pas compréhensible; elle montre que ça va à peu près ensemble, et la fonction de *l'ego* n'est pas du tout précisée, ni même abordée.

Il semble qu'elle considère, elle, le symbolisme comme un mécanisme, parmi d'autres, d'adaptation. Bien sûr, elle dit qu'il est fondamental, et que sans lui rien ne pourrait aller, parce que, Dick n'ayant pas acquis ce mécanisme, il est stoppé. Mais pour elle ce mécanisme n'est qu'un mécanisme parmi d'autres, qui ne change pas la structure de l'ensemble du sujet, mais rend plus facile et plus possible la tâche de *l'ego* qui est de maîtriser l'anxiété et s'adapter.

Et enfin elle ne rend pas du tout compte comment cette distribution d'anxiété sur les objets, c'est-à-dire comment de ce monde fantasmatique on passe à des relations avec un vrai réel, un réel réel. Elle dit qu'un *ego plus* fort peut le faire; mais comment ? Et qu'est-ce que c'est, ce réel, elle ne le dit pas du tout.

Alors, voilà comment il semble que je formulerais ces problèmes pour me les rendre cohérents : c'est de considérer le premier stade d'où elle part, le stade de la phase sadique-orale, dont elle décrit surtout les contenus. Si on considère que ce stade, surtout du point de vue de sa structure, de son organisation, on peut peut-être dire que tout y est à la fois fantasmatique et réel, dans ce sens qu'il n'y a encore ni réel ni fantasmatique vrai, puisque rien ne le différencie; c'est un préréel et un pré-fantasmatique.

LACAN - D'ailleurs elle le dit, elle le formule « *unreal reality* ».

Mlle GÉLINIER - Il semble que ce stade est caractérisé par une indifférenciation du tout, et que le sujet n'y est rien d'autre que ce double mouvement d'introjection et d'expulsion qui est un cercle vicieux, et dont tous les moments sont angoissants, que ce soit le moment d'introjection, ou le moment d'expulsion; par introjection du sadisme, et expulsion de ce qui est bon.

LACAN - Si vous voulez. Mais c'est plutôt ce qui est mauvais qui est expulsé.

Mlle GÉLINIER - Oui. Mais il expulse tout à la fois.

je dois dire que l'anticipation d'une structure nouvelle se présente toujours d'abord sous la négativité avant de passer à une autre forme. Et dans ce cas la négativité est le sadisme. Mais tant que cette négativité demeure dans ce registre d'indifférenciation, où le réel et le fantasmatique sont confondus, dans quel *ego* ressent-il le quasi-réel ? On reste toujours dans le cercle vicieux, parce que cette négativité ne peut pas aller à son terme où elle serait structurante et ferait passer à un autre stade de différenciation, où s'effectuerait la différenciation du fantasmatique et du réel.

Dans le cas de Dick, il semble que ce passage se soit fait par l'intervention de l'analyste, qui intervient ici comme un troisième terme; qui, dans ce cas, comprend le fantasme, le valorise, permet le sadisme, parce que par la verbalisation il différencie le symbolique du réel; il rend symbolique le corps de la mère et rend symbolique le sadisme.

LACAN - Elle lui fout le symbolisme avec la dernière brutalité. Elle commence tout de suite par lui flanquer les interprétations majeures; elle le flanque dans une verbalisation absolument brutale, et presque aussi révoltante pour nous que pour n'importe quel lecteur, de ce que c'est que le mythe œdipien

« Tu es le petit train, tu veux foutre ta mère. » C'est sa méthode!

Évidemment, cela prête à toutes sortes de discussions théoriques, qui ne peuvent pas être dissociées du diagnostic du cas. Mais il est certain qu'à la suite de cette intervention il se produit quelque chose, et tout est là!

Mlle GÉLINIER-Elle, elle semble penser qu'il se produit quelque chose parce qu'elle a...

LACAN - Ce que vous expliquez, le manque de contact, c'est le défaut de *l'ego.* Ce sujet a, à proprement parler, un *ego* qui n'est pas formé. Et la façon dont elle distingue justement, jusque dans la profonde indifférence, apathie, absence, de ce sujet au début, dont elle le distingue, dont elle le tranche avec les autres névrosés, c'était déjà assez significatif. Mais ce qui est tout à fait clair, c'est en somme quoi? Ce qui correspond à ce que je vous ai dit, ce qui n'est pas symbolisé, c'est la réalité, avant toute formation de symbole. On peut dire que ce jeune sujet, c'est ça qui le limite. Il est tout entier dans la réalité à l'état pur, inconstituée, ce qui n'est pas différencié; c'est ce qu'elle nous montre, c'est l'intérêt pour les objets en tant que distincts, en tant qu'objets de l'intérêt humain, en grand nombre, en objets équivalents, c'est le développement de ce monde infini d'objets qui constitue un monde humain. Et ce qu'elle nous indique, ce -137-

en quoi son texte est précieux, parce qu'elle est ce qu'on pourrait appeler quelqu'un, une thérapeute, une femme d'expérience, elle sent ces choses, elle les exprime mal, on ne peut pas le lui reprocher. En tout cas, en vérité, la théorie de *l'ego* est incomplète, elle n'est peut-être pas décidée à la donner, et c'est ce qui manque.

Mais ce qu'elle explique très bien, c'est ceci, je suis forcé d'aller vite aujourd'hui, et je reprendrai la prochaine fois; ce qu'elle montre est ceci, que si les objets du monde humain se démultiplient, se développent, avec la richesse qui constitue l'originalité de ce monde, c'est dans la mesure où, dans une sorte de processus d'expulsion, lié à l'instinct de destruction primitif, ces objets, dans leur première signification que nous appellerons, si vous voulez, affective, pour aller vite aujourd'hui, puisque nous avons un peu exorcisé ce mot et compris ce qu'il veut dire; c'est d'une certaine relation primitive à la racine même instinctuelle de l'être qu'il s'agit, dans la mesure où ces objets se créent, apparaissent, par un processus d'expulsion et de destruction, et également qu'à mesure que se produisent ces éjections par rapport au monde du sujet primitif, non encore organisé dans le registre de la réalité proprement humaine, communicable, que surgit à chaque fois, quoi? Un type d'identification qui, disons, n'est pas supportable. L'anxiété n'est pas une espèce d'énergie que le sujet aurait à répartir pour constituer les objets; d'ailleurs il n'y a aucune tournure de phrase, à proprement parler, dans ce sens. L'anxiété est toujours définie comme surgissant, *« arising »*.

À chacun de ces rapports objectaux correspond un mode d'identification dont l'anxiété est à proprement parler le signal. Chaque fois que le sujet s'identifie avec quoi que ce soit, et ici c'est quelque chose qui précède l'identification qui est à proprement parler moïque, même quand l'identification moïque sera faite, toute nouvelle réidentification du sujet [fera surgir] l'anxiété, anxiété au sens où anxiété est tentation, vertige, re-perte du sujet pour se retrouver à ces niveaux extrêmement primitifs; l'anxiété est telle qu'effectivement il ne peut pas se produire, ce jeu où le sujet introduit pour chaque objet d'anxiété, mais ce n'est qu'une connotation; anxiété c'est un signal, comme Freud, a toujours, lorsqu'il a approché la notion d'anxiété, très bien senti et formulé, que c'était une sorte de signal, une qualité, une coloration subjective.

Cette anxiété c'est précisément ce qui en somme ne se produit pas, car le sujet ne peut même pas arriver à cette sorte d'identification qui serait déjà une ébauche de symbolisme. Il reste en face de la réalité, ce sujet, si paradoxal que ce soit, il vit dans la réalité; il est dans le bureau de Mélanie Klein, il n'y a pas - 138-

pour lui d'autre, il n'y a pas pour lui de lui-même, il y a une réalité pure et simple; l'intervalle entre les deux portes, c'est le corps de sa mère. Les trains et tout ce qui s'ensuit, c'est quelque chose, mais qui n'est ni nommable ni nommé, avant que Mélanie Klein n'ose, avec ce quelque chose qu'elle, a, cette espèce d'instinct de brute, qui lui a fait d'ailleurs perforer cette espèce de. somme de la connaissance, qui était jusque-là impénétrable, elle ose lui parler et parler à un être qui littéralement lui a donné toute l'appréhension possible auparavant, qu'au sens symbolique du terme c'est un « être qui ne répond pas » ; il est là comme si elle n'existait pas, comme si elle était un meuble; elle lui parle, c'est-à-dire qu'elle donne littéralement leur nom à ce quelque chose qui quand même participe du symbole, puisque ça peut être immédiatement nommé, mais qui n'est littéralement, à proprement parler, jusque-là, pour le sujet que réalité pure et simple; et c'est en cela que prend sa signification le terme de « prématuration » qu'elle emploie pour dire que ce sujet a atteint en sorte déjà le stade génital; c'est vrai, pour autant que le stade génital, après toute la phase de symbolisation des fantasmes, liés par ces allers et retours des identifications du sujet qui, dans la mesure où il les ébauche, les retire, en refait, avec d'autres objets, à côté, donne aux objets majeurs de sa primitive identification une série d'équivalents, qui démultiplient son monde et permettent, à travers l'imaginaire, de donner les cadres à ce réel infiniment plus développé, plus complexe, qui est le réel humain.

C'est dans la mesure où le sujet ne peut pas faire ces allers et retours, où il est immédiatement dans une réalité qui signifie, à son niveau de réalité, qui est quelque chose d'absolument déshumanisé; parce qu'il n'y a pas développement, il n'y a pas à l'origine cette série d'allers et retours qui se substituent à une série d'objets, parce que chaque fois l'anxiété arrête l'identification définitive, la fixation de la réalité, c'est, on peut dire, une réalité déjà symbolisée, puisqu'on peut lui donner un sens, mais puisqu'elle est avant toute espèce de mouvements, d'allers et venues; c'est une symbolisation anticipée, primaire, figée, une seule et unique primaire identification, quelque chose qui a un nom : « le vide », et « le noir », qui est ce qui répond dans la structure propre du su) et à « humain » à l'origine, et essentiellement, comme je l'ai indiqué, « béant », qui n'a pas pleinement le contact, naturellement et simplement devant cette béance, et dans cette béance, ne compte qu'un certain nombre d'objets, très limité, de la réalité, qu'il ne peut même pas nommer. Qu'est-ce à dire? Vous l'avez très bien remarqué; il ne peut pas les nommer, à un certain niveau, car il a déjà une certaine appréhension des vocables, disons que de ces vocables il n'a pas fait la *Bejahung, il* ne les assume pas; chose paradoxale, précisément, dans la fonction où chez lui -139-

existe à ce niveau-ci, si paradoxal que ça paraisse, une possibilité d'empathie qui est beaucoup plus grande que la normale, c'est ce que Mélanie Klein semble indiquer, car il est tellement bien en rapport avec la réalité... rarement, mais d'une façon distante, pas anxiogène... Quand Mélanie Klein a les petits copeaux d'un crayon, morcelage de ce qui n'est pas encore fait, car n'oublions pas que c'est quand on commence à démolir, que s'articule le petit... et aussi le déclenchement du mécanisme quand il voit les petits copeaux de crayon sur le corsage de Mélanie Klein, il dit poor *Melanie Klein.* Voyez-vous l'indication du sens dans lequel le problème se pose ?

J'y reviendrai la prochaine fois, où nous nous trouverons au cœur du problème du rapport du symbolisme et du réel, et pris à l'angle, à son point d'origine de genèse, le plus difficile. Vous en voyez également le rapport avec la région que nous avons désignée l'autre jour dans le commentaire de M. Hyppolite; la fonction du destructionnisme dans la constitution de la réalité humaine.

LEÇON VIII 24 FÉVRIER 1954

[La topique de l'imaginaire]

Les menus propos que je vais vous tenir aujourd'hui étaient annoncés sous le titre : *La topique de l'imaginaire.*

Il est bien entendu que, par exemple, un titre aussi vaste ne se conçoit, ne se comprend que dans la chaîne de ce que nous poursuivons ici, à savoir: jeter certaines lumières sur la technique, et nommément à partir toujours des *Écrits techniques* de Freud, ou plus exactement à partir de la compréhension que nous pouvons nous faire de ce qui, dans l'expérience analytique, s'est cristallisé dans ces *Écrits techniques.*

Par conséquent, le ne vous traiterai pas, vous pensez bien, dans son ensemble un sujet qui serait assez considérable pour occuper plusieurs années d'enseignement. Mais c'est en tant qu'un certain nombre de questions concernant la place de l'imaginaire dans la structure... viennent dans le fil de notre discours ici, que cette causerie peut revendiquer ce titre.

En effet, voyez-vous, vous pensez bien que ça n'est pas sans un plan préconçu, et dont j'espère que l'ensemble vous manifestera la rigueur, que je vous ai mené la dernière fois avec le commentaire de Mlle Gélinier sur un cas qui m'a semblé particulièrement significatif, parce que montrant de façon particulièrement réduite et simple le jeu réciproque de ces trois grands termes, dont nous avons déjà eu l'occasion de faire grand état : l'imaginaire, le symbolique et le réel.

Je pourrai, à mesure que ces considérations ici se développent, constater qu'il est tout à fait impossible de comprendre quelque chose à la technique, à l'expérience freudienne, sans ces trois systèmes de références. Et beaucoup des diffi- 141 -

cultés qui s'élèvent, et nommément pour en prendre un exemple, les éléments, plus importants que tout, d'incompréhension que Mlle Gélinier a marqués l'autre jour en face du texte de Mme Mélanie Klein, se justifient d'une part, et s'éclairent d'autre part, quand on y apporte ces distinctions. je dis que ces éléments sont plus importants que tout : en effet, c'est ça qui est important, non pas tellement ce que nous comprenons, quand nous tentons de faire une élaboration d'une expérience, mais c'est ce que nous ne comprenons pas.

Et c'est bien là le mérite de cet exposé de Mlle Gélinier la dernière fois, d'avoir mis en valeur ce qui, dans ce texte, ne se comprend pas.

C'est en quoi la méthode de commentaire de textes se révèle féconde. Quand nous commentons un texte, c'est comme quand nous faisons une analyse. Combien de fois j'ai fait observer à ceux que je contrôle... Ils disent: « j'ai cru comprendre qu'il voulait dire ceci, et cela »... C'est une des choses dont nous devons le plus nous garder, de comprendre trop, de comprendre plus que ce qu'il y a dans le discours du sujet. Interpréter et s'imaginer comprendre n'est pas du tout la même chose. C'est même exactement le contraire. je dirais même plus, c'est sur la base d'un certain refus de compréhension que nous poussons la porte de la compréhension analytique.

Il ne suffit pas que ça ait l'air de se tenir, un texte de X, ou de Z, ou de Mélanie Klein. Bien sûr, ça sert dans les cadres de ritournelles auxquels nous sommes habitués : maturation instinctive, instinct primitif d'agression, sadisme oral, anal; il n'en reste pas moins qu'il paraissait, dans le registre qu'elle faisait intervenir, un certain nombre de contrastes, que je vais reprendre dans le détail, puisque nous avons là le double de ce qui nous a été dit la dernière fois.

Vous allez voir que tout tourne, dans ce qui a paru singulier, paradoxal, contradictoire, qu'a mis en relief Mlle Gélinier, à propos de la fonction de *l'ego,* de *l'ego* qui est à la fois trop développé et qui, à cause de cela, stoppe tout le développement, cet *ego* qui, en se développant, rouvre la porte vers la réalité.

Mais, comment se fait-il que cette porte de la réalité soit rouverte par un développement de *l'ego* qui ne nous est précisément pas démontré dans sa rigueur, son ressort, son détail'? En quoi consiste, et quelle est la fonction propre de l'interprétation kleinienne, avec son caractère véritablement d'intrusion, de placage sur le sujet, ce que j'ai souligné la dernière fois, au moins pour ceux qui ont pu rester jusqu'à la fin, cette séance s'étant légèrement prolongée. Voilà toutes les questions que nous aurons à retoucher aujourd'hui.

Pour vous introduire - car, enfin, vous devez d'ores et déjà vous être aperçus -142-

que dans le cas de ce jeune sujet le rapport du réel, de l'imaginaire et du symbolique est assez... Ils sont là absolument affleurant, sensibles. Nous allons reprendre dans le détail. Enfin, vous sentez bien que ce dont il s'agit c'est de quelque chose qui doit être vraiment au cœur de ce problème. Le symbolique, je vous ai appris à l'identifier avec le langage. Il est clair que c'est dans la mesure où, disons, Mélanie Klein parle que quelque chose s'est passé. Que d'autre part la fonction de l'imaginaire ne soit ce qui est au cœur du sujet, ça nous est bien démontré d'un bout à l'autre de l'observation. D'abord par le fait que ce dont on parle, c'est de la notion de constitution des objets. Les objets, nous dit Mélanie Klein, sont constitués par tout un jeu de projections, introjections, expulsions, de mauvais objets, réintrojection de ces objets, de jeux entre les objets, de sadisme du sujet qui, ayant projeté son sadisme, le voit revenir de ces objets, qui, de ce fait, serait bloqué, stoppé par une sorte de crainte anxieuse. Vous sentez que nous sommes dans le domaine de l'imaginaire, et tout le problème est celui de la jonction du symbolisme et de l'imaginaire dans la constitution du réel.

Pour tâcher de vous éclairer un peu les choses, j'ai fomenté pour vous une sorte de petit modèle, d'exemple, une sorte de petit succédané du stade du miroir, dont j'ai souvent souligné qu'il n'est pas simplement une affaire historique, un point du développement, de la genèse, mais qu'il a aussi une fonction exemplaire, en montrant certaines relations du sujet à quoi? à son image, précisément, et à son image en tant *qu'Urbild* du Moi. Déjà ce stade du miroir, impossible à dénier, a en somme une certaine présentation optique. Ceci n'est pas niable. Est-ce que c'est par hasard ? Ce n'est pas si par hasard que ça!

Il est évident que les sciences, particulièrement les sciences en gésine, comme la nôtre, empruntent fréquemment des modèles à différentes autres sciences. Vous n'imaginez pas, mes pauvres amis, ce que vous devez à la géologie! S'il n'y avait pas de géologie, de couches, et de couches qui se déplacent et de... Quand ça ne colle plus, les différents niveaux de couches, entre deux territoires connexes, moyennent quoi, à très peu près, on passe, au même niveau, d'une couche récente à une couche très antérieure. Ce que je dis là, je ne l'invente pas ? Vous n'avez qu'à le lire sous la plume de M., pour évoquer qu'il y a des situations chaotiques qui ne sont pas toutes dues à l'analyse, mais à l'évolution du sujet. C'est une façon de tracer un trait de plume...

Il est évident qu'en effet, à ce titre, il ne serait pas mal que tout analyste fasse l'achat [?] d'un petit bouquin de géologie. Il y avait même autrefois un analyste géologue, Leuba. Il a fait un bon petit bouquin de géologie, je ne saurais trop -143-

vous en conseiller la lecture, ça vous libérera d'un certain nombre de choses. Car quand on voit mieux les choses, on met chaque chose à sa place.

L'optique pourrait aussi dire son mot, et à la vérité si je lui faisais dire son mot, ce que je vais faire d'ailleurs sans plus tarder, je ne me trouverais pas pour autant en désaccord avec la bonne tradition du maître, car je pense que plus d'un d'entre vous a pu remarquer que dans la *Traumdeutung,* au chapitre *Psychologie des processus du rêve,* au moment où, vous savez, il nous montre le fameux schéma, auquel il va insérer tout son procès de l'inconscient :

Là perception, et ici motricité, et à l'intérieur il va mettre les différentes couches qui se distingueront du niveau perceptif; à savoir de l'impression instantanée, par une série d'impressions diverses : S_1, S_Z... Ce qui veut dire à la fois image, souvenir, qui nous permettent de situer à un certain niveau les traces enregistrées et ultérieurement refoulées dans l'inconscient.

Ceci est un très joli schéma, que nous reprendrons; il nous rendra service. Mais je voudrais vous faire remarquer ceci, qu'il est accompagné d'un commentaire qui, lui, est extrêmement significatif. Il ne semble pas avoir jamais beaucoup tiré l'œil de quiconque, encore qu'il ait été repris sous une autre forme dans la quasi dernière oeuvre de Freud, dans l'abrégé, dans *l'Abriss*. Je vous le lis dans la *Traumdeutung*

«L'idée qui nous est ainsi offerte est celle d'un lieu psychique... II s'agit exactement de ce dont il s'agit, tout ce qui se passe entre la perception et [la fonction] motrice du moi, le champ de la réalité psychique... *écartons aussitôt la notion de localisation anatomique, restons sur le terrain psychologique, et essayons seulement de nous représenter l'instrument qui sert aux reproductions psychiques comme une sorte de microscope compliqué, d'appareil photographique... le lieu psychique correspondant à un point de cet appareil où se forme l'image dans le microscope et le télescope, on sait que ce sont là des points idéaux, auxquels ne correspond aucune partie tangible*

de l'appareil. Il me paraît utile de m'excuser de ce que ma comparaison peut avoir d'imparfait. Elle n'est là que pour faciliter la compréhension de processus si compliqués en les décomposant; il n'y a là aucun risque, je crois que nous pouvons laisser libre cours à nos suppositions, pourvu que nous gardions notre sang-froid, et que nous n'allions pas prendre l'échafaudage pour le bâtiment lui-même. Nous avons besoin de représentations auxiliaires pour nous rapprocher d'un fait inconnu. Les plus simples et les plus tangibles sont les meilleures.

Inutile de vous dire que, les conseils étant faits pour n'être pas suivis, nous n'avons manqué, depuis, de prendre quelque peu l'échafaudage pour le bâtiment. D'un autre côté, cette autorisation qu'il nous donne à prendre des relations auxiliaires pour nous rapprocher d'un fait inconnu, *les plus simples et les plus tangibles* étant les meilleures, m'a incité moi-même à faire preuve d'une certaine désinvolture pour faire un schéma.

Un appareil d'optique, beaucoup plus simple qu'un microscope compliqué, non pas qu'il ne serait pas amusant de poursuivre la comparaison en question, mais ça nous entraînerait un peu loin... Quelque chose de beaucoup plus simple, presque enfantin, va nous servir aujourd'hui.

je ne saurais trop, en passant, vous recommander la méditation sur l'optique. Chose curieuse, on a fondé un système de métaphysique entier sur la géométrie, la mécanique, en y cherchant des espèces de modèles de compréhension. Il ne semble pas que, jusqu'à présent, on ait tiré tout le parti qu'on peut tirer de l'optique. C'est pourtant une chose qui devrait bien prêter à quelques rêves, sinon à quelques méditations, l'optique! C'est quand même une drôle de chose, toute cette science dont le but et la fonction consistent à reproduire par des appareils quelque chose qui - à l'exception de toutes les autres sciences qui apportent dans la nature quelque chose comme un découpage, une dissection, une anatomie - avec des appareils, s'efforce de produire cette chose singulière qui s'appelle des « images ». Entendez bien que je ne cherche pas, en vous disant ça, à vous faire prendre des vessies pour des lanternes et les images optiques pour les images qui nous intéressent. Mais quand même, ce n'est pas pour rien qu'elles ont le même nom. Et, d'autre part, ces images optiques présentent des diversités singulières et combien éclairantes. Il y en a qui sont des images purement subjectives, celles qu'on appelle virtuelles. Il y en a d'autres qui sont des images réelles, à savoir qui, par certains côtés, se comportent tout à fait comme des objets, qu'on peut prendre pour objets.

Il y a des choses bien plus singulières encore: ces objets, que sont les images réelles, nous pouvons les reprendre et en donner des images virtuelles. L'objet, à cette occasion, qu'est l'image réelle peut à juste titre prendre le nom d'objet virtuel. Tout cela est bien singulier. Et, à la vérité, une chose est encore plus surprenante, c'est que les fondements théoriques de l'optique reposent tout entiers sur une théorie mathématique, sans laquelle il est absolument impossible de structurer l'optique. C'est l'approfondissement en avant vers le sujet de tout ce dont il s'agit, qui consiste à partir d'une hypothèse fondamentale. Sans quoi, il n'y a absolument pas d'optique. Pour qu'il y ait une optique possible, il faut qu'il y ait la possibilité de représentation à un point donné dans l'espace réel de tout point donné dans l'espace réel. À ce point peut correspondre un point, un seul, dans un autre espace qui est l'espace de l'imaginaire. Ceci est l'hypothèse structurale fondamentale. Cela a l'air excessivement simple, mais si on ne part pas de là, on ne peut absolument pas écrire la moindre équation, symboliser la moindre chose; c'est-à-dire que l'optique est absolument impossible. Même ceux qui ne savent pas qu'il y a cette hypothèse à la base ne pourraient pas, absolument pas, faire quoi que ce soit en optique si cette hypothèse n'existait pas.

Là aussi espaces imaginaire et réel se confondent tous deux. Cela n'empêche pas qu'ils doivent être pensés tous deux comme différents. On a beaucoup d'occasions d'approfondissement en matière d'optique, à s'exercer à certaines distinctions qui vous montrent combien est important le ressort symbolique dans la manifestation, dans la structure d'un phénomène. D'un autre côté, une série de phénomènes, qu'on peut dire par toute une part tout à fait réels, puisque, aussi bien, c'est l'expérience qui nous guide en cette matière, où pourtant à tout instant toute la subjectivité est engagée. Entendez bien par exemple ceci: quand vous voyez un arc-en-ciel, vous voyez quelque chose d'entièrement subjectif. Vous le voyez à une certaine distance qui broche sur le paysage. Il n'est pas là. C'est un phénomène subjectif. Et pourtant grâce à un appareil photographique vous l'enregistrez tout à fait objectivement. Alors qu'est-ce que c'est? Est-ce que nous ne savons plus très bien où est le subjectif, où est l'objectif ? Ou bien, avons-nous l'habitude de mettre dans notre petite comprenoire une distinction entre objectif et subjectif? Ou bien, est-ce que l'appareil photographique est tout de même plutôt un appareil subjectif, c'est-à-dire tout entier construit à l'aide d'un petit x et d'un petit y qui habitent le domaine où vit le sujet, c'est-à-dire le domaine du langage?

je laisserai ces questions ouvertes, pour aller droit à ce petit exemple. -146-

je vais d'abord essayer de vous le mettre dans l'esprit avant de le mettre au tableau. Car il n'y a rien de plus dangereux que les choses au tableau. C'est toujours un peu plat!

À ma place, mettez, ici, un formidable chaudron, qui me remplacerait avantageusement peut-être, à certains jours, comme caisse de résonance, quelque chose d'aussi proche que possible d'une demi-sphère, bien poli à l'intérieur bref, un miroir sphérique.

S'il est là, à peu près, s'il s'avance à peu près ici, jusqu'à la table, vous ne vous verrez pas dedans, ne croyez pas cela, ce phénomène de mirage qui se produit de temps en temps, entre moi et mes élèves, ne se produira pas, même quand je serai transformé en chaudron. Vous savez quand même qu'un miroir sphérique, ça produit quelque chose, ce qu'on appelle une image réelle, parce que tout rayon lumineux émané d'un point quelconque d'un objet placé à une certaine distance de préférence dans le plan du centre de la sphère, à chacun de ces points lumineux, tout cela est approximatif, correspond dans le même plan, par convergence des rayons réfléchis sur la surface de la sphère, un autre point lumineux qui donne de cet objet une image réelle.

Il en résulte que - c'est une expérience - je regrette de n'avoir pas pu amener le chaudron aujourd'hui, ni non plus les appareils de l'expérience, vous allez vous les représenter.

Supposez que ceci soit une boîte, creuse de ce côté-là, et qui soit placée là, au centre de la sphère, elle n'est pas tout à fait construite comme ça.

Voilà, ici, la demi-sphère. Voilà la boîte, elle a un pied.

Comment se fait l'expérience classique au temps où la physique était amusante, quand on faisait des expériences ? De même que nous, nous sommes au moment où c'est vraiment de la psychanalyse; plus nous sommes proches de la psychanalyse qui était amusante, plus c'était la véritable psychanalyse; par la suite, ça deviendra rodé, fait plus uniquement d'approximations et de trucs, on ne comprendra plus du tout ce qu'on fait, de même, il n'est pas besoin de comprendre quoi que ce soit à l'optique pour faire un microscope. Mais réjouissons--nous, nous faisons encore de la psychanalyse, même quand nous faisons cela, que nous faisons aujourd'hui.

Ici, sur la boîte, vous allez mettre un vase, coupe du vase, un vase réel. En dessous, ici, il y a un bouquet de fleurs, là.

Alors, qu'est-ce qui se passe ?

je vais faire plus grand le chaudron; il faut que la demi-sphère soit énorme, qu'il y ait une assez grande ouverture à ce miroir sphérique.

Il se passe ceci : il se forme ici, de par la propriété du miroir sphérique, un point lumineux quelconque. Ici, le bouquet vient se réfléchir, ici, sur la surface sphérique, pour venir au point lumineux symétrique. Entendez que tous les rayons en font autant, en vertu de la propriété de la surface sphérique : tous les rayons émanés d'un point donné reviennent au même point, grâce à ça, se forme une image réelle.

Ils ne se croisent pas tout à fait bien dans mon schéma, mais c'est vrai aussi dans la réalité. Et c'est vrai aussi pour tous les instruments d'optique, ce n'est jamais qu'une approximation.

Ces rayons continuent leur chemin, ils redivergent, c'est-à-dire que pour un oeil qui est là, ils sont convergents. La caractéristique des rayons qui arrivent à frapper un oeil sous une forme convergente, c'est de donner ce qu'on appelle une image réelle. Divergents en venant à l'œil, ils sont convergents en s'écartant de l'œil. Si c'est le contraire, si les rayons viennent frapper l'œil en sens contraire, nous avons la formation d'une image virtuelle, c'est ce qui se passe quand vous voyez une image dans la glace. Vous la voyez là où elle n'est pas, tandis que là vous la voyez là où elle est. À cette seule condition, que votre oeil soit dans le champ des rayons qui sont déjà venus se croiser au point correspondant, qui est ici.

C'est-à-dire qu'à ce moment-là vous verrez ici se produire, ne voyant pas le bouquet, qui est là, caché, si vous êtes dans le bon champ, tous ceux qui seront par là, environ, vous verrez apparaître un très curieux bouquet imaginaire sur -148-

lequel votre oeil, pour le voir, devra accommoder, parce que cette image se forme juste à cet endroit-là, exactement, de la même façon que sur l'objet, le vase, et à cause de ça, parce que votre oeil doit accommoder de la même façon, pour un même plan, vous aurez ce qu'on appelle une impression de réalité, tout en sentant bien qu'il y a quelque chose qui vous fera faire comme ça, justement à cause de ce qu'ils ne se croisent pas très bien. Il y aura quelque chose de bizarre, d'un peu brouillé. Mais plus vous serez loin, c'est-à-dire plus ce qu'on appelle la parallaxe, minime accommodation pour le déplacement latéral de l'œil, plus vous serez loin, plus l'illusion sera complète.

je m'excuse d'avoir mis autant de temps à vous développer cette petite histoire, mais c'est un apologue qui va pouvoir beaucoup nous servir.

En effet, nous avons là, en quelque sorte, quelque chose qui, bien entendu, ne prétend à toucher à rien d'essentiellement, de substantiellement en rapport avec ce que nous manions sous le domaine des relations dites réelles ou objectives, ou des relations imaginaires. C'est quelque chose qui l'illustre, qui va nous permettre de signaler d'une façon particulièrement simple ce qui résulte de la juxtaposition du monde imaginaire, de l'intrication étroite du monde imaginaire et du monde réel dans l'économie psychique.

Vous allez voir maintenant comment.

Ce n'est pas pour rien que cette petite expérience m'a souri. Elle est tout à fait naturelle, ce n'est pas moi qui l'ai inventée. Elle est connue depuis longtemps sous le titre: « expérience du bouquet renversé ». Telle quelle, et dans son innocence, et sans idée préconçue de ses auteurs, qui ne l'avaient pas fabriquée pour nous, elle nous paraît, même dans ses détails contingents, vase et bouquet, particulièrement séduisante.

En effet, s'il y a quelque chose que nous mettrons à la base de cette dialectique de l'imaginaire primitif, qui est en relation avec la saisie de l'image du corps propre, plus profondément avec les rapports du Ur-Ich, ou du Lust-Ich de toute cette notion d'un *Moi* primitif qui va se constituer dans une sorte de clivage, de distinction d'avec le monde extérieur, ou le rapport de ce qui est inclus au-dedans, de ce qui est exclu par tous ces processus précisément d'exclusion, Ausstossung, de projection, de délimitation en somme du domaine propre du *Moi, s'il* y a quelque chose qui est mis au premier plan de toutes nos conceptions, à ce stade génétique primitif de la formation du Moi, c'est bien celle justement du contenant et du contenu. Et en ce sens, ce rapport du vase aux fleurs qu'il contient peut nous servir de métaphore, et des plus précieuses.

En effet, quand, j'insiste, à propos de la théorie du stade du miroir, sur le fait que cette prise de conscience du corps comme totalité est quelque chose qui se fait d'une façon prématurée, quoique corrélative, par rapport au moment où le développement fonctionnel donne au sujet l'intégration de ses fonctions motrices. Ceci, je l'ai souligné, et sous une forme précise maintes fois, prend en somme sa valeur du fait qu'une saisie virtuelle d'une maîtrise imaginaire donnée au sujet par la vue de la forme totale du corps humain, qu'il s'agisse d'ailleurs de son image propre ou d'une image qui lui est donnée par quelqu'un de ses semblables, est quelque chose qui pour lui, dans cette expérience, est détachée, dégagée, ne se confond pas avec le processus de cette maturation même.

En d'autres termes, le sujet, en tant que sujet, anticipe sur cette maîtrise physiologiquement achevée, et cette anticipation donnera sa marque, son style particulier à tout exercice ultérieur de cette maîtrise motrice une fois effectuée.

Ceci n'était exactement rien d'autre que l'aventure originelle en laquelle l'homme fait pour la première fois l'expérience qu'il se voit, qu'il se réfléchit, qu'il se conçoit autre qu'il n'est.

Et ceci est une dimension absolument essentielle de l'humain, et tout à fait structurale dans toute sa vie fantasmatique. En fait, donc, tout se passe comme si, à un moment, délié, dénoué du bouquet de fleurs, le pot imaginaire qui le contient, par rapport auquel le sujet fait déjà une première saisie parmi tous les *id,* tous les ça que nous supposons à l'origine; nous sommes là: objet, instincts, désirs, tendances, tout est [en quelque sorte ?] ça, pure et simple réalité, au sens où la réalité ne se délimite en rien, ne peut être encore l'objet d'aucune espèce de définition, soit qualitative, bonne ou mauvaise, comme la série des jugements auxquels Freud se référait l'autre jour dans l'article *die Verneinung, ou* bien qu'il est ou qu'il n'est pas, où la réalité est en quelque sorte à la fois chaotique et absolue, originelle. A l'intérieur de ça, de cette première saisie, l'image du corps donne la première forme aussi au sujet qui lui permet de situer ce qu'il est du Moi, et ce qui ne l'est pas.

Je schématise, vous le sentez bien, mais tout développement d'une métaphore, d'un appareil à penser, nécessite qu'au départ on fasse sentir à quoi il sert, et ce qu'il veut dire. Vous verrez qu'il permet, qu'il a une maniabilité qui permet de jouer de toutes sortes de mouvements réciproques de ce contenant que je suppose ici imaginaire. Renversez les conditions de l'expérience, car ça pourrait aussi bien être le pot là, en dessous, et les fleurs dessus. J'ai renversé le schéma, nous pouvons à notre gré mettre imaginaire ce qui. est réel, à condition de laisser le rapport des signes -, +, ou -, +, - ... Pourvu que le rapport soit

conservé, que nous ayons affaire à un réel caché et un imaginaire qui le reproduit, et un réel mis en connexion avec cet imaginaire.

Eh bien, ce premier *Moi* imaginaire, c'est par rapport à lui que va se situer le premier jeu de l'inclusion ou de l'exclusion de tout ce dont il s'agit dans le sujet, dans le sujet avant la naissance du *Moi.*

Ce que nous montre d'autre ce schéma, cette illustration, cet apologue, dont nous nous servons ? Il nous montre ceci

Pour que l'illusion se produise, c'est-à-dire que se constitue pour l'oeil qui regarde un monde où l'imaginaire peut inclure et du même coup former le réel, où le réel aussi peut inclure et du même coup situer l'imaginaire, il faut quand même une condition. C'est-à-dire, je vous l'ai dit, que l'œil soit dans une certaine position. Il faut qu'il soit à l'intérieur de ce cône.

S'il est là, à l'extérieur de ce cône, il ne verra plus ce qui est imaginaire, pour une simple raison, c'est que rien de ce cône d'émission, qui est là, ne viendra le frapper. Il verra les choses à leur état réel tout nu, c'est-à-dire : l'intérieur du mécanisme, et un pauvre pot vide ou des fleurs esseulées, selon les cas.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Vous me direz, nous sommes pas un oeil. Et qu'est-ce que c'est que cet oeil qui se balade, là ? Et si tout cela veut dire quelque chose ?

Ceci, la boîte, veut dire votre propre corps. Et ici, le bouquet, instincts et désirs, ou les objets du désir qui se promènent.

Et ça le chaudron, qu'est-ce que c'est ? Cela pourrait bien être le cortex. Pourquoi pas ? Et si c'était le cortex ? Ce serait amusant. Nous en parlerons un autre jour.

Au milieu de ça, votre oeil, il ne se promène pas, il est fixé, là, il est une espèce de petit appendice titilleur de notre cortex, justement! Alors, pourquoi nous raconter que cet oeil est en train de se promener, tantôt ça marche, tantôt ça ne marche pas ? Évidemment!

L'œil est, comme très fréquemment, le symbole du sujet, et toute la science repose sur ce qu'on réduit le sujet à un oeil. Et c'est pour cela que toute la science est comme cela projetée devant vous, c'est-à-dire objectivée. Je vous expliquerai ça.

À propos de la théorie des instincts, une autre année, on avait apporté une très belle construction, qui était la plus belle construction paradoxale que je n'ai jamais entendu proférer. Théorie des instincts conçus comme quelque chose d'entifié... À la fin, il ne restait plus un seul instinct debout. Et c'était, à ce titre,

une démonstration utile à faire.

Mais pour nous faire tenir un petit instant dans notre oeil, il fallait justement que nous nous mettions dans la position du savant qui décrète: ce n'est pas vrai. Mais il peut décréter qu'il est simplement un oeil, et il met un écriteau à la porte « ne pas déranger l'expérimentateur ».

Dans la vie, bien entendu, les choses sont toutes différentes, justement parce que nous ne sommes pas un ceil.

Alors qu'est-ce que ça veut dire, que l'œil, qui est là? Et à quoi pouvons nous nous en servir dans cette comparaison ?

Cela veut dire, dans cette comparaison, simplement que, dans ce rapport de l'imaginaire et du réel, et dans la constitution du monde tel qu'elle doit en résulter, tout dépend de la situation du sujet. Et la situation du sujet? Mon Dieu, vous devez le savoir depuis que je vous le répète! Elle est essentiellement caractérisée par sa place dans le monde symbolique, autrement dit, dans le monde de la parole.

C'est exactement de cette place, je n'en dis pas plus.

Si vous avez compris ce que je vous raconte jusqu'à présent, ça implique beaucoup de choses : la relation à l'autre, etc. Mais, je vous en prie, avant que ce soit la relation à l'autre, c'est sa place dans le monde symbolique. N'est-ce pas ? C'est-à-dire qu'il ait ou non possibilité ou défense de s'appeler *Pedro.* C'est selon un cas ou l'autre, selon qu'il s'appelle *Pedro, ou* pas, qu'il est dans le champ du cône, ou qu'il n'y est pas.

Voilà ce qu'il faut que vous mettiez dans votre tête, comme point de départ. Même si ça vous paraît un peu [raide] pour comprendre tout ce qui va suivre, et tout à fait nommément ce texte de Mélanie Klein, c'est-à-dire quelque chose que nous devons prendre pour ce que ça est, c'est-à-dire pour une expérience.

En effet, voilà à peu près comment les choses se présentent. Qu'est-ce que nous montre ce cas ?

Mlle Gélinier nous le raconte, et nous le résume. Pourquoi ne pas prendre son texte ? je l'ai revu, et il est vraiment fort fidèle, ce qui ne nous empêchera pas de nous rapporter au texte de Mélanie Klein.

Voilà un garçon qui, nous dit-on, a environ 4 ans, et qui a un niveau général de développement qu'on appelle 15 à 18 mois. C'est une question de définition, on ne sait jamais ce qu'on veut dire dans ce cas-là. Quel instrument de mesure ? On omet souvent de le préciser. Ce qu'on appelle un développement affectif de 15 à 18 mois reste encore plus flou que l'image

d'une de mes fleurs dans l'expérience que je viens de vous produire. Un vocabulaire très limité, et, plus que limité, incorrect

« Il déforme les mots et les emploie mal à propos la plupart du temps; alors qu'à d'autres moments on se rend compte qu'il en connaît le sens; elle insiste sur le fait le plus frappant : cet enfant n'a pas le désir de se faire comprendre; il ne cherche pas à communiquer, ses seules activités plus ou moins ludiques seraient d'émettre des sons et de se complaire dans des sons sans signification, dans des bruits.»

En d'autres termes, à quoi avons-nous affaire?

À un enfant, chose curieuse, qui possède quelque chose du langage, c'est clair, Mélanie Klein ne se ferait pas comprendre de lui s'il ne le possédait pas. D'autre part, il semble donc qu'il y ait certains éléments de l'appareil symbolique.

D'autre part, nous avons son attitude, qui est évidemment tout à fait frappante. Mélanie Klein, dès le premier contact avec l'enfant, qui est si important, caractérise le fait de l'apathie, de l'indifférence. Il n'est pour autant pas sans être d'une certaine façon orienté. Il ne donne pas l'impression de l'idiot, loin de là! Il est là en présence de Mélanie Klein, et Mélanie Klein distingue son attitude de celle de tous les névrosés qu'elle a vus auparavant comme enfants. Elle distingue ce cas du cas des névrosés, en remarquant qu'il ne marque aucune espèce d'anxiété apparente, même sous ses formes masquées, voilées, qui sont celles qui se produisent dans le cas des névrosés, c'est-à-dire, bien entendu, pas toujours des manifestations explosives, mais simplement certaines attitudes de retrait, de raideur, de timidité, où on voit que quelque chose est contenu, caché, qui n'échappe pas à quelqu'un de l'expérience de la thérapeute en question. Au contraire, il est là, comme si rien n'y faisait. Il regarde Mélanie Klein comme il regarderait un meuble.

Je souligne particulièrement ces aspects, car ce que j'ai mis en relief est le caractère précisément absolument uniforme, sans relief, d'un certain point de vue qu'a la réalité pour lui; tout, en quelque sorte, est également réel et également indifférent.

Que nous dit Mélanie Klein ? - C'est ici que commencent les perplexités de Mlle Gélinier - Mélanie Klein nous dit

«Le monde de l'enfant se *produit à partir d'un contenant,* ce serait le corps de la mère, *et d'un contenu du corps de cette mère. »*

Au cours du progrès de ses relations instinctuelles avec cet objet privilégié,

l'enfant est amené à procéder à une série de relations d'incorporations imaginaires. Il peut mordre, absorber, le corps de sa mère. Et le style de cette incorporation est un style de destruction. L'enfant comprend que l'incorporation est une incorporation destructrice, que ce qu'il va rencontrer dans le corps de sa mère, c'est également un certain nombre d'objets, pourvus eux-mêmes d'une certaine unité, encore qu'ils soient inclus; mais que ces objets peuvent être dangereux pour lui, pour la même raison exactement que lui est dangereux pour eux, c'est-à-dire qu'il les revêt des mêmes capacités de destruction, si je puis dire, « en miroir » c'est bien le cas de le dire, que celles dont ils se ressent, lui-même, porteur dans cette première appréhension des premiers objets.

C'est donc à ce titre qu'il accentuera, par rapport à la [première] des limitations de son Moi ou de son être, l'extériorité de ces objets. Il les rejettera comme objets mauvais, dangereux, caca.

Et ces objets eux-mêmes, une fois extériorisés, isolés de ce premier contenant universel, de ce premier grand tout qui est l'image fantasmatique du corps de la mère, l'empire total de la première réalité enfantine, à ce moment-là, ils lui apparaîtront pourtant comme toujours pourvus du même accent maléfique qui aura marqué ses premières relations avec eux. C'est pour cela qu'il les réintrojectera une seconde fois, et qu'il portera son intérêt vers d'autres objets moins dangereux, qu'il fera ce qu'on appelle l'équation *faeces* = urine, par exemple, et différents autres objets du monde extérieur qui seront en quelque sorte plus neutralisés, qui en seront les équivalents, qui seront liés aux premiers objets par une équation - je le souligne - imaginaire.

Là, il est clair qu'à l'origine l'équation symbolique - que nous redécouvrons ensuite entre ces différents objets -à l'origine et à sa naissance, à son surgissement, c'est d'un mécanisme alternatif d'expulsion et de réintrojection, de projection et de réabsorption par le sujet qu'il s'agit.

C'est-à-dire, précisément, de ce jeu imaginaire que j'essaie de vous symboliser ici par ces inclusions imaginaires d'objets réels, ou inversement par ces prises d'objets imaginaires à l'intérieur d'une enceinte, réelle.

Vous suivez? oui, à peu près ?

Alors, à ce moment-là, nous voyons bien qu'il y a une certaine ébauche d'imaginification, si je puis dire, du monde extérieur. Nous l'avons, là, littéralement, prête à affleurer, mais elle n'est en quelque sorte que préparée.

Le sujet joue avec le contenant et le contenu. Déjà, il a entifié dans certains objets, petit train, par exemple, la possibilité d'un certain nombre d'individualisations, de tendances, voire même de personnes, lui-même en tant que petit

train, par rapport à son père qui est grand train, tout naturellement; d'ailleurs le nombre d'objets pour lui significatifs, fait surprenant, est extrêmement réduit, aux signes minima qui permettent d'exprimer cela : le dedans et le dehors. Le contenu et le contenant. L'espace noir tout de suite assimilé à l'intérieur du corps de la mère, dans lequel il se réfugie. Mais ce qui ne se produit pas, c'est le jeu libre, la conjonction, entre ces différentes formes imaginaires et réelles d'objets.

Et c'est ce qui fait que, au grand étonnement de Mlle Gélinier, quand il se retourne et va se réfugier dans l'intérieur vide et noir de ce corps maternel, les objets n'y sont pas.

Ceci, pour une simple raison: dans son cas, le bouquet et le vase ne peuvent pas être là en même temps. C'est ça qui est la clef.

En d'autres termes, l'objet des étonnements de Mlle Gélinier repose sur ceci: les explications de Mme Mélanie Klein, parce que pour elle tout est sur un plan d'égale réalité - *unreal reality,* comme elle s'exprime elle-même - ce qui ne permet pas de concevoir, en effet, la dissociation des différents *sets* d'objets primitifs dont il s'agit. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas chez elle de théorie de l'imaginaire ni de théorie de *l'ego.* Mais si nous introduisons cette notion que dans la mesure où une partie de cette réalité est imaginée, l'autre, réelle, mais qu'inversement dans la mesure où l'une est réalité, c'est l'autre qui devient imaginaire, nous comprenons pourquoi, au départ, ce jeu de la conjonction des différentes parties, que j'appelle différents « sets », ne peut jamais être achevé.

En d'autres termes, ceci s'exprime de la façon suivante: là, nous sommes uniquement sous l'angle du rapport en miroir, qui est celui que nous appelons généralement le plan de la projection - je ne dis pas de l'introjection : le terme est très mal choisi. Il faudrait trouver un autre mot pour donner le mot corrélatif de cette projection, à savoir tout ce qui est de l'ordre du rapport de l'introjection, tel que nous nous en servons en analyse, ce mot est toujours employé pratiquement, vous le remarquerez, cela vous éclairera, au moment où il s'agit d'introjection symbolique. Le mot *introjection* s'accompagne toujours d'une dénomination symbolique. L'introjection est toujours l'introjection de la parole de l'autre. Et ceci introduit une dimension toute différente. C'est autour de cette distinction que vous pouvez faire le départ entre ce qui est fonction de *l'ego* et ce qui est de l'ordre du premier registre duel et fonction du Surmoi. Ce n'est pas pour rien que dans la théorie analytique on les distingue, ni qu'on admette que le Surmoi, le Surmoi véritable, authentique, est une introjection secondaire par rapport à la fonction de *l'ego* idéal.

Ce sont des remarques latérales.

je reviens à mon cas, au cas décrit par Mélanie Klein.

Qu'est-ce que nous pouvons penser d'autre, sinon, des différentes références que je suis en train d'imager, de délinéer pour vous ?

Si nous voyons ce qui se passe, c'est donc ceci

L'enfant est là. Il a un certain nombre de registres significatifs : l'un dans le domaine imaginaire, dont Mélanie Klein - ici nous pouvons la suivre - souligne le caractère en soulignant son extrême étroitesse, la pauvreté du jeu possible de la transposition imaginaire dans laquelle et par laquelle peut seulement se faire cette valorisation progressive sur le plan qu'on appelle communément affectif, des objets, par une sorte de démultiplication, de déploiement en éventail de toutes les équations imaginaires qui permettent aux êtres humains, parmi les animaux, d'être celui qui a un nombre presque infini d'objets à sa disposition, c'est-à-dire marqués d'une valeur de *Gestalt* dans son *Umwelt,* isolés comme formes.

Mélanie Klein nous marque à la fois cela, la pauvreté de ce monde imaginaire, et du même coup l'impossibilité pour cet enfant d'entrer dans une relation effective avec ces objets. Ces objets en tant que structures.

La corrélation importante est celle-ci.

Quel est le point significatif, s'il n'y a qu'à prendre les choses objets de l'attitude de cet enfant?

Le point significatif est simplement celui-ci, si on résume tout ce que Mélanie Klein décrit de l'attitude de cet enfant, cet enfant *n'adresse aucun appel.*

Voilà une notion que je vous prie de garder, car, par la suite, vous verrez que nous aurons à la faire revenir.

Vous allez vous dire : naturellement, avec son appel il ramène son langage. Mais je vous ai dit qu'il l'avait déjà, son système de langage. Il l'a déjà très suffisamment. Et la preuve est qu'il joue avec. Il s'en sert même pour quelque chose de très particulier : pour mener un jeu d'opposition avec les tentatives d'intrusion de ces adultes. Par exemple, c'est bien connu, il se comporte d'une façon qui est d'ailleurs dite, dans le texte, « négativiste ». Quand sa mère lui dit, lui propose un nom, il est aussi bien capable de le reproduire d'une façon correcte, mais il le reproduira d'une façon inintelligible, déformée, « à propos de bottes », c'est-à-dire d'une façon ne servant à rien. Nous retrouvons là la distinction entre négativisme et dénégation, comme nous l'a montré M. Hyppolite d'une façon qui prouve non seulement sa culture, mais qu'il a déjà vu des malades et qu'il a vu ce que sont pour eux le négativisme et la dénégation. Ce

n'est pas du tout la même chose. C'est d'une façon proprement négativiste que cet enfant se sert du langage.

Par conséquent, en vous introduisant l'appel, ce n'est pas le langage que je vous réintroduis. je dirais même plus. Non seulement ce n'est pas le langage, mais ce n'est pas une espèce de niveau supérieur au langage. je dirais même plus, c'est au-dessous du langage, si on parle de niveaux. Car vous n'avez qu'à observer un animal domestique pour voir qu'un être dépourvu de langage est tout à fait capable de vous adresser des appels. Et, jusqu'à un certain point, des appels dirigés vers, toutes sortes de gestes pour attirer votre attention vers quelque chose qui, justement, à un certain point lui manque.

L'appel dont il s'agit, l'appel humain, est un appel auquel est réservé un développement possible, ultérieur, plus riche, parce que, justement, il se produit à l'intérieur d'un être qui a déjà acquis le niveau du langage. C'est un phénomène qui dépasse le langage, mais qui prend sa valeur comme articulation, comme deuxième temps, si vous voulez, par rapport au langage.

Soyons schématiques: il y a un M. Karl Bühler qui a fait une théorie du langage. Ce n'est pas la seule, ni la théorie la plus complète. Mais il s'y trouve quelque chose : les trois étapes dans le langage. Il les a mises malheureusement avec des registres qui ne les rendent pas excessivement accessibles ni compréhensibles. Les trois étapes sont les suivantes : énoncé, pris en tant que tel, qui est un niveau qui a sa valeur en tant que tel, je veux dire presque comme une espèce de niveau de donnée naturelle. Nous considérerons l'énoncé quand, par exemple, entre deux personnes, je suis en train de dire la chose la plus simple, un impératif. Au niveau de l'énoncé nous pouvons reconnaître ceci : ce sont toutes choses concernant la nature du sujet. Il est évident qu'un homme, un officier, professeur, ne donnera pas son ordre dans le même style, le même langage, que quelqu'un d'autre, un ouvrier, un contremaître. Au niveau de l'énoncé, tout ce que nous apprenons est sur la nature du sujet, dans son style même, jusque dans ses intonations. Ce plan est dégageable.

Il y a un autre plan, dans un impératif quelconque, celui justement de l'appel : le ton sur lequel cet impératif est donné. Il est également très important, car, avec le même texte, le même énoncé peut avoir des valeurs complètement différentes. Le simple énoncé « arrêtez-vous » peut avoir, dans des circonstances différentes, une valeur d'appel complètement différente, et différente selon ce dont il s'agit.

La troisième valeur est à proprement la communication : ce dont il s'agit et sa référence avec l'ensemble de la situation.

Nous sommes là au niveau de l'appel. C'est quelque chose qui a sa valeur à l'intérieur du système déjà acquis du langage, et ce dont il s'agit est très précisément que cet enfant n'émet aucun appel. C'est là qu'est en quelque sorte interrompu le système, le système par où le sujet vient à se situer dans le langage, au niveau de la parole, ce qui n'est pas pareil.

Cet enfant est maître du langage, à proprement parler, jusqu'à un certain moment, jusqu'à un certain niveau. C'est tout à fait clair. Il ne parle pas, ce que je vous disais la dernière fois, c'est un sujet qui est là et qui, littéralement, «ne répond pas ». La parole n'est pas venue.

Que se passe-t-il ?

Ceci, qui est dit en long et en large, de la façon la plus claire, tout au long du texte de Mélanie Klein. Elle a renoncé là à toute technique. Elle a le minimum de matériel. Elle n'a même pas de jeux, cet enfant ne joue pas. Et même quand il prend un peu le petit train, il ne joue pas, il fait ça comme il traverse l'atmosphère, non pas comme un invisible, mais tout est d'une certaine façon pour lui invisible.

Que fait-elle ? Il faudrait relire les phrases, les propos de Mélanie Klein, pour mettre en relief ce dont il s'agit. Elle a vivement conscience elle-même qu'elle ne fait aucune espèce d'interprétation. Elle dit

«Je pars de mes idées déjà connues et préconçues de ce que c'est, de ce qui se passe à ce stade. Alors j'y vais carrément, je lui dis: Dick-train, et le grand train est papa-train. »

Là-dessus, l'enfant se met à jouer avec son petit train. Il dit le mot «station». C'est là l'ébauche, l'accolement du langage à ce système imaginaire, son registre excessivement court, composé des trains... La possibilité de valoriser un lieu noir, les boutons de portes. C'est à cela que sont limitées les facultés, non de commu-nication, mais d'expression. Pour lui, tout est équivalent, l'imaginaire et le réel. Et qu'est-ce qu'elle lui dit, à ce moment-là? Mélanie Klein lui dit

« La station c'est Maman. Dick entrer dans Maman. »

C'est à partir de là que tout se déclenche. Elle ne lui en fera que des comme ça, et pas d'autres. Et très très vite l'enfant... C'est un fait, c'est là qu'est l'objet de l'expérience, de la même façon que le bouquet de fleurs sur la table.

Et à un autre registre, vous voyez de quoi il s'agit? Il y a aussi, là, de l'intérieur et de l'extérieur. Et c'est de là que tout va partir. Bien entendu, ça s'enrichira, mais elle n'a rien fait d'autre que d'apporter la verbalisation, la symbolisation d'une relation effective, celle d'un être nommé avec un autre. -158-

Et c'est à partir de là que l'enfant après une première cérémonie, qui aura été de se réfugier dans l'espace noir, avoir en quelque sorte repris contact avec le contenant, pour la première fois à partir de cette espèce de verbalisation, de symbolisation plaquée de la situation de mythe, pour l'appeler par son nom, apportée par Mélanie Klein. C'est là ce que Mélanie Klein note parfaitement, comme s'éveille la nouveauté, la verbalisation aussi par l'enfant, un appel, mais un appel parlé. Il n'y a eu aucun appel sur le style de ce que nous appelons communément contact psychique, sur le plan parlé, il y a premier appel. L'enfant demande sa nurse, tout de suite après, cette nurse avec laquelle il est entré, qu'il a laissé partir comme si de rien n'était; il n'a pas accusé le coup de la séparation. Et, pour la première fois, il produit une réaction d'appel, c'est-à-dire quelque chose qui n'est pas simplement un appel affectif, une chose mimée par tout l'être mais, qui est sous sa première forme un appel verbalisé, qui comporte en quelque sorte réponse, une première communication, au sens propre et technique du terme.

Quand Mélanie Klein va avoir poursuivi toute la ligne de son expérience - et vous savez que les choses ensuite se développent au point qu'elle fait intervenir tous les autres éléments d'une situation dès lors organisée, beaucoup plus riche, et jusqu'au père lui-même, qui vient jouer son rôle - et d'ailleurs,

« Dans la situation extérieure, nous dit Mélanie Klein, *les relations se développent sur le plan de l'Oedipe, d'une façon non douteuse. »*

Il réalise ici, symbolise la réalité, autour de lui, à partir de cette espèce de noyau initial de cette petite cellule palpitante de symbolisme que lui a donnée Mélanie Klein.

Qu'est-ce que tout cela? C'est ce qu'ensuite Mélanie Klein va appeler: *avoir ouvert les portes de son inconscient.* je ne vous demande même pas, là, de réfléchir : en quoi est-ce que Mélanie Klein a fait quoi que ce soit qui manifeste, qui signifie une appréhension quelconque de je ne sais quel *recessus* qui serait, dans le sujet, son inconscient? Elle l'admet, comme ça, d'emblée, par habitude.

je veux simplement que vous relisiez cette observation, tous, cet ouvrage de Mélanie Klein n'est pas impossible à se procurer, et vous y verrez la formulation absolument sensationnelle que je vous donne toujours: « L'inconscient est le discours de l'autre. »

Voilà un cas où c'est absolument manifeste. Il n'y a aucune espèce d'inconscient dans le sujet. C'est le discours de Mélanie Klein qui fait, si je puis dire, que sur cette situation d'inertie moïque chez l'enfant se greffent ses pré-159-

mières symbolisations absolument brutales, qui nous paraissent arbitraires dans certains cas, de la situation œdipienne telle que Mélanie Klein le pratique, toujours, plus ou moins implicitement, avec ses sujets, et qui engendrent et déterminent dans ce cas particulièrement dramatique chez ce sujet qui n'a pas accédé à la réalité humaine - il n'y a chez lui aucun appel - la position par rapport à laquelle il va pouvoir conquérir littéralement - car c'est cela ce dont il s'agit - une série de développements, une série d'équivalences, un système de substitution des objets, réaliser toute la série d'équations qui lui permettront de la façon la plus visible de passer de l'intervalle entre les deux battants de porte dans lequel il allait se réfugier dans le noir absolu du contenant total, à un certain nombre d'objets que peu à peu il lui substituera : la bassine d'eau... à propos desquels il déplie, articule, tout son monde; et de la bassine d'eau à je ne sais quel radiateur électrique... quelque chose de plus en plus élaboré, de plus en plus riche, de plus en plus plissé quant à ses possibilités de contenu, et comme aussi ses possibilités de définitions de contenu et de non-contenu.

Qu'est-ce que ça veut dire, donc, que de parler dans ce cas de développement de *l'ego ?*

Ceci repose sur les dernières ambiguïtés ressorties dans l'analyse qu'on fait de toujours confondre *ego* et sujet.

C'est dans la mesure où le sujet est intégré au système symbolique, et s'y exerce, et s'y affirme -par l'exercice d'une véritable parole - et, vous le remarquez, il n'est même pas nécessaire que cette parole soit la sienne - une véritable parole peut être apportée, là, dans le couple momentanément formé, sous sa forme pourtant la moins affectivée entre la thérapeute et le sujet - à l'intérieur de ça, qu'une certaine parole, sans doute pas n'importe laquelle, car c'est là que nous voyons justement la vertu de ce que nous appelons cette situation symbolique de l'Oedipe, qui est vraiment la clef. C'est une clef qui est très réduite. je vous ai déjà indiqué qu'il y avait très probablement tout un trousseau; je vous ferai peut-être un jour une conférence sur ce que nous donne un des mythes primitifs à cet égard, je ne dirai pas des « moindres primitifs», car ils ne sont ni moindres, ils en savent beaucoup plus que nous. Quand nous regardons une mythologie, celle qui va peut-être sortir à propos d'une population soudanaise, nous voyons que le complexe d'Oedipe pour eux n'est qu'une mince petite rigolade, et un tout petit détail d'un immense mythe, qui permet de collationner toute une série d'interrelations entre les sujets d'une richesse et d'une complexité auprès duquel l'Oedipe ne paraît -160-

qu'une édition tellement a abrégée qu'en fin de compte on peut dire qu'elle n'est pas toujours utilisable.

Mais qu'importe! Pour nous, analystes, jusqu'à présent nous nous en sommes contentés. On essaie bien de l'élaborer un peu, mais c'est timide. Et on se sent toujours horriblement empêtré à cause d'une insuffisante distinction entre imaginaire, symbolique et réel.

Elle aborde le schéma de l'Oedipe, et le sujet se situe. À ce moment-là, la relation imaginaire déjà constituée est complexe, mais les relations, seulement excessivement réduites, extrêmement pauvres qu'il a avec le monde extérieur, lui permettent d'introduire à l'intérieur du monde que nous appelons réel, ce réel primitif qui est pour nous littéralement ineffable, ce monde de l'enfant, dans lequel, quand il ne nous dit absolument rien, nous n'avons aucun moyen de pénétrer, si ce n'est par des extrapolations symboliques, ce qui est l'ambiguïté de tous les systèmes comme celui de Mélanie Klein, quand elle nous dit qu'à l'intérieur de cet empire à l'intérieur du corps, avec tous ses frères, et sans compter le pénis du père.

Ce monde, j'ai, dans une première étape de structuration entre l'imaginaire et le réel, montré son mouvement, comment comprendre son mouvement, c'est-à-dire ce que nous appelons les investissements successifs qui délimiteront la variété des objets, et des objets humains, c'est-à-dire sommables, à partir de cette première fresque - puisque je l'ai appelée comme ça - de ce qui est à proprement parler une parole significative, en tant que formulant une première structure fondamentale de ce qui dans la loi de la parole humanise l'homme.

Comment vous dire ça encore dans une autre façon? Et pour amorcer des développements ultérieurs...

Qu'est-ce qu'elle appelle en lui-même?

Que représente le champ de l'appel à l'intérieur de la parole ? - La possibilité du refus!

je dis la possibilité du refus, l'appel n'implique pas le refus, il n'implique aucune dichotomie, aucune bipartition. Mais vous voyez que c'est au moment où se produit l'appel que nous voyons manifestement s'établir chez le sujet les relations de dépendance. Car, à partir de ce moment-là, il accueillera à bras ouverts sa nurse et il manifestera vis-à-vis de Mélanie Klein en allant se cacher derrière la porte, à dessein, le besoin d'avoir tout d'un coup un compagnon dans ce coin réduit qu'il a été occuper un moment: la dépendance s'établira après.

Vous voyez donc jouer indépendamment dans cette observation la série des relations pré- et postlangage, préverbales et postverbales, chez l'enfant. Et vous vous apercevez justement que le monde extérieur - ce que nous appelons le monde réel, et qui n'est qu'un monde humanisé, symbolisé, qui n'est fait que de la transcendance introduite par le symbole dans la réalité primitive - ne peut se constituer que quand se sont produites, à la bonne place, une série de rencontres, une série de positions qui sont du même ordre que celles qui, dans ce schéma, font qu'il ne faut pas que l'œil soit à n'importe quel endroit pour que la situation d'une certaine façon se structure.

je m'en resservirai, de ce schéma. Là, je n'ai introduit qu'un bouquet, mais on peut introduire les autres, l'autre... Mais avant de parler de l'autre, de l'identification à l'autre, j'ai voulu aujourd'hui simplement dire... à l'intérieur de ces rapports entre réel, imaginaire et symbolique, et vous montrer cette observation significative. Il peut se faire qu'un sujet qui a en quelque sorte tous les éléments, langage, certain nombre de possibilités de faire des déplacements imaginaires qui lui permettent de structurer son monde, il n'est pas dans le réel, il n'est pas... uniquement parce que les choses ne sont pas venues dans un certain ordre, parce que la figure, dans son ensemble est dérangée. Il n'y a aucun moyen qu'il donne à cet ensemble le moindre développement, ce qu'on appelle, dans cette occasion, développement de *l'ego.* C'est en un sens plus technique.

Si on reprend le texte de Mlle Gélinier, on verra à quel point, et encore mieux dans le texte de Mélanie Klein, quand elle dit à la fois que *l'ego* a été développé d'une façon précoce, dans le fait que l'enfant a un rapport trop réel à la réalité - bien entendu dans un certain sens trop réel, parce que l'imaginaire ne peut pas s'introduire- et dans une seconde partie de sa phrase elle emploie *l'ego* en disant que c'est *l'ego* qui arrête le développement. Cela veut simplement dire que *l'ego* ne peut pas, dans une certaine position, être valablement utilisé comme appareil dans la structuration de ce monde extérieur, pour une simple raison: c'est qu'à cause de la mauvaise position de l'oeil il n'apparaît pas, littéralement, purement et simplement.

Mettons que le vase soit virtuel, le vase n'apparaît pas, et le sujet reste dans une réalité réduite, avec un bagage imaginaire aussi réduit.

Le ressort de cette observation est que vous devez comprendre, parce que dit d'une façon particulièrement significative, la vertu de la parole, de l'acte de la parole, en tant que fonctionnement symbolique, coordonné à tout un système symbolique déjà établi, typique et significatif, la fonction de la -162-

parole dans le développement du système réel, imaginaire et symbolique, ce qui en est la base.

Je pense que peut-être ceci mériterait que vous posiez des questions, que vous relisiez ce texte, que vous maniez aussi ce petit schéma, que vous voyiez vous-mêmes comment, dans la réalité, il peut vous servir.

Ce que je vous ai donné aujourd'hui a la valeur d'une élaboration théorique faite tout contre le texte des problèmes soulevés la dernière fois par Mlle Gélinier.

Vous verrez à quoi il nous servira, non pas mercredi prochain, mais le mercredi suivant

Le transfert, aux niveaux distincts auxquels il faut l'étudier

Il y a une autre face du transfert, plus connue, le transfert dans l'imaginaire. Vous verrez à quoi nous serviront les considérations exposées aujourd'hui. -163-

164

LEÇON IX 10 MARS 1954

[Le transfert, aux niveaux distincts auxquels il faut l'étudier]

Vous avez pu vous rendre compte, à travers notre dialogue, de ce qui préside à notre commentaire, à notre tentative de repenser, de recomprendre toujours mieux les textes fondamentaux de l'expérience analytique. Vous avez pu vous familiariser avec cette idée qui est en quelque sorte l'âme de notre approfondissement, c'est que ce qui est toujours le mieux vu dans une expérience est ce qui est à une certaine distance, et puisque aussi bien il n'est pas surprenant que ce soit maintenant et ici, dans notre entretien, que nous soyons amenés à repartir, pour comprendre l'expérience analytique, de ce qui semble impliqué dans sa donnée la plus immédiate, à savoir la fonction symbolique, à savoir, ce qui est exactement la même chose, ici, dans notre vocabulaire, la fonction de la parole.

Ce domaine central de l'expérience analytique, nous le retrouvons partout indiqué, jamais nommé, mais indiqué à tous les pas de l'œuvre de Freud. Je ne crois rien forcer en disant que c'est presque algébriquement traduire ce qui peut immédiatement se traduire dans ce registre, en marge, dans un texte freudien quelconque, qui en bien des cas donne déjà au moins une partie très importante des solutions des antinomies qui s'y manifeste, avec une ouverture, une honnêteté qui fait qu'un texte de Freud est toujours un texte ouvert; ça n'est jamais fermé, clos, comme si tout le système était là.

Dans ce sens, je vous l'indique déjà, je désirerais beaucoup - et vous verrez comment ça s'insère dans notre progrès - que pour la prochaine séance quelqu'un se chargeât du commentaire d'un texte qui n'est pas seulement exemplaire de ce que) e viens de vous exprimer, mais qui se situe comme le correspondant théorique essentiel de la période définie par le champ des *Écrits techniques* celle qui va -165-

de 1908 à 1920, qui se situe très exactement entre le texte que vous avez dans ces *Écrits techniques* traduit par *Remémoration, répétition et élaboration,* en allemand : *Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten,* et le texte qui s'appelle *Observations sur l'amour de transfert,* et qui se situe entre les deux, c'est-à-dire entre les deux textes les plus importants qui sont dans ce recueil. Il s'appelle: *Zur Einführung des Narzissmus,* Introduction à la notion du narcissisme.

C'est un des textes que nous ne pouvons pas ne pas intégrer à notre progrès, pour la simple raison que, comme vous allez le voir, c'est bien de cela qu'il s'agit maintenant. C'est en fonction de la situation de dialogue analytique, vous savez ce que ça veut dire, avec les différentes phases, les différents prolongements qui sont impliqués dans ces deux termes de « situation », d'une part, de « dialogue », d'autre part, dialogue mis entre guillemets, que nous avons progressé et essayé de définir dans son champ propre ce qui s'appelle la résistance. Puis nous avons pu formuler une définition tout à fait générale et fondamentale pour cette expérience, qui est le transfert. Pourtant, vous sentez bien, vous voyez bien qu'il y a une distance entre ce quelque chose qui sépare le sujet de cette parole pleine que l'analyse attend de lui, entre ce quelque chose qui est justement ce que nous avons manifesté comme résistance, et où nous avons montré qu'elle est fonction d'infléchissement anxiogène, qui est à proprement parler dans son mode le plus radical le phénomène du transfert au niveau de l'échange symbolique.

Vous voyez bien qu'il y a quelque chose qui sépare tout cela de ce que nous appelons communément, ce que nous manions dans la notion, toutes ces manifestations, tous ces phénomènes, d'un phénomène fondamental que nous allons nommer et qui est celui que nous manions techniquement dans l'analyse, qui nous paraît être le ressort énergétique, comme Freud lui-même s'exprime, fondamental, du transfert dans l'analyse.

Autrement dit, le transfert au sens de ce que Freud n'hésite pas, dans précisément ce texte dont je parlais tout à l'heure, *Observations sur l'amour de transfert,* à appeler de ce nom « l'amour », et vous verrez en lisant ce texte, je pense d'ailleurs que vous l'avez tous déjà lu, à quel point Freud distingue peu le transfert de l'amour, combien il élude peu le phénomène amoureux, passionnel, dans son sens plus concret, à ce point qu'il va jusqu'à dire que

« Dans son fond, avec ce que nous connaissons, ce que nous appelons dans la vie l'amour, il n'y a pas entre le transfert et cela de distinction qui soit vraiment essentielle, que la structure de ce phénomène artificiel qu'est le

transfert et celle du phénomène spontané que nous appelons l'amour, et très précisément l'amour passion, sur le plan psychique sont équivalentes. » Il n'y a aucune élusion de la part de Freud, aucune façon de dissoudre le scabreux dans je ne sais quoi qui serait précisément, au sens courant du mot, au sens d'illusoire, au sens courant du mot qu'on emploie d'habitude, qui serait symbolisme au sens où le symbolisme serait l'irréel, il n'y a aucune élusion du phénomène. Mais ce phénomène est bien ce qu'on appelle communément l'amour, et c'est bien autour de cela que va se centrer, dans les entretiens que nous allons voir pour terminer l'étude de ces *Écrits techniques,* et j'espère pas tout à fait avant les vacances de Pâques, mais je ne voudrais pas que cela se prolonge beaucoup au-delà; c'est autour de la nature de cet amour de transfert, de cet amour de transfert au sens le plus précis, le plus affectif. Là, nous pouvons employer le terme sous lequel nous pouvons le prendre, nous allons porter notre attention.

Et ceci nous emportera au cœur de cette autre notion, que j'essaie d'introduire ici, et sans laquelle aussi il n'est pas possible de faire une juste répartition de ce que nous manions dans notre expérience et qui est la fonction de l'imaginaire.

Ne croyez pas que, pas plus que celle de la fonction symbolique, cette fonction de l'imaginaire soit absente des textes de Freud. Tout simplement, il ne l'a pas mise en premier plan, ne l'a pas relevée, partout où on peut la trouver. Quand nous étudions *l'Introduction du narcissisme, vous* verrez que Freud lui-même dans son texte ne trouve pas d'autre terme pour désigner - et ceci peut-être pour certains d'entre vous paraîtra surprenant - la différence entre ce qui est démence précoce, schizophrénie, psychose, et ce qui est névrose, que très précisément cette définition. Il nous dit

« Que le patient qui souffre d'hystérie, ou de névrose obsessionnelle, a comme le psychotique et aussi loin que va l'influence de sa maladie, étant donné sa relation à la réalité... Mais que l'analyse montre qu'il n'a d'aucune façon pour autant brisé toutes ses relations érotiques avec les personnes et les choses; il les soutient, maintient, retient encore dans le fantasme... Il a d'un côté substitué aux objets réels des objets imaginaires fondés sur ses souvenirs, ou a mêlé les deux... Rappelez-vous notre schéma de la dernière fois, *tandis que d'un autre côté il a cessé de diriger ses activités motrices vers l'atteinte de ses buts en connexion avec des objets réels. C'est uniquement à cette condition de la libido que nous pouvons légitimement appliquer le terme d'introjection de la libido, dont Jung a usé d'une façon non discriminée. »*

-167-

'<Il en est autrement avec le paraphrénique. Il paraît réellement avoir retiré sa libido des personnes et des choses du monde extérieur, sans les remplacer par d'autres fantasmes.

Ceci signifie bien - à savoir quand ceci arrive, qu'il recrée ce monde imaginatif -*sa faculté imaginative. Le procès semble un procès secondaire. Une partie de son effort vers la reconstruction qui a pour but de diriger de nouveau la libido vers un objet. »*

Là nous entrons dans tout ce que l'analyse de Schreber, que, j'espère, nous pourrons commencer avant la fin de l'année, nous permettra d'approfondir à savoir cette distinction essentielle entre le fonctionnement de l'imaginaire dans la névrose et la psychose.

Ceci, néanmoins, ne peut pas être placé dès maintenant en arrière-plan, en arrière-fond, de ce que je vous exprimerai, je pense, la prochaine fois, sous le titre général que je vous ai annoncé de

La fonction du transfert dans l'imaginaire

Et c'est pourquoi il m'a paru tout à fait heureux, favorable d'avoir appris hier soir qu'à notre sous-groupe de psychanalyse des enfants Rosine Lefort, qui est ici présente à ma droite, et qui est mon élève, a apporté une observation dont elle m'a parlé depuis longtemps, que je connais à ce titre, d'un enfant qui est dans une situation extrêmement particulière, qui, comme le plus grand nombre des observations d'enfants de cas graves comme ceux-là, nous laisse certainement dans un grand embarras, dans une grande ambiguïté du point de vue diagnostic et nosologique. Mais qu'elle a su voir en tout état de cause avec une grande profondeur, comme vous pourrez le constater.

Et de même que nous sommes partis, il y a deux conférences en arrière, de l'observation de Mélanie Klein, comme introduction à bien des choses que j'ai pu ensuite vous exprimer dans la conférence qui a suivi, de même nous utiliserons aujourd'hui ce rythme alternant et céderons la parole à Rosine Lefort qui va à la fois vous présenter un cas particulièrement suggestif, quant à la fonction de l'imaginaire dans la formation de l'enfant, et ouvrir dans toute la mesure où le temps nous le permettra, à ces questions, pour que je puisse la prochaine fois insérer ce qui pourrait y être apporté de réponse, dans l'ensemble de ce que j'aurai à exposer sous la rubrique *le transfert dans l'imaginaire.*

Chère Rosine, je vous cède la parole, exposez-nous le cas de Robert, avec les -168-

questions qui ont permis déjà comme d'élaborer, hier soir, les poser, et en laisser certaines pendantes.

Mme LEFORT - Robert est un petit garçon, né le 4 mars 1948. Son histoire a été reconstituée difficilement, et c'est surtout grâce au matériel apporté en séances qu'on a pu savoir les traumatismes subis.

Son père est inconnu. Sa mère est actuellement internée comme paranoïaque. Elle l'a eu avec elle jusqu'à l'âge de 5 mois, errant de maison maternelle en maison maternelle. Elle négligea les soins essentiels jusqu'à oublier de le nourrir on devait sans cesse rappeler à cette femme les soins à donner à son enfant, et surtout le biberon. Il a été tellement négligé qu'il a réellement souffert de la faim. Il a dû être hospitalisé à l'âge de 5 mois dans un grand état d'hypotrophie et de dénutrition.

À peine hospitalisé, il a fait une otite bilatérale qui a nécessité une mastoïdectomie double. Il a été ensuite envoyé à Paul-Parquet, dont tout le monde connaît le caractère strict de prophylaxie. Il est isolé, ne voyant pas les autres enfants, nourri à la sonde à cause de son anorexie; et il est rendu de force à sa mère pendant deux mois. On ne sait rien de sa vie durant ce temps-là. Puis à 11 mois sa mère le dépose au dépôt de l'Assistance publique, et quelques mois plus tard il est immatriculé, sa mère ne l'ayant pas revu.

À dater de cette époque, il a 11 mois, jusqu'à l'âge de 3 ans 9 mois, cet enfant a subi 25 changements de résidence, institutions d'enfants ou hôpitaux, jamais de placement nourricier proprement dit à cause de son état. Ces hospitalisations ont été nécessitées par les maladies infantiles, par une adénoïdectomie, et par des examens neurologiques, ventriculographie, électroencéphalographie, examens normaux. On relève des évaluations sanitaires, médicales, qui indiquent de profondes perturbations somatiques. Puis, le somatique étant amélioré, des détériorations psychologiques. La dernière évaluation de Denfert, à 3 ans et demi, propose un internement qui ne pouvait être que définitif, avec état para-psychotique non franchement défini. Le test de Gesell donne un QD de 43.

Il arrive donc, à 3 ans 9 mois, à l'institution qui est une dépendance du dépôt de Denfert, où je l'ai pris en traitement. A ce moment, il se présente de la manière suivante

Au point de vue staturo-pondéral, en très bon état, à part une otorrhée bilatérale chronique. Au point de vue moteur, il avait une démarche pendulaire, une grande incoordination de mouvements, une hyperagitation constante. Au point de vue du langage, absence totale de parole coordonnée, cris fréquents, rires -169-

gutturaux et discordants. Il ne savait dire que deux mots qu'il criait « madame », et « le loup ». Ce mot, « le loup », il le répétait à longueur de journée, ce qui fait que je l'ai surnommé « l'enfant-loup », c'était vraiment la représentation qu'il avait de lui-même.

Au point de vue comportement, il était hyperactif, tout le temps agité de mouvements brusques et désordonnés, sans but; activité de préhension incohérente: il jetait son bras en avant pour prendre un objet et, s'il ne l'atteignait pas, il ne pouvait pas rectifier et devait recommencer le mouvement dès le départ. Troubles variés du sommeil.

Sur ce fond permanent, il avait des crises d'agitation convulsive, sans convulsions vraies, avec rougeur de la face, hurlements déchirants, à l'occasion des scènes routinières de sa vie : le pot, et surtout le vidage du pot, le déshabillage, la nourriture, les portes ouvertes qu'il ne pouvait supporter, ni l'obscurité, ni les cris des autres enfants, et, ainsi que nous le verrons, les changements de pièces.

Plus rarement, il avait des crises diamétralement opposées où il était complètement prostré, regardant sans but, à type dépressif.

Avec l'adulte, il était hyperagité; non différencié, sans vrai contact; avec les enfants, il semblait parfaitement les ignorer, mais quand l'un d'eux criait ou pleurait, il entrait dans une crise convulsive. Dans ces moments de crises, il devenait dangereux, il devenait fort, il étranglait les autres enfants, et on a dû le séparer des autres pour la nuit et pour les repas. On ne sentait alors aucune manifestation d'angoisse ni aucune émotion ressentie.

Au point de vue diagnostic, nous en reparlerons après, car nous ne savions pas très bien dans quelle catégorie le ranger. On a quand même tenté un traitement tout en se demandant si on arriverait à quelque chose.

je vais vous parler de la première année du traitement. Ensuite, il a été arrêté pendant un an.

Il peut se diviser en plusieurs parties

Une phase préliminaire dans laquelle il a eu le comportement qu'il avait dans la vie, cris gutturaux, il entrait dans la pièce, courant sans arrêt, hurlant, sautant en l'air et retombant accroupi, se prenant la tête entre les mains, ouvrant et fermant la porte, allumant et éteignant la lumière. Les objets, il les prenait, ou les rejetait, ou les entassait sur moi, prognathisme très marqué.

Cependant, la seule chose que j'ai pu dégager de ces premières séances a été qu'il n'osait pas s'approcher du biberon qui était sur la table, il n'osait s'en approcher que si la table était vide, auquel cas il ne la touchait pas, mais souf- 170 -

flait dessus. Et aussi un autre intérêt pour la cuvette qui, pleine d'eau, semblait déclencher une véritable crise de panique.

À la fin de cette phase préliminaire, à une séance, après avoir tout entassé sur moi dans un état de grande agitation, il a filé, et je l'ai entendu au haut de l'escalier qu'il ne savait pas descendre tout seul, dire sur un ton pathétique, sur une tonalité très basse qui n'était pas son genre : « maman », face au vide.

Cette phase préliminaire s'est terminée; en dehors du traitement, un soir après le coucher, debout sur son lit, avec des ciseaux en plastique il a essayé de couper son pénis devant les petites filles terrifiées.

Dans la seconde partie, il a commencé à exposer ce qu'était pour lui « le loup ». Il criait cela tout le temps, et je ne me représentais pas très bien ce que c'était pour lui. Il a commencé, un jour, par essayer d'étrangler une petite fille que j'avais en traitement. On a dû les séparer et le mettre dans une autre pièce. Sa réaction fut violente, sous la forme d'une agitation intense. J'ai dû venir et le ramener dans la pièce où il vivait d'habitude. Dès qu'il y a été, il a hurlé « le loup » et a tout jeté à travers la pièce, c'était le réfectoire, nourriture et assiettes.

Les jours suivants, chaque fois qu'il passait dans la pièce où il avait été mis, il hurlait « le loup ». Et ce thème m'avait beaucoup frappée. Et cela éclaire aussi le comportement qu'il avait envers les portes qu'il ne pouvait supporter ouvertes. Il passait son temps en séance à les ouvrir pour me les faire refermer et hurler « le loup! ». Si l'on se souvient de son histoire, les changements de lieux et aussi les changements de pièces étaient pour lui une destruction, puisqu'il avait changé sans arrêt de lieux et d'adultes. C'était devenu pour lui un véritable principe de destruction qui avait marqué intensément le fondement des manifestations primordiales de sa vie d'ingestion et d'excrétion. Il l'a exprimé principalement dans deux scènes : l'une avec le biberon et l'autre avec le pot.

Il avait fini par prendre le biberon. Et un jour il est allé ouvrir la porte et a tendu le biberon à quelqu'un d'imaginaire, car, lorsqu'il était seul avec un adulte dans une pièce, il continuait à se comporter comme s'il y avait d'autres enfants autour de lui. Il a tendu le biberon. Il est revenu en arrachant la tétine, et me l'a fait remettre, a retendu le biberon dehors, a laissé la porte ouverte, m'a tourné le dos, a avalé deux gorgées de lait, et face à moi a arraché la tétine, renversé la tête en arrière, s'est inondé de lait, a versé le reste sur moi. Et, pris de panique, il est parti, inconscient et aveugle. J'ai dû le ramasser dans l'escalier où il commençait à rouler.

J'ai eu l'impression qu'il avait avalé la destruction à ce moment-là où la porte ouverte et le lait étaient liés.

La scène du pot qui a suivi était marquée du même caractère de destruction. Il se croyait obligé, au début du traitement, de faire caca en séance, en pensant que s'il me donnait quelque chose il me gardait. Il ne pouvait le faire que serré contre moi, s'asseyant sur le pot, tenant d'une main mon tablier, de l'autre main le biberon ou un crayon, dans un grand état de peur. Il mangeait après, et surtout avant. Et pour le pipi il buvait.

L'intensité émotionnelle témoignait d'une grande peur. Et la dernière de ces scènes a éclairé la relation pour lui entre la défécation et la destruction par les changements.

Au cours de cette scène, il avait commencé par faire caca, assis à côté de moi. Puis, son caca à côté de lui, il feuilletait les pages d'un livre, tournant les pages. Puis il a entendu un bruit à l'extérieur. Fou de peur, il est sorti, a pris son pot et l'a déposé devant la porte de la personne qui venait d'entrer dans la pièce à côté. Puis il est revenu dans la pièce où j'étais et s'est plaqué contre la porte, en hurlant « le loup! le loup! ».

J'ai eu l'impression d'un rite propitiatoire. Ce caca, il était incapable de me le donner. Il savait dans une certaine mesure que je ne l'exigeais pas. Il est allé le mettre à l'expéditeur, il savait bien qu'il allait être jeté, donc détruit. Je le lui ai expliqué. Là-dessus, il est allé chercher le pot, l'a remis dans la pièce, à côté de moi, l'a caché avec un papier, comme pour n'être pas obligé de le donner.

Alors il commença d'être agressif contre moi, comme si en lui donnant la permission de se posséder à travers ce caca dont il pouvait disposer, je lui avais donné la possibilité d'être agressif. Évidemment, jusque-là, ne pouvant pas posséder, il n'avait pas le sens de l'agressivité, mais de l'autodestruction, ce qui expliquait d'ailleurs son comportement avec les autres enfants.

A partir de ce jour, il ne s'est plus cru obligé de faire caca en séance, il a employé des substituts symboliques : le sable. Il a montré la représentation confuse qu'il avait de lui-même. Son état d'anxiété, d'agitation devenait de plus en plus grand dans la vie; il devenait intenable. Moi-même, j'assistais en séance à de véritables tourbillons avec lesquels j'avais assez de peine d'intervenir.

Ce jour-là, après avoir bu un peu de lait, il en a renversé par terre, puis a jeté du sable dans la cuvette d'eau, a rempli le biberon avec du sable et de l'eau, a fait pipi dans le pot, a mis du sable dedans. Puis ramassa du lait mélangé de sable et d'eau, ajouta le tout dans le pot, mettant par-dessus le poupon en caoutchouc et le biberon. Et il m'a confié le tout.

À ce moment-là, il est allé ouvrir la porte, et est revenu la figure convulsée de

peur, a repris le biberon qui était dans le pot et l'a cassé, s'acharnant dessus jusqu'à -172-

le réduire en petites miettes. Puis il les ramassa soigneusement et les a enfouies dans le sable du pot. Il était dans un tel état qu'il a fallu que je le redescende, sentant que je ne pouvais plus rien pour lui. Il a emporté ce pot. Une parcelle de sable est tombée par terre, déclenchant chez lui une invraisemblable panique. Il a fallu qu'il ramasse la moindre bribe de sable, comme si c'était un morceau de lui-même, et il hurlait « Le loup! le loup! » Il n'a pas pu supporter de rester dans la collectivité, il n'a pu supporter qu'aucun autre enfant s'approche. On dut le coucher dans un état de tension intense, qui ne céda de façon spectaculaire qu'après une débâcle diarrhéique, qu'il étendit partout avec ses mains dans son lit ainsi que sur les murs.

Toute cette scène était si pathétique, vécue avec une telle angoisse, que j'étais très inquiète, et j'ai commencé à réaliser l'idée qu'il avait de lui-même.

Il l'a précisé le lendemain, où j'avais dû le frustrer, il a couru à la fenêtre, l'a ouverte, a crié « le loup! », et voyant son image dans la vitre, l'a frappée en criant « le loup! le loup! ». Robert se représentait ainsi, il était le loup, donc ce principe de destruction qu'il frappe dans sa propre image, ou qu'il évoque avec tant de tension. Ce pot où il a mis ce qui entre en lui-même et ce qui en sort, le pipi et le caca, puis une image humaine, la poupée, puis les débris du biberon, c'était vraiment une image de lui-même, semblable à celle du loup, comme a témoigné la panique lorsqu'un peu de sable était tombé par terre. Successivement et à la fois il est tous ces éléments qu'il a mis dans le pot, les morceaux du biberon cassé, qui restent la dernière image de lui-même juste après avoir relié cette action de le casser avec la porte, l'extérieur, les changements.

Il n'était qu'une série d'objets par lesquels il entrait en contact avec la vie quotidienne, symboles des contenus de son corps : le sable est le symbole des fèces, l'eau, celui de l'urine, et le lait, celui qui entre dans son corps. Mais la scène du pot montre qu'il différenciait très peu tout cela. Pour lui, tous les contenus sont unis dans un même sentiment de destruction permanente de son corps qui, par opposition à ces contenus, représente le contenant, et que Robert a symbolisé par le biberon cassé.

À la phase suivante, il exorcisait le loup. Exorcisme, car cet enfant me donnait l'impression d'être un possédé et que, grâce à ma permanence, il a pu exorciser, avec un peu de lait qu'il avait bu, les scènes de la vie quotidienne qui lui faisaient tant de mal.

À ce moment-là, mes interprétations ont surtout tendu à différencier les contenus de son corps au point de vue affectif : le lait est ce qu'on reçoit. Le caca est ce qu'on donne, et sa valeur dépend du lait qu'on a reçu. Le pipi est agressif. De nombreuses séances se sont déroulées. A ce moment-là, où il faisait pipi -173-

dans le pot, et ensuite il m'annonçait « pas caca, c'est pipi », il était désolé. Je le rassurais lui disant qu'il avait trop peu reçu pour pouvoir donner quelque chose sans que cela le détruise. Cela le rassurait. Il pouvait alors aller vider le pot aux cabinets.

Le vidage du pot s'entourait de beaucoup de rites de protection. Il commença par vider l'urine dans le lavabo des W.-C. en laissant le robinet d'eau couler de façon à pouvoir remplacer l'urine par l'eau. Il remplissait le pot le faisant déborder largement, comme si un contenant n'avait d'existence que par son contenu et devait déborder comme pour le contenir à son tour. Il y a là une vision syncrétique de l'être dans le temps, comme contenant et en même temps comme contenu, comme dans la vie intra-utérine.

Il retrouve ici cette image confuse qu'il avait de lui-même. Il vidait ce pipi, et essayait de le rattraper, persuadé que c'était lui qui s'en allait. Il hurlait « le loup! », et le pot ne pouvait avoir pour lui de réalité que plein. Toute mon attitude fut de lui montrer la réalité du pot qui restait après avoir été vidé de son pipi, comme lui Robert restait après avoir fait pipi, comme le robinet n'était pas entraîné par l'eau qui coule, mais était toujours là, même quand l'eau ne coulait pas.

À travers ces interprétations et ma permanence, Robert progressivement introduisit un délai entre le vidage et le remplissage, jusqu'au jour où il a pu revenir triomphant avec un pot vide dans son bras. Il avait visiblement gagné l'idée de permanence de son corps.

Parallèlement, il menait une autre expérience de son corps. Ses vêtements étaient pour lui son contenant, et lorsqu'il en était dépouillé, c'était la mort certaine. La scène du déshabillage était pour lui l'occasion de véritables crises; la dernière avait duré trois heures, pendant laquelle le personnel le décrivait comme « possédé », il hurlait « le loup! », courant d'une chambre à l'autre, étalant les fèces qu'il trouvait dans les pots sur les autres enfants; il n'avait pu se calmer qu'attaché.

Le lendemain de cette scène, il est venu en séance, a commencé à se déshabiller dans un grand état d'anxiété, et tout nu il est monté dans le lit. Il a fallu trois séances pour qu'il arrive à boire un peu de lait tout nu dans le lit. Il montrait la fenêtre et la porte, et frappait son image en hurlant «le loup! ».

Parallèlement, dans la vie quotidienne, le déshabillage a été facile, mais suivi alors d'une grande dépression; il se mettait à sangloter le soir sans raison, et il descendait se faire consoler par la surveillante en bas, et il s'endormait dans ses bras. En conclusion de cette phase, il a exorcisé avec moi le vidage du pot, ainsi -174-

que la scène du déshabillage, il l'a fait au travers de ma permanence qui avait rendu le lait un élément constructeur. Mais Robert, poussé par la nécessité de construire un minimum, n'a pas touché au passé, il n'a compté qu'avec le présent de sa vie quotidienne, comme s'il était privé de mémoire.

Dans la phase suivante, c'est moi qui suis devenu le loup. Et il profite du peu de construction qu'il a fait pour projeter sur moi tout le mal qu'il avait bu, et en quelque sorte retrouver ainsi la mémoire. Il va pouvoir devenir progressivement agressif. Cela va devenir tragique. Poussé par le passé, il faut qu'il soit agressif contre moi, en même temps) e suis dans le présent celle dont il a besoin. Je dois le rassurer par mes interprétations, lui parler du passé qui l'oblige à être agressif, ce qui n'entraîne pas ma disparition ni son changement de lieu, ce qui était pris par lui comme une punition.

Comme il avait été agressif contre moi, il essayait de se détruire, il se représentait par un biberon non cassé et il essayait de le casser. Je le lui retirais des mains, il n'était pas en état de supporter de le casser. Il reprenait le cours de la séance et de son agressivité contre moi.

À ce moment-là, il m'a fait jouer le rôle de sa mère affamante, m'a obligé à m'asseoir sur une chaise où il y avait sa timbale de lait, afin que je renverse ce lait, le privant ainsi de sa nourriture bonne. Alors il s'est mis à hurler « le loup! », a pris le berceau et le bébé et les a jetés dehors par la fenêtre, dans un état furieux d'accusation contre moi. Il s'est retourné alors contre moi et m'a fait ingurgiter de l'eau sale dans une grande violence, en hurlant « le loup! le loup! ». Ce biberon représentait la mauvaise nourriture à cause de la séparation et de tous les changements, après une mauvaise mère qui l'avait privé de nourriture.

Parallèlement, il m'a chargée d'un autre aspect de la mauvaise mère, celle qui part. Il m'a vue partir un soir de l'institution. Le lendemain il a réagi, il m'avait déjà vu partir d'autres fois, mais sans être capable d'exprimer l'émotion qu'il pouvait en ressentir. Ce jour-là, il a fait pipi sur moi dans un grand état d'agressivité et aussi d'anxiété. Cette scène n'était que le prélude à une scène finale qui eut pour résultat de me charger définitivement de tout le mal qu'il avait subi et de projeter en moi « le loup! ».

J'avais donc ingurgité le biberon avec l'eau sale, reçu le pipi agressif sur moi parce que je partais. J'étais donc le loup. Robert s'en sépara au cours d'une séance en m'enfermant aux cabinets, pendant que lui retournait dans la pièce de séance, seul, montait dans le lit vide et se mettait à gémir. Il ne pouvait pas m'appeler, et il fallait bien que je revienne, puisque j'étais la personne permanente. Je suis revenue. Robert était étendu, le visage pathétique, le pouce maintenu à deux -175-

centimètres de sa bouche. Et, pour la première fois dans une séance, il m'a tendu les bras et s'est fait consoler.

À partir de cette séance, on assiste dans sa vie à un changement total de comportement. Cet enfant qui agressait les autres, les étranglait, déchirait avec les dents, est devenu l'être le plus doux qui soit, défendant les petits, les consolant, les faisant manger.

J'ai eu l'impression qu'il avait exorcisé le loup. À partir de ce moment, il n'en a plus parlé, et il a pu alors passer à la phase suivante : la régression corps, cette construction de *l'ego-body* qu'il n'avait jamais pu faire.

Pour employer la dialectique qu'il avait toujours employée, des contenuscontenants, Robert devait, pour se construire, être mon contenu, mais il devait s'assurer de ma possession, c'est-à-dire son futur contenant.

Il a commencé cette période en prenant un seau plein d'eau, dont l'anse était une corde. Cette corde, il ne pouvait absolument pas supporter qu'elle soit attachée aux deux extrémités. Il fallait qu'elle pende d'un côté. J'avais été frappé de ce que, lorsque j'avais été obligée de la resserrer pour porter le seau, cela le mettait dans un état de douleur presque physique. Jusqu'au jour où, dans une scène, il a mis le seau plein d'eau entre ses jambes, a pris la corde et l'a attachée à son ombilic. J'ai eu alors l'impression que le seau était moi, et il se rattachait à moi par une corde, cordon ombilical. Ensuite, il renversait le contenu du seau d'eau, se mettait tout nu, puis s'allongeait dans cette eau, en position fœtale, recroquevillé, s'étirant de temps en temps, et allant jusqu'à ouvrir sa bouche et la refermer sur le liquide, comme un fœtus boit le liquide amniotique, ainsi que l'ont montré les dernières expériences américaines. Toutes ces activités étaient le calque évident de l'activité fœtale. Et j'avais l'impression qu'il se construisait, grâce à ça.

Au début excessivement agité, puis il prit conscience d'une certaine réalité de plaisir, et tout aboutit à deux scènes capitales agies avec un recueillement extraordinaire et un état de plénitude étonnant étant donné son âge et son état.

Dans la première de ces scènes, Robert, tout nu, face à moi, a ramassé de l'eau dans ses mains jointes, et l'a portée à hauteur de ses épaules et l'a fait couler le long de son corps. Il a recommencé ainsi plusieurs fois, puis m'a dit alors doucement «Robert, Robert», prenant conscience de son corps. Ce baptême par l'eau - car c'était un baptême, étant donné le recueillement qu'il y mettait - fut suivi d'un baptême par le lait.

Il avait commencé par jouer dans l'eau avec plus de plaisir que de recueillement. Ensuite, il a pris son verre de lait et le but. Puis il a remis la tétine et a commencé à faire couler le lait du biberon le long de son corps. Comme ça n'allait -176-

pas assez vite, il a enlevé la tétine et a recommencé, faisant couler le lait sur sa poitrine, son ventre et le long de son pénis avec un sentiment intense de plaisir. Puis il s'est tourné vers moi, et m'a montré ce pénis, le prenant dans sa main, l'air ravi. Ensuite il a bu du lait, s'en mettant ainsi dessus et dedans, de façon que le contenu soit à la fois contenu et contenant, retrouvant là cette scène qu'il jouait avec l'eau.

Dans les phases qui suivirent, il va passer au stade de construction orale. Ce stade est extrêmement difficile et très complexe. D'abord, il a 4 ans et il vit le plus primitif des stades. De plus, les autres enfants que je prends alors en traitement dans cette institution sont des filles, ce qui est un problème pour lui. Enfin les *patterns* de comportement de Robert n'ont pas totalement disparu et ont tendance à revenir chaque fois qu'il y a frustration.

Dans les séances qui ont suivi ce baptême par l'eau et par le lait, Robert a commencé par vivre cette symbiose qui caractérise la relation primitive mère enfant. Mais lorsque l'enfant le vit vraiment, il n'existe normalement aucun problème de sexe, au moins dans le sens du nouveau-né vers sa mère. Tandis que là il y en avait un. Et Robert devait faire la symbiose, soit avec une mère phallique, telle qu'il était prêt à l'accepter, soit avec une mère féminine, ce qui posait alors le problème de castration, le problème était d'arriver à lui faire recevoir la nourriture sans que cela entraîne sa castration.

Il a d'abord vécu cette symbiose dans une forme simple. Assis sur mes genoux, il mangeait. Ensuite, il prenait ma bague et ma montre et se les mettait, ou bien il prenait un crayon dans ma blouse et le cassait avec ses dents. Alors je le lui ai interprété. Cette identification à une mère phallique castratrice resta alors sur le plan du passé, et s'accompagna alors d'une agressivité réactionnelle qui évolua dans ses motivations. Il ne cassait plus la mine de son crayon que par autopunition de cette agressivité.

Par la suite, il put boire le lait au biberon, allongé dans mes bras, mais c'est lui-même qui tenait le biberon, et ce n'est que plus tard qu'il a pu le recevoir directement, moi tenant le biberon, comme si tout le passé lui interdisait de recevoir en lui par moi le contenu d'un objet aussi essentiel.

Son désir de symbiose était encore en conflit avec ce qu'on vient de voir. C'est pourquoi il prit le biais de se donner le biberon à lui-même. Mais à mesure que Robert faisait l'expérience, au travers d'autres nourritures, comme bouillies et gâteaux, que la nourriture qu'il recevait de moi à travers cette symbiose ne l'identifiait pas à moi au point d'être une fille, il put alors recevoir de moi. Il a d'abord tenté de se différencier de moi en partageant avec moi, il me donnait à -177-

manger et disant, se palpant « Robert », puis me palpant « pas Robert ». je me suis beaucoup servi de ça dans mes interprétations pour l'aider à différencier très rapidement. La situation cessa d'être seulement entre lui et moi, et il fit intervenir les petites filles que j'avais en traitement.

C'était un problème de castration, puisqu'il savait qu'avant lui et après lui une petite fille montait en séance avec moi. Et la logique émotionnelle voulait qu'il se fasse fille, puisque c'était une fille qui rompait la symbiose avec moi dont il avait besoin. La situation était conflictuelle. Il l'a jouée de différentes façons, faisant pipi assis sur le pot, ou bien le faisant debout en se montrant réellement agressif.

Robert était donc maintenant capable de recevoir, et capable de donner; il me donna alors son caca sans crainte d'être châtré par ce don.

Nous arrivons alors à un palier du traitement qu'on peut résumer ainsi : le contenu de son corps n'est plus destructeur, mauvais, il est capable d'exprimer son agressivité par le pipi fait debout, sans que l'existence et l'intégrité du contenant, c'est-à-dire du corps, soient mises en cause.

Le QD au Gesell est passé de 43 à 80, et au Terman-Merill il a un QI de 75. Le tableau clinique a changé, les troubles moteurs ont disparu, le prognathisme aussi. Avec les autres enfants il est devenu amical. On peut commencer à l'intégrer à des activités de groupe. Seul le langage reste rudimentaire, il ne fait jamais de phrases, n'emploie que les mots essentiels.

Puis, je pars en vacances, suis absente pendant deux mois.

Lorsque je suis revenue, il a joué une scène intéressante montrant la coexistence en lui des *patterns* du passé et de la construction faite dans le présent. Pendant mon absence, son comportement est resté tel qu'il était, c'est-à-dire qu'il a exprimé sur son ancien mode, d'une façon très riche en raison de l'acquis, ce que la séparation représentait pour lui, et qu'il craignait de me perdre.

Lorsque je suis revenue, il a vidé, comme pour les détruire, le lait, son pipi, son caca, puis a enlevé son tablier et l'a jeté dans l'eau. Il a donc détruit ainsi ses anciens contenus et son ancien contenant, retrouvés par le traumatisme de mon absence.

Le lendemain, débordé par sa réaction psychologique, Robert s'exprimait sur le plan somatique : diarrhée profuses, vomissement, syncope. Robert se vidait complètement de son image passée. Seule ma permanence pouvait faire la liaison avec une nouvelle image de lui-même, comme une nouvelle naissance.

À ce moment-là, il a acquis cette nouvelle image de lui-même. Nous le voyons en séance rejouer des anciens traumatismes que nous ignorions. Un surtout: Robert avait bu le biberon et il a mis la tétine dans son oreille, il en a rebu, -178-

il a ensuite cassé le biberon dans un état de violence très grande. Il a été capable de le faire sans que l'intégrité de son corps en ait souffert. Il s'était séparé de son symbole du biberon et pouvait s'exprimer par le biberon en tant qu'objet. Cette séance était tellement frappante, il l'a répétée deux fois, que j'ai fait une enquête pour savoir comment s'était passée son antrotomie subie à 5 mois. On apprit alors que, dans le service d'O.R.L. où il avait été opéré, il n'avait pas été anesthésié, et que pendant cette opération douloureuse, on lui maintenait dans la bouche un biberon d'eau sucrée.

Cet épisode traumatique a éclairé l'image que Robert avait construite d'une mère affamante, paranoïaque, dangereuse qui certainement l'attaquait; puis cette séparation; un biberon maintenu de force lui faisant avaler ses cris et le mal qu'on lui faisait, le gavage par tube; et 25 changements successifs.

Robert ne pouvait pas avoir d'autre image de lui-même. J'ai eu l'impression que le drame de Robert était que tous les fantasmes oraux-sadiques qu'il avait pu avoir s'étaient réalisés par ces conditions d'existence, ces fantasmes étaient devenus la réalité.

Dernièrement, j'ai dû le confronter avec une réalité. J'ai été absente pendant un an, et je suis revenue enceinte de huit mois. Il m'a vue enceinte. Il a commencé par jouer des fantasmes de destruction de cet enfant. J'ai disparu pour l'accouchement. Pendant mon absence, mon mari l'a pris en traitement, et il a joué la destruction de cet enfant. Lorsque je suis revenue, il m'a vue plate, et sans enfant. Il était donc persuadé, étant toujours à ce stade, que ses fantasmes étaient devenus réalité, qu'il avait tué cet enfant, donc que j'allais le tuer.

Il a été extrêmement agité pendant ces 15 derniers jours, jusqu'au jour où il a pu me le dire. Alors là je l'ai confronté avec la réalité, je lui ai amené ma fille, de façon à ce qu'il puisse maintenant faire la coupure. Son état d'agitation est tombé net, et quand je l'ai repris en séance le lendemain, il a commencé à m'exprimer enfin un sentiment de jalousie, il s'attachait à quelque chose de vivant et non pas à la mort.

Cet enfant est toujours resté au stade où les fantasmes étaient réalité. La réalité lui avait imposé ses fantasmes. Grâce à ses fantasmes de construction intra-utérine, qui, dans le traitement, ont été réalité, il a pu faire cette construction étonnante. S'il avait dépassé ce stade, je n'aurais pas pu obtenir cette construction de lui-même.

Comme je le disais hier, j'ai eu l'impression que cet enfant avait sombré sous le réel, qu'il n'y avait chez lui au début traitement, aucune fonction symbolique, et encore moins de fonction imaginaire.

LACAN - Il avait quand même deux mots.

HYPPOLITE - C'est sur le mot « le loup » que je voudrais poser une question. D'où est venu « le loup » ?

Mme LEFORT - Dans les institutions d'enfants, on voit souvent les infirmières faire peur avec le loup. Dans l'institution où je l'ai pris en traitement, un jour où les enfants étaient insupportables, on les a enfermés au jardin d'enfants, et une infirmière est allée à l'extérieur faire le cri du loup pour les rendre sages. Il a donné cette forme qu'il a concrétisée.

HYPPOLITE - Il resterait à expliquer pourquoi cette histoire du loup dont la peur s'est fixée sur lui, comme sur tant d'autres enfants.

Mme LEFORT - Le loup était évidemment la mère dévorante, en partie. HYPPOLITE - Croyez-vous que le loup est toujours la mère dévorante ? Mme LEFORT - Dans les histoires enfantines, on dit toujours que le loup va

manger. Au stade sadique-oral, l'enfant a envie de manger sa mère, donc il pense que sa mère va le manger, et ce loup dont on le menace va le manger, donc sa mère va le manger, elle devient le loup. je crois que c'est probablement la genèse. je ne suis pas sûre.

Il y a dans l'histoire de cet enfant des tas de choses ignorées, que je n'ai pas pu savoir. je crois que c'est grâce à ça qu'il a donné cette image, le loup. Quand il voulait être agressif contre moi, il ne se mettait jusqu'à présent pas à quatre pattes, et n'aboyait pas. Maintenant il le fait. Maintenant il sait qu'il est un humain, mais il a besoin, de temps en temps, de s'identifier à un animal, comme le fait un enfant de 18 mois. Et quand il veut être agressif il se met à quatre pattes, et fait « ouh, ouh », sans la moindre angoisse. Puis il se relève et continue le cours de la séance. 11 ne peut encore exprimer son agressivité qu'à ce stade.

HYPPOLITE - Oui, il surmonte ainsi... C'est entre zwingen et bezwingen. C'est toute la différence entre le mot où il y a la contrainte et celui où il n'y a pas la contrainte. La contrainte, Zwang, qui est le loup qui lui donne l'angoisse, et l'angoisse surmontée, Bezwingung, le moment où il joue le loup.

Mme LEFORT - Oui, je suis bien d'accord.

LACAN - « Le loup » naturellement pose tous les problèmes du symbolisme, qui n'est pas du tout limitable, puisque vous voyez bien que nous sommes forcés d'en chercher l'origine dans une symbolisation générale. Pourquoi le loup ? Ce n'est pas un personnage qui nous reste tellement familier, dans nos contrées tout au moins. Le fait que ce soit le loup qui soit choisi pour produire ces effets

nous relie directement avec une fonction plus large, sur le plan mythique, folk-180-

lorique, religieux primitif. Nous voyons jouer au loup un rôle. Et le fait qu'il se rattache ainsi à toute une filiation, par quoi nous arrivons aux sociétés secrètes, avec ce qu'elles comportent d'initiatique dans l'adoption soit d'un totem, soit d'une façon plus précise de l'organisation de ce style de communauté, identification à un personnage.

Nous ne pouvons pas faire ces distinctions de plan à propos d'un phénomène aussi élémentaire. Mais ce *Surmoi...* je voulais attirer votre attention, vous verrez que des questions qui se poseront à nous par la suite, c'est la fonction réciproque, la différence entre ce qu'on doit appeler *Surmoi,* dans le déterminisme du refoulement et ce qu'on doit appeler *idéal du Moi.* Je ne sais pas si vous vous êtes aperçus de ceci : qu'il y a là deux conceptions qui, dès qu'on les fait intervenir dans une dialectique quelconque pour expliquer un comportement de malade, paraissent dirigées exactement dans un sens contraire. Le *Surmoi* étant simplement contraignant, *l'idéal du Moi* étant exaltant.

Ce sont des choses qu'on tend à effacer, parce qu'on passe de l'un à l'autre comme si les deux termes étaient synonymes. C'est une question qui méritera d'être posée à propos de la relation transférentielle à propos de l'analyste, selon l'angle sous lequel on aborde le problème, quand on cherchera ce qu'on appelle le fondement de l'action thérapeutique. On dira que le sujet identifie l'analyste à son *idéal du Moi ou* au contraire à son *Surmoi,* et on substituera l'un à l'autre dans le même texte, au gré des points successifs de la démonstration, sans expliquer très bien la différence.

Je serai certainement amené, je ne l'ai pas fait plus tôt parce que je veux me limiter au plan des textes où nous sommes, et la notion du *Surmoi* n'a pas été élaborée, à examiner la question de ce que c'est dans les différents registres que nous repérons, comment il faut considérer ce *Surmoi.* En devançant ceci, je dirai qu'il est tout à fait impossible de situer - sauf d'une façon tout à fait mythique et à la façon d'un mot clef, d'un mot force, d'une élaboration mythique qu'on manie pour l'usage qu'on peut en faire, sans chercher plus loin, une nouvelle idole. Si nous ne nous limitons pas à cet usage aveugle d'un terme, à cet usage sur le plan théorique mythique, si nous voulons chercher à comprendre ce qu'est le *Surmoi,* chercher ce que sont ses éléments essentiels, eh bien, sûrement le *Surmoi,* à la différence de *l'idéal du* Moi, se situe essentiellement et radicalement sur le plan symbolique de la parole. Le *Surmoi* est un impératif, le *Surmoi,* comme l'indiquent le bon sens et l'usage qu'on en fait, est cohérent avec le registre et la notion de loi, c'est-à-dire l'ensemble du système du langage, pour autant qu'il définit la situa-

*tion de l'homme en tant que tel, et non pas seulement de l'individu biolo*gique.

D'autre part, ce que nous pouvons aussi accentuer, c'est le caractère souvent souligné et élaboré, le caractère au contraire insensé, aveugle, de pur impératif, de simple tyrannie qu'il y a dans le Surmoi. Ce qui permet d'indiquer dans quelle direction nous pouvons faire la synthèse de ces notions. je dirai très évidemment que le Surmoi d'une part a un certain rapport avec la loi, et d'autre part a un rapport exactement contraire : c'est une loi insensée, une loi réduite à quelque chose qui va jusqu'à en être la méconnaissance. C'est toujours ainsi que nous... agir dans le névrosé ce que nous appelons le Surmoi, ce pour quoi l'élaboration de la notion dans l'analyse a été nécessaire, dans la mesure où cette morale du névrosé est une morale insensée, destructrice, purement opprimante, intervenant toujours dans une fonction qui est littéralement par rapport au registre de la loi presque antilégale.

Le Surmoi est à la fois la loi et sa destruction, sa négation. Le Surmoi est essentiellement la parole même, le commandement de la loi, pour autant qu'il n'en reste plus que sa racine. La loi se réduit tout entière à quelque chose qu'on ne peut même pas exprimer, comme le « tu dois », qui est simplement une parole privée de tous ses sens. Et c'est dans ce sens que le Surmoi finit par s'identifier à ce qu'il y a seulement de plus ravageant, de plus fascinant, dans les expériences prématurées, primitives du sujet, qui finit par s'identifier à ce que j'appelle la figure féroce, à la fois avec les figures que d'une façon plus ou moins directe nous pouvons lier aux traumatismes primitifs, quels qu'ils soient, qu'a subis l'enfant.

Mais ce que nous voyons là, c'est en quelque sorte, dans un cas privilégié et incarné, cette fonction du langage, nous la touchons du doigt sous sa forme la plus réduite, en fin de compte sous la forme d'un mot auquel nous ne sommes même pas capables, nous-mêmes, de définir pour l'enfant le sens et la portée, que se réduit quelque chose qui pourtant le relie à la communauté humaine. Comme vous l'avez pertinemment indiqué, ce n'est pas seulement un enfantloup qui aurait vécu dans la simple sauvagerie, c'est quand même un enfant parlant, mais c'est par ce loup que vous avez eu dès le début possibilité d'instaurer le dialogue.

Ce qu'il y a d'admirable dans cette observation c'est le moment où disparaît cet usage du mot « le loup », après une scène que vous avez décrite, et comment autour de ce pivot du langage, de ce rapport à ce mot « le loup », qui est pour lui en quelque sorte le résumé d'une loi, autour de ce mot « le loup » se passe le -182-

virage de la première à la seconde phase. Comment ensuite commence une élaboration extraordinaire dont la terminaison sera ce bouleversant autobaptême, qui se termine par la prononciation de son propre prénom. Nous ne pouvons pas ne pas toucher là du doigt quelque chose d'extraordinairement émouvant, le rapport fondamental, sous sa forme la plus réduite, de l'homme au langage. Qu'avez-vous encore à poser?

Mme LEFORT - Uniquement comme diagnostic.

LACAN - Comme diagnostic, eh bien... il y a des gens qui ont déjà pris position là-dessus, Lang ? On m'a dit que vous aviez dit quelque chose hier soir làdessus, et ce que vous avez dit m'a paru intéressant. Je pense que le diagnostic que vous avez porté n'est qu'un diagnostic analogique. Si on le place dans le tableau qui existe, que nous connaissons, dans la nosographie, si on peut le situer quelque part, vous avez prononcé le mot de ?

Dr LANG - De délire hallucinatoire. Par rapport à cet ensemble, à ce magma plus ou moins informe de schizophrénie où on peut toujours essayer de chercher une analogie entre des troubles assez profonds du comportement des enfants; c'est quelque chose qui nous satisfait parce que nous le connaissons chez des adultes. Et le plus souvent on parle de schizophrénie infantile quand on ne comprend pas très bien ce qui se passe.

Il y a un élément essentiel qui manque pour la schizophrénie, la dissociation. Il n'y a pas dissociation, parce qu'il y a à peine construction. Cela m'a semblé plutôt rappeler certaines formes d'organisation du délire hallucinatoire. J'ai fait de grandes réserves hier soir, car il y a un pas à franchir, celui de l'observation directe de l'enfant de tel âge à ce que nous connaissons de la nosographie habituelle. Et il y aurait dans ce cas des tas de choses à expliciter.

LACAN - Oui. C'est évidemment ainsi que je l'ai compris quand on me l'a rapporté, car un délire hallucinatoire, au sens où vous l'entendez d'une psychose hallucinatoire chronique, n'a qu'une chose commune avec ce qui se passe chez ce sujet, c'est cette dimension, qu'a finement remarquée Mme Lefort, qui est que cet enfant ne vit que le réel. C'est dans toute la mesure où le mot « hallucination » signifie quelque chose, savoir ce sentiment de réalité, pour autant qu'elle dépasse et se dégage de toute interprétation, il y a quelque chose de véritablement assumé comme réel par le patient.

Nous pouvons dire une chose semblable. Vous savez combien cela reste, même dans une psychose hallucinatoire, problématique. Il y a dans la psychose hallucinatoire chronique de l'adulte une synthèse de l'imaginaire et du réel, qui est tout le problème de la psychose. Il y a une élaboration imaginaire secondaire -183-

qui est justement ce que Mme Lefort a mis en relief ici, comme étant littéralement la non-inexistence, mais à l'état naissant.

Cette observation, je ne l'avais pas revue depuis longtemps. La dernière fois où nous nous sommes rencontrés, je vous avais fait le grand schéma du vase, des fleurs, où les fleurs sont imaginaires virtuelles et illusoires, et le vase réel, ou inversement, car on peut disposer l'appareil dans le sens contraire.

je ne peux pas à cette occasion vous faire remarquer la pertinence de cette espèce de modèle, du rapport entre les fleurs-contenu et le vase-contenant, car il est bien certain que le système contenant-contenu, pour autant que je l'ai mis au premier plan de la signification que je donne au stade du miroir, nous le voyons, là, jouer à plein, à nu. Nous voyons véritablement l'enfant en train de se conduire avec une fonction plus ou moins mythique, et tout ce qu'il fourre ou sort de dedans, et avec la façon qu'il a de se comporter à l'endroit de ce contenant, et comme l'a noté Mme Lefort à la fin de pouvoir le supporter vide, c'est-à-dire à proprement parler à l'état de contenant, et l'identification de ce vase comme tel avec une entité pour la première fois un objet proprement humain, c'est-à-dire un objet instrumental, l'instrument détaché de sa fonction, alors que jusque-là il ne pouvait le supporter que fonction-néant; c'est une chose également extraordinairement expressive et significative des éléments de construction, non pas du monde humain, du monde en tant que dans le monde humain il y a non seulement de l'« utile », mais aussi de l'« outil », c'est-à-dire des instruments, des choses qui sont indépendantes, qui existent en tant que telles.

HYPPOLITE - Universelles.

D' LANG - Le passage de la position verticale du loup à la position horizontale est très amusant, on en a parlé. Il me semble justement que le loup du début, c'est vécu.

LACAN - Ça n'est ni lui ni quelqu'un d'autre, au début. Dr LANG - C'est la réalité.

LACAN - Non, je crois que c'est essentiellement la parole réduite à son trognon, si je puis dire, ce n'est ni lui ni quelqu'un d'autre. Il est évidemment le loup, pour autant qu'il dit cette parole-là. Mais quiconque est le loup, c'est n'importe quoi en tant que ça peut être nommé. Vous voyez là la parole à l'état nodal.

Là nous avons un Moi complètement chaotique. La parole est arrêtée, mais c'est pourtant à partir de là qu'il pourra prendre sa place et se construire.

D` BARGUSS - j'avais fait remarquer qu'à un moment il y avait un changement, quand l'enfant jouait avec ses excréments, il a à un moment donné chargé et pris du sable et de l'eau. je parlais plutôt de l'imaginaire, c'est effectivement -184-

l'imaginaire qu'il commençait à construire et à manifester. Et il a pu y avoir déjà une certaine distance plus grande avec l'objet, d'abord ses excréments, et ensuite il a été de plus en plus loin. je ne crois pas qu'on puisse parler de symbole au sens où vous l'entendez. Et hier j'ai eu l'impression que Mme Lefort en parlait au contraire dans le sens de symbole.

Mme LEFORT -je n'ai pas très bien approfondi cette question.

LACAN - C'est une question difficile, et c'est justement celle où nous nous exerçons ici, dans la mesure où ça peut être la clef de ce que nous désignons comme *Moi.* Le *Moi,* qu'est-ce que c'est? Ce ne sont pas des instances homogènes. Les unes sont des réalités, les autres sont des images, des fonctions imaginaires. Le *Moi* lui-même en est une.

C'est ce sur quoi je voudrais en venir avant de nous quitter, ce qu'il ne faut pas omettre, c'est ce que vous nous avez dit au début, le comportement moteur de cet enfant. Vous nous l'avez décrit de façon passionnante au début. Cet enfant semble n'avoir aucune lésion des appareils. Il a maintenant un comportement moteur de quelle nature ? Comment ses gestes de préhension ?

Mme LEFORT - Il n'est plus comme au début.

LACAN - Vous l'avez dépeint comme ne pouvant, au début, quand il voulait atteindre un objet, sur le plan de l'adaptation sensorio-motrice, il ne pouvait saisir ou attraper l'objet que d'un seul geste, et que s'il le manquait il devait le recommencer depuis le départ. Cela suppose toutes sortes de notions : qu'il contrôle l'adaptation visuelle, ceci suppose même des perturbations de la notion de la distance, ce qui montre là des choses intéressantes, la dépendance de fonctions qui pourraient être élaborées théoriquement comme se situant sur un plan seulement élémentaire, de l'intégrité des appareils sensoriels et moteurs, même au niveau animal, suffisait. Cet enfant sauvage peut toujours, comme un petit animal bien organisé, attraper ce qu'il désire. D'après ce que vous avez dit, il y avait faute ou lapsus de l'acte qu'il ne pouvait corriger qu'en reprenant le tout.

Quoi que nous puissions en penser, ce que nous pouvons tout de même dire en gros, c'est que c'est un enfant chez lequel il ne semble pas qu'il y ait de déficit ni de retard portant sur le système pyramidal. Nous nous trouvons devant des manifestations dont on peut dire qu'elles sont des failles dans les fonctions de synthèse du *Moi,* au sens au moins où nous l'entendons normalement dans la théorie analytique. Il y a autre chose encore que cette absence d'attention que vous avez notée; portrait imagé de cette espèce d'agitation inarticulée de cet enfant au début. C'est aussi une fonction du *Moi* absolument sans conteste qu'il s'agit. Il n'est pas moins intéressant d'en rapprocher étant donné la théorie ana- 185-

lytique de la fonction du sommeil, qui va jusqu'à en faire par certains côtés une fonction du *Moi.*

Mme LEFORT-Une chose intéressante, cet enfant qui ne dormait et ne rêvait pas; du fameux jour où il m'a enfermée, les troubles moteurs se sont atténués, et il s'est mis à rêver la nuit, et à appeler sa mère en rêve, alors qu'avant il n'était pas question de rêve.

LACAN - C'est là que je voulais en venir. je ne manque pas de rattacher directement ce que nous appelons l'atypie du sommeil au caractère absolument anomalique de son développement; de son retard de développement qui se situe précisément sur le plan de l'imaginaire, sur lequel se développe cette observation du *Moi* en tant que fonction imaginaire. Et dans ce registre cette observation est tout à fait spécialement significative, pour autant qu'elle nous permet de noter certaines dépendances qui font que tel point de développement imaginaire étant en retard, il en résulte des choses qui vont beaucoup plus loin que ce que nous appelons le fonctionnement imaginaire, appelons-le si nous voulons superstructure, mais c'est dans la mesure d'une certaine réalisation subjective de cette superstructure que certaines fonctions en apparence inférieures peuvent littéralement se situer.

En d'autres termes, les rapports de fonction, de développement et maturation strictement sensorio-motrice, le rapport entre cela et les fonctions de maîtrise imaginaire chez le sujet, c'est là en gros le très grand intérêt de cette observation. Et toute la question est là : il s'agit de savoir dans quelle mesure c'est cette articulation-là qui est intéressée dans la schizophrénie. Nous ne pourrons jamais, pour autant que cette question restera pendante - et en somme ceci nous montre l'élaboration rationnelle de la schizophrénie - c'est qu'en fait nous pouvons, selon notre penchant et l'idée que chacun de nous se fait de la schizophrénie, de son mécanisme et ressort essentiel, situer ou ne pas situer cela dans le cadre d'une affection schizophrénique.

Il est certain qu'elle n'est pas une schizophrénie au sens d'un état, très exactement dans la mesure où cet état non seulement n'est pas installé, mais où vous nous en montrez la signification et la mouvance.

Mais que quand même c'est une apparence, une structure, une sorte d'image de relation schizophrénique au monde, et il y a toute une série de phénomènes de la série catatonique, à la grande rigueur, que nous pourrions simplement en rapprocher en la mettant dans la même classe, car il est évident qu'il n'y a à proprement parler aucun des symptômes, de sorte que nous ne pourrons pas le situer dans un cadre comme cela autrement que l'a fait Lang, en ne le situant, -186-

que par une espèce de repérage. Si nous supposons certaines choses, certaines déficiences, certains manques d'adaptation humaine, à ce niveau et à cet âge, nous ouvrons quelque chose à ce qui plus tard, analogiquement, se présentera comme une schizophrénie.

je crois quand même que ce cadre, qui est vague par certains côtés, celui de la schizophrénie, est celui où on peut situer nosologiquement un cas semblable. je crois vraiment que l'on ne peut pas plus en dire, si ce n'est que c'est ce que nous appelons un cas de démonstration. Et après tout nous n'avons aucune raison de penser que les cadres nosologiques soient là depuis toute éternité et nous attendaient... Comme disait Péguy,

« Les petites vis entrent toujours dans les petits trous. »

Mais il arrive des situations atypiques, anormales, où des petites vis ne correspondent plus à des petits trous. Qu'il s'agisse de quelque chose de l'ordre psychotique, que nous soyons là plus exactement devant des phénomènes qui puissent se terminer en psychose, ceci ne me parait pas douteux; ce qui ne veut pas dire que toute psychose présente des débuts analogues.

Leclaire, c'est très spécialement à vous que je demande pour la prochaine fois de nous sortir quelque chose de *l'Introduction au narcissisme,* qui se trouve dans le tome IV des *Collected Papers, ou* dans le tome X des *Œuvres complètes, Zur Einführung des Narzissmus. Vous* verrez qu'il ne s'agit que de questions posées précisément par ce registre, l'imaginaire, que nous sommes en train de voir ici. Et les deux sujets de la psychose, d'une part, et de cet amour, et précisément de l'amour en tant qu'il intéresse le transfert. [...] c'est un arc qui joint ces deux points qui ont l'air aussi opposés que possible l'un de l'autre, et qui pourtant sont unis par cette fonction imaginaire.

Bref, tout ce qui, à ce stade de la pensée de Freud, est absolument indispensable pour comprendre la façon pleine dont il comprend et élabore la technique, à savoir cette fonction du narcissisme, telle qu'elle est également à ce stade, contenue dans ce texte, et nous ne pouvons pas l'éviter.

-187-

188

LEÇON X 17 MARS 1954

[La fonction de transfert dans l'imaginaire]

Pour ceux qui n'étaient pas là la dernière fois, je vais situer le problème et l'utilité de l'intervention, maintenant, de l'article *Zur Einführung des Narzissmus.* Vous savez que nous sommes parvenus en un point de notre exposé de la technique, de notre examen des fondements de la technique.

... Puisque je suis amené à modifier un peu l'ordre prévu de cet entretien, aujourd'hui, du fait de la défection de notre ami Leclaire, je serai donc peut-être amené, ce qui ne sera peut-être pas plus mal, à court-circuiter un peu certaines notions que je suis d'habitude amené à vous répéter, à presque vous seriner, dans le dessein de les faire entrer dans vos catégories, et mieux encore dans vos habitudes de pensée.

Comment pourrions-nous résumer le point où nous sommes parvenus ? Je me suis aperçu cette semaine, et je ne peux pas dire sans satisfaction, qu'il y en a quelques-uns d'entre vous qui commencent à s'inquiéter sérieusement de l'usage systématique que le vous suggère ici, depuis un certain temps, d'une référence fondamentale aux catégories du symbolique et du réel. Vous savez que c'est en insistant sur cette notion du symbolique et en vous disant qu'il convient de toujours et strictement en partir pour comprendre ce que nous faisons dans toute la partie positive de notre intervention dans l'analyse, à partir de cette catégorie du symbolique, et toujours vous demander ce que veut dire et comment se situe tel élément de notre intervention, je le répète, spécialement les interventions positives, à savoir l'interprétation.

Nous voici donc arrivés à insister beaucoup sur cette face de la résistance qui

se situe au niveau même de l'émission de la parole pour autant qu'elle peut -189-

exprimer l'être du sujet, pour autant qu'elle y parvient; et peut-on dire qu'elle y parvient? Jusqu'à un certain point elle n'y parviendra jamais. Nous voici, dis-je, arrivés à ce moment, où nous nous posons la question : qu'est-ce alors par rapport à cet élément fondamental de la communication, de la parole? Qu'est-ce et comment se situent tous ces affects, toutes ces références, appelons-les maintenant par leur nom, imaginaires, qui sont proprement, communément évoqués quand on évoque, quand on veut définir l'action inter-psychologique du transfert dans l'expérience analytique? Vous avez bien senti que ça n'allait pas de soi[1].

... Il est là du don de la parole en tant que quand la parole est donnée, les deux sujets, le locuteur, et l'allocutaire, si vous voulez, pour ce qui est de la parole pleine, de la parole en tant qu'elle vise, qu'elle forme cette vérité s'établissant dans la reconnaissance de l'un par l'autre... un des sujets se trouve, après, autre qu'il n'était avant. La signification pleine a fait un acte véritable de la parole... comme étant la parole essentielle ne peut pas être éludée de l'expérience analytique.

Nous ne pouvons pas penser toute l'expérience analytique comme une espèce de jeu, de leurre, de sorte de manigance illusoire, de suggestion après tout, comme on dit. Si l'analyse est effectivement une expérience et réalise un authentique progrès, c'est à ce niveau que doit tenir le dernier terme...

Par rapport à ce dernier terme, je dirai que toute l'analyse tient en deçà. Et même toute la question des... point extrême, est néanmoins quelque chose qui anime tout le mouvement de l'analyse.

Dès ce point posé, vous avez déjà pu vous en apercevoir, beaucoup de choses s'orientent et s'éclairent, et beaucoup de paradoxes, de contradictions apparaissent.

L'importance de cette conception est justement de faire apparaître ces paradoxes et ces contradictions, ce qui ne veut pas dire pour autant opacités et obscurcissements; c'est souvent au contraire ce qui apparaît comme trop harmonieux, trop compréhensible qui recèle en soi quelque opacité; et c'est inversement dans l'antinomie, dans la béance, dans la difficulté, que nous trouvons des chances dé transparence. C'est à ce point de vue là que repose toute notre méthode, et j'espère aussi notre progrès ici.

La première des contradictions, bien entendu, qui apparaît, c'est qu'il est assurément singulier que la méthode analytique, si nous pensons qu'elle vise à

1 - Note de la sténotypiste: «Je vous prie de m'excuser d'un incident technique qui fait que ces pages sont défectueuses, la bande de sténotypie comportant des lacunes que je n'ai pu combler. » -190-

atteindre la parole pleine, procède d'une façon qui paraît, c'est bien le cas de le dire, au maximum un détour, puisqu'elle paraît partir par la voie strictement opposée, à savoir que pour autant qu'elle donne au sujet comme consigne l'objet d'une parole aussi dénouée que possible de toute supposition de responsabilité, qu'elle libère le sujet même de toute exigence d'authenticité, qu'il lui est dit qu'il a à dire tout ce qui -lui passe par la tête, il est bien certain que par là même le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle lui facilite de toutes les façons de retourner dans la voie de ce qui, dans la parole, et je dirais au-dessous, je dirais du niveau de la reconnaissance, c'est-à-dire ce qui concerne très spécifiquement le tiers, l'objet.

Vous avez bien compris que si nous avons situé à ces niveaux la parole dans sa fonction de reconnaissance, qu'est-ce que ça veut dire ? ça veut dire que nous avons discerné par là même deux plans, dans lesquels s'exerce cet échange de la parole humaine, le plan de la reconnaissance de la parole en tant qu'elle lie entre les sujets ce pacte par où les sujets eux-mêmes sont transformés, sont établis comme sujets humains et communiquant, et l'ordre du communiqué qui peut se situer lui-même à toutes sortes de niveaux, depuis le niveau de l'appel de la discussion à proprement parler, de la connaissance, voire même de l'information, et qui en dernier terme tend à réaliser quelque chose qui est l'accord sur l'objet.

Vous sentez que le terme d'accord y est encore, mais que l'important est de savoir dans quelle mesure est mis l'accent sur un objet, c'est-à-dire quelque chose qui est considéré comme extérieur à l'action de la parole, et que la parole en somme signifie, même, en dernier terme, exprime.

Bien entendu, ceci, ce terme objet - nous ne l'envisageons que dans sa référence à la parole - est quelque chose qui est d'ores et déjà partiellement tout donné, par toutes sortes d'hypothèses qui ne sont pas toutes des hypothèses conformes à la réalité, dans ce système objectal, ou objectif, et en y intégrant toute la somme de préjugés qui constituent une communauté culturelle, jusque et y compris des hypothèses ou voire les préjugés psychologiques depuis les plus élaborés par le travail scientifique jusqu'aux plus naïfs et aux plus spontanés, qui ne sont certainement pas sans communiquer largement avec les références proprement scientifiques, et même jusqu'à les imprégner.

Voici donc le sujet invité par la voie dans laquelle la consigne l'engage à très précisément se livrer en tout abandon au système, c'est-à-dire à ce qu'il détient et possède, aussi bien système scientifique sur le plan de ce qu'il peut imaginer comme tel sur le plan des connaissances qu'il a prises de son état, de son pro-191-

blème, de sa situation, que des préjugés les plus naïfs, sur lesquels reposent ses illusions, y compris ses illusions névrotiques, pour autant qu'il s'agit là d'une part importante de la constitution de la névrose.

Il semblerait à vrai dire, et c'est bien là qu'est tout le problème, ou que cette voie est mal choisie, ou que, si pour quelque raison on ne peut pas en choisir d'autre, on voit mal comment le progrès s'établirait dans cet acte de la parole, sinon par la voie d'une conviction intellectuelle, qui pourrait se dégager de l'intervention à proprement parler éducatrice, c'est-à-dire supérieure, enseignante, qui viendrait de l'analyste; et en fin de compte c'est cela qu'on vise quand on parle d'un premier état, d'une première phase qui aurait été la phase intellectualiste de l'analyse. Tout au moins telle qu'on se l'imagine. Vous pensez bien naturellement qu'elle n'a jamais existé; mais elle a pu exister dans l'insuffisance des conceptions qu'elle se faisait alors d'elle-même, mais ça ne veut pas dire qu'on faisait réellement au début de l'analyse des analyses intellectualistes, puisque les forces qui étaient authentiquement *enjeu* étaient bien là dès l'origine. Que si d'ailleurs elles n'avaient pas été là, l'analyse n'aurait pas eu l'occasion de faire ses preuves, de s'introduire comme méthode évidente d'intervention psychothérapique.

Mais l'expliquer ainsi est très important, car vous voyez que ce qu'on appelle intellectualisation en cette occasion est tout à fait autre chose que simplement cette connotation qu'il s'agirait de quelque chose d'intellectuel. Ce quelque chose *d'intellectuel est* présent dans toute la conception ultérieure de la conception que nous pouvons avoir de l'analyse; et il ne s'agit jamais après tout que de théorie, de compréhension de ce qui se passe dans l'analyse.

Et mieux nous comprendrons, analyserons les divers sujets de ce qui est en jeu, mieux nous arriverons à distinguer ce qui doit être distingué et unir ce qui doit être uni, plus notre technique sera efficace. C'est ce que nous essayons de faire.

Donc il doit bien s'agir de cet intervalle qui est donné, entre le point de mire idéal à cette action essentielle de parole, et les voies par lesquelles nous passons; il doit y avoir quelque chose qui explique, d'une autre façon que par l'endoctrination, l'efficacité des interventions de l'analyse. Nous savons tous cela; c'est quelque chose que nous ne... pas aujourd'hui, c'est précisément ce que l'expérience a démontré être particulièrement efficace dans l'action du transfert.

Seulement, c'est là que commence l'opacité. Car aussi bien qu'est-ce, en fin de compte, que ce transfert ?

Vous voyez qu'ici la question est d'une nature différente. Nous avons compris que dans son essence le transfert efficace dont il s'agit, c'est tout simple-192-

ment l'acte de la parole. Chaque fois qu'un homme parle à un autre, d'une façon authentique, et pleine, c'est un transfert au sens où il se passe quelque chose qui change littéralement la nature des deux êtres en présence.

Il s'agit là d'un autre transfert, du transfert de cette fonction d'abord qui s'est présentée comme non seulement problématique, mais comme obstacle dans l'analyse, à savoir que quelque chose qui se passe sur le plan imaginaire, et pour lequel a été forgé tout ce que vous savez - répétition des situations anciennes, répétition inconsciente, mise en action d'une action qui peut être considérée comme une réintégration historique, réintégration d'histoire - mais dans le sens contraire, à savoir sur le plan imaginaire, à savoir la situation passée étant vécue dans le présent à l'insu du sujet, pour autant que la dimension historique est niée, c'est-à-dire à proprement parler comme méconnue. Je n'ai pas dit inconsciente, vous remarquerez - comme *méconnue* par le sujet. Mais ceci, ce sont des explications. C'est ce qui est apporté pour définir la situation, pour définir ce que nous observons. C'est quelque chose qui a tout le prix d'une constatation empirique assurée et n'en dévoile pas plus pour autant sa raison, sa fonction, sa signification dans le réel.

Pourquoi est-ce ainsi ? Vous me direz c'est peut-être là être exigeant, et particulièrement manifester une sorte d'appétit, quand la satisfaction théorique où après tout certains esprits brutaux désireraient peut-être nous imposer une barrière.

D'abord, outre que la tradition analytique à cet endroit - il doit y avoir des raisons pour ça - ne se distingue pas par une spéciale absence d'ambition, je crois que, justifiés ou non, entraînés ou non par l'exemple de Freud, on ne peut guère dire qu'il y ait de psychanalystes qui ne soient tombés à quelque moment sur l'évolution mentale.

Cette sorte d'entreprise métapsychologique est à la vérité tout à fait impossible pour des raisons qui se dévoileront un peu plus tard; pratiquer même une seconde la psychanalyse sans penser en termes métapsychologiques, c'est exactement comme M. Jourdain qui était bien forcé de faire de la prose, qu'il le voulût ou non, à partir du moment où il s'exprimait.

Ceci dit, n'y aurait-il même pas ce fait véritablement structural de notre activité, il n'est que trop clair qu'à tout instant la question se rouvre, de la façon la plus pratique pour nous de savoir ce que nous devrons considérer qu'est le transfert.

J'ai fait allusion la dernière fois à l'article de Freud sur *L'amour de transfert*

intégré à ses *Écrits techniques*. Étant donné la stricte économie de l'œuvre de -193-

Freud, et combien on peut dire qu'il n'a vraiment abordé de sujet qui ne fût absolument urgent, indispensable à traiter, dans une carrière qui était à peine à la mesure de la vie humaine, surtout si l'on songe à quel moment de sa vie concrète, biologique, il l'a commencée, cette carrière d'enseignement, nous ne pouvons pas ne pas voir que, par exemple, les points en effet les plus importants, c'est de savoir le rapport qu'il y a entre ces liens de transfert et ces caractéristiques positive et négative, positive à l'occasion, à savoir la relation qui est à proprement parler la relation amoureuse. Chose néanmoins singulière. Ce qui pose une question au sujet de cette relation amoureuse, et dans toute la mesure où justement je ne vous ai pas dissimulé dans Freud que cela emporte toute la question de la relation amoureuse. Eh bien, l'expérience clinique, et du même coup aussi l'histoire théorique, les discussions promues à l'intérieur de ce qu'on appelle le ressort de l'efficacité thérapeutique, sujet qui est en somme le sujet à l'ordre du jour, depuis à peu près les années 1920 (congrès de Berlin, d'abord, congrès de Salzbourg, congrès de Marienbad) on n'a jamais fait que ça : se demander, bien entendu nous avions usé de ces forces, l'utilité de la fonction du transfert dans le maniement que nous faisons de la subjectivité de notre patient, et nous avons aussi bien réalisé que même quelque chose qui va jusqu'à s'appeler non pas seulement une névrose de transfert - étiquette nosologique qui désigne ce dont il est affecté - mais une névrose secondaire, si on peut dire artificielle, qui est l'actualisation de cette névrose de transfert dans le transfert, enfin la névrose de transfert au second sens qu'a ce terme, à savoir la névrose pour autant qu'elle a noué dans ses fils la personne imaginaire de l'analyste.

Nous le savons, tout ça. Encore la question de ce qui fait le ressort de ce qui agit, non pas des fois par où nous agissons, mais de ce qui est essentiellement la source de l'efficacité thérapeutique, et qui est resté jusqu'à une époque qui est exactement celle à laquelle je vous parle, assez obscur pour que le moins qu'on puisse dire, c'est que la plus grande diversité d'opinion s'étale sur ce sujet dans toute la littérature analytique, à savoir pour remonter aux discussions anciennes vous n'avez qu'à vous rapporter là-dessus au dernier chapitre du petit bouquin de Fenichel. Il ne m'arrive pas souvent de vous recommander la lecture de Fenichel, mais en cette occasion, pour ces données historiques, il est un témoin très instructif. Et vous y verrez la diversité des opinions (Sachs, Rado, Alexander), quand ceci a été abordé au congrès de Salzbourg. Ce qui est frappant, même, c'est que vous y verrez qu'une espèce d'annonce de ce que fait par exemple le nommé Rado qui annonce dans quel sens il compte pousser la théorisation, l'élaboration de ce qui fait à proprement parler l'efficacité analytique, -194-

est, chose singulière, ceci est suivi de non-exécution. Jamais avoir promis d'élaborer, de mettre noir sur blanc l'exposé de la direction dans laquelle il voyait pour lui la solution de ces problèmes il ne l'a effectivement fait.

Il semble que quelque mystérieuse résistance agisse en effet pour que reste dans une ombre relative, qui ne semble pas uniquement due à l'obscurité du sujet, puisque quelquefois des lumières fulgurantes apparaissent dans les directions montrées par tel ou tel de ces chercheurs ou de ces sujets méditants. On a vraiment le sentiment que d'aussi près que possible est approché quelque chose qui se rapporte avec ce qui est effectif dans les actions en présence, mais c'est comme si, devant l'élaboration à la mise en concepts de ce qui est quelquefois si bien entrevu, il s'exerçait je ne sais quoi qui semble interdire au sujet quelque chose, à propos de quoi nous pourrions faire différentes hypothèses.

Il est bien certain qu'il y a en effet quelquefois une certaine suspension de l'esprit au-dessus de certains problèmes, et que là peut-être plus qu'ailleurs les dangers d'une certaine précipitation, d'une certaine prématuration, l'achèvement de la théorie tout au moins, même seulement de son progrès, puissent être sentis comme un danger, ce n'est pas exclu. C'est sans doute l'hypothèse la plus favorable.

Ce dont il s'agit, ce que nous avons vu se manifester dans la suite de ces discussions de ces théories sur la nature du lieu imaginaire établi dans le transfert, a le plus étroit rapport avec la notion, vous le savez, de rapport objectal.

C'est cette notion qui est venue maintenant tout à fait au premier plan et l'ordre du jour de l'élaboration de la notion analytique comme étant féconde. Et vous savez aussi combien sur ce point la théorie est hésitante, et combien pour prendre les choses au point actuel où elles en sont venues, il est extrêmement difficile de savoir...

Prenez par exemple la lecture d'un article sur ce sujet, sur le ressort de l'efficacité thérapeutique, par exemple celui de James Strachey dans *l'International Journal of Psychoanalysis,* article fondamental. C'est un des mieux élaborés, qui met tout l'accent sur le rôle du *Surmoi. Vous* verrez à quelle difficulté mène cette conception; et combien, autour de ce repère fondamental, et pour le soutenir, pour le rendre subsistant, viable, le nombre d'hypothèses supplémentaires que ledit auteur Strachey est amené à introduire.

Par exemple, la distinction entre la fonction de *Surmoi* qu'occuperait l'analyste par rapport au sujet, et cette précision qu'il s'agit d'un *Surmoi* parasite. En effet, ça ne peut absolument pas tenir, si nous voulions admettre que l'analyste

devrait être purement et simplement support - ce qu'il est déjà chez le sujet –

de la fonction du Surmoi en tant qu'elle est précisément un des ressorts les plus décisifs de la névrose; on ne verrait pas comment sortir de ce cercle si on ne devait introduire cette notion supplémentaire, et pour l'introduire on est forcé d'aller trop loin. On le voit dans l'article de Strachey, c'est-à-dire pour que le Surmoi puisse être un Surmoi parasite, il faut que se soit passée entre le sujet analysé et le sujet analyste une série d'échanges, d'introjections et de projections, qui nous portent très spécialement au niveau des mécanismes de constitution des bons et mauvais objets, qui a été abordé dans la pratique de l'école anglaise par Mélanie Klein, et qui n'est pas. lui-même sans présenter le danger d'en faire renaître sans repos.

C'est sur un tout autre plan toute la question des rapports entre l'analysé et l'analyste; c'est-à-dire non pas sur le plan du Surmoi, mais sur le plan du *Moi* et du *non-Moi*. C'est-à-dire très essentiellement sur un plan de l'économie narcissique du sujet.

Aussi bien depuis toujours cette question de ce que signifie l'amour de transfert a été trop étroitement liée avec toute l'élaboration analytique de la notion de l'amour elle-même, à savoir de l'amour, non pas de l'amour en tant que l'éros, la présence universelle, le pouvoir de lien entre les sujets, qui est celle qui est en quelque sorte sous-jacente à toute la réalité dans laquelle se déplace l'analyse, mais de l'amour-passion, tel qu'il est effectivement et concrètement vécu par le sujet, comme une sorte de catastrophe dans le domaine psychologique, et qui, vous le savez, pose de tout autres questions, très précisément, je devance, là, parce que vous aurez à le confirmer, comment, en quoi cet amour-passion est dans son fondement également lié à la relation analytique.

Après vous en avoir dit quelque bien, il faut bien que je vous dise un peu de mal du livre de Fenichel, il est évidemment aussi amusant que frappant de constater au passage l'espèce de révolte, voire d'insurrection, que semble provoquer chez M. Fenichel les remarques de deux auteurs extraordinairement pertinentes dans, justement, leur analyse des rapports de l'amour et du transfert, où ils mettent justement et au maximum l'accent sur ce caractère narcissique de la relation d'amour imaginaire; comment et combien l'objet aimé se confond, par toute une face de ses qualités, de ses attributs, et aussi de son action dans l'économie psychique, avec l'idéal du *Moi* du sujet. Là on voit curieusement se conjoindre ce syncrétisme général de la pensée de M. Fenichel et cette sorte de voie moyenne qui est la sienne avec une sorte de répugnance devant le paradoxe, la phobie véritable qu'il y a dans ce type d'amour imaginaire qui en

fait en somme, bien entendu dans son fond, quelque chose qui participe essen-

tiellement de l'illusion; et on le voit précisément s'arrêter presque avec une sorte d'horreur qu'éprouve M. Fenichel et voir souvent comment dévaloriser la fonction même de l'amour, alors qu'il s'agit précisément de ça: qu'est-ce que c'est que cet amour, en tant qu'il survient en tant que ressort imaginaire dans l'analyse. C'est quelque chose qui marque une corrélation profonde dans la structure subjective du personnage en question.

Eh bien, c'est de cela qu'il s'agit, de ce que nous pouvons repérer comme notion, catégorie, ligne de force, structure, entre la relation narcissique pour autant que nous nous en servons dans la théorie analytique, la fonction de l'amour dans toute sa généralité, et le transfert dans son efficacité pratique.

Pour dire là-dessus quelque chose qui vous permette de vous retrouver, vous orienter, à chaque carrefour, entre des ambiguïtés qui se renouvellent, je pense, si peu que vous ayez pu prendre connaissance de la littérature de la théorie analytique, vous vous êtes aperçus que cette ambiguïté se renouvelle à chaque pas, il y a plus d'une méthode... je pense vous enseigner comme ça l'introduction de telle ou telle nouvelle catégorie qui permet d'introduire des distinctions essentielles, et qui ne soient pas des distinctions extérieures, scolastiques, en quelque sorte en extension - pour opposer tel champ à tel champ, multiplier les bipartitions à l'infini; c'est un mode de progrès qui est toujours permis, c'est ce qu'on appelle introduire toujours des hypothèses supplémentaires - mais au contraire un progrès en compréhension, c'est-à-dire mettre en valeur ce qu'impliquent des notions simples, déjà existantes. Il n'y a pas intérêt à décomposer indéfiniment, comme on peut le faire, comme ça a été fait dans un travail excessivement remarquable sur la notion de transfert. Il y a intérêt à laisser au contraire la notion de transfert dans toute sa totalité empirique, mais à comprendre aussi qu'elle ait plusieurs faces, qu'elle est plurivalente, qu'elle s'exerce à la fois dans plusieurs registres, et dans cela qu'introduit le symbolique, l'imaginaire et le réel.

Ce ne sont pas là trois champs; je vous en ai donné plusieurs exemples concrets, jusque dans le règne animal vous avez pu voir que c'est à propos des mêmes actions, des mêmes comportements qu'on peut distinguer précisément, parce qu'il s'agit d'autre chose que de quelque chose qui peut s'incarner dans ce qu'on peut distinguer des fonctions de l'imaginaire, du symbolique et du réel, du comportement, pour la raison qu'elles ne se situent pas dans le même ordre de relations.

Il y a plusieurs façons d'introduire cette notion. Elle a ses limites, comme tout exposé dogmatique, alors que son utilité est d'être critique, c'est-à-dire de

survenir au point où l'effort concret empirique des chercheurs se rencontre avec une difficulté de maniement de la théorie déjà existante. C'est ce qui rend intéressant de procéder par la voie du commentaire des textes.

Si notre cher Leclaire, qui a du amener son petit texte, voulait simplement considérer que, même s'il n'a pas complètement élaboré ce qu'il avait, ce qu'il croyait avoir à faire aujourd'hui, s'il nous donne simplement, cela nous permettra de donner plus aisément la réplique, à propos de sa première lecture des premières pages... Dites-nous simplement par exemple pour ce seul fait, cette seule utilité que ce ne soit pas moi qui lise ce texte, ce qui est ennuyeux est que tout le monde ne peut pas avoir lu, la plupart ne l'ont pas lu. Voudriez-vous dire les premières pages de ce texte sur le narcissisme, les points ou les tournants où vous mettez en relief une articulation de la pensée de Freud ?

LECLAIRE - je n'ai lu que les dix premières pages; il faudrait le situer dans son époque, ce qui m'est difficile. On passe dans ces premières pages par plusieurs formulations de la notion de narcissisme. Il élimine tout d'abord la notion de narcissisme comme perversion, c'est-à-dire défini ainsi comme amour de son propre corps, aimé de la même manière que le corps d'un autre. C'est ainsi qu'il définit, qu'il cite tout au moins sans le nommer.

LACAN - Cela, c'est pour l'exclure.

LECLAIRE - Pour l'exclure, c'est bien ce que je dis, pour considérer que le narcissisme existe comme forme de la libido dans bien d'autres comportements. On en arrive assez vite, il me semble, à une définition du narcissisme qui est celle-ci, je reviendrai après peut-être sur les motifs qui l'ont amené à définir ainsi le narcissisme, le narcissisme serait la *libido retirée du monde extérieur* et *reportée sur le Moi.* C'est la définition de base, j'ai l'impression, de cet article du narcissisme.

LACAN - Pourquoi dites-vous *du monde extérieur?*

LECLAIRE - *« Außenwelt ».*

LACAN - *L'Außenwelt* dont vous parlez, c'est au moment où il prend la comparaison des pseudopodes, du protoplasma...

LECLAIRE - C'est un peu avant. LACAN - Cela l'introduit. LECLAIRE - Pas exactement...

Au fond, ce qui le pousse, si j'ai bien compris cette première lecture, à donner, formuler une théorie du narcissisme, c'est que l'on a été amené à voir, à étudier comment pouvaient s'intégrer l'étude de la démence précoce et la schizophrénie dans la théorie de la libido. C'est ça en fait qui lui semble rendre -198-

urgente l'élaboration d'une théorie du narcissisme. Et je crois que c'est de ces considérations cliniques qu'il part pour différencier le comportement d'abord de ces psychotiques, le comportement des névrosés, hystériques principalement, et qu'il en arrive justement à cette formulation qu'il lui semble que la libido qui a été retirée des objets chez le névrosé est investie ou reste libre de s'appliquer à des objets imaginaires ou à des objets, tout au moins, oui, des objets imaginaires. C'est ce qu'il appelle le paraphrénique.

Il n'en est pas ainsi, dit-il, il semble que le schizophrène ait retiré toute sa libido des personnes et des choses du monde extérieur, sans l'avoir investie dans des fantasmes, dans des objets fantasmatiques.

C'est à la suite de cela qu'il en arrive à cette définition du narcissisme comme libido retirée des objets et des choses du monde extérieur et reportée sur le *Moi.* C'est ainsi qu'on en arrive justement à cette distinction qu'il juge fondamentale, de la libido des objets et de la libido du *Moi,* dont il dit d'ailleurs que ce n'est qu'une hypothèse. Bien sûr que c'est une hypothèse qui lui semble fondée par les résultats de son expérience clinique sur l'étude des névrosés.

C'est là principalement que j'ai été arrêté, pour la question que) e vais poser. LACAN - C'est ça, posez-en une, ça suffira pour aujourd'hui.

LECLAIRE - je voudrais l'articuler sur son texte. je ne voudrais pas la poser en dehors de son texte.

En somme, il distingue à la suite de cela, de ces considérations, une énergie sexuelle, la libido, d'une énergie du *Moi.* Mais justement, avant d'aller plus loin, il pose deux questions. Il veut tout au moins aborder deux questions. Il veut tout au moins aborder deux questions, dont la première est celle-ci

Que devient le narcissisme dans l'autoérotisme, qu'il a décrit comme un comportement ou comme une manifestation tout à fait primitive, primaire, de la libido ? C'est la première question qu'il pose. Elle est très importante. Il y répondra un peu plus loin.

La deuxième question me paraît aussi très importante, c'est celle-ci: ne pourrait-on pas limiter cette distinction ? je ne veux pas aborder cette deuxième question, puisque c'est à la première qu'il répond.

La première: que devient le narcissisme dans l'autoérotisme ? Il répond qu'il lui paraît nécessaire de distinguer dans l'individu une unité différente, différente du moins puisque, en effet, le Moi doit être le résultat d'un processus de développement, donc le *Moi lui* apparaît déjà comme quelque chose de secondaire. Les pulsions autoérotiques, par contre...

LACAN - Vous permettez ? Je vais citer ce que vous ne citez pas, ce que vous dites-là est tout à fait juste.

La question dont il s'agit, celle qu'est en train de vous exposer Leclaire est celle-ci : il y a un rapport entre une certaine chose, x, qui s'est passée sur le plan de la libido et ce désinvestissement du monde extérieur, qui est caractéristique des formes de démence précoce. Ceci étant entendu dans un sens aussi large que vous pourrez l'imaginer. C'est là que le problème est le plus aigu, car poser le problème dans ces termes engendre des difficultés extrêmes par rapport à la théorie analytique telle qu'elle est déjà existante, déjà constituée à ce moment-là. Cela se rapporte aux Trois *essais* sur *la sexualité* auxquels se réfère cette notion de l'auto-érotisme primordial, hors duquel, par une sorte d'évasion, de prolongement, de pseudopodes de cette libido, constitutive comme telle d'objets d'intérêt, de cet auto-érotisme, se répartit, est constituée par la voie d'une certaine émission par le sujet de ses investissements libidinaux, les différentes formes et étapes que, selon sa structure instinctuelle propre, et par une sorte d'élaboration du monde se constituerait le progrès instinctuel du sujet.

Ceci semble aller tout seul, et de soi, à une étape où Freud a donné de la libido la définition qu'il en a donnée en laissant hors du mécanisme de la libido tout ce qui pourrait se rapporter à un autre registre que le registre proprement libidinal du désir en tant que désir, par lui défini et situé comme une sorte d'extension de tout ce qui se manifeste concrètement comme sexuel, comme une sorte de rapport dyadique absolument essentiel de l'être animal avec *l'Umwelt,* avec son monde.

Tout est bipolarisé dans cette conception. Depuis toujours Freud a fort bien senti que cette conception n'allait pas si l'on neutralisait d'une façon quelconque, si l'on généralisait à l'excès cette notion. Il est bien admis que rien n'est expliqué, rien n'est apporté d'essentiel dans l'élaboration des faits de la névrose, spécialement si l'on considère ceci comme à peu près identique à ce que M. Janet pouvait appeler par exemple la fonction du réel. À l'intérieur des rapports réels ou réalisants, à l'intérieur de toute une série de fonctions qui n'ont rien à faire avec cette fonction de désir, à savoir tout ce qui se rapporte aux rapports du Moi et du monde extérieur, tout ce qui se rapporte à d'autres registres instinctuels que le registre sexuel, à savoir par exemple ce qui se rapporte à tout le domaine de la nutrition, de l'assimilation, de la faim, pour autant qu'elle sert à la conservation de l'individu comme tel, c'est à l'intérieur de cela, sur le fond plus étendu,

plus général de ces rapports très réels, que se situent les rapports libidinaux, que -200-

se situe la libido. Si la libido n'est pas isolée de l'ensemble des fonctions de conservation de l'individu, elle perd toute espèce de sens.

C'est justement du fait qu'il se passe quelque chose dans la schizophrénie qui perturbe complètement les relations du sujet au réel, et qui noie, si l'on peut dire, le fond avec la forme, et qui tout d'un coup pose la question de savoir si la théorie du retrait de la libido ne va pas beaucoup plus loin que ce qui a été à proprement parler défini à partir de ce noyau organisateur, central, des rapports proprement sexuels. C'est là que commence à se poser la question.

Elle se pose si bien qu'historiquement elle a déjà été franchie. Je vous le montrerai au moment où nous analyserons le commentaire du cas du président Schreber. Freud, au cours du commentaire qu'il fait de ce texte écrit de Schreber, est amené à se rendre compte des difficultés que pose le problème de l'investissement libidinal dans les psychoses. Et il emploie là des notions assez ambiguës pour que Jung puisse dire qu'il a renoncé au caractère proprement libidinal et sexuel de la fonction fondamentale de toute sa théorie de l'évolution instinctuelle, à savoir d'une force unique appelée libido et qui est essentiellement de nature sexuelle. Jung franchit ce pas et introduit la notion d'introversion, qui pour lui, comme Freud s'exprime, se présente, c'est la critique que lui fait Freud, comme d'une notion *ohne Unterscheidung,* sans aucune distinction, qui aboutit à la notion vague et générale d'intérêt psychique, dont vous voyez qu'elle noie en un seul registre ce qui est de l'ordre de la polarisation sexuelle à proprement parler de l'individu en ses objets, dans une certaine relation à lui-même, qui est de l'ordre libidinal, qu'il dit être tout entier centré et ordonné autour de la réalisation comme individu en possession des fonctions génitales.

C'est pour cela que je dis qu'historiquement la question s'est déjà posée, introduite par la notion d'introversion de Jung, et vous voyez combien la théorie psychanalytique est en quelque sorte à ce moment-là ouverte à cette sorte de neutralisation du problème à ceci qu'on affirme fortement d'un côté qu'il s'agit de libido, et que de l'autre on dit qu'il s'agit simplement de quelque chose qui est de la propriété de l'âme, en tant qu'elle est créatrice de son propre entourage et de son monde.

Et ceci est extrêmement difficile à distinguer de la théorie analytique pour autant qu'en somme à cet instant, à cet indice près, l'idée de l'autoérotisme d'où sortirait progressivement la constitution de tous les objets est à ce stade-là de la pensée de Freud quelque chose qui est, en somme, presque équivalent dans sa structure, de la théorie de Jung. C'est à ce moment-là, au moment où il écrit cet article, c'est une des raisons de cet article, que Freud revient sur la nécessité de -201-

distinguer fortement ce qui est de la libido égoïste et ce qui est de la libido sexuelle, et d'en maintenir la distinction.

Le problème est extrêmement ardu pour lui à résoudre puisque, précisément, tout en en maintenant la distinction, il tourne pendant tout cet article autour de la notion de leur équivalence. Comment cela peut-il être aussi étroitement, rigoureusement distingué, et en même temps comment pouvons-nous conserver la notion d'une sorte d'équivalence énergétique entre les deux termes, qui ferait que c'est précisément pour autant que la libido est désinvestie de l'objet qu'elle revient se reporter dans *l'ego ?* C'est tout le problème qui est posé, développé, porté à un point d'élaboration concrète à travers tous les plans où il peut trouver un critère de l'expérience qui est poursuivie à l'intérieur de cet article. Posons qu'au départ ce que Leclaire introduisait à l'instant est ceci

Il est amené à concevoir de ce fait le narcissisme comme un processus secondaire, à souligner qu'une unité en quelque sorte comparable au *Moi* n'existe pas à l'origine, *nicht von Anfang,* n'est pas présente depuis le début dans l'individu. *L'Ich* doit se développer, *entwickelt werden.* Les tendances, pulsions auto-érotiques sont au contraire là depuis le début, *Urbild. Il* introduit cela, et sans autrement le résoudre, à propos de la notion de ce que ça peut être ce *Urbild* du *Moi.*

Ceux qui sont un peu rompus à ce que j'ai apporté avec le stade du miroir doivent comprendre l'analogie avec ce que ça veut dire la notion d'une unité. Ceci est articulé dans Freud. Ceci confirme l'utilité d'une conception telle que celle que je vous enseigne par l'intermédiaire du stade du miroir, à savoir que c'est à un moment défini et déterminé que se constitue cette unité comparable au *Moi* que sera ce *Urbild* à partir duquel le *Moi* commence à constituer ses fonctions. À partir de ce moment le *Moi* humain est constitué par une certaine relation, qui est justement cette relation imaginaire, cette fonction imaginaire, dont j'espère vous pourrez voir développer dans les deux ou trois conférences qui vont suivre quelques précisions sur l'usage très précis à la fois limité et distinct que nous devons en faire, et vous verrez qu'il est plural.

J'ai commencé par le schéma que je vous ai donné l'autre jour; à propos de l'image réelle, le bouquet, j'ai commencé à vous donner l'indication de ce que c'est que cette fonction imaginaire, du moins comme contenant de la pluralité du vécu, de l'individu.

Mais ça ne se limite pas là, vous verrez pourquoi : justement à cause de cette nécessité de distinguer les psychoses et les névroses. Il y a deux registres impliqués à ce stade du miroir. Cela, je ne vous l'ai pas encore enseigné, et à la lumière de l'article de Freud, vous verrez pourquoi ceci est nécessaire. Et aussi comment -202-

ceci est utilisable, et simplement utilisable. Il définit cette fonction imaginaire du Moi comme devant avoir *eine neue psychische Gestalt,* on peut aussi dire quelque chose qui va précisément dans le sens de ce que je vous explique, à savoir, dans la fonction de *Gestalt,* de formation, et de formation imaginaire. C'est cela qui est désigné par cette *neue psychische Gestalt* quelque chose de nouveau qui apparaît à un moment du développement, dans le développement du psychisme et qui est de donner forme au narcissisme, sinon par cette origine imaginaire de la fonction du Moi.

Vous verrez au cours de ce texte même toutes les impasses auxquelles on arrive.

C'est donc sur ce plan que se pose le problème. Ce qui est important dans le début de ce texte, c'est ceci : la difficulté qu'il a à défendre l'originalité de la dynamique psychanalytique contre ce qu'on peut appeler, je ne dirai même pas la généralisation, mais la dissolution jungienne du problème.

je fais très justement remarquer que si ce schéma général de l'intérêt psychique en tant qu'il va, vient, sort, rentre, colore, qu'il réduit en somme selon une perspective de pensée très traditionnelle, et qui montre la différence de pensée analytique orthodoxe qui retrouve une pensée traditionnelle en noyant dans une sorte d'universelle illusion le magma qui est au fond de toutes élaborations jungiennes de la constitution du monde, il ne s'agit de rien d'autre que d'une sorte d'éclairage alternatif, qui peut aller, venir, se projeter, se retirer de la réalité, au gré de la pulsation du psychique au sujet, ce qui est jolie métaphore. Mais la vérité dans la pratique n'éclaire rien, et, comme le souligne Freud, les différences qu'il peut y avoir entre cette sorte de retrait de l'intérêt du monde auquel peut arriver l'anachorète, et le résultat pourtant bien structuralement différent qui est celui que nous voyons non pas du tout dirigé, retiré, mais sublimé, mais parfaitement englué du schizophrène. Il est certain que si beaucoup de choses ont été apportées cliniquement par l'investigation) ungienne, intéressante par son pittoresque, son style, à savoir par exemple les rapprochements entre les productions de telle ou telle ascèse mentale ou religieuse, avec les productions des schizophrènes, il y a là peut-être quelque chose qui a l'avantage de donner couleur et vie à l'intérêt des chercheurs, mais qui assurément n'a rien élucidé dans l'ordre des mécanismes. Et Freud ne manque pas de le souligner assez cruellement au passage.

Ce dont il s'agit pour Freud, c'est de donner une idée des différentes distinctions qui existent entre ce retrait de la réalité que nous constatons dans une forme et une structure spéciale, dans les névroses, et cet autre que nous constatons dans les psychoses.

-203-

Eh bien, d'une façon surprenante, en tout cas surprenante pour ceux qui ne se sont pas plus spécialement attachés à ces questions, étreints avec ces problèmes, ce que Freud nous dit, c'est qu'une des distinctions majeures et fondamentales est ceci

Que dans cette méconnaissance, ce refus, ce barrage de la réalité qui est celui du névrotique, nous constatons quelque chose qu'il définit lui-même par ceci un recours à la fantaisie. Il y a là *fonction;* dans son vocabulaire, ça ne peut pas être pris autrement qu'étant dans l'ordre de tout ce qui est du registre imaginaire. Et, bien entendu, nous revenons tout de suite à cela, quand nous savons combien les personnes, les choses de l'entourage du névrosé sont entièrement chargées de valeur, par rapport à une fonction que rien ne fait obstacle de la façon, la plus immédiate, sans chercher une théorie plus élaborée de ce que signifie dans le langage imaginaire, qu'on peut bien appeler imaginaire, le sens qu'a le mot image : premièrement rapport avec des identifications formatrices pour le sujet, c'est le sens plein du terme image; et deuxièmement par rapport au réel, ce caractère d'illusoire qui est la face le plus souvent mise en valeur de la fonction imaginaire. Mais ce qui est tout à fait frappant, que ce soit à tort ou à raison, peu nous importe pour l'instant, c'est que Freud souligne que dans la psychose il n'y a rien de semblable, à savoir qu'est-ce que ça veut dire, alors, ce sujet qui perd la réalisation du réel, le psychotique, dont Freud nous dit, c'est assurément cela qu'il souligne, que lui ne retrouve aucune substitution de l'imaginaire, que c'est cela qui distingue le psychotique du névrotique.

Cela peut paraître extraordinaire à un premier aspect des choses. Vous sentez bien qu'il faut faire là tout de même un certain pas dans la conceptualisation pour suivre la pensée de Freud. Car qu'appelons-nous un sujet psychotique, délirant ? Normalement, c'est une des conceptions les plus répandues : le sujet psychotique, c'est qu'il rêve, qu'il est en plein dans l'imaginaire. Il faut donc que dans la conception de Freud la fonction de l'imaginaire ne soit pas simplement la même chose que la fonction de l'irréel. C'est complètement différent; sans cela, on ne voit pas pourquoi il refuserait au psychotique cet accès à l'imaginaire. Et comme M. Freud, en général, sait ce qu'il dit, nous devrons au moins chercher à élaborer, comprendre, approfondir ce que sur ce point il veut dire.

Vous verrez que c'est précisément cela qui nous introduira à une conception des plus cohérentes des rapports les plus fondamentaux de l'imaginaire et du symbolique, car je peux dire que c'est une des choses sur lesquelles il porte avec le plus d'énergie cette différence de structures; c'est que, dans cette sorte de besoin de reconstruction du monde qui est celui du psychotique, qu'est-ce qui -204-

sera le premier investi, et vous allez voir dans quelle voie aussi inattendue, je pense, pour beaucoup d'entre vous, cela nous engage: ce sera les mots. Là, vous ne pourrez pas ne pas reconnaître la catégorie du symbolique.

Ainsi, nous nous retrouverons devant ce résultat.

Nous pourrons pousser plus loin ce qu'amorce déjà cette critique, c'est que ça serait dans un irréel symbolique, ou un symbolique marqué d'irréel que se situerait ce qui est la structure propre du psychotique. Et que la fonction de l'imaginaire serait quelque chose de tout à fait ailleurs.

Alors, là, vous commencez à voir la différence qu'il y a dans l'appréhension de la position des psychoses entre M. Jung et M. Freud. Parce que, pour M. Jung, les deux domaines, le symbolique et l'imaginaire, sont complètement confondus. Alors qu'une des premières articulations qui nous permettent de mettre en valeur cet article de Freud, c'est une distinction stricte. Vous verrez que cet article contient bien plus d'autres choses encore.

Ce n'est aujourd'hui qu'un amorçage de problèmes. Mais, après tout, pour des choses aussi importantes, l'amorçage ne saurait être trop lent. Par conséquent, si aujourd'hui je n'ai fait qu'introduire pour vous, comme d'ailleurs le titre même de l'article l'exprime, *Einführung,* un certain nombre de questions qui ne s'étaient jamais posées, ça vous donnera le temps de mijoter, de travailler un peu d'ici la prochaine fois.

Je voudrais la prochaine fois avoir une collaboration, aussi efficace que possible, de notre ami Leclaire. Et je ne serais pas fâché d'associer à cela Granoff, qui paraît avoir une sorte de propension spéciale à s'intéresser à l'article de Freud sur *l'amour de transfert,* qui semble l'avoir frappé. Cela pourrait être l'occasion que vous interveniez en introduisant spécialement cet article.

Il y a un troisième article, j'aimerais bien le confier à quelqu'un pour une fois prochaine, et qui est un article qui se situe dans la métapsychologie de la même époque. Il concerne étroitement notre objet, et ça n'est autre chose que l'article *Complément métapsychologique à la doctrine des rêves,* qu'on traduit en français *la doctrine des rêves,* et que je voudrais donner à quiconque voudra bien s'en charger, par exemple notre cher Perrier, à qui ça donnera l'occasion d'intervenir sur le sujet des schizophrènes. Vous pourrez à l'avance prendre cet article, point de départ que désigne son titre à toutes ces questions que nous avons à peine introduites aujourd'hui.

206

LEÇON XI 24 MARS 1954

LECLAIRE - Vous m'aviez demandé si ce texte m'avait intéressé. S'il m'a intéressé ? Oui. Mais j'ai été gêné pour le replacer dans la perspective, dans son époque et dans le reste de l'œuvre de Freud. J'en ai lu un peu avec Perrier, un peu avec Andrée Lehmann, je crois que tout le monde est gêné. Il y a des points de vue, des formulations qui paraissent dépassés, sur lesquels on s'arrête...

Et puis il aurait fallu qu'on relise tous les autres textes précédant et succédant qui peuvent s'y rattacher.

La dernière fois, en effet, j'avais essayé de résumer les trois ou quatre premières pages. Elles me paraissent importantes. Il y a différents moyens de parler de ce texte; de le suivre pas à pas, ou d'en faire un commentaire libre. Mais je ne pense pas que ce soit mon rôle d'en faire un commentaire libre. Et je vais le suivre pas à pas.

LACAN - D'accord.

LECLAIRE - Il n'est pas tellement facile, étant donné sa construction. Ce texte est divisé en trois parties. La première introduit justement ce que nous avions apporté la dernière fois, la distinction fondamentale d'une énergie sexuelle, et d'une énergie du *Moi.* Je crois que c'est autour de cette distinction qu'il est amené à la discussion du narcissisme. Freud nous dit qu'il est amené à cette conclusion, à cette hypothèse, à un autre endroit, d'une distinction fondamentale entre une énergie sexuelle, la libido, et une énergie des pulsions du *Moi* - je dis énergie des pulsions du *Moi,* puisque c'est ainsi qu'il la nomme.

Mais il dit tout de suite qu'elles ne peuvent être distinguées à partir du stade

ou du moment où se produit l'investissement objectal. Alors dans l'état de nar-207-

cissisme, ces deux énergies sont indissociables. C'est donc au sujet de cette distinction qu'il est amené à l'étude du narcissisme.

On est amené à considérer le narcissisme comme une perversion, mais sa première définition dans cet article est qu'il s'agit d'un élément libidinal de l'égoïsme inhérent à l'... et il raccorde... à... narcissisme primaire.

Tout autour de ce texte, il répète justement cette distinction fondamentale entre énergie sexuelle et énergie du *Moi. Il* essaie de situer le narcissisme et le situe dans ces termes : il s'agit d'un investissement libidinal du *Moi.* D'où vient cet investissement libidinal du Moi? Le terme même, d'ailleurs, à son avis, investissement libidinal du *Moi,* aurait déjà un certain nombre de problèmes, puisqu'il pose le problème de l'énergie qu'il investirait du fait de l'investissement et de l'existence du *Moi.* Évidemment ce problème... puisque d'où vient cet investissement ? Eh bien, il peut venir du retrait de l'investissement libidinal des objets. Et d'ailleurs à cette formulation il s'arrêtera pour donner la définition du narcissisme secondaire, se heurtant à un fait, justement, d'investissement secondaire par retrait de l'investissement libidinal des objets : libido retirée des objets et transférée au *Moi.*

Cependant, il nous parle d'une autre conception, d'un investissement libidinal original du *Moi. Il* y voit à la suite de l'observation du comportement des enfants - et il nous dit aussitôt : c'est là que les choses se compliquent - cet investissement originel du *Moi* est celui qui se reporte ultérieurement sur les objets.

Et à la suite de ces différentes interrogations, on arrive à la distinction fondamentale de l'énergie sexuelle : la libido, et d'une énergie des pulsions du *Moi.* À ce moment-là on ne peut pas dire qu'il s'agisse d'un développement rigoureux.

Et ce sont les deux questions que nous avons apportées la dernière fois; qui arrivent là comme des incidentes, mais qui sont extrêmement importantes : ce sont les rapports de l'autoérotisme primaire et du narcissisme. La question que nous avions apportée la dernière fois était le point sur lequel j'avais insisté: cette phrase qu'il doit exister une unité préexistante, une unité préexistante au *Moi,* puisque l'autoérotisme est un fait tout à fait primitif...

Freud dit que cette distinction découle de l'observation des névrosés. Mais que le développement de la conception qui séparait pulsions sexuelles et pulsions du *Moi* n'est pas le fruit d'une démonstration rigoureuse, que c'est une hypothèse. Et il insiste sur la valeur toute relative des théories.

LACAN - Comment justifie-t-il?

LECLAIRE - Il donne quelques arguments. Il dit que cette théorie peut trou-208-

ver une confirmation; la théorie de cette distinction fondamentale peut trouver une confirmation dans certains arguments. Ainsi cette distinction populaire entre la faim et l'amour. On peut trouver un fondement aussi sur certaines notions biologiques, et sur un double développement simultané de l'individu sur un plan biologique, et sur un plan individuel. Là, je résume...

LACAN - Non, non. Ne résumez pas. C'est justement ce qui est intéressant. La dernière fois, si vous vous souvenez de la façon dont je suis intervenu, c'était pour pointer ceci. Vous avez parlé de situation historique de cet article. Je vous ai dit que cet article, comme la plupart ou presque tous les articles de cette époque, c'est-à-dire du début de la guerre de 1914 - c'est quand même assez émouvant de penser que Freud poursuivait toute cette élaboration à cette époque, *Einführung der Narcissmus* est de 1914, et tout ce qui va suivre, toute la métapsychologie en particulier, tout ce qui est par nous classé sous cette rubrique, va se développer entre 1914 et 1918. Ceci succède immédiatement à l'apparition, en 1912, du travail de Jung, traduit en français sous le titre *Métamorphoses et symboles de la libido.*

Ici, il fait allusion à la guerre, puisqu'il se sert du terme promu par Jung d'introversion, donnant en somme à toute la gamme des maladies mentales... Vous savez que Jung a eu un abord de ces maladies tout différent de celui de Freud, puisque c'est en somme autour de son expérience mettant surtout l'accent sur l'étude de la gamme des schizophrénies que l'expérience de Jung s'est centrée, alors que celle de Freud était centrée sur les névrosés. Jung à ce moment-là apporte une sorte de grandiose conception unitaire de l'énergie psychique, qui est quelque chose de fondamentalement différent dans son inspiration, et même sa définition, de la notion élaborée par Freud sous le terme de libido.

Néanmoins, la différence théorique est assez difficile à faire à ce moment-là pour que Freud soit aux prises avec certaines difficultés, ce qui justement est reflété par tout cet article. Une tentative de maintenir dans un usage - nous dirions de nos jours « opérationnel » - bien délimité la notion de libido et la notion théorique qui, du fait du relief de la découverte freudienne, en somme fondée sur cette appréhension que dans le symptôme du névrosé - c'est en somme ça l'appréhension fondamentale - s'exerce une forme détournée de la satisfaction sexuelle.

Freud l'a dit à propos des symptômes des névrosés et l'a démontré là, d'une façon concrète, par une série d'équivalences dont la dernière est une sanction thérapeutique, c'en est une et de prix... terme qui n'est certainement pas à quoi -209-

Freud aimait se rapporter, car Freud a toujours prétendu que ce n'était pas une nouvelle philosophie totalitaire du monde qu'il apportait, mais quelque chose de bien défini, et de fondé sur un certain champ, parfaitement limité, et tout à fait neuf d'ailleurs, de l'exploration d'un certain nombre de réalités humaines, spécialement psychopathologiques, phénomènes subnormaux, c'est-à-dire non étudiés par la psychologie normale, à savoir les rêves et les troubles, les ratés, les lapsus, qui se trouvent dans un certain nombre de fonctions dites supérieures du sujet.

Freud sent bien que le problème qui se pose maintenant, c'est celui de la structure des psychoses. Comment la structure des psychoses peut être élaborée par rapport à la théorie générale de la libido, Jung apporte cette solution : la profonde transformation de la réalité qui se manifeste dans les psychoses est due à quelque chose que Freud a entrevu à propos des névroses; c'est à ce changement, à cette métamorphose à proprement parler de la libido - terme différencié - qui fait que c'est le monde intérieur, ce qui est laissé dans le plus grand vague ontologique, le monde intérieur du sujet dans lequel cette libido s'introvertit, qui est responsable du fait que la réalité pour ce sujet sombre dans une espèce de crépuscule qui nous permet de concevoir avec une parfaite continuité le mécanisme des psychoses avec celui des névroses.

Freud est très attaché à une série de mécanismes extrêmement réduits, précis, à partir de l'expérience.

Extrêmement soucieux de sa référence empirique, voit le danger d'une telle appréhension apportée dès lors au problème. Il voit tout ça se transformer en une sorte de vaste panthéisme psychique, d'une série de sphères imaginaires, sans doute également imaginaires s'enveloppant les unes les autres, dont on voit bien quel sera l'intérêt pour une sorte de classification des contenus, des événements, des *Erlebnis* de la vie individuelle, jusqu'à ce que Jung appelle les archétypes. On a nettement le sentiment que ce n'est pas dans cette voie qu'une conception particulièrement clinique et psychiatrique des objets de sa recherche peut se poursuivre.

Et c'est pourquoi il essaie à ce moment-là de faire une critique de la référence que peuvent avoir les unes avec les autres ces pulsions, d'une part, sexuelles, auxquelles il a donné tant d'importance parce qu'elles étaient cachées, parce qu'elles étaient celles qui étaient révélées par son analyse, et ces pulsions du Moi qu'il a laissées jusqu'alors dans l'ombre et qui sont pourtant bien ce qui maintenant est mis en question, à savoir sont-elles, oui ou non, telles que l'une est

l'ombre de l'autre, en quelque sorte ? Toute la réalité est-elle constituée par cette -210-

sorte de projection libidinale universelle qui est au fond de la théorie jungienne ? Ou bien y a-t-il cette différence, cette opposition, qui fait toute la valeur des conceptions de la névrose dans Freud, une relation d'opposition, une relation conflictuelle entre pulsions du Moi et pulsions libidinales ?

Freud, avec son honnêteté habituelle, dit bien qu'après tout le fait qu'il tienne à maintenir cette distinction est fondé sur son expérience des névroses; qu'après tout ce n'est qu'une expérience limitée et que, si l'on considère un ensemble de faits plus large, elle pourrait bien après tout changer de valeur. C'est pourquoi il a dit également non moins nettement qu'au stade primitif, à un stade antérieur à ce que nous permet de pénétrer notre investigation proprement psychanalytique, il faut au moins dire qu'avec - il le dit formellement - l'état *ununterscheidbar* qui ne permet pas une analyse, une dissection suffisante pour notre expérience analytique. Nous avons une espèce d'étape où il est impossible dans l'état actuel de nos moyens de discerner ces deux tendances fondamentales qui sont inextricablement mêlées *beisammen,* qui d'abord sont confondues dans l'état de narcissisme et ne sont pas *unterscheidbar* distinctes pour notre grossière analyse; il n'est pas possible de distinguer *eine Sexuallibido* de *l'Ichtriebe,* de l'énergie des pulsions du *Moi.*

Il centre donc toute la question au niveau de la question des psychoses. Mais dès le départ il va nous dire pourquoi il tente de maintenir cette distinction. La première question est fondée sur l'expérience des névroses. La seconde question qu'il apporte est celle-ci : le manque actuel, à ce moment-là, dans cet état, de clarté dans la distinction entre pulsions du *Moi* et pulsions sexuelles n'est imputable, dit-il, peut-être qu'à ceci : que ce que nous avons commencé à élaborer dans l'expérience comme pulsions du *Moi* et pulsions sexuelles, c'est quelque chose qui est en somme le dernier point de référence de notre théorie, ces fameuses pulsions. Ce n'est pas ce qui est réellement à la base de notre construction, c'est ce qui est tout en haut. C'est-à-dire que lui-même souligne que la notion même de pulsions, *Triebe,* est une notion éminemment abstraite, et c'est ce qu'il appellera aussi plus tard notre mythologie.

Et, bien entendu, il se fait à lui-même, avec son esprit visant au concret, que ce soit conforme ou non à ses tendances personnelles, tendant toujours à mettre exactement à leur place les élaborations spéculatives qui ont été les siennes, il sait bien leur valeur limitée, il la souligne. Il apporte leur référence aux notions également les plus élevées de la physique, dont il dit très bien qu'on voit au cours de l'histoire de la physique des notions comme matière, force, attraction, ne se sont élaborées qu'au cours de l'évolution historique, et ont commencé par -211-

une espèce de forme incertaine, voire confuse, avant d'arriver à cette purification qui permet leur application tout à fait précise.

Il précise donc bien qu'il ne s'agit de rien d'autre quand il s'agit de maintenir l'opposition pulsions du Moi et pulsions sexuelles. Aussi bien est-ce à l'élaboration, à l'approfondissement de ces notions qu'il va se consacrer dans cet article, *Zur Einführung, Pour l'introduction de la notion de narcissisme.*

C'est à ce moment-là qu'il fait intervenir, en précisant qu'il s'agit bien d'élaborer ces notions - ce qui exactement laisse la porte ouverte avec ce que nous sommes en train de faire, non pas à sa suite, mais en l'accompagnant, parce que ce n'est pas pour autant dire que ce soit quelque part dans l'œuvre de Freud, pour que la façon dont on les manie, dont on les diffuse, répète, soit toujours véritablement adaptée, soit dans l'esprit même de la recherche qu'indique Freud. Parce que justement dans cette direction de recherche, nous essayons nous-mêmes d'obéir à son mot d'ordre, à son style. Il apporte à ce moment-là la référence à une notion fondamentale, à savoir que la biologie elle-même nous indique, tout au moins l'évolution de la biologie telle qu'elle était au point où elle était parvenue de son temps, à savoir que ce qui à ce moment-là nous étonnait d'une théorie des instincts ne peut pas, ne peut tenir compte d'une certaine diffusion, bipartition fondamentale, entre les buts ou finalités, préservation de l'individu, et ceux de la continuité de l'espèce. Il est bien certain que ce que nous avons là en arrière-plan n'est rien d'autre - d'ailleurs elles sont expressément évoquées - que les théories que vous devez connaître, vous avez dû en garder quelque souvenir, de votre année de philo, les théories de Weissmann. Car la théorie de Weissmann n'est pas encore définitivement prouvée : une substance immortelle des cellules sexuelles, en tant qu'elles seraient engendrées, elles sont déjà différenciées directement dans le noyau des cellules sexuelles de l'individu antérieur de la lignée, constituant donc une lignée sexuelle absolument continue, par reproduction continue de cellules qui se différencient dans la lignée comme sexuelles, et faisant du plasma quelque chose qui perpétue, qui perdure, d'un individu à un autre. Alors qu'en somme l'ensemble du plasma somatique, du soma, comme dit expressément Weissmann, se présente comme une sorte de parasite individuel, poussé latéralement du point de la reproduction de l'espèce, dans la seule fin de véhiculer ce plasma germinal, éternel, et par la succession des individus à cette espèce.

Ici la référence freudienne est immédiatement appuyée par ceci que ce qu'il construit n'est assurément pas - et n'a pas la prétention d'être - une théorie biologique, et qu'aussi bien, quel que soit le prix provisoire pour lui de cette réfé- 212 -

rence à laquelle il tient quand même à s'appuyer jusqu'à nouvel ordre et sous bénéfice d'inventaire, si l'examen des faits tels qu'ils se développent dans le domaine propre de l'investigation analytique aboutissait à rendre inutile la référence biologique, à fonder quelque chose qui, étant organisé sur le champ propre des faits où se définit son investigation, non seulement est inutile mais nuisible. Il précise cette référence comme extrême, prise à un autre champ, il n'hésiterait pas à l'abandonner.

Aussi bien n'est-ce pourtant pas, dit-il, une raison pour noyer, dans le champ encore inexploré des faits psychiques auxquels il a affaire, pour noyer cette *Sexualenergie,* cette libido dont il a jusque-là suivi les cheminements et les voies dans une sorte de parenté universelle avec tout ce que nous pouvons voir comme manifestations psychiques dont, dit-il, le résultat quand il s'agit de poursuivre l'analyse des faits concrets serait tout à fait comparable à ceci - la référence qu'il donne est particulièrement exemplaire - ce serait à peu près comme dans un cas où nous aurions à trancher d'une affaire d'héritage, et où quelqu'un a à faire les preuves devant notaire de ses droits d'héritier, et invoquerait à ce propos la parenté universelle qui lie certainement, au moins dans l'hypothèse monogénétique, tous les hommes les uns avec les autres.

Il semble que la comparaison est tout à fait exemplaire de la pensée de Freud sur ce sujet et ce point.

je voudrais néanmoins ici introduire, à propos justement de cette référence, une simple remarque qui peut-être va vous paraître trancher par son caractère inhabituel des remarques que nous faisons sur ce sujet.

Mais vous allez voir qu'après tout elle va tout de suite porter au cœur de ce qui est notre problème, qui est justement d'introduire un peu plus de clarté dans cette élaboration, plus exactement cette discussion que poursuit Freud, et dont les obscurités, les impasses, comme vous le voyez, rien que déjà par le commentaire des premières pages, ne nous sont ici nullement dissimulées, atténuées. On ne peut pas dire que cet article apporte une solution, mais au contraire une série de questions ouvertes.

Or, ce sont des questions dans lesquelles nous essayons de nous insérer. Eh bien, arrêtons-nous un instant, puisque l'on nous mène sur ce terrain, et posons-nous quelques questions qui ont d'autant plus d'intérêt que, vous allez le voir, elles ne sont pas des questions qui restent actuellement tout à fait en l'air, étant donné que la théorie des instincts a quand même fait quelques progrès depuis; comme Freud nous le dit quelque part, nous n'avons malheureusement pas, à la date où il écrit, une théorie des instincts toute prête, *ready-made,* prête-213-

à-porter. Elle n'est pas prête à porter à ce moment-là. Elle ne l'est pas encore très bien de nos jours. Mais, vous le savez, depuis les travaux de Lorenz et jusqu'à Tinbergen, nous avons tout de même fait quelques pas. C'est cela qui justifie les remarques, peut-être un peu spéculatives, que je vais être amené ici à vous apporter.

Suivons bien les biologistes, plus exactement les notions biologiques telles qu'elles peuvent apparaître aux psychologues, aux anthropologues. Si nous tenons pour valable la notion weissmannienne de l'immortalité du germen, qu'est-ce qu'il en résulte ? Si nous pensons cet individu qui se développe, qui est radicalement distinct de la substance vivante fondamentale qui constitue le germen, qui, elle, ne périt pas, cette théorie «parasite individuel», quelle fonction joue-t-il par rapport à cette propagation de la vie? Il est bien clair que dans ce registre, dans ce mode d'appréhension, ce qui est le phénomène de la vie, il joue un rôle qui littéralement n'a rien à faire, en tant qu'individu à proprement parler, avec cette propagation.

Ces individus, du point [de vue] de l'espèce, ils sont, si on peut dire, déjà morts. Au niveau de chaque individu, cet individu n'est rien auprès de cette substance immortelle qui est cachée dans son sein, qui est la seule à se perpétuer avec le droit à représenter authentiquement, substantiellement, ce qui existe en tant que vie. je précise ma pensée.

Cet individu va être mené - nous nous plaçons maintenant au point de vue psychologique - par ce fameux instinct sexuel; pour propager quoi? Quelque chose qui n'est rien d'autre que cette substance immortelle incluse dans le plasma proprement germinal, dans les organes génitaux, représentée au niveau des vertébrés par des spermatozoïdes et des ovules. Mais c'est cela qui est propagé, et cela seulement.

Est-ce là tout ? Bien sûr que non.

Ce qui se propage, c'est en effet un individu qui a cette fonction. Un individu qui a cette fonction, qu'est-ce que ça veut dire ? C'est un individu qui se reproduit, mais se reproduit non pas en tant qu'individu, mais en tant que type. Et c'est bien à cela en effet que nous mène la théorie des instincts. C'est que ce qui supporte l'instinct sexuel, ce qui en fait le ressort psychologique concret, qui en détermine la mise en fonction, l'énorme mécanique... le déclencheur, comme s'exprime Tinbergen après Lorenz, c'est justement, non pas du tout un individu réel, non pas la réalité de l'être vivant, du partenaire sexuel, appelons-le maintenant par son nom, mais justement quelque chose qui a le plus grand rapport avec ce que je viens d'appeler *le type* - c'est-à-dire *une image.*

Ce que nous démontre l'élaboration par les éthologistes des mécanismes de déplacement de la pariade, c'est l'importance tout à fait prévalente d'une image tellement importante que cette image se constitue, se forme, apparaît sous la forme d'un phénotype transitoire, par des colorations particulières dans un très grand nombre d'espèces, par des modifications d'aspect extérieur, qui par son modèle puissent servir à quelque chose qu'on peut même appeler une sorte de signal, mais de signal construit, de *Gestalt,* comme nous disons de nos jours.

En fin de compte, ce que nous voyons apparaître et que du point de vue de la biologie, point sur lequel déjà quelques philosophes avaient réfléchi, si l'on veut distinguer différents plans du monde de l'homme, pour reconnaître que ce qui distingue son plan est très précisément ceci qu'il appartient à un monde où domine quelque chose qu'on appelle l'hérédité, où l'élément préformé, où l'élément du passé est ce qui dans la scansion des trois temps temporaires - provisoirement nous sommes aujourd'hui à la tripartition commune: passé, présent et avenir - c'est le passé qui détermine absolument tout ce qui se produit à l'exception près de cet élément complètement énigmatique qu'on appelle la maturation.

Laissons cela de côté provisoirement.

Dans la transmission normale de ce qu'on appelle l'espèce, l'individu ne fait que reproduire le type déjà réalisé par toute la lignée de ses ancêtres. Bref, du point de vue strictement animal, comme je vous l'ai dit, cet individu est après tout non seulement mortel, mais quelque chose de déjà mort; quelque chose de sans avenir à proprement parler. Du point de vue de l'espèce il n'est rien d'autre que l'incarnation, le support de quelque chose qui n'est pas un cheval, tel ou tel cheval, mais qui est le cheval. Et c'est d'ailleurs sur ce fondement même que le concept de l'espèce est fondé. Si le concept de l'espèce est fondé, si l'histoire naturelle existe, c'est qu'il y a non pas seulement des chevaux, mais le cheval. Que ceci se manifeste sur le plan psychologique par le fait que ce qui est proposé, ce qui détermine la mise en jeu de ce qui est à proprement parler de l'ordre mécaniste, de l'embrayage du déclenchage de l'instinct sexuel, soit essentiellement cristallisé sur un rapport d'images - j'en viens au terme que vous attendez tous - sur un rapport imaginaire, ceci est suffisamment indiqué, et, il me semble, l'introduction naturelle au problème du rapport des *Libidotriebe, [Sexualtriebe ?],* et de la *Ichtriebe,* tel qu'il va être développé dans tout cet article à partir de cette notion, qui n'est pas neuve, qui a déjà été exprimée dans moult endroits. Vous avez là le cadre dans lequel doit pour nous se poser le problème.

-215-

La question n'est pas d'ores et déjà pour vous posée sur le plan des rapports de la pulsion libidinale avec ces deux domaines dont nous usons sans cesse, mais à tort et à travers, de l'imaginaire et du réel. Et si d'ores et déjà vous ne voyez pas ce que la libido pose exactement, et centré autour de la fonction de l'imaginaire, non pas comme une certaine espèce de transposition idéaliste et moralisante de la doctrine analytique, comme on a voulu le faire croire, dans une espèce de progrès d'un certain état idéal, imaginaire de la génialité, qui serait en quelque sorte la sanction et le ressort dernier de l'établissement du réel, eh bien évidemment vous ne pouvez rien comprendre!

Ceci est très suffisamment indiqué dans cet article, et vous verrez d'ailleurs dans la suite, et c'est de là que nous devons partir, et c'est à partir de là aussi que se pose vraiment le problème de la fonction réelle que joue *l'ego* dans l'économie psychique.

Voulez-vous avancer un peu ?

LECLAIRE - Très exactement, j'aurais voulu poser des questions, ou faire des réponses...

je voudrais vous donner un sentiment, que je n'ai pas eu tout seul, en lisant certaines parties de ce texte, et auquel je faisais allusion tout au début... Dans le texte aussi, puisque dans un commentaire, en somme, on peut saisir un certain nombre de passages qui vous accrochent. On voit justement que Freud dit dans la deuxième question qu'il pose, dans ces incidentes, après avoir posé cette distinction fondamentale, il pose deux questions.

Il répond à la première, comme nous l'avons dit. Nécessité d'une action psychique intermédiaire entre l'autoérotisme primaire et le narcissisme.

A la seconde, il répond ceci : que la nécessité de répondre d'une façon tranchée à la deuxième question doit entraîner chez chaque psychanalyste un malaise notable. On se défend contre ce sentiment d'absorber son attention pour des difficultés stériles. Mais on doit cependant ne pas renoncer à la recherche d'une solution. Cette deuxième question est celle-ci : celle de l'énergie psychique fondamentale. Ne serait-il pas plus simple de n'avoir qu'une énergie psychique fondamentale ? À certains moments, en lisant ce texte, nous avons cette impression de saisir des notions qui ne nous paraissent pas tellement fécondes. Et j'ai l'impression - pour reprendre la ligne de ce que vous disiez - que cette bipartition fondamentale de la libido en deux types : *Ichlibido* et *Objektlibido,* a incontestablement une valeur pragmatique; c'est la seule que Freud lui reconnaisse d'ailleurs dans ce texte, les autres termes ne venant qu'en confirmation; elle a une valeur pragmatique, comme vous le disiez, dans l'étude des névroses. Mais

qu'est-ce qui a été mis en évidence dans l'étude des névroses essentiellement ? Ce sont les pulsions sexuelles, justement, qui étaient cachées.

Et il me semble que comme dans une bipartition il faut toujours deux termes, c'est toute la difficulté qui résulte dans le fait que l'autre terme a été appelé libido du *Moi, Ichlibido, ou* énergie du *Moi* primitivement. Cela ne s'imposait pas; cette énergie du *Moi* est une espèce de différenciation de cette énergie fondamentale qu'elle évoque à chaque instant, et chaque fois qu'on parle de cette énergie du Moi, nous ressentons un peu ce malaise, à partir du moment où on pose une construction systématique, où on essaie d'articuler, de préciser, les rapports entre les deux, puisque justement cette libido du *Moi* pose la question du narcissisme.

Et nous verrons - à mon sens, c'est dans la troisième partie que le problème commence un peu à s'éclairer, à partir du moment où il fait entrer en jeu la notion d'idéal du Moi.

Il me semble que s'attaquer au deuxième terme de cette bipartition, à l'énergie du *Moi, ou* à la libido du *Moi,* se rapporte un petit peu à l'effort stérile que nous pouvons faire si nous nous attaquons à l'étude de l'«énergie primitive.» MANNONI - Est-ce qu'on peut demander la parole?

Je suis depuis quelque temps embarrassé par un problème qui touche un peu cela, et me semble un peu compliquer et simplifier les choses. C'est que l'investissement des objets par la libido est au fond une métaphore réaliste; parce qu'elle n'investit que l'image des objets. Tandis que l'investissement du *Moi* peut être un phénomène intrapsychique où c'est la réalité ontologique du *Moi* qui est investie. Si la libido est devenue libido d'objets, elle ne peut plus investir que quelque chose qui sera symétrique de l'image du *Moi.*

Si bien que nous aurons deux narcissismes, selon que c'est une libido qui investit intrapsychiquement le *Moi* ontologique. Ou bien ce sera une libido objectale qui viendra investir quelque chose qui sera peut-être l'idéal du *Moi;* en tout cas une image du *Moi.*

Alors, nous aurons une distinction très fondée entre le narcissisme primaire et le narcissisme secondaire.

GRANOFF - [gestes sans paroles]

LACAN - Évidemment, Mannoni, dans un Jump élégant, nous introduit bien vite là où vous sentez bien que vous amenant pas à pas, comme ça, j'ai envie de vous mener quelque part; nous n'allons pas tout à fait à l'aventure, encore que je sois prêt à accueillir les découvertes que nous ferons en cours de route.

Bien sûr, en fin de compte, c'est de cela qu'il s'agit. Je suis content de voir que -217-

notre ami Mannoni fait comme ça, il faut de temps en temps faire un saut dans le sujet.

je reviens sur mon dernier pas. Vous avez bien compris à quoi cela tend ? Cela tend à rejoindre ceci qui nous est indiqué parce qu'il y a eu référence à la biologie, cette expérience fondamentale que nous apporte l'élaboration actuelle de la théorie des instincts, à savoir que ce qui est le déclencheur, l'élément « objectal » dans le déclenchement de la libido, mise en jeu du cycle de comportement sexuel, c'est quelque chose où on peut dire que le sujet essentiellement leurrable - car ce que nous montrent les expressions des ichtyologistes, c'est que si d'un côté il faut que l'épinoche mâle ait pris de belles couleurs, sur le ventre, ou sur le dos, pour que commence à s'établir tout ce jeu, cette danse, ce que je vous ai dans d'autres circonstances déjà plus ou moins exposé, et que je vous réexposerai à l'occasion - inversement, ceci suppose que nous pouvons très bien faire n'importe quel découpage, un découpage qu'il s'agit de préciser, une sorte de chose assez mal dégrossie dans son ensemble, mais qui, à condition de porter certains traits, certaines marques, *Merkzeichen,* aura exactement sur le sujet le même effet.

Nous ne devons jamais perdre de vue ces éléments tout à fait fondamentaux qui se trouvent au cœur même des processus que nous poursuivons, représentant ce qui originalement distingue, par des propriétés tout à fait spéciales, ce qui est cycle instinctuel dans l'ordre sexuel, à savoir - c'est là-dessus que j'ai insisté quand je vous ai fait mon premier exposé sur le réel, le symbolique et l'imaginaire, qui n'était qu'un dégrossissement - tout spécialement les comportements sexuels qui sont spécialement leurrables, et cela se produit dans la lignée biologique, les phénomènes de déplacement qui font tenir la caractéristique fondamentale de tout ce qui s'est développé d'original dans le développement des perversions et des névroses.

GRANOFF - À propos de la gesticulation... Ce que vous dites, je n'ai pas le texte, mais il y a le texte de la *Métapsychologie* qui est peut-être encore plus explicite. Il y a cette phrase

« C'est ainsi que le Soi héréditaire abrite d'innombrables résistances individuelles [..] dans le Moi et le Soi, et le Moi et le supermoi [?] . .. »

Il y a quantité de formulations aussi explicites que ce que Mannoni disait. LACAN - Puisque nous en sommes là et que nous avons tous les droits dans un commentaire, je vais - avant que nous nous quittions - introduire quelque chose un complément du schéma que je vous avais donné il y a trois séminaires, quand -218-

je vous avais fait ce petit cours, sur ce que j'appelais *la topique de l'imaginaire.* Je me suis assez démené pour bien vous faire sentir ce qu'on pouvait tirer d'un certain modèle, dont je vous ai suffisamment indiqué qu'il est dans la ligne des vœux mêmes qu'a édictés Freud; car très formellement il dit quelque part, en plusieurs endroits - et je vous ai dit spécialement dans la *Traumdeutung* et *l'Abriss* - que ces instances qu'il amène comme étant les instances psychiques fondamentales doivent être conçues pour la plupart comme représentant ce qui se produit dans un appareil photographique, à savoir ces images, soit virtuelles, soit réelles, qui découlent du fonctionnement de l'appareil, l'appareil organique représentant précisément le mécanisme de l'appareil, et ce que nous appréhendons étant justement ces images dont les fonctions ne sont pas homogènes, car ce n'est pas la même chose, une image réelle ou une image virtuelle. Et c'est [par] un schéma de cette espèce que doivent être interprétées ce qu'il élabore comme dés instances, et non pas comme étant quelque chose, comme étant substantielles, épiphénoménales par rapport à la modification de l'appareil lui-même. Chose que Freud a indiquée maintes fois et qu'il n'a jamais réalisée.

Si vous vous souvenez encore du schéma que je vous ai fait? Je vous en donne un rappel résumé au tableau :

À savoir: le miroir concave - grâce auquel se produit le phénomène du bouquet renversé - que nous avons transformé nous-même, parce que c'est plus commode, en celui du vase renversé.

Ici, un vase, qui sera, par le jeu de la réflexion des rayons sur une surface sphérique suffisamment étendue, ici reproduit en une image réelle, et non pas -219-

virtuelle, sur laquelle 1'œil peut accommoder, qui nous donnera ici, à supposer que nous ayons déjà disposé quelques fleurs, 1'œil peut réaliser, s'il accommode exactement au niveau des fleurs, l'image réelle du vase les entourera, leur donnera ce style, cette unité, cette unification, reflet de l'unité du corps lui-même. Bien entendu, ceci est un modèle et vous sert à comprendre quelque chose.

Je vous ai fait remarquer ceci, en vous montrant le jeu des rayons, que pour que l'image ait une certaine consistance, il fallait que ce fût véritablement *une image.* Quelle est la définition de l'image en optique? Qu'à chaque point de l'objet correspondît un point de l'image, que tous les rayons envoyés se recoupassent quelque part en un point unique.

Un appareil d'optique ne se définit pas autrement que cela: une convergence des rayons univoques ou biunivoques, comme on dit en axiomatique, d'un point, d'un objet, en un autre point précis où se constitue spécifiquement l'image. C'est de cela qu'il s'agit en optique.

Pour que cette image fût visible, à supposer que l'appareil concave fût ici, et que notre petit montage de prestidigitateur fût en avant, il est certain que l'image ne peut être vue avec une suffisante netteté, pour produire l'illusion de réalité, cette illusion très particulière qui s'appelle une illusion réelle, ce n'est pas comme l'image que vous voyez dans le miroir, qui n'est pas où vous la voyez, image qui est là où vous la voyez, il faut que vous vous trouviez placés dans un certain angle, un certain prolongement défini par un cône par rapport à l'ensemble de l'appareil. Alors je vous ai dit que sans doute, selon les différentes positions de l'œil qui regarderait l'ensemble de cet appareil, nous pourrions distinguer un certain nombre de cas qui nous permettraient peut-être de comprendre certaines distinctions de la position du sujet par rapport à la réalité.

Il est bien entendu qu'un sujet n'est pas un oeil, je vous l'ai dit. Mais si ce modèle s'applique, c'est parce que nous sommes dans l'imaginaire, et l'œi1 a beaucoup d'importance.

Puisque quelqu'un a introduit la question des deux narcissismes, vous sentez bien que c'est de cela qu'il s'agit, du rapport qu'il y a entre la constitution de la réalité... et un certain rapport, que d'une façon plus ou moins appropriée Mannoni a appelé « ontologique », avec la forme du corps.

Eh bien, dites-vous ceci

Moi qui suis là, mettons que je sois entre l'objet, la construction à partir de laquelle va se faire l'image réelle illusoire, le fondement de cette expérience de physique amusante, mettons que je sois en quelque sorte adossé à ce miroir -220-

concave, sur lequel je vous ai indiqué que nous pouvons d'ores et déjà projeter, dans notre modèle, probablement toutes sortes de choses qui ont un sens organique, je vous ai dit que c'est très probablement le cortex. Mais ne substantifions pas trop vite nous-mêmes, car ceci n'est pas, vous le verrez mieux par la suite, que pure et simple élaboration de la théorie du petit homme qui est dans l'homme. Car si c'est pour refaire le petit homme qui est dans l'homme, je ne vois pas pourquoi alors je le critiquerais tout le temps. Mais elle a aussi sa rai son d'être. Elle fait partie du mirage auquel le psychologue académique cède tout le temps. Et s'il y cède, c'est qu'il y a quelque raison pour qu'il y cède.

Plaçons-nous un instant dans la position de l'œil, de cet oeil hypothétique, dont je vous ai parlé. Et cet oeil, mettons-le là, quelque part, ici, entre le miroir concave et l'objet.

Eh bien, pour que cet oeil, qui est ici, ait exactement l'illusion du bouquet renversé, du vase renversé en cette occasion, c'est-à-dire qu'il le voie dans les conditions optima, aussi optima que celui qui est dans le fond de la salle, il faut et il suffit une seule chose: c'est qu'il y ait ici, vers le milieu de la salle, un miroir.

En d'autres termes, cette expérience qui, comme vous le savez, est tout à fait concrète et réussie : on voit un bouquet là où il n'est pas, un vase là où il n'est pas. Pour que moi qui suis contre le miroir concave, je le voie aussi bien que quelqu'un qui est au fond de la salle, alors que je ne vois pas d'une façon directe l'image réelle, dans la position où je suis, pour toutes sortes de raisons... Mais grâce à ce miroir qui est au milieu de la salle, je me trouve placé dans la même -221-

position que celui qui est au fond de la salle. Car les rayons m'apparaissent comme si j'étais dans cette position-ci.

Qu'est-ce que je vais voir dans le miroir?

- Premièrement, ma propre figure, là où elle n'est pas.

- Et deuxièmement, ici, dans un point symétrique du point où est ici l'image réelle, je vais voir apparaître, comme virtuelle, cette image réelle.

Vous y êtes ? Ce n'est pas difficile à comprendre, en rentrant chez vous, mettez vous devant un miroir, mettez la main devant vous...

Ce petit schéma n'est qu'une élaboration très simple. La même chose que j'essaie de vous expliquer depuis des années dans *le stade du miroir* nous permet de voir beaucoup de choses.

Vous le verrez dans la suite, car... Tout à l'heure Mannoni parlait des deux narcissismes : le narcissisme qui se rapporte à l'image corporelle en tant qu'elle est inscrite, pour les meilleures raisons, elle est identique dans l'ensemble des mécanismes du sujet, elle est ce qui donne sa forme à son *Umwelt,* en tant qu'il est homme et non pas cheval. Cette image qui fait l'unité du sujet, et que nous voyons se projeter de mille manières, y compris dans la source et l'origine de ce qu'on peut appeler la source imaginaire du symbolisme, ce par quoi le symbolisme se relie au sentiment, au *Selbstgefühl* que l'être humain, le *Mensch,* a de son propre corps, il y a un certain narcissisme qui se situe, si vous voulez, là, au niveau de l'image réelle de mon schéma, et en tant qu'elle permet d'organiser l'ensemble de la réalité dans un certain nombre de cadres préformés.

Ceci bien entendu est tout à fait différent chez un animal qui est par ses propres formations formé, adapté à un *Umwelt* uniforme; il y aura un certain nombre de correspondances préétablies entre ces éléments structuraux, imaginaires, et les seules choses qui l'intéressent dans cet *Umwelt,* les seules structures qui sont intéressantes pour la perpétuation de ces individus, eux-mêmes fonction de la perpétuation typique de l'espèce.

Mais l'homme précisément pour qui, presque uniquement pour lui, existe, non seulement bien entendu, vous le comprenez, cette réflexion dans le miroir qui est un phénomène quand même tellement important que j'ai cru devoir y mettre depuis toujours, et depuis très longtemps, dessus un éclairage fondamental, comme manifestant une possibilité poétique pour l'homme à proprement parler tout à fait originale, mais qui bien entendu va beaucoup plus loin, puisqu'il ne s'agit de rien d'autre, vous sentez que ce *pattern* qui est tout de suite et immédiatement de qui est la relation à l'autre; car c'est évidemment toujours par l'intermédiaire de l'autre, en tant que -222-

l'autre a une valeur tout à fait spéciale, celle que j'ai élucidée, mise en valeur, développée dans la théorie du *stade du miroir*. L'autre a cette valeur captivante par l'anticipation que représente l'image unitaire telle qu'elle est perçue dans le miroir ou dans toute réalité du semblable, pour l'homme, qui fait que c'est par l'intermédiaire de cet autre, par cet alter-ego, qui se confond plus ou moins selon les étapes de la vie avec cet *Ich-Ideal,* cet *idéal du Moi,* que vous allez voir tout le temps invoqué dans ce texte. C'est pour autant que l'homme se reflète, s'identifie, comme vous voyez, mais le mot « identification» pris indifférencié, en bloc, est inutilisable. C'est cette identification narcissique, celle du second narcissisme dont parlait Mannoni, c'est cette identification à l'autre qui, dans le cas normal, précisément est ce qui permet à l'homme de situer exactement ce qui en son être a le rapport imaginaire libidinal, fondamental au monde en général, c'est-à-dire lui permet de « voir », à sa place, de structurer, en fonction de cette place, de son monde, ce qui est à proprement parler son être, puisqu'il a dit « ontologique », tout à l'heure, moi je veux bien, de son être libidinal. Il le voit dans cette réflexion, par rapport à l'autre, par rapport à cet *Ich-ideal. Vous* voyez là distinguées les fonctions du *Moi* en tant, d'une part, qu'elles jouent comme dans tous les autres êtres vivants un rôle fondamental dans la structuration de la réalité, et en tant que, d'autre part, chez l'homme elles doivent passer par l'intermédiaire de cette aliénation fondamentale dans l'image réfléchie de soi-même, qui est aussi bien *l'Ur-Ich,* la forme originelle de *l'Ich-Ideal,* et aussi bien du rapport avec l'autre.

Est-ce que ceci vous est suffisamment clair ?

Est-ce que simplement vous comprenez bien que ce petit schéma, il s'agit d'abord de le bien comprendre ? Après, on s'en servira.

je vous avais donné un élément. je vous en donne un autre aujourd'hui : la combinaison avec le rapport réflexif à l'autre.

Vous verrez ensuite à quoi ça sert. Car vous pensez bien que ce n'est pas pour le plaisir d'aborder ici des constructions plus ou moins amusantes que je vous ai fait ce schéma. Ce sera extrêmement utile; ça va vous permettre à l'intérieur de ce schéma de vous poser à peu près toutes les questions pratiques cliniques, concrètes, qui se posent à propos de l'usage de la fonction de l'imaginaire et tout spécialement de ces investissements libidinaux dont on finit par ne plus comprendre, quand on en fait le maniement, ce que ça veut dire.

Vous verrez l'usage que ceci aura, *le complément métapsychologique, la théo*
rie des rêves, que j'ai chargé tout spécialement quelqu'un de travailler, Granoff.

GRANOFF-Ça mène évidemment au *Moi,* et au Soi, et à l'hypnose... On peut procéder de la manière suivante, en faisant état par exemple du rôle de la douleur, qu'il amène dans cette phrase qui se termine de la manière suivante

« Ça donne une idée de la manière dont nous nous élevons à la représentation de notre corps en général... »

Et cette autre phrase

« Qu'il ne représente que notre corps... ce à quoi je voulais en venir c'est que l'état amoureux, qui repose sur la coexistence... l'objet attirant sur une partie de la libido narcissique du Moi, cet état est limité au moi et à l'objet. L'hypnose ressemble à l'état amoureux [...] mais elle repose principalement sur les tendances sexuelles entravées et met l'objet à la place de l'idéal du Moi. »

Là, tout le schéma optique se retrouve dans les deux phrases.

LACAN - La notion de la stricte équivalence de l'objet et de *l'idéal du Moi* dans le rapport amoureux est une des notions les plus fondamentales, et qu'on retrouve partout dans l'œuvre de Freud. Vous ne pouvez pas - car vous la rencontrez à chaque pas - ne pas quand même vous être posé la question : alors, tout de même, si l'objet aimé c'est, enfin de compte, dans l'investissement amoureux, dans la captation du sujet par l'objet d'amour, c'est quelque chose qui est strictement équivalent à cet *idéal du Moi,* et c'est pour cela qu'il y a cette fonction économique si importante dans la suggestion, dans l'hypnose, cet état de dépendance, véritable perversion de la réalité, de fascination, surestimation de l'objet aimé, toute cette psychologie de la vie amoureuse déjà si finement développée par Freud et dont nous avons là un morceau important; tellement gros que, comme vous le voyez, nous le grattons, nous le graspons à peine aujourd'hui. Mais il y en a là de toutes les couleurs sur ce sujet des rapports fondamentaux avec ce qu'il appelle le choix de l'objet.

LECLAIRE - Cela se rapporte très exactement à ce que vous disiez. J'ai été frappé...

LACAN - Laissez-moi finir ma période, voulez-vous ?

Vous ne pouvez pas ne pas voir quelle espèce de contradiction entre cela et ce que, dans certaines conceptions mythiques de l'ascèse libidinale de la psychanalyse, on donne sans cesse comme devant être l'achèvement de la maturation affective, à savoir qu'au dernier degré du génital nous serions je ne sais quoi, cette espèce de fusion, de communion, de réalisation à proprement parler de l'espèce -224-

de corrélation qu'on mettrait entre la génitalité et la constitution du réel.

Je ne dis pas qu'il n'y ait là quelque chose d'essentiel à la constitution de la réalité, mais encore faut-il comprendre comment. Car, c'est l'un ou l'autre : ou l'amour est ce que Freud décrit, imaginaire en son fondement, ou bien il est autre chose : le fondement et la base du monde.

De même qu'il y a deux narcissismes, il doit y avoir deux amours: *l'éros,* d'un côté, et la *Welt...*

LECLAIRE - J'ai été frappé (page 47) dans le fait que, la première fois qu'il emploie le terme que nous appelons *idéal du Moi,* il n'emploie pas ce terme, mais emploie le terme moi *idéal.* Cela signifie qu'il s'agit bien d'un objet réalisé. Et il ne l'emploie d'ailleurs que deux fois, et par la suite il emploie *Ichideal.*

LACAN - Vous voyez aujourd'hui je vous donne simplement ce petit appareil. C'est venu comme ça. Nous sommes dans un séminaire, et non un enseignement *ex cathedra ou* systématique. Nous cherchons à nous orienter, à comprendre et à tirer le maximum de profit d'un texte, et surtout d'une pensée qui se développe, croyez-le bien, autour de tout cela et Dieu sait si peu à peu les documents s'accumulent. Comment les autres, et parmi les meilleurs, ont essayé - y compris Abraham et Ferenczi - de se débrouiller à propos de ce problème des rapports du développement de *l'ego* et du développement de la libido, cela fait l'objet du dernier article sorti dans l'école de New York.

Restons-en au niveau de Ferenczi et Abraham. Freud se réfère, si nous faisons la critique de ce texte, il se réfère sans cesse, il s'appuie même sur l'article de Ferenczi publié en 1913 sur le sens de la réalité. C'est très pauvre. Évidemment c'est lui qui a commencé à mettre dans la tête ces fameux stades, depuis, tout est mélangé, d'ailleurs, où l'omnipotence primitive, le temps de la toutepuissance des gestes et de la toute-puissance des mots... Et c'est alors la confusion générale. On croirait que le... invente tous les mots.

Freud s'y réfère. Il est certain qu'au point d'émergence que représentent dans la théorie ces premiers essais d'appréhension par Freud de ce qui permet d'articuler à proprement parler les ressorts de la constitution du réel, ça lui est d'un assez grand secours d'avoir entendu cette réponse dans le dialogue; on est venu lui apporter quelque chose, il s'en sert. Mais Dieu sait que cet article, en fin de compte, celui de Ferenczi, pour autant qu'il ait exercé une influence décisive, c'est comme les choses refoulées qui ont d'autant plus d'importance qu'on ne les connaît pas; de même quand un type écrit une belle connerie, ce n'est pas parce que personne ne l'a lue qu'elle ne poursuit pas ses effets, car sans l'avoir lue, tout le monde la répète. Il y a comme ça un certain nombre de choses véhiculées, et qui

jouent sur un certain nombre de mélanges de plans auxquels les gens ne prennent pas garde, par exemple cette imprégnation certaine, première théorie de la constitution du réel dans l'analyse par les idées dominantes à l'époque, celles qui s'expriment dans les termes, dans l'idée plus ou moins mythique des étapes de l'évolution de l'esprit humain, l'idée qui traîne partout - aussi dans Jung - affleurant plus ou moins, que l'esprit humain aurait fait dans les tout derniers temps des progrès décisifs, et qu'auparavant on en était encore à une confusion prélogique. Comme s'il n'était pas clair qu'il n'y a aucune différence structurale entre la pensée de M. Aristote et celle de quelques autres... Ces idées portent avec elles leur puissance de désordre et leur poison, et éveillent les problèmes au lieu de les éclairer. On voit bien d'ailleurs, à la gêne dont Freud lui-même fait preuve, quand il s'y réfère, là où il s'y réfère, à l'article de Ferenczi : quand on parle des primitifs ou soi-disant primitifs et des malades mentaux, ça va très bien; mais où ça se complique, le point de vue évolutif, c'est ce qui se passe chez les enfants... Tout de même, là, Freud est forcé de dire c'est tout de même le même mode d'entrer dans le monde, d'entrer chez les enfants. Freud ajoute

«Dont le développement pour nous est loin d'être aussi transparent. » Peut-être vaudrait-il mieux, en effet, ne pas se référer à des notions faussement évolutionnistes, en fin de compte, car ça n'est probablement pas là que l'idée féconde de l'évolution doit résider, mais plutôt élucider des mécanismes structuraux, toujours en fonction, parfaitement perceptibles dans notre expérience analytique centrée d'abord chez les adultes, et qui nous permet rétroactivement d'éclairer ce qui peut se passer plus ou moins hypothétiquement et d'une façon plus ou moins contrôlable chez les enfants.

Ce point de vue structural, nous sommes dans la droite ligne en le suivant, car c'est à ça que Freud a fini par aboutir. Le dernier développement de sa théorie s'est éloigné de ces croisières analogiques, évolutives, faites sur un usage superficiel de certains mots d'ordre. Ce sur quoi Freud insiste toujours c'est exactement le contraire, à savoir la conservation, à tous les niveaux, de ce qu'on peut considérer comme différentes étapes.

Nous tâcherons de faire un pas de plus la prochaine fois.

Aujourd'hui considérez tout cela comme des amorces. Vous en verrez le rapport étroit et direct avec ce que nous pouvons considérer comme le phénomène du transfert, imaginaire, c'est sa nature essentielle.

LEÇON XII 31 MARS 1954

MANNONI - Dans les *Fragments du Narcisse* de Valéry, on trouve le narcissisme primaire et le narcissisme secondaire, et une petite théorie y est exposée ... *Sans vous, belles fontaines,*

Ma beauté, ma douleur, me seraient incertaines. Je chercherais en vain ce que j'ai de plus cher [...] Et mes tristes regards, ignorants de mes charmes,

À d'autres que moi-même adresseraient leurs larmes... et par conséquent il tourne au narcissisme secondaire.

LACAN - Leclaire, qui a travaillé pour nous ce texte difficile, va continuer à nous apporter aujourd'hui ses réflexions, ses questions, à l'occasion, sur le texte *Zur Einführung des Narzissmus.*

LECLAIRE -je crois qu'on en a déjà dit pas mal, sur ce texte, c'est plein de choses...

LACAN - Reprenez la deuxième partie, si vous voulez, tâchez de citer aussi. Il faut vraiment le faire connaître, étant donné que beaucoup n'arrivent pas à le lire, faute d'en avoir le texte, ce qui est regrettable.

LECLAIRE - je vais le résumer. C'est impossible à résumer, il faut presque le citer intégralement et reprendre les passages qui nous intéressent dans la seconde partie.

La première, vous en avez le souvenir, elle pose la distinction fondamentale de la libido, donc des arguments importants sur lesquels vous avez dressé ces considérations sur le plasma germinal ?

Dans la seconde partie, il continue à nous dire que c'est certainement l'étude des démences précoces, ce qu'il appelle le groupe des paraphrénies, qui reste le meilleur accès pour l'étude de la psychologie du Moi. Mais ce n'est pas celle qu'il suivra dans cette deuxième partie, ou tout au moins ce n'est pas celle qu'il continuera à examiner; et il nous en citera plusieurs autres voies d'abord, plusieurs autres considérations qui peuvent nous mener à des réflexions sur la psychologie du *Moi.* Et il part de l'influence des maladies organiques sur la répartition libidinale, ce qui peut être considéré comme une excellente introduction à la médecine psychosomatique. Il se réfère à un entretien qu'il avait eu avec Ferenczi sur ce sujet et part de cette constatation que le malade retire son investissement libidinal sur son *Moi,* au cours d'une maladie, d'une souffrance. Il trouve que c'est une considération banale, mais qui demande quand même à être examinée. Le malade retire son investissement libidinal sur son *Moi* pour le libérer de nouveau après sa guérison.

Pendant cette phase, pendant laquelle il retire son investissement libidinal des objets, la libido et l'intérêt du *Moi* sont de nouveau confondus, ont de nouveau le même destin, et deviennent impossibles à distinguer.

LACAN - Est-ce que vous avez recouru à la référence à Wilhelm Busch? LECLAIRE - Laquelle? Celle dans un enfer étroit?

LACAN - Non, non, ce n'est pas *Hölle,* c'est *Höhle* c'est un trou, ce n'est pas l'enfer.

Wilhelm Busch est un humoriste dont vous devriez être nourris... Il y a une création inoubliable de Wilhelm Busch, qui s'appelle Baldvin Bählamm le poète entravé. Ses aventures sont émouvantes. [C'est un mal aux dents] qui vient mettre une suspension totale aux rêveries idéalistes et platonisantes, ainsi qu'aux inspirations amoureuses [du poète qui] est ici évoqué. C'est très amusant. Il a oublié les cours de la Bourse, les impôts, la table de multiplication; toutes les formes de l'être habituelles qui, autrement, paraissent réelles et importantes, sont tout d'un coup sans attrait et anéantisées.

Et maintenant dans le petit trou, et non dans l'enfer, de la molaire l'âme habite, cet investissement dans la douleur du monde, symbolique des cours de la Bourse et de la table de multiplication.

LECLAIRE - Je crois qu'il passe ensuite à un autre point d'abord, l'état de sommeil dans lequel il y a de même un retrait narcissique des positions libidinales...

LACAN, s'adressant à Perrier - Vous avez travaillé l'article ? Mettez-vous-y dès ce soir, c'est un article difficile, qui fait partie de notre cycle.

-228-

LECLAIRE -... pour en revenir ensuite à l'hypocondrie, dans ses différences et ses points communs avec la maladie organique. Il en arrive à cette notion que la différence, qui n'a peut-être aucune importance, entre les deux est l'existence d'une lésion organique. Tout au moins il en arrive à un certain point, à cette considération. Mais l'étude de l'hypocondrie et des maladies organiques lui permet surtout de préciser que, justement chez l'hypocondriaque, il se produit sans doute aussi des changements organiques de l'ordre des troubles vasomoteurs, des troubles circulatoires, et il développe une similitude entre l'excitation d'une zone quelconque du corps et l'excitation sexuelle. Et il introduit la notion d'érogénéité,

Des zones érogènes qui peuvent, dit-il, *remplacer le génital et se comporter comme lui, c'est-à-dire être le siège de manifestations* [excitations ?] *et de détentes. »*

Et il nous dit que chaque changement de ce type de l'érogénéité dans un organe pourrait être parallèle à un changement d'investissement libidinal dans le *Moi.* Ça repose le problème psychosomatique. De toute façon, à la suite de cette étude d'érogénéité et des possibilités d'érogénéisation de n'importe quelle partie du corps, il en arrive à cette supposition que l'hypocondrie pourrait être classée dans les névroses dépendant de la libido du *Moi,* alors que les autres névroses actuelles dépendraient de la libido objectale.

J'ai eu l'impression, quand même, que ce passage qui, dans l'ensemble de la seconde partie, est une sorte de paragraphe, était moins important que le second paragraphe de cette deuxième partie, dans lequel il nous définit les deux types de choix objectal.

LACAN-Tout de même, à ce moment-là, la remarque essentielle est que, vous savez combien c'est difficile à traduire *Verarbeitung :* élaboration ? ce n'est pas tout à fait cela, pour une telle élaboration de cette libido, il est à peu près indifférent que ceci arrive, se produise sur des objets réels ou imaginaires. La différence n'apparaît que plus tard quand l'orientation de la libido se fait sur des objets irréels.

Ceci prend sa signification, [de ce] qu'il vient de dire; cela conduit à un barrage *Libidodamming [?],* un barrage de la libido, lequel blocage... Ceci est important parce que ceci nous introduit immédiatement, puisqu'il s'agit de la libido de *l'ego,* sur le caractère précisément imaginaire de *l'ego.*

MANNONI - Ce mot allemand *[Libidostauung]* doit signifier construction

d'une digue; il a l'air d'avoir un sens dynamique, et signifie en même temps une -229-

élévation du niveau, et par conséquent une énergie de plus en plus grande de la libido; ce que l'anglais rend bien par *damming.*

LACAN - *Damming up,* même.

Vous avez, au passage, une petite citation d'Henri Heine, dans les *Schöpfungslieder,* extrait des *Neue Gedichte,* recueillis, en général, avec les *Lieder.* C'est un très curieux petit groupe de sept poèmes où il s'agit d'une sorte de très curieuses... faites au Créateur. Et, à travers l'ironie, l'humour de ce poème, il apparaît évidemment beaucoup de choses qui touchent à notre psychologie de la *Bildung.* Ils nous montrent que Dieu fait un certain nombre de choses en double, et en particulier...

J'ai créé pour moi, pour ma louange et ma gloire, Les hommes, les lions, les bœufs, le soleil; cependant, étoiles, veaux, chats, singes,

je les ai créés pour mon propre ravissement.

Véritablement intéressants, les singes, ceux-là, il les appelle pour son propre plaisir... Dans un paragraphe précédent, le diable, fort aimablement, dit qu'il essaie de s'imiter lui-même! Ces choses sont écrites en 1839, avant la parution de L'Origine des espèces, et on peut encore parler très librement du singe comme d'une fantaisie de Dieu. Mais cette sorte de jeu auquel il se livre est tout de même assez profondément... va assez loin.[1]

Il est certainement frappant que Freud fasse intervenir, qu'à ce moment-là il se pose la question du sens de la sortie du narcissisme. Car, en fin de compte, la question se pose, là: pourquoi est-ce que l'homme est insatisfait ? Il nous donne la réponse dans une référence purement poétique, et à un moment vraiment crucial de sa démonstration scientifique, en disant

« La maladie, c'est Dieu qui parle, *c'est bien le dernier fondement de l'ensemble de la poussée créatrice; en créant, j'ai pu guérir, en créant, je suis devenu bien portant, wurde ich gesund. »*

LECLAIRE - C'est-à-dire que ce travail intérieur auquel il fait allusion, pour lequel sont équivalents, les objets réels et les objets imaginaires, je le précise pour situer...

LACAN-Il ne dit pas que c'est équivalent. Il dit que c'est indifférent d'abord

1 - Paragraphe corrigé et complété à partir du poème original de Heine. (N.d.E.) -230-

de considérer si c'est réel, ou imaginaire. Il dit qu'au point où nous en sommes de la formation du monde extérieur, c'est indifférent de les considérer l'un et l'autre comme tels. Mais que ce n'est qu'après, qu'apparaît la différence, au moment des effets que produit ce barrage. Car tout ce passage est fait pour mettre en parallèle la production de ce qu'il appelle encore à ce moment-là les *névroses actuelles,* c'est-à-dire fort tard, à la veille de l'élaboration légèrement différente de *Inhibition, symptôme et angoisse. À* ce moment-là, il considère l'hypocondrie comme [symétrique?] dans les perturbations de la libido du *Moi;* par conséquent, dans les affections paranoïdes et hypocondriaques, [l'angoisse ?] occupant la même place que l'anxiété dans les [névroses de?] transfert. Ce qui, d'ailleurs, laisse une question ouverte, que nous reprendrons quand nous aborderons [comme prévu ?] l'analyse du président Schreber. C'est en même temps une [introduction?] du problème à propos de la genèse de la psychose.

LECLAIRE -J'en arrive donc au deuxième sous-chapitre de la deuxième partie, où il nous dit qu'un autre [aborde l' ?] étude du narcissisme, un troisième, réside dans [l'étude. de la?] différence des modalités de la vie amoureuse de l'homme et de la femme.

Il en arrive à la distinction de deux types de choix, que l'on peut traduire par anaclitique et narcissique et il en étudie la genèse.

Il en arrive à cette phrase de laquelle on pourra partir

«L'homme a deux objets sexuels primitifs: lui-même et la femme qui s'occupe de lui.»

LACAN - *Lui-même,* c'est-à-dire son image, c'est tout à fait clair.

LECLAIRE - Mais il détaille plus avant la genèse, la forme même de ce choix; il constate que les premières satisfactions sexuelles autoérotiques ont une fonction dans la conservation de soi. Ensuite, il constate que les pulsions sexuelles d'abord s'appliquent à la satisfaction des pulsions du *Moi,* et ne deviennent autonomes que plus tard. Ainsi, l'enfant aime d'abord l'objet qui satisfait ses pulsions du *Moi,* c'est-à-dire la personne qui s'occupe de lui.

Enfin, il en arrive à définir le type narcissique de choix objectal,

« Surtout net, dit-il, *chez ceux dont le développement libidinal a été perturbé. »*

LACAN - C'est-à-dire chez les névrosés.

LECLAIRE - Ces deux types fondamentaux correspondent à, c'est ce qu'il nous avait annoncé, aux deux types fondamentaux, masculin et féminin. -231 -

LACAN - Les deux types: narcissique et *Anlehnung.*

LECLAIRE -*Anlehnung,* ça a une signification d'appui.

LACAN - Ce n'est pas sans rapport avec la notion de dépendance, développée depuis. Mais c'est une notion plus vaste et plus riche. Il est clair qu'à ce moment-là il nous fait une liste, on peut dire, des différents types de fixations amoureuses, qui excluent toute référence à ce qu'on pourrait appeler une relation mûre, ce mythe de la psychanalyse en ce qui concerne la psychologie de la vie amoureuse. Il n'est certainement pas dans le mythe à ce moment-là, car il nous énumère comme couvrant d'une façon complète le champ de la fixation amoureuse, de la *Verliebheit,* le type narcissique qui est fixé par ceci: qu'on aime

l. ce qu'on est soi-même, c'est-à-dire, il le précise bien entre parenthèses, *soi-même;*

2. ce qu'on a été;

3. ce qu'on voudrait être;

4. la personne qui a été une partie de son propre moi. Ceci est le *narzisstischen Typus.*

Vous verrez que *l'Anlehnungstypus* n'est pas moins imaginaire, car fondé aussi sur un renversement d'identification, par identification d'une situation primitive. Et ce qu'on aime, alors, c'est la femme qui nourrit et l'homme qui protège.

LECLAIRE - Là, nous en arrivons au résumé qu'il donne, un petit peu détaillé avant, je crois que c'est résumé là; il avance un certain nombre de considérations comme preuves indirectes en faveur de la conception du narcissisme primaire de l'enfant, et qu'il voit essentiellement dans la façon - c'est amusant à dire - dont les parents voient leur enfant.

LACAN - Il s'agit là de la séduction qu'exerce le narcissisme et qui est très imagée. Il indique ce qu'a de fascinant et de satisfaisant pour tout être humain l'appréhension, prise au sens le plus total, l'appréhension fondamentale, pleine, d'un être présentant lui-même les caractéristiques de ce monde clos, fermé sur lui-même, satisfait, que représente le type narcissique, et il le rapproche avec cette espèce de séduction souveraine, le mot est impliqué dans le texte, qu'exerce n'importe quel bel animal.

LECLAIRE - Il dit *sa majesté l'enfant.* L'enfant est un peu autre chose, c'est ce qu'en font les parents dans la mesure où ils y projettent cette sorte d'idéal. LACAN - *« His Majesty, the baby. »*

LECLAIRE - Il faut le reconnaître comme un renouvellement, une reproduc-

tion depuis longtemps. Un certain nombre de notions nouvelles y sont introduites. Il dit qu'il laissera de côté les troubles du narcissisme primaire de l'enfant, bien qu'il s'agisse là d'un sujet très important, d'un morceau de choix, puisque justement s'y rattache la question du complexe de castration; et il en profite pour mieux situer la notion de la protestation mâle d'Adler, en la remettant à sa juste place...

LACAN -... Qui n'est pas mince, pourtant.

LECLAIRE - Oui, qui est très importante. Mais qu'il rattache à ces troubles du narcissisme primaire originel.

Nous pouvons nous y arrêter, mais ça ne semble pas dans la ligne de cet article. Et nous en arrivons à cette question très importante : que devient la libido du *Moi* chez l'adulte normal ? Devons-nous admettre qu'elle s'est confondue en totalité dans les investissements objectaux? Il repousse cette hypothèse et constate, rappelle que le refoulement existe, ayant en somme une fonction normalisante.

C'est ainsi qu'on peut résumer ce qu'il en dit. Or,

« Ce refoulement, dit-il, *et c'est l'essentiel de sa démonstration, émane du Moi »...*

LACAN -

... «émane du Moi, dans ses exigences éthiques et culturelles». Une fois de plus soulignées. »

LECLAIRE - je voulais citer exactement ce qu'il en dit, pour donner un exemple très précis

« Les mêmes impressions, les mêmes événements qui sont arrivés à un individu, les mêmes impulsions, excitations, qu'une personne par exemple laisse naître en elle ou du moins qu'elle élabore de façon consciente, sont par une autre personne, ces mêmes impulsions, excitations, repoussées avec indignation, ou même étouffées, avant de devenir conscientes. »

Il y a là une différence de comportement, suivant les individus, les personnes. Et il essaie de formuler cette différence ainsi

« Nous pouvons dire qu'une personne a érigé un idéal auquel elle mesure son Moi actuel, tandis que l'autre en est dépourvue. La formation de l'idéal serait donc de la part du Moi la condition du refoulement. C'est vers ce

Moi idéal que va maintenant l'amour de soi, dont jouissait dans l'enfance le véritable Moi. Le narcissisme paraît dévié sur ce nouveau Moi idéal qui se trouve en possession de toutes les précieuses perfections du Moi, comme le Moi infantile. L'homme s'est montré incapable, comme toujours dans le domaine de la libido, de renoncer à une satisfaction une fois obtenue. »

C'est là qu'il emploie pour la première fois le terme de *Moi idéal.* Et c'est vers ce *Moi idéal* que va maintenant l'amour de soi, dont jouissait, dans l'enfant, le véritable *Moi. Il y* a les deux termes: *Idealich* et *Ichideal.* L'individu ne veut pas renoncer à la perfection narcissique de son enfance, et il cherche à la regagner dans la forme nouvelle. Et là, il emploie le terme, de son *idéal du Moi.*

LACAN - N'est-ce pas, c'est une des énigmes de ce texte, étant donné la rigueur de l'écriture de Freud, qu'a très bien relevée Leclaire, de la coexistence, dans le même paragraphe, d'une façon tout à fait significative, des deux termes. LECLAIRE -je viens de le citer

«Nous pouvons dire que l'un a érigé un idéal auquel il mesure son Moi actuel, tandis que l'autre en est dépourvu. La formation de l'idéal serait, de la part du Moi, la condition du refoulement. »

LACAN - C'est le paragraphe suivant.

LECLAIRE - Il est important quand même qu'il parle de l'idéal comme un terme de référence, puisqu'il dit

... « A érigé un idéal auquel il mesure son Moi actuel. Et alors le paragraphe suivant est celui-ci : *c'est vers ce Moi idéal que va maintenant l'amour de soi, dont jouissait dans l'enfance le véritable Moi. »*

LACAN - Le *Moi réel,* ce n'est pas «véritable», c'est *réel, das wirkliche Ich.* LECLAIRE -

« Le narcissisme paraît dévié sur ce nouveau Moi idéal, qui se trouve en possession de toutes les précieuses perfections du Moi, comme était le Moi infantile. L'homme s'est montré incapable, comme toujours dans le domaine de la libido, de renoncer à une satisfaction une fois obtenue. Il ne peut pas renoncer à la perfection narcissique de son enfance, et il cherche à la regagner dans la nouvelle forme de son idéal du Moi. »

C'est amusant, de remarquer...

LACAN - Parfaitement.

LECLAIRE - On peut dire que *forme* est substitué à *moi.*

LACAN - Et là il emploie *Ichideal,* qui est exactement la forme opposée. Et c'est le signe qu'à ce moment-là Freud désigne deux fonctions différentes, et que c'est justement là la question qui nous est aujourd'hui posée, à savoir qu'est-ce que ça veut dire ? Ce que nous allons essayer, tout à l'heure de préciser.

LECLAIRE - Ce que je remarque, maintenant, c'est qu'au moment où il substitue le terme de *Moi idéal* à *idéal du Moi, il* fait précéder *idéal du Moi* par nou*velle forme.*

LACAN - Bien sûr!

LECLAIRE - *La nouvelle forme de son idéal du Moi,* ce qu'il projette pardevant lui comme son idéal.

LACAN - Ceci éclairé immédiatement par le paragraphe suivant où, pour une fois exceptionnelle dans son oeuvre, il met les points sur les i, de ce que c'est que la sublimation, la différence entre sublimation et idéalisation, qui est extrêmement importante. Vous l'avez bien traduit, allez-y.

LECLAIRE - Il nous a donc posé ceci: l'existence de ce *Moi idéal,* qu'il appelle ensuite *idéal du Moi, ou forme de l'idéal du Moi. Il* dit que là, à rechercher les relations de cette formation de l'idéal à la sublimation, il n'y a qu'un pas. Et il pose justement la question des rapports de *l'idéal du Moi* et de la sublimation. Il en dit ceci

« La sublimation est un processus de la libido objectale; l'idéalisation au contraire concerne l'objet qui est agrandi, élevé, ceci sans modifications de sa nature. L'idéalisation est possible aussi bien dans le domaine de la libido du Moi que dans celui de la libido objectale. »

LACAN - C'est-à-dire qu'une fois de plus il les place exactement sur le même plan.

LECLAIRE - L'idéalisation du *Moi* peut coexister avec une sublimation manquée, c'est le sens. La formation de *l'idéal du Moi* augmente les exigences du *Moi* et favorise au maximum le refoulement.

LACAN - L'un étant le plan de l'imaginaire, et l'autre étant le plan du symbolique, pour autant qu'il est tout à fait indiqué que c'est dans l'ensemble des exigences de la loi que se situe cette exigence de *l'Ichideal.*

LECLAIRE-La sublimation offre donc le biais de satisfaire cette exigence sans entraîner le refoulement. C'est là-dessus qu'il termine.

LACANN - La sublimation réussie. -235-

LECLAIRE - C'est là-dessus qu'il termine ce court paragraphe qui a trait aux rapports de *l'idéal du* Moi et de la sublimation.

« Il ne serait pas étonnant, dit-il ensuite, *que nous soyons obligés de trouver une instance psychique spéciale qui remplisse la mission de veiller à assurer la sécurité de la satisfaction narcissique découlant de l'idéal du Moi, en observant et surveillant d'une façon ininterrompue le Moi actuel. C'est là qu'en fin de compte l'hypothèse de cette instance psychique spéciale qui remplirait donc cette fonction de vigilance et de sécurité nous conduira au Surmoi. »*

Et il appuie sa démonstration sur un exemple tiré des psychoses où, dit-il, *« Cette instance est particulièrement visible et claire dans le syndrome d'influence. Les malades se plaignent... »*

Avant de parler de syndrome d'influence, il dit que, si une pareille instance existe, nous ne pouvons pas la découvrir, mais seulement la supposer comme telle. Cela me paraît tout à fait important puisque lorsqu'il introduit donc cette première façon d'introduire le *Surmoi, il* dit qu'elle n'existe pas, qu'on ne la découvrira pas, qu'on ne peut que la supposer. Et il dit que ce que nous appelons notre conscience remplit cette fonction, a cette caractéristique; il dit que la reconnaissance de cette instance, dont il ne dit pas plus, nous permet justement de comprendre ce qu'on appelle le syndrome d'influence qui apparaît clairement dans la symptomatologie paranoïde

« Les malades se plaignent d'être surveillés, d'entendre des voix, de ce qu'on connaît leur pensées, de ce qu'on les observe. Ils ont raison, cette plainte est justifiée; une pareille puissance qui observe, critique nos intentions existe réellement chez nous tous dans la vie normale. »

LACAN - Ce n'est pas tout à fait ça le sens

« Si une telle institution existe, il n'est pas possible qu'elle soit quelque chose que nous n'aurions pas encore découvert. »

Et il l'identifie avec la censure, n'est-ce pas. Et il le manifeste dans un certain nombre d'exemples, à savoir dans le délire d'influence, celui qui commande les actes du sujet. Il le manifeste encore dans un certain nombre de fonctions du rêve, dans les phénomènes fonctionnels, dans ce qui est défini comme *phénomène fonctionnel.* Point important, que nous ne pouvons pas absolument ouvrir

ici, car ça irait trop loin. Mais vous savez ce qu'est le *phénomène fonctionnel* de Silberer. Il a mis en valeur le rôle formateur dans le rêve - quelque chose qui, dans le rêve, traduit une sorte de perception interne par le sujet de ses propres états, de ses propres mécanismes, cela veut dire de ses mécanismes mentaux en tant que fonctions au moment où il glisse dans le rêve. Et le rêve en donnerait immédiatement une transposition symbolique, au sens où symbolique veut dire simplement imagé. Silberer a mis en valeur ce phénomène important pour autant qu'il montre une forme spontanée du dédoublement du sujet par rapport à lui-même comme profondément actif. Ce point n'a pas été mis spécialement en valeur par Freud, qui a toujours eu, vis-à-vis du *phénomène fonctionnel* de Silberer une attitude ambiguë, en disant que c'est fort important et d'autre part c'est quand même quelque chose de secondaire par rapport à ce qui est le plus important à savoir les mécanismes que j'ai mis en évidence moi-même, Freud, la manifestation du désir dans le rêve; et peut-être si je ne l'ai pas mis autant en valeur c'est peut-être que je suis moi-même d'une nature telle que ces phénomènes n'ont pas eu dans mes propres rêves l'importance qu'ils peuvent avoir dans les rêves d'autres personnes. C'est strictement écrit. je ne sais plus à quel endroit, je vous le trouverai.

Et puis cette sorte de vigilance du *Moi,* qui est celle que Freud met en valeur, comme perpétuellement présente dans le rêve, c'est le gardien du sommeil, celui qui se révèle comme en marge de l'activité du rêve, et qui très souvent est prête, elle aussi, cette instance, à le commenter.

Ce reste de participation du *Moi* du sujet, qui se manifeste comme présent est, comme toutes ces instances dont il fait état à cet endroit, sous le titre de la censure, l'instance qui censure. C'est une instance qui parle, une instance symbolique.

LECLAIRE - Il y a ensuite, partant de là, une sorte de tentative de synthèse, où est abordée la discussion du sentiment de soi chez...

LACAN - *Selbstgefühl*

LECLAIRE -... Chez l'individu normal et chez le névrosé. On pourra la reprendre tout à l'heure, mais on peut la résumer, puisqu'en somme ce sentiment de soi, en définitive, reconnaît un peu loin trois origines qui sont: la satisfaction narcissique primaire, le critère de réussite, c'est-à-dire la satisfaction du désir de toute-puissance, et la gratification qui est reçue des objets d'amour. Ce sont les trois racines qu'il semble retenir du sentiment de soi. Mais il y a là une discussion du sentiment de soi qui est plus développée cependant. je crois qu'il n'est pas nécessaire de l'aborder dans son détail ici. Et, pour moi, je préférerais -237-

revenir à la première de ces quelques remarques complémentaires, lorsqu'il a terminé son paragraphe sur le sentiment de soi, en disant qu'un amour heureux correspond à l'état primitif dans lequel la libido objectale et celle du *Moi* ne peuvent plus être distinguées.

Tout de suite après, il introduit quelques remarques complémentaires qui portent sur tout l'article.

Il dit ceci, cela me paraît extrêmement important

« Le développement du Moi consiste en un éloignement du narcissisme primaire et engendre un vigoureux effort pour le regagner. Cet éloignement se fait par le moyen d'un déplacement de la libido sur un idéal du Moi imposé par l'extérieur, et la satisfaction résulte de l'accomplissement de cet idéal. »

Ce court résumé du développement du *Moi,* qui passe par une espèce d'éloignement, par un moyen terme, qui est l'idéal, et qui revient ensuite dans sa position primitive, est un mouvement qui me semble être l'image même du développement.

MANNONI - La structuration.

LACAN - Oui, la structuration, comme dit très bien Mannoni.

LECLAIRE - Parce que là, justement, ce déplacement de la libido sur un idéal me parait une notion qui demanderait à être précisée, parce que, de deux choses l'une

- ou ce déplacement de la libido se fait une fois de plus sur une image, sur une image du *Moi,* c'est-à-dire sur une forme du *Moi,* que l'on appelle idéal parce qu'elle n'est pas semblable à celle qui y est présentement, ou à celle qui y a été;

- ou bien on appelle *idéal du Moi,* et cela existe quand même, cette notion existe dans le texte, tout au long du texte, quelque chose qui est au-delà d'une forme du *Moi,* c'est-à-dire quelque chose qui est proprement un idéal, et qui se rapproche plus de l'ordre de l'idée, de la forme ?

LACAN - D'accord.

LECLAIRE - C'est dans ce sens-là, il me semble, qu'on voit toute la richesse de cette phrase. Mais aussi une certaine ambiguïté dans la mesure où, si l'on parle de structuration, c'est qu'on prend alors *idéal du Moi* comme *forme d'idéal du Moi.* Mais je crois qu'il ne faut quand même pas oublier que là ce n'est pas précisé dans ce texte.

HYPPOLITE - Pourriez-vous relire la phrase de Freud ? -238-

LECLAIRE -

«Le développement du Moi consiste en un éloignement du narcissisme primaire, et engendre un vigoureux effort pour le regagner. »

HYPPOLITE - Éloignement, c'est *Entfernung ?* LACAN - Oui, c'est *Entfernung,* exactement.

HYPPOLITE - Mais est-ce qu'il faut comprendre ça comme engendrement de *l'idéal du Moi ?*

LECLAIRE - Non. *L'idéal du Moi, il* en a parlé avant.

« Cet éloignement se fait par un déplacement de la libido sur un idéal du Moi imposé par l'extérieur. Et la satisfaction résulte de l'accomplissement de cet idéal. »

Évidemment, dans la mesure où il y a accomplissement de cet idéal... HYPPOLITE - Inaccomplissable, parce que c'est en fin de compte l'origine de la transcendance, destructrice et attirante.

LECLAIRE - Ce n'est pas explicite, cependant la première fois qu'il parle du *Moi idéal,* c'est pour dire que c'est vers ce *Moi idéal* que va maintenant l'amour de soi-même.

MANNONI - Il y a un problème... À mon avis, on a souvent l'impression qu'on parle plusieurs langues... Je crois, c'est une hypothèse, je crois qu'il faudrait peut-être distinguer un développement de la personne et une structuration du *Moi.* C'est quelque chose de ce genre-là qui nous permettrait de nous entendre; car c'est bien un *Moi* qui structure, et c'est quand même dans un être qui se développe.

LACAN - Oui, nous sommes dans la structuration. Exactement là où se développe toute l'expérience analytique, au joint de l'imaginaire et du symbolique. Comme, tout à l'heure, Leclaire a posé la question: il s'agit de savoir quelle est là-dedans la fonction de l'image et la fonction de ce qu'il a appelé l'idée. L'idée, nous savons bien qu'elle ne vit jamais toute seule; ici, elle vit avec toutes les autres idées. Platon nous l'a déjà enseigné, personne ne peut l'oublier.

Reprenons pour tâcher de fixer un peu les idées, et pour commencer à le faire jouer, le petit appareil que je vous montre dans l'imaginaire depuis plusieurs séances; cela permettra quand même de faire un peu de clarté, je crois. Je rappelle une fois de plus quelle est sa valeur, sa signification, son mérite.

Partons de l'étude de l'instinct chez l'animal - un animal lui aussi idéal, c'est-à-dire réussi, le mal réussi, c'est l'animal que nous sommes arrivés à sai-239-

sir - dont les mécanismes, le fonctionnement nous satisfassent. Cet animal nous donne précisément, le texte même de Freud que nous avons sous les yeux l'indique, cette vision de complétude, de monde accompli, de parfait emboîtement, voire identité de l'*Innenwelt* et de *l'Umwelt,* qui fait précisément pour nous de la séduction une forme vivante, déroulant harmonieusement son apparence.

Qu'est-ce que, dans le fonctionnement instinctuel, le développement nous montre ? C'est l'extrême importance de ce qu'on peut appeler l'image. Qu'est-ce qui fonctionne dans la mise en route de ce comportement complémentaire de l'épinoche mâle et de l'épinoche femelle? Des *Gestalten.*

Simplifions, n'en considérons le fonctionnement qu'à un moment donné. On peut considérer le sujet animal, de quelque côté que nous nous placions, mâle ou femelle, comme capté par quelque chose qui est essentiellement cette *Gestalt,* mécanisme réaliseur [?]; le stimulus déclencheur est quelque chose auquel le sujet littéralement s'identifie. À partir du moment où le mâle est pris dans le phénomène de la danse en zigzag, c'est à partir d'une certaine interrelation entre lui-même, l'image qui littéralement commande le déclenchement de tout mécanisme, qui est insérée dans le cycle du comportement sexuel de l'épinoche; de même que la femelle est également prise dans cette sorte de danse réciproque. En fin de compte, ce n'est pas là que la manifestation extérieure de quelque chose qui a toujours ce caractère de danse, de gravitation à deux corps - c'est-à-dire un des problèmes les plus difficiles jusqu'à présent à résoudre en physique, mais qui est réalisé harmonieusement dans le monde naturel par la relation de la pariade - le sujet à ce moment-là est entièrement identique à cette image qui commande le déclenchement total d'un certain comportement moteur, lequel lui-même produit en une certaine forme un certain style, renvoie au partenaire ce commandement qui lui-même lui fait poursuivre l'autre partie de la danse. Le caractère clos de ce monde à deux est précisément ce qui nous donne à l'état simple la confusion, la conjonction en une même manifestation naturelle de la libido objectale et de la libido narcissique; puisque l'attachement de chaque objet à l'autre est précisément fait de quelque chose qui est une fixation narcissique, précisément, à cette image, car c'est cette image et elle seule qu'il attendait, c'est là le fondement même du fait que dans l'ordre des êtres vivants seul le partenaire de la même espèce-cela on ne le remarque jamais assez - peut déclencher cette forme spéciale qui s'appelle le comportement sexuel. À quelques exceptions près, qui doivent être justement considérées comme cette sorte d'ouverture d'erreur qu'il y a dans les manifestations de la nature.

-240-

C'est de là que nous partons.

Disons que dans ce cycle du comportement sexuel dans le monde animal, l'imaginaire domine tout. Et, d'autre part, c'est là aussi que nous voyons, même au niveau animal, se manifester la plus grande possibilité de déplacement. Et déjà nous en usons à titre expérimental quand nous présentons expérimentalement à l'animal un leurre, c'est-à-dire une fausse image, un partenaire mâle qui n'est qu'une ombre, portant les caractéristiques majeures. Au moment des manifestations du phénotype qui se produisent dans les nombreuses espèces au moment biologique qui appelle le comportement sexuel, il suffit de le présenter pour déclencher exactement la même conduite. Soulignant en quelque sorte, et la possibilité de déplacement qui est tout à fait essentielle à tout ce qui est de l'ordre des comportements sexuels, et, d'autre part, le caractère imaginaire, qui s'y manifestent dans le caractère illusoire de ce que nous provoquons expérimentalement.

C'est de là que nous partons.

Est-ce que chez l'homme, oui ou non, c'est pareil ? Car, en fin de compte, vous voyez que ça peut être là cette image, cet *Idealich,* dont nous parlions tout à l'heure.

Pourquoi pas ?

Néanmoins, on ne songe pas à appeler cela l'*Idealich. Il* faut bien qu'il soit situé autre part.

Et ici s'insèrent les mérites de mon petit appareil.

Quelle est sa portée? Je vous ai expliqué le phénomène physique de l'image réelle, telle qu'elle peut être produite par le miroir sphérique, et être vue à la place, et s'insérant dans le monde des objets réels, et être accommodée en même temps que les objets réels. Et pourquoi pas ? voire apporter à ces objets réels une espèce d'ordonnance imaginaire, à savoir les inclure, les exclure, les situer, les ordonner, les compléter d'une certaine façon.

Jusque-là, qu'est-ce que vous voyez? Rien d'autre que précisément ce phénomène imaginaire que je vous détaillais chez l'animal. Dans le fond, qu'est-ce qui se passe ? À peu près exactement ça: il fait coïncider un objet réel avec cette image qui est en lui. Et je dirais bien plus, comme il est indiqué quelque part dans les textes de Freud, cette coïncidence de l'image avec un objet réel la renforce, lui donne corps et incarnation. Et c'est en ce sens que l'image est renforcée, qu'à ce moment un certain nombre de comportements se déclenchent qui mèneront, par l'intermédiaire de l'image, guideront le sujet vers son objet. Chez l'homme se produit-il ceci?

Nous savons que chez l'homme les manifestations de la fonction sexuelle se caractérisent par un désordre éminent. À savoir qu'il n'y a rien qui s'adapte; que cette image que nous apprenons, autour de quoi nous, psychanalystes, nous déplaçons, qu'il s'agisse des névroses ou des perversions, nous montre précisément une espèce de fragmentation, d'éclatement, de morcellement de cette image, d'inadaptation, d'inadéquation de cette image, espèce de jeu de cache-cache, de jeu de non-coïncidence entre cette image et son objet normal, si tant est que nous adoptions cet idéal d'une norme dans le fonctionnement de la sexualité.

C'est ici que se pose le problème pour nous de voir comment nous pouvons nous représenter le mécanisme par où cette imagination en désordre peut finalement quand même arriver à remplir sa fonction.

J'essaie d'employer des termes simples pour bien vous guider dans le fil de la pensée; on pourrait en employer de plus compliqués.

Nous sommes en fin de compte autour de la question que se posent éperdument les analystes en se grattant vigoureusement la tête devant tout le monde, il n'y a qu'à prendre n'importe quel article, le dernier que j'ai lu à votre usage de notre cher Michael Balint, dont je vous annonce prochainement la visite et la venue à notre société. En fin de compte: qu'est-ce que c'est que la fin du traitement ?

Peut-être, je ne sais pas, cela dépendra de mon inspiration, mais je voudrais, la dernière séance de notre cycle, ce trimestre, vous parler de la terminaison de l'analyse, ce qui représentera évidemment un certain saut. Notre examen des mécanismes de résistance et du transfert ne nous le permettrait peut-être pas ? Mais comme la terminaison de l'analyse est une des plus mythiques de notre connaissance, on peut bien la mettre dès le départ.

La question qui se pose est : qu'est-ce que c'est que la fin du traitement ? Est-ce que nous devons le considérer comme la fin d'un processus naturel, comme une issue naturelle ? Est-ce que l'atteinte génitale - ce fameux amour génital dont on dit que c'est l'Eldorado promis non seulement aux analystes, mais aussi que nous promettons bien imprudemment à nos patients - cet amour génital est-il un processus naturel ou au contraire le fait d'une série d'approximations culturelles qui ne peuvent être réalisées que dans un certain nombre de cas ? L'analyse et sa terminaison seraient donc dépendantes de toutes sortes de contingences.

Nous sommes toujours au cœur de la question.

En fin de compte, de quoi s'agit-il? De voir quelle est la fonction à proprement parler de l'autre, de l'autre humain, dans cette adéquation de l'imaginaire et du réel. C'est là en fin de compte à quoi nous arrivons.

Quel est le mérite donc de ce petit schéma? je lui ai apporté à la dernière séance ce perfectionnement qui fait d'ailleurs partie essentielle de ce que je cherche à démontrer. je vous ai expliqué que cette image réelle ne peut être vue de façon consistante que dans un certain champ de l'espace réel de l'appareil, qui est en. avant de l'appareil, constitué par le miroir sphérique, le bouquet qui se renverse. C'est seulement dans un certain champ que peut se produire l'accommodation de l'œil qui est ce mouvement de parallaxe qui donne la profondeur et l'espace, ces légers déplacements de l'œil. Pour des raisons qui tiennent aux lois de réflexion des rayons, situé trop près ou en arrière, on verrait encore moins.

Mais ce spectateur idéal placé très loin peut être de façon satisfaisante remplacé par un sujet virtuel dans un miroir. Autrement dit, puisque nous savons que la vision d'une image dans le miroir est exactement équivalente pour le sujet qui voit quelque chose dans le miroir à ce que serait l'image de l'objet réel par rapport à un spectateur hypothétique qui serait au-delà du miroir à la même place où il voit son image, cet appareil que j'ai inventé veut dire qu'en étant placé dans un point très proche de l'image réelle on peut néanmoins la voir plus loin en regardant dans un miroir.

C'est-à-dire que cette image réelle vous la voyez à l'état d'image virtuelle. C'est ce qui se produit chez l'homme. Et ceci devient tout à fait intéressant à partir du moment où vous avez bien compris, et où vous pouvez simplifier le schéma.

Voici simplement un miroir, l'œil mythique, l'objet imaginaire ici, qui n'est pas vu ici, étant donné la position de l'œil mythique, mais qui est vu à l'état d'image virtuelle dans le miroir, en fonction de la position sûrement idéale de l'œil, du reflet de l'œil mythique dans le miroir.

Qu'en résulte-t-il ? Une symétrie très particulière.

De quoi s'agit-il? En somme, que le reflet de l'œil mythique, c'est-à-dire l'autre que nous sommes, là où nous avons d'abord vu notre ego; c'est-à-dire hors de nous dans la forme humaine, non pas en tant qu'elle est faite pour capter un comportement sexuel, mais en tant qu'elle est liée à quelque chose qui ne surgira que plus tard dans l'œuvre de Freud, fondamentalement lié à l'impuissance primitive de l'être humain, et au fait qu'il voit sa forme réalisée, sa forme totale, le mirage de lui-même hors de lui. C'est cela qui est l'orbite d'une certaine fonction du Moi.

Ceci va permettre d'en distinguer un certain nombre.

Vous voyez donc de ceci que, selon l'inclinaison de ce miroir, ce personnage qui n'existe pas, mais qui est celui qui voit pour que nous comprenions à chaque instant, nous savons ce que le sujet, lui, qui existe, va voir dans ce miroir, c'est-à-dire une image, nette ou fragmentée, inconsistante, décomplétée.

Ceci dépend de quoi? De ce qui était dans la remarque primitive, qu'il faut être dans une certaine position par rapport à l'image réelle, et pas au-delà. Trop sur les bords, on voit mal. Ceci est réalisé simplement par l'incidence particulière de ce miroir, c'est-à-dire que tout se passera pour voir cette image, comme s'il s'agissait d'un observateur placé en dehors du champ. Ce n'est que dans un certain cône que l'on se fait une image nette.

De l'inclinaison du miroir dépendra ce que vous verrez plus ou moins parfaitement. Vous verrez cette image plus ou moins parfaite, cette image réelle vue dans le miroir et qui n'est réalisée que dans le miroir. Vous la verrez plus ou moins bien, selon l'incidence [dans ?] les régions qui la constituent, selon l'incidence dont sera frappé ce miroir, selon l'inclinaison du miroir. Ce personnage qui est le spectateur lui, on peut le dire, idéal, celui que vous vous substituez par la fiction du miroir, pour voir cette image réelle, il suffit que le miroir soit incliné d'une certaine façon pour qu'il soit dans le champ où on voit très mal; de ce seul fait, vous voyez vous aussi très mal l'image dans le miroir; il s'agit toujours de quelque chose qui représente bien une sorte de reflet, représentation de cette difficulté accommodatrice de l'imaginaire chez l'homme.

Il nous suffit de supposer que l'inclinaison du miroir, c'est-à-dire de quelque chose qui n'existe pas, au niveau et au moment du stade du miroir, mais qui dans la suite est incarné, réalisé par notre relation avec autrui dans son ensemble, et dans son ensemble fondamental pour l'être humain, à savoir la relation symbolique, dans la voix de l'autre, et ce que dit cette voix, c'est elle qui commande l'inclinaison du miroir; c'est-à-dire qu'il vous suffit de -244-

supposer dans un modèle égocentrique que cette incidence du miroir réponde à la voix pour que vous compreniez ce dont il s'agit, que le commandement de l'appareil, la régulation de l'imaginaire puisse dépendre de quelque chose qui est situé d'une façon tout à fait transcendante, comme dirait M. Hyppolite, le transcendant dans l'occasion n'étant rien d'autre pour l'instant, au niveau où nous sommes, que la liaison symbolique entre les êtres humains. Qu'est-ce que ça veut dire ? ça veut dire la façon dont, pour mettre les points sur les i, socialement nous définissons mutuellement par l'intermédiaire de quelque chose qui s'appelle la loi, l'échange des symboles dont nous situons les uns par rapport aux autres nos différents *Moi,* dont vous êtes, vous, Mannoni, et moi, Jacques Lacan, et dans un certain rapport, qui est complexe, selon les différents plans où nous nous plaçons, selon que nous sommes ensemble chez le commissaire de police, ou ensemble dans cette salle, ou ensemble en voyage, selon tout ce qui se définit dans une certaine relation symbolique.

En d'autres termes, c'est la relation symbolique qui définit la position du sujet comme voyant. C'est la parole, la fonction symbolique qui peut - ceci nous est imagé par le schéma - définir le plus ou moins grand degré de perfection, de complétude, d'approximation de l'imaginaire. La distinction est faite dans cette représentation entre ce que nous pouvons appeler *Idealich* et *Ichideal,* entre *Moi idéal* et *idéal du Moi.*

L'idéal du Moi commande un certain jeu de relations d'où dépend toute la relation à autrui; et de cette relation à autrui dépend le caractère plus ou moins satisfaisant de la structuration imaginaire.

On voit dans un tel schéma que l'imaginaire et le réel jouent au même niveau sur le même plan. Pour le comprendre, il suffit de faire un petit perfectionnement de plus à cet appareil, de penser que ce miroir - comme il est normal de l'être - est une vitre, à savoir que vous vous voyez à la fois dans une vitre et que vous voyez les objets au-delà. Il s'agit justement de cela, d'une coïncidence entre certaines images et le réel. C'est de cela que nous parlons quand nous parlons d'une réalité orale, anale, génitale, de quelque chose qui montre un certain rapport entre nos images et les images. Ce ne sont rien d'autres que les images du corps humain, si vous voulez, l'hominisation du monde, la perception du monde en fonction d'un certain nombre d'images innées, liées à la structuration du corps. C'est de cela qu'il s'agit. C'est de ce qui se passe à la fois par l'intermédiaire et à travers ce miroir: les objets réels sont à la même place que l'objet imaginaire, c'est-à-dire en fin de compte, ce qui est le propre de l'image, ce

qu'on appelle investissement par la libido, ce en quoi un objet devient désirable, ce en quoi il se confond avec cette image que nous portons en nous diversement et plus ou moins structurée.

Ce schéma nous donne un schéma maniable, qui vous permet de vous représenter ce qui est toujours soigneusement distingué chez Freud et reste toujours, pour beaucoup de lecteurs, énigmatique : la différence entre la régression topique et la régression génétique, la régression archaïque, la régression dans l'histoire, comme on enseigne aussi à la désigner.

Mais il est tout à fait concevable, on peut l'imaginer, que, puisque cette image imparfaite dans le miroir sphérique est quelque chose qui donnera une image plus ou moins bien réussie au centre ou sur les bords, selon l'inclinaison du miroir, l'image peut se modifier et être pas simplement floue ou vague, mais modifiée; à savoir: comment la bouche originelle se transforme dans le phallus terminal; ce serait peut-être plus facile que de réaliser un pareil petit modèle de physique amusante. Mais, vous le voyez, tout ce que ceci représente, c'est que nulle espèce de régulation qui soit vraiment efficace et complète, humainement, ne peut s'établir que par l'intervention, par rapport, au sujet, dans sa réification, si on peut dire, de son propre être, dans ce que donne une certaine façon que poursuit, au moins mythiquement, l'analyse.

Quel est mon désir? Quelle est ma position dans la structuration imaginaire ? Elle n'est strictement concevable que pour autant qu'au-delà se trouve un guide, au niveau du plan symbolique, au niveau de l'échange légal qui ne peut pas avoir d'autres incarnations que d'échange verbal entre l'être humain, que quelque chose qui est au-delà de cet *idéal du Moi* le commande pour qu'il arrive en quelque sorte en opposition.

Cette distinction est absolument essentielle, mais, en même temps elle nous permet de concevoir exactement ce qui se passe dans l'analyse sur le plan imaginaire et qui s'appelle transfert.

Pour le comprendre - et c'est là le mérite du texte de Freud -, il faut comprendre ce que c'est que la *Verliebtheit,* ce que c'est que l'amour. L'amour, pour autant précisément qu'il est un phénomène qui se passe au niveau de l'imaginaire, et qui, par rapport au symbolique, provoque une véritable subduction du symbolique, une sorte d'annulation, de perturbation de ce qui est appelé à proprement parler fonction de *l'idéal du Moi. Au* sens que l'amour rouvre la porte - comme l'écrit dans ce texte Freud qui n'y va pas avec le dos de la cuiller - à la perfection. L'amour est précisément ceci : c'est au moment où cet *Ichideal, l'idéal du Moi,* l'autre en tant que parlant, l'autre en tant qu'ayant avec moi une

certaine relation symbolique, une certaine relation sublimée, et cette sorte d'échange proprement humain qui est à la fois le même pour nous dans notre maniement dynamique et pourtant différent de la libido imaginaire, qui s'appelle précisément l'échange symbolique, à savoir ce qui lie les êtres humains, ce qui fait de la parole cette sorte de lien, qui permet de l'identifier d'une façon qui est non pas seulement métaphorique, mais qui, en quelque sorte, enfante des êtres intelligents, comme dit Hegel.

Cet *Ichideal,* en tant que parlant, vient se situer dans le monde des objets, au niveau de *l'Idealich,* au niveau où peut se produire cette captation narcissique dont Freud, pendant tout ce texte, nous rebat les oreilles.

Vous pensez qu'au moment où toute cette confusion se produit, il n'y a plus aucune espèce de régulation possible de l'appareil, autrement dit, quand on est amoureux, comme le dit le langage populaire, on est « fou ».

je voudrais illustrer ceci d'un petit exemple. La psychologie du coup de foudre. Rappelez-vous Werther, voyant pour la première fois Lotte en train de pouponner un enfant, image parfaitement satisfaisante sur le plan de *l'Anlehnungstypus,* ou anaclitique; cette coïncidence de l'objet avec l'image intérieure fondamentale pour le héros de Goethe est ce qui déclenche cette espèce d'attachement mortel, car il faut aussi élucider encore pourquoi cet attachement est fondamentalement mortel; nous l'aborderons une prochaine fois. À ce moment-là, le phénomène est réalisé, à savoir que c'est ça l'amour, c'est son propre *Moi* qu'on aime dans l'amour, son propre *Moi* réalisé à ce moment au niveau imaginaire.

je vais vite pour vous indiquer ceci, qu'on se tue à se poser ces problèmes; c'est tout de même curieux ces névrosés qui sont absolument si entravés sur le plan de l'amour, comment est-ce qu'il peut se produire chez eux ce transfert ? Il est bien clair que le problème gît en ceci, dans le caractère absolument universel, véritablement automatique avec lequel se produit le transfert, alors que les exigences de l'amour sont au contraire, chacun le sait! si spécifiques. Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre juste l'image qui est faite pour vous donner à la fois l'image de votre désir, le plus satisfaisant - je laisse de côté la phase mortelle de cette rencontre, je ne peux pas tout dire à la fois; mais c'est également essentiel de la mettre en valeur, je réserve cela pour la prochaine fois. Comment se fait-il, donc, que dans le rapport analytique, cette chose qui est de la même nature - Freud nous le dit dans le texte que j'avais donné à Granoff à dépouiller, sur *l'amour de transfert* - se produise, on peut dire avant même que l'analyse soit commencée ? Mais enfin ce n'est peut-être pas tout à fait la même chose avant que l'analyse soit commencée et pendant l'analyse.

je vois l'heure avancer, je ne peux pas vous tenir, comme je vous l'ai toujours promis, au-delà de deux heures moins le quart, je reprendrai les choses précisément à ce point-là, à savoir: comment, de par les prémisses même de la situation analytique, la fonction absolument mathématiquement déclenchée, presque automatiquement déclenchée, que prend dans la relation analysé-analyste, avant même qu'elle ait commencé, de par la présence et la fonction de l'analyste, va nous permettre de faire jouer cette fonction imaginaire de *l'Idealich :* comment d'ores et déjà quelque chose se situe là et situe l'analyste ?

-248-

LEÇON XIII 7 AVRIL 1954

Cet imaginaire est dominé par un certain mode d'impression. Il est possible d'en présenter les caractéristiques du réel sur l'image. M. Alain soulignait que l'on ne comptait pas les colonnes sur l'image mentale que l'on avait du Panthéon. A quoi je lui aurais volontiers répondu : sauf pour l'architecte du Panthéon; c'est là tout le jeu.

Nous voici introduits, par cette petite porte latérale, dans quelque chose où, vous allez voir, il va s'agir abondamment aujourd'hui des rapports du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

HYPPOLITE - Est-ce qu'on pourra vous poser une question, sur la structure de l'image optique, grossièrement, parce que c'est aller un peu vite, je veux vous demander des précisions matérielles.

LACAN - je suis très heureux que vous les posiez, le temps que Perrier reprenne souffle...

HYPPOLITE - C'est peut-être parce que je comprends un peu mal, et si on en reparle une ou deux fois... je vous demande la permission de vous poser des questions. Peut-être que je n'ai pas bien compris, matériellement...

LACAN - Alors, si vous n'avez pas bien compris, les autres qui sont ici... ! HYPPOLITE - Si j'ai bien compris, il s'agit de la structure matérielle: il y a un miroir sphérique, dont l'objet, situé au centre du miroir, a son image réelle renversée au centre du miroir. Cette image serait sur un écran. Au lieu de se faire sur un écran, nous pouvons l'observer à l'œil.

LACAN - Parfaitement. Parce que c'est une image réelle, pour autant que l'œil accommode sur un certain plan, d'ailleurs désigné par l'objet réel.

Dans l'expérience réelle, il s'agissait d'un bouquet renversé qui venait se situer dans l'encolure d'un vase réel. Pour autant que l'œil accommode sur l'image réelle, il voit cette image. Elle arrive à se former nettement dans la mesure où les rayons lumineux viennent tous converger sur un même point d'espace virtuel, c'est-à-dire où, à chaque point de l'objet, correspond un point de l'image.

HYPPOLITE - L'œil est placé dans le cône lumineux, il voit l'image; sinon il ne la voit pas.

LACAN - L'expérience prouve que, pour être perçue, il est nécessaire que l'observateur soit assez peu écarté de l'axe de l'appareil, du miroir sphérique, dans une sorte de prolongement de l'ouverture de ce miroir.

HYPPOLITE - Dans ce cas-là, si nous mettons un miroir plan, le miroir plan donne de l'image réelle considérée comme un objet, une image virtuelle. LACAN - Bien sûr. Tout ce qui peut se voir directement peut se voir dans un miroir. Et c'est exactement comme s'il était vu formant un ensemble composé d'une partie réelle et d'une partie virtuelle, qui sont symétriques, se correspondant deux à deux. La partie virtuelle s'y constitue comme phénomène correspondant à la partie réelle opposée, et inversement, de sorte que ce qui est vu dans le miroir, l'image virtuelle dans le miroir, est vu comme serait l'image réelle qui fait fonction d'objet dans cette occasion, par un observateur imaginaire, virtuel, qui est dans le miroir, à la place symétrique.

HYPPOLITE - J'ai recommencé les constructions, comme au temps du bachot ou du P.C.B. : une image réelle d'un objet réel, une image virtuelle, etc. Mais il y a l'œil qui regarde dans ce miroir, pour apercevoir l'image virtuelle de l'image réelle.

LACAN - Du moment que je peux apercevoir l'image réelle qui serait ici, en plaçant le miroir à mi-chemin je verrai de là où je suis - c'est-à-dire quelque part qui peut varier entre cette image réelle et le miroir sphérique, ou même derrière - apparaître dans ce miroir, pour peu qu'il soit convenablement placé, c'est-à-dire perpendiculaire à la ligne axiale de tout à l'heure, cette même image réelle se profilant sur le fond confus que donnera dans un miroir plan la concavité d'un miroir sphérique.

HYPPOLITE - Quand) e regarde dans ce miroir, j'aperçois tout à la fois le bouquet de fleurs virtuel et mon oeil virtuel.

LACAN - Oui, pour peu que mon oeil réel existe et ne soit pas lui-même un point abstrait. Car j'ai souligné que nous ne sommes pas un oeil. Et je commence à entrer, là, dans l'abstraction.

HYPPOLITE - Donc, j'ai bien compris l'image. Il reste la correspondance symbolique.

LACAN - C'est ce que je vais tâcher de vous expliquer un peu.

HYPPOLITE - En particulier, la correspondance... quel est le jeu des correspondances entre l'objet réel, les fleurs, l'image réelle, l'image virtuelle, 1'œil réel et l'œil virtuel ? Sinon... commençons par l'objet réel : que représentent pour vous les fleurs réelles ? Dans la correspondance symbolique à ce schéma?

LACAN - L'intérêt de ce schéma, c'est bien entendu qu'il peut être à plusieurs usages. Et Freud nous a ainsi déjà construit quelque chose de semblable, et nous a tout spécialement indiqué, d'une part dans la *Traumdeutung,* et d'autre part dans *l'Abriss,* que c'était ainsi la forme, le phénomène imaginaire, que devaient être conçues les instances psychiques. Il l'a dit au moment de la *Traumdeutung.* Et quand il a fait le schéma de ces épaisseurs où viennent s'inscrire, à partir de là, perceptions et souvenirs, les uns composant le conscient, les autres l'inconscient, venant se projeter avec la conscience, venant éventuellement fermer la forme stimulus-réponse, qui était à cette époque le plan sur lequel on essayait de faire comprendre le circuit du vivant, et dans ces différentes épaisseurs nous pouvons voir quelque chose qui serait comme la superposition d'un certain nombre de pellicules photographiques. Il est certain que le schéma est imparfait. Il faut tout le temps supposer...

HYPPOLITE - je me suis déjà servi de votre schéma, je cherche les premières correspondances.

LACAN - Les primitives correspondances ? Dans ceci, nous pouvons, pour fixer les idées, au niveau de l'image réelle laquelle est en fonction de contenir et du même coup exclure un certain nombre d'objets réels, nous pouvons par exemple lui donner la signification des limites du *Moi,* voire se former, au niveau de l'image réelle, dans une certaine dialectique. Car tout cela n'est que de l'usage de relations. Si vous donnez telle fonction à un élément du modèle, tel autre prendra telle autre fonction.

Partons de là.

HYPPOLITE - Est-ce qu'on pourrait, par exemple, admettre que l'objet réel signifie la *Gegenbild,* la réplique sexuelle du *Moi ?* je veux dire, dans le schéma animal, le mâle trouve la *Gegenbild,* c'est-à-dire sa contrepartie complémentaire dans la structure.

LACAN - Puisqu'il faut une *Gegenbild...* HYPPOLITE - Le mot est de Hegel.

LACAN - Le terme même de *Gegenbild* implique correspondance à une -251 -

Innenbild, que l'on appelle correspondance de *l'Innenwelt* et de l' *Umwelt.* HYPPOLITE - Ce qui m'amène à dire que si l'objet réel, les fleurs, représente l'objet réel corrélatif, animalement parlant du sujet animal percevant, alors l'image réelle du pot de fleurs représente la structure imaginaire reflétée de cette structure réelle.

LACAN - Vous ne pouvez pas mieux dire. C'est exactement, au départ, quand il ne s'agit que de l'animal d'abord, et, dans l'appareil, quand il ne s'agit que de ce qu'il se produit avec le miroir sphérique, c'est-à-dire quand l'image est cette première définition, cette première construction que je vous en ai donnée, que du miroir sphérique la production d'une image réelle est ce phénomène intéressant, qu'une image réelle vient se mêler aux choses réelles. Si nous nous limitons à cela, c'est en effet une façon dont nous pouvons nous représenter cet *Innenbild,* qui permet à l'animal de rechercher exactement, à la façon dont la clef recherche une serrure, ou dont la serrure recherche la clef, son partenaire spécifique, de diriger sa libido là où elle doit l'être, pour cette propagation de l'espèce dont je vous ai fait remarquer un jour que, dans cette perspective, nous pouvons déjà saisir d'une façon impressionnante le caractère essentiellement transitoire de l'individu par rapport au type.

HYPPOLITE - Le cycle de l'espèce.

LACAN - Non seulement le cycle de l'espèce, mais le fait que l'individu est tellement captif du type que, par rapport à ce type, il s'anéantit; il est, comme dirait Hegel, je ne sais s'il l'a dit, déjà mort, par rapport à la vie éternelle de l'espèce, il est déjà mort.

HYPPOLITE -j'ai fait dire cette phrase à Hegel, en commentant votre image qu'en fait le savoir, c'est-à-dire l'humanité, est l'échec de la sexualité.

LACAN - Nous allons là un petit peu vite!

HYPPOLITE - C'est simplement le cycle... Ce qui était important pour moi est que l'objet réel peut être pris comme la contre-partie réelle qui est de l'ordre de l'espèce de l'individu réel. Mais qu'alors se produit un développement dans l'imaginaire qui permet que cette contre-partie dans le seul miroir sphérique devienne aussi une image réelle qui est en quelque sorte l'image qui fascine, comme telle, en l'absence même de l'objet réel qui s'est projeté dans l'imaginaire, qui fascine l'individu et le capte jusqu'au miroir plan.

LACAN - Par exemple, ça nous permet d'appréhender déjà quelque chose, d'une façon imagée.

Cette sorte d'épaississement par rapport à la perception du monde extérieur,

de condensation, d'opacification que représente la captation libidinale en tant -252-

que telle, on peut dire que chez l'animal, au moins quand il est pris dans un cycle de comportement d'un type instinctuel, il s'ouvre dans le monde extérieur pour autant, vous savez combien c'est délicat et complexe de mesurer ce qui est perçu et non perçu par l'animal. La perception de l'animal semble aller beaucoup plus loin chez lui aussi que ce qu'on peut mettre en valeur à propos d'un certain nombre de comportements expérimentaux, c'est-à-dire artificiels; nous pouvons constater qu'il peut faire des choix à l'aide de choses que nous ne soupçonnions pas. Néanmoins, nous savons aussi que quand il est pris dans un comportement instinctuel, il est tellement englué dans un certain nombre de conditions imaginaires que c'est justement là où il semblerait justement le plus utile qu'il ne se trompe pas que nous le leurrons le plus facilement.

En d'autres termes, cette fixation libidinale sur certains termes se présente comme pour nous, comme une espèce d'entonnoir.

C'est de là que nous partons. Mais s'il est nécessaire de constituer un appareil un tout petit peu plus complexe et astucieux pour l'homme, c'est que précisément pour lui ça ne se produit pas comme ça.

Alors, si vous voulez, là, puisque nous sommes partis, puisque c'est vous qui avez eu la gentillesse de me relancer là, pour aujourd'hui, je ne vois pas pourquoi je ne commencerais pas là à rappeler le thème hégelien fondamental : *le désir de l'homme est le désir de l'autre.* Et comment le trouvons-nous, justement ? C'est cela qui est exprimé dans le modèle par le miroir plan. C'est là aussi où nous retrouvons le stade du miroir classique de Jacques Lacan pour autant qu'il l'est dans un petit cercle, c'est là que nous le retrouvons, puisque ce qui apparaît dans le développement, le caractère tournant, virage, qu'à un certain moment la sorte de triomphe, d'exercice triomphant de lui-même que l'individu fait de sa propre image dans le miroir, et nous pouvons par un certain nombre de corrélations de son comportement comprendre qu'il s'agit là pour la première fois d'une sorte de saisie anticipée, d'une maîtrise. Là, nous touchons du doigt quelque chose d'autre qui est ce que j'ai appelé *l'Urbild,* mais aussi dans un autre sens que le mot *Bild* qui vous servait tout à l'heure, le premier modèle de quelque chose où se marque chez l'homme cette sorte de retard, de décollement, de béance, par rapport à sa propre libido, qui fait qu'il y a une différence radicale entre la satisfaction d'un désir, et la course après l'achèvement du désir, qui est essentiellement quelque chose d'autre, une sorte de négativité introduite à un moment pas spécialement originel, mais crucial, tournant, une sorte de négativité introduite dans le désir lui-même, saisie dans l'autre d'abord et sous la forme même la plus radicale, la plus confuse, mais qui ne cesse de se déve-

lopper par la suite, car cette relativité du désir humain, par rapport au désir de l'autre, nous le connaissons dans toute réaction où il y a rivalité, concurrence, et même jusque dans tout le développement de la civilisation, y compris cette sympathique et fondamentale exploitation de l'homme par l'homme dont nous ne sommes pas près de voir la fin, pour la raison qu'elle est absolument structurale, et qu'elle constitue, admise une fois pour toutes par Hegel, la structure même de la notion du travail.

Ce n'est plus le désir, là, mais la complète médiation de l'activité en tant que proprement humaine, engagée dans la voie des désirs humains.

C'est ce que nous trouvons là, l'origine duelle... Pour cette valeur de l'image, ce que nous voyons, c'est que si le désir est originellement déjà repéré et reconnu dans l'imaginaire proprement humain, c'est exactement à ce moment-là, puisque c'est par l'intermédiaire, pas seulement de sa propre image, mais du corps de son semblable, que ceci se produit; c'est à ce moment-là que se sépare, chez l'être humain, la conscience en tant que conscience de soi. Nous y reviendrons encore. C'est exactement pour autant que c'est dans le corps de l'autre qu'il reconnaît son désir que l'échange se fait, et pour autant que son désir est passé de l'autre côté, ce corps de l'autre il se l'assimile, il se reconnaît comme corps.

Il y a une chose qui reste certainement, absolument, disons, sous forme de point d'interrogation, que rien ne permet d'affirmer, de conclure : c'est que l'animal ait une conscience séparée de son corps comme tel, que sa corporéïté soit pour lui un élément objectival, qui se situe quelque part, qui se repère comme corps.

HYPPOLITE - Statutaire, dans le double sens.

LACAN - Exactement, alors qu'il est bien certain que s'il y a une donnée pour nous fondamentale avant même toute émergence du registre de la conscience malheureuse, en donnant comme tout à l'heure la première surgence, c'est dans cette distinction de notre conscience et de notre corps, quelque chose qui fait de notre corps quelque chose de factice, dont notre conscience est bien impuissante de se détacher, mais dont elle se conçoit - les termes ne sont peut-être pas les plus propres - comme distincte.

Cette distinction de la conscience et du corps se fait dans cette sorte de brusque interchangement de rôles qui se fait dans l'expérience du miroir quand il s'agit de l'autre.

En d'autres termes, de la même façon que nous disions hier soir, c'est peut-être de ça qu'il s'agit, c'est quand, à propos du mécanisme, M. Mannoni nous apportait la notion que dans les rapports interpersonnels même quelque chose -254-

de toujours factice s'introduit, c'est la projection du mécanisme de l'autrui sur nous-mêmes; et la même chose que le fait que nous nous reconnaissons comme corps pour autant que ces autres, indispensables pour reconnaître notre désir, ont aussi un corps, plus exactement que nous l'avons comme eux.

HYPPOLITE - Ce que je comprends mal, plutôt que la distinction de soi-même et du corps, c'est la distinction de deux corps.

LACAN - Bien sûr.

HYPPOLITE - Puisque le soi se représente comme le corps idéal; et le corps que je sens ? il y a deux... ?

LACAN - Non, certainement pas, parce que précisément, justement, c'est là où la découverte et la dimension de l'expérience freudienne prennent leur rapport essentiel, c'est que l'homme dans ses premières phases n'arrive pas d'emblée, d'aucune façon, à un désir surmonté. Il est d'abord un désir morcelé. Ce qu'il reconnaît et fixe dans cette image de l'autre, c'est un désir morcelé. Et l'apparente maîtrise de l'image du miroir lui est donnée au moins virtuellement comme totale, comme idéalement une maîtrise.

HYPPOLITE - C'est ce que j'appelle le corps idéal.

LACAN - Oui. C'est *l'Idealich.* Alors que son désir, lui, justement n'est pas constitué, ce qu'il trouve dans l'autre, c'est d'abord une série de plans ambivalents, d'aliénations de son désir, mais d'un désir lui-même qui est encore un désir en morceaux, comme tout ce que nous connaissons de l'évolution instinctuelle nous en donne le schéma, puisque la théorie de la libido dans Freud est faite de la conservation, de la composition progressive d'un certain nombre de pulsions partielles, qui réussissent ou ne réussissent pas à aboutir à un désir mûr.

HYPPOLITE -je crois que nous sommes bien d'accord. Vous disiez non tout à l'heure. Nous sommes bien d'accord. Si je dis deux corps, ça veut dire simplement que ce que je vois constitué, soit dans l'autre, soit dans ma propre image dans le miroir, c'est ce que je ne suis pas, en fait, ce qui est au-delà de moi. C'est ce que j'appelle le corps idéal, statutaire, ou statue, comme dit Valéry dans *la Jeune Parque: «* mais ma statue en même temps frissonne », est-ce le mot exact ? C'est-à-dire se décompose. Sa décomposition est ce que j'appelle l'autre corps.

LACAN - Le corps comme désir morcelé se cherchant, et le corps comme idéal de soi se reprojettent du côté du sujet comme corps morcelé, pendant qu'il voit l'autre comme corps parfait. Pour lui, un corps morcelé est une image essentiellement démembrable de son corps.

HYPPOLITE - Les deux se reprojettent l'un sur l'autre en ce sens que, tout à -255-

la fois, il se voit comme statue et se démembre en même temps, projette le démembrement sur la statue, et dans une dialectique non finissable. je m'excuse d'avoir répété ce que vous aviez dit, pour être sûr d'avoir bien compris.

LACAN - Nous ferons, si vous voulez, un pas de plus tout à l'heure.

Enfin le réel, comme de bien entendu, malgré qu'il soit là, en deçà du miroir, qu'y a-t-il au-delà? Nous avons déjà vu qu'il y a cet imaginaire primitif de la dialectique spéculaire avec l'autre, qui est absolument fondamental. Alors, soulignons au passage que nous pouvons dire, en deux sens, qu'elle introduit déjà la dimension mortelle de l'instinct de mort, dimension de la *destrudo*

1. en tant qu'elle participe de ce qu'a d'irrémédiablement mortel pour l'individu tout ce qui est de l'ordre de la captation libidinale, pour autant qu'elle est en fin de compte soumise à cet x de la vie éternelle;

2. c'est ce que je crois qui est le point important mis en relief par la pensée de Freud, c'est là aussi ce qui n'est pas complètement distingué dans ce qu'il nous apportait dans *Au-delà du principe du plaisir,* c'est que l'instinct de mort prend chez l'homme une autre signification précisément en ceci que sa libido est originellement en quelque sorte contrainte de passer par une étape imaginaire. De plus, cette image d'image, si vous voulez, s'explique justement, c'est tout le guidage pour lui de l'atteinte à la maturité de la libido à cette adéquation de la réalité de l'imaginaire qu'il y aurait en principe par hypothèse, après tout, qu'en savons-nous ? Chez l'animal, dont il semble, et de toujours, qu'elle est tellement plus évidente que c'est de là même qu'est sorti le grand fantasme de la *natura mater,* de l'idée même de la nature, que l'homme par rapport à cela se représente son inadéquation originelle par quelque chose qui s'exprime de mille façons, même tout à fait objectivable dans son être, toute spéciale impuissance dès l'origine de sa vie. Cette prématuration de la naissance, ce n'est pas les psychanalystes qui l'ont inventée. Il est évident histologiquement qu'au moins cet appareil nerveux qui joue dans l'organisme ce rôle, encore sujet à discussion, est inachevé à sa naissance. C'est pour autant qu'il a à rejoindre l'achèvement de sa libido avant d'en rejoindre l'objet que s'introduit cette faille spéciale qui se perpétue chez lui dans cette relation alors à un autre, infiniment plus mortelle pour lui que pour tout autre animal, et qui confond cette « image du maître », qui est, en somme, ce qu'il voit sous la forme de l'image spéculaire, alors, qu'il confond d'une façon tout à fait authentique, qu'il peut nommer, avec l'image de la mort.

-256-

Il peut être en présence du maître absolu, il y est originellement, qu'on le lui ait enseigné ou pas, pour autant qu'il est déjà soumis à cette image. HYPPOLITE - L'animal est soumis à la mort quand il fait l'amour, mais il n'en sait rien.

LACAN - Tandis que l'homme, lui, le sait; il le sait, et il l'éprouve. HYPPOLITE - Cela va jusqu'à dire que c'est lui qui se donne la mort; il veut par l'autre sa propre mort.

LACAN - Nous sommes bien tous d'accord que l'amour est une forme de suicide.

LANG - Il y a un point sur lequel vous avez insisté, dont je n'ai pas bien saisi la portée, du moins la portée de votre insistance. C'est le fait qu'il faut être dans un certain champ par rapport à l'appareillage en question. C'est évident du point de vue optique; mais je vous ai vu insister à plusieurs reprises.

LACAN - En effet. je vois que je n'ai pas montré assez le bout de l'oreille. Vous avez vu le bout de l'oreille, mais pas son point d'insertion.

Il est certain que ce dont il s'agit, là aussi, peut jouer sur plusieurs plans : soit que nous interprétions les choses au niveau de la structuration, de la description ou du maniement de la cure. Mais vous voyez qu'il est particulièrement commode d'avoir un schéma tel que le sujet, l'observateur, dans mon schéma, restant toujours à la même place, il est commode que ce puisse être de la mobilisation d'un plan de réflexion que dépende à un moment donné toute l'apparence de cette image. Car si, en effet, on ne peut la voir avec une suffisante complétude que d'un certain point virtuel d'observation, si vous pouvez faire changer ce point virtuel comme vous voulez, il est clair que, quand le miroir virera, ce ne sera pas seulement le fond, à savoir ce que le sujet peut voir au fond, par exemple lui-même ou un écho de lui-même, comme le faisait remarquer M. Hyppolite, qui changera. En effet, quand on fait bouger un miroir plan, il y a un moment où un certain nombre d'objets sortent du champ; ce sont évidemment les plus proches qui sortent en dernier lieu. Ce qui déjà peut servir à expliquer certaines façons dont se situe *l'Idealich* par rapport à quelque chose d'autre que je laisse pour à présent sous forme énigmatique, que j'ai appelé l'observateur. Vous pensez qu'il ne s'agit pas seulement d'un observateur. Il s'agit en fin de compte justement de la relation symbolique, à savoir du point dont on parle, à partir duquel il est parlé.

Mais ce n'est pas seulement ça ce qui change. Si vous inclinez le miroir, l'image elle-même change, c'est-à-dire que, sans que l'image réelle bouge du seul fait que le miroir change, l'image que le sujet, placé ici, du côté du miroir sphérique verra dans ce miroir, passera, je croyais l'avoir indiqué, d'une forme -257-

de bouche à une forme de phallus, ou d'un désir plus ou moins complet à ce type de désir que j'appelais tout à l'heure morcelé.

En d'autres termes, cela permettra de conjoindre, ce qui a toujours été l'idée de Freud, la notion de régression topique, de montrer ses corrélations possibles avec la régression qu'il appelle *zeitlich-Entwicklungsgeschichte,* ce qui montre bien combien lui-même était embarrassé avec tout ce qui était de la relation temporelle. Il dit : *zeitlich,* c'est-à-dire temporel, puis un tiret et : de l'histoire du développement. Vous savez bien quelle sorte de contradiction interne il y a entre le terme *Entwicklung* et le terme *Geschichte.* Et il les conjoint tous les trois, et puis : débrouillez-vous!

Mais, bien sûr, si nous n'avions pas encore à nous débrouiller, il n'y aurait pas besoin que nous soyons là; et ce serait bien malheureux.

Allez-y, Perrier.

PERRIER - Oui, ce texte...

LACAN - Ce texte vous a paru un peu embêtant?

PERRIER - En effet. je pense que le mieux serait sans doute de brosser un schéma de l'article. C'est tout simplement ce que j'ai fait jusqu'à maintenant. je pense que vous voulez ensuite aller à la découverte, de manière plus précise et plus détaillée.

C'est un article que Freud introduit en nous disant qu'il y a intérêt et avantage à établir un parallèle, qu'il est instructif d'établir un parallèle entre certains symptômes morbides et les prototypes normaux qui nous permettent justement de les étudier, par exemple le deuil, la mélancolie, le rêve, et le sommeil, et certains états narcissiques.

LACAN-À propos, il emploie le terme de *Vorbild,* ce qui va bien dans le sens du terme de *Bildung,* pour désigner les « prototypes » normaux.

PERRIER - Il en vient à l'étude du rêve dans le but, qui apparaîtra à la fin de l'article, d'approfondir l'étude de certains phénomènes tels qu'on les rencontre dans les affections narcissiques, dans la schizophrénie par exemple.

LACAN - Les préfigurations normales dans une affection morbide, *Normalvorbilder krankhafter Affektionen.*

PERRIER - Alors, il nous dit que le sommeil est un état de dévêtement psychique, qui ramène le dormeur à un état analogue à l'état primitif fœtal; cet état l'amène également à se dévêtir de toute une partie de son organisation psychique, comme on se défait d'une perruque, de ses fausses dents, de ses vêtements, avant de s'endormir.

LACAN - C'est très curieux et amusant qu'à propos de cette image même du -258-

narcissisme du sujet, qui est donné comme étant l'essence fondamentale du sommeil, Freud fasse cette remarque qui ne semble pas aller dans une direction bien physiologique - ce n'est pas vrai pour tous les êtres humains; sans doute il est d'usage de quitter ses vêtements, mais on en remet d'autres. Cette image qu'il nous sort tout d'un coup : de quitter ses lunettes, nous sommes un certain nombre à être doués des infirmités qui les rendent nécessaires, mais aussi ses fausses dents, ses faux cheveux - image hideuse de l'être qui se décompose - et précisément à ce propos, on peut ainsi accéder au registre du caractère partiellement décomposable, spécialement démontable et aussi imprécis quant à ses limites de ce qui est le *Moi* humain, puisqu'en fin de compte, en effet, les fausses dents, assurément ne font pas partie de mon *Moi.* Mais jusqu'à quel point mes vraies dents en font-elles partie ? Puisqu'elles sont si remplaçables. Déjà l'idée du caractère ambigu, incertain de ce qui est à proprement certain, les limites du *Moi,* est mis là tout à fait au premier plan d'entrée en portique de cette introduction à l'étude métapsychologique du rêve, dont le portique est d'abord la préparation, signification aussi du même coup, du sommeil.

PERRIER- Dans le paragraphe suivant, il en vient à quelque chose qui semble être raccourci de tout ce qu'il va étudier par la suite. C'est un peu difficile à comprendre quand on n'a pas lu le reste.

Il en vient à rappeler que, quand on étudie les psychoses, on constate qu'on est chaque fois mis en présence de régressions temporelles, c'est-à-dire de ces points jusqu'auxquels chaque cas revient sur les étapes de sa propre évolution.

Alors il nous dit que l'on constate de telles régressions, l'une dans l'évolution du *Moi* et l'autre dans l'évolution de la libido. La régression de l'évolution de la libido dans ce qui correspond à tout cela dans le rêve amènera, dit-il, au rétablissement du narcissisme primitif; et la régression de l'évolution du Moi dans le rêve également amènera à la satisfaction hallucinatoire du désir.

Ceci a priori ne semble pas extrêmement clair, ou tout au moins pas pour moi. LACAN - Ce sera peut-être un peu plus clair avec ce schéma?

PERRIER - Oui, monsieur, mais je ne suis pas au stade où j'ai confronté ce texte avec votre schéma.

LACAN - C'est pour cela que je vous demande de parler aujourd'hui au niveau où tout le monde peut le prendre.

C'est très bien de souligner en effet les points énigmatiques à proprement parler.

PERRIER- On peut déjà le pressentir, en pensant qu'il part de régression temporelle, de régression dans l'histoire du sujet, et de ce fait la régression dans l'évolution du Moi amènera à cet état tout à fait élémentaire, primordial, non évolué, non élaboré, qui est la satisfaction hallucinatoire du désir.

Il va tout d'abord nous faire recheminer avec lui dans l'étude du processus du rêve, et en particulier dans l'étude de ce qu'on peut appeler le narcissisme du sommeil, pour approfondir la connaissance qu'on peut en avoir en fonction même de ce qu'il se passe, c'est-à-dire du rêve.

Il parle tout d'abord de l'égoïsme du rêve, et c'est un terme qui choque un peu, pour le comparer au narcissisme.

LACAN - Comment le justifie-t-il, l'égoïsme du rêve?

PERRIER- Il dit que, dans le rêve, c'est toujours la personne du dormeur qui est le personnage central.

LACAN - Et qui joue le principal rôle. Qui est-ce qui peut me dire ce qu'est exactement agnoszieren ? C'est un terme allemand que je n'ai pas trouvé; mais son sens n'est pas douteux : il s'agit de cette personne qui doit toujours être reconnue comme la personne propre « als die eigene zu agnoszieren ». Quelqu'un peut-il me donner une indication sur l'usage de ce mot ? Andrée ? justement il n'emploie pas anerkennen, ce qui impliquerait la dimension de la reconnaissance où nous l'entendons sans cesse dans notre dialectique. La personne du dormeur est à reconnaître, au niveau de quoi ? De notre interprétation ? Ou de notre mantique? Ce n'est pas tout à fait la même chose, il y a justement toute la différence entre le plan de l'anerkennen et le plan de l'agnoszieren, ce que nous comprenons, et ce que nous savons, c'est-à-dire, quoi qu'il en soit, ce qui porte quand même la marque d'une ambiguïté fondamentale; car il est assuré que Freud luimême quand dans la Traumdeutung il nous analyse le rêve célèbre, à propos duquel il nous marque la façon la plus émouvante, car plus nous avançons, plus nous pourrons voir ce qu'il y avait de génial dans ces premières approches vers la signification du rêve et de son scénario.

(S'adressant à Mme X.) - Peut-être pouvez-vous donner une indication sur cet agnoszieren ?

Mme X. - Parfois Freud emploie des mots qui ont été employés à Vienne; c'est quelque chose qu'on n'emploie plus en allemand. Mais le sens que vous avez donné est juste.

LACAN - C'est intéressant, en effet, cette signification du milieu viennois. Freud nous donne à ce propos une appréhension tellement profonde de son rapport avec le personnage fraternel, avec cet ami-ennemi, dont il nous

dit que c'est un personnage absolument fondamental dans son existence, qu'il faut qu'il y en ait toujours un qui soit recouvert par cette sorte de *Gegenbild.* Mais, en même temps, c'est par l'intermédiaire de ce personnage, qui est ici incarné par son collègue du laboratoire, on a évoqué sa personne au début de ces séminaires, quand nous avons un peu parlé des premières étapes de Freud à la vie scientifique, c'est à propos et par l'intermédiaire de ses collègues, de ses actes, de ses sentiments, qu'il projette, fait vivre dans le rêve ce qui est le désir latent du rêve, savoir les revendications profondes de sa propre agression, de sa propre ambition.

De sorte que cette *eigene Person* est tout à fait ambiguë. C'est dans l'autre, et à l'intérieur même de la conscience du rêve, plus exactement de son mirage, à l'intérieur du mirage du rêve, en effet, que nous devons chercher dans la personne qui joue le rôle principal la propre personne du dormeur. Mais justement, ce n'est pas le dormeur, c'est l'autre.

PERRIER - Alors, il se demande si narcissisme et égoïsme ne sont pas en vérité une seule et même chose. Et il nous dit que le mot « narcissisme » ne sert qu'à mieux marquer, souligner le caractère libidinal de l'égoïsme; et, autrement dit, que le narcissisme peut être considéré comme le complément libidinal de l'égoïsme.

Il en vient à une incidente; il parle du pouvoir du diagnostic du rêve, en nous rappelant qu'on perçoit souvent dans ces rêves, d'une manière absolument inapparente, à l'état de veille, certaines modifications organiques qui permettent de poser en quelque sorte prématurément le diagnostic de quelque chose encore inapparent à l'état de veille; et à ce moment le problème de l'hypocondrie apparaît.

LACAN - Alors, là quelque chose d'un peu astucieux, un peu plus calé. Réfléchissez bien, à ce que ça veut dire. je vous ai parlé tout à l'heure de cette sorte d'échange qui se produit, de cette image de l'autre en tant que justement elle est libidinalisée, narcissisée, dans la situation imaginaire. Elle est du même coup exactement comme je vous disais, tout à l'heure, chez l'animal, certaines parties du monde étaient opacifiées pour devenir fascinantes, elle l'est, elle aussi. Car enfin si nous sommes capables *d'agnoszieren* la personne propre du dormeur à l'état pur, à l'état de veille, s'il n'a pas lu la *Traumdeutung,* mais dans cette mesure même il est assez frappant que son pouvoir de distinction fine de connaissance en soit d'autant accru, alors que son corps, justement, ses sensations annonciatrices de quelque chose d'interne, de cénesthésique, capables de s'annoncer dans le sommeil de l'homme, à l'état vigile, dans sa suffisance, il ne -261-

les percevra pas, c'est justement, pour autant que l'opacification libidinale dans le rêve est de l'autre côté du miroir, que son corps est, non pas moins bien senti, mais mieux perçu, mieux connu.

Est-ce que vous saisissez là le mécanisme ?

Et combien, justement dans l'état de veille c'est pour autant que ce corps de l'autre est renvoyé au sujet que beaucoup de choses de lui-même sont méconnues, aussi bien d'ailleurs, que l'ego soit un pouvoir de méconnaissance, c'est le fondement même de toute la technique analytique.

Mais cela va fort loin, jusqu'à la structuration, l'organisation, et du même coup à proprement parler la scotomisation, ici je verrais assez bien l'emploi du terme, et à toutes sortes de choses qui sont autant d'informations qui peuvent venir de nous-même, à nous-même, ce qui est effectivement ce jeu particulier qui renvoie à nous cette corporéïté elle aussi d'origine étrangère.

Et cela va jusqu'à Ils *ont des yeux pour ne point voir.* Laissons cela de côté... Il faut toujours prendre les phrases de l'Évangile au pied de la lettre, sans cela évidemment on n'y comprend rien, on croit que c'est de l'ironie.

PERRIER - Le rêve est aussi une projection, extériorisation d'un processus interne. Et il rappelle que cette extériorisation d'un processus interne est un moyen de défense contre le réveil. De même que le mécanisme de la phobie hystérique. Il y a cette même projection qui est elle-même un moyen de défense, et qui vient remplacer une exigence fonctionnelle intérieure. Seulement, dit-il, pourquoi l'intention de dormir se trouve-t-elle contrecarrée ? Elle peut l'être soit par une irritation venant de l'extérieur, soit par une excitation venant de l'intérieur. Le cas de l'obstacle intérieur est le plus intéressant, c'est celui qu'on va étudier.

LACAN - Il faut bien suivre ce passage, car il permet de mettre un peu de rigueur dans l'usage en analyse du terme projection; ça ne veut pas dire qu'on en fasse toujours un usage rigoureux, bien loin de là! Nous en faisons au contraire perpétuellement l'usage le plus confus. En particulier, nous glissons tout le temps dans l'usage classique qui en effet est la projection de nos sentiments, comme on dit couramment, sur le semblable. Et ça n'est pas tout à fait ça, vous verrez, dont il s'agit quand nous avons à user par la force des choses, par la loi de cohérence du système... nous avons à user en analyse, du terme de projection. J'y reviendrai maintes fois. Car si nous pouvons arriver à aborder le prochain trimestre le cas Schreber, la question des psychoses, nous aurons à mettre les dernières précisions sur la signification que nous pouvons donner au terme de projection.

Il est bien certain que, si vous avez suivi ce que j'ai dit tout à l'heure, vous devez voir que c'est toujours d'abord du dehors que vient ce qu'on appelle ici ce processus interne, c'est d'abord par l'intermédiaire du [dehors?] qu'il est reconnu.

PERRIER - Alors, il va être question de savoir, d'entamer en quelque sorte ce narcissisme total qui serait celui du sommeil parfait, et de voir comment on peut expliquer justement le rêve dans la mesure même où le rêve nécessite certaines exceptions dans l'instauration du narcissisme total, autrement dit dans la mesure où, pour que le rêve se produise, il n'y a pas retrait total de tous les investissements, quels qu'ils soient.

Tout d'abord, nous dit-il, on sait que les promoteurs du rêve sont les restes diurnes. Autrement dit, que ces restes diurnes ne sont pas soumis à un retrait de l'investissement; ce qui reste est au moins partiellement investi, et de ce fait il y a déjà une exception dans le narcissisme du sommeil.

Pour ces restes diurnes, il reste une certaine quantité d'intérêt libidinal, ou autre; ces restes diurnes nous paraissent sous forme de pensées latentes du rêve. Nous sommes obligés, dit-il, vu la situation générale, et conformément à leur nature, de les considérer comme appartement au système préconscient.

Autre difficulté qu'il va falloir résoudre, que l'on peut résumer ainsi : si les restes diurnes forcent l'accès du conscient dans le rêve, est-ce que cela tient à leur énergie propre, ou non? En fait, dit-il, il est difficile d'admettre que ces restes diurnes s'emparent pendant la nuit d'assez d'énergie pour pouvoir forcer la tension du conscient; et on incline à croire que leur énergie vient en fait des pulsions inconscientes.

Et c'est d'autant plus facile à admettre que tout porte à croire également que pendant le sommeil, le barrage entre l'inconscient et le préconscient est fort abaissé. Mais, dit-il, nouvelle difficulté : si le sommeil consiste en un retrait des investissements inconscients et préconscients, comment l'inconscient pourrait-il investir le préconscient ? Il faut donc admettre pour répondre à cette question, qu'une partie de l'inconscient, justement celle où le refoulé ne se plie pas au désir du sommeil émané du *Moi,* garde une certaine indépendance par rapport au *Moi.*

Cela mène à une conséquence immédiate: il y a donc quand même péril pulsionnel. Et s'il y a péril pulsionnel, il y a quand même nécessité d'un contre-investissement. Donc l'énergie refoulante doit être maintenue aussi pendant le sommeil. Elle est sans doute abaissée, mais elle doit être maintenue pour faire face à ce péril pulsionnel.

-263-

Et il cite à l'appui de cette thèse le cas où le dormeur renonce au sommeil par peur justement de ses rêves, donc par peur de ces exigences pulsionnelles. Il réenvisage la possibilité pour certaines pensées diurnes de conserver leur investissement, mais dans la mesure où ces pensées diurnes étaient en quelque sorte les substituts des exigences pulsionnelles; ça revient au même. Il est quand même question d'admettre la transmission de l'énergie depuis l'inconscient jusqu'au préconscient.

Et finalement, il donne la formule suivante: d'abord, formation du désir préconscient du rêve, qui permet à la pulsion inconsciente de s'exprimer, grâce au matériel des restes diurnes préconscients.

Là aussi une difficulté que j'ai rencontrée, que nous avons rencontrée, avec le père Beirnaert et Andrée Lehman qui m'ont aidé, hier soir: le désir préconscient du rêve, qu'est-ce que c'est ?

LACAN - Ce qu'il appelle le désir du rêve, c'est l'élément inconscient. PERRIER-Justement. Il dit : il y a d'abord formation du désir préconscient du rêve, je suppose à l'état de veille, qui permet à la pulsion inconsciente de s'exprimer grâce au matériel, c'est-à-dire dans les restes diurnes préconscients.

C'est là que vient la question, l'étude de ce désir du rêve, qui m'a embarrassé, parce qu'il en parle tout de suite en tant que désir du rêve, après avoir utilisé le terme *désir préconscient du rêve,* pour en dire qu'il n'a pas eu besoin d'exister à l'état de veille, et peut déjà posséder le caractère irrationnel propre à tout ce qui est inconscient. On le traduit en termes de conscient.

LACAN - Ce qui est important.

PERRIER - Il faut se garder, dit-il, de confondre ce désir du rêve avec tout ce qui est de l'ordre du préconscient.

LACAN - Voilà!

Remarquez qu'il y a deux façons d'accepter ça, à savoir comme on l'accepte d'habitude après l'avoir lu; c'est comme ça: il y a ce qui est manifeste, ce qui est latent; mais on entrera alors dans un certain nombre de complications.

Ce qui est manifeste c'est la composition, ce à quoi l'élaboration du rêve est parvenue pour faire, très joli virage de son premier aspect du souvenir, que le sujet est capable de vous évoquer, c'est extrêmement calé, ce qui est manifeste. Et ce qui le compose, est quelque chose que nous devons chercher et que nous rencontrons d'abord.

Et ceci est vraiment ce qui est de l'inconscient; nous le trouvons ou nous ne

le trouvons pas; mais nous ne le voyons jamais que se profiler derrière, comme -264-

la forme directrice si on peut dire qui a forcé tous les *Tagesreste,* ces investissements vaguement lucides, à s'organiser d'une certaine façon, ce qui a abouti au contenu manifeste, c'est-à-dire en fin de compte à un mirage qui ne répond en rien à ce que nous reconstruisons, c'est-à-dire le désir inconscient.

Comment est-ce qu'on peut se représenter ça avec mon petit schéma ? M. Hyppolite, d'une façon opportune, m'a forcé en quelque sorte de tout investir un peu au début de cette séance.

Évidemment, nous ne réglerons pas cette question aujourd'hui; mais nous verrons jusqu'où ça nous mènera; il faut bien avancer un peu.

Il est indispensable ici de faire intervenir ce qu'on peut appeler justement les commandes de l'appareil, en tant que la partie mobile de l'appareil, le fameux miroir, c'est entendu, le sujet prend conscience de son désir dans l'autre, par l'intermédiaire de cette image de l'autre qui lui donne le fantôme de la propre maîtrise. Et, après tout, si de même on peut toujours se livrer à ce jeu, de même qu'il est assez fréquent dans nos raisonnements scientifiques, que nous réduisions le sujet à un oeil, nous pourrions aussi bien aussi le réduire à une sorte de personnage instantané dans ce rapport à cette image anticipée de lui-même, indépendamment de son évolution.

Mais il reste que c'est un être humain, qu'il est né dans un certain état d'impuissance, et que très précocement les mots, le langage, lui ont servi à quelque chose. Ceci est hors de doute. Ils lui ont servi d'appel, et d'appel des plus misérables quand c'était de ses cris que dépendait sa nourriture. On a assez mis en relief et en relation cette relation, ce maternage primitif, pour parler des états de dépendance. Mais enfin ce n'est pas une raison pour masquer que, tout aussi précocement, cette relation à l'autre est par le sujet nommée. Que la personne telle a un nom, si confus soit-il, qui désigne une personne déterminée, et que très vite c'est exactement en cela que consiste le passage à l'état humain, à savoir à quel moment ce qui doit définir que l'homme devient humain, qu'il est un humain, au moment où pour peu que ce soit il entre dans la relation symbolique. La relation symbolique, je vous l'ai déjà dit, souligné, est éternelle - pas simplement puisqu'il faut qu'il y ait effectivement toujours trois personnes - elle est éternelle déjà en ceci que le symbole introduit un tiers, élément de médiation, qui en lui-même situe et modifie, fait passer sur un autre plan les deux personnages en présence.

je veux reprendre encore une fois cela de loin, même si je dois aujourd'hui m'arrêter en route.

Quelque part, M. Keller, qui vous savez est un philosophe gestaltiste, et -265-

comme tel se croit très supérieur aux philosophes mécanicistes, fait toutes sortes d'ironies sur le thème stimulus-réponse. Il dit : c'est tout de même bien drôle de recevoir de M. Untel, libraire à New York, la commande d'un bouquin; eh bien, si nous étions dans le registre de situmulus-réponse, ma réponse suivrait j'ai été stimulé, on m'a fait cette commande, et je ferais la réponse. Mais oh! là, là!, dit Keller, en faisant appel à l'intuition vécue, de la façon la plus justifiée, ce n'est pas simple. Je ne me contente pas de répondre à cette invite; je suis dans un état de tension effroyable. Écrire cet article, eh bien, c'est en même temps toute la notion gestaltiste de l'équilibre qui ne se retrouvera que quand cette tension aura pris la même forme, la forme de réalisation de l'article. Il y aura un état dynamique, et ce ne sera pas seulement une réponse, un état dynamique de déséquilibre, du fait de cet appel reçu, qui ne sera satisfait que quand il sera assumé, quand aura été fermé le cercle d'ores et déjà anticipé par le fait de cet appel de la réponse pleine.

Il est tout à fait clair que ceci n'est nullement une description suffisante. Qu'à supposer le modèle, d'ores et déjà préformé dans le sujet, de la bonne réponse, c'est-à-dire si on introduit aussi un élément de déjà là, que de se contenter de ceci, qui presque à la limite paraît presque une réponse à tout par la vertu dormitive, qu'en tant que le sujet n'a pas réalisé ou rempli le modèle, déjà tout inscrit en lui, que ce soit seulement là que soit le registre de relations génératrices de toute l'action.

Il n'y a là que la transcription, à un degré plus élaboré, de la réponse de la théorie mécaniciste, ce qui est en quelque sorte la bonne formule ne peut pas méconnaître le registre symbolique qui est celui par où se constitue l'être humain en tant que tel. C'est qu'à partir du moment où M. Keller a reçu la commande et a répondu « oui », a signé cet engagement, M. Keller n'est pas le même M. Keller. Il y a un autre Keller, et aussi une autre maison d'édition, une maison d'édition qui a un contrat de plus, un symbole de plus; de même qu'il n'y a plus le même M. Keller qu'avant, il y a M. Keller engagé.

Je prends cet exemple parce qu'il est en quelque sorte grossier, tangible, il nous met en plein dans la dialectique du travail.

Mais dans le seul fait que je me définisse, par rapport à un Monsieur, son fils, et lui mon père, il y a quelque chose qui, si immatériel que ça puisse paraître, pèse tout aussi lourd que la génération charnelle qui nous unit, et qui pratiquement, dans l'ordre humain, pèse plus lourd. Car avant même que je sois en état de prononcer les mots de père et de fils, et même si lui-même est gâteux et ne peut plus prononcer ces mots, tout le système humain

alentour nous définit déjà, avec toutes les conséquences que ça comporte, comme père et fils.

La dialectique donc du *Moi* à l'autre est d'ores et déjà transcendée, mise sur un plan supérieur, par ce rapport à l'autre dont je parlais tout à l'heure, par la seule existence et la fonction de ce système du langage en tant qu'il est plus ou moins identique, mais fondamentalement lié à ce que nous appellerons la règle, ou encore mieux la loi. Cette loi en tant que justement elle est quelque chose qui à chaque instant de son intervention crée quelque chose de nouveau, que chaque situation est transformée par l'intervention à peu près quelle qu'elle soit, sauf quand nous parlons pour ne rien dire; mais même cela, je l'ai expliqué ailleurs, a aussi sa signification; cette réalisation du langage qui ne sert plus que comme *une monnaie effacée que l'on se passe en silence,* cité dans mon *Rapport,* et qui est de Mallarmé, montre une fois de plus la fonction pure du langage, qui est justement de nous assurer que nous sommes - et rien de plus - le fait qu'on puisse parler pour ne rien dire est tout aussi significatif que le fait que quand on parle en général, c'est pour quelque chose.

Mais ce qui est frappant, c'est que même pour ne rien dire il y a beaucoup de cas où on parle, alors qu'on pourrait bien se taire... Mais alors se taire, c'est justement ce qu'il y a de plus calé.

Nous voilà introduits à ce niveau du langage, en tant qu'il est immédiatement accolé aux premières expériences, et là pour le coup une nécessité vitale qui fait que le milieu vital de l'homme est ce milieu symbolique à ce rapport du *Moi* et de l'autre.

Il suffit de supposer - et c'est l'intérêt de ce petit modèle - que c'est dans l'intervention de ces rapports de langage que peuvent se produire ces dissociations, ces virages du miroir, qui se présenteront au sujet dans l'autre, dans l'autre absolu, des figures différentes de son désir; c'est dans cette connexion entre le système symbolique pour autant que s'y inscrit tout particulièrement l'histoire du sujet, le côté non pas *Entwiklung,* développement, mais proprement *Geschichte,* ce dans quoi le sujet se reconnaît corrélativement dans le passé et dans l'avenir. je dis ces mots, je sais que je les dis rapidement, mais pour vous dire que je les reprendrai plus lentement. Et combien ce passé et cet avenir précisément se correspondent, et pas dans n'importe quel sens, et pas dans le sens que vous pourriez croire et que l'analyse indique, à savoir que ça va du passé à l'avenir. Au contraire, et dans l'analyse justement, parce que la technique est une technique efficace, ça va dans le bon ordre : de l'avenir dans le passé. Contrairement à ce que vous pourrez croire, que vous êtes en train de chercher -267-

le passé du malade dans une poubelle, c'est en fonction de ce que le malade a un avenir, que vous pouvez aller dans le sens régressif.

je ne peux pas vous dire tout de suite pourquoi.

je continue : c'est justement en fonction de cette constitution symbolique de son histoire, c'est-à-dire de ce qui dans l'ensemble, l'univers des symboles, en tant que tous les êtres humains y participent, y sont inclus et le subissent, beaucoup plus qu'ils ne le constituent, et en sont beaucoup plus les supports qu'ils n'en sont les agents, c'est en fonction de cela que se produisent et se déterminent ces variations où le sujet est susceptible de prendre ces images variables, brisées, morcelées, voire à l'occasion inconstituées, régressives de lui-même, qui sont à proprement parler ce que nous voyons dans ces *Vorbilde* normaux de la vie quotidienne du sujet aussi bien que ce qui se passe dans l'analyse d'une façon plus dirigée.

Qu'est-ce que c'est alors, là-dedans, que l'inconscient et le préconscient ? Il faudra que je vous laisse là-dessus aujourd'hui, que je vous laisse sur votre faim. Mais sachez quand même la première approximation que nous pouvons en donner. Dans cette perspective sous laquelle aujourd'hui nous abordons le problème, nous dirons que ce sont certaines différences, ou plus exactement certaines impossibilités liées à l'histoire du sujet, et à une histoire du sujet en tant que justement il y inscrit son développement.

Nous voyons là à revaloriser la formule ambiguë de Freud de tout à l'heure, *zeitliche-Entwicklungsgeschichte.* Limitons-nous à l'histoire, et que c'est en raison de certaines particularités de l'histoire du sujet qu'il y a certaines parties de l'image réelle ou certaines phases brusques; aussi bien, il s'agit d'une relation mobile.

Nous avons là un premier développement temporel possible dans l'instantané, dans le jeu intra-analytique, certaines phases ou certaines faces, n'hésitons pas à faire des jeux de mots, de l'image réelle, qui ne pourront jamais être données dans l'image virtuelle; tout ce qui est accessible par simple mobilité du miroir dans l'image virtuelle, ce que vous pouvez voir de l'image réelle dans l'image virtuelle, tout cela est dans le sens du préconscient. Ce qui ne peut jamais être vu - si vous voulez les endroits où l'appareil grippe, où il se bloque, nous ne sommes plus à ça près de pousser un peu loin la métaphore - qui fait qu'il y a une différence certaine, certaines parties de l'image réelle ne seront jamais vues; ça, c'est l'inconscient.

Et si vous croyez avoir compris, vous avez sûrement tort. Puisque à partir de là vous verrez les difficultés que présente cette notion. je n'ai pas d'autre ambition que de vous montrer que les difficultés que présente cette notion de l'in-268-

conscient, à partir du moment où je vous l'ai définie ainsi, à savoir que d'une part c'est quelque chose de négatif, d'idéalement inaccessible, et d'autre part c'est quelque chose de quasi réel, d'autre part c'est quelque chose qui sera réalisé dans le symbolique ou plus exactement qui, grâce au progrès symbolique dans l'analyse, aura été. Et je vous montrerai d'après les textes de Freud que la notion de l'inconscient doit satisfaire à ces trois termes. Pour illustrer le troisième qui peut paraître une irruption surprenante, je vais aller plus loin tout de suite et vous donner ce que j'en pense.

N'oubliez pas ceci, que la façon dont Freud explique le refoulement est d'abord une fixation. Mais à ce moment-là il n'y a rien qui ne soit le refoulement comme le cas de *L'homme aux loups, il* se produit bien après la fixation. La *Verdrängung* est toujours une *Nachdrängung.* Et alors comment est-ce que vous allez expliquer le retour du refoulé ?je vous le dis dès aujourd'hui, si paradoxal que ce soit, il n'y a qu'une façon d'expliquer le retour du refoulé; si surprenant que ça puisse vous paraître, ça ne vient pas du passé, mais de l'avenir. Pour vous faire une idée juste de ce qu'est le retour du refoulé dans un symptôme, il faut reprendre la même métaphore que j'ai glanée dans... dans les cybernéticiens, ça m'évite de l'inventer moi-même. Il ne faut pas inventer trop de choses, qui suppose deux personnages dont la dimension temporelle irait en sens inverse l'une de l'autre, ça ne veut rien dire, bien entendu. Et il se trouve tout d'un coup que les choses qui ne veulent rien dire signifient quelque chose, mais dans un tout autre domaine. De sorte que si l'un envoie un message à l'autre, par exemple un carré, le personnage qui va en sens contraire verra d'abord le carré s'effaçant, si c'est un signal, il verra le signal d'abord en train de s'évanouir avant de voir le signal. C'est en fin de compte ce que nous aussi nous voyons: ce que nous voyons dans le symptôme, c'est quelque chose qui se présente d'abord comme une trace, et qui ne sera jamais qu'une trace et restera toujours incomprise jusqu'à ce que l'analyse ait procédé assez loin, jusqu'à ce que nous en ayons réalisé le sens. Et dans ce sens on peut dire qu'en effet, de même que la *Verdrängung* n'est jamais qu'une *Nachdrängung,* ce que nous voyons sous le retour du refoulé est le signal effacé de quelque chose qui ne prendra sa réalisation symbolique, sa valeur historique, son intégration au sujet que dans le futur, et qui littéralement ne sera jamais qu'une chose qui, à un moment donné d'accomplissement aura été.

Vous verrez que les conditions de ce petit appareil que j'essaie... Je vais vous faire une confidence, je l'amenuise en même temps que je vous en parle. J'y ajoute un petit bout tous les jours. Je ne vous apporte pas ça tout fait, comme -269-

Minerve sortant du cerveau d'un Jupiter que je ne suis pas. Nous le suivrons tout au loin jusqu'au jour où, quand il commencera à nous paraître fatigant, nous le lâcherons. Jusque-là, il peut servir à nous montrer qu'on y voit assez clairement la construction, d'une façon vive et arrêtée qui ne présente plus de contradictions, comme Perrier en rencontre tout le temps, dans son texte du moins, comme ces trois faces nécessaires à la notion de l'inconscient pour que nous la comprenions.

Nous en resterons là aujourd'hui, je ne vous ai pas encore montré pourquoi l'analyste se trouve à la place de l'image virtuelle. Mais le jour où vous aurez compris pourquoi l'analyste se trouve là, vous aurez compris à peu près tout ce qui se passé dans l'analyse.

-270-

LEÇON XIV 5 MAI 1954

Nous commençons un troisième trimestre qui va être court, Dieu merci! Il s'agit de savoir à quoi on va l'employer. Dans un projet primitif, j'avais pensé aborder le cas de Schreber avant que nous nous séparions cette année. Cela m'aurait bien plu, d'autant plus que, comme vous le savez, j'ai fait traduire à toutes fins utiles le texte, l'œuvre originale du président Schreber, sur laquelle Freud a travaillé, et à laquelle il demande qu'on se reporte. Recommandation bien vaine jusqu'à présent, car c'est un ouvrage introuvable; je n'en connais que deux exemplaires en Europe. J'ai pu en avoir un que j'ai fait microfilmer deux fois. l'un à mon usage, et l'autre à l'usage devenu actuel maintenant de la bibliothèque de la Société française de psychanalyse; car je vous annonce que nous avons un local, à des conditions avantageuses qui nous permettront de faire des dépenses pour avoir des livres. À ces microfilms viendront s'ajouter ce qui pourra être fait comme dons.

Revenons au président Schreber. Lire cette traduction est passionnant. Il y a moyen de faire là-dessus un traité de la paranoïa vraiment complet, et apporter au texte Schreber un commentaire très riche sur le sujet du mécanisme des psychoses. M. Hyppolite disait que ma connaissance était partie de la connaissance paranoïaque; si elle en est partie, j'espère qu'elle n'y est pas restée.

Il y a là un trou; nous n'allons pas tout de suite y tomber, car nous risquerions d'y rester prisonniers, comme le craignait M. Hyppolite.

Puisque nous nous sommes avancés dans les *Écrits techniques* de Freud, je crois qu'il est impossible de ne pas pousser plus loin le rapprochement implicite que j'ai fait sans cesse, ces formulations, avec la technique actuelle de l'analyse -271-

qu'on peut appeler, avec guillemets, « ses progrès les plus récents ». Je l'ai toujours fait de façon plus ou moins implicite, en me référant à ce que vous pouvez avoir dans votre expérience, l'enseignement qui, pratiquement, vous est donné dans les contrôles, cette tendance vers laquelle a évolué l'analyse des résistances, par exemple, la notion de l'analyse comme analyse des systèmes de défense du Moi, tout cela reste malgré tout mal centré, puisque c'est à des enseignements concrets mais non systématisés, même quelquefois non formulés, que nous nous référons là implicitement.

Je crois pouvoir discuter, et malgré cette rareté que chacun signale de la littérature analytique en fait de technique même, un certain nombre d'auteurs se sont exprimés; lorsqu'ils n'ont pas abouti à faire un livre de technique à proprement parler, il y a des articles, quelquefois fragmentaires, d'autres très curieusement restaient en route, et se trouvant parmi les plus intéressants. Il y a là une littérature dans laquelle il ne doit pas être impossible, malgré la difficulté que vous l'ayez tous en mains, que nous avancions un peu.

La difficulté est celle-ci : d'abord que ces écrits, qui groupent les plus importants, forment un corpus assez long à parcourir. J'espère pouvoir compter sur la collaboration de certains d'entre vous, à qui je prêterai certains de ces articles, pour servir de base à notre discussion. Mais on ne pourra pas les prendre tous en vue.

D'abord au moment où, en 1925, au symposium de Berlin, il y a les trois articles de Sachs, Alexander et Rado, qui sont importants, que vous devez connaître si vous avez fouillé dans le livre de Fenichel. Au congrès de Marienbad, il y a le symposium sur les résultats, qu'ils disent, de l'analyse. Car en réalité, c'est moins du résultat que de la procédure qui mène à ces résultats qu'il s'agit dans cette discussion.

Là, vous pouvez voir s'amorcer déjà, de façon épanouie, ce que j'appelle « la confusion des langues en analyse », à savoir l'extrême diversité, quoi qu'on en ait, de ce que les auteurs considèrent comme étant les voies actives dans le processus analytique. On voit que la définition précise est loin d'être assurée comme telle dans les esprits des analystes; c'est avec une diversité tout à fait marquée qu'ils s'expriment.

Le troisième moment, c'est le moment actuel. Là, il y a lieu de mettre au premier plan les définitions ou les élaborations récentes qu'essaie de donner - à la théorie de l'ego, par exemple - la troïka américaine: Hartmann, Loewenstein et Kris. Il faut bien le dire : ces écrits sont quelquefois assez déconcertants, par quelque chose qui arrive à une telle complication dans la démultiplication des concepts que, quand ils parlent sans arrêt de libido désexualisée, c'est tout juste -272-

si on ne dit pas délibidanisée, ou de l'agressivité désagressivée, cette fonction du *Moi* qui joue là de plus en plus ce rôle problématique qu'il a dans les écrits de la troisième période de Freud, que j'ai laissés en dehors de notre champ, parce que, sous la forme du commentaire des *Écrits techniques* que je vous ai fait, c'est une tentative de vous faire appréhender la période médiane de 1910-1920. Là, commence à s'élaborer, avec la notion du narcissisme, la direction dans laquelle Freud aboutira, du *Moi.*

Je conseille quand même de lire - ou de relire - vous devez lire le volume qui s'appelle, dans l'édition française *Essais de psychanalyse* (Payot) *Au-delà du principe du plaisir, Psychologie collective et analyse du Moi,* et *Le Moi et le Soi.* Je vous conseille de le lire parce que nous ne pouvons pas ici l'analyser. Mais c'est indispensable pour comprendre les développements que les auteurs dont je vous parle ont donnés à la théorie du traitement. C'est toujours autour des dernières formulations de Freud que sont centrées les formulations du traitement qui ont été données à partir de 1920. Et, la plupart du temps, avec une extrême maladresse, qui ressortit à une très grande difficulté de bien comprendre ce que Freud dit, le texte de Freud, dans ces trois articles véritablement monumentaux, si on n'a pas approfondi la genèse même de la notion de narcissisme, ce que j'ai essayé de vous indiquer à propos de l'analyse des résistances et du transfert dans les *Écrits techniques.*

Voici comment se situe au sens propre du terme notre projet.

Je voudrais aujourd'hui m'efforcer à certains moments de procéder par la voie qui n'est pas celle que, vous savez, je suis fondamentalement; fondamentalement je suis une voie discursive, et même de discussion, pour vous amener aux problèmes, vous amener à partir des textes. J'essaie de vous présenter ici une problématique. Mais de temps en temps, il faut quand même concentrer, dans quelque chose qui présente une formule didactique, certains points de vue, certaines perspectives, au cours desquels peuvent être raccordées, discutées les diverses formulations que vous pouvez trouver de ces problèmes, selon la diversité très marquée des auteurs sur ces points précis dans l'histoire de l'analyse.

Disons que j'adopte une sorte de moyen terme, et j'essaie de vous présenter un modèle, quelque chose qui n'a pas la prétention d'être un système, mais une image présentant certains points qui peuvent servir de référence.

C'est ce que j'ai essayé de faire en vous amenant peu à peu, progressivement, à cette image d'aspect opticien, que nous avons commencé de former ici. Maintenant, elle commence à devenir, j'espère, familière à votre esprit; et autour du *speculum fondamental,* du miroir fondamental de la relation à l'autre, -273-

vous avez déjà vu que nous pouvons situer, si vous voulez aujourd'hui, pour mettre l'indication des points où se pose le problème, la fameuse image réelle. je vous ai montré comment on pouvait l'imaginer se représenter, se former en un point du sujet, que nous appellerons 0. L'image virtuelle où le sujet la saisit, qui se produit dans le miroir plan, 0', où le sujet voit l'image réelle qui est en 0, pour autant que par l'intermédiaire de ce miroir il se trouve placé, ici, quelque part en un point qui est le symétrique virtuel du miroir sphérique réfléchissant, grâce auquel se produit, disons quelque part dans l'intérieur du sujet, cette image réelle qui est en 0.

Nous allons tâcher de voir, de vous expliquer comment on peut s'en servir, et à quoi ça répond.

Vous froncez les sourcils, Pujols, quelque chose ne va pas ?

PUJOLS - Depuis un mois, j'ai du mal à reprendre.

LACAN - Disons, pour la suite des choses, que ceci nous donne deux points 0 et 0'.

Une petite fille - une femme virtuelle, donc elle est évidemment beaucoup plus engagée dans le réel que les mâles, de ce seul fait, il y a des dons particuliers! - a eu ce très joli mot, tout d'un coup : « ah! Il ne faut pas croire que ma vie se passera en 0 et en 0'l... » Pauvre chou!... Elle se passera en 0 et en O'comme pour tout le monde! Mais, enfin, elle a cette aspiration! C'est en son honneur, si vous voulez, que j'appellerai ces points 0 et 0'.

Puis, il y a un point A, et un autre point que nous appellerons C. Pourquoi C ? Parce qu'il y a, ici, un point B, que nous devons laisser pour plus tard.

Et, avec ça, on doit quand même se débrouiller.

Il faut, évidemment partir envers et contre tout, et malgré tout de 0 et de 0'. Vous savez déjà ce qui se passe en 0, et autour de 0, autour de 0'. Il s'agit fondamentalement de ce qui se rapporte à la constitution de *l'Idealich,* et non pas de *l'Ichideal.* Autrement dit, la forme essentiellement imaginaire, spéculaire, de la genèse, de l'origine fondamentalement imaginaire du Moi.

Si vous n'avez pas vu ça se dégager de ce que nous avons ici essayé d'analyser, de transmettre, de faire comprendre, d'un certain nombre de textes dont le principal est le *Zur Einführung des Narzissmus,* c'est que nous avons fait un travail vain.

Vous avez dû comprendre le rapport étroit qu'il y a au niveau du discours de Freud, de *l'Introduction au narcissisme,* entre la formation de l'objet et celle du Moi. Et que c'est parce qu'ils sont strictement corrélatifs, que leur apparition est vraiment contemporaine, qu'il y a le problème du narcissisme, en tant qu'à ce moment-là, dans la pensée de Freud, dans le développement de son oeuvre, la libido apparaît soumise à une autre dialectique; je dirais dialectique de l'objet. Il ne s'agit pas seulement de la relation de l'individu biologique avec son objet nature, diversement compliquée, enrichie; il y a possibilité d'un investissement libidinal, narcissique; autrement dit, d'un investissement libidinal dans quelque chose qui ne peut pas être conçu autrement que comme une image de *l'ego.*

Je dis là les choses très grossièrement. Je pourrais les dire dans un langage plus techniquement élaboré, philosophique, mais je veux vous faire comprendre comment il faut bien voir les choses. Il est tout à fait certain qu'à partir d'un certain moment du développement de l'expérience freudienne l'attention est centrée autour de cette fonction imaginaire qui est celle du *Moi.* Depuis, toute l'histoire de la psychanalyse se ramène à ceci, aux ambiguïtés, à la pente qu'a offerte ce nouveau recentrage du problème, à un glissement, un retour à la notion - non pas traditionnelle, parce qu'elle n'est pas si traditionnelle que ça - académique du *Moi* conçu comme fonction de synthèse, comme fonction psychologique. Or, comme je vais vous le montrer, il s'agit de quelque chose qui a son mot à dire dans la psychologie humaine, mais qui ne peut être conçu que sur un plan transpsychologique, ou, comme le dit Freud en toutes lettres - car Freud, s'il a eu des difficultés dans cette formulation, n'a jamais perdu la corde - de métapsychologie. Qu'est-ce que ça veut dire, sinon que c'est quelque chose d'au-delà de la psychologie ?

Maintenant, tâchons de partir du point où se pose le problème.

Qu'est-ce que c'est quand vous dites *je ?* Est-ce la même chose que quand nous parlons de *l'ego,* de *l'ego,* concept analytique ?

Il faut bien partir de là. La question se pose sûrement pour beaucoup d'entre vous, et doit se poser à tous, me semble-t-il. Le *je,* quand vous vous en servez, vous ne pouvez pas méconnaître que c'est essentiellement et avant tout la référence psychologique, au sens où il s'agit de l'observation de ce qui se passe chez -275-

l'homme; comment il apprend à le dire, ce *je. Je* est un terme verbal d'usage appris en une certaine référence à l'autre, mais une référence parlée. Le *je* naît dans une certaine référence au *tu.* Et chacun sait comment là-dessus les psychologues ont échafaudé des choses fameuses : relation de réciprocité qui s'établit - ou ne s'établit pas - qui déterminerait je ne sais quelle étape dans le développement intime de l'enfant, comme si on pouvait, comme ça, en être sûr, et le déduire de l'usage du langage, à savoir de simplement cette première maladresse que l'enfant a à se débrouiller avec les trois pronoms personnels, et à ne pas purement et simplement, dans une appréhension, répéter la phrase qu'on lui dit au terme *tu,* et répéter *tu,* alors qu'il doit faire l'inversion dans le *je* pour répéter les choses. Il s'agit en effet d'une certaine hésitation dans l'appréhension du langage. C'est tout ce que nous pouvons en déduire. Nous n'avons pas le droit d'aller au-delà. Mais néanmoins, ceci est suffisant pour nous avertir que le *je* est l'abord, en tant que tel, se constitue dans une expérience de langage, dans cette référence au *tu,* et dans une relation où l'autre, lui, manifeste quoi ? Des ordres, des désirs, qu'il doit reconnaître: de son père, de sa mère, de ses éducateurs, ou de ses pairs et camarades.

Ceci dit, il est bien clair qu'au départ les chances sont extrêmement minimes qu'il fasse reconnaître les siens, ses désirs, si ce n'est de la façon la plus simple, la plus directe et la plus immédiate; et que, tout au moins à l'origine, il est bien clair que nous ne savons rien de la spécificité, de la diversité, du point précis de résonance où se situe l'individu, à l'idée du petit sujet. C'est bien cela qui le rend si malheureux. Comment, d'ailleurs, ferait-il reconnaître ses désirs ? pour la simple raison qu'il n'en sait rien. Nous avons peut-être toutes raisons de penser qu'il n'en sait rien, de ses désirs, mais les raisons que nous avons, nous analystes, ne sont pas n'importe quelles raisons, mais des raisons engendrées par notre expérience de l'adulte. je dirai même que c'est notre fonction. Nous savons qu'il faut bien qu'il les recherche et qu'il les trouve. Sans cela, il n'aurait pas besoin d'analyse. C'est donc suffisamment une indication que ce qui se rapporte à son Moi, à savoir ce qu'il peut faire reconnaître de lui-même, il en est séparé par quelque chose.

Eh bien, ce que l'analyse nous apprend - il faut là-dessus que vous vous souveniez du discours de M. Hyppolite sur un texte de Freud tout à fait précieux qui s'appelle la *Verneinung,* c'est quelque chose qui déjà est très significatif et doit s'articuler d'une certaine façon. je dis: « il n'en sait rien », c'est une formule tout à fait vague. - L'analyse nous a appris les choses par degrés, par étapes, c'est ce qui fait l'importance de suivre le progrès de l'œuvre de Freud. Ce que l'ana-276-

lyse nous apprend, c'est que ce n'est pas une pure et simple ignorance. Nous devons nous en douter, pour une très simple raison, c'est que l'ignorance est elle-même un terme dialectique, pour autant qu'elle n'est littéralement constituée comme telle que dans une perspective de recherche de la vérité. Si le sujet ne se met pas en référence avec la vérité, il n'y a pas d'ignorance. Si le sujet ne recommence pas à se poser la question de savoir ce qu'il est, et ce qu'il n'est pas, ce qui d'ailleurs n'est pas du tout obligé; bien des gens vivent sans se poser des questions aussi élevées, il n'y a pas de raison qu'il y ait un vrai et un faux, ni même qu'il y ait certaines choses qui vont au-delà, à savoir cette distinction fondamentale de la réalité et de l'apparence.

Là, nous commençons à être en pleine philosophie. L'ignorance se constitue d'une façon polaire par rapport à la position virtuelle d'une vérité à atteindre; elle est en état du sujet en tant qu'il parle. Et je dirais que, pour autant que sa parole se met à errer à la recherche du langage correct, c'est-à-dire de l'ignorance de voir les choses, par exemple, nous commençons à la constituer, à partir du moment où nous engageons le sujet dans l'analyse, c'est-à-dire d'une façon seulement implicite où nous l'engageons dans une recherche de la vérité.

Mais ceci est une situation, une position, un état en quelque sorte purement virtuel à une situation, pour autant que nous la créons, ça n'est pas la donnée dont il s'agit quand nous disons que le Moi ne sait rien des désirs du sujet. C'est quelque chose que l'expérience nous apprend; nous l'avons appris dans une seconde étape : l'élaboration de l'expérience dans la pensée de Freud. Ce n'est donc pas l'ignorance, mais justement ce qui est exprimé concrètement dans le processus de la Verneinung, et qui dans l'ensemble statique du sujet s'appelle méconnaissance. Or, méconnaissance n'est pas la même chose qu'ignorance; la méconnaissance représente un certain nombre d'affirmations et de négations, une certaine structure, une certaine organisation. Le sujet y est attaché. Et tout cela ne se concevrait pas sans une connaissance corrélative; de quelque façon que nous parlions d'une méconnaissance, ceci doit toujours impliquer que, puisque le sujet peut méconnaître quelque chose, il faut quand même qu'il sache autour de quelle somme a opéré cette fonction, si on peut dire, de méconnais sance; c'est-à-dire qu'il y ait derrière cette méconnaissance une certaine connaissance de ce qu'il y a à méconnaître.

Quand nous nous trouvons chez un délirant qui vit dans la méconnaissance de la mort d'un de ses proches, on aurait tout à fait tort de croire qu'il le confond avec un vivant: il méconnaît ou refuse de reconnaître qu'il est mort. Mais tout -277-

son comportement signifie qu'il développe une activité qui suppose qu'il connaît qu'il y a quelque chose qu'il ne veut pas reconnaître.

Qu'est-ce à dire? Qu'est-ce que cette méconnaissance, impliquée derrière la fonction, essentiellement de connaissance du *Moi ?* C'est le point par où nous pouvons aborder la fonction du *Moi.* Je crois que c'est un des points concrets, effectifs, de notre expérience, sur lequel nous ne saurions trop insister, parce que ce serait un premier pas, l'origine même de cette expérience. À savoir que nous sommes portés à nous livrer, en présence au moins de ce qui nous intéresse, de ce qui est analysable, à toute une opération de mantique, autrement dit de tra-duction, de desserrement, de quelque chose au-delà du langage du sujet, et d'un langage qui, comme tel, se présente dans cette relation ambiguë, je dis ambiguë, sur le plan de la connaissance.

Pour partir, avancer, dans ce registre, il faut se demander ce qu'est cette connaissance qui oriente et dirige cette méconnaissance. C'est là que nous trouvons la référence à une sorte de parallèle d'élaboration analogique, par rapport à ce qu'on peut appeler la connaissance animale, pour autant que chez l'animal connaissance et coaptation, coaptation imaginaire, structuration du monde en forme d'Umwelt- et ceci par correspondance, par une projection sur ce monde d'un certain nombre de relations, de *Gestalten* qui structurent ce monde, qui le spécifient pour chaque animal, en un milieu qui est celui où il évolue, qui trame, distingue, sépare dans l'indistinct de la réalité à laquelle il est opposé, un certain nombre de voies d'abord préférentielles dans lesquelles s'engagent ses activités comportementales. C'est ce qui existe chez l'animal.

Les psychologues du comportement animal, les éthologistes, par exemple, définissent comme innés les [? mécanistes] qu'on peut appeler mécanismes de structuration innés, ou voies de décharge innées pour l'animal.

Qu'en est-il de l'homme?

Toute notre expérience indique, tout à fait clairement, qu'il n'y a chez l'homme rien de semblable, comme le montre très précisément ce qu'on peut appeler l'anarchie de ses pulsions élémentaires; et le fait nous est démontré par l'expérience analytique; ses comportements partiels, sa relation à l'objet, et à l'objet libidinal, sont soumis à toutes sortes d'aléas, où, dans la plupart de notre expérience, échoue la synthèse, pour nous montrer qu'il y a un fait tout à fait particulier de l'homme dans sa relation d'images constituantes de son monde.

Qu'est-ce qui, pour l'homme, répond à cette connaissance innée qui est tout de même ce qu'on peut appeler, dans l'équilibre du vivant, le guide de la vie? Il y a quelque chose où l'on se trouve dans une référence tout à fait spéciale, qui, -278-

de même que quelque chose est distincte de la fonction imaginaire animale, met aussi l'homme dans une relation distincte au point de vue de la relation vivante avec cette image; ce quelque chose qui ne peut pas non plus être très loin de ce qu'est l'image dans ses fonctions animales, ce quelque chose est l'image de son propre corps, qui chez l'animal a aussi une extrême importance.

C'est là que je fais un petit saut, parce que je suppose que nous en avons déjà, ensemble, effectué les démarches, et que vous pouvez accepter comme théorème ce que maintenant je résume : la conception du stade du miroir est celle-ci, que ce qu'on voit dans l'attitude de l'enfant en présence du miroir, d'une image réfléchissant sa propre image, entre telle date et telle date - 6 mois et 18 mois - est quelque chose qui nous renseigne d'une façon fondamentale sur la relation de l'individu humain, biologique, animal. Cette exaltation, cette jubilation de l'enfant pendant toute cette période, je l'ai montrée l'année dernière devant un film qui avait été fait par M. Gesell, qui n'avait jamais entendu parler de mon stade du miroir, et pour lequel aucune espèce de question de nature analytique ne s'est jamais posée, je vous prie de le croire; cela n'empêche pas - ça n'en prend que d'autant plus de valeur - qu'il a isolé dans cette parenthèse le moment significatif dont il ne souligne lui-même pas le véritable trait fondamental, ce caractère exaltant et manifestement stimulant, transportant, si on peut dire, dans le comportement actuel du sujet devant le miroir, dans une époque et dans un champ particulièrement définis et déterminés; ce qui est le plus important n'est pas l'apparition de ce comportement à 6 mois, mais c'est son déclin à 18 mois; à savoir comment, brusquement, le comportement, je l'ai montré l'année dernière, change complètement pour ne devenir ensuite qu'une apparence, *Erscheinung,* une chose entre les autres sur lesquelles on peut exercer une activité de contrôle, d'expérience, de jeu instrumental, mais qui n'a manifestement plus aucun des signes si manifestement purs, accentués qu'il a dans cette période.

Ceci doit nous aider, nous qui avons l'habitude de ces choses et disposons déjà d'un certain nombre de termes que nous employons confusément, mais qui répondent pour nous au moins à une sorte de schème mental; il s'agit justement ici d'affiner, définir, élaborer. Il n'y a pas d'inconvénient à ce que d'ores et déjà là, pour expliquer ce qui se passe,) e me réfère à quelque chose que certaines lectures ont dû au moins vous rendre familier, ce qui se passe au moment du déclin du complexe d'Oedipe; il se produit quelque chose que nous appelons introjection; et je vous supplie de ne pas vous précipiter pour donner à ce terme une signification trop définie, car c'est justement ce que je vais mettre dans les leçons qui vont suivre, dans celle-ci déjà, en cause : qu'est-ce que ça veut dire ce terme

introjection ? Il se passe quelque chose, un renversement, ce qui était au-dehors devient le dedans, ce qui a été le père devient le Surmoi; il s'est passé quelque chose au niveau justement de ce sujet invisible, impensable, qu'on ne nomme jamais comme tel. On dira : est-ce que c'est au niveau du Moi, du Ça ? Oui, c'est entre les deux, c'est pour ça que ça s'appelle le super-ego.

On fera toute cette demi-mythologie spécialisée qui est celle où notre esprit se dépense habituellement. C'est à ça que nous essayons ici de donner une forme plus acceptable; car nous vivons toujours au milieu de schémas qui sont inacceptables... Si on demandait à un psychanalyste : croyez-vous vraiment que l'enfant bouffe alors son père, et que ça lui entre dans l'estomac, et devient le Surmoi ?...

Nous continuons à opérer comme si tout cela allait de soi. Et je vous montrerai dans l'analyse de la fonction du traitement à savoir ce dont il s'agit, ce qui s'opère, comment ça peut se réaliser, progresser; les façons innocentes d'user du terme introjection, qui vont tellement loin!

Supposons qu'on envoie tout d'un coup un ethnologue d'un pays qui n'aurait jamais entendu parler de cette foutue analyse, et qui serait ici soudain, et entendrait ce qui se passe dans l'analyse. Il dirait: très curieux! Très curieux primitifs, les analysés, qui bouffent leur analyste par petits morceaux; Balthasar Gracián, je le considère comme un auteur fondamental - M. Nietzsche et La Rochefoucauld sont petits... à côté. - Son traité sur la communion conçue d'une façon concrète et valable... Du moment qu'on croit à la communion, il n'y a aucune raison de penser qu'on ne mange pas le Christ, et donc le délicat lobe de son oreille... Il n'y a pas de raison de ne pas développer la notion de communion comme une sorte de communion à la carte. C'est bien pour ceux qui croient à la transsubstantiation. Mais pour nous autres analystes, soucieux de science, et raisonnables, nous pouvons voir sous la plume de M. [Stekel ?], ou d'autres auteurs, ce que c'est, en fin de compte, par cette espèce d'introjection dosée de l'analyste, qu'un observateur du dehors ne pourrait transposer que sur le plan mystique, communionnel, qui est tout de même assez loin de notre pensée réelle. Pour autant que nous pensons, mais, Dieu merci! Nous ne pensons pas; et c'est ce qui nous excuse; c'est la grande erreur de toujours s'imaginer que les êtres pensent ce qu'ils disent!

Par conséquent, nous ne pensons pas. Mais ce n'est tout de même pas une raison pour ne pas essayer de comprendre ce que ça veut dire, pourquoi on a proféré des paroles manifestement insensées.

Reprenons donc le moment où nous en sommes. Ce moment de la fin du -280-

stade du miroir représente quelque chose d'analogue à cette bascule qui se produit à certains moments du développement psychique. Il est assez probable que ce moment de la bascule est un moment tout à fait significatif, et fondamental, à certains points de vue, et nous pouvons le constater, par la suite, des manifestations de l'homme, dans cette phase du développement de l'enfant; nous pouvons le constater dans des phénomènes tout à fait significatifs, à savoir ces phénomènes d'équivalence qui se produisent pour lui entre deux choses, pourtant aussi différentes que l'action de l'autre et notre action, et son action de transitivisme enfantin qui lui fait s'exprimer dans ce registre et dire : « François m'a battu » alors que c'est lui qui a battu François, ce transitivisme enfantin, miroir instable entre l'enfant et son semblable. Nous voyons exactement la fonction de ce qui s'est passé, ceci, absolument nécessité par toute espèce de théorisation du comportement interhumain. Il est un moment où cette image, où l'enfant a porté ce que j'appelle l'assomption jubilatoire de maîtrise, qu'il n'a pas encore obtenue, le sujet est tout à fait capable d'assumer, si on peut dire, je fais exprès de m'exprimer grossièrement ce matin, de l'assumer à l'intérieur; mais, bien entendu, il ne peut le faire qu'à l'état de forme vide, de cette forme de maîtrise, de cette forme d'enveloppe qui est une chose tellement sûre et certaine que Freud, qui y est arrivé par des voies assez différentes, par les voies de la dynamique de l'investissement libidinal, je vous supplie de lire ce qu'il écrit du Moi et du Soi, à cet égard, ne peut pas s'exprimer autrement.

Quand Freud parle de *l'ego*, il ne parle pas du tout de cet *ego* qui serait je ne sais quoi d'incisif, de déterminant, d'impératif, par où *l'ego* retrouve ce qu'on appelle dans la psychologie académique les instances supérieures. Il le souligne dans des lignes aussi significatives que possible, que ça doit avoir le plus grand rapport avec la surface du corps. Mais il ne s'agit pas de cette surface sensible, sensorielle, impressionnée, mais de cette surface en tant qu'elle est réfléchie dans une forme. C'est toujours la définition d'une forme. Il n'y a pas de forme qui n'ait de surface, une forme est définie par la surface. La différence dans l'identique, c'est-à-dire la surface.

C'est en tant que cette image fondamentale de la forme de l'autre est assumée et se situe à l'intérieur, sous la forme de cette surface, en effet, grâce à laquelle s'introduit fondamentalement dans la psychologie humaine ce rapport de l'au-dedans à l'au-dehors, du Soi par où le sujet se sait, se connaît comme corps. Nous n'avons aucune preuve, d'ailleurs. C'est la seule différence véritablement fondamentale entre la psychologie humaine et la psychologie animale. L'homme se sait comme corps, alors qu'il n'y a après tout aucune raison qu'il -281-

se sache, puisqu'il est dedans; c'est ce qui fait sa différence avec le comportement animal. L'animal est dedans, et nous n'avons aucune raison de penser qu'il se représente. L'homme se représente; et dans cette bascule où il s'est appris comme corps, comme forme vide du corps, l'échange s'est fait en ceci que tout ce qui était alors en lui, à l'état de pur désir - de ce désir d'ailleurs inconstitué et confus dont on parlait à l'origine, qui est celui qui s'exprime dans le vagissement de l'enfant - ce désir, c'est inversé dans l'autre qu'il apprendra à le reconnaître. Je dis appren- « dra », car il n'a pas encore appris, tant que nous n'avons pas parlé de quelque chose d'autre, à savoir de la communication.

Jusque-là, le désir, qui est dans une espèce de moment d'antériorité, non pas chronologique, mais logique, car tout cela se passe dans une période extrêmement concentrée, et nous ne faisons là qu'une déduction, mais absolument fondamentale, car c'est grâce à cela que nous pouvons distinguer ces plans différents du symbolique, de l'imaginaire et du réel, sans lesquels il n'y a pas moyen de s'avancer dans l'expérience analytique, sauf sous des formes verbales qui confinent à la mystique.

Mais vous verrez l'intérêt qu'il y a à faire un discours cohérent, car ça se reporte jusqu'aux discours que nous devons tenir dans notre usage méthodique de l'intervention de la parole dans l'analyse. Jusqu'au moment où ce désir apprend à se reconnaître - disons maintenant le mot - par le symbole, c'est-à-dire dans le langage, ce désir n'est ressenti et vu [que ?], projeté dans l'autre, aliéné, d'ores et déjà à l'origine, et, sur le seul plan de cette relation imaginaire du stade spéculaire, il est dans l'autre. Mais il ne peut provoquer strictement à ce moment-là la tension la plus dépourvue d'issue, c'est-à-dire qui n'a pas d'autre issue qu'il, la pensée très élaborée de Hegel nous l'apprend, s'identifie à la destruction de l'autre.

Il n'y a aucune espèce de résolution à cette tension, puisque très précisément ce désir de l'autre est dans le désir du sujet projeté, ne peut absolument se concentrer, se confirmer que dans une concurrence, une rivalité radicale à l'objet vers lequel ce désir se tend; et que chaque fois que nous nous rapprochons de cette racine imaginaire de la conjonction du désir humain, dans cette aliénation primordiale, il ne peut s'engendrer que l'agressivité la plus radicale; soit, par rapport à l'autre, la seule médiation possible qui est le désir de la disparition de l'autre, en tant que précisément ce qu'il supporte c'est justement le désir du sujet.

En d'autres termes, nous rejoignons là d'autres choses que les psychologues,

par la seule observation du comportement du sujet. Que la jalousie la plus rava-282-

geante, la plus déchaînée, celle que saint Augustin signale dans la phrase célèbre que j'ai souvent répétée, cette jalousie absolument ravageante que le petit enfant éprouve pour son semblable - appendu ou non - et principalement lorsqu'il est appendu au sein de sa mère, c'est-à-dire à l'objet du désir qui est pour lui essentiel.

Qu'est-ce donc que cette fonction absolument centrale ? La relation imaginaire qui existe dans la relation du sujet à cet *Urbild,* à cet *Idealich,* qui est le premier pas par où justement il apprend, dans ce qui répond pour lui à la fonction d'imaginaire, et d'abord, à se connaître comme forme; eh bien, c'est toujours et jusqu'au bout la possibilité toujours de cette bascule ou de cette réversion, ce qui fait que chaque fois que le sujet s'appréhende comme forme et comme Moi, et se constitue dans son statut, dans sa stature, dans sa statique... que chaque fois qu'il se passe ça, son désir se projette au-dehors et qu'il est, Dieu merci! dans un monde d'autres qui parlent. Car grâce à cela, ce désir alors est susceptible, dans le monde du symbole, dans le monde du langage, d'une certaine médiation, d'une certaine reconnaissance. Sans cela, toute fonction humaine ne pourrait s'épuiser, si on peut dire, que dans un souhait indéfini de la destruction de l'autre, comme tel est ce désir. Inversement, chaque fois que dans l'autre quelque chose apparaît, dans l'apparition, dans le phénomène de l'autre, quelque chose qui permet au sujet, à nouveau de reprojeter, de recompléter, de «nourrir», comme dit quelque part Freud, cette image de *l'Idealich;* chaque fois que peut se refaire d'une façon analogique et sur un autre plan cette sorte d'assomption, que j'ai appelée jubilatoire, phénomène du miroir, autrement dit, chaque fois que le sujet est captivé par un de ses semblables d'une façon assez significative - nous verrons tout à l'heure ce que veut dire cet assez significatif - inversement, le désir revient, si on peut dire, dans le sujet, mais il revient verbalisé.

Autrement dit, le phénomène le plus exemplaire de ce qui se passe chaque fois que se produisent ces identifications objectales de *l'Idealich,* celui sur lequel j'ai attiré votre attention depuis le début, au moment où nous avons commencé d'amorcer ce discours par l'intermédiaire des problèmes que nous nous sommes posés, c'est quoi ? C'est toute *Verliebtheit :* rencontres qui ne sont pas n'importe lesquelles entre *Verliebtheit* et transfert. La différence entre *Verliebtheit* et le transfert, c'est que la *Verliebtheit* ne se produit pas automatiquement; il faut certaines conditions déterminées par l'évolution du sujet - nous verrons ce que veut dire « évolution » dans ce cas-là. La *Verliebtheit,* ce que Freud également

souligne est, détermine, car, ne l'oubliez pas, dans cet article qu'on lit mal, parce -283-

que tout le monde, quand il lit cet article, ne pense plus qu'à ce fameux schéma à la con, schéma avec les stades, la petite lentille, les côtés, le machin qui rentre et qu'il appelle le *super-ego,* et qui suffit à tout le monde - quelle idée il a eu de sortir ça, alors qu'il avait sûrement d'autres schémas! - il faut lire cet article, et savoir qu'il dit que le Moi est fait de la succession des identifications, avec ses objets aimés qui lui ont donc permis de prendre sa forme; c'est un objet fait comme un oignon, on pourrait le peler, et on s'apercevrait de la succession des identifications qui l'ont constitué. C'est écrit dans les mêmes articles dont je vous parlais tout à l'heure.

La perpétuelle réversion du désir à la forme, et de la forme au désir, autrement dit de la conscience et du corps, du désir en tant que partiel à l'objet aimé, en tant que le sujet littéralement s'y perd, et s'y identifie, est le mécanisme fondamental autour de quoi tourne tout ce qui se rapporte à *l'ego. À* cette condition que nous devons bien comprendre que ce jeu serait véritablement de flamme et de feu, et qui aboutirait à l'extermination immédiate, dès que le sujet est capable de faire quelque chose - et croyez-moi, il en est capable très vite.

Une des premières activités que j'ai pu constater chez une petite fille, dont je vous ai parlé tout à l'heure, et qui n'a rien de spécialement féroce, c'est, à un âge où elle marchait à peine encore sur ses pieds, dans un jardin de campagne où elle était réfugiée, de s'appliquer très tranquillement à appliquer une pierre de nature assez large sur le crâne d'un petit camarade voisin, qui était celui autour duquel elle faisait ses premières identifications; le geste de Caïn n'a pas besoin d'atteindre une très grande complétude motrice pour se réaliser de la façon la plus spontanée; je dois dire même la plus triomphante, car elle n'éprouvait aucun sentiment de culpabilité. « Moi casser tête Untel... » Elle le formulait avec assurance et tranquillité. Je ne lui promets pour autant aucun avenir de criminelle. Elle manifeste la structure la plus fondamentale de l'être humain, sur le plan imaginaire : détruire celui qui est le siège de l'aliénation.

Que vouliez-vous dire, Granoff ?

GRANOFF - Comment, alors, comprendre à ce moment-là l'issue masochiste au stade du miroir, à proprement parler ?

LACAN - Laissez-moi le temps, je suis là pour vous expliquer ça. Car lorsqu'on commence à appeler ça l'issue masochiste, c'est justement à ce moment-là que commence... que le chat n'y retrouve pas ses petits. Car il y a tellement de choses autour du masochisme, que justement il faut tâcher de comprendre.

L'issue masochiste, puisque vous me relancez, je ne refuse jamais les reprises et les rappels, même s'ils doivent interrompre un peu mon développement, je vais vous dire une chose, alors. Elle ne se conçoit, elle n'a pas de sens essentiel, fondamental, structurant, nous ne pouvons la comprendre sans la dimension du symbolique. C'est au point de jonction entre l'imaginaire et le symbolique que se situe, dans sa forme structurante, fondamentale, non déviée, ce qu'on appelle généralement le masochisme primordial. Autrement dit, ce coin spécial de la manifestation de ce qu'on appelle aussi à ce sujet instinct de mort, comme quelque chose de constituant la position fondamentale du sujet humain.

N'oubliez pas que quand Freud a isolé ce masochisme primordial, il l'a incarné précisément dans un jeu de l'enfance. je n'en ai pas parlé ce matin, mais je peux en parler précisément au débouché de cet âge, car il a 18 mois, précisément, cet enfant dont on parle. C'est le jeu par où l'enfant, nous dit Freud, substitue à la tension douloureuse engendrée par ce fait d'expérience absolument impossible à éviter, inévitable de la présence et de l'absence de l'objet aimé, un jeu par où il manie lui-même, se plaît à commander l'absence et la présence, en tant que telles. Il le fait par l'intermédiaire, je crois, d'une petite balle au bout d'un fil, qu'il envoie et ramène.

Mais ce qui est évident, fondamental, manifesté dans l'exemple, parce que ce n'est pas la même chose que de pousser soi-même une dialectique, ou d'être en position, comme je suis ici, en ce sens que) 'essaie de répondre à Freud, d'en élucider les fondements. Ce que Freud ne souligne pas, mais ce qui est là, de la façon la plus évidente, c'est que - comme toujours - son observation permet de compléter la situation. Ceci s'accompagne d'une vocalisation qui est caractéristique de ce qui est le fondement même du langage, du point de vue des linguistes, ce qui permet de saisir le problème de la langue, à savoir une simple opposition; ça n'est pas que l'enfant dise plus ou moins approximativement le *Fort, Da* qui, dans sa langue maternelle, revient à « Loin », « Là ». Il les prononce d'ailleurs d'une façon approximative. C'est que d'ores et déjà, et dès l'origine, c'est une première manifestation de langage, sous la forme d'un couple, d'une opposition, et précisément d'une opposition où il transcende, où il porte sur un plan symbolique, comme tel, le phénomène de la présence et de l'absence, qu'il se rend maître de la chose, pour autant que justement il la détruit.

Et là, puisque, après tout, nous lisons de temps en temps un bout de texte de Freud, pour la première fois nous irons à un texte de Lacan : *Ce sont ces jeux...*

ai-je écrit dans un texte - je l'ai relu récemment, j'ai trouvé qu'il était compré- 285 -

hensible. Mais j'étais dans une position privilégiée - je voudrais vous inciter à voir qu'il se lit

« Ce sont ces jeux d'occultation que Freud, en une intuition géniale, a produits à notre regard pour que nous y reconnaissions que le moment où le désir s'humanise est aussi celui où l'enfant naît au langage.

Nous pouvons maintenant y saisir que le sujet n'y maîtrise pas seulement sa privation en l'assumant, c'est ce que dit Freud...

Mais qu'il y élève son désir à une puissance seconde. Car son action détruit l'objet qu'elle fait apparaître et disparaître dans la provocation - au sens propre du mot provocation, par la voix - *... dans la provocation anticipante de son absence et de sa présence. Elle négative ainsi le champ de forces du désir, pour devenir à elle-même son propre objet. Et cet objet prenant aussitôt corps dans le couple symbolique de deux jaculations élémentaires,* (le Fort et le Da), *annonce dans le sujet l'intégration diachronique de la dichotomie des phonèmes...* Ça veut dire simplement que de ce seul fait il a la porte d'entrée dans ce qui existe déjà, la suite des phonèmes qui composent une langue, *... dont le langage existant offre la structure synchronique à son assimilation; aussi bien l'enfant commence-t-il à s'engager dans le système du discours concret de l'ambiance, en reproduisant plus ou moins approximativement dans son Fort et dans son Da les vocables qu'il reçoit de cette ambiance. »* Ainsi, ça n'a pas une telle importance, mais c'est du dehors qu'il le reçoit. Fort, Da, *c'est bien déjà dans sa solitude que le désir du petit d'homme est devenu le désir d'un autre, d'un alter ego, qui le domine et dont l'objet de désir est désormais sa propre peine.*

Que l'enfant s'adresse maintenant à un partenaire imaginaire ou réel, il le verra obéir également à la négativité de son discours, et son appel... » Car n'oubliez pas que quand il dit *«Fort»,* c'est que l'objet est là; et quand il dit *« Da », il* est absent.

... « Et son appel ayant pour effet de le faire se dérober, il cherchera dans une affirmation bannissante... Il apprendra très tôt la force du refus, *la provocation du retour qui ramène son objet à ce désir. »*

C'est la négativation du simple appel, avant l'introduction du non où le sujet apprend, avec le refus de l'autre, à constituer ce que M. Hyppolite nous a montré l'autre jour. Avant cela déjà, par la seule introduction d'un simple couple de symboles, en face du phénomène contrasté de la présence et de l'absence, l'in-286-

troduction du symbole renverse les positions; l'absence est évoquée dans la présence, et la présence dans l'absence.

Cela semble des niaiseries, et aller de soi. Mais encore faut-il le dire et réfléchir là-dessus! Et c'est en tant que le monde du symbole permet cette inversion, c'est-à-dire annule la chose existante, qu'il ouvre avec lui tout le monde de la négativité, qui constitue à la fois le discours du sujet humain et la réalité de son monde en tant qu'humain.

Le masochisme primordial est autour de cette première négativation, et même meurtre de la chose, pour tout dire, à l'origine.

On va tout de même dire un petit mot de conclusion.

Nous sommes venus pas tout à fait si loin que j'aurais espéré. Néanmoins, si vous saisissez cela, que c'est par l'intermédiaire du désir, en tant qu'aliéné, comme réintégré perpétuellement à nouveau, en reprojetant à l'extérieur *l'Idealich,* ce désir une fois verbalisé, vous pouvez comprendre comment le jeu de bascule entre les deux relations inversées, la relation spéculaire de *l'ego,* en tant que le sujet l'assume et le réalise, avec cette projection, toujours prête à être renouvelée dans un *Idealich,* qui, pour lui, donne le cadre fondamental dans lequel tout érotisme est possible, c'est-à-dire quelque chose qui va au-delà de cette relation primordiale, qui devient une condition à laquelle ensuite doit être soumis l'objet de l'éros, en tant que tel, c'est-à-dire, la relation objectale doit toujours se soumettre à ce cadre narcissique dans lequel elle doit s'inscrire. Elle le transcende certainement, mais d'une façon tout à fait impossible à réaliser sur le plan imaginaire du sujet. C'est ce qui fait pour le sujet la nécessité de relations, de ce que j'appellerai l'amour, pour une créature, avec une référence à cet au-delà du langage, à ce pacte, et cet engagement qui le constituent à proprement parler, comme un autre. Cela crée comme un autre, inclus dans le système général, ou plus exactement universel des symboles interhumains, qui fait qu'il n'y a pas d'amour fonctionnellement réalisable dans la communauté humaine, si ce n'est par l'intermédiaire, toujours à des niveaux divers, d'un certain pacte, qui tend toujours à s'isoler, quelle que soit la forme qu'il prenne, dans une certaine fonction, à la fois à l'intérieur du langage et à l'extérieur. C'est ce qu'on appelle la fonction du sacré, mais qui est au-delà de cette relation imaginaire. Ceci, nous y reviendrons.

Aujourd'hui, peut-être, je vais un peu vite. Simplement pour vous dire que ce qui est manifesté par cette histoire originelle, avec le complément qu'a suscité la question de Granoff, est que le jeu de ce que j'ai appelé l'autre jour ce miroir, grâce auquel le sujet voit plus ou moins bien dans l'autre la totalité, mais -287-

il n'en voit jamais, pour des raisons que la métaphore opticienne permet d'imager très facilement, qu'une partie, elle n'est jamais complètement au point, mais la relation de ce *je* à l'autre, ce rapport spéculaire à l'autre, avec la nomination symbolique, avec la reconnaissance du désir, le fait qu'il n'est jamais réintégré que sous une forme verbale, c'est là ce que Freud a appelé le *nucleus verbal* de *l'ego.* Ceci pour nous permettre de comprendre toute la technique analytique, à savoir comment en lâchant, d'une certaine façon, toutes les amarres de la relation parlée, et en lançant le sujet dans une certaine façon de se déplacer dans l'univers, autant que possible, et, d'une certaine façon ayant rompu cette amarre, c'est-à-dire la relation de courtoisie, de respect, d'obéissance à l'autre, tout ce que nous appelons, nous, une «libre association», excessivement mal définie par ce terme, pour autant que ce sont les amarres de la conversation avec l'autre que nous essayons de couper, en certains points, que le sujet se trouve dans une certaine mobilité par rapport à cet univers du langage, où nous l'engageons; à ce moment peut se produire ce développement, cette oscillation du miroir, sur le plan imaginaire, qui permet au sujet de rencontrer dans une certaine simultanéité, ou en certains contrastes, les choses qui n'ont pas l'habitude de coexister pour lui - imaginaires et réelles - à savoir où il accommode son désir en présence de l'autre.

Vous voyez toutes les questions que cela ouvre.

A savoir, d'abord, qu'est-ce que c'est que cette rupture des amarres ? Qu'est-ce qu'il en résulte ? Qu'est-ce que nous pouvons en dire, comme étant ses conséquences sur le plan du langage ?

Autrement dit- je développerai la prochaine fois - il y a là une relation essentiellement ambiguë : qu'est-ce que nous tentons, dans l'analyse, de montrer au sujet ? où essayons-nous de le guider, dans la parole authentique ? je vous l'ai dit, quand nous nous placions dans le phénomène du transfert, au niveau de la formulation de l'être; mais justement la voie paradoxale, par où nous arrivons, consiste précisément à extraire la parole du langage. Car, en fin de compte, toutes nos tentatives et consignes ont pour but, au moment où nous libérons le discours du sujet, de lui ôter toute fonction véritable de la parole. Par quel paradoxe arriverons-nous à la retrouver? Et quelle sera, de ce fait même, toute la portée des phénomènes qui se passeront dans l'intervalle ?

Ceci est l'horizon de la question que j'essaie de développer devant vous. je vous montrerai la prochaine fois ce qui se passe comme résultat, ce qu'est essentiellement, à la suite de cette expérience de discours désamarré, ce qui doit

déductivement se produire, très précisément là, au niveau de cette oscillation du -288-

miroir, ce qui permet le jeu de bascule entre le O et le O', et pourquoi les analyses conduites correctement - je dis conduites correctement. je dirai à quelqu'un de critiquer cela : Balint nous donne une définition sensationnelle, fondée, exprimée par un des rares hommes qui soient capables de rendre compte d'une façon correcte et véritablement sentie, ce qu'on obtient d'habitude « à la fin des rares analyses qu'on peut considérer comme terminées », c'est lui-même qui s'exprime ainsi, lui Balint, un des rares qui sachent ce qu'ils disent. La façon dont il dépeint ce qui est arrivé, je vous assure que c'est assez consternant. Ce texte vaut la peine d'être mis en valeur.

Or, il s'agit là de l'analyse correctement conduite. Que devons-nous en déduire? D'abord, ça!

Et, deuxièmement, il y a l'analyse généralement pratiquée, et dont je vous ai montré qu'elle est strictement l'analyse incorrecte; l'analyse fondée sur le thème de l'analyse des résistances est légitime, comme titre, mais, comme pratique, je pense que ce schéma vous permettra de formuler combien cela mène a formuler pathétiquement que ce n'est pas dans les fins, impliqué dans les prémisses de l'analyse. C'est encore une seconde question.

Pour aujourd'hui, laissons-les telles qu'elles sont. -289-

290

LEÇON XV 12 MAI 1954

Refaisons notre petit schéma.

Quelqu'un pourrait-il, par une question, essayer d'amorcer le point où nous en étions la dernière fois ?

PUJOLS - C'est une simple question. Vous dites : *le désir de l'autre.* C'est le désir qui est chez l'autre ? Ou le désir que j'ai pour l'autre ? C'est la même chose ? Pour moi, ce n'est pas la même chose. Mais vous dites, chaque fois, *le désir de l'autre.*

LACAN - Cela dépend à quel point. Supposez qu'il s'agit...

PUJOLS - À la fin de ce que vous avez dit la dernière fois, c'était le désir qui était chez l'autre; et *l'ego* peut le reprendre, en détruisant. Mais c'est en même temps un désir de lui pour l'autre.

LACAN-N'est-ce pas le fondement, tout à fait originel, spéculaire, de la relation à l'autre, en tant qu'il s'enracine dans l'imaginaire ? La première aliénation du désir est liée à ce phénomène concret, du fait pour l'enfant que le [jeu ?] est tout à fait valorisé par le fait qu'il est le plan de réflexion sur lequel il voit se manifester chez l'autre une activité qui anticipe sur la sienne, qui est un tant soit peu plus parfaite que la sienne, plus maîtrisée, qui est la forme idéale de la sienne; ce premier objet est valorisé.

Ceci est très important, parce que ça pose en un plan tout à fait originel et contemporain, non seulement du premier développement de l'enfant, mais du pré-développement de l'enfant, la condition de l'objet humain, qui n'est pas simplement et directement l'endocepteur, le complément du désir animal, mais déjà médiatisé par la voie essentiellement de la rivalité, de la rivalité avec tout ce -291-

qu'elle comporte de maximum, d'accent dans le rapport du rival; à savoir tout ce qui est la relation de prestige, de prestance est une relation de l'ordre déjà de l'aliénation, puisque c'est d'abord là que le sujet se saisit comme Moi.

La notion qu'il a de la totalité du corps comme identique à quelque chose d'ineffable, de vécu. Le premier élan de l'appétit et du désir passe par la médiation de cette forme qu'il voit d'abord projetée, extérieure à lui. Et il la voit d'abord d'une façon particulièrement manifeste et significative dans son propre reflet.

Deuxième chose assimilée : il sait qu'il est un corps, encore qu'il ne le perçoive jamais d'une façon complète, puisqu'il est dedans, mais il le sait. Cette image devient l'étranglement, l'anneau par lequel tout ce faisceau confus du désir et des besoins devra passer, dans sa structure imaginaire, pour être lui. Vous y êtes ?

Donc, quand je dis que le *désir de l'homme est le désir de l'autre,* ceci est une formule, comme toutes les formules, qui doit être maniée à sa place. Ceci peut toujours prêter à certaines ambiguïtés, qu'il faut préciser. Parce qu'elle n'est pas valable en un seul sens. Nous sommes là, parce que c'est un des points les plus cruciaux qui doivent diriger notre compréhension de la technique. Nous sommes partis du plan de cette captation imaginaire. Mais, comme je vous l'ai dit, expliqué, pressenti, formulé, à la fin de la dernière séance, j'ai voulu qu'il y ait au moins l'amorce de cela. Cela ne se limite absolument pas là. Sans cela, même, ai-je indiqué d'une façon mythique, il n'y aurait pas d'autre relation interhumaine possible que dans cette mutuelle et radicale *intolérance de la coexistence des consciences,* comme s'exprime M. Hegel, à savoir que tout autre étant, par définition et essentiellement, celui qui frustre l'être humain, non pas de son objet, mais de la forme même de son désir, si, ce désir, c'est justement l'autre qui l'agit, et que l'autre est virtuellement déjà celui qui le prive de cet objet.

Il y a là une relation entre les êtres humains interdestructrice et mortelle. C'est d'ailleurs ce qui se passe, ce qui est toujours là, sous-jacent, à la relation interhumaine. Le mythe politique, style particulier des relations interhumaines, rivalité pour la vie, a pu servir à insérer pas mal de choses. M. Darwin l'a forgé, comme ça, parce qu'il faisait partie d'une nation de corsaires, pour qui le racisme était l'industrie fondamentale. Cette notion de la lutte pour la vie, vous savez combien sur le plan politique elle est discutable; car la survivance soi-disant des espèces les plus fortes, tout va contre. C'est absolument le contraire de l'évidence. C'est là une sorte de mythe qui va au contraire des choses. Tout -292-

ce qu'on arrive à fonder sur les zones et les aires d'expansion des différentes formes prouve au contraire qu'il y a des espèces, des points de constance et d'équilibre propres à chaque espèce, et qui ne sont même pas concevables sans la connaissance des mêmes points et aires d'équilibre de l'extension d'autres espèces avec lesquelles les premières vivent, dans une sorte de coordination, même, de mangeurs à mangés. Mais ça ne va jamais à cette espèce de radicalisme destructeur, pour une simple raison que ça aboutirait tout simplement à l'anéantissement de l'espèce mangeuse, qui n'aurait plus rien à manger.

Au contraire, sur le plan de la vie, il y a une étroite intercoaptation, tout à fait ailleurs que sur le plan de la lutte, c'est tout à fait évident.

Sur le plan humain, il est extrêmement important, parce que nous le faisons, nous, impliquant dans la notion de l'agressivité telle que nous la manions brutalement, sans l'approfondir, la notion qu'il s'agit de quelque chose de cet ordrelà, que l'agressivité, c'est l'agression. Cela n'a absolument rien à faire avec ça. C'est virtuellement à la limite que ça se résout dans une agression; mais dans une agression qui n'a précisément rien à faire avec la réalité vitale, qui est une agression existentielle, liée à un rapport imaginaire. C'est une vérité absolument essentielle, et qui est une clef qui permet de repenser dans un registre complètement différent toutes sortes de problèmes, et pas seulement les nôtres.

je vous avais demandé de poser une question. Vous avez bien fait de la poser. Êtes-vous pour cela satisfait ?

Nous avons quand même été plus loin la dernière fois. Ce désir qui est donc chez le sujet humain réalisé dans l'autre, comme vous dites, chez l'autre - mais donc dans l'autre, par l'autre, dans, si vous voulez, ce que nous pouvons appeler le second temps, c'est-à-dire le type spéculaire, c'est-à-dire au moment où le sujet a intégré la forme du *Moi;* mais il n'a pu l'intégrer que par un premier jeu de bascule ou de renversement, du fait qu'il a justement échangé ce *Moi* contre ce désir qu'il voit dans l'autre - ce *désir de l'autre,* qui est le désir de l'homme, entre dans la médiatisation du langage. C'est dans l'autre, et par l'autre, que ce désir va être nommé, reconnu, va entrer dans la relation symbolique du *je* et du *tu,* avec ce qu'il comporte là de reconnaissance, de réciproque, de transcendance, simplement parce qu'il a été nommé, parce qu'il entre dans l'ordre, déjà tout prêt à inclure l'histoire de chaque individu, dans l'ordre d'une foi.

je vous ai parlé du *Fort* et du *Da.* C'est un exemple de la façon dont l'enfant entre naturellement dans ce jeu. Donc d'ores et déjà il entre dans ce jeu, c'est-à-dire qu'il commence à jouer avec l'objet, précisément sur le seul fait de sa présence ou de son absence, c'est-à-dire un objet déjà transformé, un objet de -293-

fonction symbolique; c'est-à-dire que l'objet est déjà un signe, déjà dévitalisé. C'est quand il est là qu'il le chasse, et quand il n'est pas là qu'il l'appelle. L'objet est déjà, par les premiers jeux, par une sorte d'entrée naturelle, il faut que nous la voyions émerger, l'objet passe dans le plan du langage, du symbole, qui devient plus important que l'objet.

Si vous ne vous mettez pas ça bien dans la tête, je l'ai déjà répété tellement de fois!... Ça doit commencer quand même à devenir intégré, on ne saurait encore trop le répéter.

Le mot ou le concept n'est point autre chose que le mot dans sa matérialité, pour l'être humain, et quand je dis pour l'être humain, vous allez voir que ça va très loin, c'est la chose même. Dites-vous bien que ça n'est pas simplement une espèce d'ombre, de souffle, d'illusion virtuelle de la chose; c'est la chose même.

Si vous réfléchissez un petit instant dans le réel, il est, on peut dire qu'il est beaucoup plus décisif pour tout ce qui est arrivé aux éléphants - j'entends vivants - il est plus décisif que dans la langue humaine le mot « éléphant » existe, grâce à quoi, quelle que soit l'étroitesse des portes, nous faisons vraiment ici entrer l'éléphant, dans nos délibérations, à savoir que les hommes, du fait de l'existence du mot « éléphant » ont pris à l'endroit des éléphants, avant même d'y toucher, des résolutions beaucoup plus décisives pour tout ce qui est arrivé dans le monde aux éléphants, que n'importe quoi qui soit arrivé dans leur histoire, traverser un fleuve, un lac, stérilisation naturelle d'une forêt, ou quoi que ce soit de semblable. Rien qu'avec le mot « éléphant » et la façon dont les hommes en parlent, ça suffit pour qu'il arrive des choses qui sont favorables ou défavorables, fastes ou néfastes - de toute façon catastrophiques -pour les éléphants, avant même qu'on ait commencé à lever un fusil ou un arc vers eux.

Bon! Enfin, laissons les éléphants!... Il est tout à fait clair, il suffit que j'en parle, il n'y a pas besoin qu'ils soient là, ils sont là, grâce au mot « éléphant », là, dans une plus grande réalité que la réalité contingente de l'individu-éléphant. Bon!

HYPPOLITE -je disais: c'est de la logique hégélienne. LACAN - Est-elle pour autant attaquable ?

HYPPOLITE - Non, elle n'est pas attaquable. Mannoni disait tout à l'heure c'est de la politique.

MANNONI - C'est le côté par où la politique humaine s'insère, au sens large, parce que si les hommes n'agissent pas comme les animaux, c'est parce que justement ils échangent par le langage leurs connaissances. Et, par conséquent, c'est de la politique. La politique vis-à-vis des éléphants est possible grâce au mot. -294-

HYPPOLITE - Mais pas seulement. C'est l'éléphant lui-même qui est atteint, c'est la logique hégélienne.

LACAN - C'est pré-politique. C'est simplement la façon de vous faire toucher du doigt l'importance du nom.

Bien entendu nous nous plaçons là simplement sur le plan de la nomination. Il n'y a même pas encore de syntaxe. Mais enfin, cette syntaxe, il est tout à fait clair qu'elle naît en même temps. Et que particulièrement l'enfant - je vous l'ai déjà signalé - articule des éléments d'axiomes avant des phonèmes. Le « si des fois... » apparaît quelquefois tout seul. C'est quelque chose qui ne nous permet pas de trancher sur une antériorité logique, à proprement parler, il ne s'agit que d'une émergence phénoménale.

Mais quoi qu'il en soit, il est bien certain que c'est déjà sur le plan symbolique que se place cette articulation essentielle par laquelle, dès l'origine, les désirs de l'enfant, à mesure qu'ils vont être réintégrés par ce jeu de bascule qui, bien entendu, ne se produit pas qu'une fois, ce jeu en miroir qui fait que constamment à la projection de l'image, succède la projection du désir, avec une corrélative réintrojection de l'image, ou réintrojection du désir, c'est sur le plan symbolique que les désirs vont être reassumés par le sujet, après leur passage dans cet autre spéculaire, au niveau duquel ils sont approuvés ou réprouvés, acceptés ou refusés par l'autre, et où d'ores et déjà, et dès l'origine, l'enfant fait l'apprentissage de ce qui est le fondement de cet ordre symbolique, c'est-à-dire d'ores et déjà un ordre légal.

Est-ce que vous y êtes ?

Ceci aussi a des répondants expérimentaux.

Suzan Isaacs, par exemple, dans un de ses textes, et elle n'est pas la seule, dans l'école de Koehler aussi on l'a mis en évidence, signale que très précocement, à un âge encore *infans,* quelque part entre huit et douze mois, l'enfant ne réagit absolument pas de la même façon à un heurt accidentel, à une brutalité, si on peut dire, mécanique, liée à une maladresse, une chute, le déplacement d'un objet, ou même quelqu'un qui tend le bras sans regarder ce qu'il fait, et à quelque chose d'autre qui y ressemble énormément, une gifle à intention punitive. Nous pouvons déjà distinguer chez un tout petit enfant deux réactions complètement différentes, avant l'apparition extériorisée du langage. Mais nous savons, nous devons admettre, avant même cette apparition extériorisée, précisément étant donné la forme, le mode sous lequel l'apparition extériorisée se manifeste, je ne peux pas m'engager dans toutes les voies à la fois! l'enfant a déjà une première appréhension du symbolisme du langage, de sa fonction, justement, de pacte et de loi. -295-

Alors, c'est justement ici que nous devons tâcher de saisir quelle est, dans l'analyse, cette fonction de la parole, de la parole en tant que manifestation de cet ordre symbolique, si vous voulez, cette roue de moulin par où sans cesse le désir humain se médiatise, en rentrant dans le système du langage, auquel il accède par des voies concrètes, de plus en plus larges, au cours de ses expériences.

C'est ici que se situe un des registres qui est celui que je mets en valeur, parce qu'il est le plus mis entre parenthèses, le plus oublié, celui dont on se détourne dans l'analyse, encore qu'il devrait être quelque chose dont nous ne devrions jamais perdre la référence.

Dans l'analyse, en somme, de quoi, d'habitude, parlons-nous ? Nous ne parlons - et c'est pour ça qu'il est légitime que j'aie commencé par vous expliquer le schéma par le rapport de O à O', par le rapport imaginaire à l'autre - dans l'analyse nous démontrons, ce à quoi nous nous référons sans cesse - d'une façon d'ailleurs souvent confuse, et même pas articulée, à ce niveau là, c'est là en tout cas que ça rentre, que ça vient se ranger dans une théorie cohérente - ce sont les relations imaginaires du sujet à cette construction de son *Moi.* Nous parlons sans cesse des dangers, des ébranlements, des crises que le sujet éprouve au niveau de cette construction de son *Moi.*

Nous savons d'autre part que c'est précisément dans la relation progressive, qui évolue par le fait de l'évolution des instincts vers des objets structurés, d'une façon qui varie, qui est tout à fait spécialement marquée par la première émergence de l'objet génital, dans son émergence non moins prématurée que tout le reste du développement de l'enfant, c'est dans cette première émergence et dans son échec que se passe aussi quelque chose de majeur. En quoi? En ceci, justement, qu'il y a là quelque chose de radicalement nouveau, qu'il y a une différence de niveau entre la libido qui fixe l'objet à sa propre image et l'émergence de cette libido prématurée.

Tout ce sur quoi j'ai insisté, de ce que nous pouvons penser de la structuration du phénomène, c'est que c'est en tant que l'enfant apparaît dans le monde à l'état prématuré, structurellement et de haut en bas, de bout en bout, qu'existe cette première relation libidinale à son image, où se situe la libido dans les résonances qu'elle a le plus habituellement pour vous, légitimement, la libido qui est proprement de l'ordre de la *Liebe,* de l'amour, c'est-à-dire enfin de ce que je vous ai, je pense, assez montré, qui est justement le grand X de toute la théorie analytique. Et si vous croyez que c'est tout de même aller un peu fort que de l'appeler le grand X, je n'aurai aucune peine à vous sortir des textes, et des -296-

meilleurs analystes, car ce n'est pas en allant chercher ses modèles dans des gens qui ne savent pas ce qu'ils disent qu'on peut faire une démonstration valable, je chargerai à l'occasion quelqu'un de le faire, de voir dans Balint. La question de ce qu'est cet amour génital prétendument achevé reste entièrement problématique, et la question de savoir s'il s'agit là d'un processus naturel ou d'une réalisation culturelle d'un équilibre extraordinairement délicat à obtenir n'a pas encore, nous dit textuellement Balint, été tranchée par les analystes. C'est tout de même un peu extraordinaire comme ambiguïté, laissée au cœur même de ce qui semble être exprimé, le plus ouvertement reçu entre nous.

Mais, quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins que l'éruption de libido qui se manifeste sur le plan d'un attrait, lui, d'une nature que nous devons au moins supposer, pour que la théorie tienne debout et que l'expérience puisse être expliquée, se poser sur un plan non pas d'immaturité ou de prématuration vitale, mais aller au-delà et répondre à une première maturation, au moins, du désir, d'être un désir vital, et nous n'avons pas de raisons de le repousser en principe. C'est quelque chose qui apporte évidemment un changement total de niveau dans ce rapport de l'être humain à l'image, de sa relation fondamentale à l'autre. Nous devons l'admettre parce que c'est là le point-pivot de ce qu'on appelle la maturation autour de laquelle se passe tout le drame œdipien. C'est le corrélatif instinctuel de ce qui se passe dans le drame œdipien sur le plan situationnel. Qu'est-ce qui se passe donc ?

Il se passe que c'est précisément dans cette conjonction de la libido venue à maturité et en tant - pour employer le dernier vocabulaire freudien - que sur le plan de l'Eros la relation à l'image narcissique passe sur le plan de la *Verliebtheit,* c'est à ce moment que l'image narcissique, en tant que captivante et en tant qu'aliénante sur le plan imaginaire, devient à proprement parler l'image investie de cette relation spéciale qui est la *Verliebtheit,* qui est ce que nous connaissons phénoménologiquement du plus évident du registre de l'amour.

Expliquer les choses ainsi, c'est dire que c'est d'une maturation interne liée alors au développement, à l'évolution vitale du sujet que dépend cette sorte de remplissement, [de complétude ?] voire de débordement de ce qui, jusque-là, était contenu dans le vague de la primitive béance de la libido du sujet immaturé. Ce que nous appelons la libido prégénitale à ce moment-là est le point sensible où l'homme joue entre sa faiblesse, son point faible naturel et une certaine réalisation naturelle. C'est là que joue le point de mirage entre *Eros* et *Thanatos,* entre l'amour et la haine. Plus simplement, je crois que c'est la façon la plus simple d'exprimer, de faire comprendre,

sentir, ce n'est pas moi qui l'ai inventé, le problème crucial du rôle que joue le *Moi* dans la conception que nous pouvons nous faire du rôle que joue la libido dite désexualisée du *Moi* dans cette possibilité de réversion, de virage instantané de la haine dans l'amour, de l'amour dans la haine, qui est pour Freud le problème - vous pouvez vous reporter à ses écrits sur *Le Moi et le* Soi - qui, pour lui, a semblé poser le plus de difficultés à résoudre. Au point que, dans le texte dont je vous parle, il semble en faire même une espèce d'objection à la théorie des instincts de mort et des instincts de vie comme distincts. En fait, loin d'être une objection, je crois au contraire que ceci s'accorde parfaitement, toujours à condition que nous ayons une théorie correcte de la fonction imaginaire du Moi.

Ceci vous a peut-être paru pour l'instant un peu difficile ? J'y reviendrai. Si cela vous a paru trop difficile, je peux tout de même vous en donner tout de suite une illustration.

La réaction agressive à la rivalité oedipienne est très exactement liée à un de ces changements de niveau. C'est précisément en tant qu'il y a déclin du complexe d'Oedipe, à savoir que ce père qui a d'abord réalisé, ceci est également entièrement conforme à ce qu'exprime Freud, une des figures, sur le plan imaginaire, les plus manifestes de *l'Idealich,* qui a été comme tel investi d'une *Verliebtheit,* parfaitement, comme telle, isolée, nommée, décrite par Freud, c'est très précisément en tant qu'il y a une certaine régression de la position libidinale que le sujet atteint à la phase oedipienne - c'est-à-dire entre trois et cinq ans. C'est en tant qu'il y a régression du niveau de cette libido qu'apparaît le sentiment d'agression ou de rivalité envers le père, de haine, disons-le, c'est-à-dire quelque chose qui à un seuil, à un très petit changement près du niveau libidinal, par rapport à un certain seuil, fait que ce qui était amour devient haine, et, qu'aussi bien, et toujours aussi peut [osciller?], pendant un certain temps, entre ces deux phénomènes.

Reprenons maintenant les choses au point où je les ai quittées la dernière fois. Je vous ai indiqué ce plan sur lequel joue, dans la façon dont nous exposons la théorie analytique elle-même, la façon dont joue la relation imaginaire comme tout à fait fondamentale, comme donnant si on peut dire d'une façon définitive les cadres dans lesquels vont se faire toutes les fluctuations proprement libidinales.

Vous savez que, la dernière fois, c'est sur le plan des fonctions symboliques que J'ai laissé la question ouverte, et que tout de suite je vous ai dit : il s'agit de partir, pour que nous puissions dire quelque chose d'organisé et de solide, de ce - 298-

qui se passe dans le traitement. Qu'est-ce que ça veut dire ? De l'usage que nous faisons du langage et de la parole dans le traitement. Et, si mon souvenir est bon, j'ai défini ce mode, cet usage que nous faisons du langage dans le traitement et d'un langage qui est parole, puisqu'il y a là deux sujets liés par un pacte qui s'établit à des niveaux très divers, voire très confus à l'origine, mais qui n'en est pas moins essentiellement un pacte, et auquel nous faisons tout pour bien établir ce caractère au départ. C'est une justification de toutes sortes de règlements, de règles préalables que nous donnons à la relation analytique.

A l'intérieur de cette relation, nous faisons tout pour dénouer toute une série d'amarres de la parole, dans le mode de parler, dans son style, dans la façon de s'adresser à celui à qui il parle, à son allocutaire, le sujet est libéré de toute une série d'entraves, de liens, non seulement de politesse, de courtoisie, mais même de cohérence. On lâche un certain nombre d'amarres de la parole. Si nous considérons qu'il y a un lien étroit qui reste permanent entre la façon dont un sujet peut s'exprimer, se faire reconnaître, et la dynamique effective, vécue, de ses relations de désir, nous devons voir que cela seul introduit ce que nous voyons effectivement se produire, à savoir une certaine désinsertion, un certain flottement, possibilité d'oscillations dans ce qui est précisément la relation de miroir à l'autre.

C'est pour ça que mon petit modèle existe.

Vous savez que nous sommes très bien arrivés à concevoir comment justement l'oscillation de l'incidence de son rapport à l'autre est quelque chose qui fait varier, miroiter, complète et décomplète, fait osciller de toutes les façons l'image qu'il s'agit d'apercevoir précisément dans cette complétude à laquelle le sujet n'a jamais accès, pour la simple raison que, le modèle vous permet justement d'imaginer, l'appareil est mal fait; pour que le sujet puisse vraiment reconnaître à la fois toutes les étapes de son désir, tous les objets qui sont venus à cette image apporter la consistance, la nourriture, l'incarnation suffisante, pour que le sujet constitue, par une série de reprises et d'identifications successives, l'histoire de son *Moi.*

Dans ce rapport parlé, flottant, avec l'analyste, il se passe quelque chose qui tend, justement, à reproduire - ce qui ne se produit dans aucune autre expérience - des variations assez répétées, même si elles sont infinitésimales, assez amples, même si elles sont limitées quelquefois, pour que le sujet aperçoive beaucoup plus que ce qu'il peut apercevoir dans d'autres circonstances, que cette série de reprises de possession de ces images captatrices qui sont au fondement de la constitution de son *Moi.*

J'ai parlé de petites oscillations, de limitation dans ces oscillations. je n'ai pas besoin, pour l'instant, de m'étendre sur ce qui constitue leur petitesse et leur limitation. Il y a évidemment du freinage, des arrêts. Tout ce que la technique nous apprend à franchir, voire à combler, voire quelquefois à reconstruire, vous le savez, Freud l'a déjà indiqué en ce sens.

Mais ce que vous devez commencer à entrevoir, c'est pourquoi se produit, avec une pareille technique, quelque chose qui, pour autant ou si peu que ce soit qui est dans le sujet à reconstruire, cette relation de mirage imaginaire avec lui-même, au-delà de toutes les limites que le vécu quotidien lui permet d'obtenir, tend à créer artificiellement et en mirage ce qui est précisément la condition fondamentale de toute *Verliebtheit.* En d'autres termes, c'est exactement parce que cette image réelle, dont vous savez qu'elle ne peut être aperçue de là où est le sujet qu'en miroir, mais d'une façon toujours plus ou moins floue, et de ce fait même nette seulement en certains points, mais où précisément la rupture des amarres de la parole lui permet de voir au moins successivement les diverses parts de cette image, bref d'obtenir ce que nous pouvons appeler une projection narcissique maxima, c'est dans tout son caractère - disons-le, vous sentez bien que c'est à cela que ça va venir - encore rudimentaire : ça consiste, il faut bien le dire, à aller là, en lâchant tout, et en voyant au début ce que ça va produire. Il n'est pas inconcevable que les choses auraient pu, ou pourraient, être menées autrement. Mais ce qui tend à être produit à l'aide de petits *patterns,* de petits schémas, vous pouvez concevoir que s'il y a une chose que ça doit tendre à produire au maximum, c'est justement cette révélation narcissique, qui se passe sur le plan imaginaire et qui est justement ce qui est la condition fondamentale de ce que nous avons appelé la *Verliebtheit;* l'état amoureux, quand il se produit, lui, c'est d'une tout autre façon; il faut une coïncidence surprenante; l'état amoureux ne se produit pas pour n'importe quel partenaire, ou n'importe quelle image; il faut que se réalisent certaines conditions; j'ai fait allusion aux conditions maxima du coup de foudre de Werther.

Dans l'analyse, précisément, dans la mesure et en fonction de cette rupture des amarres de la parole, et rien qu'à cause de cela, le point où, en A, se focalisait l'identification du sujet au niveau de l'image narcissique, c'est ça qu'on appelle le transfert. Le transfert, dans le second sens, c'est-à-dire non pas dans le sens dialectique où je vous l'expliquais, par exemple dans le cas de Dora, ce qui produit le transfert négatif - d'ailleurs ce n'est pas le transfert négatif, c'est une faute de Freud - mais ce que communément on appelle le transfert, en tant que phénomène imaginaire, c'est ça.

-300-

Nous n'avons pas beaucoup avancé aujourd'hui. Mais je crois qu'il faut avancer très lentement, et pas à pas. Je ne veux quand même pas vous quitter avant de vous montrer à quel point aigu cela va, à un point qui est véritablement le point de partage des eaux dans la technique.

Je veux simplement vous faire une remarque. Je vais commenter un texte de Balint. Balint, je vous l'ai dit, est un des personnages les plus conscients, les plus lucides dans l'exposé de ce qu'il fait. Balint est en même temps un des meilleurs exemples de la conception tout à fait cohérente de ce qui est la tendance dans laquelle peu à peu s'est engagée toute la technique analytique.

Il dit simplement, d'une façon un peu plus cohérente et un peu plus ouverte que les autres, ce qui est empêtré, confus dans une scolastique où une chatte ne retrouverait pas ses petits chez beaucoup d'autres auteurs.

Balint dit exactement ceci : premièrement, que tout ce qui est le progrès de l'analyse consiste dans cette tendance pour le sujet de retrouver ce qu'il appelle l'amour primaire, le primary love : c'est-à-dire le besoin d'être l'objet de l'amour, des soins, de l'affection, de l'intérêt d'un autre objet, sans aucun regard de sa propre part à l'égard des besoins ou même d'existence de cet objet; c'est le moteur de l'analyse. Balint l'articule. Je lui suis reconnaissant de l'articuler. Cela ne veut pas dire que je l'approuve.

Le fait de placer tout le jeu de l'analyse sur cette tendance et sur ce plan, sans aucune espèce de correctif ni d'autre élément, paraîtra déjà surprenant, mais bien dans la ligne d'une évolution de l'analyse qui aboutit à mettre de plus en plus l'accent sur les relations de dépendance, sur les satisfactions instinctuelles, voire sur la frustration, ce qui est la même chose.

Qu'est-ce qu'il décrit, d'autre part, comme étant ce qu'on observe à la fin de l'analyse, comme marquant, dans les rares cas, il dit qu'il n'y en a pas plus de 25 %, où les analyses sont achevées, vraiment terminées ? Il les décrit comme un état de narcissisme chez le sujet - il dit : de narcissisme chez le sujet-qui va à une sorte d'exaltation sans frein des désirs, qui donne au sujet une espèce de sensation enivrée de maîtrise de la réalité, tout à fait encore illusoire, dont le sujet a besoin dans une période - si on peut dire « post-terminale » - pour se libérer par une sorte de progressive remise en place de la nature des choses.

Il décrit la dernière séance comme je ne sais quoi qui ne se passe pas sans, chez l'un et l'autre des partenaires, la plus forte envie de pleurer, et il l'écrit. Est-ce que vous ne voyez pas qu'il y a là quelque chose à la fois a l'importance et la valeur d'un témoignage extrêmement précieux, ce qui peut être décrit -301 -

non seulement comme les extrêmes, mais la pointe de toute une façon d'opérer dans l'analyse, et, en même temps, doit nous laisser tout de même une impression alors de jeu, extraordinairement peu satisfaisant, après tout!

L'idée que nous pouvons nous faire serait elle-même l'idée d'un idéal utopique, ce qui assurément déçoit en nous quelque chose.

N'est-il pas possible de concevoir comment certaine façon de comprendre l'analyse, ou plus exactement de ne pas comprendre certains éléments ou certains ressorts absolument essentiels dans l'analyse, doit mener non seulement à une pareille conception, mais, comme vous le voyez, aussi à de pareils résultats ? Je laisse ceci en suspens.

Ce que je veux vous dire...

Je vais prendre un exemple, qui est déjà pour vous extrêmement familier, parce que je suis revenu vingt fois dessus, c'est le cas de Dora. Je vais tout de suite venir au fait.

Ce qui est négligé, c'est évidemment la fonction de la parole en tant que fonction de reconnaissance, en tant que dimension par où le désir du sujet est authentiquement intégré sur le plan symbolique. Comment devons-nous, semble-t-il, correctement concevoir, situer, le point où doit se faire cette conjonction du désir reconnu du sujet avec cette formulation, cette nomination devant l'autre, par où s'établit ce qui est à proprement parler non pas la satisfaction du désir, ni de je ne sais quel primary *love,* mais la reconnaissance du désir quel qu'il soit, et à quelque niveau qu'il se situe dans la composition du sujet ?

Je vais vous dire le point sur lequel se situe cette ligne, ce partage dont il me semble que tout l'achèvement de ce que nous avons à dire sur la technique doit vous apporter les fondements et les bases.

Rappelez-vous ce que fait Freud avec Dora. Dora est une hystérique. Freud à ce moment-là ne connaît pas suffisamment, de son propre aveu, il l'a écrit et réécrit et répété, refoutu en note partout, dans tous les coins, et même dans le texte, ce qu'il appelle « la composante homosexuelle » - ce qui ne veut rien dire, enfin, c'est une étiquette! - Cela revient à dire qu'il ne s'est pas aperçu justement de la position de Dora, de ce qu'était justement l'objet de Dora. Il ne s'est pas aperçu, pour tout dire, que - là, en O'- c'est Mme K.

Que fait Freud par son intervention? Il aborde Dora sur le plan de ce qu'il appelle lui-même « la résistance », c'est-à-dire quoi ? Je vous l'ai déjà expliqué Freud fait intervenir - c'est absolument manifeste - son *ego,* la conception qu'il a, lui, de ce pourquoi est faite une fille : une fille, je vous l'ai déjà dit, c'est fait -302-

pour aimer les garçons. Il est bien manifeste qu'il y a là quelque chose qui ne va pas, qui la tourmente, qui est refoulé : ce qui est refoulé, ça crève les yeux, elle aime M. K. Elle aime peut-être un peu Freud par la même occasion; quand on entre dans cette ligne, c'est tout à fait évident.

Freud, pour de certaines raisons qui sont également liées à son point de départ erroné, ne lui interprète même pas les manifestations de prétendu transfert à son égard; c'est-à-dire qu'il n'a pas l'occasion de se tromper en lui disant qu'elle commence à manifester quelque chose qui est une fiction de transfert, par rapport à lui, Freud. Il lui parle simplement de M. K. Qu'est-ce que ça veut dire ? Que précisément à ce niveau-là, au niveau de l'expérience des autres où le sujet a à reconnaître les désirs; et s'ils ne sont pas reconnus, ils sont comme tels interdits. Et c'est là que commence en effet le refoulement.

Dora, au niveau habituel à celui où elle a déjà appris si on peut dire à ne rien comprendre, c'est là que l'analyse se trouve intervenir, dans une expérience qui est en somme en tous points homogènes à l'expérience de reconnaissance chaotique, voire avortée, avec laquelle il a déjà fait toute son expérience.

Freud est là, et lui dit: « Vous aimez M. K. » Il se trouve qu'en plus il le dit assez maladroitement pour que Dora casse immédiatement. Mais il aurait pu le dire - s'il avait été, à ce moment-là, initié à ce qu'on appelle l'analyse des résistances - le lui faire déguster, par petites bouchées, c'est-à-dire qu'il aurait commencé à lui apprendre que telle et telle chose étaient chez elle une défense, et, à force, lui enlever comme ça toute une série de petites défenses; il aurait fait très exactement ce qui est à proprement parler l'action suggestive, c'est-à-dire qu'il aurait introduit dans son *ego* l'élément, l'addition, la motivation supplémentaire. Freud a écrit quelque part que le transfert c'est ça; et d'une certaine façon, il a raison. C'est ça! Seulement, il faut savoir à quel niveau. Il aurait assez progressivement modifié son *ego* pour que Dora fasse le mariage - aussi malheureux que n'importe quel mariage à cette occasion -, avec M. K.

Que devons-nous, au contraire, concevoir comme ayant été ce qui aurait dû se passer ?

C'est que la parole de Freud, au lieu d'intervenir là, en O - où elle intervient comme *ego* de Freud, et comme tel, comme tentative, d'ailleurs tout à fait aussi valable qu'une autre, de repétrissement, de remodification, d'addition supplémentaire au Moi de Dora - si elle était intervenue en lui montrant au contraire que c'est Mme K., elle-même...

En effet, il intervient au moment où, par ce jeu de bascule, le désir de Dora

est là, en O, moment du désir de Dora pour Mme K... C'est l'histoire même de -303-

Dora dans cet état d'oscillation où elle ne sait pas si ce qu'elle aime c'est elle-même, son image magnifiée dans Mme K., ou si c'est son désir pour Mme K. Et c'est très précisément parce que cette oscillation, bascule perpétuelle, se produit sans cesse, que Dora n'en sort pas.

C'est au moment où le désir est là, en O, que Freud doit le nommer; à ce moment-là, il se réalise effectivement, il peut se réaliser; dans toute la mesure où l'intervention est assez répétée assez complète, peut se réaliser en effet la *Verliebtheit,* qui est méconnue, qui est brisée, perpétuellement réfractée, comme une image sur l'eau qu'on n'arrive pas à saisir.

Ici Dora, en effet, peut reconnaître son désir, et l'objet de son amour, comme étant effectivement Mme K.

Vous voyez que c'est une illustration de ce que je vous disais tout à l'heure si Freud avait révélé à Dora qu'elle était amoureuse de M. K., elle le serait devenue effectivement. Est-ce là le but de l'analyse ? Non, c'est sa première étape. Et, si vous l'avez loupée, ou bien vous cassez l'analyse, comme Freud l'a fait, ou bien vous faites autre chose, vous faites une orthopédie de *l'ego.* Mais vous ne faites pas une analyse.

Est-ce que vous concevez dans quel sens l'analyse, conçue comme progressif écorchage, pelage, à la façon dont on pèle un fruit, des systèmes de défense est quelque chose qui n'a aucune raison de ne pas marcher? C'est ce que les analystes appellent trouver dans *l'ego* du sujet, ou dans la partie saine, comme ils disent, leur allié; c'est-à-dire simplement qu'ils arrivent à tirer en effet de leur côté la moitié de *l'ego* du sujet, puis la moitié de la moitié, etc. Et pourquoi est-ce que ça ne fonctionnerait pas avec l'analyste, puisque c'est comme ça que se constitue *l'ego* dans l'existence ? Seulement, il s'agit de savoir si c'est ça que Freud nous a appris, en nous montrant que la parole était déjà évidente, incarnée dans l'histoire même. Si le sujet ne l'a pas incarnée, en d'autres termes si cette parole bâillonnée est latente dans les symptômes du sujet, si nous devons la délivrer, comme la Belle-au-bois-dormant, ou si nous ne devons pas la délivrer ?

Si nous ne devons pas la délivrer, faisons alors un type d'analyse qui se base sur le terme d'analyse des résistances. Mais ce n'est pas ça que Freud a voulu dire quand il a parlé à l'origine d'analyser les résistances. Nous verrons quel est le sens légitime qu'il faut donner à ce terme d'analyse des résistances.

Nous voyons donc que si Freud était intervenu là, en O, s'il avait permis au sujet de nommer son désir - il n'était pas nécessaire qu'il le lui nomme - il se serait précisément produit en O' ceci : l'état de *Verliebtheit.*

-304-

Il ne faut pas omettre que d'un autre côté le sujet aurait très bien su que c'était Freud qui lui avait donné cet objet de *Verliebtheit.* Ce n'est pas là que se termine le processus. Lorsque cette bascule s'est faite, qui faisait que le sujet en même temps que sa parole réintégrait la parole de l'analyste, miroir, une reconnaissance lui est permise de son désir. Cela ne se produit pas en une fois. Et c'est parce que le sujet voit quelque chose d'aussi précieux que cette complétude, qui s'approche, vers laquelle il va, comme devant ce qui apparaît de plus en plus, dans ces « mues » même-retenez ce terme, nous y reviendrons. Ce n'est pas moi qui l'ai inventé, on a parlé d'interprétations « mutatives » - dans ces mues, comme dans un mirage, c'est dans cette mesure où le sujet reconquiert son *Idealich,* que Freud peut alors prendre sa place au niveau de *l'Ichideal.*

Nous allons en rester là pour aujourd'hui.

Cette notion du rapport de l'analyste avec *l'Ichideal* pose toute la question du *Surmoi. Vous* savez que quelquefois c'est même pris comme synonyme de *Surmoi, l'Ichideal.*

Vous sentez que j'ai pris les choses par un bout, comme on gravit une montagne. Il y a évidemment un autre sentier par lequel on aurait pu le prendre, un sentier descendant : poser tout de suite la question, qu'est-ce que c'est que le *Surmoi ?* Cela semble aller de soi, mais ça ne va pas de soi. Jusqu'à présent toutes les analogies qui ont été données, les références à l'impératif catégorique, à la conscience, sont des analogies extrêmement confuses... Mais ce n'est quand même pas pareil, sans cela, on ne parlerait pas de *Surmoi.*

Laissons donc là les choses.

Laissons aussi l'évolution en suspens. Ce que vous avez vu de ce qu'on peut considérer comme une première étape, une première phase de l'analyse, le passage de quelque chose qui est en O - c'est-à-dire du Moi du sujet, en tant que constitué mais inconnu au sujet, là, en dedans de lui, en deçà de ce qu'il peut reconnaître - le progressif passage de cette image en O'- c'est-à-dire là où le sujet peut reconnaître ses successifs investissements imaginaires -vous avez vu qu'il est corrélatif aussi de la possibilité pour le sujet de mettre en action, de réintégrer dans cette image et dans la mesure où chaque fois cette image qui se projette réveille pour lui le sentiment de l'exaltation sans frein, de la maîtrise de la possibilité de toutes les issues, qui est déjà donné à l'origine dans l'expérience du miroir, mais d'une certaine façon: en pouvant en même temps le nommer, parce qu'il a quand même vécu depuis ce temps, il a appris à parler, sinon il ne serait pas là en analyse.

-305-

C'est là une première étape. Et je dirai presque une première étape qui a une très forte analogie avec le point où nous laisse M. Balint. Car, qu'est-ce que cette espèce de narcissisme sans frein, exaltation des désirs ? Qu'est-ce, sinon le point où déjà, où je l'ai menée, aurait pu atteindre Dora? Allons-nous la laisser là, dans cette «contemplation» - comme, c'est quelque part dans l'observation, devant l'image de la Madone devant laquelle un homme et une femme sont en adoration ?

Comment devons-nous concevoir la suite du processus ? je vous laisse là, aujourd'hui, parce que, pour faire le pas suivant, il faut approfondir ce qu'est la fonction de *l'Idealich,* dont vous voyez que l'analyste occupe la place, à un moment, pour autant qu'il fait son intervention au bon endroit, au bon moment, à la bonne place.

Que va-t-il faire de cette fonction, de cette place qu'il occupe ?

C'est le prochain chapitre du maniement du transfert, que je laisse ouvert, comme tel, aujourd'hui.

-306-

LEÇON XVI 19 MAI 1954

À mesure que nous avançons dans cette année, qui commence à prendre forme d'année en prenant la pente de son déclin, c'est une satisfaction d'avoir entendu, par un certain nombre d'échos, et d'une façon plus proche par des questions qui m'ont été posées - d'avoir eu cette réponse - qu'un certain nombre d'entre vous commencent à comprendre que, dans ce que je suis en train de vous enseigner, il s'agit du tout de la psychanalyse, je veux dire du sens même de votre action. Ceux dont je parle sont ceux-là qui ont compris que la conception du sens de l'analyse est le point même d'où seulement peut partir toute règle technique; toute application dépend de la dimension dans laquelle vous l'appréhendez, vous vous déplacez, de façon que vous compreniez quel est le sujet de votre action.

Bien sûr, dans ce que j'épelle peu à peu devant vous, tout n'apparaît pas - ceux qui m'ont posé ces questions ou qui se les posent - tout n'apparaît pas encore absolument clair, transparent. Du moins il semble qu'il s'agisse de rien de moins que d'une prise de position fondamentale sur certains points de vue qui ensuite animeront leur action, leur intervention dans la compréhension qu'ils auront, aussi bien, de la place existentielle de l'expérience analytique et aussi bien de ses fins; ce qu'on cherche à obtenir dans cette action.

La dernière fois, paraît-il, encore que je n'aie pas eu le sentiment de vous faire faire un grand pas, ou plutôt de vous avoir mis en un certain point central, pour vous faire comprendre au moins quelque chose, une sorte de jeu qui doit vous donner incidemment une sorte de matérialisation imagée de quelque chose qui reste toujours énigmatique dans la façon dont on le fait intervenir dans l'ana-307-

lyse, à savoir ce qu'on appelle en anglais : *working through,* et qui est si difficilement traduit en français par « élaboration », « travail », et qui est cette sorte de dimension qui peut apparaître au premier abord mystérieuse, qui fait qu'il faut « cent fois sur le métier remettre notre ouvrage », avec le patient, pour que certain progrès, franchissement, passage essentiel, subjectif, soit accompli, si quelque chose peut s'exprimer, s'incarner dans cette sorte de mouvement de moulin qu'exprimait ces deux flèches, de 0 à 0' et de 0' à 0, pour manifester le jeu d'aller et retour, de miroitement par où passe successivement de l'en deçà à l'au-delà du miroir une image du sujet pour autant qu'il s'agit de sa complétion au cours de l'analyse, de désir, d'autre part, du sujet pour autant qu'il le réintègre, qu'il le voit se manifester, surgir en lui-même sous forme de tension, et particulièrement aiguë chaque fois qu'un pas nouveau est fait dans la complétion de cette image, bien entendu ce mouvement ne s'arrêtant pas à une seule révolution, mais à autant de révolutions qu'il en faut pour que les différentes phases de l'identification imaginaire, narcissique, spéculaire - ces trois mots sont équivalents, dans la façon de représenter les choses en théorie - d'autant de révolutions qu'il est nécessaire pour que cette image fût réalisée, bien vue, détachée. Et je ne vous ai pas dit que c'était là que s'épuisait le phénomène, puisque aussi bien rien n'est concevable sans l'intervention de ce tiers élément, que j'ai introduit en fin d'explication technique, la dernière fois, qui est la conjonction de la parole du sujet. La conjonction, pas n'importe laquelle, mais la conjonction à ce moment significatif d'émergence du désir, dans cette confrontation avec l'image, c'est-à-dire d'émergence du désir en général, sous une forme particulièrement angoissante dans les moments qui sont les moments de complétion de l'image, pour autant que ce n'est pas sans raison, sans doute, que l'image avait été décomplétée, que la face imaginaire avait été non intégrée, réprimée ou refoulée.

Eh bien, c'est dans la conjonction de la parole avec ce désir, au moment où il est, par le sujet, senti - car il ne peut être senti sans cette conjonction de la parole - et aussi bien qu'il est pure angoisse, et rien d'autre, c'est dans ce moment-là que se trouve le moment fécond, le point fécond de tout ce que par exemple certains auteurs, comme Strachey, ont essayé de préciser. Strachey a essayé de préciser, dénommer, cerner avec toute précision (t. XV, *Intern. Journal of Psychoanal., 1934,11-111),* ce que Strachey appelle l'interprétation de transfert, et plus précisément l'interprétation mutatiste. Strachey en effet souligne que c'est à un moment particulièrement défini, limité, que l'interprétation peut

avoir la valeur de progrès, de changement, qu'elle est quelque chose de décisif -308-

dans l'analyse - les occasions ne se présentent d'une façon ni fréquente ni qui puissent se saisir d'une façon approchée; ce n'est pas autour, ni à l'entour, ni avant, ni après, qu'une telle interprétation doit être donnée, mais précisément à un moment où ce qui est près d'éclore, de surgir dans l'imaginaire, est en même temps là dans l'analyse, dans la relation verbale avec l'analyste, et c'est sur ce moment précis que, l'interprétation étant donnée, sa valeur décisive, sa fonction mutatiste peut s'exercer.

Qu'est-ce que ça veut dire, sinon ceci, que je suis en train de vous expliquer, que c'est au moment où, en présence d'une situation où l'imaginaire et le réel de la situation analytique se confondent: le désir du sujet est là, à la fois présent et inexprimable, un certain appoint, appui de l'analyse, par la nomination, l'intervention dénommante de ce qui est dans la situation même, apporte, au dire de Strachey, l'articulation, la cheville essentielle par où et à quoi doit se limiter l'intervention de l'analyste, comme étant aussi bien le seul point véritablement fécond où sa parole ait à s'ajouter à celle qui est fomentée par le patient au cours de ce long monologue, de cette sorte de moulinage, de moulin à paroles, dont, en somme cette sorte de présentation tournante, voir le mouvement des flèches du schéma, justifierait assez bien la métaphore.

Pour vous illustrer ceci, je vous ai rappelé la dernière fois la fonction des interprétations de Freud dans le cas Dora, y compris le caractère inadéquat, et le stoppage qui résultait, dans ce mur mental, qui correspond à un premier temps uniquement de l'analyse.

Certains d'entre vous ont-ils assisté, il y a deux ans, à mon commentaire de *L'homme aux loups ?* J'espère que oui!... Il n'y en a pas énormément! J'aimerais qu'un de ceux-là - le père Beirnaert ? - si vous vouliez bien, par exemple, la prochaine fois, vous amuser à relire *L'homme aux loups,* et vous verriez, par exemple combien l'observation de *L'homme aux loups,* toute sa discussion, est centrée par Freud autour des éléments de cette *névrose infantile,* puisque c'est le titre que *L'homme aux loups* a dans l'édition allemande; vous verriez combien ce schéma est vraiment explicatif, fondamental... Je pense que même les autres ont une notion au moins approximative de ce qu'il y a dans l'histoire de *L'homme aux loups?*

L'homme aux loups est ce qu'on appellerait aujourd'hui une névrose de caractère, ou encore une névrose narcissique. Comme telle, cette névrose offre une grande résistance au traitement. Freud a choisi, et délibérément choisi, de nous en présenter une partie. Il s'agit d'un homme qui a à ce moment-là à peu

près dans les vingt-cinq ans au moment où il l'analyse. Il a choisi de nous expri-

mer la névrose infantile, parce que à ce moment-là elle est pour lui d'une grande utilité, pour poser certaines questions qui sont l'axe apparent de l'exposé freudien sur la valeur du traumatisme. C'est de la théorie de la fonction du traumatisme qu'il s'agit. Nous sommes alors dans les années 1913. Il s'agit donc bien de quelque chose qui est au cœur de la période du développement de la pensée de Freud, qui forme un ensemble dans lequel nous pouvons, nous devons nous inscrire, pour commenter les *Écrits techniques,* le champ des années *1910* à *1920,* qui est en somme l'objet de notre commentaire, cette année, et dont on ne peut pas détacher les *Écrits techniques.*

Aussi bien *L'homme aux loups* est indispensable à la compréhension de ce que Freud à ce moment-là élabore au cours de la technique: la théorie du traumatisme, mise en cause, ébranlée à ce moment-là par l'obstination et les remarques de Jung, et de ce qui est de... Dans cette observation de *L'homme aux loups,* qu'est-ce que nous voyons ? Puisqu'il s'agit de la névrose infantile, je vous rappelle un des traits saillants de ce texte, texte étonnant, tout ce que Freud nous y apporte - et qu'il ne nous apporte nulle part ailleurs, et encore moins dans les écrits purement théoriques - il y a là des compléments de sa théorie, j'appelle compléments les parties de cette conception théorique du refoulement qui sont absolument essentielles. N'oubliez pas que dans ce texte il est expressément formulé, répété, de la façon la plus précise, que le refoulement qui, dans le cas de *L'homme aux loups* est lié à l'expérience traumatique qui est celle de la vision, du spectacle d'une copulation, le développement et les remarques de Freud ont permis de reconstruire - uniquement reconstruire, car jamais elle n'a pu être directement évoquée, remémorée par le patient - entre ses parents, dans une position qui, restituée par les conséquences dans le comportement du sujet a paru être une relation *a tergo,* et que l'histoire du sujet, c'est bien de l'histoire qu'il s'agit, même de patiente reconstruction historique, de caractère tout à fait surprenant... Il serait amusant de voir les caractères qu'on pourrait mettre en valeur à ce propos de la méthode historique... On arrive par cette reconstitution à un rapprochement de ce qu'on peut considérer là comme l'analogue des monuments, des documents d'archives, tous ces éléments de la critique et de l'exégèse de textes, qui sont liés à ceci que, si un élément apparaît dans quelque point d'une façon plus élaborée, il est certain que le moins élaboré, mais qui en donne un élément, est antérieur.

Par exemple, on arrive à situer... Freud le situe sans équivoque, avec une conviction absolument rigoureuse, à une date définie par « *n + 1/2* » année, pour la date de l'événement. Et le « *n* » ne peut être supérieur à 1, parce que, à deux ans - 310 -

et demi, ça ne peut pas se produire, pour certaines raisons que nous sommes forcés d'admettre, comme certaines conséquences apportées par cette révélation spectaculaire au jeune sujet.

Il écarte 6 mois. Il n'est pas exclu que cela se soit passé à 6 mois, mais il l'écarte parce que à ce moment-là, quand même, ça lui paraît un peu - à cette date et à cette époque - un peu violent.

je voudrais remarquer en passant qu'il n'exclut pas cependant que cela se soit passé à 6 mois. À la vérité, moi non plus je ne l'exclus pas. Et je dois dire que je serais plutôt porté - le seul point sur lequel on pourrait redire quelque chose à cette observation, en effet, est celui-ci - à croire que c'est à 6 mois, plutôt qu'à un an et demi. je vous dirai peut-être tout à l'heure, si je ne l'oublie pas, incidemment pourquoi.

Ce que Freud nous précise est ceci

Que la valeur traumatique de l'effraction imaginaire produite par ce spectacle n'est nullement à situer immédiatement après l'événement; que c'est au moment où, entre 3 ans 3 mois - où s'exerce quelque chose qui joue une influence capitale, qui fonctionne comme un tournant capital dans l'histoire du sujet - et l'âge de 4 ans - dont nous avons la date, parce que le sujet est né, coïncidence décisive dans son histoire, d'ailleurs, le jour de Noël - car c'est dans l'attente des événements de Noël, toujours accompagné pour lui comme pour tous enfants d'apport de cadeaux, censés lui venir d'un être descendant, c'est à ce moment que le sujet fait pour la première fois le rêve d'angoisse qui est le pivot, le centre, de toute l'analyse de cette observation. Ce rêve d'angoisse est pour nous, ainsi, la première manifestation de la valeur traumatique de ce que j'ai appelé tout à l'heure l'effraction imaginaire; disons si vous voulez pour emprunter un terme à la théorie des instincts, telle qu'elle a été élaborée de nos jours d'une façon certainement plus poussée qu'à l'époque de Freud, spécialement pour les oiseaux, la *Prägung* - emportant avec lui des résonances de la frappe, frappe d'une monnaie - de la *Prägung* de l'événement traumatique originatif.

C'est dans la mesure - nous explique bien Freud, et de la façon la plus claire - où cette *Prägung,* qui d'abord se situe dans ce quelque chose que nous ne pouvons appeler théoriquement, contentons-nous de cette première approximation, nous en donnerons plus tard peut-être une technique plus précise, que cette *Prägung* se situe dans un inconscient non refoulé, disons qu'elle n'a été intégrée d'aucune façon au système verbalisé du sujet, qu'elle n'est même pas encore montée à la verbalisation, et on peut dire dans ce sens, même pas à la -311 -

signification, c'est dans la mesure où cette Prägung, strictement limitée au domaine de l'imaginaire, ressurgit par et au cours du progrès du sujet, dans un monde de plus en plus organisé, symbolique. C'est ceci que Freud nous explique en nous racontant toute l'histoire du sujet, telle qu'elle se dégage, à ce moment-là de ses déclarations, de l'observation entre ce moment X, originel, et le moment de 4 ans où il situe le refoulement.

Le refoulement, là, n'a l'occasion d'avoir lieu que pour autant que les événements de ses années précoces sont tels, historiquement, suffisamment mouvementés, je ne peux pas vous raconter toute l'histoire : séduction par la sœur aînée, plus virile que lui, objet de rivalité et d'identification en même temps manifeste; son recul et son refus devant cette séduction, dont, à cet âge précoce, le sujet lui-même n'a ni les ressorts, ni les éléments; puis l'essai d'approche de séduction active, de sa part à lui, de séduction dans le sens d'une évolution génitale primaire oedipienne, dans le fond tout à fait normativement dirigée, qui est suivi du refus, du mouvement de rejet de la femme gouvernante, Nania, qui constitue pour lui un drame; apparition de la première menace de castration en même temps; donc une entrée dans la dialectique oedipienne, mais entrée faussée par la première séduction captivante de la sœur; donc il est repoussé du terrain où il s'engage vers des positions sado-masochistes dont Freud nous donne tout le registre et tous les éléments.

je vous indique simplement ces deux points de repère. C'est dans la mesure où le sujet, en attendant de s'intégrer dans un monde symbolique, qui ne cessera pas d'ailleurs d'exercer son attraction directive dans toute la suite de son développement, puisque, vous le savez, plus tard il y aura des moments de solution heureuse, et très précisément pour autant qu'interviendront des éléments enseignants à proprement parler, dans sa vie, toute la dialectique de la rivalité passivante pour lui avec le père sera à un certain moment tout à fait détendue par l'intervention du personnage chargé de prestige qui sera tel ou tel professeur, ou, auparavant, l'introduction de tout le registre religieux, aura dans son développement une influence dont Freud nous montre que c'est proprement dans la mesure où son drame est intégré dans un mythe ayant une valeur humaine étendue, voire universelle, que le sujet se réalise. C'est par l'introduction dans la dialectique symbolique que toutes les issues, et les issues les plus favorables peuvent être espérées.

Mais ce qui se passe à ce moment-là est quelque chose qui nous permet de sentir que ce qui se passe dans cette période, entre 3 ans un mois et 4 ans, nous pouvons l'assimiler de la façon la plus évidente avec ce schéma, et du même -312-

coup avec le processus de l'analyse, à savoir pour autant que le sujet apprend à intégrer les événements de sa vie dans une loi, dans un champ de significations symboliques, dans un champ humain universalisant de significations, de ce qui fait une névrose infantile dans ses débuts, si vous voulez, à cette époque, à cette date. C'est quelque chose qui, exactement, est la même chose qu'une psychanalyse, au moins à cette date et à cette époque, où nous la saisissons, et c'est pour autant qu'elle joue le même rôle qu'une psychanalyse, à savoir de réintégration du passé, de mise en fonction dans le jeu des symboles de la *Prägung* elle-même, qui n'est là atteinte qu'à la limite par un jeu rétroactif, *nachträglich,* écrit strictement Freud à ce moment-là, pour autant qu'elle est par le jeu des événements intégrée en forme de symbole, en histoire par le sujet, qu'elle vient à être toute proche de surgir, puis du fait même de la forme particulièrement secouante pour le sujet de cette première intégration symbolique, qu'elle surgit en effet, qu'elle prend après coup, *nachträglich,* exactement, selon la théorie de Freud 2 ans et demi après, et peut-être, d'après ce que je vous ai dit 3 ans et demi après, qu'elle soit intervenue dans la vie du sujet, sur le plan imaginaire, elle prend sa valeur, elle, de trauma, au sens où le trauma a une action refoulante. C'est-à-dire qu'à ce moment-là quelque chose se détache, si on peut dire, du sujet dans le monde symbolique même qu'il est en train d'intégrer et devient quelque chose qui n'est plus du sujet, quelque chose que le sujet ne parle plus, n'intègre plus, mais qui néanmoins reste là, quelque part, quelque chose qui restera parlé, si on peut dire, parlé par quelque chose dont le sujet n'a plus l'intégration ni la maîtrise, et qui sera le premier noyau de ce qu'on appellera par la suite ses symptômes.

Est-ce que vous me suivez?

En d'autres termes, il n'y a pas entre ce moment de l'analyse que je vous ai décrit, et le moment intermédiaire, entre la frappe et le refoulement symbolique, il n'y a pas essentiellement de différence.

Il n'y a qu'une seule différence, c'est que comme à ce moment-là personne, n'est-ce pas, n'est là pour lui donner le mot, le refoulement commence, ayant constitué son premier noyau, et donc du même coup un point central autour duquel pourront s'organiser ensuite tous les symptômes, les refoulements successifs, et du même coup aussi, puisque le refoulement et le retour du refoulé c'est la même chose, le retour du refoulé.

Cela ne vous étonne pas, Perrier, que le retour du refoulé et le refoulement soient la même chose ?

PERRIER - Oh, plus rien ne m'étonne. -313-

LACAN - Il y a des gens que cela étonne. Quoique Perrier nous dise, lui, que plus rien ne l'étonne.

MANNONI - Cela élimine la notion qu'on trouve quelquefois du refoulement réussi ?

LACAN - Non, ça ne l'élimine pas. Mais pour vous l'expliquer il faudrait entrer alors dans toute la dialectique de l'oubli. Toute intégration symbolique réussie comporte, mais ça nous emmènerait bien loin de la dialectique freudienne, une sorte d'oubli normal.

MANNONI - Mais sans le retour du refoulé, alors ?

LACAN - Oui, sans retour du refoulé. L'intégration dans l'histoire comporte évidemment l'oubli d'un monde entier d'ombres qui ne sont pas portées à l'existence symbolique; et si cette existence symbolique est réussie, pleinement, assumée, assumable par le sujet, sans laisser aucun poids derrière elle... Nous tombons là, alors, il faudrait faire intervenir des notions heideggeriennes : il y a dans tout passage, toute entrée de l'être dans son habitation de paroles une marge d'oubli, un ~~9q complémentaire de tout á46E ta.

HYPPOLITE - L'oubli n'est pas rien. Il est contenu lui-même dans l'expression symbolique.

LACAN - Oui, exactement.

HYPPOLITE- C'est le mot « réussi » que je ne comprenais pas dans la formule de Mannoni. Que veut dire réussi ? C'est ce que je ne comprends pas.

LACAN - C'est une expression de thérapeute. C'est un *lethe* absolument essentiel.

HYPPOLITE - Parce que réussi pourrait vouloir dire justement l'oubli le plus fondamental.

LACAN- C'est ce dont je parle, à condition de donner à fondamental le sens que vous dites.

HYPPOLITE - Ce réussi veut dire alors, à certains égards, ce qu'il y a de plus raté; vous avez au fond abouti à ce que l'être soit intégré. Pour ça, il a fallu qu'il oublie l'essentiel. Cette réussite est un raté.

LACAN - je ne suis pas sûr que ce soit ce que veut dire Heidegger quand il indique cet [Irre ?] fondamental à toute incarnation temporelle, incarnation temporelle n'est pas de lui, de l'être.

HYPPOLITE - C'est une autre question que je pose pour Heidegger. Il n'accepterait pas le mot « réussi ». Réussi ne peut être qu'un point de vue de thérapeute.

LACAN - Oui, c'est ça, c'est un point de vue de thérapeute. -314-

Néanmoins, cette sorte de marge d'erreur qu'il y a dans toute réalisation de l'être est toujours réservée, semble-t-il, par Heidegger à une sorte de [Verborgenheit ?] fondamentale d'ombre de la vérité.

HYPPOLITE - La réussite du thérapeute, pour Heidegger, c'est ce qu'il y a de pire, c'est l'oubli de l'oubli. C'est ça ce qui est le plus grave pour Heidegger, qui ne se pose pas au point de vue du thérapeute, c'est l'oubli de l'oubli. Tandis que l'authenticité heideggerienne est justement qu'on ne sombre pas dans l'oubli de l'oubli.

LACAN - Oui. Parce que Heidegger a fait une sorte de loi philosophique de cette remontée aux sources de l'être.

Provisoirement, nous laisserons cette question en suspens.

Si je l'introduis là, et si je ne laisse pas passer l'intervention de Mannoni - j'aurais aussi bien pu l'écarter -, c'est, je crois, que nous aurons à nous poser la question: dans quelle mesure un oubli de l'oubli peut-il être réussi ? Dans quelle mesure toute analyse doit-elle déboucher sur ce que j'ai appelé, à l'instant même, cette remontée dans l'être ? Ou sur un certain recul dans l'être, pris par le sujet à l'endroit de sa propre destinée ?

En d'autres termes, puisque je saisis toujours la balle au bond, je devance un peu les questions qui pourraient être posées par la suite : à savoir, si le sujet en somme qui part de là, de O, point de confusion et d'innocence au départ, si la dialectique de la réintégration symbolique du désir, qui vient de là [de C?], qui va poser d'autres questions : où ça va aller, ça, en fin de compte ? Ou s'il suffit simplement que le sujet nomme en quelque sorte ses désirs, ait en somme la permission de les nommer, pour que tout aussi bien l'analyse soit terminée et finie ?

C'est justement là la question que je m'en vais poser peut-être à la fin de cette séance. Vous verrez que je n'en reste pas là.

Mais à la fin, tout à la fin de l'analyse, après un certain nombre de circuits accomplis, qui auront permis la complète réintégration de son histoire, le sujet sera-t-il toujours là? en O, ou bien, un peu plus par là vers A? En d'autres termes, reste-t-il quelque chose du sujet au niveau du point d'engluement qu'on appelle son ego ? L'analyse a-t-elle seulement et purement affaire avec ce qu'on considère - qu'on a l'air de considérer - comme une sorte de donnée, à savoir l'ego du sujet, comme s'il s'agissait là d'une structure seulement interne, qu'on pourrait en quelque sorte perfectionner par l'exercice ? Et vous verrez que c'est bien à cela qu'un Balint, que j'aurai à commenter dans les séances suivantes, et toute une tendance dans l'analyse, en viennent à penser que, ou bien l'ego est fort, ou bien l'ego est faible, et que cette ambiguïté persiste; là-dessus -315-

s'il est faible, on pourrait être normalement bien embarrassé! Mais ils sont amenés à cette position par une sorte de logique interne à penser que, s'il est faible, il faut le renforcer; et à partir du moment où l'on pense que *l'ego,* sans autre complément, est purement et simplement cet exercice de maîtrise du sujet par lui-même, qui est en quelque sorte situé quelque part dans son intérieur, c'est-à-dire à partir du moment où on maintient la notion de *l'ego* comme d'un pouvoir de maîtrise tout donné, qui est là quelque part, au sommet de la hiérarchie des fonctions nerveuses, on s'engage tout droit dans cette voie qu'aussi ce dont il s'agit est de lui apprendre à être fort, on rentre dans la notion d'une éducation par l'exercice d'un *learning,* voire même - comme l'écrit un esprit aussi lucide que Balint - dans la voie de la performance, à propos de ce renforcement de *l'ego* au cours de l'analyse, Balint en vient à rien de moins qu'à faire remarquer combien le *Moi* est perfectionnable. Il dit : il y a seulement quelques années ce qui dans tel exercice ou sport était considéré comme le record du monde est maintenant tout juste nécessaire pour dégager un athlète moyen; c'est donc qu'il se passe quelque chose autour duquel le *Moi* humain, quand il se met en concurrence avec lui-même, parvient à des performances de plus en plus extraordinaires; moyennant quoi on est amené à déduire, nous n'en avons aucune preuve et pour cause, en quoi un exercice comme celui de l'analyse structurerait-il le *Moi,* introduirait-il les fonctions du *Moi,* un apprentissage tel que celui-ci ne serait rien d'autre - c'est de cela qu'on parle, quand on parle en analyse de faiblesse ou de force du *Moi* - que le rendre capable de tolérer une plus grande somme d'excitation ? En quoi est-ce que l'analyse par elle-même - un jeu verbal - pourrait servir à quoi que ce soit dans le genre de cet apprentissage ?

Il ne s'agit que de ça! À savoir si nous ne faisons pas ça - et c'est ce que je suis en train de vous enseigner - si nous ne voyons pas ça, si nous nous aveuglons à ce fait fondamental, que nous apporte l'analyse, que *l'ego* est une fonction imaginaire, c'est toute la différence entre la voie dans laquelle toute l'analyse, ou presque, s'engage d'un seul pas de nos jours, et ce que je vous enseigne: la différence radicale qu'il y a entre une certaine conception de *l'ego,* et cette conception de *l'ego* comme fonction imaginaire, dont je vous montre là la forme et les ressorts, les faces et les étapes.

C'est pourquoi, à partir du moment où nous considérons *l'ego* comme fonction imaginaire, il est loin de se confondre avec le sujet, il ne se confond pas avec le sujet au départ. Car, qu'est-ce que nous appelons un sujet? Très précisément ce qui, dans le développement de l'objectivation, est en dehors de l'objet. L'idéal -316-

de toute la science jusqu'à certaines limites est de réduire l'objet à quelque chose qui peut se clore et se boucler dans un système d'interactions de forces, où en fin de compte l'objet n'est jamais qu'un objet pour la science. Il n'y a qu'un seul sujet : le savant qui regarde l'ensemble, et espère un certain jour tout réduire à un certain jeu déterminé de symboles enveloppant toutes les interactions entre objets. Il est tout de même forcé, dans un certain domaine, de toujours impliquer qu'il y a quelque chose qui est en sorte l'action, qui est que, quand il s'agit d'un être organisé, on peut le considérer sous les deux angles, mais quand on en parle, tant qu'on en parle et qu'on maintient, qu'on suppose sa valeur d'organisme, plus ou moins implicitement, on introduit en lui la notion qu'il est un sujet.

Mais aussi bien on fait, et on peut faire pendant un certain temps, pendant tout le développement de l'analyse d'un comportement instinctuel, on peut éliminer, négliger cette position subjective.

Mais il y a un domaine où il n'est absolument pas négligeable, c'est précisément dans le domaine du sujet parlant. Et pourquoi ? Parce que le sujet parlant, comme tel, nous devons forcément l'admettre comme sujet, pour une simple raison : qu'il est capable de mentir, c'est-à-dire qu'il est distinct de ce qu'il dit.

Eh bien, cette dimension du sujet parlant et du sujet parlant en tant que trompeur est ce que Freud nous découvre dans l'inconscient. À savoir que là où - car, jusqu'à présent dans la science, le sujet finit par ne plus... on finit par ne plus le retenir et le maintenir que sur le plan de la conscience, bien entendu, puisque je vous ai dit que le sujet, au fond, c'est le savant qui possède en lui le système de la science; c'est là que le savant maintient la dimension du sujet: il est le sujet, pour autant qu'il est le reflet, le miroir, le support de tout ce qui est du monde objectal - à partir du moment où Freud nous montre que, dans le sujet humain, non seulement il y a quelque chose qui parle, mais qui parle au plein sens du mot « parler », il y a quelque chose qui ment, en connaissance de cause, et hors de l'apport de la conscience, il y a là alors la réintégration au sens évident, imposé, expérimental du terme de la dimension du sujet.

Mais cette dimension du sujet, du même coup, ne se confond plus du tout avec l'ego. On ne peut plus du tout dire... Le *Moi* est déchu de ce fait même de sa position absolue dans le sujet, le *Moi* est un mirage, comme le reste, un élément des relations objectales du sujet.

Est-ce que vous y êtes ?

Eh bien, justement, c'est pour ça que j'ai relevé au passage l'introduction de Mannoni. C'est que la question se pose de savoir s'il s'agit seulement dans l'ana-317-

lyse d'un élargissement des objectivations corrélatives d'un *ego* considéré comme quelque chose de tout donné, d'un centre plus ou moins rétréci, comme s'exprime Mme Anna Freud : plus ou moins rétréci, est le sens exact du mot qu'elle emploie en allemand, et dont il s'agirait qu'il s'agrandisse ?

Est-ce que, quand Freud écrit

«Là où le Ça était, l'ego doit être»,

nous devons prendre cette phrase dans le sens de cet élargissement du champ de la conscience, ou bien est-ce que c'est d'un déplacement qu'il s'agit, c'est-à-dire que : *là où le Ça était,* ne croyez pas, d'ailleurs, qu'il est là! Il est en bien des endroits. Là, dans mon schéma, le sujet regarde le jeu du miroir en A; pour un instant, identifions-le au sujet, le *Ça,* et disons que le *Ça* était en A, que *là où le Ça était,* en A, *l'ego doit être ? À* savoir que *l'ego* s'est déplacé; à la fin des fins dans une analyse idéale il ne doit plus être là du tout, c'est fort concevable, puisque tout ce qui est là doit être réalisé là, dans ce que le sujet reconnaît de lui-même.

C'est là, dans toute cette dialectique, la question à laquelle je vous introduis. Est-ce que ça vous indique suffisamment une direction?

Ce n'est pas épuisé!

Vous suivez, Mannoni? Mannoni, qui a posé la question, suit. C'est déjà quelque chose!

Quoi qu'il en soit, au point où j'étais parvenu avec la remarque de *L'homme aux loups, vous* voyez l'utilité d'un pareil schéma, en ce sens qu'il unifie, conformément d'ailleurs à la meilleure tradition analytique, la formation originelle du symptôme, la signification du refoulement lui-même, avec ce qui se passe dans le mouvement analytique, considéré lui-même comme processus dialectique, au moins à ce départ du mouvement analytique.

je laisserai au R. P Beirnaert, avec cette simple amorce, le soin de prendre son temps pour relire l'observation de *L'homme aux loups* et me faire un jour un petit résumé, voire aussi la mise en valeur d'une certaine question que ça peut poser, quand il aura rapproché ces éléments de ce qu'il y a dans *L'homme aux loups.*

Ce que je veux pour l'instant, puisque nous en resterons là, sur le sujet de *L'homme aux loups,* c'est avancer un petit peu dans certaines questions qui ne sont pas seulement liées à ce schéma, mais qui sont liées à ce qu'essentiellement il vise : la compréhension de ce qui est la procédure thérapeutique, le ressort de l'action thérapeutique dans l'analyse. Précisément là où je vous ai situé la question : que signifie cette nomination, cette reconnaissance du désir, au point où -318-

elle est parvenue, en 0 ? Est-ce que là tout, en quelque sorte, doit s'arrêter ? Ou bien, est-ce qu'un pas au-delà est exigible ?

Pour essayer de vous faire comprendre le sens de cette question, je vais faire tout de suite un pas en avant.

Il est bien clair que tout le monde a remarqué depuis longtemps que l'analyste occupait une certaine position, une certaine place par rapport à une fonction absolument essentielle dans ce que je viens de vous rappeler, dans le fait que ce dont il s'agit, c'est l'intégration symbolique par le sujet de son histoire. Cette fonction, on l'a appelée le Surmoi. Elle est d'abord apparue dans l'histoire de la théorie freudienne sous la forme, de quoi ? De la censure. J'aurais pu aussi bien tout à l'heure avancer aussitôt en illustration de la remarque que je vous ai faite que, dès l'origine, nous sommes, à propos du symptôme et aussi bien à propos de toutes les fonctions inconscientes au sens analytique du mot dans la vie quotidienne, dans la dimension de la parole. Si la censure s'exerce, c'est bien justement dans la fin absolument essentielle de mentir, par mission de tromper. Ce n'est pas pour rien que Freud a choisi ce terme de censure, cette notion d'une instance en tant qu'elle scinde, coupe en deux, en une part accessible, reconnue, et une part inaccessible, interdite, le monde symbolique du sujet. Cette même notion, nous la retrouvons, à peine évoluée, transformée, changée d'accent, sous le registre du Surmoi. Et il est tout à fait impossible de comprendre ce qu'est cette notion de Surmoi si on ne se rapporte pas à ses origines.

Je vais mettre l'accent tout de suite, toujours il faut montrer où l'on va, sur l'opposition entre la notion de Surmoi telle que je suis en train de vous rappeler une de ses faces, et celle qu'on use communément. Communément, le Surmoi est toujours pensé dans le registre d'une tension, tout juste si cette tension n'est pas ramenée à des références purement instinctuelles : masochisme primordial, par exemple. Freud va même plus loin, à un certain moment - précisément dans l'article *Das Ich und das Es, Le Moi et le Ça - il* va jusqu'à faire remarquer, c'est frappant, que plus le sujet réprime ses instincts, plus, dans le fond, dans un certain registre, on pourrait considérer sa conduite comme morale, plus le Surmoi exagère sa pression, devient sévère, impérieux, exigeant. C'est une observation clinique qui n'est pas universellement vraie. Si Freud se laisse emporter par son objet, qui est la névrose, et va jusqu'à considérer le Surmoi comme quelque chose comme ces produits toxiques qui seraient produits dont on voit l'action, et qui, de leur activité vitale, dégagerait une série de substances toxiques qui mettraient fin au cycle de leur reproduction, dans des conditions données, il faut voir jusqu'où c'est poussé; c'est intéressant, parce - 319-

qu'en réalité c'est implicite dans toute une conception latente qui règne dans l'analyse au sujet du Surmoi.

Il y a tout de même autre chose qu'il conviendrait de formuler en opposition à cette conception, c'est ceci

Le Surmoi est très précisément du domaine de l'inconscient une scission du système symbolique intégré par le sujet comme formation de la totalité qui définit l'histoire du sujet; donc que l'inconscient est une scission, limitation, aliénation par le système symbolique pour le sujet, et en tant qu'il vaut pour son sujet, le Surmoi est quelque chose d'analogue qui se produit, dans quoi ? Aussi dans le monde symbolique; mais qui n'est pas uniquement limité au sujet, car le monde symbolique du sujet se réalise dans une langue qui est la langue commune, qui est le système symbolique universel, pour autant qu'il est dans son empire, sur une certaine communauté à laquelle appartient le sujet. Le Surmoi est justement cette scission en tant qu'elle se produit - et non pas seulement pour le sujet dans ses rapports avec ce que nous appellerons la loi.

je vais illustrer cela d'un exemple, parce que là, vous êtes si peu habitués à ce registre, en vérité, par ce que l'on vous enseigne en analyse, que vous allez croire que je dépasse ses limites. Il n'en est rien. je vais me référer à un de mes patients.

Il avait déjà fait une analyse avec quelqu'un d'autre avant de se référer à moi. Il avait des symptômes bien singuliers dans le domaine des activités de la main - organe significatif pour des activités divertissantes sur lesquelles l'analyse a porté de vives lumières. Une analyse conduite selon la ligne classique s'était évertuée, sans succès, à organiser, à tout prix, ses différents symptômes autour, bien entendu, de l'histoire de masturbation infantile, et des activités interdictrices et répressives que ces activités auraient entraînées dans l'entourage du patient. Bien entendu, celles-ci existaient, puisque ça existe toujours. Malheureusement ça n'avait ni rien expliqué, ni rien fait comprendre, ni rien résolu.

Ce sujet était - on ne peut pas dissimuler cet élément de son histoire, quoi qu'il soit toujours délicat de rapporter des cas particuliers dans un enseignement - de religion islamique. Et un des éléments les plus frappants de son histoire du développement subjectif était l'espèce d'éloignement, d'aversion manifestée en détachement, indifférence à l'endroit de ce qui est, comme vous savez, un registre essentiel des individus dans cette culture, la loi coranique, qui est quelque chose d'infiniment plus total que nous ne pouvons le supposer dans l'ère culturelle qui est la nôtre et qui a été définie par le *Rends à* César *ce qui est à* César, *et à Dieu ce qui est à Dieu,* ce n'est absolument pas sur ces bases que les choses s'instaurent dans l'aire islamique, où, au contraire, la loi a un carac-

tère totalitaire, qui ne permet absolument pas de définir, de discerner, isoler le plan juridique du plan religieux.

D'où chez ce sujet une sorte de méconnaissance de la loi coranique; chez un sujet appartenant, par ailleurs, par ses ascendants, ses fonctions, son avenir, à cette ère culturelle, c'était quelque chose de tout à fait frappant. Ceci en fonction de l'idée que je crois assez saine qu'on ne saurait méconnaître des appartenances symboliques d'un sujet. Cette chose m'a frappé au passage, et c'est ce qui nous a menés au droit fil de ce dont il s'agissait.

La loi coranique porte ceci, au sujet de la personne qui s'est rendue coupable de vol: *on coupera la main.*

Or, dans une particularité de son histoire, le sujet avait pendant son enfance été pris au milieu d'un tourbillon privé et public, qui s'exprimait à peu près en ceci, qu'il avait entendu dire - tout un drame : son père était un fonctionnaire et avait perdu sa place - que son père était un voleur, qu'il devait donc avoir la main coupée.

Bien entendu, il y a longtemps que la prescription coranique, pas plus que celle des lois de Manou, qui nous dit « *celui qui a commis l'inceste avec sa mère s'arrachera les génitoires et, les portant dans sa main, s'en ira vers l'ouest »,* n'est plus mise à exécution! Elle reste néanmoins dans cet ordre de fondement symbolique des relations interhumaines qui s'appelle la loi.

Et c'est justement dans la mesure où, pour ce sujet, cette part de la loi a été isolée du reste d'une façon privilégiée, fondamentale qui, à ce moment-là, est passée dans ses symptômes, c'est à ce moment que pour cette raison qu'aussi bien aussi pour lui le monde de ses références symboliques de ces arcanes primitives autour de quoi s'organisent pour un sujet défini les relations les plus fondamentales à l'univers du symbole, pourquoi aussi le reste a été frappé de cette sorte de déchéance, en raison même de la prévalence tout individuelle qu'a pris pour lui cette prescription, qui est pour l'ensemble de toute une série d'expression inconscientes symptomatiques chez lui, qui ont été liées au caractère précisément qui les rend inadmissibles, originellement, conflictuelles de cette expérience de son enfance.

En d'autres termes, ce que nous voyons là veut dire quoi ?

Que, de même que je vous représente dans le progrès de l'analyse que la révolution des symptômes, c'est autour des approches de ces éléments traumatiques, parce que fondés dans une image qui n'a jamais été intégrée, c'est là que se produisent les points, les trous, les points de fracture dans l'unification, la synthèse

de l'histoire du sujet, ce en quoi tout entier il peut se regrouper dans les Biffé-321-

rentes déterminations symboliques qui font de lui un sujet ayant une histoire. De même c'est aussi dans cette relation à quelque chose de plus vaste qui est absolument fondamental pour l'existence de tout être humain, qui est la loi à laquelle il se rattache, dans laquelle se situe tout ce qui peut lui arriver de personnel, de particulier, d'individuel qui unifie son histoire en tant qu'il se dit tel ou tel de ces arrière-plans qui structurent et fondent un univers symbolique déterminé, et qui n'est pas le même pour tous.

C'est là qu'interviennent, par l'intermédiaire de la tradition et du langage, des diversifications symboliques, dans la référence du sujet, c'est en tant que quelque chose, dans la loi, est discordant, ignoré, doit être aboli, ou au contraire est promu au premier plan par un événement traumatique dans l'histoire du sujet, où la loi se simplifie dans cette sorte de pointe qui devient caractère inadmissible, inintégral, qu'est ce quelque chose d'aveugle, de répétitif, que nous définissons habituellement dans le terme de Surmoi.

J'espère que cette petite observation que j'ai mise au premier plan aura été pour vous assez frappante pour vous donner l'idée d'une dimension dans laquelle notre réflexion ne va pas souvent, mais qui est indispensable si nous voulons comprendre quelque chose qui n'est pas ignoré dans l'analyse, puisque aussi bien, au sens de toute l'expérience analytique, cette dimension de la loi, nous ne pouvons jamais la supprimer complètement, puisque tout y est tout à fait clair, tous les analystes en témoignent, affirment qu'il n'y a aucune résolution possible d'une analyse, quelle que soit la diversité des chatoiements des événements archaïques qu'elle met en jeu, si tout ça ne vient pas en fin de compte se nouer autour d'une prise qui est essentiellement dominée par cette coordonnée légale, légalisante, qui s'appelle le complexe d'Oedipe.

Ceci est tellement essentiel de la dimension même de l'expérience analytique que ça apparaît dès le début de l'œuvre de Freud, la prééminence dans l'édifice, comme système de coordonnées, de l'Oedipe. Cela a été maintenu jusqu'à la fin de son oeuvre. C'est dire que ce complexe d'Oedipe occupe une position privilégiée dans l'étape actuelle de notre culture, dans l'état actuel extrêmement complexe, dans la civilisation occidentale, où l'homme est mis en présence d'une évolution de la tradition, d'une situation de l'individu par rapport à plusieurs.

J'ai fait allusion tout à l'heure à la division en plusieurs plans du registre de la loi dans notre aire culturelle, et Dieu sait que la multiplicité des plans n'est pas ce qui rend à l'individu la vie le plus facile : nous nous trouvons sans cesse en présence de conflits entre ces différents registres. Mais ce qui est maintenant -322-

dans le développement individuel le plus fréquemment, de la façon la plus dominante, c'est en quelque sorte la stricte théorie freudienne, qui porte ses racines dans la forme la plus ancienne, la plus fondamentale. Car à mesure qu'une civilisation évolue dans la complexité de ses différents langages, son point d'attache avec les formes plus primitives de la loi devient ce point essentiel mais extrêmement réduit qu'est le complexe d'Oedipe, et justement ce qui est mis en avant par l'expression des névroses comme étant ce retentissement dans la vie individuelle de ce registre que j'appelle de la loi.

Mais ce n'est pas pour dire que, parce que c'est le point d'intersection le plus constant, celui qui est exigible au minimum, que ce soit le seul et qu'il soit hors du champ de la psychanalyse, qu'on permette au sujet de se référer précisément dans ce monde extraordinairement complexe, structuré, organisé, voire antinomique, qui est sa position à lui personnelle, étant donné son niveau social, son avenir, ses projets au sens le plus plein, existentiel, du terme, son éducation, sa tradition, que nous soyons déchargés de tout ce qui est relation de cette reconnaissance du désir du sujet, qui se produit là, au point O, avec l'ensemble du système symbolique dans lequel le sujet lui-même est « appelé », au sens plein du terme, à prendre sa place. Et si nous l'oublions, nous pouvons nous rencontrer, comme dans ce cas clinique, [dans ?] ce qu'on peut appeler une méconnaissance pure et simple de ce qui est en cause dans l'histoire du sujet; le fait que le complexe d'Oedipe soit toujours exigible dans sa présence, sa structure, ne dispense pas pour autant de nous apercevoir que d'autres choses du même niveau, sur le plan de la loi, peuvent y jouer, dans un cas déterminé, un rôle tout aussi décisif.

Par conséquent, vous voyez bien qu'une fois que ce quelque chose, ce nombre de tours qui est nécessaire pour que cette apparition dans les objets du sujet de la complexion de son histoire imaginaire soit réalisée, tout n'est pas fini ici dans la nomination successive de ce qui est, en présence de cette image, la réintégration des désirs aussi successifs, tensionnaires, suspendus, très précisément angoissants. Ceci n'est pas pour autant accompli.

Donc ce qui a été là, d'abord en O, puis ici en O', puis revient là en O, doit aller se reporter là d'où il [vient ?] parole émergée du silence de l'analyste, à savoir dans le système complété des symboles, pour autant que l'issue de l'analyse l'exige...

Où ceci doit-il s'arrêter ?

Est-ce à dire que nous devions pousser pour autant notre intervention analytique jusqu'à des dialogues fondamentaux sur la justice et le courage qui sont -323-

ceux de la grande tradition dialectique ? C'est une question. Et c'est une question qui n'est pas facile à résoudre, parce que, à la vérité, l'homme contemporain est devenu singulièrement inhabile à aborder ces grands thèmes. Il préfère résoudre les choses en termes de conduite, d'adaptation, de morale de groupe, et autres balivernes !

Mais, évidemment, cela pose également aussi une grave question, à savoir celle de la formation humaine de l'analyste.

Eh bien, c'est l'heure où habituellement nous terminons. je vous laisserai là pour aujourd'hui.

-324-

LEÇON XVII 26 MAI 1954

Nous nous orienterons sous la forme que je vous ai déjà annoncée depuis deux séminaires, annoncée et même réalisée : essayer de comprendre, à l'intérieur de la compréhension théorique que tel ou tel analyste a formulée de son expérience, certains des points de vue qui peuvent nous donner une idée de la façon dont il dirige cette expérience. Car, enfin, c'est fort beau de dire que théorie et technique c'est la même chose, mais, alors, profitons-en! Tâchons de comprendre la technique de chacun, quand ses idées théoriques sont très suffisamment articulées pour nous permettre au moins de présumer quelque chose. Au fait, bien entendu, ce n'est peut-être pas applicable à tout le monde; dans beaucoup de cas les idées théoriques qui sont poussées en avant par un certain nombre d'esprits, même de nos beaux esprits, ne sont pas pour autant utilisables en ce sens, car les gens qui manient les concepts théoriques ne savent pas toujours très bien ce qu'ils disent. Mais dans certains cas on a, au contraire, vivement le sentiment que cela exprime quelque chose de tout à fait direct dans l'expérience.

Je crois que c'est le cas de notre ami Balint. J'ai préféré choisir le support de quelqu'un qui, par beaucoup de côtés, nous est proche, voire sympathique, et incontestablement, manifeste des orientations qui convergent avec certaines des exigences que nous sommes arrivés à formuler ici, sur ce que doit être le rapport intersubjectif dans l'analyse; vous le verrez. Mais, en même temps, la façon dont il l'exprime nous donne, je crois - vous le verrez aussi - le sentiment qu'il subit... Et c'est en cela que c'est intéressant. Ce n'est pas chez des gens qui sont trop faciles à choisir comme exemple pour manifester ce que j'appellerai certain

déviationnisme par rapport à l'expérience analytique fondamentale à laquelle je -325-

me réfère sans cesse, dont je pointe à l'horizon ce déviationnisme... Ce n'est pas là où ils sont grossiers, apparents, voire nettement délirants qu'il y a intérêt à ce que nous appuyions sur eux; c'est là où ils sont subtils, et où ils masquent moins une aberration radicale qu'une certaine façon de manquer le but.

J'ai voulu là-dessus faire l'épreuve de ce qui doit être la portée d'un enseignement, à savoir qu'on le suive. Et je dirai que c'est en cela que je fais confiance à Granoff, qui parait être un de ceux qui - en tout cas j'en ai le témoignage - sont le plus intéressés, orientés, par la voie dans laquelle j'essaie de vous mener. Et je lui ai dit, dans la mesure de ce qu'il apprend ici, aussi bien que de son sentiment lui-même, de son expérience, de nous communiquer aujourd'hui ce qu'il aura pu recueillir à la lecture du livre de Balint, qui s'appelle *Primary love and psychoanalytic technique,* et qui comprend un recueil d'articles qui s'étendent à peu près - Balint a commencé sa carrière vers *1920,* à son propre témoignage - les articles dont il s'agit commencent à l'année *1930* et finissent à ces dernières années, *1950.*

C'est un livre fort intéressant, extraordinairement agréable à lire, car c'est, comme vous le savez, un livre clair, lucide, souvent audacieux, plein d'humour; et certainement que vous aurez tous intérêt à manier quand vous aurez le temps; c'est un livre de vacances, comme un prix qu'on va distribuer, les prix de fin d'année; donnez-vous-le à vous-même, car la Société n'est pas assez riche pour vous en distribuer cette année.

GRANOFF- Ce livre est effectivement tellement intéressant que je me suis cru en vacances avec. Et je suis resté dans cette atmosphère de vacances. D'ailleurs on l'aura à la bibliothèque, car il est vraiment très intéressant.

La question qui se pose est de savoir: est-ce qu'on va résumer le livre, ce qui me semble impossible, car c'est plutôt un recueil des différents articles, communications, faits par Balint, ou plutôt le premier couple Balint, Balint et sa première femme Alice, à l'occasion des différents congrès. Ces articles vont de *1930* à *1952.* Il n'est pas toujours facile de retrouver un fil directeur, ou plutôt il n'y a pas de communauté, à proprement parler, même dans l'orientation de ces articles. Vous le résumer est impossible.

Ce qui fait que je pense qu'il faut simplement se cantonner à en sortir des impressions générales. Quant à articuler ces impressions avec le point actuel où se trouve notre séminaire, je crois que ça, je le laisserai faire au docteur Lacan, parce qu'on risque assez facilement d'y faire des contresens.

Toujours est-il que, pour prolonger un peu cette remarque préliminaire, ce livre est extrêmement amusant, parce qu'on a l'impression, non pas à propre-326-

ment parler que notre travail de pionniers y perde de sa valeur, et de son acuité, mais on en retire l'impression qu'on est loin, très loin d'être seuls dans une certaine tendance.

Balint, dans ce livre, expose une pensée, c'est difficile à dire, je pense plutôt qu'il y manifeste une certaine humeur, en définitive. On s'interroge, je me suis interrogé, sur les raisons qui vous ont poussé à m'en confier l'examen. Est-ce destiné à être l'illustration de ce qu'il faut faire dans l'analyse, ou de ce qu'il ne faut pas faire ? Et tout le livre tourne finalement autour de cela. Car jusqu'à un certain point, qu'il ne faut pas fermer, à partir d'une certaine borne kilométrique, il ne faut absolument pas...

Entre nous, « correct » voudra dire « conforme à ce que nous voulons ». La première ligne de ce qui est extrêmement correct, ce qui fait qu'il débouche sur une sorte de route, qui normalement doit le mener très loin, c'est une route large, dégagée, qui se profile pour ainsi dire à très peu de distance de l'endroit où il arrive. Et, au moment où il arrive, il donne un brusque coup de volant et verse au fossé.

Et alors il a l'air de se demander : « Pourquoi est-ce que j'y suis ? » C'est le côté pathétique. Comment est-ce que Balint conçoit la psychanalyse et son métier? Et ce qui fait aussi le fond de ce livre, une certaine psychologie du Moi; en deux mots, il nous dit ceci: un certain nombre de termes et d'approches ont été lancés dans la circulation par Freud, pour certaines raisons, jusqu'à une certaine année. À une certaine époque, entre 1920 et 1926, *grosso modo,* l'approche était essentiellement dynamique et fonctionnelle. À partir de ce moment, elle est devenue structurale, topique plus exactement. Tout un ensemble de termes nous viennent de la première période. Dans l'usage ils se sont amortis. Et à l'heure actuelle nous nous trouvons devant une situation qui est dramatique en ceci que, dit-il,

«Nous pouvons être fiers de posséder une technique extrêmement efficace, parfaitement bien appropriée, extrêmement fignolée... Là-dessus il reviendra d'ailleurs, *pour traiter un certain nombre d'affections mentales. Notre théorie n'est absolument plus en rapport avec cette technique. Une théorie est ce dont nous avons le plus besoin. Celle que nous avons, que nous avons été forcés de fabriquer est...* Il le dit en termes anglais, qui sont vraiment un peu forts, alors qu'il s'agit d'un livre destiné à des confrères, *gauche, maladroite, tordue... Il n'y a qu'une psychanalyse, c'est celle dont Freud a établi la méthode. Ceci dit, pour*

réaliser cette opération il y a des moyens qui sont finalement innombrables, autant de moyens que de praticiens et que de patients. »

En poursuivant cette démarche, il semble être exactement fidèle à l'esprit dans lequel, à un moment, nous nous sommes nous-mêmes placés. Car en adhérant très strictement à la méthode analytique même, il remet en question toute notre pratique quotidienne.

C'est ce qui fait un de ces côtés particuliers, son côté décevant, en quelque sorte, c'est qu'il demande, à un endroit, de suspendre toutes les certitudes. C'est une des phrases essentielles de ce livre. Il dit bien d'ailleurs que probablement il se fait sa petite opinion sur ce que nous trouverons à la fin du raisonnement. Mais en attendant il faut suspendre nos certitudes, il dit même que nous laissons certaines choses.

LACAN - Quelle référence? GRANOFF -

« Pourquoi est-ce que nous nous trouvons dans ces situations ? Parce que, il le dit très délibérément, *Freud a choisi une imagerie biologique, anatomique même, pour des raisons de commodité, ce qui nous a amené, en alourdissant cet ensemble de termes, à nous trouver dans une situation où ce schéma anatomique paralyse l'essor de notre exercice, et nous amène vers la constitution d'une base théorique à un corps, ou à une one body's psychology; alors que ce qu'il y a de plus évident dans notre exercice est que nous ne sommes pas seuls, mais que nous sommes à deux... »*

LACAN - Il ne dit pas « nous sommes à deux ». Il dit : « Il faut que nous construisions une *two bodie's psychology »,* terme qu'il emprunte à Rickman.

GRANOFF - Dans un post-scriptum un peu angoissé, où il place d'ailleurs, il reporte l'attention sur le contre-transfert, les psychothérapies de groupe, les psychanalyses collectives, etc. un mouvement contemporain.

LACAN - C'est dans l'appendice, *changing...* changement des buts et techniques thérapeutiques.

GRANOFF - Avant de sortir quelques phrases particulièrement caractéristiques de ces articles, on peut essayer de faire une sorte de vol plané sur la position de Balint à l'heure actuelle.

Il dit, d'une manière extrêmement pathétique

«Nous sommes en train de nous embarquer dans une impasse, il faut faire

autre chose, comprendre les choses autrement. Et autrement c'est-à-dire comment? Ce que le sujet vous dit, à prendre ces propos, selon votre expression, *dans leur valeur faciale, on loupe l'essentiel de l'expérience. »*

C'est là que se pose pour lui l'aiguillage où il choisit d'aller au fossé, parce que, à ce moment-là, comme il avait été sensible à ce que nous avons décidé d'appeler le registre de l'imaginaire, et incapable, semble-t-il, limité dans quelque chose dans son développement pour passer au registre symbolique, il s'enfonce alors à une allure vertigineuse dans une méconnaissance de ce qu'est le registre imaginaire. Et tout en disant qu'il faut accorder la plus grande importance au langage, au langage parlé par le psychanalyste-entre parenthèses, toute une page est consacrée à cette chose; il dit

« Puisque ce n'est pas cette valeur faciale, il faut alors traquer le patient aussi loin que possible. Et l'on en arrive à cette subodoration mutuelle : il *faut le fleurer, le surveiller dans ses moindres gestes, dans ses attitudes, ses pensées, ses soupirs; car il est évident qu'il faut trouver derrière ce qu'il dit le symbole. »*

La seule chose est que ce symbole, il ne le recherche pas dans le registre où seul ce symbole est trouvable, c'est-à-dire dans le discours du patient. Et c'est ce qui l'emporte en son impasse, et qui le mène très loin, plus loin que sa conception du *Moi,* surtout celle qu'il a élaborée en commun avec sa femme et qui aurait dû - n'était cette dramatique erreur! - le mener, semble-t-il, en droit chemin à des buts assez conformes aux nôtres.

Car, en effet, que dit-il au sujet du *Moi? Il* ne le prononce pas. Et c'est ce qui l'amène à s'empêtrer d'une manière assez inextricable avec le caractère. Il frise de très près l'idée du *Moi* fonction de méconnaissance, mais il reste très en deçà de cette notion, en définitive.

Comment en arrive-t-il à concevoir le *Moi?* Dans un passage d'Alice Balint il est question de l'autoérotisme. Je crois que c'est un passage assez important. Je crois qu'il faut le mettre en parallèle avec ce que vous avez écrit au sujet du stade du miroir (p.123). Alice Balint, dans un article au début duquel on retiendra qu'il s'appelle *L'amour pour la mère, et l'amour de la mère,* c'est-à-dire que la mère dirige vers l'enfant, dit la chose suivante - après une introduction un peu molle

... «Ainsi qu'il est bien connu, divers autoérotismes peuvent se supplanter les uns les autres, quand les autres méthodes de décharge sont devenues

impossibles; et la dissolution de l'interdépendance instinctuelle de la mère et de l'enfant influence également la fonction auto-érotique. On pourrait dire que c'est là le rôle psychologique de l'auto-érotisme dans la période de l'enfance. Dans la période suivante, riche en frustrations d'amour, l'autoérotisme assume la signification d'une gratification substitutive. Et alors... Là, une phrase qui est le déclin du stade du miroir, je pense*... de cette manière, il devient le fondement biologique du narcissisme secondaire dont la précondition psychologique est l'identification avec l'objet qui a trahi. L'objet qui a trahi »,* c'est-à-dire la mère.

je crois que c'est dans cette phrase qu'Alice Balint arrive le plus près de nos vues sur la constitution du Moi.

BARGUSS - Voulez-vous redire cette phrase ? GRANOFF -

« L'autoérotisme, de cette manière, devient le fondement biologique du narcissisme secondaire dont la précondition psychologique est l'identification avec l'objet qui a trahi. »

C'est naturellement la dernière proposition qui est la plus importante: *l'objet qui a trahi.* Cette phrase un peu abrupte semble être un peu surprenante chez elle. Mais elle y arrive par l'exposé de quelques cas cliniques.

Il n'est pas question de les répéter. Mais elle donne d'un cas clinique un aperçu qui est à ma connaissance d'une profondeur et d'une pénétration d'une hardiesse que l'on trouve assez rarement dans la littérature, sauf lorsqu'on en revient à l'exemple de Freud, au *Fort!,* et au *Da!,* qui est l'apanage de l'enfant et non pas de l'adulte dans le contexte chez Freud.

Elle parle d'une femme qu'elle analyse. C'est une première année d'analyse, qui s'est déroulée essentiellement à analyser, dit-elle, « ses sentiments de masculinité ». Le traitement a fait évidemment un progrès (p.110); elle a développé des capacités orgastiques supérieures à celles qu'elle possédait au départ. Tout cela allait très bien. Mais cependant rien ne bougeait, parce qu'elle avait à l'égard de sa mère une haine très forte.

LACAN - Apparemment un attachement très fort.

GRANOFF - En approfondissant les choses, on a découvert tout naturellement que cette jeune femme dirigeait vers sa mère des désirs de mort. Or, dit-elle

... « La haine n'était pas du tout le primum movens *de ses désirs de mort;*

elle ne servait que de rationalisation secondaire d'une attitude bien plus primitive. »

Là, elle dit des choses qu'on ne lit pas très souvent

... « Une attitude plus primitive selon laquelle la patiente demandait simplement à sa mère d'être là, ou de ne pas être là, selon ses souhaits. La pensée de la mort de sa mère remplissait cette patiente des plus chauds sentiments dont le sens n'était pas le repentir, mais quelque chose du genre que c'est gentil à vous de mourir, et que je vous aime d'avoir bien voulu disparaître!

La couche profonde de son attitude à l'égard de sa mère était celle d'une petite fille dans l'opinion de laquelle la mère devrait rapidement mourir de manière à ce qu'elle, la fille, puisse épouser le père. Et cela ne signifie nullement qu'elle hait la mère. Elle trouve seulement tout à fait naturel que la gentille maman disparaisse au bon moment; la mère idéale n'a pas d'intérêt en propre. La vraie haine et la vraie ambivalence peuvent se développer plus facilement en relation avec le père que l'enfant apprend à connaître dès le début comme ayant des intérêts à lui. »

L'arrivée sur scène de ce troisième personnage, qui est le père, correspond, pour Alice Balint, avec l'apprentissage de la réalité, où le rôle du père, et la position du sujet dans une situation oedipienne, apporte l'amorce de sa structure et de son adhérence à la réalité. C'est-à-dire que rien n'est formateur en dehors de cette notion oedipienne.

Après cet article on résiste difficilement à la tentation, parce que c'est très publicitaire, de parler du joli tableau que...

LACAN - Peut-être que vous pourriez, là, tout de suite, mieux articuler à propos de ce que vous venez de dire. C'est la notion qu'apportent Balint et sa femme, et un troisième personnage, ils étaient les trois ensemble à Budapest.

je dirai tout de suite le plaisir qu'il y a à ce que vous appeliez tout à l'heure une pensée - et non pas simplement une humeur - encore que bien entendu cette pensée demande à être expliquée - c'est l'idée du *primary love,* la forme primaire de l'amour. Et je l'introduis là, je demande pardon de vous interrompre, justement dans la mesure où vous allez aborder le *genital love.* Car dans la pensée de ces auteurs, des auteurs de ce volume, l'opposition se fait entre deux modes d'amour. Il y a un mode d'amour qui est le mode prégénital - il y -331-

a tout un article, qui s'appelle le *pregenital love,* centré, défini, axé sur la notion fondamentale que c'est un amour pour qui l'objet n'a absolument pas d'intérêt en propre *absolute unselfishness.* Le sujet ne lui reconnaît aucune exigence, aucun besoin qui lui soit propre. *Tout ce qui est bon pour moi,* telle est la formule qu'il en donne, qui est la formule implicite ou s'exprime le sujet, par sa conduite, ses exigences latentes, *tout ce qui est bon pour moi, c'est ça qui est* right *pour vous.* C'est tout naturellement ce que vous devez faire; c'est sur cette notion d'une relation d'amour qui est entièrement liée à un objet qui n'est là que pour le satisfaire que les Balint axent la différence essentielle qu'il y a entre *primary love,* qui naturellement se structure un peu en avançant, mais qui est toujours caractérisé comme étant le refus de toute réalité, de ne pas reconnaître aux exigences du partenaire, et *genital love.*

je ne suis pas en train de définir pour l'instant les limites de cette conception. Vous verrez que j'y apporterai, aujourd'hui, ou la prochaine fois, des objections tellement massives que je pense qu'un certain nombre d'entre vous sont déjà capables de voir que cette façon de composer les choses dissipe littéralement tout ce qu'a apporté l'analyse, tout simplement! À part ça, ce n'est rien! C'est néanmoins articulé comme ça, c'est de ça qu'il s'agit.

GRANOFF - Et c'est d'ailleurs ce qui, dans le développement de leur théorie, est relié au schéma optique, O et O' que vous faisiez au tableau.

LACAN - Mais justement, ça ne l'est pas.

GRANOFF - Chronologiquement, dans la construction... LACAN - C'est le centre, oui.

C'est ça... Allez-y!

GRANOFF - Ce qui les mène d'ailleurs à leur naufrage... LACAN - Vous vouliez parler du *genital love,* pourquoi pas ? GRANOFF - *Genital love,* c'est-à-dire l'amour génital.

LACAN - Nous l'appelons, nous, communément, maturation génitale, aboutissement à la génitalité, le but au moins théorique de l'analyse.

GRANOFF - Cet article semble être - il ne l'est certainement pas - plus ou moins destiné à répondre à des schémas comme ceux qu'a composés Fliess, extrêmement schématiques, il est naturel qu'ils le soient, où finalement tout se résout très heureusement et aboutit à ce qui est le but de l'analyse et la pierre de touche de la normalité, c'est-à-dire que le sujet soit capable, et c'est là-dessus que l'on décidera plus ou moins, finalement, de suspendre l'analyse, de donner les preuves de sa capacité à aimer génitalement, c'est-à-dire à aimer un partenaire en le satisfaisant, qui le satisfait, à l'aimer durablement, c'est-à-dire à l'ex-332-

clusion de tout autre, à l'aimer de telle manière que ses intérêts soient respectés, tout en ne voilant pas les intérêts du partenaire, c'est-à-dire dans un certain climat de tendresse, d'idéalisation, et dans une certaine forme d'identification.

Telles sont donc les caractéristiques de ce *genital love,* dont je m'empresse de vous dire que Balint écrit cet article pour le démolir.

LACAN- Il l'a écrit d'une façon pleine d'humour. On ne peut pas dire qu'il le démolisse. Il pose les problèmes avec un relief qui montre simplement qu'il ne se dissimule pas les difficultés de réalisation de cet idéal. L'article est de 1947.

GRANOFF - Il prend les différentes caractéristiques de cet amour et dit que pour éviter tout malentendu il imagine un cas idéal où cette postambivalence de l'amour génital se trouve réalisée, où aucune trace d'ambivalence prégénitale dans la relation d'objet n'est plus relevée. Il faudrait qu'il n'y ait plus ni avidité, ni gloutonnerie, ni insatiabilité, ni désir de dévorer l'objet, ni de dévorer son existence, donc pas de caractéristiques orales - il reviendra dans un autre article sur l'usage qu'il fait des termes oraux. Ensuite, il faudrait qu'il n'y ait pas de désir de blesser, d'humilier, de dominer, il ne faudrait donc pas qu'il y ait de caractéristiques sadiques, pas de désir de mépriser le partenaire, ses désirs sexuels et ses plaisirs, il n'y aurait donc pas de danger d'être dégoûté par ce partenaire, ou d'être attiré par telle ou telle de ses caractéristiques plaisantes ou déplaisantes, donc pas de traits anaux; il ne faudrait pas non plus être tenté de mettre en avant, de se vanter de la possession du pénis ni avoir peur des organes sexuels du partenaire, donc, aucune trace de la phase phallique, donc du complexe de castration.

« Nous savons [dit-il] *que des cas de cet ordre en pratique n'existent pas. Mais il est nécessaire d'éliminer tout le matériel négatif* (negative staff) *pour commencer un examen plus correct. »*

Déjà, pour l'élimination de ce *negative staff, il* n'y va pas avec le dos de la cuiller; car c'est la première fois que nous lisons, comme ça, officiellement que ce n'est pas ça. Ce n'est déjà pas tellement courant!

« Qu'est-ce donc que l'amour génital en dehors de l'absence de ces traits prégénitaux énumérés? Il faut que nous aimions notre partenaire parce qu'elle peut nous satisfaire, nous devons le satisfaire, il ou elle, et que nous pouvons éprouver un orgasme au même moment, ou à peu près au même moment »...

-333-

La phrase anglaise est tout à fait amusante : « ça semble être une navigation tout à fait tranquille » *very plain sailing,* qu'on pourrait traduire « on semble jouer sur du billard », mais malheureusement ce n'est pas le cas.

... « Prenons la première condition, que notre partenaire puisse nous satisfaire, cette condition peut être trouvée, mais elle est complètement narcissique »...

Ici, il emploie le mot *egoist. Il* est d'ailleurs à remarquer qu'un des écueils où les mène leur conception, c'est que lorsqu'ils parlent de l'amour primaire, n'ayant pas utilisé le vocabulaire qu'on nous apprend à utiliser, qui nous semble parfois pas très simple, ils en arrivent à un vocabulaire encore plus déroutant. C'est qu'ils sont, bon gré, mal gré, forcés d'utiliser un terme où ils font entrer le terme *ego,* et ils l'appellent *égoïsme naïf,* qui est pour le moins lourd et peu opérationnel. Et ils semblent menés vers l'introduction de ce terme par une sorte de fatalité à laquelle ils ne peuvent pas échapper.

D'ailleurs, [s'adressant à M. Hyppolite], pour vous faire plaisir, au sujet du « refoulement réussi », il y a un endroit où Balint dit

« Le refoulement ne peut pas être réussi; il n'y a rien de plus raté que le refoulement réussi. »

Il passe en revue toutes ces conditions, et il dit que dans la chronique scandaleuse, ou dans la littérature, on trouve quantité de relations où, précisément, toutes ces conditions se trouvent satisfaites : satisfaction mutuelle, orgasme simultané, et on ne peut pourtant pas parler d'amour

« Ces gens retrouvent dans les bras l'un de l'autre une certaine sécurité et certain plaisir. »

Il cite un sonnet dé Shakespeare, en passant.

LACAN - Cela importe, justement, parce que bientôt quelqu'un de notre Société vous parlera des sonnets de Shakespeare d'une façon approfondie, c'est Mme Reverchon-Jouve.

GRANOFF -

... « En plus de ça, il arrive fort souvent qu'après même la réalisation de toutes ces conditions les deux partenaires, pendant un certain temps tout au moins, n aient aucun désir de se revoir; et quand même ne sont pas tout à fait dégoûtés l'un de l'autre; quitte à y revenir après coup. »

Donc, il dit qu'il doit y avoir encore « quelque chose en plus ». Qu'est-ce que c'est que ce « en plus » ?

«Dans une vraie relation d'amour, on trouve une idéalisation de la tendresse, et une forme spéciale d'identification... Là, il y a une sorte d'escamotage... Comme *Freud* a parlé du problème d'idéalisation, autant de l'objet que de l'instinct, je n'ai besoin que de répéter ses trouvailles. »

Il montre alors d'une manière convaincante que cette idéalisation n'est pas absolument nécessaire, et que même sans cette idéalisation une bonne relation amoureuse est possible. Le moins qu'on puisse dire est que, dans ce petit digest qu'il fait de la pensée de Freud, à ce moment-là,... ça a été abondamment traité ici.

Le second phénomène, c'est-à-dire la tendresse, pourra peut-être être différemment interprété

« C'est une inhibition quant au but: le désir originel est dirigé vers un certain objet. Mais, pour une raison ou une autre, il a dû se contenter d'une satisfaction partielle; et-le mot est en français- faute de mieux mène *à* une satisfaction entière. Selon d'autres vues, dans un autre article de *Freud,* la tendresse est une qualité *archaïque,* qui apparaît en conjonction avec la tendance ancienne à l'autopréservation, et n'a pas d'autre but que cette gratification tranquille et non passionnelle. Par conséquent, l'amour-passion est un phénomène *secondaire* surimposé sur l'amour tendre archaïque. »

Cette idée, il pense l'appuyer, par des données subjectives, à l'anthropologie. Et il fait un bref tableau des cours d'amour du Moyen Âge, et même certaines choses qu'on trouve dans la littérature hindoue... compliqué, qu'on coupait avec une poésie sexuelle, une poésie amoureuse, prolifique, une appréciation de la tendresse.

Cette tendresse est présentée comme un produit artificiel de la civilisation, un résultat systématique des frustrations endurées pendant l'éducation. Et, c'est assez rigolo! Il dit,

« L'étymologie semble soutenir cette idée-là ».

Il cite une flopée de termes anglais et allemands, avec une extrême pertinence, où il découvre que cette tendresse se trouve accolée à des mots qui veulent dire, quant à la racine d'où ils viennent, « bébête, gaga, amusant, pas très sérieux, fragile, assez inhibé... », et alors là, il s'arrête

-335-

« Il y a quelque chose qui ne gaze pas. Comment est-ce que l'amour gent - tal, cette forme mûre de l'amour, a pu se trouver mélangée dans une compagnie aussi douteuse de maladies, de faiblesses, d'immaturités, etc. »

Et à ce moment-là, il branche, en quelque sorte sa conclusion

... « L'homme ressemble à l'embryon du singe. Normalement, l'embryon du singe se développe et n'acquiert sa maturité génitale qu'au terme d'un certain développement. Alors que l'homme acquiert ce développement encore à un stade fœtal. D'ailleurs il y a certains êtres dont l'embryon acquiert des fonctions génitales bisexuelles, qui sont appelés des embryons néoténiques. L'amour génital est une forme exactement parallèle à ces structures. L'homme est un embryon néotélique, non seulement anatomiquement, mais psychologiquement. Les anatomistes l'ont d'ailleurs découvert avant nous. »

Donc, ce que nous présentons comme le vrai amour, l'amour génital n'est pas encore défini, c'est tout simplement cette espèce de retour à une forme d'amour absolument primitive dans laquelle le sujet et l'objet de son amour se trouvent confondus par une réciprocité instinctuelle absolue.

Qu'est-ce donc que l'amour génital ? C'est un art... C'est le cas heureux où s'effectue la convergence entre certaines données instinctuelles et les données culturelles.

Selon lui, on peut dire que le vrai amour est finalement l'amour homosexuel originel, celui qui unissait les frères de la horde, alors que l'amour hétérosexuel était limité à sa plus simple expression, à une copulation pure et simple. Et c'est du transport dans un cadre hétérosexuel du climat de cet amour homosexuel qu'est né ce qu'à l'heure actuelle nous considérons comme *le cas réussi.*

LACAN - C'est très intéressant de voir qu'il en vient là!

MANNONI - Il ne peut pas éviter le mot *réussi,* qui pose tous les problèmes. GRANOFF - C'est moi qui le dis. Il ne le dit pas comme ça. Selon lui, ça ne peut pour ainsi dire jamais être réussi.

LACAN - Faisant écho à cette théorie, vous avez tout à fait raison de centrer là fondamentalement, sur une théorie plus que normative et moralisante de l'amour... HYPPOLITE - Normale, et pas normative...

LACAN -... Moralisante, n'est-ce pas ? de l'amour.

Il n'en reste pas moins ce que vous venez de mettre en relief, c'est qu'il débouche sur cette question; en fin de compte, ce que nous considérons comme -336-

cette normale, est-ce un état naturel, ou un résultat artificiel ou culturel, voire même ce qu'il appelle une *happy chance,* une chance heureuse?

Ceci, il le transporte et le transfère à une question qui porte sur l'ensemble de la question, pour nous, à savoir : qu'est-ce que cette normale qu'il appelle à l'occasion « la santé », à propos de la terminaison de l'analyse ? Et, à ce sujet, la cure analytique est-elle un procès naturel ou artificiel ?

En d'autres termes, il pose la question de ses fins, et demande si la santé est un état naturel, d'équilibre. C'est-à-dire : existe-t-il dans l'esprit des processus qui, s'ils ne sont pas arrêtés ou troublés doivent conduire normalement le développement vers cet équilibre, ou au contraire la santé est-elle cette chance heureuse, et même improbable événement, la raison étant que ses conditions sont si rigoureuses, stringentes, exigeantes, et si nombreuses que les chances sont très douteuses.

Cela ne le mène rien moins qu'à supposer cette question, qui est évidemment significative du point de départ, puisque le point de départ arrive à une question dont il dit que là-dessus l'ambiguïté dans le chœur analytique est totale. À savoir qu'il y en aura autant pour formuler la réponse dans un sens oui que dans le sens non. La question doit donner le doute que, peut-être, c'est au départ que la question n'est pas bien posée.

Alors! Allons-y!

GRANOFF - Ceci aboutit, vers la fin de son message, à la fois à un changement dans les buts du traitement et dans la technique, et à la terminaison du traitement, en incluant l'article, simplement pour aboutir à ceci

... « L'évolution du traitement amène à une renaissance, c'est-à-dire elle ne constitue en rien une réparation ou une restitution »... Là encore, c'est difficile à dire.

LACAN - Précisez bien.

GRANOFF - Est-ce une *restitutio in integrum ou* non? ... C'est le déblocage des capacités, de la possibilité pour le sujet de retourner sans honte, sans pudeur, et sans crainte, vers le *primary love,* c'est-à-dire « l'égoïsme naïf », c'est-à-dire précisément le stade où l'identité, la réciprocité des buts instinctuels du sujet et de son objet se trouvent confondues.

C'est ce qui l'amène à concevoir la fin de l'analyse comme plus ou moins une dissolution brutale en pleine lune de miel de cet état.

je ne sais pas si c'est conforme aux vues que vous en avez ?

LACAN - C'est exact.

-337-

GRANOFF - Et alors, là, il s'embrouille dans le caractère...

LACAN -Allez-y, parlez de la façon dont il parle du caractère.

GRANOFF -

... « Le caractère hérite une partie de ce que nous avons l'habitude plus ou moins de voir dévolu au Moi. Le caractère est ce qui empêche l'individu d'expérimenter finalement les exigences les plus angoissantes de la réalité, ce qui l'empêche de sombrer dans un amour où il pourrait se perdre, même où il pourrait s'anéantir. C'est une limitation heureuse des capacités du sujet. Alors il pose la situation : Est-il fondé, ou non, de modifier le caractère du sujet ? »

Il en arrive au bateau sur l'amputation analytique...

LACAN - Le passage sur le caractère, où il arrive même à poser la question... GRANOFF -

... « Est-il licite ou non de changer le caractère du sujet, est-il licite ou non de restreindre ou d'augmenter, c'est-à-dire de fortifier ou affaiblir?... Le schéma est, grosso modo, le suivant : *Le caractère fort, fait d'un individu quelqu'un d'assez ennuyeux, qui n'est capable ni d'aimer très fort, ni de haï'r très fort. Le caractère faible l'abonne à une existence très malheureuse, mais riche de possibilités diverses; c'est plus amusant, plus poétique, mais moins intéressant pour le sujet. Heureusement* dit-il, *les sujets qui viennent en analyse n'ont finalement pas ce genre de scrupule quant à savoir ce que, sous ce rapport, il adviendra d'eux. Ce qui fait qu'en définitive... Il en arrive à la conclusion... le caractère n'étant que le résultat des limitations accidentelles imposées par les erreurs de l'éducation, on est tout à fait fondé à lui rendre le service de le réparer sous ce rapport. »*

LACAN - Peut-être allez-vous un peu vite. je dois dire que vous voulez probablement avancer, en finir, et que vous ne mettez pas en relief quelque chose qui est très intéressant, la définition du caractère

- *le caractère contrôle les relations de l'homme à ses objets*

- *le caractère toujours signifie plus ou moins grande limitation, une limitation plus ou moins extensive des possibilités d'amour et de haine.*

- *Donc...* je traduis tout ce qui est en italique, *le caractère signifie limitation de la capacité* for love and enjoyment... Pour aimer et pour la joie.

Le mot ne me paraît pas exclu. Il est là introduit, je crois, d'une façon qu'il -338-

faudrait relever, cette dimension de la joie qui va fort loin dépasse la catégorie jouissance. La plénitude subjective que comporte la joie mériterait un développement pour elle-même. Là, c'est mis en cause!

On ne peut pas manquer d'être frappé! Si l'article n'était pas de 1932, je dirais qu'on lui doit presque une sorte d'influence d'un certain idéal moral - je dirai « puritain ». Car même en Hongrie il y a des traditions historiques protestantes, qui d'ailleurs ont des ramifications historiques tout à fait précises avec l'histoire du protestantisme en Angleterre. Il y a une convergence singulière de la pensée de cet élève de Ferenczi, porté par Ferenczi sur les traces que je vous fais suivre aujourd'hui avec son destin qui, finalement, l'a intégré si bien à la communauté anglaise.

Et on ne peut pas ne pas voir que la conception du caractère comme étant tout de même préférable dans sa forme forte, celle qui implique toutes ces limitations, à ce qu'il appelle un *weak character,* c'est-à-dire quelqu'un qui est pour lui fondamentalement quelqu'un qui se laisse déborder.

GRANOFF - Il dit « c'est préférable », mais avec regret.

LACAN - La catégorie de la formation des individus selon une éducation très spécialisée est impliquée dans le texte même des directives les plus fondamentales du progrès.

Et c'est tout à fait frappant, ce qu'il dit du caractère. Inutile d'ajouter qu'il en résulte une ambiguïté totale entre ce qu'il appelle analyse de caractère et ce qu'il n'hésite pas à aventurer dans le même contexte : le caractère logique. Il ne semble pas voir qu'il s'agit de caractères tout à fait différents : le caractère comme réaction au développement libidinal du sujet, comme trame dans laquelle ce développement est pris, limité, et ses éléments innés, pour exprimer la différence que je pointe ici, qui, pour les caractérologues, divise les individus en classes qui, elles, sont constitutionnelles.

Il pense que l'expérience analytique là-dessus nous en donnera plus, car elle est plus près de l'expérience. C'est sans aucun doute vrai. Et même je suis assez porté, quant à moi, à le penser; mais à condition que l'expérience voit à partir de quel point, dans ses limites, nous atteignons cette somme radicale et dernière; dans le jeu dont il s'agit, à savoir là où l'analyse modifie profondément, ou peut modifier le caractère; c'est bien évidemment d'autre chose qu'il s'agit, ce quelque chose étant la construction du Moi. C'est sur ce plan qu'il la rejoint, ici, de la façon la plus vivante.

Vous avez quelque chose à ajouter?

GRANOFF - Comment il en arrive à l'article 14.

Par conséquent, pour faire ce qui, selon lui, est une bonne analyse, il faut -339-

se placer dans les perspectives, dans la seule perspective dans laquelle on peut comprendre le développement de l'enfant

... « Car si on a essayé d'analyser son amour primaire dans les termes dans lesquels nous sommes amenés à le faire, on ne va pas très loin. Et d'ailleurs, empêtrés dans ce schéma anatomique, nous sommes bien forcés de nous rendre compte que dans les publications contemporaines les termes tels que source d'un instinct, but instinctuel, sont en train de céder, de disparaître de nos considérations théoriques; même le terme d'« inhibé quant au but », s'entend, mais de plus en plus rarement. En rapport avec l'objet instinctuel, on trouve de plus en plus rarement la formule « relation à un objet instinctuel»; et secondairement les termes bien connus « anal », « oral », « génital,>, sont de moins en moins utilisés pour dénoter la source d'un instinct. Mais de plus en plus... c'est là qu'il tente d'en donner une approche structurale, mais il n'y réussit pas, ... de plus en plus des relations d'objet spécifiques, et c'est là que se passe son grand naufrage, ...Avidité orale, désir de domination anale, amour génital... tous les termes sadiques sont de plus en plus démodés, out fashion, selon moi parce que leurs applications sont trop libidinales, et on les relie trop étroitement à des buts instinctuels, à des gratifications. À la place de ces termes, on trouve, au style agressif, destructif, termes qui ont des affinités sur lesquelles on ne peut pas se méprendre avec les relations d'objet. »

LACAN - Oui... Peut-être que vous n'avez pas passé la rampe. C'est très juste, ce que vous dites. Vous mettez en valeur la remarque qui est faite d'enlisement des termes en usage dans les travaux, les articles qui apparaissent à partir d'une certaine période (1938-1940), qui orientent la situation analytique vers les relations d'objet.

Il en dénote, il en pointe un certain nombre de signes. Et il voit en particulier - je ne dis pas que ce soit valable comme fait, nous verrons ce que vaut son interprétation - dans la disparition de tout le vocabulaire de l'ordre du registre, soit de la source, de la direction, de la satisfaction de l'instinct, et il le dénote de mille façons, dont une des faces les plus saillantes est que le terme de « sadique » n'est presque plus employé. Et il ajoute que « sa connotation était trop libidinale». je dirai que là-dessus l'aveu en est significatif, car en effet c'est bien de cela qu'il s'agit, une sorte de puritanisation de l'atmosphère analytique, qui est en effet tout à fait frappante et vaudrait d'être mise en relief - ne serait-ce que pour l'usage que j'en ferai comme signe convergent d'une certaine évolution. C'est tout à fait significatif, cette phrase.

-340-

GRANOFF - Si l'on veut un peu insolemment le dire, ce dont il souffre, c'est un trouble de la fonction imaginaire.

LACAN - Pas lui, sa théorie.

GRANOFF - Il se trouve pris dans une sorte de captation. Il n'est pas étonnant qu'il mette ces propositions en relief, car, dans le paragraphe suivant, d'une manière un peu ahurissante - si l'on se place dans ce qui, pour lui, est une relation d'objet - il nous dit

« Maintenant, attention, il faut s'arrêter un instant, et ne pas oublier en quoi consiste le comportement de l'analyste dans la situation psychanalytique. »

Et tout d'abord il fait justice de ce qui nous est enseigné dans les séminaires bien-pensants, c'est-à-dire que l'analyste est là, totalement en dehors du coup, pas comme il doit l'être réellement, mais comme il pense encore qu'il l'est. Il le montre empêtré dans une relation duelle, et la niant, niant qu'il y est.

Et, dit-il:

„„ *« Toutes ces questions de détachement amical, de compréhension, interprétations bien rythmées, tout ça ne doit pas nous faire oublier que si la relation du patient à son analyste est libidinale, la relation de l'analyste au patient est libidinale de la même manière. »*

Ceci, pour autant, ne l'arrête pas, en ce sens que ça ne semble même pas donner la tentation de parler de relation de sujet à sujet, même vers la fin de son exposé. C'est là un des tours de force qu'il réalise, toujours incidemment, dans la méconnaissance.

LACAN - À la vérité, il ne réussit pas à l'éviter; il n'y accède pas.

Et là nous retournons à notre point de départ par la remarque qu'il doit bien y avoir quelque chose qui existe entre deux sujets, puisque ce sont deux sujets qui sont là. Comme il lui manque complètement l'appareil conceptuel, même largement élaboré ailleurs et ouvert plus largement à notre connaissance de ce qui en fait la médiation, et tout particulièrement sur la véritable fonction du langage - pour introduire la relation intersubjective, il est amené, ce n'est pas simplement une sorte de glissement du langage de type lapsus, à parler de *two bodies'psychology;* c'est que ça correspond vraiment à l'idée qu'il s'en fait. Il croit sortir de la *one body's psychology* en disant: on va faire une *two bodies'psychology.* Mais il est évident que la *two bodies'psychology* est encore une opposition, c'est-à-dire encore une relation d'objet à objet. Et c'est là l'ambiguïté du -341-

terme de relation d'objet; c'est parce que ça signifie. Théoriquement, ce ne serait pas grave si cela n'avait des conséquences techniques dans l'échange concret thérapeutique avec le sujet. C'est que ça n'est pas une relation d'objet à objet, vous l'avez bien exprimé à l'instant en disant : « empêtré dans une relation duelle, et la niant »; on ne peut pas trouver de formule plus heureuse, et je vous en félicite, pour dire comment on s'exprime d'habitude pour arriver à nous expliquer ce que doit être la relation analytique.

GRANOFF - Là, une phrase extrêmement prometteuse

... «Nous ne nous rendons pas compte ce que nous manquons en décrivant les expériences à deux corps, à deux personnages, technique analytique, dans un langage appartenant à des situations à un personnage. »

LACAN - C'est exactement ce que je viens de dire. Et, dès lors, il ne s'aperçoit pas qu'il continue...

GRANOFF - Non seulement il continue, mais il le renforce ... *«Alors que faut-il faire ? »*

Et, comme il n'a pas trouvé la clef qui lui permette d'échapper à l'impasse dans laquelle il s'est lui-même jeté à une allure phénoménale, il dit, et alors ça devient une objectivation forcenée de son patient

«D'abord, il faut créer une atmosphère, ne pas se fermer, et ne pas oublier... Et alors, là, il part en flèche : *avidité orale, on la relie seulement à la bouche, mais ce n'est pas vrai. Il s'agit de la peau, de l'épiderme, de la chaleur, des frictions... »*

Ça devient une énumération. Il fait littéralement le tour de l'individu pour essayer d'élargir dans le cadre des relations d'objet sa position. Et, contrairement à ce qu'il a dit, il dit finalement

« Et si ça ne marche pas, comme nous faisons, alors on met une double dose, et ça finira peut-être par marcher. »

C'est à ça qu'il en arrive!

LACAN -je ne qualifierais pas dans le même sens que vous, c'est-à-dire dans le sens objectivant, cette sorte d'aspect...

GRANOFF - Lui ne le qualifie pas ainsi.

LACAN-Moi non plus, je ne le qualifierais pas ainsi. je considérerais, je pense

vous le montrer la prochaine fois, comme quelque chose qui est évidemment -342-

mouvant, à savoir une sorte de recours en appel, à proprement parler, non pas du tout à ce que je défends et vous dis ici comme le registre objectivant. Tout progrès de connaissance et toute technique ont intérêt à objectiver les parties qui sont objectivables. Mais il s'agit d'une tendance objectivante dans la relation au sujet, c'est-à-dire de pousser, par les interventions, la technique, même, le sujet, à s'objectiver, à se prendre lui-même pour un objet, et à croire que le progrès - il le croit parce que c'est effectivement comme ça que ça progresse, l'analyse - se fait par une objectivation de ce qu'il est.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Ce recours en appel, comme je l'appellerais, est un recours en appel au réel, dans la mesure même où il s'agit d'un effacement par méconnaissance, comme vous l'avez dit tout à l'heure, de ce registre symbolique, dans la mesure où il disparaît complètement dans la relation d'objet, car elle n'est nulle part, et c'est pour ça que les objets prennent cette valeur absolue, dans cette mesure même où il n'a plus comme troisième terme la fonction imaginaire.

Il dit quel est maintenant le sens de notre fonction opérante dans l'analyse. Il dit « créer une atmosphère », *a proper atmosphere,* une atmosphère convenable... C'est tout ce qu'il a à dire, ce qui tout de même devient extraordinairement incertain, ça hésite dans l'indicible, et cela fait intervenir alors toute la réalité, ce qu'il appelle l'événement, parce que l'analyse n'est justement pas faite pour que nous nous jetions au cou de notre patient, et lui au nôtre. La limitation des moyens qu'il a, c'est justement ce qui pose le problème de savoir dans quel plan elle se passe. Mais, faute de concevoir par rapport à ces moyens aussi où se définit et se limite son expérience, il est amené à faire ce grand appel à l'éveil de tous les registres du réel. Ce plan du réel dont ce n'est pas pour rien qu'il est là, toujours en arrière-plan, et je ne vous le désigne jamais directement dans tout ce que nous commentons ici. Ce n'est pas pour rien qu'il est justement exclu à proprement parler.

Et lui ne le fera pas plus rentrer qu'un autre.

Mais c'est là que se porte son recours en appel, et c'est là l'échec de la théorie qui correspond à cette inclinaison de la technique, à cette déviation de la technique.

La prochaine fois, j'essaierai de vous permettre de pointer exactement quelle en sont la direction et le sens précis.

Finissez!

GRANOFF - Maintenant il n'y a plus que deux mots. Cet appel au réel, il y est tellement engagé qu'à un autre moment de sa carrière, comme s'il avait été un -343-

moment sensible à certains écueils de sa pensée, il veut tout au moins dire ce qui, selon lui, n'en fait pas partie, et il donne un exemple unique dans la littérature de description, la seule fois où il est expressément fait mention des petits mouchoirs en papier, des coussins, des divans, etc.; cela à un moment très antérieur.

LACAN - Oui, dans l'article *Transfert et contre-transfert.*

GRANOFF - Mais ce n'est peut-être pas pour rien qu'il y a pensé. Il finit sur des considérations pessimistes sur la terminaison de l'analyse. C'est là-dessus qu'il faut terminer, après avoir fait en passant, avec assez de pertinence, le procès de nos sociétés, à l'heure actuelle, en faisant d'ailleurs entrer, comme élément d'appréciation, le fait qu'à un moment historique (environ 1930) sont entrés en jeu un certain nombre d'analystes dont les analyses n'ont pas été, de toute évidence, terminées. On est donc arrivé à deux standards, qu'il appelle le standard A et le standard B, c'est-à-dire l'incertitude où l'on se trouve quant au moment judicieux de lancer un analyste dans la pratique. Considération d'autant plus pessimiste qu'un traitement se termine, selon lui, dans un ou deux cas sur dix. Comme il y a quelques milliers de traitements qui se terminent dans l'année, ça en fait quand même quelques centaines qui se terminent vraiment; on pourrait quand même se donner la peine de regarder de plus près, et savoir ce qui s'y est passé.

Mais ce qui, à moi, me semble plus pessimiste, n'est pas ça! Mais davantage sa théorie; c'est que, dit-il,

« Moi je termine assez rarement des traitements, dans un ou deux cas sur dix. »

Cela ne me semble pas si pessimiste que ça, en soi. Mais ce qui me semble vraiment très angoissant dans ce qu'il dit, c'est que

« Dans les autres cas, après coup, j'ai bien compris où a été l'erreur. »

Mais ce n'est peut-être pas encore là que se trouve la partie la plus affligeante, mais c'est que

« Quand j'ai compris, j'ai eu beau avoir compris, il n'y a plus rien à faire. C'est foutu, une fois pour toutes. »

Cela me semble l'aboutissement de sa perspective, cette inévitabilité de l'échec, une fois qu'un certain type d'erreur a été fait.

LACAN - Écoutez. Il est tard, maintenant. Je ne veux pas dépasser les deux heures moins le quart.

Je ne sais pas dans quelle mesure, pour chacun de vous qui n'avez pas pu lire ce texte... Je crois qu'on peut donner à Granoff un bon point. Il a tout à fait réalisé mon appel et ce que j'attendais de lui. Je crois qu'il vous a très bien présenté l'ensemble des problèmes posés par ce livre de Balint, qui est en somme son livre unique, j'en suis sûr même, et qui résulte de ses méditations en même temps que de sa carrière.

Si un certain nombre de questions peuvent s'en dégager, pour vous, c'est tout ce qu'il y a à en attendre. Et je les reprendrai la prochaine fois, et en complétant, dans l'ordre où les a introduites Granoff.

Je vous ai déjà dit au départ ce que je veux mettre en relief, ici, c'est quelque chose qui est dans un article dont vous n'avez pas parlé, qui est *Transference of emotions;* c'est déjà tout notre problème : sont-ce les émotions qui sont transférées ? Un titre comme celui-là ne semble scandaliser personne. C'est un article qu'il a écrit en 1933. Et vous y verrez des choses très remarquables, y compris dans la façon dont il introduit pour nous le transfert. Pour les lecteurs de l'époque - et ce n'était pas un article spécialement destiné aux analystes, il s'adresse aussi en partie à ceux qui n'en sont pas, pour faire saisir le phénomène du transfert qui, dit-il, entraîne beaucoup de méconnaissance, est moins bien reconnu par l'ensemble du monde scientifique à ce moment-là que le phénomène de la résistance - il donne quelques exemples. Vous verrez, c'est très amusant.

Je partirai de là. C'est l'article qu'a utilisé Granoff. Nous partirons de ce trou laissé au centre de l'exposé sur Balint pour rééclairer le reste, pour faire sentir à des lecteurs non prévenus ce qu'est le phénomène du transfert, vous verrez à quel point justement, du fait qu'il manque une juste définition du symbole, qu'il est forcément partout. Un analyste ne peut pas s'en servir, du fait qu'il manque. Vous verrez à quoi il est amené : à donner, quand il veut s'exprimer, pour le dehors, d'une façon exotérique, il va plus loin qu'il ne croit, c'est-à-dire qu'il lui donne une définition qui n'a rien à faire avec le transfert. Pour nous introduire au transfert, il nous parle du déplacement. Tous les exemples qu'il donne sont des exemples de déplacement.

Dans ce même article, il nous dit que le résultat du travail qui est justement celui par lequel les analystes interprètent le plus souvent leur expérience et leur action est naturellement *une psychologie, ou une caractérologie du psychanalyste lui-même.* Ce n'est donc pas moi qui le dis, c'est lui-même qui le fait remarquer. L'auteur lui-même nous en apporte l'aveu, le témoignage; d'analyser sous cet angle, faire la psychanalyse de l'analyste comme théoricien, pour situer d'une façon rigoureuse certaines tendances actuelles de la théorie comme de la -345-

technique. Ceci implique de savoir où nous pouvons ancrer une théorie de la technique qui nous permette d'échapper à cette sorte de relativation des relations d'objet, d'avoir un système de références qui sorte de cette interpsychologie strictement individuelle de l'analyste et de l'analysé.

Ce n'est pas nouveau, et vous sentez bien que c'est exactement le sens de ce que nous faisons ici depuis exactement octobre, et avant.

Cela me donnera peut-être l'occasion, et même sûrement, de faire ici ce que j'ai déjà fait ailleurs, les deux derniers mercredis, devant une autre audience, de repréciser les points fondamentaux, les bases fondamentales de la théorie que nous donnons ici de l'analyse, et montrer comment elle permet d'échapper à cette sorte de relativation sans issue.

À mercredi prochain!

-346-

LEÇON XVIII 2 JUIN 1954

Qui se dévoue pour poser une question à propos de ce qu'a dit Granoff la dernière fois, et pour autant que son exposé était excellent, vous avez pu vous faire une idée de ce que représente ce bouquin. L'un de vous veut-il faire un petit effort pour dire ce qui se dégage, comment se pose le problème, à propos de ce bouquin de Balint ? De ce qui en est résulté de majeur pour tel ou tel d'entre vous ?

MANNONI - La question posée ainsi m'embarrasse. Je suis justement en train de rassembler des morceaux, et c'est l'ensemble qui me manque.

Il me semble que le reproche essentiel que Granoff a fait à Balint est d'avoir manqué d'exprimer quelque chose qui se passe dans l'analyse, et qui est le type de relations entre l'analyste et l'analysé. Il semble que le rôle de l'analyste soit d'assister à la montée et à la descente, dans une sorte d'échelle, de progrès et de régressions de son sujet. Il est en quelque sorte témoin de la manière dont le sujet monte et descend l'échelle des régressions. Et le problème qui se pose est de savoir comment on peut dire qu'on régresse ou qu'on progresse. Il me semble que la difficulté est la suivante : si l'amour libidinal est une progression, que deviennent les anciennes étapes, et si, au contraire, on ne peut accéder à l'amour libidinal que par une régression profonde, je vois la difficulté de Balint dans la manière dont il n'a pas réussi à traiter le problème de la régression.

Autre difficulté : celle des rapports de l'analyste avec le sujet, c'est confus, parce que vous me prenez au dépourvu.

LACAN - C'est déjà quelque chose. On peut en partir.

Voyons cette conception que nous appelons de Balint, qui se rapporte d'abord en une tradition très particulière, tradition hongroise, pour autant -347-

qu'elle a été dominée par la personnalité de Ferenczi, occasionnellement, incidemment. Nous aurons sûrement à toucher, par mille petites faces anecdotiques, amusantes, les rapports de Ferenczi et de Freud.

Ferenczi a été évidemment un peu considéré à l'époque, avant 1930, comme l'enfant terrible de la psychanalyse. Ferenczi gardait par rapport à l'ensemble du concert des analystes une grande liberté d'allure, une façon de poser les questions qui ne participait peut-être pas du très grand souci de s'exprimer par ce qui était « orthodoxique », déjà à cette époque.

Il a introduit plusieurs fois certaines questions qui, pour une vue superficielle, peuvent se grouper autour du terme de la question de « psychanalyse active ». Et quand on dit ce terme qui fait clef, on croit qu'on a compris quelque chose, et que c'est en somme réglé dans l'espèce d'aura confuse qui va à peu près des remarques de Ferenczi, sur une question qu'a posée dès l'époque Ferenczi sur le rôle que devaient jouer, à tel ou tel moment de l'analyse, l'initiative de l'analyste d'abord, l'être ensuite de l'analyste. Il a commencé à poser ces questions; mais il faut voir en quels termes, et ne pas confondre sous le terme d'actif toute espèce d'intervention, pouvant aller depuis les interdictions, telles qu'hier soir vous en avez entendu poser la question, à propos du cas qui nous a été rapporté par le Dr Morgan. La question que j'ai rappelée hier soir, évoquée déjà dans les *écrits techniques* de Freud, et admise toujours comme parfaitement évidente par Freud, que, dans certains cas, il faut savoir intervenir activement en posant certaines interdictions : « Votre analyse ne peut pas continuer si vous vous livrez à telle ou telle activité qui, saturant, en quelque sorte, la situation, stérilise au sens propre du terme ce qui peut se passer dans l'analyse. »

Nous tâcherons de voir, en partant d'où nous sommes, en remontant si vous voulez à partir de Balint, ce que ça veut dire dans Ferenczi, ce qui lui a été en somme laissé par l'histoire à son compte comme introduction de la notion de psychanalyse active.

je vous signale en passant que Ferenczi lui-même, au cours de sa vie, a plusieurs fois changé d'attitude, de position. Il est revenu sur certaines de ses tentatives, déclarant que l'expérience les avait montrées excessives, peu fructueuses, voire nocives.

Enfin, Balint appartient à cette tradition hongroise qui fleurit, s'épanouit tout à fait normalement autour de la question des rapports de l'analysé et de l'analyste conçu comme personne impliquée dans une situation interhumaine, et impliquant comme telle certaine réciprocité dans les relations.

En d'autres termes, cette tradition de Ferenczi, on peut légitimement la faire remonter à une certaine position des questions qui maintenant s'énoncent dans les termes « transfert » et « contretransfert », mis au premier plan des relations analytiques.

Balint se situe plus en avant dans ce progrès, à partir de 1930, donc dans une période contemporaine, nous pourrions clore autour de 1930 l'influence personnelle de Ferenczi; ensuite se manifesta celle de ceux qui le suivent, de ses élèves.

Sur les rapports personnels de Freud et Ferenczi, je ne peux pas m'engager maintenant. C'est très curieux; et ça vaudra la peine que nous y revenions. Mais, nous devons aller droit à notre sujet.

Balint est donc dans cette période qui s'étend de 1930 à maintenant, et est caractérisée par une montée progressive de la notion de relation d'objet. je crois que c'est là le point central de toute la conception de Balint, sa femme, et leurs collaborateurs qui se sont intéressés à la psychologie des animaux. Elle se manifeste dans un livre qui se caractérise, encore qu'il ne soit qu'un recueil d'articles s'étendant sur une période de vingt années, pouvant donc être assez papillotants, disparates, et ayant cependant une remarquable unité. Cette unité, on peut la dégager.

Partons de là. Faisons le tour d'horizon; je le suppose fait; car ce qu'a fait Granoff est à mon avis assez bien présenté pour que vous puissiez vous rendre compte comment se situent, dans leur masse, dans leur position, les différents problèmes que pose Balint.

Posons donc que les choses sont déjà situées, et partons de la relation d'objet. Elle est au centre et au cœur de tous les problèmes posés par Balint. Vous le verrez.

Allons tout de suite au problème, et à la distinction que nous allons être amenés à faire. Nous verrons que ce qui est son centre perspectif dans l'élaboration de la notion d'objet ou de relation d'objet est ceci: un objet est avant tout, pour lui, dans sa conception, un objet de satisfaction, ce qui n'est pas pour nous étonner, puisque nous sommes, avec l'expérience analytique, dans l'ordre des relations libidinales, de la relation du désir.

Mais, qu'est-ce à dire, que de partir de l'expérience interhumaine de l'objet, comme étant essentiellement au départ ce qui satisfait, ce qui sature un besoin ? Est-ce là un point dont nous pouvons partir? Est-ce un point initial valable, à partir duquel nous pourrons développer, grouper, expliquer, ce que l'expérience nous

démontre, nous enseigne se rencontrer dans l'analyse ? C'est là qu'est la question. -349-

Nous allons voir ce qui se passe à l'expérience, à savoir la façon dont Balint est amené à regrouper l'expérience analytique autour de cette notion.

La relation d'objet fondamentale, pour lui, satisfait à ce qu'on peut appeler la forme pleine, la forme typique. La relation d'objet est celle, donc, qui conjoint à un besoin un objet qui le sature. Cela peut-il être considéré comme suffisant? Voilà la question que je pose. Elle lui est donnée d'une façon typique dans ce qu'il appelle *primary love,* amour primaire, à savoir les relations de l'enfant et de la mère; ce qui est exprimé dans l'article *Mother's love, and love for the mother,* l'amour de la mère, et l'amour pour la mère. Cet article, qui est essentiel, est d'Alice Balint; c'est la contribution essentielle d'Alice Balint au travail commun. La notion capitale amenée par cet article est celle-ci : le propre de cette relation de l'enfant à la mère est qu'il implique que la mère, comme telle, satisfait à tous les besoins de l'enfant. Cela ne veut pas dire, bien entendu, que c'est toujours réalisé; mais c'est structural, interne à la situation de l'enfant humain. Ceci implique tout l'arrière-fond animal de la situation. Et d'ailleurs il ajoute cette touche qui est importante, et qui est superfétatoire dans le cas du petit d'homme: il est non seulement comme tout petit animal, dans un certain temps, coapté à ce compagnonnage maternel qui sature quelque chose d'un besoin essentiel, primitif, des premiers pas dans le monde de la vie, mais il l'est beaucoup plus qu'un autre, en raison de cette arriération de son développement qui fait qu'on peut dire que l'être humain, dans son développement, apparaît avec des traits fœtalisés, c'est-à-dire ressortissant à une naissance prématurée. Ceci est à peine touché, et en marge. Il le relève, il a de bonnes raisons pour ça.

Quoi qu'il en soit, ce qui est donné comme essentiel est suffisamment marqué par ceci, sur lequel il insiste et revient par une sorte de sentiment que c'est une cheville, un élément, une articulation essentielle de sa démonstration, cet élément auquel il tient tellement démontre bien plus qu'il ne croit, vous allez le voir. Il insiste sur ce fait tellement significatif à ses yeux et à juste titre, que la relation enfant-mère, telle qu'elle est ici définie, est tellement fondamentalement ce qu'il dit que si elle se poursuit, si elle s'accomplit d'une façon heureuse, sans accident, il ne peut y avoir de trouble que par accident. Cet accident peut être la règle, ça ne change rien, c'est un accident par rapport à la relation considérée dans son caractère essentiel. Si donc elle est réalisée dans sa forme essentielle, l'ensemble de la situation va muer. S'il y a satisfaction, le désir de cette relation primaire, qu'il appelle *primary love,* amour primaire, n'a même pas à apparaître, rien n'apparaît. Ce donc qui s'en manifeste est simplement accroc à une situation conçue comme fondamentalement fermée, dans une relation à deux.

-350-

je ne peux pas m'attarder, á cause de ce que j'ai à déployer dans un certain chemin. Mais cet article d'Alice Balint développe cette conception jusqu'à ce que je pourrais appeler ses conséquences héroïques. je vais vous montrer dans quel sens il faut employer ce terme. Elle dit

« Pour l'enfant, tout ce qui lui est bon venant de la mère va de soi; rien n'a même à surgir un instant qui implique l'autonomie de cette sorte de partenaire, l'existence de ce partenaire comme étant un autre sujet. Non, ça va de soi; le besoin exige. Et tout dans la relation d'objet, pour l'enfant, va de soi comme s'orientant pour la satisfaction de ce besoin... S'il en est ainsi dans cette conception d'harmonie préétablie qui fait de la première relation d'objet de l'être humain quelque chose de fermé, tendant à une satisfaction parfaite dans son rapport essentiel, ceci implique en toute rigueur qu'il en soit strictement de même de l'autre côté. »

La rigueur de ce développement est justement marquée par le fait qu'Alice Balint ne croit pas avoir suffisamment démontré la portée fondamentale, l'ampleur de conception de ce qu'elle apporte. Elle n'a pas démontré qu'il en est exactement de même du côté de la mère, à savoir, pour m'exprimer d'une façon imagée, que l'amour de la mère pour son rejeton a exactement le même caractère d'harmonie préétablie sur le plan du besoin à son stade primitif, c'est-à-dire que, pour elle aussi, il y a - dans tous les soins, toutes les manifestations de contact, de soins, de propreté, d'allaitement, de tout ce qui la lie animalement à son rejeton - quelque chose qui satisfait en elle un besoin absolument complémentaire du premier. La situation est exactement complémentaire. Et cette complémentarité - que j'ai appelée l'extrémité héroïque de la démonstration d'Alice Balint - est qu'elle insiste énormément sur le fait que ceci comporte exactement les mêmes limites que tout besoin vital, à savoir que,

« Quand on n'a plus rien à donner, eh bien, on prend »;

et ce qui lui parait un élément des plus démonstratifs de la situation, c'est que dans telle ou telle société dite primitive dans leur registre - ceci fait beaucoup moins allusion à la structure sociale ou communautaire entre ces sociétés qu'au fait qu'elles sont beaucoup plus ouvertes à des crises terribles sur le plan vital du besoin, qu'il s'agisse des Esquimaux ou des tribus errantes et perdues dans un état misérable dans les déserts australiens - à partir du moment où il n'y a plus rien à se mettre sous la dent, eh bien, on mange son petit; et ça fait partie du même système, c'est dans le même registre de cette satisfaction vitale, il n'y -351 -

a aucune béance, aucune faille, entre les deux activités : on est tout à lui, mais du même coup, il est tout à vous. Et de ce fait même, il peut très bien être destiné à être ingurgité, à partir du moment où il n'y a plus moyen de s'en tirer autrement; c'est la satisfaction d'un besoin vital absolument homogène; il peut aller jusqu'à l'absorption qui fait partie des relations interanimales, qui fait partie des relations d'objet. L'enfant se nourrit, absorbe, dans la mesure où il le peut, sa mère en temps normal. La réciproque est vraie: quand la mère ne peut plus faire autrement, elle se l'envoie derrière la cravate. Et Balint va très loin dans les détails ethnographiques extraordinairement suggestifs. Je ne sais pas s'ils sont exacts, il faut toujours se méfier des rapports, comme on dit, qui viennent de loin. Néanmoins, certains rapports d'ethnographes laissent à penser, par exemple, que dans des périodes de détresse, on ne peut même pas parler de disette, ces sortes de famines atroces qui font partie constamment du rythme de certaines populations restées dans des stades très primitifs, isolées aussi au point de vue communauté dans des pays extrêmes, comme ceux auxquels je viens de faire allusion, ce fait par exemple a été signalé que dans certaines tribus d'Australie on voit des femmes en état de gestation capables, avec cette dextérité remarquable de moyens qui caractérisent certaines manifestations du comportement primitif, de se faire avorter pour se nourrir de l'objet de la gestation ainsi prématurément mis au jour.

Donc la relation enfant-mère est là développée comme étant le point de départ fondamental d'une complémentarité du désir. Disons, pour signaler, illustrer, étiqueter la chose pour votre esprit, encore que ce ne soit pas ça que j'aime le mieux, sur le plan animal, d'une coaptation directe de désirs s'emboitant, se ceinturant l'un l'autre. Et tout le reste qui arrive, les discordances, les béances, ne sont jamais qu'accidents.

C'est là le point de départ. Et en définissant les choses ainsi, il précise quelque chose qui se trouve en contradiction avec un élément essentiel qu'on peut appeler la tradition analytique sur le sujet de ce qu'on peut appeler développement des instincts, c'est-à-dire qu'il va à contredire, à s'opposer à ce qu'on admette, comme on le fait traditionnellement, un stade primitif dit d'autoérotisme.

Ceci est l'autre élément qui met en relief la portée de cette conception. Car, il y a contradiction, distinction essentielle, entre cette façon de concevoir le point de départ, on peut dire initial, qui sera en même temps - vous verrez pourquoi - et restera le pivot de toute la conception des relations d'objet dans le cas de Balint et Alice Balint. Il y a une différence essentielle entre cela et ce qu'admettent, pour toute une part, les textes de Freud, qui admettent, promeu- 352 -

vent, non sans nuances, bien entendu, des nuances très importantes - qui dans les textes de Freud laissent toujours la chose dans une certaine ambiguïté - appelons-la « la conception viennoise » de la conception du développement libidinal, on ne sait pas très bien où l'arrêter, faute justement d'en avoir les moyens théoriques et techniques. Il y a une phase première, que certains limiteront aux six premiers mois, que d'autres essaieront d'étendre très loin et que d'autres reculeront peut-être encore vers une limite plus antérieure; et comme le souligne humoristiquement Balint, il y a toujours un moment où on peut dire

« À ce moment-là la relation d'objet n'est pas encore née »,

par une caractéristique essentiellement négative bien définie. Il y a un moment où la conception viennoise, appelons-la classique, c'est une conception de définition du développement libidinal; il y a une étape où, ce qui n'est pas du tout pareil, le sujet enfantin ne connaît que son besoin, il n'a pas de relation avec l'objet qui le satisfait; il ne connaît que ses sensations, et il réagit sur le plan stimulus-réponse. Pour illustrer ce que comporte cette notion d'autoérotisme, il n'y a pas pour lui de relation essentielle, primaire prédéterminée, il n'y a que le sentiment de son plaisir ou de son non-plaisir. Le monde est pour lui un monde de sensations indifférenciées. Et ces sensations gouvernent, dominent, inclinent son développement. Il vit dans un monde de désirs. On n'a pas à tenir compte de sa relation à un objet, car aucun objet encore pour lui n'existe à ce moment-là.

C'est ce qui est bien marqué dans un des textes de Balint, par référence à un article de Bergler qui soutient cette thèse alors considérée dans le milieu viennois comme classique, et qui rend le milieu viennois particulièrement imperméable à ce qui commençait à surgir dans le milieu anglais, qui consistait à mettre en valeur sous une forme différente de celle de Balint ce qui se développait ensuite dans la théorie kleinienne, à savoir aux premiers éléments traumatiques liés à la notion de bon et de mauvais objet, à toutes ces projections, introjections primitives dont la dialectique aura un rôle si essentiel dans le développement de toute la pensée anglaise, spécialement dans celui de la psychanalyse d'enfants. (Article de Bergler, « Earliest stages », *Intern. Journal of Psychoanal. XVIII,1937, p. 416.)*

Quelles sont les conséquences de cette conception de la relation d'objet ? D'abord posons ceci : il est clair que Balint et ceux qui le suivent, prolongent, annoncent, vont dans le sens d'une vérité. N'importe qui a observé un nourrisson de 15 à 20 jours ne peut pas dire qu'il n'y a pas chez ce sujet *infans* un inté- 353 -

rêt pour des objets électifs. L'idée traditionnelle de l'autoérotisme comme étant un destin primitif de la libido doit être interprétée. Elle a sûrement sa valeur, mais c'est justement ce queje veux essayer de vous montrer, que si nous la prenons sur le plan behavioriste du rapport du vivant avec son Umwelt, elle est démontrée fausse. Il suffit d'avoir un instant considéré un petit enfant dans son premier mois pour voir qu'il y a relation d'objet. Cela ne veut pas dire que la théorie de l'autoérotisme primitif ne réponde pas à quelque chose, mais c'est justement que dans la théorie de la libido on se place dans un autre registre. La théorie de la libido, telle qu'elle a été construite par Freud, est une façon d'aborder ce registre, à savoir la signification de la théorie de la libido qui nous est ainsi donnée à propos de ces développements qui sont en quelque sorte des espèces de dérivations qui se branchent sur la théorie de l'analyse, mais qui représentent nettement par rapport à l'inspiration fondamentale de la théorie de la libido une déviation, mais dans laquelle s'engage pour l'instant une part considérable, majoritaire, du mouvement analytique.

Les conséquences de ce point de départ, là-dessus Balint est tout à fait clair en partant de cette notion de la relation d'objet comme étant définie par la satisfaction d'un besoin auquel l'objet correspond d'une façon fermée, achevée, dans la forme de l'amour primaire, dont le premier modèle est donné par le rapport mère-enfant, il est tout à fait manifeste par le développement de la pensée de Balint lui-même - ce n'est pas nous qui reconstruisons ni qui déduisons - nous voyons ce que ça donne quand on s'embarque dans ce chemin. J'aurais pu vous y amener par une autre entrée. Mais par quelque entrée que vous y entriez, dans cette pensée de Balint, vous retrouverez toujours les mêmes impasses et les mêmes problèmes. Car c'est une pensée cohérente et c'est une chose que nous pouvons... en reprenant le circuit dans un autre sens.

Mais si on part de cette relation d'objet-là, il n'y a aucun moyen d'en sortir, c'est-à-dire que, quels que soient les progrès, les étapes, les franchissements, les stades, les phases, les métamorphoses de la relation libidinale, l'expérience manifestement nous montre qu'elle se produit au cours du développement de l'être vivant.

Si on part de là pour définir la relation d'objet, il n'y a aucun moyen, en faisant évoluer de quelque façon que vous vouliez les nuances, les qualités du désir, en passant de l'oral à l'anal, puis au génital, la relation d'objet sera forcément définie toujours de la même façon, à savoir qu'il faudra bien qu'il y ait un objet pour satisfaire le désir, quelles qu'en soient ses métamorphoses, et que cet objet aura aussi pour fonction de saturer ledit désir. Toute cette consé- 354-

quence que la relation génitale dans ce qu'elle a d'achevé, dans son accomplissement sur le plan instinctuel, est exactement conçue, pensée, enregistrée, et même théorisée de la même façon, d'une façon avouée, je peux retrouver le passage, ceux que ça intéresse le trouveront formulé comme je vous le formule, que ce qui représente la satisfaction génitale achevée est une satisfaction où la satisfaction de l'un, je ne dis pas se soucie de la satisfaction de l'autre, mais se sature en cette satisfaction. Il va de soi que l'autre est satisfait dans cette relation essentielle.

C'est cela l'axe de sa conception du *genital love,* exactement comme du *primary love.* Et ceci il l'écrit, parce qu'il ne peut pas penser les choses autrement; à partir du moment où l'objet est défini comme un objet de satisfaction, comme il est bien clair que cela devient alors beaucoup plus compliqué, que les choses se passent ainsi au niveau du développement adulte, c'est-à-dire au moment où effectivement le sujet humain a à mettre en exercice ses capacités de possession génitale, il devient tout à fait clair, alors, qu'il faut ajouter là une rallonge, si je puis dire, mais que cela n'est jamais qu'une rallonge, à savoir qu'on ne comprend pas d'où cela a surgi. Mais il est clair que cela comporte cette sorte d'initiative du sujet, d'intérêt du sujet, d'aperception d'existence ou, comme il dit, de la réalité du partenaire qui doit soumettre cette réalisation, idéale, mais conçue comme fondamentalement du même ordre.

Il faut, pour qu'il y parvienne, toutes sortes d'aperçus finalistes où le sujet intervient dans une façon beaucoup plus élaborée. Il faut qu'il tienne compte, comme sujet, de l'existence de l'autre sujet, également comme tel; il est tout à fait clair que là, ça ne va pas de soi, il faut qu'il s'occupe et s'intéresse non seulement de la jouissance de son partenaire, mais de toutes sortes d'exigences qui existent autour.

C'est par l'intermédiaire de la notion de réalité de l'autre comme sujet qu'intervient ce qui fait le progrès du *genital love* par rapport au *primary love.* Mais, vous le voyez, c'est simplement lié à une sorte de donnée; c'est comme ça, parce qu'un adulte, c'est beaucoup plus compliqué qu'un enfant. Mais, fondamentalement, l'ordre et le registre de satisfaction sont les mêmes : une satisfaction close à deux où l'idéal est que chacun trouve dans l'autre l'objet qui satisfait son désir.

Voici donc requises toutes sortes de qualités d'appréciation de ces besoins, de ces exigences de l'autre, dont il va falloir savoir d'où il faut les faire sortir. Car, rien ne nous est indiqué de la façon dont, dans le sujet, quand il s'agit de relations libidinales, cette sorte de reconnaissance d'autrui comme tel pourrait être introduite dans ce système fermé de la notion de relation d'objet. Rien ne -355-

peut l'introduire. Et c'est cela qui est tout à fait frappant. Tous ces éléments qu'il appelle : tendresse, idéalisation, tout ce qui est autour de l'acte génital, tout ce que nous pourrions appeler les mirages de l'amour - terme d'autant plus valable dans ce registre que c'est bien en fin de compte de cela qu'il s'agit, s'il s'agit de la saturation du désir et du besoin comme tels - tout cela doit venir de quelque part au moment où nous arrivons au stade du *genital love.* Et là il n'y a qu'à lire le texte de Balint : quand le sujet est arrivé à l'étape de la réalisation génitale, tout cet élément civilisé culturel de la relation avec l'autre dans l'amour achevé doit venir de quelque part. Mais étant donné que la notion fondamentale de la relation d'objet n'a pas bougé par une bonne raison qui est que, quand elle est posée comme ça, on ne peut pas la faire évoluer, rien ne vient introduire à l'intérieur une antinomie qui la fasse apparaître structurée d'une façon différente quand on arrive au niveau génital.

Nous assistons donc à cette chose paradoxale, qui n'est pas paradoxale, car elle est suggérée, voire imposée par l'expression, quand on est parvenu au niveau génital, tout cet élément que j'appelle: mirage d'idéalisation, de tendresse, toute la carte du tendre de l'amour, quelle est son origine ? Il ne peut pas dire autre chose, parce que la clinique le démontre, mais c'est là qu'apparaît la déchirure, immédiate, de haut en bas de son système, c'est qu'il dit: « L'origine de tout cela est prégénitale. » C'est-à-dire qu'une fois qu'on est avancé à ce stade de développement qui est le génital, il est forcé d'aller rechercher dans une antériorité sa conception du *primary love,* exclure tout ce qui vient au moment du génital se composer avec la satisfaction du désir génital pour donner sa forme achevée à cette relation à l'autrui extrêmement complexe, riche, élaborée, qui est en effet normalement exigible dans la relation interhumaine qui s'appelle non pas simplement la copulation, mais l'amour.

Il est donc forcé d'avoir une conception de ce qui est prégénital dans ce qui est en train de se développer comme étant essentiellement dominé, pris sous l'accent d'un *primary love,* c'est-à-dire d'une relation objectale, purement close sur elle-même dans une satisfaction réciproque de deux objets l'un par l'autre, qui ne comporte aucune intersubjectivité. Et puis quand il arrive au génital, où il faut bien que là l'intersubjectivité soit manifestement exigible, à partir de cette relation d'objet, comme rien ne peut faire que rien ne soit plus exigible dans l'acte génital de la relation d'objet, il fait ressurgir des fantaisies du prégénital tout ce qui vient s'y ajouter pour composer comme une relation intersubjective, riche et nuancée.

C'est ça la contradiction de sa doctrine, c'est qu'il conçoit le prégénital -356-

comme formé par une relation d'objet disons animale, et dans laquelle l'objet est comme tel dans un absolu *unselfishness,* c'est ce qui caractérise tout ce qu'il qualifie dans son premier développement de relation d'objet primitive. L'objet n'est pas *selfish,* c'est-à-dire qu'il n'est pas sujet. Le terme n'est pas formulé, mais les formules même qu'il emploie montrent bien de quoi il s'agit. C'est la subjectivité. La *selfishness,* c'est de penser que l'autre est un *self.* Il dit : dans le prégénital, il n'y a absolument pas de *self,* hors de celui qui vit; l'objet est là pour saturer ses besoins. Et quand on arrive au niveau de la relation génitale, comme on ne peut pas sortir de cette notion ainsi définie de la relation d'objet, il n'y a aucun moyen de la faire progresser, car le désir a beau changer, l'objet sera toujours quelque chose de complémentaire au désir. Et il est alors amené par une sorte de béance que rien ne peut combler, mais qu'il est bien forcé quand même de faire entrer dans son système, parce que en effet l'expression qui le montre c'est ceci, fait parfaitement sensible qu'on voit se trahir dans l'expérience analytique, que justement tout ce qui vient enrichir l'expérience en tant qu'intersubjective, qui tient compte de la *selfishness* de l'autre, vient justement de ce stade prégénital dont il l'a exclu précédemment; il y est forcé, car l'expérience le montre, c'est de là que ceci tire son origine; mais il est incapable d'expliquer cette contradiction. Et c'est là, sur le seul plan de l'énoncé théorique, que l'on voit dans quelle impasse on est engagé en prenant sous un certain registre la relation d'objet.

LANG - Il me semble qu'il y a une autre contradiction, qui se voit aussi dans l'exposé que vous avez fait, par les termes que vous avez employés. C'est, dans ce monde fermé qu'il décrit au début, primary *love,* une contradiction interne qui se manifeste également et qui tient à ce fait qu'il y a une confusion complète et systématique entre le besoin et le désir; vous avez d'ailleurs employé vous-même, pour préciser sa pensée, tantôt un terme, tantôt l'autre. C'est peut-être en portant son attention sur ce point-là qu'on verrait où est la faille.

Il y a une question que je voudrais poser. Est-ce qu'il emploie, lui aussi, indifféremment les deux mots de besoin et de désir? Car vous avez souligné au début que le désir ne peut pas apparaître, il n'y a pas de point d'émergence du désir dans ce monde fermé.

LACAN - Il emploie alternativement les deux... Le fondement de la pensée, c'est *need,* besoin, et c'est accidentellement, dans les manques, que le *need* se manifeste en *wish.* Or, c'est bien de cela qu'il s'agit. Est-ce que le *wish* humain est simplement le manque infligé au *need ?* Est-ce simplement que le désir ne sort que de la frustration ? C'est de cela qu'il s'agit.

-357-

Eh bien, il y a là quelque chose qui implique qu'on est emmené tellement loin dans le sens d'une sorte de pathogénie essentiellement frustratrice de tout ce qui se passe dans l'analyse. On nous a amené de toutes sortes de côtés de l'horizon, et d'une façon combien moins cohérente que dans la pensée d'un Balint, on nous a tellement amené au premier plan les complexes de dépendance, etc., et la frustration primaire, secondaire, primitive, compliquée, etc., l'élément frustratoire comme étant le registre essentiel dans lequel nous arrivons à penser l'analyse - qu'il faut vraiment un instant se détacher de cette fascination, rappeler certaines choses absolument fondamentales, pour retomber sur ses pieds.

C'est ce que je vais quand même essayer de vous rappeler maintenant.

Il y a quelque chose que l'analyse nous a appris : que si nous avons découvert et notamment fait une conquête positive dans l'ordre du développement libidinal, c'est précisément que, disons-nous, *l'enfant est un pervers,* et même un *pervers polymorphe,* qu'avant l'étape de normalisation génitale qui tourne, par sa première ébauche, autour du complexe d'Oedipe, l'enfant est livré à toute une série de phases qu'on qualifie ou connote du terme de « pulsions partielles » et qui sont les premiers types de relations libidinales au monde.

C'est justement sur cette ébauche que nous sommes en train d'appliquer la notion de relation d'objet qui est implicite dans tout un registre, qui est, si vous voulez, prise dans son champ le plus vaste, la notion de Lang à cet endroit est extrêmement féconde, prise dans la notion de frustration ou de non-frustration.

Qu'est-ce que l'expérience de la perversion? Car, enfin, si nous appelons l'enfant *pervers polymorphe,* ça veut bien dire quelque chose. Nous partons d'une expérience qui donne un premier sens à ce terme de perversion. Il faut tout de même se rapporter à ceci; l'expérience analytique est partie d'un certain nombre de manifestations cliniques parmi lesquelles les perversions, et quand on introduit dans le prégénital les perversions, il faut se rappeler ce que ça veut dire là où on les voit d'une façon claire et dégagée.

Est-ce dans la phénoménologie de la perversion, pour prendre cet exemple, pour autant qu'il se rapporte à cette phase prégénitale ? Est-ce même dans la phénoménologie de l'amour, sous sa forme la plus satisfaisante entre deux sujets ? Est-ce que c'est la notion de relation d'objet telle que nous venons de la mettre en valeur, à travers les exposés de Balint, qu'il s'applique ?

Eh bien, là, il est tout à fait clair que c'est exactement le contraire, à savoir qu'il n'y a pas une seule forme, pour commencer par là, de manifestations perverses qui n'implique, pour être soutenue dans sa structure même - je veux dire à chaque instant de son vécu - cette relation intersubjective.

Pour la relation voyeuriste, exhibitionniste, laissons-là de côté, c'est trop facile à démontrer. Mais prenons comme exemple la relation sadique. En regardant de façon limitée un cas aussi particulier que vous voudrez, quelle que soit la forme dans laquelle vous vous engagez dans le vécu de l'expérience sadique, que ce soit une forme imaginaire, que ce soit une forme clinique paradoxale, dans laquelle vous pénétrez... Il y a une chose qui est tout à fait certaine, c'est que la relation proprement sadique ne se soutient que pour autant que l'autre est juste à la limite où l'autre reste un sujet. C'est-à-dire qu'au moment où la souffrance déborde, l'inflexion de la souffrance où l'autre ne devient plus rien qu'une chair qui réagit, une forme de mollusque, dont on titille les bords et qui palpite, il n'y a plus de relation sadique, il peut en sortir quelque chose qui, selon le plus ou moins d'authenticité ou d'ampleur des réalisations dont est capable le sujet sadique, s'arrêtera là, sous une forme tout d'un coup de vide, de béance, de creux. Mais la relation sadique implique que ce qui est manié dans la relation entre les deux sujets soit quelque chose qui accroche le consentement du partenaire, consentement au sens de l'acceptation la plus large; c'est du consentement, de la liberté, de l'aveu de l'humiliation du partenaire qu'il s'agit. Et la preuve en est encore plus manifeste dans les formes qu'on peut appeler bénignes : il est vrai ainsi que la plupart des manifestations sadiques restent plutôt à la porte de l'exécution qu'elles ne semblent au contraire se pousser jusqu'à leur extrême; et c'est justement dans toutes sortes d'éléments qu'on peut qualifier de l'attente de l'autre, de la peur de l'autre, de la pression, de la menace exercée, de l'observation des formes plus ou moins secrètes de ce que j'appellerai tout à l'heure le consentement de l'autre, de sa participation au jeu, qu'il s'agit.

Vous savez combien, sous forme de perversions, reste la plus grande part de la somme clinique que nous connaissons sur le plan d'une sorte d'exécution ludique, qui implique cette sorte de correspondance chez le sujet, qui n'est pas celle de la correspondance d'un sujet soumis à un besoin, mais d'un sujet qui participe au mirage du jeu par l'identification au sujet, de même que le sujet s'identifie à l'autre dans ce jeu. L'intersubjectivité est la dimension essentielle.

Ceci a été exprimé - et je ne peux pas ne pas me référer à l'auteur qui l'a le plus magistralement décrit dans des pages qui font partie d'une oeuvre qu'on peut philosophiquement faire tomber sous le coup de toutes sortes de critiques, mais qui assurément, dans cette partie de phénoménologie, a atteint, ne serait-ce que par son talent et son brio, à quelque chose de tout à fait spécialement convaincant - je fais allusion à cette phénoménologie de l'appréhension de la connaissance d'autrui qui est dans la seconde partie de L'Être *et le Néant* de -359-

Jean-Paul Sartre. Ceci y est admirablement mis en valeur. L'auteur fait tourner toute sa démonstration autour du phénomène fondamental qu'il appelle le *regard.* L'objet humain - dans ce qu'il s'originalise d'une façon tout à fait particulière dans le champ de mon expérience humaine - se distingue absolument, originellement, *ab initio,* de tout mon champ d'expérience, il n'est absolument assimilable à aucun autre objet perceptible en ce qu'il est un objet qui me regarde. Là-dessus, Sartre met toutes sortes d'accents extrêmement fins : ce regard dont il s'agit n'est absolument pas possible à confondre avec le fait, par exemple, que je vois ses yeux. Je peux me sentir regardé par quelqu'un dont je ne vois pas même les yeux, et même pas l'apparence, mais que quelque chose me signifié comme pouvant être là; par exemple, cette fenêtre, s'il fait un peu obscur, et si j'ai des raisons de penser qu'il y a quelqu'un derrière, il y a là d'ores et déjà un regard et comme tel, comme sujet, je me modèle, et à partir du moment où ce regard existe,) e suis déjà quelque chose d'autre qui consisterait en ce que dans cette relation avec autrui, je me sens moi-même devenir pour le regard d'autrui un objet. Mais, dans cette position qui est réciproque, lui aussi sait que je suis un objet qui me sais être vu. Toute cette phénoménologie de la honte, de la pudeur, du prestige, cette peur particulière engendrée par le regard d'autrui, est admirablement décrite. Et je vous conseille de vous y reporter, dans l'ouvrage de Sartre. C'est une lecture absolument essentielle pour un analyste; surtout au point où nous en venons d'oublier ce registre de l'intersubjectivité, ici dans une forme littéralement tissée à l'intérieur d'un certain registre d'expérience où vous devez tout de suite reconnaître le plan que je vous apprends ici toujours à distinguer comme étant justement le plan de « l'imaginaire ».

Observez bien que si nous nous suspendons dans ce plan qui est celui d'une série de manifestations qu'on appelle perverses nous obtenons là quelque chose, toute une série de nuances, qui sont loin de se confondre avec ce que je vous apprends à mettre au pivot de la relation symbolique, c'est-à-dire le plan de la reconnaissance.

Il faudrait insister sur certains caractères de cette zone relationnelle qui se fait autour de ce pivot de l'autre comme regard. Vous avez déjà pu voir que ce sont des formes extrêmement ambiguës : ce n'est pas pour rien que j'ai parlé de la honte. Si nous allions dans le sens du prestige, nous verrions en fait qu'à analyser les choses d'une façon plus fine, ce sur quoi nous tomberions, si nous voulons nous maintenir strictement sur ce plan de la seule action du regard d'autrui, ce sont des formes dérisoires du prestige : le style qu'il manifeste chez les enfants, cette espèce de forme d'excitation...

Un ami me racontait une anecdote, à propos de cette sorte de *joke* qui précède les courses de taureaux, à quoi l'on fait participer des maladroits, en Espagne. Il m'a décrit une scène extraordinairement belle, où la foule est saisie de cette sorte de sadisme collectif où vous allez voir jusqu'où va l'ambiguïté dans ces sortes de manifestations. On avait fait défiler un de ces demi-idiots; dans des circonstances pareilles, on les revêt des plus beaux ornements du matador, et il défilait sur l'arène avant qu'entrent ces petites bêtes qui participent à ces sortes de jeux qui consistent à leur sauter dessus, mais qui ne sont pas complètement inoffensives. Et la foule de s'écrier: « mais lui, là, qui est si beau! » Le personnage entre dans une sorte de panique, avec sa demi-idiotie, bien dans la tradition des grands jeux de cour de l'antique Espagne, et commence à se récuser. Les camarades disent : « Vas-y, tu vois, tout le monde te veut. » Tout le monde prend part au jeu. La panique du personnage augmente; il se refuse, il veut se dérober. On le pousse hors des barrières. Et, finalement, le balancement, la bascule se produit, d'une façon absolument totale : le personnage, tout d'un coup, se dégage de ceux qui le poussent à entrer dans le jeu, et, selon cette espèce d'insistance écrasante des clameurs du peuple, il écarte tout le monde et se substitue tout d'un coup en cette sorte de héros bouffon, qui, impliqué dans la structure de la situation, s'en va avec toutes les caractéristiques de l'attitude sacrificielle - à ceci près que ça reste quand même du plan de la bouffonnerie - au-devant de la bête, et se fait d'ailleurs immédiatement et radicalement étendre sur le sol, et on l'emporte!

Cette scène absolument sensationnelle me parait définir la zone ambiguë de cette relation dont l'intersubjectivité est essentielle. Et vous pourriez presque dire que là l'élément symbolique, la pression de la clameur, joue un rôle, essentiel, en quelque sorte quasi annulé par le caractère de phénomène de masse qu'elle prend en cette occasion; l'ensemble du phénomène est ramené à ce niveau d'intersubjectivité qui est celui que j'essaie de vous définir comme étant celui d'une série de manifestations que provisoirement nous connotons comme perverses.

Mais, on peut aller plus loin. Et Sartre - ce n'est pas pour rien que j'ai avancé mon auteur, car je crois que l'analyse de Sartre, là, va très loin - va plus loin, et donne de la phénoménologie de la relation amoureuse en elle-même un développement, une structuration qui me parait absolument irréfutable. je ne peux pas vous la refaire tout entière, parce que, là, il faudrait que je passe par toutes les phases de la dialectique du pour-soi et de l'en-soi. Il faut vous donner un peu de peine et vous reporter aux auteurs.

-361-

Mais le niveau, l'étage où Sartre essaie de serrer la dialectique de l'amour dans sa forme aiguë, concrète, et aussi achevée, il le fait très justement remarquer, ce que dans le vécu de l'amour nous exigeons de l'objet dont nous désirons être aimé, ce n'est pas ce qu'on pourrait appeler un engagement complètement libre; nous ne sommes aimés qu'en raison du pacte initial, de ce « tu es ma femme», ou «tu es mon époux» auquel je fais souvent allusion quand je vous parle du registre symbolique. Il est bien certain qu'il y aurait là quelque chose qui dans son espèce d'abstraction cornélienne n'aurait vraiment rien pour saturer nos réelles et fondamentales exigences, ce que Sartre fait observer dans le registre de sa dialectique de l'en-soi et du pour-soi, et spécialement de la liberté dans son rapport avec cette sorte d'engluement corporel où s'exprime la nature du désir quand il est référé à ce plan de la liberté. C'est bien de cela qu'il s'agit. Nous voulons devenir pour l'autre cette sorte d'objet qui ait pour lui cette même valeur de limite qu'a par rapport à sa liberté son propre corps. Nous voulons devenir pour l'autre ce en quoi non seulement sa liberté s'aliène - sans aucun doute il faut que cette liberté intervienne 'et l'engagement bien sûr est un élément essentiel de notre exigence d'être aimé - mais il faut que ce soit beaucoup plus qu'un simple engagement libre. Il faut que ce soit une liberté qui accepte elle-même de se renoncer pour désormais être vraiment limitée à tout ce que peuvent avoir de captif, de capricieux, d'imparfait, voire d'inférieur les chemins dans lesquels l'entraîne cette captivation par cet objet que nous sommes nous-même.

Ceci, je crois qu'on ne peut pas ne pas le voir en étant absolument essentiel, ce fait de devenir par notre contingence, notre existence particulière dans ce qu'elle a de plus charnel, de plus limitatif pour nous-même et notre propre liberté, la limite consentie et la forme d'abdication de la liberté de l'autre, c'est là ce qui montre phénoménologiquement, ce qui situe l'amour dans sa forme vécue, même concrète, exigible, *genital love,* comme disait tout à l'heure notre bon ami Balint. C'est ce qui justement l'institue dans cette zone intermédiaire, ambiguë, entre le symbolique et l'imaginaire, mais toute prise et engluée, elle aussi, dans ce domaine de l'imaginaire, dans cette intersubjectivité imaginaire, qui est celle sur laquelle je désire ainsi centrer votre attention; mais dont vous voyez aussi combien, dans sa forme achevée, l'amour exige la participation de ce registre du symbolique, qui est justement ce que j'appelle le changement liberté - pacte, car ce plan-là s'incarne - dans quoi ? - dans la parole donnée. Vous voyez donc là s'étager toute une zone où vous pourrez distinguer des plans de ce que nous appelons, dans notre langage souvent imprécis, « identifi- 362 -

cations», avec toute une gamme de nuances, tout un éventail de formes qui jouent entre l'imaginaire et le symbolique, et qui est le plan dans lequel nous déplaçons toute notre expérience.

Mais vous voyez aussi du même coup que nous ne pouvons - tout à l'inverse de la perspective de Balint, au contraire, et c'est beaucoup plus conforme à notre expérience - que partir d'une intersubjectivité radicale, fondamentale, à savoir de l'admission totale du sujet par l'autre sujet, comme tels, pour en avoir rétrospectivement - je veux dire *nachträglich* - c'est-à-dire en partant de l'expérience adulte présente jusqu'à tout ce que nous pouvons supposer des expériences originelles, en étageant les dégradations, sans pouvoir plus que lui sortir jamais du domaine de l'intersubjectivité.

En d'autres termes, pour autant que nous restons dans le registre analytique, il faut que nous admettions l'intersubjectivité jusqu'à l'origine. Il n'y a pas de transition entre les deux registres, entre les relations d'objet à objet comme deux termes extrêmes, que ce qu'on a dans la dialectique du désir animal, ou dans l'autre registre, celui de la reconnaissance du désir, ce qui est exactement le second degré.

Si nous partons de là, nous devons, depuis le départ, savoir jusqu'où se dégrade, mais en même temps d'où part cette propriété de l'intersubjectivité essentielle. Il n'y a pas de possibilité de la faire surgir à un moment où on part d'une hypothèse de départ de l'intersubjectivité. Il faut savoir où est l'intersubjectivité à l'origine même, là où elle n'est pas manifeste. Mais elle ne peut qu'être au début, puisqu'elle doit être à la fin. Et c'est bien ce que l'expérience montre, à savoir que si la théorie analytique a qualifié de pervers polymorphe tel ou tel mode ou symptôme du comportement de l'enfant, c'est précisément dans ce registre, et pour autant qu'elle implique cette dimension de l'intersubjectivité imaginaire que j'ai essayé de vous faire saisir tout à l'heure, dans cette espèce de double regard, qui fait que je vois que l'autre me voit, et que tel ou tel tiers intervenant me voit vu. Il n'y a jamais simple duplicité de terme. Ce n'est pas seulement que je vois l'autre, c'est que je le vois me voir, et que le voyant me voir, ceci implique le troisième terme, à savoir qu'il sait que je le vois. Le cercle est fermé. Il y a toujours trois termes, même s'il n'y a pas trois termes présents.

Et alors, qu'est-ce que ça veut dire? Est-ce que ça veut dire que ce que nous appelons la perversion polymorphe chez l'enfant est vécue avec cette richesse sensible dont nous pouvons dire, par son intermédiaire chez l'adulte, que la perversion est en somme un mode de l'exploration privilégiée d'une certaine possibilité existentielle de la nature humaine, d'un certain déchirement interne qui est cette béance par où a pu aussi entrer tout ce monde supranaturel du symbolique ? -363-

Que tout ce qui fait la valeur qualitative de la perversion vécue chez l'adulte nous devions, comme on dit, la projeter chez l'enfant ? Est-ce que ça veut dire ça ? Mais bien sûr que non.

En d'autres termes, la question que je vous pose est celle-ci : devons-nous chercher chez l'enfant cette intersubjectivité fondamentale, si elle est celle que nous voyons être constitutive de la perversion chez l'adulte ?

Eh bien, non. Ce qui frappe, par exemple, les auteurs en question quand ils nous parlent de l'enfant, ce sur quoi ils s'appuient pour nous parler de cet amour primaire, qui ne tient aucun compte de la *selfishness* de l'autre, ce sont des mots comme ceux-ci, qui sont bien connus; même l'enfant qui aime le mieux sa mère lui dit froidement: « quand tu seras morte, maman, je prendrai tes chapeaux »... ou n'importe quoi; ou « quand grand-papa sera mort »... Cette sorte d'adulation si aisée de l'autre dans le discours de l'enfant, qui nous paraît, à nous adultes, dans ce malentendu qui fait de l'enfant cet être divin à peine concevable, dont les sentiments nous échappent quand nous tombons sur des phénomènes aussi paradoxaux, et qu'on essaie alors de résoudre en le projetant, à la bonne façon, d'ailleurs, de l'éternelle façon: quand les hommes ont à résoudre la question du transcendant, quand ils ne comprennent plus, ils pensent que c'est un dieu ou un animal; et on les prend beaucoup trop pour des dieux pour l'avouer, alors on les prend en termes d'animalité. Et c'est ce que fait Balint en pensant que l'enfant n'a véritablement aucune espèce de reconnaissance de l'autre objet, si ce n'est par rapport à son besoin.

C'est une erreur absolument totale.

Et ce simple exemple du « quand tu seras mort... », que l'enfant dit si aisément, nous montre le point où l'intersubjectivité fondamentale, celle que nous devons retrouver dès l'origine, se manifeste effectivement chez l'enfant, c'est justement le fait qu'il peut se servir du langage. Et c'est juste ce qu'a dit l'autre jour Granoff, qu'on pressent la place de ce que je vous... l'enfant avec ses premiers jeux d'occultation de l'objet manifeste cette sorte de capacité qu'il a évoquée, je ne dis pas d'appeler, la présence dans l'absence, et de rejeter l'objet dans la présence. Mais justement c'est ce que méconnaît Balint, c'est que c'est là phénomène de langage. Il ne voit alors qu'une chose, c'est qu'il ne tient pas compte de l'objet, c'est ce qui lui parait important. Mais ce qui est important, ce n'est pas qu'il ne tienne pas compte de l'objet, mais qu'il soit capable, en tant que petit animal humain, de se servir de cette fonction symbolique grâce à laquelle, comme je vous l'ai expliqué, nous pouvons ici faire entrer les éléphants, quelle que soit l'étroitesse de la porte. L'intersubjectivité est d'abord donnée avec le -364-

maximum d'accent dans le registre du maniement du symbole. Et ceci dès l'origine. Et c'est justement à partir de là que se produit, d'une façon de plus en plus compliquée, cette sorte d'incarnation du symbolique dans le vécu imaginaire, qui modèle ensuite d'une certaine façon toutes les inflexions que, dans le vécu de l'adulte, peut prendre cette sorte d'engagement imaginaire de captation, de fixation, tout ce qui d'abord est parti de cette possibilité de nommer qui est à la fois destruction de la chose et passage de la chose à cet autre plan qui est le plan symbolique, et grâce à quoi le registre proprement humain s'installe.

La relation est intersubjective, essentiellement. Et, à négliger cette dimension, on tombe dans le registre de cette relation d'objet d'où il n'y a pas moyen de sortir, et qui nous amène à des impasses théoriques tout autant que techniques. Comme j'essaie de vous le montrer.

Est-ce que j'ai au moins assez bien fermé ce matin une boucle pour que je puisse vous laisser là ?

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas une suite.

Ceci se résume, pour ceux qui voudraient un grossier schéma. Pour l'enfant, il y a d'abord symbolique et réel, contrairement à tout ce qu'on croit, et que tout ce que nous voyons se composer s'enrichir, se diversifier dans le registre de l'imaginaire doit d'abord partir d'une prédominance essentielle de ces deux pôles. Si cela vous paraît étonnant, si vous croyez que l'enfant est plus captif de l'imaginaire que du reste, dans un certain sens, je dirai que vous avez raison, parce que l'imaginaire naturellement est là. Mais justement il nous est absolument inaccessible. Il ne nous est accessible qu'à partir de ses réalisations beaucoup postérieures chez l'adulte. Et quand nous cherchons à voir ce que nous pouvons évoquer, ce par quoi nous pouvons atteindre réellement d'une façon analytique, correcte, le passé, le vécu, l'histoire de notre sujet, ce que nous aurons à voir comme comportement infantile, enfantin dans l'analyse, ce n'est pas ce que très confusément, maladroitement, quelqu'un comme celui que vous entendiez hier soir nous représente comme étant le comportement, les roupillades, les tripotages du sujet pendant l'analyse; si nous devons en sortir quelque chose - et nous le faisons, que nous le sachions ou non -, c'est le langage enfantin chez l'adulte. je vous le démontrerai la prochaine fois.

Dans cet article de Ferenczi, vous verrez qu'il a vu magistralement l'importance de cette question : qu'est-ce qui fait participer l'enfant à l'intérieur de l'adulte dans une analyse ? quelle part devons-nous lui donner? Qu'est-ce qui en sort d'utilisable ? C'est tout à fait clair: ce qui est verbalisé d'une façon irruptive dans l'analyse.

366

LEÇON XIX 9 JUIN 1954

Je vous ai laissés, la dernière fois, sur l'amour primaire, primary *love,* la relation duelle, qui constitue essentiellement, et sur lequel cette théorie arrive à mettre l'accent dans la relation analytique elle-même, c'est-à-dire cette two *bodies'psychology,* comme s'exprime avec beaucoup de rigueur Balint. Je pense que vous avez compris ce que je vous ai montré, je le résume, à quelle impasse on aboutit, à faire de cette relation imaginaire comme harmonique saturante essentiellement du désir naturel, cette relation a un objet qui est un objet de satisfaction, à quelle impasse on aboutit si on en fait la notion centrale de cette relation duelle.

J'ai essayé de vous le démontrer dans la phénoménologie de la relation perverse comme telle. J'ai mis l'accent sur le sadisme et la scoptophilie. J'ai laissé de côté, parce qu'elle est une étude infiniment nuancée, à la lumière de ces remarques, dans l'ordre de ce registre, la relation homosexuelle; car c'est précisément à approfondir cette face de la relation intersubjective imaginaire, telle que je vous en ai montré la dernière fois, et que je vais vous répéter ce qui constitue essentiellement son incertitude, son équilibre instable, le caractère essentiellement critique, c'est à l'approfondir que toute une face de la phénoménologie de la relation homosexuelle peut être éclairée. Mais ceci mériterait une étude tout à fait particulière.

Ce point autour duquel j'ai fait tourner l'étude de cette relation intersubjective comme telle, sur le plan de l'imaginaire, je l'ai mis dans la fonction, dans le phénomène, au sens propre, du regard. Le regard, je vous l'ai dit, n'est pas simplement quelque chose qui se situe au niveau des yeux, quelqu'un qui vous -367-

regarde. C'est une dimension constitutive d'une relation comme telle qui ne suppose même pas forcément l'apparition de ces yeux, qui peuvent être aussi bien masqués, supposés par le regard. Dans le regard apparaît justement cet X... que nous voyons, et qui n'est pas forcément la face de notre semblable, mais aussi bien la fenêtre derrière laquelle nous supposons qu'il nous guette; dans l'objet qu'il est, au-delà de l'objet qu'il n'est pas, apparaît au contraire l'objet devant quoi il devient objet.

Je vous ai introduis dans l'expérience de cette relation que j'ai prise, choisie comme élective, pour vous démontrer cette dimension, celle du sadisme. Je vous ai montré que, dans le regard de l'être que je tourmente, je dois soutenir mon désir, en somme, par un défi, un challenge de chaque instant. S'il n'est pas au-dessus de la situation, s'il n'est pas glorieux, si je puis dire, ce désir choit dans la honte. Aussi bien est-ce vrai aussi de la relation scoptophilique. Et je vous rappelle cette analyse de Jean-Paul Sartre, de celui qui est surpris en train de regarder, pour lequel effectivement toute la couleur de la situation change du fait de cette surprise. C'est qu'à ce moment-là, dans ce moment de virage, et qui est un virage total, un renversement de la situation, qui tient exactement à ce rien que je ne soutienne pas par une sorte de triomphe qui doit s'imposer une situation dans laquelle je suis surpris. Il tient à ce renversement de cette situation que je devienne une pure chose, un maniaque. La perversion ne se définit pas simplement comme atypie, aberrance, anomalie par rapport à des critères sociaux, contraire aux bonnes mœurs, mais bien entendu, il y a aussi ce registre, ou à des critères naturels, à savoir qu'elle déroge d'une façon plus ou moins accentuée à la finalité reproductrice de la conjonction sexuelle. Mais elle est autre chose dans sa nature. Ce n'est pas pour rien qu'on a dit d'un certain nombre de ces penchants pervers qu'ils sont *d'un désir qui n'ose pas dire son nom.* On touche là à un registre essentiel. En fait, c'est bien justement déjà à la limite de ce registre de la reconnaissance qui la fixe, la situe, la stigmatise comme perversion. Mais structuralement, intimement, la perversion comme telle, telle que je vous la délinée dans ce registre imaginaire, à ceci qu'elle ne peut s'exercer, se soutenir que dans un statut précaire qui à chaque instant et de l'intérieur est contesté pour le sujet lui-même, insoutenable, fragile, à la merci de ce renversement, de cette subversion dont je vous parlais tout l'heure, et qui fait penser à ce type de changement de signe qu'on adjoint dans certaines fonctions mathématiques, au moment où on passe d'une valeur de variable à la valeur immédiatement suivante, le corrélatif passe du plus au moins l'infini d'un moment à l'autre.

C'est cette incertitude fondamentale de la relation perverse qui ne trouve à s'établir dans aucune action satisfaisante, qui fait justement une face du drame de l'homosexualité. je vous le dis. je ne peux pas m'y étendre aujourd'hui. je vous l'indique. C'est dans la triade de ces trois registres fondamentalement groupés et développés dans la dialectique du narcissisme: scoptophilie, sadisme et homosexualité.

Mais c'est aussi cette structure qui donne à la perversion sa valeur d'expérience approfondissante de ce qu'on peut appeler, au sens plein, la passion humaine, c'est-à-dire ce en quoi, pour employer le terme spinozien, l'homme exerce, et l'homme est ouvert - non pas au sens fécond du terme ouverture essentielle du monde de la vérité - à cette sorte de division d'avec lui-même qui structure cet imaginaire qui vise, entre O et O', la relation spéculaire.

Elle est approfondissante, en effet, en ceci que, dans cette béance du désir humain, toutes les nuances, j'ai fait allusion à un certain nombre, la dernière fois, qui s'étagent de la honte au prestige, de la bouffonnerie à l'héroïsme, toutes ces nuances apparaissent qui font que ce désir humain est en quelque sorte tout entier exposé, au sens le plus profond du terme, au désir de l'autre et qui fait que, sur le plan de ce désir intersubjectif, imaginaire - souvenez-vous de cette prodigieuse analyse de l'homosexualité qui se développe dans Proust sur le plan du mythe d'Albertine. Peu importe que ce personnage soit féminin, la structure de la relation est éminemment homosexuelle. - Et jusqu'où va l'exigence de ce style de désir, qui ne peut se satisfaire que d'une captation inépuisable du désir de l'autre, poursuivi, si vous vous en souvenez, jusque dans ses rêves par les rêves de l'autre! Ce qui implique à chaque instant une sorte d'entière abdication du désir propre du sujet. C'est dans ce miroitement, et je l'entends dans le sens du miroir aux alouettes qui à chaque instant fait le tour complet sur lui-même, dans ce renversement, se poursuivant à chaque instant, s'entretenant lui-même, poursuite épuisante d'un désir de l'autre qui ne peut jamais être saisi comme le désir propre du sujet, le désir propre du sujet n'est jamais que le désir de l'autre, que réside le drame de cette passion jalouse, si bien analysée par Proust, qui est aussi une autre forme de cette relation intersubjective imaginaire.

Qu'est-ce qu'il y a donc au fond de cette relation, qui n'est en quelque sorte saisissable à chaque instant qu'à la limite et dans ces renversements mêmes dont le sens, en somme, s'aperçoit dans un éclair ? Cette relation qui n'est soutenable d'une part que de sujet à sujet, et suppose à chaque instant d'être instabilité extrême, qui ne se soutient que par l'anéantissement ou de l'autre ou de soi-même comme désir ? C'est-à-dire, réfléchissez bien, que chez l'autre et chez soi-369-

même cette relation dissout l'être du sujet, du sujet de l'autre, de ce propre sujet, dans la forme où chez l'autre sa réduction à être un instrument du seul sujet qui reste, à savoir pour soi-même de la position de soi-même comme une idole offerte au désir de l'autre.

Le désir pervers a cette propriété d'avoir à sa limite l'idéal en fin de compte d'un objet inanimé. Mais non seulement il ne peut pas s'en contenter, de cet idéal réalisé, mais, dès qu'il le réalise, il perd cet objet au moment même où il rejoint cet idéal. Son assouvissement est ainsi condamné par sa structure même à se réaliser avant l'étreinte par, ou bien l'extinction du désir, ou la disparition de l'objet. Je souligne « disparition » parce que vous trouvez dans des analyses comme celle-là la clef et la clef secrète de ce quelque chose que tels analystes, non sans valeur, sans rigueur, même une certaine densité dans ce qu'on sent qu'ils approchent, par le besoin qu'ils ont de compléter par exemple certains registres de vocabulaire de l'analyse de cette disparition de l'objet. C'est *l'aphanisis* dont parle Jones quand il essaie de voir au-delà du complexe de castration quelque chose qu'il touche dans l'expérience de certains traumas infantiles.

Nous nous perdons là dans une sorte de mystère... Nous ne retrouvons pas par ailleurs dans cet élément structural, fondamental, qui définit une zone, un plan de relations intersubjectives et qui est proprement le plan de l'imaginaire.

En fin de compte, toute une partie de l'expérience analytique n'est rien d'autre que cela: l'exploration de ces culs-de-sac de l'expérience imaginaire avec des prolongements qui ne sont pas innumérables, qui sont limités en nombre, qui ne reposent sur rien d'autre que sur un certain nombre de dimensions de la structure somatique même, du corps en tant qu'il apparaît comme corps et qui définit comme tel une topographie concrète. Ce n'est pas pour rien que j'ai spécialement évoqué trois registres aujourd'hui, comme il y a trois dimensions qu'inversement, c'est dans son histoire, à la limite du terme histoire, à savoir dans son développement, que paraissent certains moments féconds, temporalisés, qui sont les différentes étapes possibles, différents styles de frustration, qui sont définis et qui définissent comme une sorte de négatif du développement, et non pas comme développement à proprement parler, comme aussi les creux, les failles et les béances apparus dans ces développements, qui définissent ces moments féconds, développés, signalés, repérés dans un registre, développementalement historique [...], comme l'écrit Freud lui-même. Aussi bien, c'est en approfondissant ceci que quelque chose toujours défaille dans le discours analytique, quand on vous parle de la frustration, qui est précisément ce qu'on laisse toujours échapper, en raison de je ne sais quelle pente naturaliste du langage, -370-

quand l'observateur fait l'histoire naturelle même de son semblable, il omet de vous signaler qu'au moment où le sujet, si prématuré soit-il, ressent un mauvais objet, ce n'est pas simplement quelque chose que nous objectivons chez ce sujet sous la forme d'une sorte de détournement de l'acte qui l'unit à cet objet d'aversion animale [...] le mauvais objet est ressenti, lui-même, comme frustration; la frustration est ressentie dans l'autre [...]

La notion de ce que nous pouvons appeler relation mortelle, cette relation est structurée par ces deux versants, ces deux abîmes où : soit le désir s'éteint, soit l'objet disparaît. Elle est structurée par une relation réciproque d'anéantissement. C'est ce qui rend pour nous utile ce repère de la dialectique du maître et de l'esclave. Vous voyez qu'à maint tournant je suis obligé soit de m'y référer, de la réexpliquer, soit de la réintroduire jusqu'à un certain point. Le seul fait que je n'ai pas pu la prendre et la développer devant vous ne peut faire qu'elle soit considérée comme épuisée. Que certains d'entre vous souhaitent qu'un jour on vous l'expose, en l'approfondissant, c'est quelque chose qui est bien compréhensible! Et, à la vérité, ce peut être pour vous, je crois, d'un très grand enrichissement. Mais vous voyez combien elle est à la limite de ce que je vous expose. Je ne suis pas en train de vous dire que cette relation imaginaire que Hegel vous a expliquée, dialectique du maître et de l'esclave, car Hegel part d'autres problèmes, d'autres faces de la structure concrète que celle que je suis, là, en train d'isoler dans l'expérience analytique à titre d'exemple, et je dirais d'exemple limite, car bien entendu ce registre imaginaire n'apparaît qu'à la limite de notre expérience, car notre expérience est, non pas totale, mais définie sur un autre plan, c'est ce qui va constituer ce que je vous apporte aujourd'hui. Ce plan est le plan symbolique.

En quel sens est-elle structurée sur le plan symbolique ? C'est ce que je suis en train de vous expliquer aujourd'hui.

Mais je m'arrête un instant à cette dialectique du maître et de l'esclave. De quoi rend compte Hegel ? D'une certaine face, d'un certain mode du lien interhumain, qui est fondamental dans son ensemble; il a à répondre, non seulement de la société, mais de l'histoire; il ne peut en négliger aucune des faces; il sait bien qu'une de ces faces essentielles n'est pas simplement la collaboration entre les hommes, ni le pacte, ni le lien de l'amour, ni tout ce qui sans aucun doute existe; il ne saurait non plus être mis au centre de la déduction... *Dans l'édification qui se déroule dans la passion, le sérieux et le négatif de la lutte et du travail,* c'est donc sur ce plan qu'il va se centrer. Et pour se structurer dans un mythe originel qui est cette relation fondamentale sur le plan que lui-même définit comme nega-

tif, marqué de négativité. La nécessité même de son développement l'y pousse, ce que nous pourrions appeler une relation réelle d'utilisation de l'homme par l'homme, comme on voit certains insectes présenter ces formes de... pourquoi pas, de sociétés, le terme ne me fait pas peur. Là se marquera la différence entre société animale et société humaine. Les sociétés humaines ne sont pas marquées ni concevables par aucune analyse de lien objectivable, interindividuel. Précisément, la dimension intersubjective en tant que telle doit y entrer. Il ne s'agit donc pas de domestication de l'homme par l'homme. Cela ne peut pas suffire. Il faut qu'il y introduise, dans cette fondation de la relation du maître et de l'esclave, quelque chose qu'il appelle non pas la crainte de la mort, ce n'est pas ça qui fonde la relation, et le pacte du maître et de l'esclave, ça n'est pas que l'esclave ou celui qui s'avoue vaincu et qui demande grâce et crie, ce n'est pas cela qui fonde la chose; c'est que le maître se soit engagé dans cette lutte pour des raisons de pur prestige, c'est qu'il ait opté pour des raisons de pur prestige, c'est qu'il ait risqué sa vie. C'est cela qui est sa supériorité. C'est au nom de cela, et pas au nom de sa force, qu'il est reconnu comme tel pour maître par l'esclave. C'est également au nom de cela que la situation, exactement comme la situation imaginaire, et c'est cela qui permet le rapprochement, commence par une impasse. Car si, au nom de ce risque, et de ce risque assumé pour des raisons de pur prestige, l'esclave reconnaît le maître comme maître, cette reconnaissance pour le maître ne vaut rien, puisqu'il est reconnu par l'esclave, c'est-à-dire par quelqu'un que justement, au nom du même registre du risque, il ne reconnaît pas, lui, comme homme. La situation serait donc sans issue. Elle resterait sur le plan de l'imaginaire. Et je vous prie de noter au passage l'affinité du départ de la structuration de la dialectique du maître et de l'esclave dans Hegel, avec cette situation imaginaire. Elle est développée comme telle.

Cette impasse de la relation du maître et de l'esclave aboutit tout à fait... et c'est sa face d'affinité avec le registre de l'imaginaire, l'autre face est celle justement qui permet à partir de là de se dérouler. Toute la dialectique de l'histoire est constituée par autre chose, qui nous introduit dans le plan symbolique, c'est-à-dire tous les prolongements de cette situation. Les prolongements de cette situation, vous les connaissez; c'est justement ce qui fait qu'on parle du maître et de l'esclave. C'est à partir de ce moment initial, et en somme mythique puisqu'il est imaginaire, que s'établit la relation de la jouissance et du travail; c'est-à-dire qu'une action s'organise à partir de là. Les règles sont précisément la loi imposée à l'esclave d'une fonction qui est

de satisfaire le désir et la jouissance de l'autre en tant que tel qui ne peut être

conçue que comme organisée et définie. Parce qu'il ne suffit pas à l'esclave de demander grâce, il faut ensuite qu'il aille au boulot. Et pour aller au boulot, il y a des règles, des heures. Nous entrons dans le domaine du symbolique. Et si vous y regardez de près, ce domaine du symbolique n'est pas là dans un rapport simplement de succession au nœud, au pivot imaginaire de la situation qui est constituée par la relation mortelle, et la définition même de cette relation imaginaire. Nous ne passons pas là par une sorte de saut qui va de l'antérieur au postérieur, à la suite du pacte et du symbole. Si vous approfondissez le mythe, vous voyez qu'il n'est concevable qu'absolument cerné par le registre du symbolique, pour la raison que ce que je vous ai désigné, accentué, souligné tout à l'heure, que la situation ne peut être fondée dans je ne sais quelle panique biologique à l'approche de ce quelque chose après tout jamais expérimenté, jamais réel, qu'est la mort- l'homme n'a jamais peur que d'une peur imaginaire - la mort dont il s'agit dans le risque de la mort est une mort imaginaire; mais ce n'est pas tout. Elle n'est même pas structurée, là, comme crainte de la mort. je vous l'ai souligné, elle est structurée comme risque de la mort, et pour tout dire comme enjeu.

Il y a déjà dans la constitution, à l'origine, du mythe du maître et de l'esclave, au départ, une règle du jeu.

je n'insiste pas là-dessus aujourd'hui. je le dis pour ceux qui sont le plus ouverts, le plus disposés à comprendre. C'est essentiel. C'est l'étage, le niveau où l'intersubjectivité baigne de bout en bout, et jusque même où nous voulons la soutenir, dans un développement quelconque de l'imaginaire. Toute relation intersubjective en tant qu'elle structure une action humaine est toujours plus ou moins implicitement impliquée dans une règle du jeu. Elle n'est analysable que comme telle.

Reprenons encore, sous une autre face, ma relation au regard, regard allié à la fenêtre, ou au coin du bois, et moi avançant dans la plaine, et me supposant sous un regard. Ce dont il s'agit ce n'est pas tellement - dans une dialectique concrète, j'entends - que si je suppose ce regard qui me guette, ce n'est pas tellement que je craigne quelque action immédiate, quelque révélation de mon ennemi, quelque manifestation de son attaque, car aussitôt alors la situation se détend et je sais à qui j'ai affaire.

Tant que je soutiens cette situation d'être supposé observé, ce qui m'importe le plus est de savoir ce qu'il détecte, ce qu'il suppose, ce qu'il imagine de mes intentions, à moi, qui m'avance, puisque je suis supposé dans une situation de guerre, c'est de dérober mes mouvements à l'ennemi qu'il s'agit, c'est de ruse. -373-

Et c'est sur ce plan que se soutient la dialectique intersubjective du regard. Ce n'est donc pas qu'il voit où je suis qui est important, c'est qu'il voit où je vais. C'est-à-dire très exactement qu'il voit où je ne suis pas. Et c'est toujours cela qui est escamoté dans toute analyse de la relation réciproque, intersubjective, c'est que ce n'est pas ce qui est là, qui est vu, qui structure la situation, c'est ce qui n'est pas là.

La *théorie des jeux,* comme on l'appelle, pour autant qu'elle est un mode d'étude fondamentale de cette relation subjective, illustre assez ce que nous disons, pour que vous voyiez que, du seul fait qu'elle est une théorie mathématique, nous sommes déjà dans le plan symbolique. Il n'y a pas plus à en dire. Ouvrez tel ou tel livre moderne de ce qu'on appelle *théorie des jeux,* d'une étiquette tout à fait impropre, car ça ne se limite pas à ce que vous pouvez croire, aux jeux plus ou moins conventionnels, qu'il s'agisse du jeu des monopoles, bimonopoles... sur un marché, ou du jeu de dames ou d'échecs. L'analyse de ces structures est absolument essentielle pour tout développement de l'intersubjectivité; et cette analyse toujours d'une certaine façon suppose au départ un certain nombre - si simple que vous définissiez le champ de cette intersubjectivité - de données numériques, et, comme telles, symboliques.

Si vous lisez le Sartre auquel je faisais allusion l'autre jour, vous verrez qu'il laisse apparaître quelque chose d'extrêmement troublant; après avoir si bien défini cette relation d'intersubjectivité qu'il a imaginée, il semble impliquer que, s'il y a dans ce monde d'interrelations imaginaires une pluralité, cette pluralité ne serait pas numérale en tant que chacun des sujets serait par définition l'unique, au centre des références. Ceci se soutient dans l'analyse de son point de départ - analyse de l'en-soi et du pour-soi - il reste sur un plan strictement phénoménologique, ce qui fait qu'il ne s'aperçoit pas qu'au contraire le champ intersubjectif ne peut pas ne pas déboucher sur une structuration numérique, sur ce trois, et sur ce quatre, sur lequel je vous apprends à vous repérer, depuis le moment même où nous essayons ici de définir l'expérience analytique.

La relation de ce symbolisme, si primitif soit-il, celui qui est structuré dans la situation par un certain nombre de repères, de numéros, nous met exactement et tout de suite sur le plan du langage. Il n'y a pas de numération concevable autrement.

En cherchant pour vous un certain nombre d'exemples, de points d'appui, d'illustrations de ce que je développe ici, je vous le signale parce que ça m'est venu - c'est encore une petite parenthèse de ce que je vous enseigne - je lisais, -374-

pas plus tard qu'il y a trois jours, un vieil ouvrage du début du siècle, *History of new world of America* (Histoire du Nouveau Monde qu'on appelle Amérique). Il s'agissait justement du problème qui, du point de vue de la genèse du langage, a attiré l'attention, voire provoqué la perplexité de pas mal de linguistes, et qui est essentiellement en relation avec la notion que nous pouvons nous faire de l'origine, de la genèse du langage. Toute discussion sur l'origine du langage est toujours entachée d'une irrémédiable puérilité. Chaque fois qu'on essaie de faire sortir le langage deje ne sais quel progrès de la pensée - il y a là un cercle absolument crétinisé par la formation secondaire - je ne sais quel progrès de la pensée se mettrait à isoler dans la situation entière, à cerner, le détail, la particularité, l'élément combinatoire. Comment supposer que la pensée saisit justement l'élément combinatoire, qu'elle passe au-delà du stade du détour qui marque l'intelligence animale, pour justement passer au stade du symbole, qu'ici on n'a pas d'abord le symbole, qui est la structure de la pensée humaine, à savoir substituer aux éléphants le mot éléphant, et même au soleil le signe d'une rondeur?

je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que ça représente comme abîme à franchir, de cette chose qui est le soleil par essence et phénoménologiquement, justement le centre de ce qui court sur le monde des apparences, l'unité de la lumière, et qu'on en fasse tout d'un coup, un rond, en saisissant un de ses aspects particuliers, et qu'on en fasse un rond... C'est une chose qui déjà est un abîme après tout qu'on pourrait franchir! Faut-il croire que ce soit là encore quelque chose que le soleil soit un aspect d'assiette, ou de plat, quel serait le progrès sur l'intelligence animale ? Absolument rien. Le soleil ne vaut précisément rien en tant qu'il est désigné par un rond, à l'occasion, mais il vaut en tant que ce rond est mis en relation avec une série d'autres formalisations qui constituent avec lui ce tout symbolique dans lequel il tient sa place au centre du monde, par exemple, ou la périphérie, qu'importe, mais où il s'organise dans un monde de symboles.

A propos des gens qui spéculent sur l'origine du langage et essaient de faire des transitions entre cette appréciation de la situation totale et la fragmentation symbolique, il y a une chose qui a toujours frappé les gens, c'est ce qu'on appelle les holophrases; c'est-à-dire dans l'usage de certains peuples - et soyez certains que vous n'auriez pas besoin de chercher loin pour trouver dans cette expérience les holophrases, dans notre usage courant, commun - des choses qui justement ne sont pas décomposables et se rapportent en effet à une situation prise dans son ensemble.

On a l'air de saisir là une ligne entre ce monde animal, qui passe sans structurer les situations, et ce monde humain, qui est le monde symbolique. Et alors toujours pour procéder là comme nous procédons dans l'analyse, nous mettons en question la question de l'autosymbolisme, comme s'exprime Silberer : quand un sujet passe dans un état de fatigue, de demi-sommeil, il se peut que la pensée qu'il poursuivait trouve immédiatement sa figuration dans les premières images hypnagogiques qui arrivent.

Et les analystes viennent et disent que dans la situation concrète, il n'y a pas simplement ça, cette figuration a toujours un sens; on y retrouve le conflit, le superego, l'histoire du sujet... Les analystes ont tout à fait raison, mais simplement ils ont l'air de méconnaître que Silberer ne dit pas le contraire mais qu'il montre un certain virage, l'apparition du phénomène figuratif.

je me suis rencontré à propos d'un phénomène analogue, à propos d'une de ces holophrases, à propos de l'ouvrage que je citais tout à l'heure, c'est chez les Fidjiens. Les Fidjiens prononcent un certain nombre de situations avec la phrase suivante, qui n'est pas une phrase de leur langage, qui n'est réductible à rien : *ma mi la pa ni pa ta pa.*

je ne vous dis pas qu'en le nuançant avec les prononciations propres à l'anglais ça ne doive pas donner quelque chose de différent; mais ce n'est pas reproduit dans le livre en écriture phonétique, je ne peux que vous le dire à peu près comme ça se lit, avec la phonétisation qu'on en donne.

Et alors je lis sous la plume de l'auteur - vous allez voir quel rapport direct avec ce que je vous enseigne que désigne l'holophrase

state or events = l'état ou les événements
of two persons = de deux personnes
looking at the other = chacune regardant l'autre
hoping that other will = espérant chacune de l'autre qu'elle
offer to do something = va s'offrir à faire quelque chose
which both parties destre = que les deux parties désirent
but are unwilling to do = mais ne sont pas disposées à faire.

Nous trouvons là défini, avec une entière innocence de la part de l'ethnographe, qui n'était pas précisément un théoricien de l'intersubjectivité, défini, délié avec une sorte de précision exemplaire, cet état de subention, d'inter-regard, où chacun attend de l'autre qu'il se décide pour quelque chose qu'il faut -376-

faire à deux, qui est entre les deux, mais où chacun ne veut pas entrer, ni se mouiller. Que ce soit à ça, justement, à cette limite qu'apparaissent...

Alors vous voyez bien là, c'est tout le contraire; il faut comme toujours renverser le point central de la perspective; ça n'est pas une genèse, un intermédiaire dont il s'agit, entre je ne sais quoi qui serait une assomption primitive de la situation comme totale, c'est-à-dire du registre du mode de l'action animale et de la symbolisation par l'intermédiaire de je ne sais quoi qui serait je ne sais quel premier engluement de la situation dans un mode verbal. Il s'agit au contraire de quelque chose où ce qui est du registre de la composition symbolique définit à la limite, à la périphérie. je vous donne le soin de m'apporter un certain nombre de phrases ou d'holophrases qui sont de notre usage courant; il y en a plus d'une, croyez-moi; écoutez bien la conversation de vos contemporains, et vous verrez le nombre d'holophrases qu'elle comprend. Vous verrez aussi à quelles sortes de situations limites, de situations de suspension du sujet dans un rapport spéculaire l'un à l'autre, toujours d'une façon plus ou moins directe, elles se rattachent.

Alors nous voilà arrivés, avec l'analyse faite pour renverser pour vous certaine perspective qui est celle justement de la relation interobjectale conçue comme fondée sur une satisfaction complémentaire, naturelle entre les *two objects* dont on vous parle dans la psychologie.

A quoi arrivons-nous ? Nous arrivons à l'article de Balint, *On transference from emotions,* sur le transfert des émotions, qui déjà dans son titre avec soi l'annonce de ce que je peux vraiment appeler le plan délirant dans lequel il va se dérouler, au sens technique et originel du terme « délirant ».

Il s'agit du transfert. On nous l'annonce tout de suite. Premier paragraphe, on évoque les deux phénomènes fondamentaux de l'analyse: la résistance et le transfert. La résistance, tout le monde sait ce que c'est; on la définit d'ailleurs fort bien en la rapportant justement au phénomène du langage, tout ce qui freine, altère, retarde le débit, ou bien l'interrompt complètement. On ne va pas plus loin. On n'en tire pas de conclusion, et on passe au phénomène du transfert. Comment un auteur si subtil, aussi fin, aussi délicat praticien, aussi admirable écrivain dirais-je même, que Balint, peut-il développer toute une étude d'une quinzaine de pages sur le transfert, en partant d'une définition du transfert qui, précisément, pour se situer sur un départ psychologique, à savoir qu'il doit s'agir de quelque chose qu'il faut que ça existe à l'intérieur, alors c'est forcément, on ne sait quoi, des sentiments, des émotions - le mot « émotion » -377-

fait toujours mieux image, alors on parle d'émotions - et ce qu'il importe de montrer est comment les émotions humaines s'incarnent, se projettent, se disciplinent, se symbolisent enfin, il faut le dire, par quelque chose qui évidemment n'a aucun rapport avec elles ? Alors nous parlons du drapeau national, du lion et de la licorne britanniques, des épaulettes des officiers, et de tout ce que vous voudrez. Lisez l'histoire de deux pays avec leurs deux roses de couleurs différentes... Tout ce qui est aussi bien à la surface de la vie de la communauté britannique ou de toute autre communauté; on trouve là des exemples piquants, puisque les juges portent perruque, et que ça peut être matière à méditation. Mais de quoi s'agit-il? Le domaine du symbole est ici introduit, non pas dans sa structuration générale et pour autant qu'il nous importe. Et nous allons le voir quand il va amener des exemples concrets, comment il faut examiner la question de symbole, mais en tant uniquement qu'il est un déplacement, puisque par définition et au départ on met en parallèle, en pendant, la soi-disant émotion, le phénomène de surgissement psychologique qui serait là le réel, et le quelque chose dans lequel il est, à trouver son expression, la réalisation c'est donc sous l'angle du déplacement. Bien entendu, le symbole par lui-même joue une fonction dans tout ce qui se réalise comme déplacement. Mais toute la question est : est-ce cela sa fonction? Faut-il le définir dans ce registre vertical, à titre de déplacement ? On voit assez bien à quel point c'est une fausse route, une fausse voie, en ceci que ce qui paraît à partir de ces remarques fondamentales, dont rien n'est erroné en elles-mêmes, c'est simplement que la voie est prise exactement dans le sens transversal; au lieu de l'être dans le sens où elle doit s'avancer, elle est dans le sens où tout s'arrête. On voit la dialectique et l'analyse continuer par le rappel de la métaphore de ce qu'on appelle le front d'une montagne, le pied d'une table, etc. Nous continuons toujours dans les phénomènes de langage.

À quoi ça aboutit? On croit qu'on va comprendre la nature du langage? Non. Ce dont il s'agit c'est de dire qu'en fin de compte le type de l'opération de transfert est ceci: vous êtes en colère, c'est à la table que vous donnez un coup de poing! Comme si effectivement je donnais un coup de poing à la table, il y a là une erreur fondamentale. Néanmoins, c'est de cela qu'il s'agit, de voir comment l'acte se déplace dans son but, comment l'émotion se déplace dans son objet, comment cette sorte de relation ambiguë entre la structure réelle et la structure symbolique se fait dans le sens vertical, la relation point à point d'un de ces univers avec l'autre, à ceci près que, la notion d'univers n'y étant pas, il n'y a aucun moyen de l'introduire.

Par conséquent, ceci est soutenu jusqu'au bout de l'article. Cette analyse qu'il en donne, la notion du transfert comme tel transfert d'émotions, ce sur quoi l'émotion se transfère dans tous ces exemples, c'est un objet inanimé. Il pose la question humoristiquement : je ne vous demande pas ce qu'en pense l'objet inanimé. En effet, c'est intentionnellement que j'ai choisi l'objet inanimé, parce que là la situation est claire, plus simple; autrement, si nous ne le supposons pas inanimé, je vous fais remarquer que le mot « inanimé », vous l'avez vu apparaître tout à l'heure à la limite de la relation dialectique imaginaire, c'est que, si nous pensons que l'autre est aussi un sujet, nous entrons dans une complication dont, dit-il, il n'y a plus moyen de sortir.

S'il n'y a pas moyen d'en sortir, il n'y a pas moyen de faire d'analyse. C'est bien d'ailleurs à quoi nous arrivons depuis quelque temps. On nous fait un tel plat, on promet avec un air de bravoure, qui n'est pas sans révéler je ne sais quelle gêne, qui se manifeste par le style même de cette fanfaronnade mise autour de la notion de contre-transfert; ça signifie quoi, en fin de compte ? Cette pointe, ce prolongement, cette accentuation qu'en fin de compte il n'y a pas moyen d'en sortir. Nous sommes là devant le fameux problème, avec la *two bodies' psychology,* dénoncé irrésolu en physique, le problème des deux corps.

En effet, si on reste sur ce plan des deux corps, il n'y a pas moyen de donner une symbolisation satisfaisante. Il s'agit de savoir si c'est ça, si c'est en s'engageant dans cette voie et en parlant d'abord de transfert comme étant essentiellement le phénomène du déplacement qu'on saisit effectivement ce qu'est le phénomène du transfert.

Dès qu'il passe au contraire, c'est-à-dire qu'il l'illustre par des exemples pris dans notre expérience, ce qui veut dire dans la clinique, dans ce qui se passe pour nous dans l'analyse - et pas seulement au tableau noir : il raconte une première jolie histoire.

Un monsieur qui vient le voir. Il est là, au bord de l'analyse. Nous connaissons bien cette situation, et il ne se décide pas. Il a été voir plusieurs analystes. Enfin, il vient voir Balint. Il lui raconte une longue histoire, très riche, très compliquée, avec des détails, des choses qu'il sent, qu'il souffre; - et c'est là que notre Balint, dont je suis en train de diffamer les positions théoriques, et Dieu sait si je ne le fais qu'à regret, mais c'est essentiel, car il s'agit de savoir où on va! - se révèle le merveilleux personnage qu'on voit vivre dans cette histoire. C'est là que se révèle, non pas le contre-transfert, comme on dit dans le langage à clef dans lequel nous croupissons, qui consiste à appeler ambi-379-

valence le fait de haïr quelqu'un, ou appeler contre-transfert le fait d'être un imbécile.

Balint n'est pas un imbécile. Il écoute ce type. Il a déjà entendu pas mal de choses, de gens, il est mûri, il est quelqu'un, il est un homme, un être. Il ne comprend pas. Voilà. Il y a des histoires comme ça. On ne les comprend pas. Quand vous ne comprenez pas une histoire, eh bien, ne vous accusez pas tout de suite, dites-vous : ça doit avoir un sens queje ne comprenne pas. Et là Balint non seulement ne comprend pas, mais fait comme quelqu'un qui ne comprend pas, et considère que, du moment qu'il ne comprend pas, il est en droit de ne pas comprendre. Et il doit y avoir une cause. Il ne dit rien à son type, et le fait revenir.

Le type revient et continue à raconter son histoire. Et il en remet. Et Balint ne comprend toujours pas. Et il y a quelque chose évidemment, ce sont des choses aussi vraisemblables que d'autres, seulement voilà, elles ne vont pas ensemble. C'est une expérience clinique, ça nous arrive, ces choses-là, et il faut toujours en tenir le plus grand compte. Quelquefois ça nous projette vers un diagnostic, à savoir qu'il doit y avoir justement quelque chose d'organique dans certains cas. C'est comme ça que Freud nous apprend à faire un diagnostic dans certains cas.

Mais là ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Cette histoire compliquée, il n'apparaît rien à l'horizon qui ne soit étranger.

Eh bien, voilà, il le dit, « c'est curieux, vous me racontez des tas de choses, fort intéressantes, mais moi je dois vous dire que, votre histoire, je n'y comprends rien». Alors le type s'épanouit, large sourire sur sa face et dit : «Vous êtes le premier homme sincère que je rencontre, car toutes ces choses que je viens de vous raconter, je les ai racontées à un certain nombre de vos collègues qui y ont tout de suite vu l'indice de la structure intéressante, complexe, raffinée... Mais tout cela, je vous l'ai raconté à titre de test, et pour voir si oui ou non vous étiez comme tous les autres, un charlatan et un menteur. »

L'intéressant est l'exemple, car vous devez sentir quelle gamme il y a entre les deux registres : le registre de Balint au tableau noir, qui nous expose que ce sont les émotions des citoyens anglais qui sont déplacées sur le *british lion* et les deux licornes, et Balint quand il est en fonction, quand il parle intelligemment des choses qu'il expérimente. Est-ce que, vous vous en rendez compte, ce n'est pas là que nous commençons à entrer dans l'aberration, quand nous faisons simplement une remarque *irrelevant,* de dire: « C'est très bien, tout ça. » ? Ce type, après tout, est dans son droit d'opérer ainsi. Mais est-ce que ce n'est pas une -380-

façon *uneconomic ?* Est-ce que ce n'est pas un très long détour ? Et nous voilà rentrés dans l'aberration, sur le plan de quelque chose qui n'a aucun rapport. Il n'est pas question de savoir si c'est économique ou pas économique. Cela se soutient dans son registre, et hautement, car à la vérité, s'il s'agit de quelque chose dans le transfert, et il a tout à fait raison de situer ça quelque part justement au départ de l'expérience analytique, ce registre dans lequel la parole est menteresse, et que c'est précisément parce qu'elle est menteresse, parce qu'elle instaure, qu'elle introduit dans la réalité le mensonge, c'est-à-dire quelque chose qui n'est pas; c'est parce qu'elle introduit ce qui n'est pas qu'elle peut aussi introduire ce qui est. Car, avant la parole, rien n'est ni n'est pas. Tout est là, sans doute, mais c'est avec la parole qu'il y a les choses qui sont, vraies ou fausses, qui sont, et des choses qui sont pas.

C'est avec cette dimension de la parole que se creuse, dans le réel, la vérité, qui n'a avant la parole aucune raison de s'y introduire, car il n'y a rien, ni vrai ni faux, tout est là dans la situation, il n'y a aucune espèce de vrai ni de faux avant que la parole puisse en s'y introduisant y introduire, quoi ? J'ai parlé du mensonge, parce que c'est du mensonge qu'il s'agit, mais il y a d'autres registres. Dites-vous que ces registres - appelons-les, connotons-les, avant de nous quitter aujourd'hui, dans une sorte de triangle à trois sommets : nous mettrions justement le mensonge à un sommet; à un autre quelque chose qui n'est pas le mensonge, mais introduit aussi par la parole : la méprise, c'est intentionnellement que je dis la méprise, et non pas l'erreur. J'y reviendrai.

Et puis, quoi encore ?

L'ambiguïté. Nous y reviendrons aussi. Du fait que précisément la parole, en tant que c'est elle qui fonde ce registre, de ce qui est vrai, que c'est justement par son acte qu'elle le fonde, laisse toujours derrière cette fondation de la vérité ce quelque chose de son acte qui est au-delà et qui pose derrière le fait même de la fondation ce par quoi elle l'a fondé; et de par sa nature même non seulement la parole est vouée à cette ambiguïté, mais si elle n'est pas par essence ambiguë, elle n'est plus une parole.

C'est justement à partir de l'instauration de ce domaine de la parole que se creuse dans le réel - et, si on peut dire, symétriquement - ce trou, cette béance de l'être en tant que tel. Vous savez bien que la notion même d'être, dès que nous essayons de l'insérer, se montre aussi insaisissable que la parole. Car l'être, le verbe même, n'existe que dans le registre de la parole qui introduit ce creux de l'être dans la texture du réel. L'un et l'autre se tiennent et se balancent; ils sont exactement corrélatifs.

Un autre exemple, que nous apporte Balint.

Il n'est pas moins significatif que le premier. Et on se demande comment il peut les apporter, et même les rattacher à ce registre du déplacement, ce registre du déplacement dans lequel le transfert comme tel a été amplifié. C'est une autre histoire!

C'est une charmante patiente, qui présente ce type illustré dans certains films anglais de ce qu'on appelle *chattering,* parler, parler, parler pour ne rien dire. C'est comme ça que se passent ses séances. Il y a quelque chose qui rend encore plus significatif le cas, c'est qu'elle est déjà passée, elle aussi, mais dans l'analyse; elle a déjà fait de longs bouts d'analyse avec un autre. Finalement, elle vient entre les mains de Balint, qui l'écoute, qui se rend bien compte, c'est même avoué par la patiente, que, quand il y a quelque chose qui l'embête, elle remplit ça en racontant n'importe quoi.

Où est le tournant tout à fait décisif dans l'histoire? C'est quand un jour, après une heure pénible autour du même mode de procéder de la patiente, Balint finit par mettre le doigt sur ce qu'il y a ce jour-là, c'est-à-dire ce qu'elle ne veut pas dire. Et ce qu'elle ne veut pas dire, c'est qu'elle a eu d'un médecin de ses amis, qui n'est pas en relation avec l'analyse antérieure, une lettre de recommandation pour qu'elle trouve du travail, et où on dit d'elle qu'elle est une personne parfaitement... Nous allons plus loin et entrons dans cette dialectique du travail en tant qu'inséré dans le symbole, dans la loi. Ce jour-là, il fait tourner le sujet autour de lui-même, trouve le moment-pivot autour de quoi va tourner toute l'analyse, et où elle va pouvoir enfin s'engager dans quelque chose... Il le trouve dans le fait qu'il arrive à faire avouer à la patiente que ce dont il s'agit pour elle, et depuis toujours, c'est justement ça. Qu'il ne faut pas que tout le monde sache à la fin qu'on la considère comme... c'est-à-dire quelqu'un que ses paroles engagent. Car si ses paroles l'engagent, il va falloir qu'elle se mette, comme l'exemple de tout à l'heure, qu'elle se mette au boulot, qu'elle entre dans le monde du travail, dans le monde de la relation adulte homogène. Et ce dont il s'agit pour elle depuis toujours, ce qu'elle a très bien compris, c'est la différence qu'il y a entre la façon dont on accueille les paroles d'un enfant, bien entendu, tout ça n'est pas dit tout à fait comme je vous le dis, mais suffisamment pour rendre légitime ce que je mets là en relief, et celle dont on accueille les paroles d'un adulte. Pour ne pas être forcée d'être engagée, d'être située ici ou là, comme apparaît le monde des adultes, où on est plus ou moins réduit en esclavage; et le rapport entre cela et le fait qu'elle bavarde pour ne rien dire, qu'elle meuble ses séances avec du vide, du creux, du vent, c'est celui-ci.

En surcroît, nous pouvons nous arrêter et méditer un instant que l'enfant aussi a une parole. La différence entre la parole de l'enfant et celle de l'adulte n'est pas du tout que sa parole soit vide. Elle est aussi pleine de sens que la parole de l'adulte. Elle est même tellement pleine de sens que les adultes passent leur temps à s'en émerveiller : « Comme il est intelligent, le cher mignon! Vous avez vu ce qu'il a dit l'autre jour? Ah! Ma chère! ... » Mais, justement tout est là! C'est qu'en effet, comme pour tout à l'heure dans cet élément d'idolification qui intervient dans la relation imaginaire, cette parole admirable est une parole transcendante, une révélation du ciel, un oracle du petit dieu! Mais il est bien évident, en effet, que ça ne l'engage à rien et qu'on fait tous ses efforts, en effet, pour lui arracher-quand ça ne va pas - des paroles qui engagent. Et Dieu sait si la dialectique de l'adulte s'arrange, là, pour déraper! Nous ne le savons que trop! Mais c'est ça dont il s'agit. C'est justement de la valeur de la parole en tant qu'elle s'engage dans une dialectique, c'est-à-dire qu'on lie le sujet à ses propres contradictions, pour lui dire qu'on lui fait signer quelque chose.

A un point plus avancé, plus développé de la situation analytique, la situation de transfert, ce n'est pas moi qui le dis, c'est lui, je ne fais que commenter le texte, et il a raison, il le donne comme exemple du transfert. Vous voyez qu'il s'agit bien d'autre chose que d'un déplacement. Et une fois de plus, il s'agit de la valeur de la parole, cette fois-ci non plus comme créatrice de cette ambiguïté fondamentale, mais comme fonction du proprement symbolique, du pacte liant et unissant comme tel les sujets les uns aux autres dans une action humaine par excellence fondée originellement et initialement sur l'existence de ce monde du symbole, à savoir les lois et les contrats. C'est sur ce registre que Balint, quand il est dans le concret, dans sa fonction d'analyste, repère, détecte, fait tourner la situation entre lui et le sujet, et qu'à partir de ce jour il peut lui faire remarquer toutes sortes de choses, la façon dont elle se comporte dans ses places, à savoir que, dès qu'elle commence à recueillir la confiance générale, elle s'arrange justement pour faire un petit quelque chose qui fait qu'elle se fait foutre à la porte; la forme même des travaux qu'elle trouve, aussi, est très significative, ce sont des détails très amusants : au téléphone, recevoir des choses et envoyer les autres faire des choses diverses, travaux d'aiguillage qui lui permettent de se sentir en dehors de la situation. A la fin, elle s'arrange cependant toujours pour se faire renvoyer. Voilà sur quel plan vient jouer la relation du transfert, autour d'une façon quelconque soit de l'institution de la relation symbolique, soit de sa prolongation, soit de son soutien.

C'est dans ce domaine de la fonction de la parole, des propriétés de la parole, que nous voyons essentiellement se développer le transfert, à des incidences, des projections, des articulations, tant de l'ordre de l'imaginaire, mais qui se situe tout entier dans la relation symbolique.

C'est là, simplement aujourd'hui, à l'aide de ce petit commentaire d'un texte de Balint, particulièrement significatif où je veux vous amener. Qu'est-ce que cela implique ?

Ce monde de la parole n'est pas simplement sur un seul plan. Par définition, la parole a toujours ses arrière-plans, ambigus, qui vont jusqu'à l'ineffable, au moment où elle ne peut plus se dire elle-même en tant que parole, se fonder en tant que parole. C'est là un point dans lequel nous arrivons à un au-delà. Mais vous voyez que cet au-delà n'est pas le même que nous cherchons dans la psychologie du sujet. Il est dans la dimension même de la parole, par rapport à cet au-delà qu'il est coutume d'aller chercher dans je ne sais quelle mimique: crampe, agitation du sujet, corrélatif psychologique émotionnel de la parole... Cet au-delà est alors de l'autre côté, c'est un en-deçà. C'est de cela qu'il s'agit. Et dans ce sens se creuse la réalisation essentielle qui se fait dans l'analyse.

Quand nous parlons de l'être du sujet, ça ne veut pas dire quelque chose qui va dans le sens de ses propriétés psychologiques, mais dans le sens d'un approfondissement de cette expérience de parole dans laquelle est située l'analyse, et ça nous permet du même coup de mieux nous rendre compte de ce que c'est que la situation analytique. Si on veut comparer la situation analytique à quelque chose, c'est très précisément à ce que j'évoquais tout à l'heure, c'est dans l'ordre d'un échange de la parole, de la relation symbolique, quelque chose qui est constitué au départ par une certaine règle du jeu.

L'expérience analytique est enfermée dans certains usages réglés avec des règles certainement très frappantes et très paradoxales; c'est d'un dialogue qu'il s'agit, dialogue aussi monologue que possible; c'est une règle du jeu tout entière dans l'ordre symbolique dans laquelle elle se développe.

Est-ce que vous y êtes ?

C'est cela que j'ai voulu aujourd'hui exemplifier par le contraste entre les exemples concrets que donne Balint et ce en quoi se manifestent pour lui, et à juste titre, les phénomènes typiques de transfert, et les exemples qu'il en donne; naturellement, à la fin, ce qui lui paraît le plus frappant dans la situation est l'exercice, l'usage qu'ont fait ces deux personnes de la parole, comme si c'était là le ressort vraiment de la situation.

-384-

Vous voyez que c'est une extrapolation abusive, car la situation n'est pas du tout la même que cette sorte de parole à la fois triomphante et innocente que peut utiliser l'enfant avant qu'il soit entré dans le monde du travail, et le fait, dans le monde du travail, de soutenir un discours exprès insignifiant. Ce n'est que par déduction d'un certain rapport établi qu'on peut lier les deux. Le fondement est différent. Ce n'est pas simplement une ectopie de la situation enfantine. C'est le maintien, l'essai de maintenir une situation atypique, en construisant d'une certaine façon dans le registre du primary love, dont nous parlons sans cesse, nous essayons de justifier, en pensant qu'il s'agit là d'une certaine recherche.

C'est vrai sous certains angles. Mais pas sous tous, et en se limitant à cet angle on peut s'embarquer dans des perspectives fausses, à savoir qui peuvent motiver de notre part une intervention déroutante pour le sujet. Il n'est pas sûr qu'il faille dire : ce sont telles ou telles relations enfantines. Et le fait le prouve; ce n'est pas en faisant comme l'analyste qui a précédé Balint, à savoir dire qu'elle reproduisait là telle situation de son enfance, que Balint a fait tourner la chose, mais autour du fait concret, le fait que cette dame avait ce matin-là en sa possession une lettre qui lui permettait de trouver une place, justement dans le registre de cette fonction de la parole, de la garantie donnée du fait de répondre de quelqu'un. Et c'est justement parce que, saris le théoriser, sans le savoir, il était sur ce plan, qu'il a été efficace.

Vous voyez combien il est important de situer les choses.

Je ne voudrais pas terminer sans dire tout de même combien justement, à travers cette théorie qui est décalée, dégradée elle aussi, et c'est bien de ce déplacement de la théorie qu'il s'agit ici de voir quel est son sens, et pourquoi il se fait - et c'est là que nous viendrons la prochaine fois - dans ce petit triangle de la parole, avec ces fonctions et ces retentissements dans l'être. Ce fera le sujet de ce que nous dirons la prochaine fois. Et même je n'hésiterai pas à tomber dans la schématisation spatiale et à vous en faire au tableau l'espèce de petite représentation pyramidale.

Je vous indiquerai que, d'un autre côté, si on prend le texte, on trouve, comme vous venez de le voir par ces exemples, des exemples merveilleusement lumineux, explicatifs. Balint, naturellement excellent praticien, ne peut pas méconnaître dans quelle dimension il se déplace.

Parmi les références, il y en a une à un distique de celui qu'il appelle « un de nos confrères », et, mon Dieu, pourquoi pas ? Celle de Johannes Scheffler qui, au début du XVII° siècle a fait des études médicales fort poussées, ça avait probablement plus de sens à cette époque que de nos jours. Sous le nom d'Angelus -385-

Silesius, il a écrit un certain nombre de distiques les plus saisissants sur les rapports de [l'homme ?] et de la déité.

On pourrait résumer l'axe général de ses distiques, dont on ne peut pas dire qu'ils soient mystiques. Il s'agit de la déité, de la créativité par essence qui est autour de la fonction de la parole humaine aussi loin qu'elle porte son approfondissement, et que même elle finisse par se taire.

Les deux vers que cite Balint sont fort beaux, il ne s'agit rien moins que de l'être en tant que lié au contingent à l'accidentel dans la réalisation du sujet. Le fait que Balint ait pu chercher une chose pareille est très significative, parce que pour qu'il ait la pratique de ces textes - les textes d'Angelus Silesius sont parmi les textes « mystiques », appelons ça comme ça, entre guillemets, à la vérité ce n'est peut-être pas le terme le plus exact, les plus saisissants. Ils se posent surtout dans la perspective pas très orthodoxe dans laquelle Angelus Silesius s'est toujours affirmé, qui pose les énigmes les plus impressionnantes à tous les historiens de la pensée religieuse. Ce n'est pas au hasard. C'est un personnage significatif de ce qu'on peut appeler le cycle allemand depuis... jusqu'à...

Le voir émerger dans le texte de Balint n'est certainement pas un fait de hasard. je vous l'indique seulement ici, pour vous dire aussi que c'est justement dans cette perspective de l'approfondissement de l'action de la parole que nous pouvons aussi concevoir l'au-delà, non seulement mais tout à fait essentielle dimension de ce progrès, qui théoriquement, et à en croire et à en suivre Balint et d'autres auteurs, aboutirait à cette sorte de réintégration ou d'éruption narcissique dont je vous ai montré, lors d'un entretien, que les auteurs, et spécialement Balint, semblent y voir le dernier terme du progrès analytique. Ce que je vous ai un jour désigné au tableau par une flèche - cette espèce de recul du point O vers quelque part en arrière, et qui pour nous doit arriver à donner un sens tout à fait différent à la formule de Freud, qui est d'habitude prise selon une spatialisation tout à fait grossière et sommaire : là où le id, le Ça était, l'ego doit être.

C'est bien dans cette direction de l'approfondissement de l'acte de la parole que nous en trouverons véritablement le sens. Et à méconnaître cette dimension il est impossible d'échapper à ce schéma qui fait de la reconquête de l'id quelque chose qui est en fin de compte un acte de mirage. L'ego se voit dans un Soi qui n'est qu'une dernière et plus perfectionnée aliénation de lui-même que toutes celles qu'il a connues jusque-là.

Si nous ne nous attachons pas à nous donner l'idée de ce qu'est de constituant l'acte de la parole en elle-même, vous ne pourrez pas voir ce qu'il est: qu'il s'agit -386-

non pas d'une sorte d'agrandissement de reconquête par *l'ego* d'un certain champ, d'une certaine pente, d'une certaine frange d'inconnu, mais d'un véritable renversement, d'un déplacement, d'un changement de place, une espèce de menuet exécuté entre *l'ego* et le *id.*

Distique 30, dans le II°e livre du *Pèlerin chérubinique* d'Angelus Silesius, *Homme deviens essentiellement ce que tu es, car, quand le monde décline...*

c'est bien de cela qu'il s'agit, d'un crépuscule, d'un déclin imaginaire du monde, et même, jusqu'à un certain point, d'une certaine expérience à la limite de la dépersonnalisation, dans une certaine relation qui est celle du départ du névrosé ou du sujet qui s'analyse... *c'est alors que le contingent,* l'accidentel, le traumatisme, les accrocs de l'histoire, *tombe, et c'est l'être qui vient alors à se constituer.*

Telle est à peu près la traduction commentée qu'on peut en donner pour être dans le plus juste [1].

Je ne saurais trop conseiller à quelqu'un qui fait de l'analyse de se procurer ces œuvres d'Angelus Silesius. Elles ne sont pas tellement longues, traduites en français, elles se trouvent chez Aubier *(Le Pèlerin chérubinique).*

Vous y verrez bien d'autres choses objets de méditations. Les rapports du *Wort,* parole - grâce au calembour possible en allemand - et du *Ort,* lieu 2. Les aphorismes extrêmement condensés, et tout à fait justes, sur la temporalité. J'aurai peut-être l'occasion de toucher une prochaine fois aussi à des formules

1 - Texte original p. 114, *op. cit.*

Zufall und Wesen

Mensch werde wesentlich: denn wann die Welt vergeht, So fällt der Zufall weg, daß wesn daß besteht. (N. d. E.)

2 - Par exemple,

1.168

Christus ist alles.

O Wunder! Christus ist die Wahrheit und dass Wort Liecht, Leben, Speiss, und Tranck, Pfad, Pilgram, Thür Und Ort.

1.205 Der Ort ist dass Wort

Der Ort und's Wort ist Eins, unser wäre nicht der Ort (Bey Ewger Ewigkeit!) es wäre nicht das Wort. (N d. E.)

extrêmement fermées, et ouvrantes, objets de méditations de premier plan, et admirables.

Nous sommes manifestement avec l'expérience, connotée à cette période de sa vie où Angelus a écrit, c'est-à-dire au moment où il faisait ses études de médecine. La fin de sa vie a été troublée par les guerres dogmatiques de la Réforme et de la Contre-Réforme. Il a pris une attitude extrêmement passionnée.

Mais le *voyageur* rend un son transparent, cristallin. C'est certainement un des exemples les plus significatifs de certains moments de la méditation humaine sur l'être.

C'est certainement une chose importante, et plus riche pour nous de résonances que ne l'est la Nuit *obscure* de saint jean de la Croix que tout le monde lit, et que personne ne comprend...

je ne saurais trop vous conseiller - ceux qui veulent s'introduire à ce registre - de lire ce texte admirable.

-388-

LEÇON XX 16 JUIN 1954

Notre ami Granoff a une communication à nous faire, qui semble dans la ligne de nos propos derniers et actuels. Et je trouve fort heureux que se manifestent des initiatives semblables, tout à fait conformes à l'esprit de dialogue que je désire en ce qui, ne l'oublions pas, est un séminaire avant tout.

je ne sais pas ce qu'il va nous apporter ce matin. je lui donne la parole tout de suite, et nous verrons dans quelle mesure nous pourrons, soit embrancher quelque chose de nouveau, soit retourner à la ligne de ce que nous développions la dernière fois.

GRANOFF - Il n'y a peut-être pas du tout de bonnes raisons à ce que je voulais vous soumettre aujourd'hui. Il y en a un certain nombre de mauvaises, et qui sont à rechercher dans une certaine tendance aux cooptations, qui est peutêtre mon défaut. Mais j'éprouve parfois un besoin de me rendre compte si, pour être seuls, nous sommes également isolés. Or, j'ai le sentiment que nous ne sommes pas tellement isolés.

Balint était, il y a encore quelques jours, à l'ordre du jour. Et à son occasion le docteur Lacan a dit qu'il avait eu le sentiment comme d'un petit vent qui virait. Et c'est simplement une de ces petites manifestations de ce vent qui vire que je veux vous soumettre.

En effet, certaines notions sont à l'heure actuelle remises en question pour certaines raisons. Parmi celles-ci, il y en a deux qui ont été citées par le docteur Lacan : d'une part, le fait qu'un certain nombre de termes ont vu leur sens s'amortir dans l'usage; et d'autre part que l'obscurité qui en est résultée a engendré le problème secondaire de la nécessité d'être réaccordés.

Il y a quelques jours, le terme de transfert des émotions était prononcé ici, en rapport avec un article de Balint. Il nous a semblé que cette position extrême lui aurait été épargnée s'il avait étudié l'analyse du cas clinique qu'il raconte, sinon exactement, du moins d'une façon qui lui permette de l'interpréter sur les trois registres à la base de nos conceptions.

Or, le hasard a voulu qu'en ce même printemps 1954, quelques auteurs, un peu obscurs, dans une revue au passé glorieux, mais bien déchue de nos jours, se posent quelques questions qui sont non sans rapport non avec le point où nous en sommes dans l'élaboration, mais avec son point de départ. Une certaine orientation obscurcissante de l'analyse a, en définitive, ramené les auteurs en un cycle révolu, comme tout l'indique, à se reposer les questions fondamentales; l'histoire du mouvement n'ayant en ceci fait qu'obéir aux lois des autres secteurs de l'activité humaine qui... le rayon d'une courbe proportionnellement au... et ramène le voyageur au point où il était parti.

Pour sortir de l'impasse, les auteurs tentent des moyens différant, comme Balint, de ceux qui nous sont ici familiers. C'est ce que je voudrais vous faire entrevoir, précisément, après le dernier séminaire, dans deux articles intitulés *Emotion, Instinct and Painpleasure* d'un certain Chapman Isham et *Astudy of the dreams in depth, its corollary and consequences* de Bennitt dans Psycho*analyticReview,* avril 1954.

À leur sujet, une brève remarque, il ne m'a pas semblé indifférent que les deux auteurs aient eu recours à l'étude fondamentale du rêve pour poser leur argumentation. L'article d'Isham part de la confusion qui règne quant à la confusion des termes *Need,* besoin, *Trend,* pulsion, instinct. Il se pose la question: *Que faut-il entendre par le mot « émotion* » ? et il tente de l'approcher par les deux voies classiques, celle qu'il appelle expérientielle et celle qu'il appelle expressive. Aucune de ces deux voies n'a tenu un compte suffisant des rêves qui illustrent l'aspect qu'il appelle idéationnel ou signifiant de l'émotion. Et, s'engageant dans un débat qui n'est pas sans rappeler la discussion du rapport de Benassy sur les instincts, il dénonce comme préscientifique l'évitement du sens, je traduis *Meaning* de différentes manières, en faveur du stimulus. Personnellement, il préférerait introduire la notion d'objet. Freud a découvert que les émotions ne peuvent pas être déplacées, bien que sur ce point il ait été contradictoire, mais que les objets pouvaient être déplacés, substitués les uns aux autres, inversés etc. C'était un grand progrès pour notre compréhension, dont l'application ne fut guère brillante. Il fait allusion au symposium *Feelings and emotiOns,* 1950. Et il estime que la « décision » pour apparemment anodine -*390*-

de Freud de considérer l'existence d'une énergie neutre, déplaçable, au lieu de la transformation d'un affect, lui semble singulièrement importante.

En effet, tant qu'une preuve ne sera pas donnée de la possibilité d'un affect, ou qu'a un affect, de s'inverser directement, on pourrait dire spontanément, il préfère s'en tenir à sa conception : les affects sont des symptômes ou expressions, et ne sont pas convertibles de façon autonome. je vois à cet énoncé un mérite, celui de nous permettre d'évaluer la pression qui va en sens contraire. On peut juger une pression par la contre-pression exercée. Les idées ayant une forte propension pour leur contraire, et les pulsions ayant une tendance similaire, mais non analogue, la psychanalyse n'a jamais démontré que l'inversion d'un affect puisse être un processus indépendant de la satisfaction d'un besoin ou d'une aberration d'objet. L'émotion prend sa source dans les besoins et les objets. Et c'est au moment où l'obscurité s'est épaissie dans son argumentation qu'il plante le pivot autour duquel tournera sa conception.

Freud, dit-il, passe sans transition des objets réels à l'instinct en tant que motivation interne; il fait allusion au rêve hilarant que Freud a emprunté à Ferenczi où un homme rit pour des raisons paradoxales; il dit que dans ce rêve il saute sans transition des objets réels à l'instinct, en tant que motivation interne; et cette omission, il faut entendre l'admission des objets qu'il appelle mentaux, a obscurci la discussion et fait assigner à l'instinct une origine séparée, dans le Ça, qui est sujet à caution. Or, l'instinct peut s'élever d'une matrice biologique, mais aussi à partir d'un objet réel, mental, du dedans, du dehors. Mais un fait est à signaler, dit Isham, c'est le suivant: un chat ronronne sous la caresse. Montrez-lui une souris. Le voilà devenu un animal carnassier. Deuxième fait montrez un camion aérodynamique à un enfant; il le voudra même s'il en a déjà une douzaine.

Ce second exemple, dont la trouvaille n'est pas indifférente, l'amène à démontrer que l'émotion n'est pas une mesure de l'instinct ou du *need.* Le plaisir psychologique ne peut être séparé d'objets mentaux. L'émotion ressentie sans représentation mentale consciente laisse un vide psychologique.

Voici donc ses propositions finales: l'émotion prend ce qu'il appelle sa nature émotionnelle dans une décharge instinctive. Cette décharge est provoquée, plutôt initiée par des objets conscients ou inconscients, réels ou mentaux, par les *needs,* les besoins; les *needs* peuvent être classés comme objets, quoique leur position soit encore obscure.

Il s'est donc lavé les mains du problème instincts/pulsions, pour le retrouver au premier virage.

-391-

Dernière proposition : l'émotion ne peut être comprise directement, en raison de sa nature intégrative et synthétique. La participation des objets mentaux ouvre la porte aux processus associatifs. Parler de l'expression des émotions n'a aucun sens; dire qu'une émotion en produit une autre est un point de vue qui requiert une meilleure connaissance du plaisir des plaisirs. Et il faut mettre en question les usages suivants : les émotions en tant que déplaçables sont mieux exprimées, selon lui, en terme de motivations d'objets. Les émotions, perceptions sensorielles des besoins jamais démontrés; les émotions inconscientes ou équivalents émotionnels; encore qu'il soit plus indulgent...

LACAN - Parlez moins vite...

GRANOFF - Emotions inconscientes ou équivalents émotionnels. LACAN - Vous avez dit « émotions en tant que déplaçables... »

GRANOFF - ... Mieux exprimées en termes de motivations d'objets; emotions en tant que besoins jamais démontrés.

LACAN - C'est la perception endopsychique, ça, dont on parle tout le temps, et qui est la chose, le dernier recours que l'on a dans toutes sortes d'impasses. GRANOFF-Les émotions inconscientes ou les équivalents émotionnels, c'est un terme qu'il s'agit de soumettre à la question, encore qu'il soit plus indulgent en faveur du deuxième, c'est-à-dire les équivalents émotionnels. Et enfin, terme dont l'usage ne se justifie pas, les émotions en tant que réponses à des stimuli. Le deuxième article est celui de Bennitt. Il aborde des problèmes qui ne sont pas étrangers à nos préoccupations, d'une manière totalement différente. Il a été pour sa part frappé par le hiatus qui sépare les deux façons fondamentales de considérer le rêve : soit comme des processus anachroniques, indifférents à leur sens, soit comme l'expression d'un sens à découvrir dans un autre registre de réalité; ce qui encore volatilise les dimensions propres du rêve : n'y aurait-il pas en quelque sort deux réalités ? Ainsi, il propose ce qu'il appelle les clefs négligées, et une investigation directe du rêve et du symbole.

Qu'est-ce à dire ? J'ai classé les choses comme ça

a.- Le rêve est une expérience inconsciente. L'expérience inconsciente la plus pure; et en même temps le domaine du symbole pur.

b.- Le symbole est différent de ce qu'il est dans la conscience. La diminution de la réalité du rêve est due au fait que nous sortons, en l'analysant, de son domaine propre. Et, même s'il n'y a pas deux faces de réalité, ce qu'il nous importe avant tout de découvrir est : qu'est-ce que réellement un symbole ? Qu'est-ce que réellement un fait? Là, déjà, ça commence à prendre une consonance plus familière avec ce que nous voyons ici.

Plus on progresse, plus on se convainc que certains critères doivent être éliminés quand on parle du symbole; par exemple, sa nature n'est pas nécessairement subjective ou objective. La proposition de subjectivité ou d'objectivité ne change pas avec la profondeur du plan de l'investigation. Le symbole ne devient pas plus ou moins matériel.

Que voit-on d'après Bennitt? C'est qu'en évoluant le symbole se raffine et littéralement se charge de plus en plus de sens. Il l'appelle de plus en plus *meaning form.*

J'introduis un petit commentaire pour signaler que *meaning,* en anglais, peut avoir plusieurs sens. *Meaning,* c'est le sens, la signification; et aussi l'opinion, ce qui se dit. C'est presque le *Meinung* allemand *Was meinen Sie ?,* = que ditesvous ? J'utilise ce terme faute de pouvoir m'arrêter à une traduction définitive.

Le symbole est donc une face basale de la réalité; c'est même la première face basale de la réalité, sa première proposition. C'est en soi-même le *meaning,* une réalité, le symbolique, dit-il; c'est l'expérience des différentes formes du sens, avec notre propre appareil, notre propre *apparatus.*

Maintenant, dit-il, ce que nous faisons pour l'actualiser est une tout autre affaire. C'est la deuxième proposition de Bennitt.

Il faut dire que le terme dont je vais me servir est la traduction du terme anglais actualiser.

LACAN - Ce qui veut dire réalisation.

GRANOFF - Or, dans le sens anglais, *actuel* veut dire réel. Je conserve toutefois ce vocabulaire, parce que je ne sais pas si ça figure dans ce que je dis là, mais il y a des moments où le terme réalisation apparaît aussi. L'actualité, dit-il, est la contre-face basale, l'autre face dynamique de l'existence.

Je cite le texte

Le symbole est transdimensionnel, il est le contenant unificateur du sens; c'est ce qui fait sa réalité. Ce qui fait sa réalité est d'être un foyer distinct de l'actualité, distinct ou distinctif de l'actualité.

Le fait est dimensionnel, séparant, différencié; et inversement, ou plutôt conversement; un fait pur serait dénué de sens, de meaning, de signification. »

Bennitt se résume dans ce qu'il appelle un épilogue. Je vous en cite le début, cet épilogue est à mettre en rapport non seulement avec le contexte, le reste de son article, mais avec toute la position du mouvement analytique dans le monde en ce moment

« Mais hélas, cela s'arrête là! Là où les applications devraient se voir, dans notre théorie et notre pratique, et marquer par rapport au jour présent toute sa différence, où devrait apparaître une psychologie qui reconnaisse comme processus dernier, ultime, dans l'existence, la symbolisation du fait, et la factualisation du symbole!»

Et il revient dans un paragraphe conclusif

« Derrière le rêve manifeste, ce qu'il révèle, ne manque-t-on pas d'apprécier l'expression du rêve en elle-même ? est-ce qu'on ne préclut [il se sert d'un terme curieux] *pas un point de vue juste sur son interprétation ? Car, fondamentalement, si le rêve est factuellement régressif, il est symboliquementprogressif. »*

je crois que c'est là qu'il faut arrêter le compte rendu de ces articles.

LACAN - Quels sont ceux qui ont à poser une question? Car, après tout notre ami Granoff nous a dit tout ça un peu vite. Ce sont des articles qui sont amples et d'une haute tenue théorique; et il est tout à fait compréhensible que vous lui demandiez des précisions.

LECLAIRE - Il est allé trop vite. Tout au moins pour la première partie. LACAN - Oui, c'est vrai; vous avez été un peu vite. Vous avez tort. Du moment que vous apportez des choses intéressantes, il faut bien les expliquer. Reprenez maintenant, sans suivre vos notes, ce qui vous semble le point important du premier article.

Ils sont tous les deux convergents par rapport à ce que nous faisons. Ils portent tous les deux, ils centrent l'attention sur des points différents. Le premier article évidemment porte l'accent sur ce retour, cette référence, cette information de l'émotion, comme devant être la dernière réalité à laquelle nous avons à faire, comme l'au-delà de notre expérience. À proprement parler, l'objet de notre expérience. Le besoin de saisir l'objet quelque part, pour quelque chose qui ressemble autant qu'il se peut aux objets que nous avons dans d'autres registres. Les remarques qu'il fait sont particulièrement centrées sur quoi

GRANOFF - Sur le fait que l'émotion ne peut pas être, dans la conception que nous nous en faisons, manipulée en quelque sorte sur le plan biologique, et d'autre part en tant que processus autonome, spontanément compréhensible, expressif en lui-même, et susceptible d'obéir aux lois couramment décrites dans l'analyse d'inversion, de déplacement, qu'elle ne peut pas être interprétée par l'administration d'un stimulus; que le seul moyen de l'aborder est de com- 394 -

prendre l'émotion dans ce qu'il appelle une matrice biologique, et recouverte pour le moment par le terme d'instinct, mais tirant sa modulation, son existence, son initiation, d'objets mentaux. Ces objets mentaux sont ce qu'il appelle le *need,* et peuvent, comme Freud l'a montré, être compris dans le registre du sens, c'est-à-dire condensés, déplacés, substitués, modifiés, de diverses manières, travestis.

MANNONI - C'est le mot *need* qui est gênant, là-dedans.

LACAN - Parce qu'il n'en trouve pas de meilleur, bien sûr.

Granoff a mis tout de suite en relief dans son analyse que le mot *need lui* parait presque ce que nous appellerons une impropriété du texte, un mot dont l'emploi, à l'occasion, ne peut être saisi que par l'ensemble du texte lui-même. Il ne vaut que dans son contexte.

GRANOFF - D'ailleurs, il l'introduit par une série de pirouettes autour du mot; toute ce qu'il dit est motivationnel, il s'en sort très mal dans cette affaire. LACAN - N'est-ce pas! Alexander a fait un grand article, nous pourrons peut-être un jour en parler? qui s'appelle Logic *of emotions* (Logique des émotions). Il est certain qu'avec ça il est au cœur de la théorie analytique. Mais que le terme même, et tout le développement de l'article porte en soi-même, la même interrogation, qui est apportée par ce récent article, à savoir que c'est l'introduction dans ce que nous considérons habituellement comme le registre affectif, l'introduction pure et simple d'une dialectique; et aussi bien d'ailleurs dans l'article d'Alexander, qui est en question, il ne s'agit de rien moins que de partir de là, le schéma logico-symbolique qui est bien connu, où Freud déduit les diverses formes de délires, les diverses façons de nier le *je t'aime,* c'est-à-dire *ce n'est pas moi qui l'aime, ce n'est pas lui que j'aime, je ne l'aime pas, il me hait* et même *c'est lui qui m'aime!* Ce qui donne enfin la genèse parmi les autres formes de délires : jaloux, passionnel, persécutif, érotomaniaque, etc.

Il est certain que là nous voyons avec la plus grande évidence que c'est déjà dans une structuration non seulement symbolique, mais symbolique très élevée, puisqu'elle introduit déjà tous les développements de la forme la plus grammaticalement élaborée, que c'est uniquement dans ce registre que nous saisissons les différentes transformations, le métabolisme même de ce qui se produit dans l'ordre du préconscient.

Il est certain que ce premier article a en effet l'intérêt d'être à contre-courant par rapport à toute une tendance théorique actuellement dans l'analyse.

Le second me parait plus intéressant encore, pour autant qu'il essaie - et je souligne que Granoff a fait des remarques extrêmement intéressantes sur l'emploi, c'est la deuxième fois que je me réfère au mot emploi. Car, en fin de compte, qu'al- 395 -

Ions-nous voir ici? Ce à quoi nous devons toujours penser pour construire une théorie correcte du symbole, c'est-à-dire ce dont il s'agit là, de la signification, la tendance, où le registre dans lequel une certaine pente de la pensée s'engage.

Ce dont il s'agit exactement dans cet article, c'est de chercher à quel au-delà, à quelle réalité, à quel fait, comme on s'exprime dans cet article, se réfère la signification.

Eh bien, vous ne comprendrez jamais rien à rien, vous vous engagerez toujours dans des voies en quelque sorte sans issue, sans issue - ce qui se voit très bien, étant donné les impasses auxquelles arrive actuellement la théorie analytique - c'est que la signification ne renvoie jamais qu'à elle-même, c'est-à-dire à une autre signification. C'est pour cela que le terme emploi est très important. Nous partons là des exemples même de ce sur quoi nous sommes; c'est comme cela que nous faisons d'habitude; ce qui est arrivé; et que nous ne pouvons interpréter correctement ces articles qu'en référant ce *need* à la façon dont il est employé dans un certain nombre de passages du texte.

De même, le mot *meaning* a aussi un certain ensemble de références dans le contexte, ce qui permet de voir jusqu'à quel degré de... étymologique il est employé. Mais chaque fois que nous avons dans l'analyse du langage à chercher une signification, il n'y a pas d'autre méthode correcte que de faire la somme de ses emplois. Ou, si vous voulez, prendre dans la langue française la signification de *main,* par exemple, il faudra que vous fassiez le catalogue des emplois du mot main, et non seulement comme main, comme mot représentant l'organe de la main, mais aussi bien la main-d'œuvre, la mainmise, la mainmorte... C'est cela qui constitue l'ensemble des significations du mot *main, ou plus* exactement c'est cela qui constitue cette signification, la signification donnée par la somme de ces emplois.

L'important est de s'apercevoir que c'est à cela que nous avons affaire dans l'analyse. Et que nous n'avons pas du tout besoin de nous exténuer à des références supplémentaires pour parler par exemple comme d'une réalité qui nous serait à expliquer des emplois dits métaphoriques. Toute espèce d'emploi, en un certain sens, l'est toujours. La métaphore, en ce sens, n'est pas quelque chose, comme le croit joncs, au début de son article sur la *Théorie du symbolisme,* qui est en quelque sorte à distinguer de l'usage du symbole. Que si je m'adresse à un être quelconque, créé ou incréé, du monde, en l'appelant *soleil de mon cœur;* c'est tout à fait une erreur que de dire que pour l'appeler ainsi je suppose, comme le croit M. Jones au début de son article de la *Théorie du symbolisme,* une comparaison

« Ce que tu es pour mon cœur et ce qu'est le soleil », etc.

C'est tout à fait une erreur. La comparaison est un développement de ce quelque chose qui lui-même, au moment où il surgit, contient non seulement une somme de significations, mais une émergence à l'être d'un certain rapport qui est infiniment plus riche que tout ce que) e peux à l'instant même élucider.

Cela implique tout ce qui peut même y venir, par la suite, et ce que je crois n'y avoir pas dit, d'abord, du fait de l'avoir formulé, c'est moi, mon être, mon aveu, mon invocation, qui entre dans ce domaine du symbole, et qui implique aussi bien que le fait que ce Soleil me réchauffe, me fait vivre; et aussi est le centre de ma gravitation; et aussi bien d'ailleurs tout ce que cela comporte de cette *morne moitié d'ombre* - dont parle M. Valéry - à savoir que ce Soleil est aussi ce qui vous aveugle, et ce qui donne à toutes choses cette sorte de fausse évidence, d'éclat trompeur; on peut dire que le maximum de lumière est aussi la source de tout obscurcissement. Tout cela est impliqué déjà dans cette invocation symbolique, qui, littéralement, fait surgir dans les rapports entre les êtres humains un ordre d'être qui est littéralement créé par le surgissement du symbole lui-même.

Vous me direz: « il y a tout de même des expressions irréductibles » ; et qu'au-delà nous pouvons essayer de réduire... au domaine factuel cette émission créatrice de l'appel symbolique dans cette occasion, et on pourrait en trouver des formules plus simples, plus rapprochées, plus organiques, plus animales. Faites-en vous-même l'essai, vous verrez que vous ne sortirez jamais du monde du symbole; et, même, recourriez-vous à l'appel à l'indice organique, au *mets ta main sur mon cœur* que dit l'Infante à Léonor au début du *Cid,* pour lui exprimer, lui communiquer les sentiments d'amour qu'elle éprouve pour ce jeune cavalier... Il est évident que là encore l'indice même organique est invoqué à l'intérieur de l'aveu comme un témoignage, et un témoignage qui ne prend son accent et sa valeur que pour autant que *je m'en souviens [si* bien que] *j'épandrai mon sang* [avant que je m'abaisse à démentir] *mon rang!* C'est-à-dire que c'est précisément dans la mesure où elle s'interdit ce sentiment où elle trouve à peine croyable qu'on la croit, qu'elle se réfère, et qu'elle invoque alors un élément factuel, mais qui littéralement ne prend son utilité, sa fonction, son sens qu'à l'intérieur de tout le monde symbolique dessiné dans cette dialectique du sentiment qui se refuse, ou auquel est refusée implicitement la reconnaissance.

Nous sommes, vous le voyez, ramenés au point qui a été celui de notre discours, sur lequel s'est achevé notre discours de la dernière fois.

Chaque fois que nous sommes dans l'ordre de la parole, tout ce qui se situe, -397-

s'ordonne autour de cet ordre qui est précisément le domaine que nous rencontrons à la limite de la parole, prend son sens et son accent en fonction du registre de la parole. C'est pourquoi il est tellement important de l'approfondir, de nous apercevoir de tout ce que contient cet ordre de la parole, tout ce qu'il instaure, toute cette autre réalité dans la réalité.

Car c'est par rapport à lui, déjà, que toute une série de problèmes sont résolus; et en particulier ce problème, cette dialectique de l'émotion en tant qu'elle peut s'inverser, être inhibée, est déjà résolu par le fait que l'ordre du symbole introduit déjà tout cet ordre qui est dans les limites, à la frontière des limites de cet ordre symbolique, d'où les autres ordres, imaginaire et réel, prennent leur place et s'ordonnent.

je vais donc essayer une fois de plus de vous faire sentir... Faisons une petite fable

Un jour, les compagnons d'Ulysse - comme vous le savez, il leur arriva mille mésaventures; je crois que presque aucun n'a fini la promenade - furent transformés, en raison de leurs fâcheux pendants, en pourceaux. Bien entendu, le thème de la métamorphose nous intéresse toujours, parce que, après tout, c'est là que se pose justement la question de la limite de l'humain et de l'animal. Donc, ils sont transformés en pourceaux, et l'histoire continue; et il faut bien croire qu'ils gardent quand même quelques liens avec le monde humain, au milieu de ces grognements de la porcherie, mais la porcherie est une société, par lesquels ils se communiquent les différents besoins : de la faim, de la soif, voire de la volupté, voire de l'esprit de groupe.

Que peut-on dire, après tout, de ces grognements, quelques messages adressés à l'autre monde ? Pour tout dire, les compagnons d'Ulysse disent : « Nous regrettons Ulysse, nous regrettons qu'il ne soit pas parmi nous, nous regrettons son enseignement, ce qu'il était pour nous à travers l'existence. »

Qu'est-ce que le grognement qui nous parvient des compagnons d'Ulysse? Qu'est-ce qui fera en somme que quelque chose nous parvienne au milieu du volume soyeux accumulé dans l'espace clos de la porcherie ? Est-ce une parole ? Pourquoi direz-vous que c'est une parole ? Est-ce parce que là s'exprime quelque sentiment essentiellement ambivalent ? Car il est bien clair d'autre part qu'Ulysse est un guide plutôt gênant. Et assurément, au point où en sont les compagnons d'Ulysse, qu'est-ce qui fait que, sans nul doute, telle forme de communication vous apparaîtra une parole?

C'est d'abord exactement en ce sens, qui saute d'abord aux yeux, qu'il y a un doute, et qu'à vrai dire, du moment où ils sont transformés en pourceaux, les -398-

pourceaux regrettent la présence d'Ulysse... Déjà vous avez là la valeur, l'appréhension de ce qu'est une parole.

En d'autres termes, les compagnons d'Ulysse transformés en pourceaux veulent faire croire qu'ils ont encore quelque chose d'humain, la parole, et la nostalgie d'Ulysse exprimée en cette occasion, c'est exactement la revendication de la reconnaissance d'eux-mêmes, les pourceaux, comme étant toujours les compagnons d'Ulysse. Et c'est là, en fait, qu'une parole est avant tout, dans cette dimension, qu'elle se situe; la parole est essentiellement moyen d'être reconnu. Elle est là, avant toute chose qu'il y a derrière, et absolument insondable. Est-ce que c'est vrai ? Est-ce que ce n'est pas vrai ? C'est en quelque sorte un premier mirage. Un mirage qui, en effet, vous assure que vous êtes dans le domaine de la parole. Mais si vous regardez de quoi il s'agit, ça n'est pas par rapport à une réalité elle-même, informe, inconstituée par essence, dans cette occasion, qui est ce que nous appelons, quand nous entrons dans l'ordre des émotions et des sentiments, l'ambivalence. L'important de cette parole, ce qui en fait une parole même s'il est un grognement, c'est de savoir à quoi le pourceau qui parle, au nom du troupeau, veut faire croire. Et cette parole est parole exactement dans la mesure où un auditeur y croit. Sans cela, une communication est quelque chose qui transmet, à peu près du même ordre qu'un mouvement mécanique. J'évoquais à l'instant le froissement soyeux, la communication de leur froissement à l'intérieur de la porcherie. Ce n'est rien d'autre en fin de compte. Le grognement est analysable entièrement en termes de mécanique. Mais à partir du moment où ça passe à cet autre registre d'être essentiellement quelque chose qui veut faire croire à une assimilation, il exige la reconnaissance. C'est d'abord dans ce registre-là qu'existe la parole. Et c'est pour cela en effet que, jusqu'à un certain point, on peut parler du langage des animaux. Il y a un langage des animaux, exactement dans le sens où il y a quelqu'un pour le comprendre.

Prenons un exemple que j'emprunterai à Nunberg, qui a écrit un article, paru en 1951, *Transference and reality;* c'est le même problème qu'il pose, la question de savoir ce qu'est le transfert.

Il est évidemment fort plaisant de voir, à la fois combien il va assez loin, et combien il est embarrassé. Toute la question est pour lui justement située au niveau de l'imaginaire; dans le fondement du transfert, il y a la projection de quelque chose qui n'est pas là, dans la réalité. Le sujet exige que son partenaire soit une forme, un modèle, par exemple de son père.

Il nous évoquera d'abord le cas d'une patiente, qui passe son temps à attraper violemment l'analyste, voire à l'engueuler, lui reprocher de n'être pas ceci, -399-

pas cela, de n'être jamais assez bien, de ne jamais intervenir comme il faut, de se tromper, d'être de mauvais ton. Il n'y a jamais de satisfaction. Est-ce un cas de transfert, nous dit Nunberg ? Assez curieusement, mais d'ailleurs non sans fondement, il dit: « Mais non, ce n'est pas tout à fait cela, parce que là, il y a plutôt *readiness,* aptitude au transfert»; et l'exigence de présence réelle selon une forme déterminée, à propos de laquelle le sujet insiste sur la discordance du monde réel, c'est-à-dire de la personne de l'analyste, pour réaliser cette exigence primitive, c'est là quelque chose qui est la condition première du transfert.

A partir de quand et à partir de quoi y a-t-il transfert? C'est quand, d'une façon juxtaposée, pour le sujet non distincte, il y a appréhension de tout le mirage, unité par l'image dont la réapparition est exigée; il y a confusion de l'image avec la réalité dans laquelle est situé le sujet; non pas absolue, mais connaissance ni de l'une ni de l'autre, mais confusion. Et ce sera tout le progrès de l'analyse de montrer au sujet la distinction de ces deux plans; c'est la théorie classique de l'analyse du comportement soi-disant illusoire du sujet, dont on montre au sujet combien il est peu adapté à la situation présente, et c'est pas le décollement de ces deux plans de l'imaginaire et du réel.

Mais nous trouvons nous-mêmes toutes sortes de contradictions, car nous passons notre temps à nous apercevoir que le transfert n'est pas du tout quelque chose d'illusoire. Ce n'est pas du tout une façon de l'analyser de dire au sujet « Mais, mon pauvre ami, le sentiment que vous éprouvez pour moi n'est que du transfert! » Ce n'est jamais ça qui a arrangé quelque chose. Il faut bien voir que ce n'est pas de ce point de vue simpliste que la situation s'éclaire véritablement.

Là, comme toujours, quand les auteurs sont bien orientés, ils ont un certain sentiment de la vérité, que leurs exemples démentent, sur le plan théorique. C'est le cas de Nunberg. L'exemple qu'il donne comme typique de cette expérience du transfert est vraiment particulièrement instructif.

Voici ce qu'il nous apporte.

«J'avais un patient qui apportait vraiment le maximum de matériel, qui parlait et exprimait avec authenticité, un soin du détail, d'être complet, l'aveu, l'abandon du ton... Et tout ce qu'il pouvait apporter était vraiment sans limites... Et pourtant, rien ne bougeait! Jusqu'à ce que nous nous soyons aperçus de ceci, que la situation analytique se trouvait reproduire pour lui une situation qui avait été celle de son enfance, où il se livrait à des confidences, également extrêmement poussées, aussi entières que possible, fondées sur la confiance totale par rapport à son interlocutrice, qui n'était

autre que sa mère, qui venait tous les soirs s'asseoir au pied de son lit. Et le patient se complaisait - telle Schéhérazade du conte célèbre - à lui donner un compte rendu aussi étendu que possible non seulement de ses journées, mais de ses actes, de ses désirs, de ses tendances, de ses scrupules, de ses remords. Sans jamais rien cacher. À ceci près que tout ce jeu était vivement apprécié par le fait que la présence chaude de sa mère, en vêtements de nuit, était pour lui la source et l'occasion d'un plaisir parfaitement soutenu comme tel, et qui faisait la structure de la situation alors vécue; c'est à savoir de deviner sous sa chemise le contour de ses seins, la présence de son corps, et de se livrer aux premières investigations alors spécialement sexuelles sur sa partenaire aimée. »

Comment allons-nous analyser cela et le comprendre? Tâchons d'être un tout petit peu cohérents. Qu'est-ce que ça veut dire

Il y a deux choses. La situation première où le sujet vit un certain mode de satisfaction par le moyen de cet échange parlé, et où nous pouvons en effet distinguer deux plans de relations symboliques subordonnées, assurément subverties par la relation que nous pouvons appeler dans cette occasion imaginaire, pour autant que ce sujet a la préhension, la révélation de quelque chose qui est aussi attaché à sa référence à lui-même, en tant que les objets de son désir sont tout imprégnés de ce narcissisme fondamental, dont je vous ai montré combien il est essentiel dans la constitution même de l'objet du désir. Oui.

Mais qu'est-ce qui se passe, comment allons-nous comprendre la situation dans l'analyse, au moment où elle se produit, à savoir quand le sujet se comporte actuellement dans l'analyse avec cette sorte d'entier abandon, cette sorte de bonne volonté totale, de soumission à la règle réalisée jusque dans ses derniers termes ? Allons-nous dire que quelque chose qui ressemble en quoi que ce soit à la satisfaction primitivement éprouvée soit là, présent ? je sais bien que pour beaucoup le pas est aisément franchi. On dira: «Mais oui, c'est bien cela; derrière cette parole, le sujet recherche une satisfaction semblable », on parlera sans hésiter d'automatisme de répétition, et tout ce que vous voudrez. Et l'analyste aura fait preuve de je ne sais quoi qui serait une détection de je ne sais quel sentiment ou émotion, comme on disait tout à l'heure, présent derrière cette parole, qui serait là, marque d'un au-delà psychologique constitué et conçu comme présent. Et on parlera dans cette occasion d'analyse du transfert, comme ayant été une réalité au-delà de cette parole.

Mais, enfin! Réfléchissons! Est-ce que d'aucune façon nous pouvons -401-

admettre que dans cette position, qui est exactement la position inverse à la position primitive, à savoir que l'analyste n'est pas au pied du lit, mais derrière; et qu'il est loin de présenter - au moins dans les cas les plus communs - les charmes de l'objet primitif, ni de pouvoir prêter aux mêmes concupiscences; est-ce qu'il y a en quoi que ce soit quelque chose qui nous permette de franchir un tel pas ?

Tout cela, c'est d'ailleurs des choses bébêtes. Mais enfin c'est justement en épelant un peu la structure des choses et en disant des choses simples qu'il faut nous-mêmes nous apprendre à simplement compter sur nos doigts les éléments au milieu de quoi nous agissons, nous intervenons.

Vous me direz: « Si on ne donne pas cette explication, toute l'issue est impensable! » Pourquoi est-ce que tout d'un coup, de l'avoir donnée et révélée entraîne une transformation complète de la situation analytique, à savoir qu'à ce moment-là les mêmes paroles continuent, deviendront efficaces ? Marqueront un véritable progrès dans la situation générale du sujet, dans son existence? Tâchons un peu de comprendre!

Par la nature même de ce qu'est une parole, de ce qu'est l'amenée au jour d'un groupe, d'un monde de significations, nous savons que nous sommes dans le langage et dans l'opération de la parole. C'est-à-dire que, comme telle, la parole elle-même, parce qu'elle est parole, s'institue dans la structure de ce monde sémantique qui est celui du langage, et qui, comme je vous l'ai rappelé tout à l'heure n'a jamais qu'un seul sens à la fois parmi tous ces sens, tous ces emplois; que cette parole a toujours un au-delà, et que derrière ce qu'elle dit, comme tout à l'heure derrière ce que disaient les pourceaux, tout d'un coup inspirés, les compagnons d'Ulysse, la parole est à plusieurs fonctions, à plusieurs sens; et que, derrière ce que dit un discours, il y a ce qu'il veut dire; et derrière ce qu'il veut dire, il y a encore un autre vouloir-dire, et que jamais rien n'en sera épuisé, si ce n'est d'arriver à ce dernier point qui est justement la fonction créatrice de la parole, à savoir le fait qu'elle fasse surgir quelque chose qui est son essence, qui est ce quelque chose qui s'appelle le concept, qui est cette évocation depuis toujours du concept, de quelque chose qui est la chose même, présente, là, et comme nous l'apprend et nous le dit Hegel. C'est là que nous devons faire un saut, et qui n'est pas facile à faire, dans Hegel; mais rappelez-vous simplement ce que dit Hegel du concept par rapport à la chose: *le concept, c'est le temps de la chose.* Il y arrive par cette voie rigoureuse que, si le concept, contrairement à la théorie classique, c'est la chose même, qu'est-ce qu'il faut que ce soit de la chose? Il est bien certain que ce n'est pas la chose, si on peut dire, en ce qu'elle -402-

est, pour une simple raison, que le concept est toujours là où la chose n est pas; et que là où il arrive pour remplacer la chose - comme l'éléphant que j'ai fait entrer l'autre jour, par l'intermédiaire du mot « éléphant », qui a frappé tellement certains d'entre vous; car il était bien évident que l'éléphant était là, à partir du seul moment où nous le nommions, beaucoup plus présent, au moins pour ses conséquences de la destinée d'éléphant que si l'éléphant était entré dans la salle - qu'est-ce qui peut être là, de la chose ? Il est certain que ce n'est ni sa forme ni sa réalité; car, dans l'actuel, toutes les places sont prises.

Hegel le dit avec une grande rigueur: c'est ce qui fait que la chose est là, tout en n'y étant pas. Cette identité dans la différence, qui caractérise le rapport du concept à la chose est évidemment la même chose qui fait que justement la chose est chose, que le *fact* est symbolisé, comme on nous le disait tout à l'heure; c'est-à-dire ce qui fait aussi que nous parlons d'une chose, et non pas de ce je ne sais quoi, toujours, en fin de compte, inidentifiable, qui fait que chaque instant succédant à chaque instant, dans une espèce de façon impossible à reproduire, jamais deux fois le courant du monde ne passe par la même situation.

Héraclite nous le rapporte : si nous instaurons l'existence de choses dans cette mouvance absolument infinie, et qui ne se reproduit jamais, du monde toujours changeant, c'est précisément parce que déjà dans la chose cette identité dans la différence est saturée. C'est de là qu'Hegel déduit que *le concept est le temps de la chose.*

Ceci est tout de même très important à promouvoir, parce que nous nous trouvons placés par là au cœur des problèmes qu'avance Freud, toujours, quand il dit que l'importance se place hors du temps. C'est vrai, et ce n'est pas vrai!

Il se place hors du temps, exactement comme le concept. Mais c'est justement parce qu'il est le temps de lui-même, de la chose, qu'il peut se placer hors du temps, parce que c'est le temps pur de la chose. Et que comme tel ce temps peut reproduire la chose dans une certaine modulation, dont le support matériel peut être exactement n'importe quoi.

Ce dont il s'agit donc dans l'automatisme de répétition, en tant qu'il intervient, là, et qu'il intervient dans la parole même, ce n'est exactement pas autre chose que ça! Et cela doit nous mener très loin, jusque et y compris dans les problèmes de temps, que comporte justement notre pratique analytique.

Nous pouvons littéralement concevoir la transformation qui s'opère à partir du moment où la situation transférentielle est analysée, par l'évocation de cette situation ancienne, où le sujet se trouvait en présence, en effet, d'un objet tout différent, et dont il n'y a aucune assimilation avec l'objet présent. C'est uni-403-

quement ceci : que cette parole actuelle, exactement comme la parole ancienne, est en somme mise dans une parenthèse de temps, dans une forme de temps, si je puis m'exprimer ainsi. C'est ce que j'appelais modulation de temps, qui fait que cette parole a actuellement la même valeur que la parole ancienne. Mais cette valeur n'est pas autre chose qu'une valeur de parole. Il n'y a là actuellement aucun sentiment, aucune espèce de projection imaginaire; comme M. Nunberg s'efforce, s'exténue à la construire, dans cette occasion, se trouvant ainsi dans une situation inextricable.

Loewenstein dira: ce n'est pas une projection, c'est un déplacement; en parlant d'une mythologie qui a tous les aspects d'un labyrinthe.

Alors que ce dont il s'agit est exactement ceci: que l'élément est une dimension essentielle, mais primordiale, de tout ce qui est d'ordre de la parole. Et justement cette modulation de temps est que le dernier mot, pourrions-nous dire, de cette parole qu'est en train de prononcer le sujet devant l'analyste - je dis exactement le dernier mot, le dernier sens - n'est pas autre chose, ne peut pas être identifié à autre chose qu'à cette forme temporaire dont je vous parle et qui est déjà à soi tout seul une parole.

Si, effectivement, comme le dit Hegel, le concept est le temps, c'est-à-dire que le dernier sens de cette parole que nous pouvons analyser par étages, c'est en trouver toutes sortes de choses entre les lignes de ce que dit le sujet, mais ce que nous trouvons en dernier, c'est en effet quelque chose, mais quelque chose qui est aussi une parole; et ce quelque chose qui est aussi une parole est exactement ce rapport existentiel, fondamental, de l'homme suspendu devant l'objet de son désir, en tant que tel, dans ce mirage narcissique, qui n'a pas besoin de prendre en cette occasion aucune forme particulière, qui n'est rien d'autre que cette sudation de ce rapport, qui est là, à la fois dans ce que nous appelons plaisir préliminaire, bref qui se trouve suspendu dans cet isolement de l'homme par rapport à l'objet de son désir, dans ce rapport spéculaire essentiellement qui ici met toute la parole dans une sorte de suspension par rapport à cette situation, en effet purement imaginaire. Mais elle n'a rien de présent, elle n'a rien d'émotionnel, elle n'a rien de réel, de sentimental. Elle n'est compréhensible que pour autant qu'une fois qu'elle est atteinte elle change tout le sens de cette parole, et qu'elle montre au sujet que sa parole est ce que j'ai appelé dans ce *Rapport,* introduction du terme de *parole vide,* et que c'est en tant que telle et en tant que parole vide, qu'elle est en effet dans un certain temps sans aucun effet.

Tout ceci n'est pas facile. Est-ce que vous y êtes ? Si vous y êtes un tant soit

peu, vous devez comprendre que l'au-delà auquel nous sommes renvoyés, c'est -404-

toujours, si on peut dire, à une parole plus profonde, et qui va jusqu'à cette limite qui fait qu'il y a évidemment dans la parole une limite ineffable qui est justement ceci que la parole crée en somme toute la résonance de tous ses sens, et qu'en fin de compte nous sommes renvoyés à l'acte même de la parole en tant que tel, et que c'est de la valeur de cet acte actuel, à savoir si la parole est vide ou pleine, c'est-à-dire à quel point de sa présence elle est pleine, c'est de cela qu'il s'agit dans l'analyse du transfert.

Si vous trouvez ceci un tant soit peu spéculatif, voire inorthodoxe, je vais quand même vous apporter en conclusion pour aujourd'hui, puisque nous sommes amenés comme ça, en nous promenant, à des carrefours qui méritent que vous vous y arrêtiez et y souteniez un peu votre méditation, une référence. Parce que je suis ici pour commenter les textes de Freud. Et qu'il n'est quand même pas inopportun de faire remarquer que cette interprétation est strictement orthodoxe.

Si vous cherchez dans toute l'œuvre de Freud à quel moment apparaît le mot *Übertragung,* transfert, ce n'est pas dans les *Écrits techniques,* et à propos des relations réelles, peu importe, imaginaires, voire symboliques avec le sujet; ça n'est pas à propos de Dora ni à propos de toutes les misères qu'elle lui a faites puisque, soi-disant, il n'a pas su lui dire à temps qu'elle commençait à s'engager sur la pente d'un tendre sentiment à son égard; c'est dans la septième partie de la *Traumdeutung* (Science des rêves), *Psychologie des processus du rêve,* à propos de *l'accomplissement des désirs* dans le rêve. Freud, après tout un livre, que je commenterai peut-être devant vous un jour prochain, où il ne s'agit littéralement que de démontrer, dans la fonction du rêve, essentiellement cette pluralité, cette superposition d'ordonnances sémantiques, qui vont, si on peut dire, d'un matériel signifiant jusqu'à toute la profondeur et la superposition des significations, nous montre comment la parole, à savoir la transmission du désir, qui peut se faire reconnaître pour cela, exactement, n'importe quoi, pourvu que cela soit organisé en système symbolique; et que c'est là, précisément, ce qui est la source du caractère pendant longtemps indéchiffrable du rêve. C'est que pendant un certain temps, de même qu'on n'a pas su comprendre les hiéroglyphes pendant un certain temps, parce qu'on ne les composait pas dans leur système symbolique propre et qu'on ne s'apercevait que, lorsqu'on voyait dans les hiéroglyphes une petite silhouette humaine, ça pouvait vouloir dire un homme, mais que ça pouvait aussi représenter le son « Homme », et, comme tel, être composé comme syllabe dans un mot, c'est comme ça qu'est fait le rêve.

Et qu'est-ce que Freud appelle *Übertragung ?* C'est, dit-il, -405-

«Le phénomène constitué par ceci qu'un certain désir refoulé par le sujet, pour lequel il n'y a pas de traduction directe possible,'>, c'est-à-dire qu'il est interdit à son mode de discours.

Granoff me signale la comparaison avec la pierre de Rosette, qui est là, dans l'article de Bennitt. Bien sûr! Aussi, Freud citait la pierre sur laquelle Champollion a fait sa découverte.

Ce désir ne peut pas se faire reconnaître; pourquoi ? Parmi les éléments du refoulement, il faut bien vous dire qu'il y a quelque chose qui, aussi, participe de cet ineffable, en ce sens qu'il y a des relations essentielles qu'aucun discours ne peut exprimer suffisamment, sinon justement dans ce que j'appelai tout à l'heure l'entre-les-lignes. Nous y viendrons la prochaine fois. je vous ferai la comparaison entre la façon dont, par exemple, n'importe quel auteur ésotérique - j'ai choisi ce thème, puisque je comptais vous en parler aujourd'hui... *Le guide des égarés,* qui est un ouvrage ésotérique. La façon dont il présente, sa façon d'écrire, à savoir comment, délibérément, il organise son discours de façon telle que ce qu'il veut dire, c'est lui qui parle, qui n'est pas dicible, soit compréhensible, puisse se révéler quand même; à qui?... Ces lignes ne sont pas seulement ce qu'il dit, mais celles d'un désordre, certaines ruptures, certaines discordances intentionnelles. C'est par là qu'il veut dire ce qui, soit ne peut, soit ne doit pas être dit.

je vous montrerai que la façon même dont il s'exprime, si vous voulez, est l'envers de ce que nous, nous appelons la lecture des tendances inconscientes dans les lapsus, les trous, les contentions, les répétitions. Ce que nous lisons est aussi quelque chose qui, dans le sujet, exprime mais là tout à fait spontanément et innocemment, comme délibérément il organise son discours. Nous y reviendrons. Ces textes valent la peine d'être rapprochés.

Qu'est-ce que nous dit Freud, quand il nous parle, dans la première définition de l' *Übertragung ? À* quoi servent les *Tagesreste ? Ils* sont le matériel signifiant. Ce n'est pas exactement comme cela qu'il s'exprime. Il dit qu'ils sont désinvestis du point de vue du désir, que ce sont pour le rêve, et dans l'état du rêve, des espèces de formes errantes qui, pour le sujet, sont devenus de moindre importance, se sont pour ainsi dire vidées de leur sens. C'est bien, en effet, ce qui se passe chaque fois que nous avons affaire à un matériel signifiant. Le matériel signifiant, qu'il soit phonématique, hiéroglyphique, ou autre chose, ce sont des formes qui sont déchues de leur sens propre, et comme telles reprises dans une organisation qui est justement celle à travers laquelle un sens nouveau trouve à s'exprimer.

-406-

C'est exactement cela que Freud appelle *Übertragung;* c'est pour autant que le désir inconscient, c'est-à-dire impossible à exprimer, trouve le moyen de s'exprimer à travers, si on peut dire, l'alphabet, la phonématique de ces restes du jour, eux-mêmes désinvestis du désir. C'est donc un phénomène de langage comme tel. Cette signification du signe est neutralisée par la signification réalisant. C'est à cela qu'il donne, pour la première fois, le nom, de terme *d'Übertragung.*

On ne peut pas ne pas voir - si on est un peu éclairé à cette dimension - d'une façon plus sensible que, dans ce terme ce dont il s'agit essentiellement, dans *l'Übertragung,* c'est d'un phénomène de langage. Ici, cela se produit dans le rêve,. mais bien entendu, dans tout ce qui se produit dans l'analyse, il y a cette dimension supplémentaire que l'autre est là, présent, jusqu'à un certain point. Et il apporte une dimension essentielle dans la réalisation de ce transfert du sens, qui se passe dans la dimension du langage en tant qu'il aborde l'interlocuteur.

Mais observez aussi ceci que, du point de vue de l'analyse freudienne, les rêves sont d'autant plus clairs et analysables que l'analyse est plus avancée, à savoir que le rêve parle plus à l'analyste, et que les meilleurs rêves, les plus riches, les plus beaux, les plus compliqués, que nous apporte Freud, les plus significatifs, ce sont les rêves qui sont à l'intérieur d'une analyse, et littéralement tendant à parler à l'analyste.

C'est aussi d'ailleurs ce qui doit vous éclairer sur la signification propre du terme *acting-out.* Si, tout à l'heure, j'ai parlé d'automatisme de répétition, et si j'en ai parlé essentiellement à propos du langage et du langage comme tel, c'est bien en tant que l'action, quelle qu'elle soit, *acting-out ou acting-in,* dans la séance, est incluse dans un contexte de parole. Si vous analysez bien les choses, sur les faits concrets, quoi que ce soit qui se passe dans le traitement est qualifié d'acting-out. Si tant de sujets se précipitent, pendant leur analyse, pour faire une foule d'actions érotiques, comme se marier, par exemple, pour montrer ce que de nos jours on appelle curieusement l'« oblativité », c'est évidemment un acting-out - à l'adresse de leur analyste - pour montrer à quel point l'analyse tend sur eux.

Et c'est bien pourquoi il faut faire une analyse d'acting-out, et faire une analyse de transfert. C'est-à-dire trouver dans un acte son sens de parole, son sens d'acte pour se faire reconnaître.

C'est là que je vous laisserai pour aujourd'hui. -407-

408

LEÇON XXI 23 JUIN 1954

Après la très intéressante contribution apportée par notre ami Granoff, et qui s'adaptait comme une bague au progrès que le précédent séminaire avait ouvert, c'est de la façon la plus aisée que j'ai poursuivi mon propos et que j'ai pu vous mener jusqu'à cette précision qui était suspendue jusque-là, succession d'interrogations posées devant vous, cette précision, c'est sur le plan du symbolique, dans le champ de la fonction du transfert qu'elle peut être comprise, pour que s'ordonnent autour de ce point central toutes les manifestations dans lesquelles nous le voyons nous apparaître. Et ceci jusque dans le domaine de l'imaginaire.

Pour le faire comprendre, le faire saisir, je n'ai pas cru devoir mieux mettre l'accent que sur la définition du transfert, sur la première définition qu'en avait donné Freud, qui consiste exactement en ceci, que je vous ai suffisamment énoncé, je pense, la dernière fois, pour que vous l'ayez bien saisi. C'est que ce dont il s'agit fondamentalement dans le transfert, c'est en somme de la prise de possession d'un discours apparent par un discours masqué; que ce discours masqué est très précisément dans cette occasion le discours de l'inconscient.

Nous suspendons là le point par où cette conception fondamentale rejoint d'une certaine façon l'idée commune qu'on peut s'en faire - je dis d'une certaine façon, évidemment façon différente de cette idée commune -, car vous pouvez déjà entrevoir que si ce discours masqué, qui est celui de l'inconscient, et qui s'empare, comme par exemple dans l'histoire du rêve illustré par Freud, dans cette première définition du transfert, de ces éléments plus ou moins vidés, disponibles, du discours que sont, par exemple, les *Tagesreste,* et tout ce qu'on peut appeler ce qui, dans l'ordre du préconscient, est rendu disponible par un -409-

moindre investissement, de ce besoin fondamental du sujet qui est de se faire reconnaître; et c'est dans ce vide, ce creux, avec ces matériaux-plus exactement ce qui devient à proprement parler à partir de là matériaux du discours - que le discours secret, profond, exprime, est exactement ce que nous retrouvons, non seulement dans le rêve, mais aussi le lapsus, toute la psychopathologie de la vie quotidienne, de notre façon d'écouter le discours de celui qui nous parle.

Vous sentez aussi que de là nous retrouvons ce que j'ai appelé tout à l'heure la conception commune; mais cette fois-ci reprise et en même temps synthétisée. Si vous pensez à ce que je vous ai toujours enseigné du sens de ce discours de l'inconscient, dont je vous ai dit que c'était le discours de l'autre, dans ce trans fert intrasubjectif, nous n'avons qu'à nous référer à notre définition de l'inconscient pour nous rendre compte comment il rejoint authentiquement l'intersubjectivité, en fin de compte, dans cette réalisation pleine de la parole, qui est le dialogue.

Mais, il y avait un point qui nous arrêtait: celui où nous nous sommes arrêtés la dernière fois, le phénomène fondamental de la révélation analytique, d'un discours à un autre discours qui prend le premier comme support. Nous trouvons là manifesté quelque chose de fondamental de la sémantique, qui est que tout sémantème renvoie à l'ensemble du système sémantique, à la polyvalence de ses emplois. Je vous ai expliqué la dernière fois qu'aussi bien pour tout ce qui est proprement du langage humain il n'y a jamais, en tant qu'il est langage humain, c'est-à-dire utilisable dans la parole, univocité du symbole. Tout sémantème est toujours à plusieurs sens.

D'où nous débouchons sur cette vérité absolument manifeste dans cet empirisme subjectif, dans lequel se déplace notre expérience. Ici, nous voyons révélé concrètement ceci - que les linguistes savent bien; non pas certes qu'ils s'en accommodent, et c'est tant mieux; quels problèmes cela leur pose! - que toute signification ne fait jamais que renvoyer à une autre signification. Aussi bien, les linguistes en ont-ils pris leur parti. Et c'est à l'intérieur de ce champ que désormais ils développent leur science.

Il ne faut pas croire que ceci se poursuive sans ambiguïté, et que pour un Ferdinand de Saussure, qui l'a vu d'une façon parfaitement claire, les définitions, même, aient été données toujours d'une façon parfaitement satisfaisante.

Cette sorte de leurre, et c'est ici un terme parfaitement ambigu, quand vous parlez de leurre, car c'est un leurre fondamental, qui fait que quand on parle du signifié on pense à la chose, alors que ce n'est justement pas de cela qu'il s'agit quand nous parlons à l'intérieur d'une théorie de la langue, du -410-

signifiant et du signifié; quand nous parlons, à l'intérieur de la langue, du signifiant, nous parlons du matériel audible - je précise - ce qui ne veut pas dire pour autant du son; car tout ce qui est dans le son, tout ce qui est de l'ordre de la phonétique, n'est pas pour autant inclus dans la linguistique en tant que telle. C'est du phonème qu'il s'agit, c'est-à-dire du son comme s'opposant à un autre son, un ensemble d'oppositions à l'intérieur desquelles le phonème est comme tel reconnaissable, c'est-à-dire peut être distingué du phonème qui s'oppose à lui.

En sténotypie, « pou » et « bou » se notent exactement de la même façon :pou. En général, la référence au contexte permet de déterminer le phonème originellement entendu et de dissiper l'ambiguïté.

L'erreur est exceptionnellement possible.

L'interlecture correcte est donc possible en sténotypie, malgré cette ambiguïté des signes.

Lorsque je ne découvre pas d'interprétation satisfaisante en français, je cherche si le phonème ou groupe de phonèmes sur lequel j'hésite a une signification possible en anglais, allemand, latin... Si oui, il prend alors un sens. Sinon, il m'est impossible de le transcrire.

Ceci ne fait d'ailleurs que confirmer ce que vous dites en ce séminaire matériel du langage, le signifié; c'est là-dessus que nous sommes; c'est la signification; et la signification n'est pas pour autant la chose signifiée ou ce que vous voulez, le signifiable. Néanmoins, il est clair que chaque fois que nous employons le langage à travers le signifié, c'est le signifiable que nous disons, c'est-à-dire la chose signifiée. Quand je dis qu'il y a là un leurre, ce n'est un leurre que pour autant que nous faisons la théorie du langage, et dans celle-ci que nous nous laissons prendre à ceci. Il est bien entendu que le langage n'est pas fait pour désigner les choses. Ce leurre est un leurre structural du langage humain; c'est en un sens sur ce leurre qu'est fondée toute vérification d'une vérité quelconque.

Ceci au point que, lors d'un entretien que j'ai eu récemment avec la personne la plus éminente que nous ayons en France, puisque légitimement elle peut être qualifiée du titre de linguiste, M. Benveniste, il me faisait remarquer qu'une chose n'avait jamais été mise en évidence, dont, bien entendu, vous serez peut-être surpris parce que vous n'êtes pas linguistes, mais qui, à la vérité, est extrêmement profonde. Si nous partons de la notion que toute signification interne quelconque du langage doit être définie, comme je vous l'ai dit la dernière fois, par l'ensemble des emplois possibles du terme, nous arriverons ainsi, par le -411-

moyen déjà évoqué la dernière fois, j'ai pris le mot qui me venait à l'esprit, le mot « main », avec tout ce que ce mot est, les contextes dans lesquels il peut se situer en français : main-d'œuvre, mainmorte, toutes mains, etc., à cerner les significations d'un terme. Remarquez que ceci peut s'étendre aussi à des groupes de termes, et qu'à la vérité il n'y a pas une théorie de la langue si ce n'est aussi des emplois de groupe, c'est-à-dire des locutions, et aussi des formes syntaxiques.

Mais ceci a une limite, et c'est celle-ci, en effet, jamais formulée comme telle dans cette perspective que si nous reprenons la phrase, elle n'a pas d'emploi; il y a donc deux zones de la signification.

je vous donne ceci comme ouverture, vous verrez que cela a la plus grande importance, car ces deux zones de la signification, c'est peut-être quelque chose à quoi nous nous référons; par exemple, c'est une façon de définir la différence de la parole et du langage.

Eh bien, un homme aussi éminent que M. Benveniste a fait cette découverte récemment; puisqu'elle est inédite, il me l'a confiée comme démarche actuelle de sa pensée. C'est quelque chose qui certainement est bien fait pour nous inspirer mille réflexions, quand nous voyons qu'un texte... Le père Beirnaert a rappelé à ma mémoire: «Tout ce que vous venez de dire sur le sujet de signification, est-ce que ça ne serait pas illustré dans le *De locutionis significatione discussio*, qui constitue la première partie du *De Magistro ? »*

je lui ai dit : «Vous parlez d'or»; ce texte n'est pas sans avoir laissé quelques traces dans ma mémoire. Et à l'intérieur même de ce que je vous ai enseigné la dernière fois. Et je crois qu'il ne faut pas négliger que les paroles que je vous envoie obtiennent de telles réponses, voire de telles commémorations, comme s'exprime saint Augustin, ce qui veut dire en latin exactement l'équivalent de remémoration. La remémoration du R.P. Beirnaert vient aussi à point que les articles que nous avait apportés Granoff. Et je crois de toute façon qu'il est assez exemplaire, significatif, enseignant, que nous nous apercevions, comme je pense que vous pourrez vous apercevoir, à l'intérieur de l'exposé du R. P. Beirnaert que les notions que les linguistes, en somme - si tant est que nous puissions faire à travers les âges une grande famille qui s'appellerait de ce nom « les linguistes » - ont mis quinze siècles a redécouvrir, comme un soleil qui se relève, ou comme une aube naissante, sont déjà exposées dans ce texte de saint Augustin, qui est une des choses les plus admirables qu'on puisse lire. Car, bien entendu, vous pensez que je me suis donné le plaisir de le relire à cette occasion.

Vous verrez que saint Augustin parle des problèmes les plus aigus de la linguistique moderne. Tout de ce que je viens de vous dire sur le signifiant et le signifié est là, développé avec une lucidité sensationnelle, tellement sensationnelle que je crains que les commentateurs spirituels qui s'y sont livrés n'aient peut-être pas vu toujours toute la subtilité - on voit bien que pour ce qui est vu, avoué, le commentateur trouve que le profond docteur de l'Église s'égare dans des choses en somme qui lui paraissent bien futiles. Il est curieux que ces choses futiles ne soient rien d'autre que le point le plus aigu de la pensée moderne sur le langage.

BEIRNAERT - J'ai eu exactement six ou sept heures pour explorer un peu ce texte. Alors, ça n'est sûrement qu'une petite introduction.

LACAN - Comment traduisez-vous *de significatione locutionis ?* BEIRNAERT - De la signification de la parole.

LACAN - *Oui, locutio* est incontestablement parole. BEIRNAERT - *Oratio* est le discours.

LACAN - Nous pourrions dire *de la fonction signifiante de la parole. Nous* avons plus loin un texte *où significatio* lui-même est bien élucidé en ce sens de la fonction signifiante de la parole.

Ici la parole étant employée au sens large du langage mis en fonction dans l'élocution, voire l'éloquence, et ce n'est pas la parole pleine, ni la parole vide. C'est l'ensemble de la parole.

La parole pleine, comment le traduiriez-vous en latin?

BEIRNAERT - 11 y a une expression, à un certain moment, l'énoncé plein, la *sententia plena.* L'énoncé plein est celui *où il y* a non seulement un verbe, mais un sujet, un nom; et tant qu'il n'y a que le verbe, et qu'il n'y a pas un sujet à ce verbe, il n'y a pas d'énoncé plein.

LACAN - justement. je voulais vous en parler. C'est au moment *où* il discute... Ce qu'il appelle *sententia plena,* cela veut dire simplement la phrase complète; ce n'est pas la parole.

BEIRNAERT - Oui. C'est la phrase complète, en tant que verbe et sujet. LACAN - ... Là, il s'agit de démontrer que tous les mots sont des noms. Il emploie plusieurs sortes d'arguments... Qu'ils peuvent être employés en tant que noms dans une phrase. je vais vous donner un exemple: le si est conditionnel; mais le si me déplaît, en ce cas le si est employé comme nom. Saint Augustin procède avec toute la rigueur et l'esprit analytique d'un linguiste moderne. Il montre que c'est l'usage dans la phrase qui définit la qualification comme partie du discours.

je crois que *sententia plena* n'est pas ce que j'appelle la parole pleine, quand -413-

je parle de parole pleine. Avez-vous pensé comment traduire en latin parole pleine ?

BEIRNAERT -je ne vois pas bien, peut-être le rencontrera-t-on au cours du texte.

Si vous permettez, je vais situer le dialogue philosophique. Il a été composé par Augustin en 389, quelques années après son retour en Afrique. C'est un dialogue intitulé *De magisteo,* du maître, qui comporte deux interlocuteurs Augustin, d'un côté, et, de l'autre, son fils Adéodat, lequel était âgé alors de seize ans. Cet Adéodat était très intelligent. C'est saint Augustin qui le dit luimême, et il dit que les paroles qu'il met dans la bouche d'Adéodat sont des paroles vraiment prononcées par ce garçon de seize ans, qui s'avère être un disputeur de première force.

LACAN - L'enfant du péché.

BEIRNAERT - Le thème central, je dirais plutôt le thème axial qui marque la direction vers laquelle s'oriente tout le dialogue c'est... le langage transmettant la vérité du dehors, foras *sonantibus verbis,* par les paroles qui sonnent audehors. Le disciple voit toujours la vérité au-dedans. C'est au-dedans qu'il l'a conçue. C'est l'axe du discours.

Seulement, avant d'en arriver à cette conclusion à laquelle se précipite la discussion, le dialogue serpente longuement et livre une sorte de doctrine du langage et de la parole dont nous pourrons tirer quelque profit.

J'en donne les deux grandes divisions, deux grandes parties : la première à laquelle nous nous arrêterons d'abord est la *disputatio de locutionis significatione,* discussion sur la signification de la parole. La seconde partie : *veritatis magister solus est Christus.*

La première partie se divise en deux sections: l'une intitulée synthétiquement *de signis,* traduit assez mal ici par « de la valeur des mots ». Il s'agit de bien autre chose, car on ne peut pas identifier *signum* et *verbum.* Valeur n'y est pas.

La seconde partie : les signes ne servent de rien pour apprendre. Commençons par la première: *de signis,* sur les signes. Interrogation posée par Augustin à son fils :

- « Qu'est-ce que nous voulons faire, quand nous parlons? *cum loquimur.* Réponse
- « Nous voulons ou enseigner ou apprendre, suivant la position de maître ou de disciple.
- « Ça ne suffit pas », dit saint Augustin. -414-

Il va essayer de montrer que même quand on veut apprendre et qu'on interroge pour apprendre, on enseigne encore.

- « Pourquoi?

- « Parce que l'on apprend précisément de celui à qui on adresse l'interrogation. On lui enseigne dans quelle direction l'on veut savoir.

Donc, définition générale

- « Tu vois donc, mon cher, que, par le langage, on ne fait rien d'autre qu'enseigner. »

LACAN - Vous permettez une remarque? je pense que vous saisissez combien, dès ce départ, nous sommes vraiment sur le plan de tout ce qu'ici j'essaie de vous expliquer, sur la différence qu'il y a entre les schémas ordinaires de la communication en tant que signaux et l'échange de la parole interhumaine. Nous sommes déjà d'emblée dans l'intersubjectivité, puisque tout de suite, d'emblée, il met l'accent sur *docere* et *discere qui* sont impossibles à distinguer, que toute interrogation est essentiellement tentative d'accord des deux paroles; ce qui implique l'accord, d'abord, des langages. Il n'y a aucune espèce d'échange possible sinon à travers l'identification réciproque des deux univers complets du langage.

Toute parole est déjà comme telle enseigner; elle n'est pas jeu des signes; elle est justement sur le plan de cette signification du niveau supérieur dont je parlais tout à l'heure, déjà elle se situe sur le niveau non de l'information mais de la vérité.

BEIRNAERT - « je ne pense pas que nous voulions rien enseigner lorsque personne n'est là pour apprendre. »

LACAN - Chacune de ces répliques mériterait d'être isolée en elle-même. BEIRNAERT - Alors, de là, ayant mis l'accent sur l'enseignement, il passe à une excellente manière d'enseigner *per commemorationem,* c'est-à-dire « par ressouvenir ».

Il y a donc deux motifs du langage. Nous parlons «ou pour enseigner, ou pour faire se ressouvenir, soit les autres, soit nous-mêmes ».

L'accent est mis ici sur une fonction de la parole de faire se ressouvenir de quelque chose.

À la suite de ce début de dialogue, Augustin pose la question

- « À ton avis, est-ce seulement pour enseigner ou se souvenir que la parole a été instituée ?

-415-

(Ici, n'oublions pas l'atmosphère religieuse dans laquelle se situe le dialogue). L'interlocuteur répond

- « Il y a tout de même la prière.

- « Dans la prière, on dialogue avec Dieu. Est-ce qu'on peut croire que Dieu reçoit de nous un enseignement ou un rappel ? Ceci ne vaudrait pas dans cette forme de dialogue. »

Je passe sur ce qu'il dit à ce moment-là. La conclusion étant la suivante que, quand on parle dans ce dialogue, ça n'est pas pour faire se ressouvenir ou pour enseigner au sujet avec lequel on dialogue, mais plutôt pour avertir les autres que l'on est en train de prier. Donc, pas par rapport au dialogue, mais à ceux qui peuvent nous voir dans ce dialogue.

LACAN - C'est très frappant. La prière est tirée nettement dans le sens de l'ineffable. Il exclut la prière comme fondamentale du champ de la parole; ce qui a une valeur importante.

BEIRNAERT-Dans ce cas-là, il ne s'agit pas de se ressouvenir ou d'apprendre. Ceci dit, l'enseignement se fait par des mots.

- « Qu'est-ce que c'est que les mots dont on se sert pour enseigner ou se ressouvenir ?

- « Ce sont des signes. »

Nous avons ici toute une réflexion sur *verbum* et *signum.* Un signe est toujours fait pour signifier quelque chose, sinon, il n'est pas signe.

Pour développer sa pensée et expliciter un peu comment il conçoit ce rapport du signe au signifiable, il propose à son interlocuteur un vers de *l'Énéide.* LACAN - Il n'a pas encore défini signifiable.

BEIRNAERT-Non, pas encore: signifier quelque chose; quoi? On ne sait pas encore.

Il prend donc un vers de *l'Énéide.*

« Si nihil ex tanta Superis placet urbe relinqui » (Aen. II, 659).

Et ici il va y avoir toute une maïeutique, grâce à laquelle il va essayer de rechercher cet *aliquid. Il* commence par demander à son interlocuteur

- « Combien y a-t-il de mots dans le vers ? - « Huit.

- « Il y a donc huit signes. Comprends-tu ce vers ? -416-

- « Je le comprends.

- « Dis-moi maintenant ce que chaque mot signifie. Alors, Adéodat est un peu embêté pour le si. Il dit

- «Je ne trouve aucun autre mot qui puisse en expliquer le sens. Il faudrait retrouver un équivalent; je ne le trouve pas.

Augustin dit

- « Quelle que soit la chose signifiée par ce mot, sais-tu au moins où elle se trouve?»

BEIRNAERT - Il ne s'agit pas du tout d'une chose matérielle. « Ce si signifie un doute. Or, où se trouve le doute, si ce n'est dans l'âme? »

C'est intéressant, parce que immédiatement nous voyons que le mot renvoie à quelque chose, qui précisément est de l'ordre spirituel, d'une réaction du sujet comme tel.

LACAN - Vous êtes sûr ?

BEIRNAERT -je crois.

LACAN - Enfin, il parle là d'une localisation qu'il ne faut pas spatialiser. Je dis « dans l'âme » par opposition au matériel.

BEIRNAERT - Alors, il passe au mot suivant. C'est *nihil,* c'est-à-dire « rien ». Adéodat dit

- « Évidemment, c'est ce qui n'existe pas.

- « Tu dis peut-être vrai, répond saint Augustin, mais ce qui n'existe pas ne peut en aucune façon être quelque chose. Donc le second mot n'est pas un signe, parce qu'il ne signifie pas quelque chose. Et c'est par erreur qu'il a été convenu que tout mot est un signe, ou que tout signe est signe de quelque chose.

Adéodat est embarrassé

- « Si nous n'avons rien à signifier, c'est de la folie si nous parlons. Donc, il doit y avoir quelque chose.

Augustin lui donne la réponse

- « Est-ce qu'il n'y a pas une certaine réaction de l'âme quand, ne voyant pas une chose, elle se rend compte cependant, ou croit s'être rendu compte qu'une chose n'existe pas ? Pourquoi ne pas dire que tel est l'objet signifié par le mot "rien", plutôt que la chose même, qui n'existe pas ? Donc, ce qui est signifié ici c'est la réaction de l'âme devant une absence de quelque chose qui pourrait être là. »

-417-

LACAN - La valeur de cette première partie est très exactement de montrer qu'il est impossible de manier le langage en référant terme à terme le signe à la chose. Et c'est fait d'une façon qui pour nous a une valeur signalétique, dont il ne faut pas oublier que la négativité n'avait pas été élaborée au temps de saint Augustin; et que quand même, par la force des signes, ou des choses, nous sommes précisément là pour tâcher de le savoir, c'est tout de même sur ce *nihil* qu'il achoppe; d'abord en prenant ce très beau vers - dont je vous signale au passage que le choix n'est pas tout à fait indifférent; Freud connaissait certainement très bien Virgile; et ce vers qui évoque la Troie disparue fait curieusement écho au fait que quand Freud veut définir l'inconscient, dans une autre partie de son Oeuvre, si vous regardez de près, c'est de la même façon, dans le *Malaise dans la civilisation,* qu'il parle d'une espèce de coprésence dans notre connaissance de l'histoire de Rome, de tous ces monuments de la Rome disparue, à travers lesquels Freud s'est mentalement promené en même temps qu'il se promenait dans les ruines de Rome; et c'est par une métaphore de cette espèce, historique, liée à la disparition de choses qui restent essentiellement là, si peu qu'il reste de la ville de Troie, en cette présence-absence, que Freud, dans un autre moment de son Oeuvre met son explication de l'inconscient, au début de *Malaise dans la civilisation.*

BEIRNAERT - Augustin passe ensuite au troisième terme, qui est *ex.*

Là, son disciple lui donne un autre mot pour expliquer ce que signifie le mot *ex.* C'est le mot *de;* expliquant d'ailleurs ce mot en détail, qu'il s'agit d'un terme de séparation avec une chose où se trouve l'objet, dont on dit qu'il vient de cela.

À la suite de quoi, Augustin lui fait remarquer qu'il a expliqué des mots par des mots : *ex* par *de;* mot très connu par d'autres très connus. Et alors, il le pousse pour dépasser le plan où il continue à situer; et il dit

- « je voudrais que tu me montres, si tu le peux, les choses dont ces mots sont les signes.

Une question se pose. Il prend comme exemple

- « Est-ce qu'il est possible plutôt de saisir une chose en dehors des paroles, que de la désigner par une parole ?

Il prend comme exemple la muraille

- « Est-ce que tu peux la montrer du doigt? je verrais la chose même, dont ce mot de trois syllabes est le signe. Et toi, tu la montrerais sans néanmoins apporter aucune parole. »

-418-

Par conséquent, voilà une chose en rapport avec trois syllabes, qu'on peut montrer sans aucune parole. Cela vaut aussi pour les qualités corporelles, la couleur, etc. Est-ce que le son, l'odeur, la saveur... autre chose que les choses vues, la pesanteur, la chaleur, les autres objets qui regardent les autres sens, est-ce qu'on peut aussi les montrer du doigt?

Alors, ici, c'est tout un exposé sur le langage par gestes. Augustin demande à son disciple s'il a bien examiné les sourds qui communiquent par gestes, au moyen de gestes, avec leurs congénères. Et il montre que, par cette espèce de langage entre les sourds, « ce ne sont pas seulement les choses visibles qui sont montrées, mais aussi les sons, les saveurs, les autres choses». Il va plus loin...

MANNONI - Cela me rappelle le petit jeu auquel nous nous sommes livrés à Guitrancourt dimanche. Les acteurs au théâtre font comprendre et développent des pièces sans paroles, au moyen de la danse...

LACAN - Ce que vous évoquez là est en effet très instructif; dans un petit jeu qui consiste à se mettre dans deux camps et à faire deviner le plus rapidement possible à ses partenaires un mot donné secrètement par le meneur de jeu, on met en évidence exactement ce que saint Augustin nous démontre, nous rappelle dans ce passage.

je peux vous en montrer plusieurs illustrations tout à fait sensibles. Car ce qui est dit ici n'est pas tellement la dialectique du geste que la dialectique de l'indication. Qu'il prenne la muraille tout de suite, nous ne nous étonnerons pas; car c'est encore plus à la muraille du langage qu'il va se heurter qu'à la muraille réelle. Il fait remarquer ainsi que les choses qui peuvent être désignées ne sont pas seulement les choses mais aussi les qualités. Et il est trop clair que cette dialectique de l'indication est ambiguë. Car il n'est pas certain qu'en désignant la muraille, celui à qui s'adresse ce signe encore qu'est l'indication - c'est là qu'est tout le relief de l'argumentation, que même l'indication est encore un signe, mais parfaitement ambigu - car comment savoir si c'est la muraille ou par exemple la qualité d'être râpeuse, ou verte, grise... De même, dans le petit jeu de l'autre jour, quelqu'un ayant à exprimer «lierre» est allé chercher du lierre. On lui a dit : « Vous avez triché. » C'est une erreur. Car la personne apportait, quoi ? Trois feuilles de lierre. Cela pouvait désigner la forme, la couleur verte, ou la sainte Trinité, etc.

MANNONI - j'allais faire une remarque sur le langage, quand on emploie les choses, même.

LACAN - Vous avez lu le texte? MANNONI - Non.

LACAN - Alors, vous allez le réinventer! ...

MANNONI - Il semble qu'on va traiter la chose comme un mot. Si j'emploie le mot « chaise»... Si le mot même me manque et que je brandisse une chaise pour compléter ma phrase, ce n'est donc pas la chose que j'emploie ainsi, mais le mot; il n'est donc pas possible de parler par une chose, mais toujours par mots.

BEIRNAERT - Il dit : « C'est entendu, on n'emploie pas toujours des mots mais des signes. Alors la question... »

LACAN - Nous touchons là au coeur de l'ambiguïté qu'il produit dans ses fameuses interprétations dites des gestes ou des mouvements, ou prétendument des émotions du sujet. Votre exemple illustre parfaitement que tout ce que nous interprétons dans ce registre dans l'analyse est exactement de la même façon que vous venez d'employer chaise, soit que le mot vous manque, ou que parlant une langue étrangère vous ne le sachiez plus, Stuhl... Et vous prendrez la chaise dans la main. Et on comprendra que c'est chaise.

Si vous regardez de près, tout ce que nous interprétons sur le plan des réactions actuelles du sujet est toujours pris dans le discours exactement de la même façon. Et ceci devrait nous permettre d'aller beaucoup plus loin.

BEIRNAERT - Il n'y a rien qui puisse être montré sans signe. Et Adéodat va essayer de montrer qu'il y a des choses qui peuvent l'être.

Augustin pose la question

- « Si je demandais: qu'est-ce que marcher ? Et que, te levant, tu accomplisses cet acte, ne te servirais-tu pas, pour me l'enseigner de la chose elle-même plutôt que de la parole ?

Adéodat, confondu, dit

- « Oui, je l'avoue. J'ai honte de n'avoir pas vu une chose aussi évidente. Alors, il y a des tas d'autres choses qui peuvent être montrées sans signes crier, être debout, etc.

Augustin continue en lui posant une question

- « Si je te demandais, au moment où tu marches : qu'est-ce que marcher? Comment me l'apprendrais-tu ?

- «Je ferais, par exemple l'action un peu plus vite pour attirer ton attention après ton interrogation par quelque chose de nouveau, tout en ne faisant rien d'autre que de faire ce qui devait être montré.

- « Alors, tu te hâtes; et ce n'est pas la même chose de se hâter que marcher. Alors comment faire la distinction entre se hâter et marcher? Il va croire -420-

que tu lui montres que ce que tu désignes par le verbe marcher c'est se hâter, que *ambulare* c'est *festinare ? »*

LACAN- Comme tout à l'heure, avec le *nihil,* on frôlait la négativité, avec cet exemple du *festinare* on fait remarquer que *festinare* peut s'appliquer à toutes sortes d'autres actes; et il est impossible de distinguer si c'est se hâter ou marcher. Il y a autre chose, plus précisément, un autre point du discours, c'est qu'à montrer n'importe quel acte dans son temps particulier le sujet n'a aucune raison, sans mots, de conceptualiser l'acte lui-même. Car il peut croire que c'est cet acte-là, dans ce temps-là.

Nous retrouvons : *le temps c'est le concept,* c'est-à-dire que c'est en tant que c'est le temps de l'acte qui est pris par lui-même et séparé de l'acte particulier que l'acte peut être littéralement conceptualisé, c'est-à-dire gardé dans un nom.

Nous allons arriver là à la dialectique du nom.

BEIRNAERT - Il distingue là les temps. Il dit

- « Mais, tout de même, si nous sommes interrogés sur un acte que nous pouvons faire, sans le faire au moment même où nous sommes interrogés, si on nous pose la question, et que nous faisions l'acte après, est-ce qu'à ce moment-là nous ne montrons pas la chose par la chose elle-même ? (C'est la question posée par Adéodat).

- « Accepte cette chose. Il est donc entendu entre nous qu'on peut montrer sans signe, soit les actes que nous ne faisons pas quand on nous interroge, mais que pourtant nous pouvons accomplir aussitôt, soit les signes eux-mêmes, le signe étant, se montrant, se manifestant lui-même dans l'action parlée. Car lorsque nous parlons, nous formons des signes *signa facimus* d'où on tire *significare,* signifier. Et parler : *signa facere. »*

LACAN - Dans cette dialectique, ce qui peut en fin de compte être montré sans signes, et dont il vient de démontrer les difficultés. Il fait une exception pour une seule action, qui est celle de parler. Car celle-là, de toute façon, qu'est-ce que parler? quoi que je dise pour le lui apprendre, il m'est nécessaire de parler. Partant de là, je continuerai mes explications jusqu'à me rendre clair de ce qu'il veut sans m'écarter de la chose qu'il veut qu'on lui montre, et sans m'écarter des signes de cette chose elle-même.

C'est la seule action qui puisse en effet de façon équivalente se démontrer. Et

c'est justement parce que c'est l'action par essence qui se démontre par les -421-

signes. La signification seule est retrouvée dans notre appel, la signification renvoie toujours à la signification.

BEIRNAERT - Il résume là tout ce qu'il a trouvé.

Rappelons-nous la question posée à propos du [vers ?]. « La demande porte sur certains signes qu'on peut démontrer par d'autres signes. Si d'autre part on interroge sur des choses qui ne sont pas des signes, on les montrera soit en les accomplissant après la demande », c'est le cas de marcher lorsqu'on a posé la demande, « soit en donnant des signes qui peuvent attirer l'attention » c'est la muraille. Donc, une division en trois parties.

Et il va reprendre cette division pour réapprofondir chacune des parties ainsi dégagées.

Prenons la première chose, le fait que des signes se montrent par des signes. C'est là-dessus qu'il va faire porter ses considérations

- « Est-ce que les seules paroles sont des signes ? - « Non.

- « Il semble qu'en parlant nous signifions par des mots ou bien les mots eux-mêmes, ou bien d'autres signes. »

Il prend le fait de la parole, et montre que par la parole on peut signifier et désigner d'autres signes que la parole, par exemple des gestes, des lettres, etc.

LACAN - Exemples de deux signes qui ne sont pas *verba : gestus, littera.* Ici, saint Augustin se montre plus sain que nos contemporains qui peuvent considérer que le geste n'est pas d'ordre symbolique et se situe au niveau d'une réponse animale, par exemple. Le geste est quelque chose qui justement serait apporté comme une objection à ce que nous disons que l'analyse se passe tout entière dans la parole. « Mais les gestes du sujet », nous disent-ils ?

Il est tout à fait clair qu'un geste humain est un langage, il est du côté du langage et non de la manifestation motrice, c'est évident.

BEIRNAERT - Le *verbum* peut renvoyer à un objet réel.

Il s'occupe du cas précis dans lequel le signe renvoie au même signe, ou à d'autres signes que le geste. Et alors il revient au mot : « Ces signes ce sont les mots. » Il demande

- « À quel sens s'adressent-ils ? - « A l'ouïe.

- « Et le geste ?

- « À la vue.

- « Et les mots écrits ?

- « Ce sont des sons de voix articulés avec une signification, laquelle ne peut être perçue par un autre sens que par l'ouïe. Donc ce mot écrit renvoie au mot qui s'adresse à l'oreille, de façon que celui-ci s'adresse alors à l'esprit. Ceci dit, Augustin va prononcer alors un *verbum* précis, *nomen,* le nom, et se poser la question

- « Nous signifions quelque chose avec ce *verbum* qu'est *nomen ?*

- « Oui. Nous pouvons signifier *Romulus, Roma, virtus, fluvius...* et autres choses innombrables; ce n'est qu'un intermédiaire.

- « Ces quatre noms, est-ce qu'ils renvoient à autre chose ? Est-ce qu'il y a une différence entre ce nom et l'objet qu'il signifie? Quelle est cette différence ? demande Augustin.

- « Les noms sont des signes, répond Adéodat, et les objets n'en sont pas. » Donc, toujours à l'horizon, les objets qui ne sont pas des signes, tout à fait à la limite. Et c'est ici qu'intervient le terme de *significabilia,* que saint Augustin emploie pour la première fois dans ce dialogue; et il convient qu'on appellera « signifiables » ces objets susceptibles d'être désignés par un signe sans être euxmêmes un signe, de façon à être traités commodément.

Il revient aux quatre signes intermédiaires.

- « Est-ce qu'ils ne sont désignés par aucun autre signe que par *nomen ?, ils* sont désignés d'abord par *nomen.*

- « Nous avons établi, répond Adéodat, que les mots écrits sont des signes de ces autres signes que nous-mêmes exprimons par la voix. Si nous les exprimons, quelle différence y a-t-il, alors, entre ces deux signes : le signe parlé, *Roma, Romulus,* et le signe écrit ? Les uns sont visibles, et les autres sont audibles. Et pourquoi n'admettrais-tu pas, demande Adéodat, ce nom, si nous avons admis signifiable le nom d'audible?

- « Bien sûr, dit Augustin, mais je me demande de nouveau : les quatre signes, dont il s'agit, *Roma, Romulus, virtus, fluvius,* est-ce qu'ils ne peuvent être signifiés par aucun autre signe audible que les quatre dont nous venons de parler ? »

LACAN - Là, on peut aller un peu plus vite. Toutes les dernières questions

vont porter tout entières sur les signes qui se désignent eux-mêmes. Et ceci est - 423-

orienté, je crois, si vous l'avez compris comme moi, vers un approfondissement du sens du signe verbal, qui joue autour du *verbum* et du *nomen.* Nous avons traduit *verbum* par le mot - le traducteur le traduit à un moment par la parole.

A propos des phonèmes, ou groupes de phonèmes employés dans une langue, il se pourrait qu'un phonème dans une langue, isolé, ne désigne rien; on ne peut le savoir que par l'usage et par l'emploi, c'est-à-dire l'intégration dans le système de la signification. Il est très net que *verbum* est employé comme tel, et l'important est ceci que là va tourner toute la démonstration qu'il va suivre; à savoir : est-ce que tout mot peut être considéré comme un *nomen ?*

C'est assez visible dans la grammaire. Et en latin il y a un usage de *nomen* et de *verbum* qui correspond à peu près. Vous savez que ceci soulève de grandes questions linguistiques. On aurait tort de distinguer les verbes d'une façon absolue, même dans les langues où l'emploi par exemple substantif du verbe est extrêmement rare, comme en français, où nous ne disons pas : le laisser, ou le faire, ou le se trouver; cela ne se fait pas. N'empêche qu'en français la distinction du nom et du verbe est plus vacillante que vous ne pouvez le croire.

Il s'agit pour l'instant de ce que saint Augustin... Quelle valeur, père Beirnaert, donneriez-vous dans notre vocabulaire à *nomen ?* Après toute la démonstration, supposant franchie toute cette longue discussion qu'Augustin engage avec Adéodat pour le convaincre que *nomen* et *verbum,* encore qu'ayant des emplois différents, peuvent être considérés comme se désignant l'un l'autre; que tout *nomen* soit un *verbum,* cela va de soi. L'inverse va beaucoup moins de soi. On peut pourtant démontrer qu'il y a des emplois de n'importe quel *verbum, y* compris le si, mais, car...

De quoi s'agit-il, à votre avis dans l'ensemble de la démonstration, quelle est son idée dans cette identification du *nomen* et du *verbum ?* En d'autres termes, est-ce qu'il ne donne pas, dans cette démonstration, la valeur nominale, à proprement parler? Qu'est-ce qu'il veut dire ? Que vise-t-il dans notre langage ? Comment traduisez-vous *nomen* dans le langage du séminaire?

BEIRNAERT -je n'ai pas très bien trouvé.

LACAN - C'est exactement cela que nous appelons ici le symbole, le *nomen,* c'est la totalité signifiant-signifié, particulièrement en tant qu'elle sert à reconnaître, en tant que sur elle s'établit le pacte et l'accord, le symbole au sens de pacte. C'est sur le plan de la reconnaissance que le *nomen* s'exerce. Ce qui est, je crois, conforme au génie linguistique du latin, où il y a toutes sortes d'usages, -424-

que j'ai relevés pour vous, juridiques, du mot *nomen,* qui peut s'employer dans le sens de « titre de créance ».

D'autre part, si nous nous référons au jeu de mots hugolien - et il ne faut pas croire qu'Hugo était un fou - le jeu de mots: *nomen/numen;* le mot *nomen* se trouve linguistiquement dans un double rapport. Il a une forme originelle, qui le met en rapport avec *numen,* le sacré. Mais l'évolution linguistique du mot a été happée par le *noscere.* Et c'est ce qui a donné les formes comme *agnomen,* dont il est difficile pour nous de croire qu'elles ne viennent pas de *nomen,* mais d'une captation de *nomen* par *cognoscere.* Mais les usages juridiques nous indiquent assez que nous ne nous trompons pas en en faisant le mot dans sa fonction de reconnaissance, de pacte, et de symbole interhumain.

BEIRNAERT-En effet. Saint Augustin l'explicite par tout le passage où il parle de se nommer, ceci s'appelle, ceci se nomme. Or, je crois que ceci s'appelle, ceci se nomme, c'est par référence évidemment à la notion intersubjective : une chose se nomme.

LACAN - À un autre endroit, il parle des deux valeurs du mot *verbum,* et *nomen; il* fait l'étymologie fantastique, *verbum* en tant qu'il frappe l'oreille, ce qui correspond quant au sens à la notion que nous en donnons, à savoir la matérialité verbale; et *nomen* en tant qu'il fait connaître. Seulement, ce qui n'est pas dans saint Augustin - et pour certaines raisons définies : simplement, parce que saint Augustin n'avait pas lu Hegel - c'est la distinction du plan de la connaissance, *agnoscere,* et de la reconnaissance; c'est-à-dire une dialectique essentiellement humaine (c'est-à-dire à mettre entre guillemets). Mais, comme lui, saint Augustin, est dans une dialectique qui n'est pas athée...

BEIRNAERT - Mais quand il y a : s'appelle, se rappelle, et se nomme, c'est la reconnaissance.

LACAN - Sans doute. Mais il ne l'isole pas; parce que pour lui en fin de compte il n'y a qu'une reconnaissance, celle du Christ. Mais c'est certain, c'est forcé que dans un langage cohérent, au moins le chapitre, même s'il n'est pas développé, apparaît. Même les chapitres qu'il résout d'une façon différente de la nôtre sont indiqués.

BEIRNAERT - Vous savez, c'est l'essentiel.

LACAN - Passez à un deuxième chapitre, ce que vous avez appelé la puissance du langage, ce qui donnera l'occasion de reprendre là-dessus la prochaine fois. BEIRNAERT - *Que les signes ne servent à rien pour apprendre.*

LACAN - Avec le sens qu'il a donné à *discere,* ce qui est fondamentalement la signification, le sens essentiel, de la parole.

BEIRNAERT - C'est-à-dire que cette fois nous passons non plus du rapport des signes aux signes, mais que nous abordons le rapport des signes aux choses signifiables.

LACAN - Du signe à l'enseignement.

BEIRNAERT - C'est mal traduit, c'est plutôt au signifiable.

LACAN - Signifiable : *discendum... oui.* Il nous a dit d'un autre côté que *discere,* c'est *docere.*

BEIRNAERT-Je passe deux ou trois pages pour en arriver à l'affirmation qu'il pose au début que, quand les signes sont entendus, l'attention se porte vers la chose signifiée. Donc, le signe renvoie à la chose signifiée lorsqu'on l'entend. Car telle est la loi, douée naturellement d'une très grande force: quand les signes sont entendus, l'attention se porte vers la chose signifiée.

À quoi saint Augustin fait une objection intéressante au point de vue analytique - on le rencontre de temps en temps.

Adéodat avait dit

- « C'est entendu; les mots renvoient aux choses signifiées. Alors Augustin dit

- « Qu'est-ce que tu dirais si un interlocuteur, par manière de jeu, concluait que si quelqu'un parle de lion, un lion est sorti de la bouche de celui qui parle. Il a demandé en effet si les choses que nous disons sortent de notre bouche; l'autre n'ayant pu le nier, il s'arrangea pour que cet homme en parlant nommât un lion. Dès que cet homme l'eut fait, il le tourna en ridicule, et il ne pouvait nier, lui, cet homme sans méchanceté, qu'il semblait avoir vomi une bête si cruelle.

- « C'est, répond Adéodat, le signe qui sort de la bouche, et non la signification, non pas le concept, mais son véhicule. »

Après quoi, n'oublions pas ce vers quoi il veut nous orienter, à savoir qu'au fond d'où vient la connaissance des choses ?

Il va procéder par étapes, en commençant par poser la question

- « Qu'est-ce qu'il faut préférer, qu'est-ce qui est préférable, la chose signifiée, ou bien son signe? Le mot ou la chose qu'il signifie ? »

Suivant un principe, tout à fait universel à cette époque, on doit estimer

- « Les choses signifiées plus que les signes, puisque les signes sont ordonnés à la chose signifiée; et que tout ce qui est ordonné à autre chose est moins -426-

noble que ce à quoi il est ordonné, à moins que tu n'en juges autrement », dit saint Augustin à Adéodat.

Alors, l'autre trouve un mot

- « Par exemple, quand nous parlons d'ordures, le mot latin étant coenum, est-ce que dans ce cas le nom n'est pas préférable à la chose ? Nous préférons de beaucoup entendre le mot que de sentir la chose. »

C'est intéressant, car cela va permettre d'introduire entre la chose dans sa matérialité et le signe, la connaissance de la chose, à savoir la science à proprement parler.

- « En effet, demande Augustin, quel est le but de ceux qui ont imposé ainsi un nom à cette chose, sinon de leur permettre de se conduire par rapport à cette chose, de la connaître, et de les avertir du comportement à avoir envers cette chose ? Il faut tenir en plus haute estime cette connaissance de la chose qu'est le mot lui-même. (Il précise que la science elle-même donnée par ce signe doit être préférée).

- « La connaissance de l'ordure, en effet, doit-être tenue pour meilleure que le nom lui-même, lequel doit être préféré à l'ordure elle-même; car il n'y a pas d'autre raison de préférer la connaissance au signe, sinon que celui-ci est pour celle-là, et non celle-là pour celui-ci. » (On parle pour connaître, non pas l'inverse).

Il y a toute une série de développements sur lesquels je passe, « de même qu'il ne faut pas vivre pour manger, mais manger pour vivre », etc.

Autre question posée. Nous étions ici entre la chose et le signe. Nous avons introduit maintenant la connaissance des choses.

Autre problème, est-ce que la connaissance des signes va être estimée préférable à la connaissance des choses ? C'est un problème nouveau; il l'amorce, mais ne le traite pas.

Enfin, il conclut tout ce développement en disant

- « La connaissance des choses l'emporte, non sur la connaissance des signes, mais sur les signes eux-mêmes.

Il revient alors au problème abordé dans la première partie

- « Examinons de plus près s'il y a des choses qu'on peut montrer par elles-mêmes, sans aucun signe, comme: parler, marcher, s'asseoir, et autres sein-427-

blables. Est-ce qu'il y a des choses qui peuvent être montrées sans signe ? - « Aucune, dit Adéodat, si ce n'est la parole.

Augustin dit

- « Est-ce que tu es tellement sûr de tout ce que tu dis ? - «Je ne suis pas sûr du tout.

Augustin amène un exemple de chose qui se montre sans signe. (Et alors j'ai pensé à la situation analytique.)

- « Si quelqu'un, sans être au courant de la chasse aux oiseaux qui se pratique avec des baguettes et de la glu, rencontrait un oiseleur portant son attirail, et qui, sans être encore à la chasse, est en chemin, et si en le voyant il s'attachait à ses pas, se demandant avec étonnement ce que veut dire cet équipement; si maintenant l'oiseleur, se voyant observé, préparait ses baguettes dans l'intention de se montrer, dans cette situation; et avisant un oiselet tout proche, à l'aide de son bâton et du faucon, l'immobilisait, le dominait et le capturait; l'oiseleur n'aurait-il pas, sans aucun signe, mais par son action même, instruit son spectateur de ce qu'il désirait savoir ?

- «Je crains, dit Adéodat, qu'il n'en soit ici comme à propos de ce que j'ai dit de celui qui demande ce qu'est la marche; je ne vois pas que l'art de l'oiseleur soit montré totalement.

Augustin continue en disant

- « Il est facile de se délivrer de cette préoccupation. Si notre spectateur avait assez d'intelligence pour inférer de ce qu'il voit la connaissance entière de cette sorte d'art, il suffit en effet pour notre affaire que nous puissions enseigner sans signes quelque matière, sinon toutes, à quelques hommes au moins. (Il ne prétend pas démontrer pour tout le monde.)

- «Je puis à mon tour ajouter, dit Adéodat, que si cet homme est vraiment intelligent, quand on lui aura montré la marche en faisant quelques pas, il saisira entièrement ce qu'est marcher.

- « Je t'en donne la permission, dit Augustin, et avec plaisir. Tu vois, chacun de nous a établi que, sans employer de signes, quelques-uns pouvaient être instruits de certaines choses. L'impossibilité de rien enseigner sans signes est donc fausse. »

Après ces remarques, en effet, ce n'est pas l'une ou l'autre chose, mais des milliers de choses qui se présentent à l'esprit, comme capables de se montrer d'elles-mêmes, sans aucun signe, sans parler des innombrables spectacles où tous les hommes font étalage des choses même. Voici toute une action qui prend -428-

valeur, se montre sans signe; à quoi on pourrait répondre que de toute façon elles sont signifiatives; car c'est tout de même toujours au sein d'un univers dans lequel sont situés les sujets que toutes les démarches de l'oiseleur prennent un sens.

LACAN - Le père Beirnaert m'évite, par ce qu'il dit avec beaucoup de pertinence, d'avoir à vous rappeler que l'art de l'oiseleur, comme tel, ne peut exister que dans un monde déjà structuré par le langage ou la parole humaine. Il n'est pas besoin d'insister.

Ce dont il s'agit n'est pas de vous ramener à la prééminence des choses sur les signes, mais de vous faire douter de la prééminence des signes dans la fonction essentiellement parlante d'enseigner.

C'est ici que se produit la faille entre *signum* et *verbum, nomen,* instrument de l'enseignement en tant qu'instrument de la parole.

En d'autres termes, de faire appel à une dimension qui est en somme celle à laquelle nous autres psychologues - les psychologues sont des gens plus spirituels, au sens technique, religieux, du mot qu'on ne le croit; ils croient, comme saint Augustin, à l'illumination, à l'intelligence... - les psychologues le désignent quand ils font de la psychologie animale, ils parlent d'instinct, *d'Erlebnis.* C'est curieux, ce rapport. Je vous le signale au passage. C'est précisément parce que saint Augustin veut nous engager dans une vérité conquise par l'illumination, dans une dimension propre de la vérité, qu'il abandonne le domaine du linguiste pour prendre ce leurre dont je vous parlais tout à l'heure. Il est dirigé dans un autre sens, qui est aussi un leurre, qui n'est pas plus un leurre que celui que je vous ai désigné tout à l'heure, à savoir qu'en effet la parole, dès qu'elle s'instaure, qu'elle se fonde, qu'elle instaure sa relation, se déplace dans le domaine de la vérité. Seulement, la parole ne sait pas que c'est elle qui fait la vérité - et saint Augustin ne le sait pas non plus, c'est pour cela que ce qu'il cherche à rejoindre est la vérité comme telle, c'est-à-dire comment l'on atteint la vérité. Il opère autour de ce premier doute un renversement total.

La prochaine fois, je citerai peut-être les passages parfaitement clairs où il le désigne, et ceci est tout à fait frappant. Bien entendu, nous dit-il en fin de compte, ces signes sont tout à fait impuissants, car après tout nous ne pouvons reconnaître nous-mêmes leur valeur de signes. Et, ce que je vous faisais observer à propos de certains éléments matériels, certaines compositions phonématiques, nous ne savons après tout qu'ils sont des mots, nous dit saint Augustin, que quand nous savons ce qu'ils signifient dans la langue concrètement parlant. Il n'y a donc pas de peine à faire ce retournement dialectique, que tout ce qui se -429-

rapporte à ce maniement et cette interdéfinition des signes, c'est toujours quelque chose où nous n'apprenons rien; car, ou nous savons déjà la vérité dont il s'agit, et alors ce ne sont pas les signes qui nous l'apprennent, ou nous ne le savons pas, et c'est seulement quand nous le savons que nous pouvons situer les signes qui s'y rapportent.

Il va plus loin. Et il situe admirablement où se place le fondement de notre dialectique de la vérité par laquelle je pense que la prochaine fois je vous engagerai d'une façon qui vous montrera combien elle est au coeur même de toute la découverte analytique. Il dit : en présence de ces paroles que nous entendons, nous nous trouvons dans des situations très paradoxales, par exemple celles de ne pas savoir si elles sont vraies ou pas, d'adhérer ou non à sa vérité, de les réfuter ou de les accepter, ou d'en douter. Mais c'est essentiellement par rapport à la vérité que se situe la signification de tout ce qui est émis.

Donc, il met toute la fonction de la parole tant enseignée qu'enseignante dans le registre fondamental de l'erreur ou de la méprise possible. Il met d'autre part cette émission ou cette communication de la parole sous le registre de la tromperie ou du mensonge possible. Il va très loin, car il se rapproche autant que possible de notre expérience, il le met même sous le signe de l'ambiguïté, et non seulement en raison de cette ambiguïté sémantique, fondamentale, mais de l'ambiguïté subjective, c'est-à-dire qu'il admet que le sujet même qui nous dit quelque chose très souvent ne sait pas ce qu'il nous dit, et qu'il nous dit plus ou moins qu'il n'en veut dire. Le lapsus y est même introduit.

BEIRNAERT - Mais il n'explicite pas qu'il puisse dire quelque chose. LAcAN - C'est tout juste. Il est à la limite.

Il faudrait reprendre le texte. Le lapsus est considéré comme significatif. Il ne dit pas de quoi. Et il en donne un autre exemple aussi tout à fait saisissant dans son registre: l'épicurien. Car l'épicurien, pour lui, est dans le registre des adversaires qui, au cours de sa démonstration, nous amènent sur la fonction de la vérité les arguments qu'il croit réfuter, lui, épicurien; mais, en tant qu'il les énonce, ils ont en eux-mêmes vertu de vérité telle qu'ils confirment de la conviction exactement contraire à celle que voudrait lui inspirer celui qui l'emploie. Là, un autre exemple de l'ambiguïté du discours. Vous savez combien dans ce que nous appellerons un discours masqué, un discours de la parole persécutée, si je puis m'exprimer ainsi; ce n'est pas moi qui l'ai inventé, mais un nommé Léo Strauss, sous un régime d'oppression politique, par exemple, combien on peut faire passer de choses à l'intérieur de la prétendue contradiction réfutée de l'adversaire.

Bref, c'est autour de ces trois pôles : la méprise, l'erreur, l'ambiguïté de la parole, que saint Augustin fait tourner toute la dialectique; et ce qui est pour lui recours à la vérité d'un créé peut-être pour nous peut nous mener sur une autre voie. En tout cas sur cette question : comment c'est précisément en fonction de cette impuissance des signes à enseigner, pour prendre simplement pour aujourd'hui les termes du père Beirnaert, que nous essaierons la prochaine fois de montrer que c'est un moment essentiel de ce qu'on peut appeler la dialectique fondatrice de la vérité de la parole; partir de ce trépied - erreur, méprise, ambiguïté - où vous n'aurez aucune peine à reconnaître trois grandes fonctions symptomatiques que Freud a mises au premier plan dans sa découverte du sens, ou toutes ces parties parlantes de l'homme qui va bien au-delà de la parole, c'est-à-dire jusqu'à pénétrer son être, ses rêves, son organisme: la *Verneinung,* mensonge, la *Verdichtung* et la *Verdrïngung.*

-431-

432

LEÇON XXII 30 JUIN 1954

Aujourd'hui, le cercle dont la fidélité ne s'était jamais démentie va quand même en fléchissant... Et à la fin de la course, c'est quand même moi qui vous aurai eus...

La dernière fois, j'ai laissé cela dans une certaine indétermination, mais je pense qu'aujourd'hui est l'avant-dernière fois; à moins que nous ne nous quittions tellement satisfaits les uns des autres que je ne vous le dise à la fin. Car je crois qu'il restera assez de choses ouvertes, ambiguës, disputées, contestées pour que j'imagine que je doive faire une petite reprise la prochaine fois des conclusions, destinée au moins à fixer certains points de ce séminaire de cette année.

Il faut vous dire que, partis de ce qu'il y a à la fois de plus formulé et de plus incertain - les règles techniques telles qu'elles sont exprimées pour la première fois dans les *Écrits techniques* de Freud - nous avons été amenés par une pente qui était dans la nature du sujet, on ne peut pas dire dans son essence, à ce autour de quoi nous sommes depuis plus d'un trimestre, ça a commencé au milieu du trimestre dernier; le trimestre actuel est court, à ce qui est la question essentielle de l'analyse, ce qu'on peut appeler la structure du transfert. Vous sentez bien que nous ne parlons que de ça, depuis à peu près le temps que je viens de dire, et qu'aussi bien nous n'avons pas fini d'en parler!

je crois que, pour situer les questions qui se rapportent au transfert, il faut partir d'un point central. C'est vers ce point central que notre dialectique nous a menés.

La question telle qu'elle se formule maintenant est ceci: nous avons été ame

nés par le mouvement de notre investigation à voir que la dialectique duelle du -433-

transfert comme imaginaire - de quelque façon que vous le preniez, à savoir la projection illusoire d'une quelconque des relations fondamentales du sujet sur le partenaire analytique, jusqu'aux notions plus élaborées dites de relation d'objet, de rapports entre le transfert et le contre-transfert, tout ce qui reste dans les limites de ce qu'on peut mettre sous la rubrique générale d'une two *bodies' psy*chology - nous a montré par mille recoupements qui ne sont pas simplement une déduction théorique mais des témoignages concrets des auteurs que je vous ai apportés, rappelez-vous ce que je vous ai dit de ce que nous apporte Balint comme témoignage sur ce qu'il constate, ce qu'il appelle la terminaison d'une analyse, ne nous fait pas sortir d'une relation intersubjective d'un type spécial, d'une relation narcissique, comme nous avons vu qu'elle limite à la fois et impose à l'analyse, et quelle impasse à la compréhension de ce dont il s'agit!, sous toutes les formes, nous avons mis en relief et en évidence la nécessité d'approfondir le troisième terme qui permet de concevoir cette sorte de transfert en miroir, concevoir ce qu'on pourrait appeler le moteur de son progrès. Ce troisième terme est la parole. Nous n'avons pas à en être surpris, puisqu'elle a une tendance, malgré tous les efforts qu'on pourrait être amené à faire, simplement parce que nous nous laissons porter par un mouvement dont j'ai essayé de vous montrer les raisons profondes, tous les efforts que nous pouvons faire pour oublier que l'analyse est une technique de la parole ou pour subordonner cette parole à une fonction de moyen, il est tout à fait impossible d'invertir ainsi le rapport normal des choses, et de ne pas voir que la parole est le milieu même dans lequel se déplace l'analyse. C'est par rapport à la fonction de la parole que les différents ressorts de l'analyse prennent leur sens, leur place exacte; et de ce seul fait, en quelque sorte, est commandé notre mode d'intervention.

je résume là l'intention. je ne peux pas en reprendre tous les ressorts et tous les arguments. Tout ce que nous développerons par la suite comme enseignement ne fera que reprendre sous mille formes, confirmer par les impasses théoriques où cela amène les auteurs, surtout dans les impasses techniques ou pratiques où cela amène le thérapeute. Nous avons été amenés à amorcer l'élaboration de cette fonction de la parole par rapport à laquelle tout ce qui se passe dans l'analyse doit prendre son sens pour être convenablement situé et, dans certains cas, pour pouvoir être distingué de telle ou telle autre fonction connexe qui finit par se confondre, s'aplatir, se télescoper les unes dans les autres, si l'on ne se tient pas dans ce point central.

La dernière fois, a amené dans ce progrès la nécessité de mettre en question

la fonction de la parole. Nous avons été conduits à accepter ici, nous enrichir de -434-

la discussion d'un texte fondamental sur la signification de la parole, la façon dont la parole a rapport à la signification, c'est-à-dire à la fonction du signe. Il semble que nous ne puissions dire là qu'il s'agisse d'autre chose que d'un développement des plus principiels, originels, de la dialectique en elle-même. Ce n'est pas un point de vue inclus dans le système des sciences tel qu'il a été constitué seulement depuis quelques siècles. Ce n'est pas un secteur particulier des sciences qui serait en quelque sorte étranger au nôtre, celui de la linguistique. Nous voyons que, bien avant que la linguistique vienne au jour dans les sciences modernes, déjà quelqu'un, par le seul fait- comme le dit saint Augustin - de méditer sur l'art de la parole, c'est-à-dire qu'il en parle, est conduit au même problème que retrouve actuellement le progrès de la linguistique. Ce problème se pose en ceci: qu'à toute saisie de la fonction du signe, à toute question posée, à savoir quand le signe se rapporte à ce qu'il signifie, nous sommes toujours renvoyés du signe au signe. C'est-à-dire que nous comprenons que le système des signes tel qu'il se pose d'abord concrètement est un système qui, par lui-même, forme un tout, institue un ordre; et cet ordre - apparemment la première rencontre du problème est ici - est sans issue.

Pour tout dire, bien entendu, il faut qu'il y en ait une, sans cela ce serait un ordre insensé.

Pour comprendre que c'est à cela que ça aboutit, il nous faut prendre l'ordre entier des signes tels qu'ils sont institués concrètement; hic et nunc, comme nous disons de temps en temps. C'est-à-dire que le langage ne peut pas se concevoir comme une série d'émergences, de pousses, de bourgeons; qui sortiraient de chaque chose, comme donnant la petite pointe, la petite tête d'asperge, du nom qui en émergerait. Le langage n'est concevable que comme un réseau, un filet qui tient dans son ensemble, et qui, jeté à la surface de l'ensemble des choses, de la totalité du réel, y apporte, y inscrit cet autre plan, cet autre ordre qui est justement celui que nous appelons ici le plan du symbolique, en tant qu'il faut le distinguer dans notre action du plan du réel.

Ce sont des métaphores, des images, « comparaison n'est pas raison », mais c'est pour illustrer ce que je suis en train de vous expliquer, et que cela entre dans les coins de votre esprit où il peut rester encore quelqu'obscurité.

Il en résulte pourtant, de cette impasse, de cette issue paradoxale, qui a été mise en évidence dans la deuxième partie de la démonstration augustinienne, que nous avons non pas épuisée mais amorcée la dernière fois, que dès lors la question de la congruence, de l'adéquation du signe - je ne dis plus à la chose mais à ce qu'il signifie - nous laisse devant une énigme qui n'est rien d'autre que celle de la vérité, -435-

et qu'aussi bien c'est là où l'apologétique augustinienne nous attend, que, comme il nous le dit, ou bien ce sens vous le possédez, ou bien vous ne le possédez pas. Si vous entendez quelque chose qui s'exprime dans ces signes du langage, c'est toujours en fin de compte au nom d'une lumière qui nous est apportée d'en dehors des signes, c'est-à-dire soit d'une vérité saisie intérieurement, de la vérité intérieure qui d'ores et déjà nous apparaît dans quelque chose qui nous permet de reconnaître la vérité qui est portée par les signes, ou au contraire de quelque chose qui de dehors vous est montré, qui vous est, d'une façon répétée et insistante, mis en corrélation avec les signes, par conséquent c'est d'une certaine illumination liée à la présence d'un objet que le signe prendra toute sa force et toute sa vérité. Et voici les choses renversées. La vérité, si on peut dire, est mise en dehors, ailleurs.

Voyons bien, en effet, la bascule dialectique, le renversement total de la position telle qu'elle est apportée par la dialectique augustinienne, et qui est dirigée selon le type du dialogue vers la reconnaissance du *Magister* authentique, *De Magisteo,* la reconnaissance du maître intérieur de la vérité.

Nous pouvons à bon droit nous suspendre et nous arrêter dans cette dialectique jusqu'à un certain point centrant chez ce sujet - d'une façon qui soit en quelque sorte déductive, logique, ce n'est pas de cela qu'il s'agit - jusqu'à un certain point légitimement, nous arrêter après la double révolution de la démonstration, pour faire remarquer que la question même de la vérité est justement posée par le progrès dialectique lui-même.

En d'autres termes, que, de même qu'à un endroit de sa démonstration, saint Augustin oublie par exemple toute une face démontrable, communicable par la démonstration, par l'acte à imiter, de l'enseignement - c'est-à-dire de la technique de l'oiseleur par exemple - il oublie que celle-là est d'ores et déjà structurée comme nous l'avons fait remarquer au passage, instrumentalisée par la parole en elle-même, elle n'est concevable comme technique complexe, ruse, piège pour l'objet, oiseau, qui est à attraper, elle n'est concevable que dans un monde humain, structuré par la parole.

De même, ici, Augustin semble oublier que d'ores et déjà la question même de la vérité est en quelque sorte incluse à l'intérieur de sa discussion, et que dès qu'il met en cause la parole, il la met en cause avec la parole, et que c'est avec la parole que lui-même crée la dimension de la vérité; que toute parole émise, formulée, communiquée, comme telle introduit ce nouveau dans le monde de cette affirmation, de cette issue, de cette émergence du sens qui se pose et qui d'abord et avant tout s'affirme, moins comme vérité que comme dégageant du réel la dimension de la vérité.

-436-

En effet, observons-le bien, et dans le détail.

Quand saint Augustin nous apporte, comme argument, que la parole peut être trompeuse, il est bien évident que, de soi seul, ce signe ne peut de bout en bout se soutenir, se présenter que dans la dimension de la vérité. Car, pour être trompeuse, elle s'affirme comme vraie. Ceci pour celui qui écoute.

Pour celui qui dit, la tromperie même non seulement impose l'appui de la vérité qu'il s'agit de dissimuler, mais, dans toute sa rigueur, à mesure que le mensonge se développe, il suppose un véritable approfondissement, un véritable développement de la vérité à qui, si l'on peut dire, il répond; car, à mesure que se développe le mensonge, qu'il s'organise, pousse ses prolongements, ses tentacules pour se développer comme tel et comme mensonge, il faut le contrôle corrélatif d'une vérité qui est à proprement parler à éviter et qu'il doit rencontrer à tous les tournants du chemin.

Ce n'est pas la question du mensonge qui est le véritable problème. En partir est néanmoins extrêmement important, parce qu'il démontre mieux que tout autre cette chose d'ailleurs qui est tout de même bien connue, qui fait partie de la tradition moraliste, « il faut avoir bonne mémoire quand on a menti ». Cela veut dire qu'il faut savoir bougrement de choses pour arriver à soutenir un mensonge dans sa tenue de mensonge. Car il n'y a rien de plus difficile à faire qu'un mensonge qui tient.

Si ce n'est pas la véritable question, la véritable question est celle de l'erreur. C'est d'ailleurs toujours et traditionnellement là que s'est posé le problème. Il est bien clair que l'erreur n'est absolument définissable qu'en termes de vérité. je veux dire non pas que l'opposition, en quelque sorte, blanc-noir, il n'y aurait pas de blanc s'il n'y avait pas de noir, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Non! De même que le mensonge pour être soutenu et poursuivi impose littéralement la constitution de la vérité, que le mensonge, lui, la suppose connue d'une certaine façon dans toute sa rigueur, et même bien assise, et même qu'on la construise de plus en plus pour soutenir le mensonge, le problème est d'un degré au-dessous, pour l'erreur. Mais la liaison n'est pas moins intime en ce sens qu'il n'y a pas par essence d'erreur qui, elle, pour le coup, ne se pose et ne s'enseigne comme vérité. Sans cela, cela ne serait pas une erreur!

Pour tout dire, l'erreur, c'est, si on peut dire, l'incarnation commune et habituelle de la vérité. Et si nous voulons être tout à fait rigoureux, nous dirons que tant que la vérité n'est pas entièrement révélée - c'est-à-dire selon toute probabilité jusqu'à la fin des siècles - il est de sa nature de se propager sous forme

d'erreur. Et il ne faudrait pas pousser les choses beaucoup plus loin pour que -437-

nous voyions même là une structure constituante de la révélation de l'être en tant que tel. Mais) e ne fais que vous indiquer ça comme la petite porte ouverte sur quelque chose que nous aurons à retrouver.

Nous nous en tenons aujourd'hui à cette phénoménologie interne de la fonction de la parole.

Qu'est-ce ici, maintenant, que nous allons rencontrer? Nous avons parlé de la tromperie comme telle. Nous avons vu qu'elle n'est soutenable qu'en fonction de la vérité, non seulement de la vérité, mais d'un progrès de la vérité. Nous avons vu l'erreur, et nous voyons qu'elle est en quelque sorte la manifestation même, commune, de la vérité. Les voies de la vérité sont des voies d'erreur par essence. Vous me direz : « Alors, comment arrivons-nous à l'intérieur du discours ?... Nous parlons de la phénoménologie de la parole pour l'instant. Nous ne sommes pas en train de parler de la confrontation telle qu'elle est instaurée par une certaine expérience; comment, à l'intérieur de la parole, en fin de compte, l'erreur sera-t-elle donc jamais décelable ? »

Ce qu'il nous faut pour cela, justement, est au-delà de la vérité, soit dans l'objet, soit dans la mesure de l'illumination de l'évidence intérieure, de ce que saint Augustin nous apporte à la fin du discours, la perspective, non sans mille réserves - je vous prierai de reprendre ce texte et vous apercevoir qu'il ne considère pas du tout qu'il en a fini avec le problème du discours; il y a même une phrase qui le réserve expressément

« Ce n'est pas tout dire que de dire ce que nous avons dit; il reste la question de l'utilité du discours. »

Nous reprenons après lui le problème. Comment se pose le problème de l'erreur à l'intérieur du discours ? Car si elle se pose comme vérité par essence, il est bien clair que, si nous en parlons comme erreur, c'est qu'aussi bien nous admettons qu'elle puisse être démasquée.

À l'intérieur du discours, vous vous souvenez de ce qui est le fondement même de la structure du langage, à savoir du rapport d'un signifiant matériel - c'est-à-dire de quelque chose qui est ce que nous avons appelé la dernière fois le *verbum* en tant qu'il est quelque chose qui *cum voce articulata,* par une voix articulée, *cum aliquo significata,* avec une certaine signification - la distinction essentielle du signifiant et du signifié, pris terme à terme, un par un, ont un rapport qui apparaît dans leur correspondance comme strictement arbitraire. Autrement dit, il n'y a pas plus de raison d'appeler la girafe, girafe, et l'éléphant, éléphant, que d'appeler la girafe, éléphant, et l'éléphant, girafe. Il n'y a donc -438-

aucune espèce de raison de ne pas dire que la girafe a une trompe et que l'éléphant a un cou très long. C'est une erreur dans le système généralement reçu. Mais c'est une erreur qui est strictement non décelable, comme le fait remarquer saint Augustin

« Tant que les définitions ne sont pas posées!»

Or, quoi de plus difficile que de poser les justes définitions ?

Il y a néanmoins autre chose. C'est que si vous poursuivez votre discours sur la girafe, définie comme ayant une trompe, et l'éléphant comme ayant un long cou, si vous poursuivez indéfiniment votre discours dans l'existence, il arrivera, il peut arriver, deux choses : ou que vous continuiez à parler correctement de la girafe, comme s'il s'agissait de l'éléphant, et alors il sera tout à fait bien clair que, par le terme « girafe », c'est l'éléphant que vous définissez, il y aurait là simplement une question d'accord entre vos termes et les termes généralement reçus. C'est également ce qu'apporte saint Augustin dans sa démonstration à propos du terme de *perducam; il* met en évidence deux acceptions possibles. Mais ce n'est pas là ce qu'on appelle généralement l'erreur.

L'erreur est précisément marquée en ceci qu'elle est une erreur en ce qu'elle aboutit à un moment donné à une contradiction; et que si par exemple j'ai dit que les roses sont des plantes ou objets qui vivent généralement sous l'eau, et si la suite du discours démontre manifestement cette erreur, en ceci que, comme il apparaîtra dans la suite du discours que je suis resté pendant vingtquatre heures dans une pièce où il y avait des roses, et comme d'autre part il est évident que, mon discours en porte mille termes, je ne peux pas rester vingt-quatre heures sous l'eau, il est tout à fait clair que les roses ne vivent pas habituellement sous l'eau, puisqu'il y a des roses qui sont restées vingt-quatre heures avec moi dans un endroit où je n'étais pas sous l'eau.

En d'autres termes, c'est la contradiction dans le discours qui est le départ entre la vérité et l'erreur. C'est aussi bien la conception hegélienne du savoir absolu : le savoir absolu est le moment où la totalité du discours se ferme sur lui-même dans une non-contradiction absolument parfaite, jusques et y compris ceci que le discours se pose et s'explique lui-même en tant que discours, se justifie en tant que discours. Et d'ici que nous soyons arrivés à cet idéal, dont vous ne savez que trop par l'existence même des choses et par la dispute non seulement persistante sur tous les thèmes et tous les sujets, avec plus ou moins d'ambiguïté, selon les zones de notre action interhumaine, mais aussi la manifeste discordance entre les différents systèmes qui ordonnent les actions, des -439-

systèmes religieux, juridiques, scientifiques, politiques. Vous savez qu'il n'y a pas superposition ni conjonction des différentes références, qu'il y a une série de béances, de failles, de déchirures, qui ne permettent pas de concevoir le discours humain dans un registre unitaire.

Nous sommes donc toujours, jusqu'à un certain point, par rapport à toute position, émission de la parole, qui se pose comme vraie, dans une espèce de nécessité interne d'erreur.

Nous voici donc ramenés en apparence à cette sorte de pyrrhonisme historique qui met en suspension toute l'émission par la voix humaine de quelque chose qui se dirige dans cette dimension de la vérité et la frappe d'une façon absolument radicale d'une interrogation, suspend à une sorte d'attente d'un avenir dont il n'est pas du tout impensable qu'il soit réalisé, car nous ne voyons que trop ce que j'appellerai la lutte de ces différents systèmes symboliques. Et nous savons qu'après tout il n'est pas sans effet dans la vie des hommes, et même pas dans l'ordre des choses. Et tout le système des sciences tel qu'il est actuellement je parle des sciences physiques - est beaucoup plus concevable comme le progrès d'un certain système symbolique auquel les choses donnent plutôt leur aliment et leur matière, pour le perfectionnement de ce système de symboles, et donc, à mesure que ce système de symboles se perfectionne, nous voyons les choses beaucoup plus se décomposer, se perturber, se dissoudre... Et que la pression de ce système symbolique toujours va plus loin dans une certaine élaboration, que nous ne pouvons le concevoir, au contraire, comme une sorte d'adéquation, de vêtement collant qui serait donné par le système des symboles aux choses. Tout le progrès du système de symboles qu'est le système des sciences - il est inutile de vous le dire- s'accompagne de cette espèce de bouleversement qu'on appelle comme on veut: conquête de la nature, transformation de la nature, hominisation de la planète... Ce sur quoi il reste une telle ambiguïté que la notion même d'une espèce de viol de la nature, on ne peut pas dire qu'elle ne soit pas présentifiée à notre époque, de la façon la plus évidente.

Sommes-nous en quelque sorte réduits à concevoir le progrès de ce système symbolique, et même dans la mesure où il va vers cette espèce de « langue bien faite » qu'on peut dire être la langue du système des sciences, comme quelque chose de privé de référence à une voix. Car c'est là que nous mène la dialectique augustinienne, de priver de toute espèce de référence à ce domaine de la vérité dans lequel pourtant il se développe, implicitement, par son mouvement même, auquel il ne peut pas ne pas à tout instant se référer pour se mouvoir.

Eh bien, c'est là qu'on ne peut pas ne pas être frappé de la découverte freu-440-

dienne; elle apporte quelque chose qui, pour être du domaine empirique, ne nous en apporte pas moins dans cette question qui a l'air d'être au-delà de toute expérience, et littéralement, métaphysique, un appoint, un apport d'un caractère saisissant tel qu'il aveugle ou qu'on ne songe qu'à fermer les yeux sur son existence.

Car observez ceci, si la découverte freudienne est ce que je vous dis - à savoir ce que dans toute une série de manifestations humaines, qui ne sont pas justement de l'ordre du discours, voilà ce qui les caractérise généralement, c'est pour cela qu'on les appelle, sous un certain angle, sans voir plus loin, diversement irrationnelles - ce qui s'exprime est littéralement une parole; observez que le ressort essentiel de tout ce qui est du champ psychanalytique est ceci, et suppose que le discours du sujet se développant normalement, ce que je vous dis là est du Freud, dans l'ordre de l'erreur, de la méconnaissance, voire de la dénégation - ce n'est pas tout à fait le mensonge, c'est entre l'erreur et le mensonge.

C'est supposé par le système freudien, ce que je viens de vous faire remarquer, qui sont des vérités de gros bon sens. Mais il n'y a pas de raison pour ne pas les rappeler. Notre discours humain, donc, spécialement celui qui se tiendra pendant l'analyse et la séance analytique, se développant dans ce registre de l'erreur, quelque chose arrive par où la vérité fait irruption dans ce système.

Ce que je vous dis est ce que dit Freud, et c'est ce qu'il faut que nous prenions conscience que c'est ce que dit Freud. Ce quelque chose nous apporte le message de la vérité; et, pour nous analystes - c'est-à-dire pour ceux qui sont introduits, qui savent voir ce champ de phénomènes qu'est le champ analytique - quelque chose arrive qui n'est pas de la contradiction du discours.

Nous n'avons pas à pousser les sujets aussi loin que possible dans la voie du savoir absolu, à faire leur éducation sur tous les plans, ça il ne suffirait pas de le faire en psychologie pour leur faire voir les absurdités dans lesquelles ils vivent habituellement. Il faudrait voir aussi dans le système des sciences, nous le faisons ici parce que nous sommes analystes, mais s'il fallait le faire aux malades, vous voyez où cela nous conduirait!... Quelque chose qui n'est pas non plus de la rencontre du réel, car c'est précisément de cela qu'il s'agit, nous les prenons entre quatre murs, eux, nous ne les guidons pas par la main dans la vie, c'est-à-dire dans les conséquences de leurs bêtises, quelque chose par où la vérité rattrape, si on peut dire, l'erreur par derrière. Et ce quelque chose est ce que nous pourrons appeler essentiellement comme étant le représentant le plus manifeste de la méprise. C'est dans le lapsus, dans l'action qu'on appelle improprement « manquée », car, d'une certaine façon, tous nos actes manqués, comme toutes nos paroles qui achoppent, sont des paroles qui avouent et des actes qui réus- 441 -

sissent, qui réussissent justement dans le sens de cette révélation d'une vérité qui est là, par-derrière, essentiellement. C'est cela qu'implique la pensée freudienne. Si la découverte de Freud a un sens, c'est celui-là. La vérité rattrape l'erreur au collet dans la méprise. je dis dans la pensée freudienne, car vous allez voir les conséquences si vous n'admettez pas ce que je suis en train de vous dire. Dans la pensée freudienne, un sens plus vrai, plus pur, se manifeste à l'intérieur de ce quelque chose de plus ou moins confus - que vous appeliez cela associations libres, images du rêve, symptômes de quelque chose - qui est une parole en ce sens que c'est elle qui apporte la vérité, et qu'elle est dans le symptôme, dans la suite des images du rêve.

Ceci est exprimé dans Freud; relisez, au début du chapitre *élaboration du rêve*

« Un rêve, dit-il, c'est une phrase, c'est un rébus»...

Il y a cinquante pages de *La Science des rêves* qui nous mèneraient à cette considération; tout ce qui apparaîtra aussi bien, puisqu'il nous donne la structure du rêve, de cette formidable découverte de la condensation. Vous auriez tout à fait tort de croire que condensation, ça veut simplement dire correspondance terme à terme d'un symbole avec quelque chose. Il nous le dit bien - relisez le chapitre sur la condensation -

«Dans un rêve donné, l'ensemble des pensées du rêve, c'est-à-dire manifestement l'ensemble des choses signifiées, des sens du rêve, *est pris comme un réseau dans son ensemble et est représenté non pas du tout terme à terme, mais par une série d'entrecroisements.»*

Il suffirait que je prenne un des rêves de Freud et que je fasse un dessin au tableau. Il n'y a qu'à lire pour voir que c'est comme ça : l'ensemble des sens est représenté par l'ensemble de ce qui est signifiant, c'est-à-dire que, dans chaque élément signifiant du rêve, dans chaque image, il y a référence à toute une série des points, des choses à signifier, et inversement que chaque chose à signifier est représentée dans plusieurs signifiants. Nous retrouvons également la structure, le rapport de ce qu'il signifie et de ce qui est à signifier.

Voilà donc où nous sommes amenés, nous, par la découverte freudienne, à voir se manifester ce quelque chose qui est parole, et qui parle, en quelque sorte, à travers - ou même malgré - le sujet.

Ce quelque chose, il nous le montre et nous le dit non seulement par sa

parole, mais par toutes sortes de ses autres manifestations subjectives, et allant -442-

aussi loin qu'on peut même le rêver, à savoir par son corps même; le sujet émet une parole qui, comme telle, est parole de vérité, et une parole qu'il ne sait pas même qu'il émet comme signifiante, c'est-à-dire que le sujet en dit toujours plus qu'il ne veut en dire, toujours plus qu'il ne sait en dire. Et que l'objection que fait Augustin, la principale, à l'inclusion du domaine de la vérité dans le domaine des signes, c'est, dit-il,

« Que très souvent les sujets disent des choses qui vont beaucoup plus loin que ce qu'ils ne pensent; qu'ils sont même capables de confesser la vérité en n'y adhérant pas».

C'est la référence à l'épicurien qui soutient, dit-il, que l'âme est mortelle, mais qui, pour le soutenir, cite des arguments des adversaires; et, pour ceux qui ont les yeux ouverts, dit Augustin, ils prouvent ainsi le fait de la vérité; car, même en citant les arguments des adversaires comme étant réfutés, ceux qui voient, voient que là est la parole vraie; et ils reconnaissent la valeur de la doctrine que l'âme est immortelle. Telle est la perspective augustinienne.

Par quelque chose dont nous avons reconnu la structure et la fonction de parole, en effet, le sujet témoigne d'un sens qui est plus vrai que tout ce qu'il exprime par son discours d'erreur. Et si ce n'est pas ainsi que se structure notre expérience, elle n'a strictement aucun sens.

je vais vous le faire remarquer. Car si, un seul instant, vous ne pensez pas que c'est dans cette perspective qu'est notre expérience, à savoir que la parole que le sujet émet sans le savoir va au-delà de ses limites de sujet discourant, mais à l'intérieur de ses limites de sujet parlant, si vous ne concevez pas dans cette perspective ce que nous faisons, l'objection aussitôt apparaît : pourquoi, si ça n'est pas comme ça que nous pensons, si ça n'est pas ça qu'est l'expérience analytique, l'objection, dont je suis étonné qu'elle ne soit pas tout le temps plus au grand jour dans ce qu'on nous oppose, est naturellement celle-ci

Pourquoi ce discours, que vous décelez dans le registre de la méprise, ne tombe-t-il pas sous la même objection que le discours commun, au-delà duquel vous prétendez aller, à savoir, si c'est un discours comme l'autre, pourquoi n'est-il pas, lui aussi, également plongé dans l'erreur ?

C'est pourquoi toute conception du style jungien de l'inconscient - celle qui fait, sous le nom d'archétype de l'inconscient, le lieu réel d'un autre discours; c'est ce qui est sa réfutation - tombe d'une façon catégorique sous cette objection, à savoir: pourquoi ces archétypes, ces symboles substantifiés tels qu'il les

fait résidant d'une façon permanente dans une espèce de soubassement de l'âme -443-

humaine ? Qu'ont-ils de plus vrai que ce qui est prétendument à la surface ? Est-ce, par cette métaphore, que ce qui est dans les caves est forcément plus vrai que ce qui est au grenier ?

Le discours est soumis, le discours de l'inconscient, exactement à la mise entre parenthèses, jusqu'à la fin des temps du discours, du reste du discours. C'est donc bien qu'il s'agit d'autre chose, dans le registre de la pensée freudienne qui nous a découvert ce lieu de l'inconscient.

En d'autres termes, nous commençons d'entrevoir ce que veut dire Freud quand il nous dit que l'inconscient ne connaît pas la contradiction ou qu'il ne connaît pas le temps. Ce n'est pas très poussé. Ce n'est même pas tout à fait vrai en termes de discours, en ce sens qu'on peut, en poussant ce qu'il émet ainsi, rencontrer des contradictions, mais nous voyons aussi dans quel sens vont ces affirmations; ce n'est pas dans le sens d'une espèce de réalité qui serait vraiment impensable. Car la réalité tombe sous la contradiction. La réalité fait que quand je suis là, ça ne peut pas être vous, Mlle X, qui puissiez être ici à ma place. C'est une contradiction de l'ordre de la réalité. On ne voit pas pourquoi là l'inconscient échapperait à cette sorte de contradiction. Mais ce que veut dire Freud quand il parle de l'inconscient, de la suspension du principe de contradiction, c'est justement ceci: que cette parole plus véritable, même authentiquement véridique que nous sommes sensés déceler non pas, vous le voyez maintenant, par l'observation, mais par l'interprétation du discours, cette révélation de la vérité dans le symptôme, dans le rêve, dans le lapsus, dans le Witz, est justement soumise à d'autres lois que ce discours, soumis à cette condition de se déplacer dans l'erreur, jusqu'au moment où il rencontre la contradiction. C'est autre chose. Il y a là une zone de la parole qui est la parole structurée comme la parole révélant une vérité sous d'autres modes, par d'autres moyens que ceux qui constituent le discours discourant. Et c'est exactement cela que nous avons à explorer, que nous avons à référer d'une façon rigoureuse si nous voulons faire le moindre progrès dans la pensée de ce que nous faisons. Naturellement, rien ne nous y force. je professe même assez communément que la plupart des êtres humains peuvent s'en dispenser, s'en dispensent même tout à fait communément et n'en accomplissent pas moins d'une façon tout à fait satisfaisante ce qu'ils ont à faire. je dirai même plus. Il est tout à fait commun qu'on peut pousser extrêmement loin le discours, et même la dialectique en se passant tout à fait de pensée.

Néanmoins, il est tout à fait clair que toute espèce de progrès, d'approfondissement du monde symbolique, qui constitue ce qu'on appelle une révélation, implique au moins pour un petit moment ce qu'on appelle un effort de pensée; -444-

et qu'il est assez vraisemblable qu'une activité analytique qui se passe, si vous me comprenez et me suivez, entièrement dans le domaine d'une série de révélations particulières pour chaque sujet, implique que l' analyste se maintienne - si je puis dire - au moins en alerte sur le sujet du sens de ce qu'il fait; c'est-à-dire qu'il laisse une sorte de petite référence à la pensée de temps en temps.

Vous voyez donc bien de quoi il s'agit. Nous voici en présence d'une question. La question est celle-ci : quelle est la structure de cette parole qui est au-delà du discours ?

Une nouveauté est apportée depuis saint Augustin, la révélation dans le phénomène de ces points vécus, subjectifs, où se révèle une parole qui dépasse le sujet discourant. C'est tout de même quelque chose d'assez frappant, d'assez saisissant. C'est même au point que nous pouvons difficilement croire qu'on ne s'en soit jamais aperçu auparavant. Sans doute fallait-il, justement, pour qu'on s'en aperçoive, que le commun des hommes fût engagé depuis quelque temps, historiquement, dans un discours bien perturbé, dévié peut-être, et de quelque façon bien inhumain, bien aliénant pour que se soit manifestée, avec une telle acuité, une telle présence, une telle urgence, cette espèce de discours dont il ne faut tout de même pas aussi méconnaître qu'il est apparu dans la partie souffrante des êtres, et que c'est sous la forme d'une psychologie morbide, d'une psychopathologie, que cette découverte ait été faite.

je laisse aussi ceci à votre réflexion, sous la forme d'un point d'interrogation. Que voyons-nous dès lors ? Nous voyons, dans cette perspective de la dialectique de cette parole au-delà du discours, prendre leur sens et s'ordonner, d'une façon remarquable les termes dont nous nous servons le plus communément, comme s'il s'agissait là désormais de données qui ne méritent pas de plus ample réflexion. Nous voyons tout à fait leur place et, comme je vous le disais la dernière fois, nous voyons en cette référence, exactement, les secteurs où se situent - on pourrait les dessiner - ces formations ambiguës auxquelles nous sommes habitués à nous référer, sous les termes de *Verdichtung,* qui n'est rien d'autre que cette polyvalence des sens dans le langage, que ces empiétements, ces recoupements par lesquels - si vous voulez - le monde des choses représenté par des champs de cette espèce n'est pas recouvert exactement par le monde du symbole, mais au contraire est repris comme ça

[schéma]

ce qui fait qu'à chaque symbole correspondent bien mille choses dans les choses, et inversement. Cette *Verneinung* qui est ce par quoi se soutient juste-445-

ment dans le discours quelque chose par où se montre le côté négatif de cette non-superposition; car elle a un côté positif et un côté négatif - car il faut faire entrer les objets dans les trous, et comme les trous ne correspondent pas, ce sont les objets qui en souffrent.

Et ce troisième registre, celui de la *Verdrängung,* qui est aussi préférable dans ce registre du discours. Car observez-le bien toujours, chaque fois que nous parlons sans penser plus loin, sans penser à mal, car certes ce n'est pas notre fort, chaque fois que nous parlons du refoulement-observez-le dans le concret, c'est une indication, allez-y et vous verrez! - chaque fois qu'il y a refoulement, et que refoulement n'est pas répétition, refoulement n'est pas dénégation, car il ne faut pas tout mêler, pas tout confondre comme on fait communément, chaque fois qu'il y a à proprement parler refoulement - et il faut commencer à épeler ça dans les premières données expérimentales de Freud - c'est toujours d'une interruption du discours qu'il s'agit.

je vous l'ai montré un jour à propos de *La Psychopathologie de la vie quotidienne,* à propos de ce fait, de cet oubli des noms.

Le mot me manque... À quel moment dans la littérature apparaît pour la première fois une tournure comme celle-là? C'est un peu important de connaître ces choses-là! *Le mot me manque* a été employé pour la première fois par SaintAmant, qui est un poète du xviie siècle. Ce renseignement que je vous donne est dans la connection linguistique du vocabulaire des précieuses. Ne croyez pas que pour autant j'aie dépouillé toute la littérature française pour être sûr que Saint-Amant... D'ailleurs, il l'a non pas écrit, mais dit comme cela, simplement, dans une rue. C'est Somaize, dans le *Dictionnaire des précieuses,* qui le signale, entre mille autres choses, comme tour d'esprit, mille autres formes qui vous sont maintenant communes, et n'en ont pas moins été créées dans les boudoirs de cette aimable société qui s'est employée tout entière au perfectionnement du langage. Vous voyez le rapport curieux et étroit qu'il peut y avoir ici entre la *Carte du Tendre* et la psychologie psychanalytique. Enfin, *le mot me manque,* on n'aurait jamais dit une chose pareille au XVI^{e} siècle.

Il faut peut-être remonter à saint Augustin pour aller un peu plus loin dans la psychologie du lapsus. Mais la première fois qu'il en parle, il implique tout de même que, dans le lapsus, quelque chose d'autre - il emploie le terme *aliud* - que ce que le sujet veut dire est signifié.

Enfin, ce mot qui vous manque et qui était celui dont parlait Freud dans ce fameux oubli du nom du Seigneur d'Orvieto, Signorelli, je vous ai montré combien il était lié au fait que la conversation qui précédait n'avait pas été menée -446-

jusqu'à son terme, parce qu'elle menait tout droit vers le *Herr,* le maître absolu, la mort. Et après tout il y a peut-être les limites internes à ce qu'on peut dire, comme dit Méphistophélès, souvent cité par Freud, *Dieu ne peut pas enseigner tout ce que Dieu sait à ses garçons.* - Ils n'en sont pas là encore!...

Le refoulement, c'est ça. Chaque fois que le maître s'arrête dans la voie de son enseignement pour des raisons qui tiennent à la nature de son interlocuteur, il y a déjà là un refoulement.

Et, si vous voulez bien regarder, je vous donne des choses imagées, destinées à remettre les idées en place; moi aussi je fais du refoulement, mais c'est un peu moins que ce qu'on ne fait habituellement, qui est de l'ordre de la dénégation.

Prenez par exemple le premier rêve que Freud donne dans le chapitre de la condensation. C'est le rêve de la *monographie botanique,* une merveilleuse démonstration de tout ce que je suis en train de vous raconter : comment la botanique représente non seulement les fleurs avec tout ce qu'elles signifient pour Freud, à savoir que, comme bien des maris, il offre moins souvent qu'il ne faudrait des fleurs à sa femme.

Naturellement, Freud n'est quand même pas sans savoir ce que ça veut dire que dans la journée il a dû justement aller fouiller une monographie sur les cyclamens, et que les cyclamens sont les fleurs préférées de sa femme. On va toujours droit au sujet avec Freud. Et là aussi, bien entendu, il ne nous a jamais dit le fond de l'affaire. Mais nous n'avons aucune peine à le deviner. Il y a d'autres choses; il y a la conversation avec l'oculiste Königstem, tout ce que cela rappelle pour lui d'ambitions rentrées, d'amertumes - la fameuse histoire de la cocaïne; n'oublions pas cette histoire de la cocaïne, il n'a jamais pardonné à sa femme, car il nous le dit clairement: « si elle ne m'avait pas fait venir d'urgence, j'aurais poussé la cocaïne un peu plus loin, et je serais devenu un homme célèbre ». - Dans la conversation évoquée il y a la malade Flora; et là-dessus apparaît Gärtner, jardinier, qui, comme par hasard, passe avec sa femme. Il la trouve *« bluming »,* florissante. Et le point essentiel est ceci : si vous regardez bien les choses, premièrement, il y a là une suite de pensées - la malade Flora, pour laquelle il semblait avoir un tendre penchant - il semble qu'on ne peut pas aller beaucoup plus loin dans un certain sens, même pour Freud : pas décidé à rompre avec sa femme, il vaut mieux laisser dans une certaine ombre le fait qu'on ne lui apporte pas aussi souvent des fleurs qu'elle le désirerait; laisser dans une certaine ombre aussi tout ce qui est à ce moment-là suspendu à ce dialogue de revendication permanente, sous-jacente, qui est celui de Freud à ce moment-là, qui attend sa nomination de professeur extra-447-

ordinaire; c'est toujours plus ou moins sous-jacent à tous ces dialogues avec ses collègues, la lutte qu'il est en train de mener pour se faire reconnaître, mais c'est encore plus souligné dans le texte par le fait que le Gärtner en question l'interrompt. Les deux restes du jour qui apportent leur nourriture à ce rêve, à savoir cette conversation et la vue du livre des cyclamens dans la journée, sont là employés pour la formation de ce rêve très précisément en ceci que, en tant que vécus dans la journée, ils sont déjà les points phonématiques - si je puis dire - autour desquels s'est mise en marche une certaine parole formulant crûment : « je n'aime plus ma femme », par exemple; ou « je suis méconnu par la société; je suis entravé », comme il dit d'ailleurs, derrière tout ça il y a ce qu'il appelle ses fantaisies et goûts de luxe. Comme disait un de nos confrères dans une certaine leçon sur Freud : « Freud était un homme sans ambitions, sans besoins. » Enfin! Il y a des gens qui je crois n'ont jamais ouvert un livre de Freud. Il dit qu'au temps où il n'avait absolument pas un radis, et ça c'est vrai qu'il en a bavé dans son temps d'étude; il ne pouvait absolument pas à ce moment-là faire de travail, et de travail technique, médical, estudiantin, que sur des monographies, dès ce moment il aspirait - il suffit de lire la vie de Freud, de connaître quelques-unes de ses répliques les plus célèbres à des gens qui venaient vers lui le cœur sur la main avec des intentions idéalistes à son égard, la brutalité des réponses de Freud au sujet de ce qui faisait ses intérêts, à lui, Freud, dans l'existence. - Il ne faudrait tout de même pas que quinze ans après la mort de Freud nous tombions dans la géographie le concernant! Dieu merci, M. Jones n'est qu'à moitié... Il nous restera un petit quelque chose de Freud, à travers l'œuvre de Freud, pour nous témoigner la personnalité du bonhomme.

Revenons-en à ce fameux rêve. S'il y a refoulement et s'il y a rêve, si la première liaison qui nous est donnée dans la voie royale de l'inconscient est celle-ci, du désir refoulé avec le rêve, c'est essentiellement en ceci qu'il y a eu une certaine parole dans la journée qui ne pouvait qu'être une parole suspendue, qui n'allait pas au fond de l'aveu, au fond des choses, au fond de l'être.

Et c'est là que je laisse aujourd'hui la question

Est-ce qu'en somme jamais une parole parlée dans l'état actuel des relations entre les êtres humains et en dehors de la situation analytique peut être une parole pleine ?

C'est dans cette interruption du discours, dans cette rencontre d'une loi de méconnaissance, qui est la loi de la conversation commune que se trouve le ressort de la *Verneinung*.

-448-

Si vous lisez, je vous incite à le faire, parce que ce n'est pas ça que je prendrai l'année prochaine, la *Traumdeutung* et nous sommes tous suffisamment guidés par ces fils que j'essaie de vous donner, ces directives que j'essaie de tendre à travers le texte général de la pensée de Freud pour que vous puissiez vous débrouiller dans la *Traumdeutung* et voir comment toutes ces choses deviennent plus claires, et jusqu'au sens qui paraît quelquefois ambigu, obstinément donné par Freud au mot « désir », se maintient; et combien véritable, combien valable, car il sait très bien ce qu'il veut dire. Mais il doit admettre à un tournant, à un moment... je veux bien, après tout, pour ceux qui ne comprennent rien, dire qu'on peut prendre son discours pour une espèce d'entêtement, voire de dénégation, tout à fait surprenante, ce fait qu'il concède qu'il faudra bien admettre qu'il y aura deux types de rêves : les rêves dits de désir, et des rêves-châtiment. Mais il sent bien, si l'on comprend ce dont il s'agit, que ce désir qui se manifeste dans le rêve, ce désir refoulé est quelque chose qui s'identifie à ce registre dans lequel je suis en train, tout doucement, d'essayer de vous faire entrer; c'est l'être qui attend de se révéler.

Dans cette perspective de cette attente de l'être, la signification du terme de désir prend sa valeur pleine dans Freud. Elle unifie, elle permet de comprendre aussi bien ces rêves paradoxaux tels le rêve du poète qui a eu cette jeunesse si difficile et qui fait éternellement le même rêve où il est petit employé tailleur. Aussi bien, ce dont il s'agit là n'est pas tellement un rêve-châtiment, que justement ce quelque chose qui, et nous y reviendrons, est dans un ressort essentiel dans la révélation de l'être, à savoir des franchissements de l'identification de l'être à une nouvelle voie, de l'être à une nouvelle étape, à une nouvelle incarnation symbolique de lui-même. C'est cela qui donne la valeur à tout ce qui est de l'ordre de l'accession du concours de l'examen de l'habilitation, c'est ce que cela révèle non pas d'épreuve au sens du test, ou quoi que ce soit, mais de l'investiture.

Alors vous voyez donc quelque chose sur quoi je voudrais conclure tout à l'heure.

À tout hasard, je vous ai mis au tableau ce petit diamant qui est une sorte de dièdre à six faces[1].

1 - Conjecture. (N.d.E.)

V

Posons-les toutes pareilles, l'une au-dessus, l'autre au-dessous d'un plan. Ce n'est pas un polyèdre régulier, encore que toutes ses faces soient égales. Mais les sommets ou angles polyèdres ne sont pas tous les mêmes. Il y en a deux qui sont des trièdres, sur trois faces, et les trois autres sommets sont sur quatre faces.

Alors, si nous concevons ceci que le plan médian, celui dans lequel il y a le triangle qui partage en deux cette pyramide, est, si vous voulez, la surface du réel. - Dans cette surface du réel, je parle du réel tout simple. - Rien, si vous voulez, ne peut le franchir, rien de ce qui est là, et là toutes les places sont prises, à chaque instant toutes les places sont prises. Et à l'instant suivant, tout est changé.

Il est bien clair qu'avec notre monde de mots et de symboles, nous introduisons là-dedans - si nous appelons le réel une deuxième dimension - autre chose, un creux, un trou, quelque chose grâce à quoi toutes sortes de franchissements et de choses interchangeables sont possibles.

Comme on l'a fait remarquer; cette sorte de trou, dans le réel, s'appelle, selon qu'on l'envisage d'une façon ou d'une autre, l'être ou le néant.

Cet être et ce néant, nous l'avons déjà tout de même touché à plus d'une reprise, sont essentiellement liés précisément à ce phénomène de la parole. C'est dans cette dimension de l'être que se situe la tripartition, sur laquelle j'insiste toujours avec vous pour vous faire comprendre les catégories élémentaires sans lesquelles nous ne pouvons rien distinguer dans notre expérience, tripartition du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Ce n'est pas pour rien, sans doute qu'elles sont trois. Il doit y avoir là une espèce de loi minimale qu'ici la géométrie ne fait qu'incarner, à savoir en effet que si, dans ce plan du réel, vous détachez quelque volet qui s'introduit dans une troisième dimension, vous ne pourrez jamais faire de solide, si on peut dire, qu'avec deux autres volets au minimum.

C'est à un tel schéma, à une telle représentation que peut être rapporté ceci, qui fait que premièrement c'est uniquement dans la dimension de l'être, et non pas du réel, que peuvent s'inscrire les trois passions fondamentales dont vous avez peut-être entendu l'énumération et le registre, et qui font que nous sommes dans le plan humain quand [?], s'institue l'analyse du seul fait qu'il s'agit de l'être et pas de l'objet. Ainsi se créent : à la jonction du symbolique et de l'imaginaire la passion ou la cassure, si vous voulez, ou la ligne d'arête qui s'appelle l'amour; à la jonction de l'imaginaire et du réel, celle qui s'appelle la haine; et à la jonction du réel et du symbolique, celle qui s'appelle l'ignorance. Et qu'est-ce que nous appelons l'institution, d'emblée, avant tout commencement de l'analyse, de quelque chose qui est déjà de l'ordre du transfert, le côté -450-

déclenché, foudroyant de l'existence de cette dimension, avant qu'il ne se soit lié rien de ce qui peut se dégager dans les marges, les franges de ce concubinage qu'est l'analyse ? Si, d'ores et déjà, sont virtuellement présentes ces deux possibilités, et justement au début dans leur forme extrême de l'amour et de la haine, elles ne sauraient être conçues que dans ce registre, et avec l'accompagnement de ce quelque chose qui va tellement de soi que justement on ne le nomme pas dans les composantes primitives du transfert, et qui est justement l'ignorance en tant que passion. C'est-à-dire en tant qu'elle est instituée comme telle au fondement de la situation. Le sujet qui vient en analyse se met comme tel dans la position de celui qui ignore. Il n'y a pas d'entrée possible dans l'analyse - on ne le dit jamais, on n'y pense jamais - sans cette référence; et elle est absolument fondamentale.

C'est exactement dans la mesure où la parole progresse - c'est-à-dire où ce quelque chose qui est la pyramide supérieure s'édifie, ce quelque chose dont peut-être la prochaine fois, quand nous serons assez avancés, je vous montrerai la correspondance avec ces trois faces, qui n'est autre justement que l'élaboration de la *Verdrängung,* la *Verdichtung* et la *Verneinung* - que se réalise cet être, bien entendu absolument non-réalisé au début de l'analyse, comme au début de toute dialectique; car il est bien clair que si cet être existe implicitement, et d'une façon en quelque sorte virtuelle, l'innocent, celui qui n'est jamais entré dans aucune dialectique, n'en a littéralement aucune espèce de présence de cet être, il se croit tout bonnement dans le réel.

C'est l'approfondissement de l'analyse par l'intermédiaire de cette révélation de cette parole incluse, cette parole révélée dans un discours en quelque sorte exprès mis en doute, en suspension, mis entre parenthèses par la loi de la libre association, c'est précisément dans ce discours la réalisation de cet être; c'est en tant que l'analyse n'est pas seulement ce qui dans le schéma queje vous ai donné, le O et le O', ce n'est pas seulement cette reconstitution de l'image narcissique, qu'elle est bien souvent; si nous étions uniquement dans l'analyse dans la mise à l'épreuve d'un certain nombre de petits comportements, plus ou moins bien pigés, plus ou moins astucieusement projetés, grâce à la collaboration, on nous le dit en propres termes, de ces deux Moi, ici occupés à guetter le surgissement de je ne sais quelle réalité ineffable, à laquelle on peut faire l'objection qu'on peut faire exactement, comme je vous ai dit tout à l'heure, pour tout le reste du discours pourquoi cette réalité-là aurait-elle quelque chose de privilégié parmi les autres ? C'est précisément dans la mesure où ce discours permet, par rapport à ce point O qui est en effet parfois son image complétée dans le O'. Ce point O va quelque - 451 -

part ailleurs dans mon schéma - un schéma n'est jamais qu'un schéma - quelque part en arrière et à mesure que sa parole le symbolise, se réalise dans son être. Nous en resterons là aujourd'hui. Et je prie instamment ceux que ce discours aura suffisamment intéressés, voire travaillés, de me poser en termes courts un certain nombre de petites questions, pas trop longues, puisque nous n'aurons plus qu'un autre séminaire, et autour desquelles j'essaierai d'ordonner la conclusion,-si tant est qu'on puisse parler de conclusion, qui servira de noeud pour rattraper l'année prochaine un nouveau chapitre.

je suis de plus en plus porté à penser que l'année prochaine il faudra que je divise en deux ce séminaire, pour de certaines raisons : pour ne pas vous manquer de parole, faire d'une part le président Schreber, pour montrer la situation du problème de la psychose par rapport à ce registre, et ce que veut dire le monde symbolique dans la psychose; car c'est là qu'est la question. Et, d'autre part, vous montrer, je pense que je ferai ça à propos de *Das Ich und das Es,* comment, à l'intérieur d'une telle dialectique, prend son véritable sens le structuralisme qu'a introduit Freud, car littéralement *l'ego,* le *super ego* et le *Es, s'ils* n'étaient rien d'autre qu'une espèce de démarquage, de changement de nom des vieilles entités psychologiques de la passion, du Moi et de l'inconscient, on ne voit vraiment pas ce qu'aurait apporté Freud de nouveau. Si effectivement ces notions sont utilisables comme concepts, valent quelque chose, c'est pour autant qu'elles se rattachent directement au point dialectique où je pense vous avoir menés cette année, avec cette analyse qui porte autant sur les *écrits techniques* que sur *l'Einführung der Narzissmus;* et vous verrez que les trois références *(Ich, Es, Überich)* sont autre chose que l'usage qui en est communément fait.

-452-

LEÇON XXIII 7 JUILLET 1954

LACAN - Qui a des questions à poser?

Mme X. - je comprends qu'à la conjonction de l'imaginaire et du réel on trouve la haine, à condition de prendre conjonction dans le sens de rupture. Ce que je comprends moins, c'est qu'à la conjonction du symbolique et de l'imaginaire on trouve l'amour ?

LACAN -je suis enchanté que vous me posiez une question comme ça! Cela va peut-être me permettre de donner à cette dernière rencontre de cette année cette atmosphère que je préfère familière plutôt que magistrale. Voilà une excellente question!

(A Leclaire.) Vous aussi, vous avez sûrement des choses à demander. La dernière fois vous m'avez dit, après la séance, quelque chose qui ressemblait beaucoup à une question: j'aurais bien aimé que vous me parliez du transfert, quand même!

Ils sont durs quand même! je ne leur parle que de ça! Et ils ne sont pas encore satisfaits! Il y a des raisons profondes pour lesquelles vous resterez toujours sur votre faim sur le sujet du transfert. Mais c'est quand même ce que nous allons essayer de faire aujourd'hui. Seulement j'aimerais pour le faire que votre question soit quand même plus précise, pas simplement: j'aimerais que vous me parliez du transfert.

Enfin, quand même, le rapport de cette structuration de la parole dans la recherche de la vérité dans ces trois temps, si je voulais les exprimer à la façon d'un de ces tableaux allégoriques qui florissaient à l'époque romantique: la vertu poursuivant le crime, aidée par le remords,) e vous dirais: l'erreur fuyant dans la -453-

tromperie, et rattrapée par la méprise. Je crois que le rapport de ça avec le transfert, pour autant que c'est ce que j'essaie de vous faire saisir, le transfert dans un certain nombre de moments possibles, de moments de suspension dans l'aveu de la parole, ça doit vous sembler quand même toujours dans la même ligne.

LECLAIRE - Oui.

LACAN - Sur quoi, en somme, restez-vous sur votre faim? sur l'articulation de ça, peut-être, avec la conception commune du transfert, sur le point où ça se différencie, où j'essaie de vous mener? Je vous montre une certaine façon de concevoir, et du même coup de manier, comme menant à des résultats par rapport auxquels nous ne sommes pas d'accord ?

LECLAIRE - N'est-ce pas, quand on regarde ce qui est écrit sur le transfert on a toujours l'impression que pour rendre compte du phénomène du transfert, ou du transfert en général, ça rentre dans la catégorie des manifestations d'ordre affectif, d'émois, par opposition aux autres manifestations d'ordre intellectuel, ou les démarches qui visent à la compréhension.

Or, on se trouve toujours gêné lorsque l'on essaie de rendre compte justement en des termes courants et communs de la perspective qui est la vôtre, et qu'il est difficile de faire entrer dans le cadre des émois, parce qu'en fin de compte tout ce que l'on voit en général comme définition du transfert - on dit qu'il s'agit d'émoi de transfert, de sentiment, de phénomène affectif- est opposé carrément à tout ce qui, dans une analyse, peut s'appeler intellectuel.

LACAN - N'est-ce pas, il y a deux modes d'application d'une discipline qui se structure en un enseignement. Il y a ce que vous entendez, et puis ce que vous en faites. Les deux choses pourraient se rejoindre sur un certain nombre de seconds signes, si je puis dire.

Et, après tout, c'est bien sous cet angle que je verrais ce qu'il peut y avoir de fécond dans toute action vraiment didactique. Cela n'est pas tant de transmettre des concepts, sinon en les expliquant, et, par conséquent, en laissant le relais de les remplir et la charge. Mais il y a quelque chose qui serait à proprement parler plus impératif, et qui peut-être aurait une valeur tout aussi importante, ça serait de vous désigner les concepts dont il ne faut jamais se servir. Je crois que s'il y a quelque chose de cet ordre dans ce que je vous enseigne, ici, ça serait de renoncer radicalement - serait-ce à titre provisoire - pour chacun de vous pris à l'intérieur de votre propre recherche de la vérité, à titre provisoire, pour voir si on ne gagne pas à s'en passer. En tout cas, il est trop clair qu'à en user on arrive perpétuellement à une série d'impasses pour qu'il ne soit pas tentant, pendant un certain temps, de suivre cette consigne, et particulièrement ce serait, je crois, -454-

une des choses les plus contraires à l'expérience analytique, les plus obscurcissantes dans sa compréhension, les plus confuses, c'est trop évident, et je dirais que c'est évident par toutes sortes de choses, par la date où cette opposition s'est établie; cette opposition dont je parle est celle de l'affectif et de l'intellectuel.

Vous me demandez de rendre compte de ce que j'enseigne, et des objections que cela peut rencontrer.

Tout ce que je vous ai expliqué sur le sens de l'action de la parole dans sa fonction, ordonnance si vous voulez, loi dans sa fonction, résonance, qui emporte avec elle tous les échos du symbole, pour autant que c'est là que nous déplaçons dans notre action interprétative et dans sa fonction de pacte, d'un autre sens que le symbole, pour autant que dans la triade qu'elle constitue dans l'affrontement de deux sujets, c'est elle qui est le médium fondateur du rapport intersubjectif modifiant par elle-même les deux sujets rétroactivement, prenant mythiquement un premier rapport *ante-parole.* Bien entendu, on en voit la limite. On peut les imaginer ainsi, et c'est la parole qui littéralement crée quelque chose qui justement les instaure dans une dimension qui est celle que je vous fais entrevoir à la fin de cet exposé, de cette année, et comme devant être indispensablement introduite : à savoir la dimension de l'être; qu'il n'y a littéralement réalisation de l'être humain comme tel, et que c'est à lui que nous avons affaire dans l'analyse dans la dimension de la parole.

Il est clair qu'il ne s'agit pas là de quelque chose d'intellectuel. Si l'intellectuel se situe quelque part, c'est dans la projection imaginaire. Et je dirais, *pseudo,* au sens de mensonge, *«pseudo* neutralisée » de *l'ego.* C'est au niveau des phénomènes de *l'ego* que nous rencontrons l'intellectuel, et nous savons très bien, justement l'analyse l'a dénoncé comme phénomène qu'on appelle défense, résistance... tout ce que vous voudrez, mais que c'est justement autour de la question de cette situation de *l'ego,* de cette fonction de *l'ego* que peut porter pour l'instant le grand débat, le point crucial qui, si vous voulez bien m'entendre, définit, dans ce que nous essayons ici de restituer, au fondement de la psychanalyse, pour autant que vous me suivez. Car nous pourrons aller très loin.

La question n'est pas de savoir jusqu'où on peut aller; la question est de savoir si on sera suivi. C'est là en effet un élément tout à fait discriminatif de ce qu'on peut appeler la réalité.

Au cours des âges, nous assistons, à travers l'histoire humaine, à des progrès dont on aurait bien tort de croire que ce sont des progrès des circonvolutions. Le progrès dont il s'agit est un progrès de l'ordre symbolique. Qu'on observe l'histoire d'une science comme celle des mathématiques. On s'aperçoit qu'on a -455-

stagné pendant des siècles autour de problèmes qui sont maintenant clairs à des enfants de dix ans. Et c'étaient pourtant des esprits puissants qui étaient autour! On s'est arrêté devant la résolution de l'équation du second degré pendant dix siècles de trop! Les Grecs auraient pu la trouver, ils ont trouvé des choses plus calées dans des problèmes de maximum et de minimum. Et c'est simplement à partir du jour où on a inventé un certain nombre de choses, qui sont beaucoup plus symboliques, sur le plan mathématique, qu'on a pu résoudre ces problèmes. Le progrès mathématique n'est pas un progrès de la puissance de pensée de l'être humain; c'est à partir du moment où un monsieur pense à inventer un signe comme ça √, ou comme ça ∫, qu'un monsieur fait du bon; les mathématiques, c'est ça!

Nous sommes dans une position, heureusement! de nature différente, plus difficile. Il s'agit du symbole et d'un symbole extrêmement polyvalent. C'est justement dans la mesure où nous arriverons à formuler d'une certaine façon les symboles de notre action et à les comprendre d'une façon adéquate que nous ferons un pas en avant. Nous ferons ce pas en avant qui, comme tout pas en avant, est aussi un pas rétroactif; c'est pour ça que je dirais que ce que nous sommes en train d'élaborer ainsi, dans la mesure où vous me suivez, c'est précisément une psychanalyse A, le l'appellerai ainsi pour autant que l'appelle le temps premier, dans ses principes comme dans ses applications. Elle est en même temps un retour à l'aspiration de son origine.

De quoi s'agit-il donc?

Il s'agit en effet de quelque chose qui prétend à être une plus authentique compréhension du phénomène du transfert.

LECLAIRE -je n'avais pas tout à fait fini. En ce sens que je voulais dire, justement, que si je pose cette question, c'est qu'elle reste toujours un petit peu en arrière. Il est bien évident que, dans le groupe, les termes d'affectif et d'intellectuel n'avaient plus cours. Mais ça restait quand même un petit peu...

LACAN - Il y a intérêt à ce qu'ils n'aient plus cours. Qu'est-ce qu'on peut en faire ?

LECLAIRE - Mais, justement, c'est une chose qui restait toujours un peu suspendue depuis Rome.

LACAN - je crois que le ne m'en sers pas une seule fois, sauf pour le terme d'intellectualisé, dans ce fameux discours de Rome.

LECLAIRE- Mais, justement, ça avait heurté, et cette absence, et ces attaques qui étaient directes contre le terme d'affectif; je crois que vous attaquiez directement ce problème.

LACAN - je crois que c'est un terme qu'il faut absolument rayer de nos papiers.

LECLAIRE - C'était pour liquider quelque chose qui était resté en suspens, parce que c'est quelque chose qui n'avait pas été dit clairement. Mais, la dernière fois, en parlant de transfert, vous avez introduit dans la question que l'on reprenait à l'instant trois passions, fondamentales n'est-ce pas ? dans lesquelles vous faisiez entrer l'ignorance.

Alors, c'est là que je voulais en venir.

LACAN-justement, le sens de ce discours et le fait que ce soit la dernière fois que je fais entrer en jeu les trois passions fondamentales. Vous devez remarquer que ce dont il s'agissait est d'introduire comme une troisième dimension essentielle, l'espace, si l'on peut s'exprimer ainsi, ou volume exactement des rapports humains, justement dans la relation symbolique.

En d'autres termes, cela signifiait ceci

L'amour, en tant que passion humaine, en tant que nous le distinguons du désir, considéré dans la relation limite radicale établie de l'être humain à son objet, de tout organisme à sa visée instinctuelle, si l'amour est quelque chose d'autre, précisément, en tant que la réalité humaine est une réalité de parole, il ne s'instaure d'amour, on ne peut parler d'amour, qu'à partir du moment où la relation symbolique existe comme telle, où la visée est non de la satisfaction, mais de l'être.

Entendons-nous bien. Puisque c'est cela que vous apportez, je prends l'amour, et vous verrez que je pourrais prendre n'importe laquelle des trois. C'est tout à fait intentionnellement que c'est seulement la dernière fois que j'ai parlé de ces arêtes passionnelles, comme l'a fort bien souligné Mme Aubry par sa question, ce sont des points de jonction, des points de rupture entre ces différents domaines où s'étend la relation interhumaine, réel, symbolique, imaginaire. Ce sont en effet des crêtes qui se situent entre chacun de ces domaines. Et je pense implicitement, puisque c'est de l'amour que je vais parler, répondre en même temps à votre question.

Nous avons ici souligné que la question de la relation amoureuse dans son phénomène se situe, s'il y a quelque chose dont nous avons parlé à propos de *l'Einführung des Narzissmus,* que je vous ai commenté, autour duquel nous avons fait tout un développement, c'est de voir comment, dans son phénomène l'amour-passion - la *Verliebtheit* est autre chose que la *Liebe, si* l'on donne deux mots différents, ce n'est pas sans raison - est captivé, si l'on peut dire, capturé essentiellement chez l'être humain par une relation narcissique.

C'est autour de ce phénomène manifesté par notre expérience, et justement à la limite de la signification symbolique de cette expérience, que nous pouvons le plus sûrement voir là le fondement, la raison de cette sorte de profonde ambiguïté qu'a l'être humain par rapport à cette passion essentielle illuminante pour lui, en même temps si profondément déroutante, perturbante, que toute l'acuité problématique du phénomène de l'amour tient précisément là autour, que j'ai insisté. Pour ne pas refaire toute la dialectique de l'investissement narcissique à ce propos - car je pense que quand même vous en avez retenu quelque chose - je veux simplement parler de cette fonction de la relation à l'autre, qui est impliquée dans ce que j'appellerai le mirage de la *Verliebtheit.*

L'expérience analytique, et l'enseignement de Freud, et je dois dire la vue la plus lucide chez ceux des analystes qui ont le mieux compris ce qui était là l'enseignement de Freud et celui de notre expérience, font de l'amour en tant que passion ce quelque chose qui est essentiellement du plan imaginaire, et que, même dans sa passion, le sujet assume délibérément par une sorte de choix dans le sens de ce qu'on peut appeler une tentation, essentiellement, comme la perte de la liberté de celui dont on veut être aimé, L'amour au sens du désir d'être aimé est essentiellement tentative de capture de l'autre dans soi-même objet, pris en tant qu'objet. J'ai insisté là-dessus pour autant que si j'en ai parlé longuement, pour la première fois, de ce phénomène de l'amour narcissique, c'est dans le prolongement même de la dialectique de la perversion.

Ce qu'il y a dans le désir d'être aimé, c'est essentiellement ce fait que l'objet aimant soit en quelque sorte pris comme tel, englué, asservi, dans la particularité absolue de soi-même comme objet. Et dans cette sorte d'aspiration qu'il y a dans le désir d'être aimé, il y a quelque chose qui, c'est bien connu, se satisfait fort peu d'être aimé pour son bien. L'exigence de l'amour est d'être aimé aussi loin que peut aller la complète subversion du sujet dans une particularité dans ce qu'elle peut avoir de plus opaque, de plus impensable. On veut être aimé pour tout; pas seulement pour son Moi, comme le dit Descartes, pour la couleur de ses cheveux, pour ses manies, pour ses faiblesses, pour tout.

Mais, inversement, ce qui est tout à fait non moins évident, c'est qu'aimer - et je dirais corrélativement, et à cause de cela même - c'est justement aimer un être au-delà de ce qu'il apparaît être. Le don actif de l'amour vise non pas l'être sans sa spécificité, mais dans son être.

MANNONI - C'est Pascal, qui disait cela, ce n'est pas Descartes...

LACAN - Vous savez, il y a un passage dans Descartes là-dessus, sur cette épuration progressive du Moi au-delà de toutes les qualités particulières. -458-

Laissons Pascal de côté, parce que ça nous entraînerait... Justement, Pascal maintenant c'est Pascal à partir de ce moment précis de mon discours, car il est évident que c'est Pascal pour autant que Pascal essaie de nous emmener au-delà de la créature.

MANNONI - Il l'a dit carrément.

LACAN - Oui. Mais c'est justement dans un mouvement de rejet.

L'amour, dans son don actif, vise, au-delà de cette captivation imaginaire, toujours l'être, cette particularité du sujet aimé. Il peut en accepter très loin ce que nous pourrions appeler les faiblesses et les détours, et il peut même en admettre les erreurs.

Il y a un point qui justement ne se situe et ne se signifie que dans la catégorie de l'être. Il y a un point où l'amour s'arrête, ne peut pas le suivre. Et il y a un point qui se situe quelque part, précisément du côté de ce que j'appellerais une certaine persévérance dans la tromperie. C'est dans la mesure où l'être aimé à un certain point va trop loin dans la trahison de lui-même que l'amour ne suit plus.

Ceci, qui est une phénoménologie tout à fait repérable à l'expérience, je ne le pousse pas plus loin. Et je ne vous en fais pas tout le développement, toute la dialectique. Je veux simplement vous faire remarquer que c'est dans la dimension de l'être de l'autre, c'est-à-dire d'un certain au-delà de l'autre, d'un certain développement de l'autre dans son être, que se dirige l'amour; non point en tant que subi, mais très précisément en tant qu'il est une de ces trois lignes de partage essentielles dans laquelle s'engage le sujet quand il se réalise symboliquement dans la parole. Sans cette dimension de la parole, en tant qu'elle affirme l'être, il y a tout ce que vous voudrez; *Verliebtheit,* fascination imaginaire, mais il n'y a pas la dimension de l'amour.

Est-ce que vous y êtes ?

Vous êtes d'accord, Mannoni ?

Eh bien, la haine, c'est la même chose. La haine n'est pas simplement cette sorte de déclenchement de court-circuit de la destruction telle qu'elle se pose par exemple d'une façon absolument structurante dans la relation imaginaire, dans le sens de cette impasse de la coexistence entre deux consciences, dont Hegel nous montre le moment pivot, crucial, dans l'établissement de la relation intersubjective, au départ de la lutte à mort de pur prestige. Là même, en tant qu'elle se développe, elle aussi, dans le sens de la relation symbolique, elle est une passion qui ne se satisfait pas de la disparition de l'adversaire. Ce qu'elle veut, c'est très précisément le contraire de ce développement de son être dont je vous parlais à l'instant à propos de l'amour; ce qu'elle veut, c'est son abaisse-

ment, c'est son déroutement, sa déviation, son délire, sa subversion. Et c'est en cela que la haine, comme l'amour, est une carrière sans limite, dans ce qu'elle poursuit ce qu'elle... très proprement; c'est la négation développée, détaillée, de l'être qu'il hait.

Ceci est peut-être beaucoup plus difficile à vous faire entendre, pour une raison c'est que peut-être, pour des raisons qui ne sont peut-être pas si réjouissantes que nous pouvons le croire, nous connaissons moins, je crois, le sentiment de la haine qu'on n'a pu le faire dans des époques où l'homme était plus ouvert à sa destinée. Quoiqu'il ne faille pas exagérer; nous en avons vu quand même, il n'y a pas très longtemps, des sortes de manifestations qui, dans le genre, n'étaient pas mal!

Néanmoins, c'est justement là peut-être ce qui peut nous permettre d'entrevoir pourquoi une telle description est d'un accès pour nous moins facile à notre assentiment. C'est que je dirais que l'exercice de cette sorte de course à la destruction de l'être en tant que tel est vraiment chez nous très bien frayé.

En d'autres termes, elle s'habille, comme nous l'avons vu, de toutes sortes de prétextes. Et elle rencontre toutes sortes de rationalisations extraordinairement faciles. C'est peut-être dans la mesure où nous sommes dans un certain état de floculation diffuse de ce quelque chose qui sature en nous très suffisamment cette destruction de l'être.

En d'autres termes, c'est peut-être précisément en raison d'une certaine forme du discours commun, de certaine correspondance entre une certaine structure de l'ego et une certaine façon d'objectiver l'être humain, que déjà nous sommes très suffisamment une civilisation de la haine, pour que les particularités du développement des sujets en connaissent moins, si je puis m'exprimer ainsi, l'assomption et le vécu dans tout ce qu'elle peut avoir de brûlant. MANNONI - Le moralisme occidental.

LACAN - Exactement; où la haine trouve une sorte de consommation d'objets courants quotidiens, dans les guerres qui marquent pour autant ce qu'elle peut avoir de pleinement réalisé chez des sujets privilégiés. On aurait tort de croire pour autant que le problème soit absent!

Mais entendez bien qu'en disant tout cela, ce que je désigne, ce sont effectivement les voies de la réalisation de l'être. Car, bien entendu, elles ne sont pas la réalisation de l'être, puisque ce n'en sont que les voies. Mais ce sont les voies pour autant tout de même.

La voie qui s'appelle de l'ignorance est aussi une voie. Et c'est bien là qu'il

me sera peut-être le plus difficile de me faire entendre. Mais c'est tellement capi- 460 -

tal pour que nous comprenions ce que nous faisons et ce qu'est l'analyse! Il faut quand même aussi que j'essaie là-dessus de m'expliquer.

Que le sujet s'engage à la recherche de la vérité comme telle, c'est essentiellement parce qu'il se situe dans la dimension de l'ignorance; qu'il le sache ou qu'il ne le sache pas, c'est exactement la même chose. C'est là un des éléments de ce que les analystes appellent *readiness to the transference,* l'ouverture fondamentale, du seul fait de se mettre dans la position, en s'avouant dans la parole, de ce fait même, de trouver sa vérité au bout, au bout qui est là, dans l'analyste. C'est là une dimension essentielle, mais ce n'est pas de ce côté-là qu'il convient de la considérer. C'est de l'autre côté, chez l'analyste.

Si l'analyste méconnaît ce que j'appellerai le pouvoir d'accession à l'être de cette dimension de l'ignorance; s'il ne sait pas qu'il a à répondre à celui qui, par tout son discours, l'interroge, dans cette dimension de l'ignorance; s'il ne conçoit pas à chaque instant que justement ce sur quoi il a à quitter le sujet, ce n'est pas sur un *Wissen,* savoir, mais sur les voies d'accès à ce savoir; s'il ne sait pas que ce qu'il a à faire avec lui, c'est essentiellement une opération dialectique, non pas lui montrer qu'il se trompe, au sens d'erreur, puisqu'il est forcément dans l'erreur, mais qu'il a à lui montrer comment il parle mal, si on peut dire, comment il parle sans savoir, comment il parle comme un ignorant. Ce sont les voies de son erreur qui sont importantes.

La psychanalyse est une dialectique, et ce que M. Montaigne, en son livre III, chapitre VIII, dont je ne saurais trop vous recommander la lecture - il y a une personne ici qui le connaît bien - appelle *un art de conférer. L'art de conférer* est la même chose que ce qui existe entre Platon, Socrate, l'esclave; c'est la même chose que ce qui existe dans Hegel, c'est de lui apprendre à donner son vrai sens à sa propre parole.

En d'autres termes, la position de l'analyste doit être celle d'une *ignorantia docta,* une ignorance docte, ce qui veut dire non pas savante mais formelle. Et c'est par là qu'elle peut être pour le sujet formante. La tentation est évidemment grande, parce qu'elle est dans l'air du temps, et peut-être pas absolument sans rapport avec la façon dont je l'ai située tout à l'heure, par rapport à la haine. C'est que *l'ignorantia docta* devient facilement ce que j'ai appelé, ce n'est pas d'hier, une *ignorantia docens.* Si le psychanalyste croit savoir quelque chose, en psychologie par exemple, c'est pour lui déjà le commencement de sa perte, pour la bonne raison que tout le monde sait qu'en psychologie personne ne sait grand-chose, sauf exactement dans la mesure où la psychologie elle-même est, sur l'être humain, une erreur de perspective.

Voilà ce que signifie l'introduction de cette triade au niveau de la réalisation de l'être dans la fonction de la parole, et très proprement dans la dialectique où nous engageons l'analysé dans l'analyse. Il faudrait remanier cela sous toutes les formes, et sous des formes d'exemples absolument cruciaux, et destinés justement à changer les qualifications que vous donnez à tout instant à ce qui se produit dans cette dimension de l'être, parce que vous le mettez malgré vous dans une fausse perspective, dans la perspective d'un faux savoir. Il faut prendre des exemples tout à fait banaux, communs.

Il faut tout de même bien vous apercevoir que, quand l'homme dit «je suis », ou «)e serai », voire «j'aurai été », ou «je veux être », il y a toujours un saut, un élément de béance radicale. Il est tout à fait aussi extravagant par rapport à la réalité de dire « je suis psychanalyste », que de dire « je suis roi ». L'un et l'autre sont pourtant des affirmations entièrement valables, et que rien jamais ne justifie, dans l'ordre de ce qu'on peut appeler la mesure des capacités, le fait qu'un homme assume ce qui d'ailleurs lui est conféré par d'autres, en fonction de toute une série de légitimations symboliques, qui échappent entièrement à l'ordre des habilitations capacitaires, si je puis dire.

Quand un homme refuse d'être roi, c'est quelque chose qui n'a pas du tout la même valeur que quand il l'accepte. Ce n'est pas du tout symétrique. Par là même qu'il refuse, il ne l'est pas. Il est un petit bourgeois, par exemple, voyez par exemple le duc de Windsor. L'homme qui, au bord d'être investi de la dignification de la couronne, dit « je veux vivre avec la femme que j'aime », par là même reste en deçà du domaine d'être roi.

Mais, quand l'homme se dit, et l'étant, en l'étant en fonction d'un certain système de relations symboliques, dit « je suis roi », ce n'est pas quelque chose qui est simplement de l'ordre de l'acceptation d'une fonction. Ce n'est pas dans l'ordre de la captation que cela se juge; cela change d'une minute à l'autre le sens de tout ce qu'il 'est, si vous voulez, justement, dans l'ordre des qualifications psychologiques. Cela donne un sens complètement différent à ses passions, à ses desseins, à sa sottise, même. Tout devient, du seul fait qu'il est à partir de ce moment-là roi, d'autres fonctions : des fonctions « royales ». Son intelligence devient tout à fait autre chose, dans le registre de la royauté; ses incapacités également, elles deviennent fondations d'un autre ordre, elles deviennent par elles-mêmes polarisations, structurations, de toute une série de destins autour de lui qui sont profondément modifiés, dans leur sens, pour la raison que l'autorité royale est exercée selon tel ou tel mode par le personnage qui en est investi.

Ceci se rencontre au petit pied tous les jours, le fait qu'un monsieur qui a des qualités fort médiocres, et qui montrerait toutes sortes d'inconvénients dans tel ou tel emploi inférieur, soit élevé à ce qui est, plus ou moins camouflé, mais toujours présent, une investiture en quelque façon souveraine, dans un domaine si limité soit-il, change du tout au tout, vous n'avez qu'à l'observer, tous les) ours, couramment, la portée autant de ses forces que de ses faiblesses, et peut curieusement en inverser le rapport.

C'est aussi bien pourquoi je ne sais pas si vous remarquez, ceci se voit dans une façon effacée, non avouée, dans le monde même que ce qui constitue les habilitations, les examens... Pourquoi, depuis le temps que nous sommes devenus de si forts psychologues, n'avons-nous pas réduit les franchissements divers qui avaient autrefois une valeur initiatique de barrières : licences, agrégations ? Pourquoi, à partir du moment où tout d'un coup nous aurions aboli tout à fait cette qualité d'investiture, ne la réduirions-nous pas à une sorte de totalisation du travail acquis, des notes ou des points enregistrés dans l'année, ou même à un pur et simple ensemble de tests ou d'épreuves, où on mesurerait ce qu'on pourrait appeler la capacité de tel ou tel ? Pourquoi est-ce qu'on garde à ces examens je ne sais quel caractère qui, dans cette perspective, examen ou concours, garde ce caractère archaïque, en fin de compte, avec tous ces éléments autour desquels nous nous insurgeons, à la façon des gens qui tapent aux murailles de la prison qu'ils ont eux-mêmes construite, tous ces éléments de hasard, voire de faveur, et tout ce qui s'ensuit ? C'est simplement parce qu'un concours, en tant qu'il revêt le sujet d'une certaine qualification qui est symbolique, ne peut pas avoir la structure entièrement rationalisée de ce que j'appellerai tout à l'heure la totalisation d'un certain nombre de choses qui se mesurent dans le registre purement de l'addition de la quantité.

Alors, quand nous rencontrons ça, nous faisons des découvertes, parce que naturellement nous sommes des malins; nous disons : mais oui, on va faire un grand article psychanalytique, pour montrer le caractère initiatique de l'examen. Évidemment. C'est évident! C'est heureux qu'on s'aperçoive! qu'il est malheureux qu'en s'en apercevant le psychanalyste ne l'explique pas toujours très bien. Il fait une découverte partielle. Il est obligé de l'expliquer en termes d'omnipotence de la pensée, de pensée magique, et autres choses. Alors que c'est simplement la dimension du symbole, en tant que fondamental.

Ai-je suffisamment répondu à Mme X.

Peut-être un peu rapidement?... Qui a d'autres questions à me poser? Bejarano, esprit fécond et astucieux?

BEJARANO - Je pense à un exemple concret, le cas Dora, dans lequel on verrait la figuration... Il faudrait dans le cas Dora, à un moment crucial essayer de nous montrer comment les différents registres sont suivis, passés...

LACAN - Dans le cas Dora - puisque vous proposez le cas Dora - on reste un peu à la porte de ça. Mais on peut quand même vous expliquer un peu les choses.

Je voudrais quand même, puisque je suis arrivé, grâce aux questions posées, à pousser aujourd'hui assez loin ce discours, pouvoir peut-être, à l'intérieur de ça, vous situer le cas Dora.

Reprenons le schéma *(schéma)*

Schéma, ou plutôt symbole.

Pour reprendre la question du transfert dans son ensemble et apporter une sorte de formule conclusive, qui est une autre façon de présenter la question, nous dirons ceci

À l'intérieur de l'expérience instaurée par les premières découvertes de Freud sur le trépied: rêve, psychopathologie de la vie quotidienne, trait d'esprit, qui est toujours, ce que je vous ai expliqué, la parole qui s'avère au-delà de ce discours, qui est incluse dans ce quelque chose qui est essentiellement analogue à ce qui en forme le quatrième élément, de ce trépied - rêve, lapsus, trait d'esprit - qui est le symptôme qui, lui aussi, est un mode de rapport sur la base de l'organisme en tant qu'il peut servir non pas de *verbum, lui,* puisqu'il n'est pas fait de phonèmes, mais de *signum - si vous vous* souvenez des différentes sphères incluses du texte d'Augustin. À l'intérieur de ça, et avec un retard, Freud lui-même a dit avoir été apeuré, quand on isole le phénomène du transfert, et on l'isole pour autant qu'on ne l'a pas reconnu, que de ce fait il a opéré comme obstacle au traitement; et en le reconnaissant, c'est la même chose, on s'aperçoit qu'il est le meilleur appui du traitement. C'est-à-dire que c'est Freud qui s'en aperçoit; ça ne veut pas dire qu'il ne l'avait pas déjà désigné; dans la *Traumdeutung, il y* a déjà une définition de *l'Übertragung,* et justement en fonction de ce double niveau de la parole. Vous vous souvenez ce passage de la *Traumdeutung* que je vous ai dit, c'est précisément en tant qu'il y a des parties du discours désinvesties de significations qu'une autre signification vient les prendre par-derrière, qui est la signification inconsciente. C'est à propos du rêve qu'il le montre. C'est encore plus clair. Je vous l'ai montré par des exemples, dans les lapsus tout à fait éclatants... Je n'en ai malheureusement que peu parlé, cette année. C'est quelque chose de tout à fait -464-

spécial, puisque c'est la face, si on peut dire, radicale de non-sens qu'il y a justement derrière tout sens, car il y a un point où, forcément, le sens émerge et est créé. Mais, en son point où il est créé, l'homme peut très bien sentir qu'il est en même temps anéanti, que c'est même parce qu'il est anéanti qu'il est créé. La fonction du trait d'esprit est exactement l'irruption du non-sens dans un discours qui a l'air d'en avoir un, et l'irruption calculée.

MANNONI - Le point ombilical de la parole.

LACAN - Exactement. De même qu'il y a un ombilic du rêve, qui est lui extrêmement confus, inversement, dans le trait d'esprit, il y a un ombilic parfaitement aigu, en fin de compte : le *Witz*. Et ce qui en exprime l'essence la plus radicale, c'est le non-sens.

Eh bien, ce transfert, nous nous apercevons qu'il est d'abord notre appui. Je vous ai donné, non pas dans un développement chronologique et historique, mais vous ai montré trois directions dans lesquelles il est compris par les différents auteurs. Et en vous donnant cette tripartition, qui a un certain caractère didactique, arbitraire - mais ça doit vous permettre de vous retrouver et de vous retrouver dans les tendances actuelles de ce qu'on appelle de l'analyse, à savoir que ça n'est pas brillant!

En somme, nous pouvons prendre notre division : l'imaginaire, le réel, le symbolique. Il y a une certaine façon de comprendre le phénomène du transfert par rapport au réel, c'est-à-dire en tant que phénomène actuel. On a cru casser une grande vitre en parlant de *l'hic et nunc,* et que toute l'analyse doit porter sur *l'hic et nunc.* On croit avoir trouvé quelque chose d'éblouissant, avoir fait un pas hardi. Mais nous trouvons des gens dans le genre de... qui écrivent des choses touchantes, qui enfoncent des portes ouvertes. Bien entendu, le transfert est là. Il s'agit simplement de savoir ce que c'est. Si nous le prenons sur le plan du réel, voilà ce que ça donne : ça veut dire que c'est un réel qui n'est pas réel. C'est ce qu'on appelle un illusoire; c'est tout à fait réel que le sujet est là, en train de me parler, de se démêler avec son épicier; et par là, en m'en parlant, et en râlant contre son épicier, c'est moi qu'il engueule. C'est un exemple d'Ezriel, ce n'est pas moi qui l'invente. Bon, c'est fort bien, c'est entendu!

Ce dont il s'agit, c'est justement de lui démontrer qu'il n'y a vraiment aucune raison qu'il m'engueule à propos de son épicier. Je lui ai montré la distinction qu'il y a entre ce comportement réel, en tant qu'il est illusoire, et la situation réelle dont il se détache dans le réel.

Cette grande découverte qu'on a faite récemment est simplement liée à une impuissance totale d'approfondir ce que Freud nous a désignée depuis long-465-

temps dans le phénomène du transfert. Et ceci aboutit à quelque chose qui, comme vous le voyez, quoi qu'on en dise, a quelque référence aux émotions, à l'affectif, à l'abréaction et autres termes qui désignent en effet un certain nombre de phénomènes parcellaires qui se passent pendant l'analyse, n'en aboutit pas moins - je vous le fais remarquer - à quelque chose d'essentiellement intellectuel. Car, en fin de compte, procéder ainsi aboutit tout à fait directement, sous une forme qui ne nous apparaît pas comme telle, parce qu'elle peut vaguement apparaître comme neuve, à quelque chose qui est tout à fait équivalent aux premières formes d'endoctrination qui nous scandalisent tellement dans la première façon d'opérer de Freud avec ses premiers cas.

Nous apprenons au sujet à se comporter dans le réel. Nous lui montrons qu'il n'est pas à la page. Si ce n'est pas de l'éducation et de l'endoctrination, je me demande ce que c'est. Bien entendu, ça ne touche pas au fond du phénomène, cette façon de prendre les choses d'une façon essentiellement superficielle, que peut s'autoriser Freud comme étant une source du transfert, à savoir la réédition, il l'a dit, abrégée, mais modifiée, corrigée... Et c'est là que commence le problème. GRANOFF - C'est de la position de De Saussure, dont vous parlez?

LACAN - Laissons De Saussure tranquille! Ce n'est pas un personnage qui, même dans l'ordre de la sottise, soit tellement représentatif.

Il y a une autre façon d'aborder ce problème du transfert. Il est bien évident que c'est cet étage, ce niveau absolument essentiel; c'est justement celui dont on ne manque pas, ici, de souligner l'importance, qui est celui de l'imaginaire, et dans lequel le développement relativement récent de toute l'expérience de comportements, d'animaux nommément, nous permet d'aborder certainement une structuration plus claire que tout ce que Freud a pu faire. Encore que cette dimension est même nommée comme telle, imaginari, existe dans le texte de Freud, parce qu'elle ne peut pas être évitée. C'est exactement pour cela que je vous ai fait étudié cette année l'introduction au narcissisme. Le rapport du vivant comme tel à ses objets est justement lié en tant que rapport qu'il désire à des conditions imaginaires, à des conditions de Gestalt, qui situent comme telle, dans le rapport entre vivants, la fonction de l'imaginaire.

Ceci, bien entendu, non seulement n'est absolument pas méconnu dans la théorie analytique, mais c'est tellement, si universellement présent que, pour se limiter à des notions aussi bornées que ce qui se passe dans le transfert, il faut se tirer deux volets sur chaque oreille pour ne plus, tout d'un coup, penser ni entendre ce dont il s'agit quand on parle de ce quelque chose d'absolument fondamental dans l'expression analytique, l'identification qui est de ce registre. -466-

Seulement, il s'agit de ne pas l'employer à tort et à travers, et de voir que c'est cet imaginaire par lequel, dans un comportement comme celui du couple animal quelconque, dans la parade sexuelle, par rapport auquel chacun des individus se trouve capté dans une situation justement essentiellement duelle, pour laquelle le simple examen des phénomènes nous montre qu'il s'établit, par le truchement, par la fonction de cette relation imaginaire, une certaine sorte d'identification momentanée sans doute chez l'animal, liée au cycle instinctuel, qui nous fait vraiment nous apercevoir, dans toutes les actions liées au moment de la pariade, de l'appariement des individus, pris dans le cycle du comportement sexuel, qui nous fait toujours apparaître - au moins dans les espèces observables sur ce point et qui ont servi de fondement à cette élaboration du comportement instinctuel - un registre de parade, ce n'est pas la même chose la parade et la pariade, dans lequel nous voyons justement le sujet s'accorder dans une sorte de lutte imaginaire d'autant plus saisissante qu'elle est toujours sur le versant du combat et de la création; mais que cette régulation imaginaire permet la plupart du temps, et dans les cas les plus frappants, entre les adversaires, une espèce de régulation à distance qui transforme la lutte en une sorte de temps accordé, et que même dans ce qui se passe au moment de la pariade, dans les actions de lutte entre les mâles, il y a, à un moment donné, une espèce de choix des rôles, de reconnaissance de la domination de l'adversaire, sans qu'on en vienne, je ne dirai pas aux mains, mais aux griffes et aux dents, ni aux piquants, et qui fait qu'un des partenaires subit, prend l'attitude passive, subit la domination de l'adversaire, se dérobe devant lui, adopte un des rôles, manifestement en fonction de l'autre, en fonction de ce que l'autre a excipé sur le plan de la Gestalt, a pris le caractère dominant.

Et, sans qu'on soit forcé d'en venir, bien entendu, ça arrive, à une lutte aboutissant à la destruction d'un adversaire, c'est déjà la régulation imaginaire, qui assure un certain choix à l'intérieur d'une situation totale, et qui est dyadique, essentielle, dans un rapport de l'être à l'image de l'autre comme telle.

Ceci est essentiel pour comprendre quelque chose à la fonction imaginaire chez l'homme. Parce que c'est à partir de là qu'on peut voir que chez l'homme elle est à la fois aussi réduite, aussi spécialisée, aussi centrée sur ce que j'appellerais l'image spéculaire, et ce qui fait à la fois les impasses et la fonction de cette relation imaginaire.

je pense tout de même y avoir suffisamment insisté pour pouvoir vous la rappeler simplement en quelques termes.

À savoir que, si vous voulez que cette image du *Moi (O),* qui, du seul fait qu'il

est image, est un *Moi* idéal qui se forme quelque part et qui résume toute la rela-

tion imaginaire chez l'homme qui se produit à un moment et à une époque où, les fonctions étant inachevées, elle présente à la fois cette valeur salutaire, assez exprimée dans l'assomption jubilatoire du phénomène du miroir, mais qui est en relation avec un certain déficit de rapport à l'objet, à une certaine prématuration vitale, à une certaine béance mortifère, tout à fait originelle, et qu'elle lui reste liée dans sa structure.

Cette fonction, il ne la retrouvera sans cesse comme cadre à toutes ses catégories, à toute son appréhension du monde-objet, que par l'intermédiaire de l'autre. C'est dans l'autre qu'il retrouvera toujours ce Moi idéal, cette image de soi, et c'est à partir de là que se développe toute le dialectique de ses relations à l'autre, et que, selon que l'autre sature cette image, c'est-à-dire la remplit, il devient positivement l'objet d'un investissement narcissique, qui est celui de la *Verliebtheit.*

Rappelez-vous l'exemple de Werther, que je vous ai donné, la rencontre de Charlotte au moment où elle a dans les bras cet enfant. Il tombe en quelque sorte pile dans l'imago narcissique du jeune héros du roman. Ou, au contraire, ce qui est exactement le même versant, comme frustrant le sujet de son idéal et de sa propre image, et engendrant la tension destructrice maxima, c'est autour de ce quelque chose qui à un rien près tourne dans un sens ou dans l'autre, qui donne la clef d'ailleurs des questions que se pose Freud, à propos de la transformation possible et subite, précisément dans la *Verliebtheit,* entre l'amour et la haine. Il suffit d'un rien pour que ce soit l'un ou l'autre. C'est autour de ça que tourne le phénomène d'investissement imaginaire, pour autant que nous le voyons jouer un rôle dans le transfert.

Comment allons-nous appeler ce rôle ? C'est un rôle pivot.

Le transfert, s'il est vrai qu'il s'établit, comme je vous le dis, dans et par la dimension de la parole, n'inclut la révélation de ce rapport imaginaire que parvenu en certains points cruciaux de la rencontre parlée avec l'autre, c'est-à-dire avec l'analyste. C'est dans la mesure où le discours, dénoué d'un certain nombre de ses conventions par la loi dite de la règle fondamentale, se met à jouer plus ou moins librement, j'entends librement par rapport aux conventions du discours ordinaire, d'une façon qui justement permette au sujet d'être au maximum ouvert à cette méprise féconde, par où la parole plus vraie rejoint le discours de l'erreur.

Mais, c'est dans la mesure aussi où cette parole fuit cette révélation, cette méprise féconde et se développe dans la tromperie, je l'ai toujours souligné, c'est la dimension essentielle qui ne nous permet pas d'éliminer le sujet

comme tel de l'expérience, qui ne nous permet en aucun cas de réduire dans -468-

des termes objectaux, que nous voyons se manifester, selon que la méprise réussit ou ne réussit pas, la révélation des points qui n'ont pas été intégrés, ont été refusés, ou pour mieux dire refoulés dans l'assomption, par le sujet, et de son histoire. C'est en tant que le sujet prend son accord là, et développe dans le discours analytique quelque chose qui est sa vérité, son intégration, son histoire, et ses tendances, qu'il y a des trous dans cette histoire... que nous rencontrons quoi ? Justement les points où s'est produit le quelque chose qui n'a pas été assumé, qui a été refusé, *verworfen ou verdrängt : verdrängt,* ça veut dire que c'est venu à un moment au discours, et que ça a été rejeté; *verworfen,* ça peut être tout à fait essentiel comme rejet, originel. La distinction, je vous l'ai indiquée un peu dans l'allusion à *L'homme aux loups.* Je ne veux pas m'y étendre pour l'instant.

Mais, le phénomène du transfert en tant qu'il rencontre la cristallisation imaginaire, c'est pour autant en quelque sorte qu'il tourne autour, qu'il doit le rejoindre, que c'est de cela qu'il s'agit, que c'est que le sujet retrouve ici (en O'), et dans l'autre, la totalisation des divers accidents qui sont arrivés ici (O) dans son histoire, sur le plan imaginaire, des captivations ou fixations, comme nous disons, imaginaires, qui ont été inassimilables à l'action de la parole, à la loi du discours, au développement symbolique de son histoire.

C'est pour cela que le transfert - comme nous dit Freud - devient essentiellement un obstacle quand il est excessif; dans le sens érotique, qu'exprime-t-il ? Ou dans le sens agressif, ça veut dire quoi ? Que, si vous voulez, les échos du discours, qui se répartissent dans cette zone, entre O et le miroir *B,* se sont approchés trop rapidement, d'une façon anticipée, ont été trop vite, trop près du point O', pour qu'il ne se produise pas à ce moment-là, entre O' et le miroir *B,* quelque chose de tout à fait critique, qui, comme il le dit, évoque au maximum la résistance, et la résistance sous la forme la plus aiguë, sous laquelle on puisse la voir se manifester, c'est-à-dire, ce qui est un des corrélatifs du transfert trop intense, à savoir : le silence.

Il faut bien dire aussi que, si ce moment arrive en temps utile, en temps opportun, au juste temps, ce silence est aussi un silence qui prend toute sa valeur de silence, c'est-à-dire non pas simplement négatif, mais d'un au-delà de la parole. Car je vous ai assez souligné ce qu'aussi représentent de positif certains moments de silence dans le transfert,, à savoir littéralement l'appréhension la plus aiguë de la présence de l'autre, comme tel.

Je vous prie, à la lumière de ces réflexions, ou considérations, développements, de relire maintenant, quand vous m'aurez quitté pour des vacances que -469-

je vous souhaite bonnes, ces précieux petits textes des *écrits techniques* de Freud. Relisez-les, et vous verrez à quel point ces textes prendront pour vous un sens nouveau, plus vivant, et vous verrez ces contradictions apparentes du texte à propos du transfert qui est à la fois résistance de transfert et moteur de l'analyse. Vous verrez comme quoi ceci se comprend uniquement dans le rapport de cette dialectique de l'imaginaire et du symbolique.

Qu'est-ce à dire ?

Il est bien évident que tout ce qui se profère est là, miroir A, du côté du sujet. Mais que ce qui se profère se fait entendre là, en B, du côté de l'analyste, et fait entendre pas seulement pour l'analyste, mais pour le sujet; le rapport en écho du discours est le même symétrique que le rapport de l'image par rapport au miroir, que ce dont il s'agit et qui se passe alors sur le plan imaginaire, c'est quelque chose, dont je vous ai expliqué comment on pouvait le concevoir, se fond grâce à ce modèle, par rapport à de menus déplacements du miroir, qui permettent justement de compléter là, dans l'autre, projeté sur l'autre (O'), ce que le sujet, par définition essentiellement méconnaît de son image structurante ou image du Moi qui est là (O).

Pas besoin de vous refaire tout l'appareil optique. Ceux qui n'étaient pas là au moment où je l'ai expliqué en tant que disposition de l'appareil optique, tant pis! je crois que vous étiez à peu près tous là!

Qu'est-ce qui se passe? Quelque chose qui peut se schématiser ainsi: le passage, de O à O', la réalisation par le sujet, la complémentation par le sujet des éléments imaginaires en tant qu'ils ont fixé, pointé, je dirais capitonné son développement imaginaire, et capitonné se rapporte à son expression dans l'ordre symbolique. C'est-à-dire qu'en certains points le symbole n'a pas pu assimiler ces éléments imaginaires en tant que ça veut dire que c'était traumatique. Il se -470-

passe ceci : ce qui vient là, de C en 0, est ce quelque chose que le sujet assume dans son discours en tant qu'il le fait entendre à l'autre. Mais vous voyez ce que j'ai fait, une ligne courbe de B à 0, je l'ai fait venir là, en 0. C'est une erreur, car c'est toujours d'un point qui est là, entre A et 0 - qu'il le sache, ou ne le sache pas - et bien entendu beaucoup plus près de 0, c'est-à-dire de la notion inconsciente de son *Moi* que n'importe quel point.

Mais justement, c'est de cela qu'il s'agit, de savoir où va se faire l'assomption parlée de cet *ego ?* En 0', à mesure qu'il se réalise en son imaginaire 0'.

Si vous voulez, c'est là que ce petit schéma peut prendre pour vous toute sa signification essentiellement par rapport à ce registre, j'espère que vous allez bien entendre, et qui sera la conclusion de ce que je vous explique aujourd'hui.

Des analystes non sans mérite ont exposé que la technique la plus moderne de l'analyse, celle qui se pare du titre d'analyse des résistances, consiste à dégager dans le *Moi* du sujet, à *single-out,* à isoler - le terme est de Bergler, et cité dans un article de Bergler sur le premier stage de la plus prime enfance, auquel j'ai eu à faire allusion à propos de Balint, je vous en ai donné à ce moment-là la référence - dans *l'ego* du sujet un certain nombre de *patterns* pour autant qu'ils se présentent comme mécanismes de défense. Entendez bien qu'il s'agit là d'une perversion, à proprement parler radicale de la notion de défense, telle qu'elle a été introduite dans les premiers écrits de Freud, et réintroduite par lui au moment de *Inhibition, symptôme, angoisse,* qui est l'un des articles les plus difficiles de Freud, et qui ont prêté au plus de malentendus.

À l'aide de cette opération, ce dont il s'agit actuellement dans l'analyse, sous le nom d'analyse des résistances, ou analyse de *l'ego,* c'est très proprement à propos de cette opération intellectuelle, alors, celle-là pour le coup, d'isolement d'un certain nombre de *patterns* considérés comme tels, comme mécanismes de défense du sujet, et du sujet par rapport à quoi ? À l'analyste qui est là pour lui en démontrer le caractère non pas symbolique, mais d'obstacle à la révélation d'une sorte d'au-delà qui d'ailleurs n'est pas là qu'en tant qu'au-delà, car, lisez Fenichel, vous verrez à cet égard que tout est également, peut être également pris sous cet angle de la défense, que si le sujet vous produit à un certain moment, sous la forme la plus élaborée, l'expression de tendances ou de pul-sions dont le caractère sexuel ou agressif est tout à fait avoué, du seul fait qu'il vous les dit, on est très capable de chercher comme au-delà quelque chose de beaucoup plus neutre que ce que la dialectique fait là, tout à fait inversé, comme la célèbre plaisanterie de M. jean Cocteau : il est tout à fait aussi intelligible de

dire à quelqu'un que s'il rêve de parapluie, c'est pour la raison sexuelle, que de

dire que s'il a vu se précipiter sur lui, ou elle, un aigle armé d'intentions agressives les plus manifestes, c'est parce qu'il, ou elle, a oublié son parapluie.

Dans cette perspective, en effet, puisqu'il s'agit de défense pour tout ce qui sera présenté, d'abord, tout peut toujours, et légitimement, être considéré comme quelque chose qui doit être ailleurs, quelque chose qui masque. Mais, à centrer l'intervention analytique sous ce registre de la levée des *patterns,* en tant qu'ils cachent cet au-delà, à quoi aboutissons-nous ?

À ceci que, dans cette sorte d'action, il n'y a pas d'autre guide, comme conception normalisante du comportement du sujet, que sera celle de l'analyste, c'est-à-dire cohérente avec *l'ego* de l'analyste. Ce sera toujours le modelage d'un *ego* par un *ego,* sans aucun doute, par un *ego* supérieur, comme chacun sait, *l'ego* de l'analyste, ce n'est pas rien! Mais ceci est tellement rien que c'est absolument avoué. À savoir que plus d'un auteur, lisez Nunberg, ça n'est pas autre chose que ça, toute la conception que Nunberg a de la fonction du... comme étant le ressort essentiel du traitement, c'est-à-dire d'une bonne volonté de *l'ego* du sujet qui doit devenir l'allié de l'analyste.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Simplement que le nouvel *ego* du sujet, c'est *l'ego* de l'analyste. Et M. Hoffer est là pour nous dire que c'est la fin normale du traitement, l'identification à *l'ego* de l'analyste.

Vous ne voyez pas que c'est dans la mesure où justement tout s'est centré sur cette réalisation de l'imaginaire, et simplement que nous aboutissons à cette fin dont par ailleurs Balint nous donne une description émouvante, à l'intérieur du vécu intime du sujet, entre cette réintégration non pas à *l'ego* idéal, mais de l'ideal du *Moi,* en tant que c'est justement cette assomption parlée du *Moi,* comme tel, qui est la fin de l'analyse, que le sujet entre dans cet état semi-maniaque que nous dépeint Balint, dans cette espèce de sublime lâchage, liberté d'une image narcissique à travers ce monde, dont il faut vraiment lui laisser un peu de temps pour se remettre, pour qu'il retrouve tout seul les voies du bon sens.

Est-ce que vous ne voyez pas que tout est justement dans ceci? Et c'est d'ailleurs ce que nous explique Freud, justement dans un maintien bien tempéré, lié à des fonctions essentiellement temporaires, dans un maintien de cette dialectique tournante, qui fait passer ce qui est en O en O', et ce qui est entre O'et B, là, en O, qui doit non pas l'amener d'une façon concentrée en ce point O, c'est-à-dire sans progrès du sujet dans son être, mais en une série de O_1 O_2, O_3, etc., tout ce que vous voudrez, qui se répartissent d'une certaine façon entre O et A. Pour le sujet, dans le domaine symbolique et qui s'organise à proprement parler en histoires et en aveux en première personne, et dans une certaine réfé-472-

rence avec quelque chose qui est ici, et qui ne peut être qu'un progrès dans l'ordre même des relations symboliques fondamentales, où l'homme trouve sa place, c'est-à-dire dans une résolution des arrêts ou des inhibitions qui constituent le Surmoi, dans une réintégration plus pleine de la loi de l'ensemble des systèmes symboliques, à l'intérieur duquel se situe le sujet.

C'est en d'autres termes dans ce qui d'ailleurs a toujours été dit d'une façon plus ou moins confuse, mais qu'on sent bien parce que tout analyste ne peut que le voir dans son expérience, c'est dans un certain étalement du temps pour comprendre - ceux qui ont assisté à mon séminaire sur *L'homme aux loups* voient là quelque référence; je fais allusion - je ne peux pas trop m'y arrêter aujourd'hui; mais je le réintroduis ici, ce temps pour comprendre - ce temps pour comprendre que vous retrouvez dans les *écrits techniques* de Freud à propos du *Durcharbeiten.*

Est-ce que ça veut dire que c'est là quelque chose qui est de l'ordre d'une espèce d'usure psychologique ? Est-ce que c'est quelque chose, comme je l'ai dit aussi dans ce que j'ai écrit sur la parole vide et la parole pleine, qui est de l'ordre du discours, en tant que travail ? Oui, sans aucun doute. Puisque c'est en tant que ce discours se poursuit assez longtemps pour apparaître tout entier pris dans la parenthèse d'une construction de *l'ego* qu'il peut venir tout d'un coup à se résoudre dans celui pour lequel il est venu, c'est-à-dire effectivement pour le maître. C'est-à-dire du même coup à choir dans sa valeur interne propre, et à n'apparaître que comme un travail. Mais, qu'est-ce qu'il y a plus loin, et derrière ça? Essentiellement ceci, que je n'ai plus qu'à approcher, aborder, faire entrevoir cette année.

C'est-à-dire cette perspective fondamentale que le concept, c'est le temps. Et en ce sens c'est pour ça qu'on peut dire que le transfert, c'est le concept même de l'analyse, parce que c'est aussi le temps de l'analyse.

Vous y êtes ?

MANNONI - Pas tout à fait, à la fin.

LACAN - C'est exactement la mesure du temps nécessaire pour que ce que l'analyse dite des résistances donne au sujet d'une façon anticipée prématurée toujours trop pressée en lui dévoilant ce que nous appelions tout à l'heure, en nous référant à un bon auteur, les *patterns* de *l'ego,* les défenses, les caches. C'est pour autant que l'expérience nous montre qu'une telle analyse, comme Freud le rapporte, à un passage précis des *écrits techniques,* ne fait pas faire pour autant un pas de plus au sujet - Freud dit, dans ce cas-là, il faut attendre - s'il faut attendre, c'est extrêmement la mesure du temps nécessaire pour que le sujet réalise la dimension dont il s'agit sur -473-

le plan du symbole. C'est-à-dire fasse de la chose vécue en analyse, dans cette espèce de poursuite, de bagarre, ou d'étreinte, que réalise l'analyse des résistances, dégage de cela la durée propre de certains de ces automatismes de répétition, ce qui leur donne en quelque sorte valeur symbolique, qu'ils en prennent la dimension temporelle, parce que c'est... à la dimension conceptuelle.

MANNONI -Je pense que c'est un problème concret. Par exemple, il y a des obsédés dont la vie est une attente. Ils font de l'analyse une autre attente. Et c'est justement ça queje voudrais voir: pourquoi cette attente de l'analyse reproduit d'une certaine manière l'attente dans la vie et la change ?

LACAN - Oui. Parfaitement, mais cela c'est la même chose que ce qu'on me demandait, on me demandait le cas Dora. À ce propos, si vous étiez l'année dernière à ce que je développais sur le sujet de L'homme aux rats, vous avez pu vous apercevoir que justement je vous en ai développé la dialectique autour du rapport du maître et de l'esclave.

Qu'est-ce que l'obsédé attend, justement ? La mort du maître. Et à quoi lui sert cette attente ? C'est l'interposition qu'il y a entre lui et la mort. C'est cette attente ce qui pour lui présente toujours comme ça ira au-delà de la mort du maître. Vous retrouvez cette structure sous toutes ses formes : quand le maître sera mort, tout commencera. Il a raison, l'esclave peut jouer à juste titre sur cette attente. Et, si je puis dire, c'est bien pour cela que pour reprendre un mot qu'on attribue à Tristan Bernard, au jour où on l'arrêtait pour aller dans le camp de Dantzig

«Jusqu'ici dans l'angoisse, maintenant nous allons vivre dans l'espoir. » Le maître, disons-le bien, est dans un rapport beaucoup plus... par rapport à la mort. Le maître, à l'état pur peut être dans une position désespérée. Il n'a rien d'autre à attendre que la mort, puisqu'il n'a rien à attendre de la mort de son esclave, si ce n'est quelques inconvénients. Mais, par contre, l'esclave a beaucoup à attendre de la mort du maître, qui croit, parce qu'elle n'est pas encore arrivée - car au-delà de la mort du maître il faudra bien qu'il s'affronte comme tout être pleinement réalisé au sens heideggerien, qu'il s'affronte à la mort, et qu'il assume son être-pour-la-mort.

Mais, précisément l'obsédé n'assume pas son être-pour-la-mort, il est en sursis. Et c'est ce qu'il s'agit de lui montrer. C'est très précisément cela, cette fonction de l'image du maître en tant que tel.

MANNONI - Qui est l'analyste.

LACAN - Bien entendu, qui est incarné dans l'analyste. C'est la structure -474-

propre de l'analyse du monde obsessionnel. Voilà un excellent exemple.

C'est précisément dans les ébauches de mouvement qui doivent se développer dans une dimension temporelle, les ébauches de mouvement vers la sortie, dans la mesure où certaines scansions, un certain *timing* dans les ébauches imaginaires vers la sortie, hors de cette prison du maître, a été réalisée un certain nombre de fois, que l'obsédé peut réaliser le concept de ses obsessions. C'est-à-dire ce qu'elles signifient.

Nous trouvons là par exemple la nécessité stricte d'un certain nombre de scansions de cette espèce, qui pourraient être - si nous savions étudier ces cas d'une façon correcte - qu'il y a des signes numériques dans chaque cas d'obsession.

C'est exactement, le même que... le fameux exemple des trois disques, et pour tant que le sujet en pensant la pensée de l'autre voit dans l'autre l'image et l'ébauche des mêmes mouvements que lui. C'est cela qui lui permet de réduire l'obstacle à l'unité d'un même mouvement. La signification de ce dont il s'agit à chaque fois que l'autre est exactement le même que lui, à savoir qu'il n'y a pas de maître autre que justement le maître absolu, la mort. Mais il lui faut un certain temps pour voir ça. Parce qu'il est bien trop content d'être esclave, comme tout le monde.

(Distribution des fétiches éléphants) -475-

476

ANNEXES

477

478

ANNEXE I L'EXPÉRIENCE DU BOUQUET RENVERSÉ

H. Bouasse

Si l'on possède un miroir concave de grande ouverture, on fera la curieuse *expérience du bouquet renversé.*

Un vase V est placé sur une boîte S que je représente sans faces latérales, mais qui est latéralement fermée. On suspend dedans un bouquet schématiquement figuré en AB. On dispose le miroir de manière qu'il en donne une image réelle exactement sur le vase, en A'B' : son centre de courbure est en C. On croit effectivement voir le vase surmonté d'un bouquet quand on place l'œil quelque part en O; on a le soin d'éclairer fortement le bouquet par une lampe à incandescence L.

Expliquons la saisissante impression de réalité que donne l'image. C'est là qu'intervient la condition que le miroir est de grande ouverture.

Une image réelle se comporte comme un objet réel pour l'observateur O placé au-delà; pour la voir l'œil doit s'accommoder sur elle. Si l'image du bouquet se forme exactement sur le vase, l'œil est simultanément accommodé pour le vase et pour le bouquet: ce qui détermine la position de l'image et réalise une première condition de réalité apparente.

Cependant il existe une différence essentielle entre un objet réel et l'image réelle donnée par un instrument: nous pouvons tourner autour de l'objet réel sans cesser de le voir; mais les rayons envoyés par chaque point de l'image réelle ne remplissent qu'un cône limité, d'angle au sommet d'autant moindre que l'ouverture du miroir est plus petite. Pour avoir l'impression d'un objet réel, il

1. *Optique et photométrie, Paris, Delagrave, 1932, p. 86-87.*

faut donc un miroir assez grand pour qu'on puisse déplacer l'œil verticalement et horizontalement d'une quantité notable sans cesser de voir le bouquet, ou , ce qui revient au même, utiliser la vision *binoculaire* qui fixe la position des objets d'une manière beaucoup plus précise que la grandeur de l'accommodation. L'objet apparaît toujours sur le vase : d'où l'impression de réalité.

À la vérité les conditions du stigmatisme pour la surface totale du miroir sont loin d'être réalisées. Mais il importe peu parce que l'œil diaphragme les faisceaux utilisés. Pour chaque position de l'œil, chaque point de l'objet n'envoie dans l'œil qu'un mince pinceau qui fournit une image *nette, mais déformée.* L'inconvénient de la déformation est minime, un bouquet n'ayant pas une forme connue *a priori.*

Conformément à cette explication, l'impression de réalité est plus grande en regardant de loin : le déplacement *linéaire* qu'on peut donner à l'œil sans cesser de voir le bouquet augmente avec la distance, puisque l'œil doit rester dans un certain cône dont le bouquet est le sommet.

On ferme la boîte latéralement pour ajouter l'effet de surprise. -480-

ANNEXE II « L'HOMME AUX LOUPS »

Notes de séminaires 1952 – 1953

L'inconscient psychanalytique : c'est le fruit du refoulement lié à certaines phases du développement infantile centrées sur le complexe d'Oedipe.

Dans ce cas, on peut dire que le complexe d'Oedipe a été inachevé parce que le père est carent. Le complexe d'Oedipe n'a donc pas pu se réaliser dans sa plénitude au bon moment : le malade reste avec seulement des amorces du complexe d'Oedipe.

L'érotisme urétral est lié au trait de caractère ambitieux. Le langage en rend compte et dit : « Il vise plus haut qu'il ne peut pisser »...

La passion ambitieuse a un caractère relatif : l'ambitieux veut toujours aller plus haut que l'autre, sa passion ambitieuse est donc toujours insatisfaite. Rapport à deux de la phase de latence préœdipienne : rapport de dominance ou de soumission.

La honte ne s'inscrit que dans un rapport à l'autre.

L'homme aux loups permet électivement de mettre en relief les relations entre le développement du Moi et l'évolution de la libido. Le conflit à base de super ego est tout à fait au second plan dans cette observation. Le conflit est du registre des aspirations sexuelles mâles et femelles.

On ne peut pas comprendre et englober tous les cas du refoulement si on ne met pas en lumière les rapports du narcissisme et de la libido.

Chez l'animal, l'activation des fonctions sexuelles n'est pas du tout déliée de toute espèce d'activités et de références à l'autre et au semblable (pigeonne et miroir, pariade et son rapport avec la parade).

Chez l'homme, il existe des rapports de connaissance - comme homme et -481 -

femme - entre individus. Chez les animaux, le rapport du sujet est un rapport à deux. Dans un rapport à deux va se constituer la référence femelle à mâle connaissance du partenaire. Mais chez l'homme, il se connaît avant ses références au spectacle déterminant, l'individu a déjà au moins cette connaissance de lui-même (stade du miroir).

En raison de cet accent mis dans l'expérience de ses exigences proprement narcissiques, il se révèle chez l'individu une sorte de prévalence d'un besoin de maîtrise qui va dans le sens contraire du choix instinctuel de l'objet et cela donne, dans le cas de *L'homme aux loups,* une situation très particulière. Le sujet fait un choix partial et contrarié et cela l'amène à la méconnaissance de son partenaire féminin.

L'accent est mis et soutenu sur la dimension agressive du rapport narcissique et cela provoque l'éclatement de sa libido et sa vie instinctuelle en est réduite à des explosions compulsionnelles quand il rencontre une certaine image : celle de la servante accroupie, et il peut alors réaliser. Il est donc dans la position du maître (au sens hégélien), c'est-à-dire qu'il est séparé de ses objets, dépossédé de son objet sexuel. Celui-ci étant constitutif du caractère et du monde humain normaux.

S'il n'arrive pas au rapport à trois c'est parce que le complexe d'Oedipe n'a pas été réalisé chez lui.

L'expérience scoptophilique est passivante.

Dans le refoulement, Freud distingue le conflit, à l'intérieur du sujet, de la bi-sexualité (lutte narcissique pour maintenir sa virilité et réprimer, refouler la tendance homosexuelle).

Le Moi prend parti : investissement narcissique de la force virile.

Il peut aussi y avoir conflit entre le Moi et quelque chose venant des instincts sexuels : c'est un cas plus large que le premier (qui est un sous-cas).

Chez *L'homme aux loups* le complexe d'Oedipe est inversé et ce, malgré la moins value de l'image paternelle.

Il y a schisme entre la vie intellectuelle et la vie instinctuelle de sujet. Il y a des rapports hétérosexuels qu'il vit d'une manière compulsionnelle, irruptive dans sa vie et qui est liée à un stéréotype (image de la servante), et dépourvue des sentiments que comporte normalement cette situation sexuelle; c'est un processus à deux, du maître à esclave.

La scène ravageante est survenue à la fin du stade du miroir : elle est passivante et cette passivité constitue la fixation homosexuelle inconsciente. -482-

La phobie : la peur de la castration est inséparable de l'image du père alors que la menace n'est pas exprimée par le père, mais au contraire par des femmes. Mais il est intervenu quelque chose qui a suppléé à l'absence du père et qui l'a fait sous la forme de l'initiation religieuse.

Il y a superposition d'un petit noyau hystérique d'une formation infantile de névrose obsessionnelle et d'une structure paranoïaque de la personnalité.

Le père introduit un nouveau mode de référence à la réalité; c'est parce que la jouissance du sujet lui est d'une certaine façon ravie, qu'il peut se situer lui-même. C'est le rôle du complexe d'Oedipe.

Dans la rivalité, il y a deux faces : une face de lutte, une face d'idéal et de modèle.

Toute la difficulté pour l'être humain, avant la sexualité proprement génitale, est d'être un Moi qui se reconnaît et s'aliène dans l'autre. La sexualité demande l'intervention d'un plan culturel. Par rapport au père, le sujet va avoir à se situer.

Dans la phobie il y a intervention de l'animal. A ce sujet, Freud fait intervenir les faits du totémisme, drame du meurtre du père.

Ce que l'on appelle la sublimation c'est la socialisation des instincts.

Dans le refoulement, il y a exclusion de la conscience d'un certain relationnel qui n'en continue pas moins à dominer le sujet.

Le refoulement entraîne l'attraction propre d'une situation exclue de la conscience et la méconnaissance, l'aveuglement dans le système conscient subjectif et tout ce qui est coordonné à cette situation tend à rejoindre la masse du refoulé : c'est le système de l'inconscient qui a une inertie propre et qui continue à attirer dans cette sphère d'amnésie tout ce qui y est connexe et gêne la réalisation du sujet (comme par exemple ayant vécu telle situation oedipienne). Tout ceci est assez électivement localisé autour du rapport au père et à la mère chez un sujet névrosé.

Le complexe d'Oedipe a aussi une fonction normativante à côté de ses incidences sur la genèse des névroses.

-483-

L'homme aux loups - n' l

En étudiant le cas Dora, nous avons vu que le transfert était lié à des anticipations subjectives chez l'analyste, et que le contre-transfert pouvait être considéré comme la somme des préjugés de l'analyste.

Il faut essayer de voir ce qu'apporte et ce que signifie ce texte de *L'homme aux loups.*

L'homme aux loups est un personnage dont une partie de son drame est son insertion pourrait-on dire « désinserrée » dans la société. Il présente un certain trouble névrotique qui a été qualifié, avant que Freud ne le voit, d'état maniaco-dépressif. Pour Freud, il ne s'agit pas d'une telle classification nosographique, ce que présente *L'homme aux loups* doit être considéré comme un état qui est celui suivant la guérison spontanée d'une névrose obsessionnelle.

Après l'analyse faite par Freud, ce personnage a présenté un comportement psychotique.

Il faut noter que très précocement cet homme fut séparé de tout ce qui pouvait, sur le plan social, constituer pour lui un modèle... Toute la suite de son histoire doit se voir et se situer sur ce contexte.

Freud a donc publié *L'homme aux loups* comme l'histoire d'une névrose infantile. Cette névrose de l'enfance a eu des manifestations variées et diverses dans leur structure. Si on y regarde de près, on voit que ce sur quoi l'observation de Freud est concentrée c'est sur la recherche passionnée, détaillée, contre les faits pourrait-on dire, de l'existence ou de la non existence d'événements traumatisants dans la prime enfance.

Dans ses écrits Freud a souvent insisté sur la difficulté qu'il eut à maintenir ses idées sur ce sujet, idées tirées de son champ d'expérience. Même dans son propre groupe il y eut des tentatives pour diminuer et rendre plus acceptables au commun ces idées. Et de là naquirent les scissions inaugurées par Jung et Adler.

Bien avant la déviation jungienne, dès le début des recherches sur l'hystérie, on fut frappé par la régularité d'apparition d'histoires de séduction et de viol s'avérant comme purement fantasmatiques. Ceci n'est pas une objection absolument valable contre la réalité d'événements traumatiques de la prime enfance. Une objection plus grave est le caractère stéréotypé de la scène primitive : il s'agit d'un coïtus *a tergo.* Et il y a là quelque chose de très problématique : est-484-

ce là un schéma, une image phylogénique ressurgissant dans la reviviscence imaginaire ? (Voir chapitre V de l'observation).

Dans une analyse il est essentiel de ne pas détourner le sujet de la réalisation de ce qui est recherché. Il est important que le sujet fasse la réalisation pleine et entière de ce qui a été son « histoire ».

Qu'est-ce qu'une analyse ? c'est quelque chose qui doit permettre au sujet d'assumer pleinement ce qui a été sa propre histoire.

Dans l'analyse de *L'homme aux loups* Freud n'a jamais pu obtenir la réminiscence à proprement parler de la réalité dans le passé de la scène autour de laquelle tourne pourtant toute l'analyse du sujet.

La réalité de l'événement est une chose, mais il y a quelque chose d'autre c'est l'historicité de l'événement, c'est à dire quelque chose de souple et de décisif qui fut une impression chez le sujet et qui domina et qui est nécessaire à expliquer la suite de son comportement. C'est cela qui reste l'importance essentielle de la discussion de Freud autour de l'événement traumatique initial. Celui-ci fut reconstitué très indirectement grâce au rêve des loups. C'est Freud qui apprend au sujet à lire son rêve. Ce rêve se traduit comme un délire. Il n'y a qu'à l'in verser pour le traduire : « Les loups me regardent immobiles, très calmes : je regarde une scène particulièrement agitée ». On peut y ajouter: « Ces loups ont des belles queues, gare à la mienne! »

C'est ce rêve qui amène à la scène reconstruite et qui est ensuite assumée par le sujet.

A noter à propos de l'interprétation de ce rêve l'attention porté par Freud au travail du rêve : pour lui la signification d'un rêve se lit dans son travail d'élaboration, de transformation.

Cet événement traumatique permet de comprendre tout ce qui s'est passé ensuite et tout ce qui est assumé par le sujet : son histoire.

A ce propos, il n'est pas inutile de se demander qu'est-ce que c'est que l'histoire. Les animaux ont-ils une histoire ? L'histoire est-elle une dimension proprement humaine?

L'histoire est une vérité qui a cette propriété que le sujet qui l'assume en dépend dans sa constitution de sujet même et cette histoire dépend aussi du sujet lui-même car il la pense et la repense à sa façon.

Une psychanalyse est-elle achevée seulement quand l'analysé est capable d'avoir pleine conscience de lui-même ? L'expérience de Freud exige que le sujet qui parle réalise sur un certain champ - celui des rapports symboliques - une intégration difficile : celle de sa sexualité qui est une réalité qui lui échappe en -485-

partie dans la mesure où il a échoué à symboliser d'une façon humaine certains rapports symboliques.

L'expérience psychanalytique se situe pour le sujet sur le plan de « sa vérité ». La psychanalyse est une expérience « en première personne ».

Dans le cas de *L'homme aux loups,* pendant des mois et des années des séances n'apportent rien. C'est un sujet isolé par sa position de riche : son Moi est un Moi fort (comme tout Moi de névrotique). *L'homme aux loups* n'arrive seulement pas à assumer sa propre vie. Sa vie instinctuelle est «incluse», « enkystée » : tout ce qui est d'ordre instinctuel survient comme un raz de marée si il rencontre une femme jouant du chiffon à laver par terre, ou du balai, et qui montre son dos et ses fesses.

Pendant des années donc cet homme parle et n'apporte rien, il se mire seulement dans la glace : la glace c'est l'auditeur, c'est a dire Freud en l'occurrence. Le langage n'est pas seulement un moyen de communication, quand un sujet parle, une part de ce qu'il dit a part de révélation pour un autre.

Le progrès d'une analyse se juge quand on sait à quel moment le « vous » équilibre le « je » dont il s'agit.

Dans l'analyse de *L'homme aux loups,* l'accent reste très longtemps sur le Moi et sur un Moi irréfutable. C'est alors que Freud fait intervenir un élément de pression temporelle. Et à partir de ce moment là, l'analyse se déclenche *L'homme aux loups* prend son analyse en première personne : c'est «Je » qui parle et non plus « Moi ».

A se rappeler

1 - l'évidence saisissable dans l'instant d'un regard

2 - Étape : celle du problème : travail de cogitation du *working through* 3 - Etape : le moment de conclure. Élément de hâte et d'urgence propre à toute espèce de choix et d'engagement.

L'homme aux loups- n°2

La question qu'il faut poser est celle des rapports du Moi et de l'instinct sexuel qui, chez l'homme, aboutit à l'instinct génital. L'observation de *L'homme aux loups* est significative et instructive à cet endroit. *L'homme aux loups* a une vie sexuelle réalisée, apparente, à caractère « inclus » (« compulsionnelle » pour Freud). Il s'agit d'un cycle de comportement qui, une fois déclenché, va jusqu'au bout et qui est « entre parenthèses » par rapport à l'ensemble de la personnalité du sujet. Cette sorte de parenthèse est frappante à côté de la confidence d'une vie à caractère également clos et fermé. *L'homme aux loups* a honte de sa vie sexuelle, néanmoins elle existe et ponctue sa vie d'adulte ravagé par une dépression narcissique.

L'homme aux loups a eu avec sa sueur des rapports proprement génitaux. Il n'y a pas d'arriération instinctive à proprement parler chez lui. Il a des réactions instinctives très vives et prêtes à pénétrer à travers l'opacité qui fixe et fait stagner sa personnalité dans un état proprement narcissique. On trouve une virilité de structure narcissique (termes adlériens presque affleurants).

On peut partir du schéma classique de refoulement : le refoulement est lié à la rivalité avec le père et qui est inassumable (rival tout puissant) et sanctionné par un contrainte, une menace, celle de la castration. Il y a donc dissociation entre la sexualité et le Moi, processus double face et ayant un résultat normatif et heureux (période de latence). Mais le retour du refoulé provoque les névroses infantiles survenant dans la période de latence.

Ici la rivalité avec le père est loin d'être réalisée et est remplacée par une relation qui, dès l'origine, se présente comme une affinité élective avec le père *L'homme aux loups* aimait son père qui était très gentil avec lui : il y a une préférence affective. Le père n'est pas un castrateur ni dans ses notes, ni dans son être (il est vite bien malade, plus châtré que castrateur). Et pourtant Freud nous dit que la peur de la castration domine toute l'histoire de ce malade. Freud se demande si c'est en fonction d'un schéma phylogénique.

La relation d'ordre symbolique que le sujet cherche à conquérir car elle lui apporte sa satisfaction propre, est la suivante : Tout se passe comme si, sur le fondement d'une relation réelle, l'enfant, pour des raisons liées à son entrée dans la vie sexuelle, recherchait un père castrateur : qui soit le géniteur, le personnage qui punit: il cherche le père symbolique (pas son père réel) ayant avec lui des rapports punitifs (et cela juste après le séduction de sa sœur). L'enfant a -487-

une attitude provocatrice et il recherche une satisfaction: être puni par son père. La différence entre ce père symbolique et le père réel n'est pas chose rare. Une autre chose est également importante pour éclairer notre recherche; c'est l'instruction religieuse qui est donnée par une femme (Freud considère cette instruction religieuse comme un facteur d'apaisement).

Dans le langage de Freud la sublimation a un sens différent de l'image vulgaire qu'on s'en fait : c'est à dire le passage d'un instinct à un registre plus sublime. Pour Freud, c'est l'initiation d'un sujet à un symbole plus ou moins socialisé et objet de croyance universelle.

Pendant un certain temps, l'enfant est calmé grâce à cela. Pour Freud la religion est une illusion car sa structure dogmatique lui paraît mythique.

Pour Freud la satisfaction du désir de l'homme exige d'être reconnue. Cette reconnaissance devient l'objet même du désir de l'homme. Quand le petit d'homme ne trouve pas la forme d'une religion, il s'en fait une: c'est la névrose obsessionnelle, et c'est ce que la religion évite. Ce que l'instruction religieuse apprend à l'enfant c'est le nom du Père et du Fils. Mais il manque l'esprit: c'est à dire le sentiment du respect. La religion traçait les voies par lesquelles on pouvait témoigner l'amour pour le père, « sans le sentiment de culpabilité inséparable des aspirations amoureuses individuelles » (Freud). Mais, pour *L'homme* aux loups, il manquait une voix pleinement autorisée. Un père qui incarne le bien, le père symbolique. Et la révolte liée au masochisme se manifeste (critique religieuse que fait l'enfant). Quand apparaît le répétiteur qui peut incarner la fonction de père et qui dit: « la religion c'est des blagues », tout cela ne tient pas longtemps. Car, dans ce cas, il n'y a pas de super-ego : l'enfant n'a pas pu s'identifier à une image proprement paternelle remplissant la fonction symbolique du Père. Pour cela et du même coup il n'a pas pu réaliser non plus le complexe d'Oedipe normativant. Ses relations, dans le triangle oedipien le montrent identifié à la mère. L'objet de ses désirs est le père. On le sait grâce au rêve d'angoisse. Dans ses antécédents immédiats se trouve l'attente du double don pour le jour de Noël. Le « double don » manifeste sa duplicité par rapport au père (le cadeau de Noël manifeste la transcendance de l'enfant par rapport à l'adulte). L'enfant est l'étranger échappant à l'ordre où on se reconnaît; l'enfant sent qu'il y a tout un monde organisé du côté de l'adulte et auquel il n'est pas initié à proprement parler. Le rapport enfant -adulte est d'amour mais cet amour est aussi repoussé l'enfant pige tout et d'un autre côté ne sait pas tout. Et ceci explique que l'enfant s'introduise d'un seul coup dans un système complet de langage en tant que système d'une langue et non épellation de la réalité.

-488-

L'homme aux loups voulait donc son cadeau de Noël et celui de son anniversaire. Pour lui, qui se considère comme le fils de son seul Père, il veut aussi un don d'amour réel. Et autour de cela se cristallise le rêve-cauchemar essentiel C'est un rêve d'angoisse. Celle-ci n'est pas toujours liée au retour du refoulé dans la conscience (le refoulé étant quelque chose qui n'a pas été mémorisé symboliquement).

Il y a deux mémoires à distinguer. L'enfant se souvient de quelque chose qui a existé et qui ne peut pas être remémoré sur le plan symbolique. Et cela détermine pourtant tout son comportement ultérieur qui donne cette « sexualité fendue en éclats » : c'est le drame du développement de cet enfant.

Dans l'analyse de ce rêve il y a deux plans

1- Les mythes qui sont dans le registre de sa tentative d'assumer les mythes socialisant (le conte à une valeur de satisfaction saturante qui introduit l'enfant dans un moyen de communication qui le satisfait).

2 - Après ça, il n'y a plus rien et c'est Freud seul qui interprète ce rêve qui à la valeur de l'irruption de la scène primitive elle-même dans la conscience nocturne.

Pour le comprendre il faut l'inverser, ce rêve. La réalité visée a été abolie par ce renversement : fenêtre ouverte : c'est l'inverse du voile qui enveloppe le sujet c'est un miroir où il va se voir lui-même regardant (sous la forme de ces animaux qui le regardent) - une scène agitée : le père et la mère ayant un *coitus a tergo.* Ceci entraîna un relâchement sphinctérien dû à la terreur. (Ceci représentant un cadeau organique du bébé). Le malade a oublié cette scène qui est inintégrable à sa mémoire consciente. Elle ressurgit quand il tente de médiatiser son désir en créant un rapport symbolique avec le père. Dans son inconscient il s'agit d'un rapport homosexuel passif. Mais celui-ci est refoulé par une exigence narcissique. Qu'est-ce que le narcissisme? Une relation libidinale avec le corps propre ? Le rapport narcissique est centré par une réflexion : une image spéculaire, narcissique et une identification à l'autre. Il y a une ambiguïté totale, le sujet est à la fois lui et l'autre. Autre chose: il y a un rôle de l'image imprégnante dans l'érotisation de l'image de l'autre. Là se posent toutes les questions de la bisexualité. Féminisé dans l'inconscient, sujet, sur le plan du Moi, choisit avec la dernière énergie la position justement opposée. Comment expliquer cela? En se référant aux rapports qui, dans la nature existent entre la parade et la pariade : il y a relation à une certaine image dont l'affrontement est réalisé de façon assez contingente. Il s'établit une réaction de parade: c'est une sorte d'épreuve qui donne un changement dans l'attitude des partenaires et l'un et l'autre, et l'un par rapport à -489-

l'autre, se reconnaissent. Par là se complète une sorte de schéma inné et les rôles sont fixés, répartis une fois pour toutes. Peut-on dire qu'il y a quelque chose d'analogue dans la référence imaginaire aux personnages dans la scène primitive ? D'où conflit entre une impression féminisante et une expérience du corps complet; spéculaire (voir la leçon de Freud sur la féminité). Le rapport à une image univoque et phallique nous met en présence du phénomène qui, dans l'expérience clinique garde un caractère original. Tout se passe comme si un phénomène de relation imaginaire à lui-même recouvrait, éteignait tout ce qui est de l'autre registre. D'où l'identification à la mère dans la scène primitive est rejetée l'image de l'identification féminine est du côté de l'image du corps morcelé, en arrière pour le malade. Et c'est pourquoi la libido narcissique, confirmation narcissique, doit amener une dénégation absolue de sa teneur (ou teinte - le mot manque dans le texte) homosexuelle : il y a prévalence de l'image complétée (phallique) du corps. La révocation de l'image morcelée du corps provoque la résurgence d'un état antérieur du Moi et cela donne de l'angoisse. Ainsi s'explique le caractère narcissique de l'affirmative virile du sujet et, de là, vient aussi la difficulté pour atteindre un objet hétérosexuel.

L'identification à la sœur est certaine (il y a un an et demi de différence entre eux - bonne différence : « note sensible » au sens que cela a en musique). A ce point que quand la sueur est morte, elle est comme résorbée en lui-même. Il ne peut pas pour cela accepter les premières avances de sa sueur qui lui auraient donné accès à un stade proprement génital.

Pour que l'identification se produise chez l'homme, ce doit être par l'intermédiaire d'un modèle réalisé: adulte, féminin ou masculin (il y a une différence avec les animaux : chez eux l'épreuve est passivante pour l'un, activante pour l'autre).

L'homme s'anticipe dans son image complétée avant qu'il l'ait atteinte. D'où fantasmes de castration : le pénis peut être pris ou enlevé.

L'identification narcissique est fragile et toujours menacée.

L'école française a touché à quelque chose de juste en liant l'oblativité à la maturation de la fonction génitale. Mais ce lien est très complexe. Le sens véritable de l'oblativité se trouve dans une relation de don constitutive d'un accès plein à la sexualité humaine. (L'altruisme est différent qui est lié à une identification narcissique de l'autre).

L'oblativité véritable est une relation symbolique qui fait que le désir de l'homme se reconnaît et se médiatise par le désir de l'autre: sorte de capture du désir de l'autre.

-490-

L'homme aux loups- n° 3

Nous explications ont montré que l'observation de *L'homme aux loups* permettait de poser des questions et d'apporter des lumières sur la question du transfert. Dans ce cas, comme nous l'avons vu dans l'étude de l'historicité, nous pouvons ouvrir le problème d'une façon qui dépasse de beaucoup l'observation. Dans l'observation de Ruth Mac Brunswick une chose est claire : ce qui reste est plus qu'un résidu morbide, ce qui est au centre de la cure avec R. M. Brunswick c'est le transfert.

Pendant toute la période de cure avec R. M. Brunswick il ne s'agit plus du malade, on ne parle que de Freud. Par le don de la parole quelque chose est changé dans la position réciproque de ceux qui se sont parlé. Ce que Freud a été pour le patient est donc tout le temps là au premier plan.

Il n'est donc pas douteux qu'on voit se poser dans la seconde partie de l'histoire de *L'homme aux loups* le transfert comme intermédiaire entre l'analysé et l'analyste. R. M. Brunswick se pose la question de savoir ce qui a été la cause de la seconde poussée morbide, c'est à dire la détermination de la seconde maladie. Et c'est le transfert. Elle pense que c'est une sorte de tendance qui est tout à fait fondamentale dans les relations affectives du sujet : elle l'exprime en termes d'affectivité.

Quand le patient est revenu voir Freud pour la seconde fois, Freud dit avoir alors analysé le transfert. R. M. Brunswick dit qu'il s'agit de la passivité primordiale du sujet et porte la lumière sur le fait que Freud l'a coincé sur une date, une échéance. Les patients retiennent jusqu'à la dernière limite quelque chose. Dans ce cas, on peut penser que si le sujet a été ainsi « forcé », il a dû garder une position. Là est le ressort du transfert non liquidé. Mme. Mac Brunswick dit aussi qu'il y a quelque chose de curieux. Il n'y a pas d'exemples que, au cours d'une analyse profonde, toutes les attitudes possibles d'un sujet ne se révèlent. La psychanalyse de *L'homme aux loups* fut totale et épuise le matériel et pourtant jamais une attitude paranoïaque ne se manifeste. (ainsi donc l'explication par « un moyen resté pas atteint » n'est pas une explication valable).

Il faut s'attacher à voir les différentes relations paternelles de ce sujet, toutes celles dont il est capable. Dans la dernière phase de la maladie on voit s'incarner les différents types de relations paternelles. Les dentistes et les dermatologues forment deux séries de personnages très différents.

-491-

La recherche de la punition, de la castration paternelle par le sujet est différente de l'identification elle-même. Donc il y a deux séries

D'une part : les pères castrateurs, représentés par les dentistes : ils arrachent les dents bonnes ou mauvaises et le malade ne leur en veut pas. Ceci montre ce que recherche le sujet : plus ils lui en feront, mieux cela vaudra pour lui. Avec eux, son mode de relation est spécial: c'est de la méfiance, méfiance qui ne l'empêchera pas de leur faire confiance : plus il se méfie et plus il se confie...

D'autre part, un autre type paternel : les Pères mortifères : sur le plan de la relation imaginaire la plus primitive, contre laquelle le Moi du sujet fuit et se dérobe avec une sorte de panique. Ce type est lié à l'image de la scène primitive il identifie le sujet à cette attitude passive cause de suprême angoisse, car elle équivaut au morcelage primitif. D'où rénovation de ce malaise et désordre primordial. Le danger vient alors de l'intérieur et il faut choisir : refouler ou tout remettre en question : c'est une menace mortelle : le contrecoup ambivalent d'une agressivité radicale.

Pour *L'homme aux loups,* le nez représente un symbole senti, imaginaire: le trou que tous les autres pourraient voir. A mesure que se développe l'analyse de R. M. Brunswick, on voit entre le personnage castrateur et l'autre (le professeur X, son plus mortel ennemi) se passer des phases successives.

Pour *L'homme aux loups, il* était le « fils favori de Freud ». La réaction type, celle qui correspond à la méfiance, c'est l'hypocondrie: signe émergent. Il cacha à Freud (qui lui a versé une rente) qu'il avait pu récupérer quelques bijoux et quelques ressources alors que, jusque là, il était considéré à juste titre comme un honnête homme. Est-ce qu'il voit dans la rente un gage d'amour qui lui est dû ? ou est-ce plus lié à la réalité ? Freud l'ayant empêché de retourner en Russie récupérer ses biens quand cela était encore possible, ceci est-il sourd grief compensé par le fait qu'il croit que Freud lui a donné ce mauvais conseil par amour, pour le garder? Quoi qu'il en soit, il considère que cela lui est dû, ce don d'argent.

Le destin sert Madame Mac Brunswick et lui permet de pénétrer dans les positions du malade. Au moment de la mort du professeur X, elle marque en effet un premier pas en avant dans les défenses du patient qui sur l'heure, derrière le symptôme hypocondriaque, révèle : « Il est mort, je ne pourrai donc plus le tuer». C'est là le fantasme qui sort d'abord et qui est suivi du contenu persécutif longtemps mijoté : délire de persécution. La disparition même de l'objet supprime la saturation dans une relation qui peut rester sous forme de tension. C'est alors que R. M. Brunswick interprète : « Le professeur X, c'est -492-

Freud »... Le sujet nie car, la relation à laquelle il se tient, en ce qui concerne Freud, est celle de fils favori. Autre face du délire qui apparaît alors, celle du délire de grandeur (dit L. R. B.). C'est la même chose sous une forme différente (ex : le professeur X apparaît dans un rêve comme l'analyste). Que va être le pas suivant ? R. M. Brunswick le pousse assez dans ses retranchements pour démanteler sa position de « fils favori ». Et alors, les choses sont abordées sur le plan de la réalité actuelle de l'analyste. Dans quelle mesure Freud y est-il réellement présent? R. M. Brunswick lui montre que Freud ne s'intéresse pas à son cas. Alors, le sujet se comporte comme un fou. Freud apparaît tout de suite après dans un rêve spectaculaire. Rêve du père malade ressemblant à un musicien ambulant etc. C'est un rêve en miroir: Le père est lui-même et Freud contre qui il apporte la revendication; « il a refusé sa vieille musique, c'est un juif, un sale juif ». Qu'est-ce que ce don qu'il y a entre eux? C'est la remise en question de toutes les relations qu'il a eues avec Freud et ces relations sont à peine des relations à un objet et sont essentiellement agressives. Le sujet est alors à l'acmé de son désordre mais la suite des rêves montre des progrès dans le sens d'un retour à la réalité. Le fond de la question, c'est « son sens à lui », à savoir les loups. Dans un rêve l'origine instinctuelle de ses troubles est de l'autre côté d'une muraille à la limite de laquelle se trouve R. M. Brunswick. Lui est d'un côté, les loups de l'autre : c'est la symbolisation du rôle, dans la détermination de sa psychose, de son désir, que ses désirs soient reconnus par l'autre et trouvent ainsi leur sens.

Un autre tournant est marqué par le rêve de la destruction des icônes: celles-ci représentent le ressort, la signification fondamentale par rapport au dogme chrétien : Le Dieu incarné dans un homme; repousser les images saintes c'est nier l'incarnation. Au moment de sa névrose infantile, la religion a failli socialiser ses difficultés (ébauche de guérison). Mais cela à achoppé dans le dogme de l'incarnation. Les rapports entre Dieu Père et Fils sont sentis comme masochiques et le renvoyaient à son angoisse fondamentale devant la passivation absolue de la scène primitive. Tout son Moi n'est rien d'autre que la négation de sa passivité fondamentale. Son type d'identification est fondé sur le rapport symbolique humain et culturel qui définit le Père, non seulement comme le Géniteur, mais aussi comme maître à pouvoir souverain : rapport de maître à esclave. Toute l'histoire du sujet est scandée par la recherche d'un Père symbolique et punisseur, mais sans succès. Le père réel est très gentil et, en outre, diminué. Ce que Freud a vu de plus clair dans le transfert paternel, c'est la crainte d'être mangé.

On doit rappeler la conception dialectique de l'expérience analytique. Dans le rapport de la parole elle-même, tout les modes de rapport possibles entre les êtres humain se manifestent. Il y a une différence entre un sujet qui dit « je suis comme ça » et un sujet qui dit « je vous demande de me dire qui je suis ». Il y a une fonction de la parole que ce soit une fonction de méconnaissance ou de mensonge délibéré, il existe néanmoins un certain rapport avec ce qu'elle est chargée de faire reconnaître en le niant. Autour de ce don de la parole, d'établi une certaine relation de transfert. Donc, ce qui se passe entre le sujet et son analyste est un don : celui de la parole. Le sujet ne se fait donc reconnaître qu'à la fin. Le don va du sujet à l'analyste. Et plus, le sujet donne de l'argent. Pourquoi ? Il y a là un paradoxe apparent. Le don d'argent n'est pas une pure et simple rétribution (le mot d'honoraires en témoigne du reste). Pour le comprendre ce don d'argent, on doit le comparer aux prestations des primitifs qui sacralisaient les choses. Le don d'argent à l'analyste a la même signification que le don que fait le disciple au maître mais cela constitue le maître comme garant de cette parole et assure qu'il ne l'échange pas, qu'il continuera à en prendre soin.

Quelle a donc été la fonction de l'argent dans l'ensemble de l'histoire du sujet ? C'est un sujet qui a une structure mentale de « riche ». Le mode de relation dialectique entre le Fils et le Père dans l'Oedipe entraîne une identification à un père qui soit un vrai père : un maître ayant des risques et des responsabilités. Il y a quelque chose de tout différent entre cela et la structure bourgeoise qui gagne actuellement Ce qui ce transmet c'est alors le patrimoine. Il en résulte que chez ce sujet le caractère aliénant de ce pouvoir incarné par la richesse est évident. Cela a recouvert cette relation qui ne put jamais être autre que narcissique avec son Père. Et la mort de sa sueur a ce sens : « je suis le seul à hériter ».

Si un malade comme celui-là vient trouver Freud cela montre que dans sa misère, son abjection de riche, il veut quelque chose. Il tente d'établir quelque chose de nouveau. Freud est un maître auquel il demande secours. Le ressort de la relation qu'il tente d'établir est qu'elle est la voie par où il veut établir une relation paternelle. Il n'y arrive pas car Freud était un peu trop un maître. Son prestige personnel tendait à abolir entre lui et le malade un certain type de transfert : Freud fut trop identifié à un père trop suprême pour pouvoir être efficace. Cela laisse le sujet dans son circuit infernal. Il n'a jamais eu de père qui symbolise et incarne le Père, on lui a donné le « nom du Père » à la place. Au départ, il y avait une relation d'amour réelle avec le père mais cela entraînait la -494-

réactivation de l'angoisse de la scène primitive. La recherche du père symbolique entraîne la peur de la castration et cela le rejette au père imaginaire de la scène primitive. Ainsi s'établit un cercle vicieux. Avec Freud, il n'a jamais pu assumer ses relations avec lui. C'était «un père trop fort» et Freud a dû faire agir la contrainte temporelle et lui « donner le mot de son histoire ». Mais lui, le malade, ne l'a pas conquis ni assumé. Le sens reste aliéné du côté de Freud qui en reste le possesseur.

Toute la question d'argent est sur le même plan. Freud fit payer *L'homme* aux loups comme un malade très riche et pour un tel malade très riche cela n'avait pas de signification (à la fin seulement, cela représentait une sorte de castration). Là se retrouve la dialectique du double don et il en est ainsi tout au long de l'observation. Quand le sujet revoit Freud pour un symptôme hystérique (constipation) Freud lève ce symptôme assez facilement, mais sur l'autre plan il se passe une jolie catastrophe : Freud se laisse impliquer dans une sorte de culpabilité à l'envers : il lui fait une rente ; le sujet est maintenant passé au rang de momie psychanalytique alors que déjà il n'arrivait pas à l'assomption de sa personne. Le paranoïaque se croit l'objet de l'intérêt universel et le sujet construit son délire narcissique. La réalisation narcissique est aidée et soutenue par l'action de Freud qui a renversé le don d'argent.

Si le génie de R. M. Brunswick fut grand, elle ne le formula pas toujours bien. Si elle a pu faire quelque chose c'est dans la mesure où, par position, elle coïncidait avec le personnage de la sueur. Elle était objectivement entre Freud et le malade, subjectivement Freud vint toujours entre le malade et elle. Elle réussit là où la sueur avait échoué. Le père était trop près du malade, la sueur aussi (elle avait fait son identification au père et elle est active dans leur relation et d'une façon traumatique, trop proche, qui entraînait la même panique de la passivation que devant le père. Elle est identifiée au père par le malade). Au lieu de ça, R. Mac Brunswick sut à la fois participer d'une certaine dureté propre au personnage paternel, d'un autre côté, elle se soumet à là réalité du sujet : il y a une sorte de retour à l'école du sujet par ce que les Chinois appellent «la douceur malléable de la femme ». Elle sait lui montrer qu'elle n'est pas adhérente à Freud, donc pas identifiée au père et «pas trop forte». Le sujet est ré-enfanté par elle et, cette fois, de la bonne façon.

La gratuité du traitement n'a pas joué le même rôle que dans les rapports avec Freud (et par là elle se distingue de la sueur) et ce qui se passe entre eux n'est pas du même ordre que ce qui se passe dans une analyse : c'est plus une psychopédagogie où l'on discute de la réalité qu'une analyse proprement dite.

-495-

Dans la mesure où le sujet s'est décollé de l'image du Père tout puissant et qu'il voit que ce père ne l'aime pas tant que ça, l'issue fut favorable. Le sujet accepte de ne pas être un maître et il n'est plus entre deux chaises.

Disons enfin que son analyse fut influencée par la recherche de Freud à propos de la réalité ou de la non-réalité des scènes primitives et on voit, là aussi, les rapports étroits du transfert et du contre-transfert.

-496-

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

ABRAHAM K.

- *(Eueres complètes,* Trad. Ilse Barande et coll., Payot édit. ALEXANDER E
- « Logic of emotions », in The Scope of Psychoanalysis, *Selected papers of F. Alexander* (1921-1961).

AUGUSTIN (Saint)

- « De Magistro », in *(Eueres complètes, T.* 6, Desclee de Brouwer. BALINT Alice
- *Mother's love and love for the mother.* BALINT Michael
- « Primary love and psycho-analytic technic », Trad: J. Dupont, R Gelly, S. Kadar 1972, *On transference of emotions,* Trad. Payot édit. BENASSY
- « (le rapport) sur le Symposium », *Feeling and emotion* 1950. BENNITT C.
- « A study of the dream in depth, its corollary and consequences », in *Psycho-analytic Review,* avril 1954.

BERGLER

- « Earliest stages », in *International journal* 1937., Trad. PBP 282 Payot. BERGMAN
- *Germinal cell.* BUHLER Ch.
- *Soziologische und psychlogische Studien über das erste Lebensjahr,* Iena Fischer 1927.

CHAPMAN I.
- « Emotion, Instinct and Painpleasure », in *Psychoanalytic Review,* avril 1954.
FENICHEL O.
- *Problems of Psychoanalytic Technique,* New York, 1941, Trad. PUF édit.
FERENCZI S.
- *(Eueres,* Trad. Psychanalyse 1,2,3, Payot, Thalassa PBP 28. FREUD A.
- *Das Ich und die Abwehrmechanismen,* traduction: *Le Moi et les mécanismes de défense.* PUR
HARTMANN, LOEWENSTEIN, KRIS
- « The psychoanalytic study of the child », in *Psychoanalytic Quarterly* 1951.
JONES E.
- « The Theory of Symbolism », in *British Journal of Psychology,* IX, 2. JUNG C.
- *Wandlungen und Symbole der Libido* 1911/1912. Traduction : *Métamorphoses et symboles de la libido.*
KLEIN M.
- « The importance of symbol-formation in the development of the ego », 1930; 1938/1948 in *Contributions to Psychoanalysis.* Traduction : *Essais de psychanalyse,* Paris 1968.
KOEHLER E.
- *Die Personlichkeit des dreijährigen Kindes,* Leipzig 1926. KRIS E. .
- « Egopsychology and interpretation in psychoanalytic therapy », in *The psychoanalytic quarterly,* XX, 1, January.
MAIMONIDE M.
- *Le guide des égarés,* traduction S. Munk, édit. Verdier, Paris, 1979. NUNBERG H.
- « Transference and Reality », in *International Journal of PsychoAnalysis,* XXXII 1951. Traduction: *Principes de psychanalyse,* PUR REICH A.
- « Countertranference », in *International Journal of Psycho-Analysis, I,* 1951.
SARTRE J.-P.
- *L'être et le néant,* NRF, Gallimard.
SILBERER
- cf. *Freud S. Traumdeutung, GW II / 111, p. 510.* STERBA
- « Le sort du Moi dans la thérapeutique analytique », in *International Journal of Psycho-Analysis,* 1934, 2 / 3.
STRACHEY J.
- *International Journal of Psycho-Analysis,* 1934, 2 / 3, XV

TABLE DES MATIÈRES

Avant propos.....7
Leçon I 18 novembre 1953 9
Leçon II 13 janvier 1954..... 13
Leçon III 20 janvier 1954.....29
Leçon IV 27 janvier 1954..... 53
Leçon V 3 février 1954 77
Leçon VI 10 février 1954..... 97
Leçon VII 17 février 1954..... 119
Leçon VIII 24 février 1954..... 141
Leçon IX 10 mars 1954 165
Leçon X 17 mars 1954 189
Leçon XI 24 mars 1954 207
Leçon XII 31 mars 1954 227
Leçon XIII 7 avril 1954 249
Leçon XIV 5 mai 1954..... 271
Leçon XV 12 mai 1954..... 291
Leçon XVI 19 mai 1954..... 307
Leçon XVII 26 mai 1954..... 325
Leçon XVIII 2 juin 1954..... 347
Leçon XIX 9 juin 1954..... 367
Leçon XX 16 juin 1954 389
Leçon XXI 23 juin 1954 409
Leçon XXII 30 juin 1954 433
Leçon XXIII 7 juillet 1954 453
Annexes
AnnexeI L'expérience du bouquet renversé..... 479
AnnexeII *L'homme aux loups*..... 481

Ont participé
à l'établissement du texte de cette édition privée des séminaires de Lacan
les membres suivants de l'Association Freudienne Internationale. ANQUETIL Nicole HASENBALG Virginia
ARNOUX Marion HILTENBRAND Jacqueline
BALB URE Brigitte HILTENBRAND Jean-Paul
BEAUMONT Jean-Paul JEANVOINE Michel
BENRAIS François LACHAUD Denise
CAPRON Claudine LASKA Francine
CESBRON-LAvAu Henri LEFORT Brigitte
CZERMAK Marcel LLEIDA-ROCH Claudine
DAVION Frédéric LETUFFE Gilbert
DELAFOND Nathalie MARCHIONI-EPPE Janine
DORGEUILLE Claude MARTIN Dominique
DORGEUILLE Marie-Germaine PARIENTE Guy
DUPUIS Perla PASMANTIER-SEBBA Jacqueline
DUPUIS René RICARD Hubert
EMERICH Choula SALAMA Silvia
FERRON Catherine SORMANO Elena
FRIGNET Henry TRUMEL Christian
GHEUX Chantal TYSZLER Jean-Jacques
GORGES Pierre VINCENT Denise
500